

## DIGITHÈQUE

### Université libre de Bruxelles

---

*La Belgique artistique et littéraire*, tome 34 (n°115-119), Bruxelles, 1<sup>er</sup> janvier 1914-1<sup>er</sup> mars 1914.

---

**En raison de son ancienneté, cette œuvre littéraire n'est vraisemblablement plus soumise à la législation belge en matière de droit d'auteur.**

*S'il s'avérait qu'une personne soit encore titulaire de droit sur l'œuvre, cette personne est invitée à prendre contact avec la Digithèque de façon à régulariser la situation (email : [bibdir@ulb.ac.be](mailto:bibdir@ulb.ac.be))*

Elle a été numérisée dans le cadre du Plan de préservation et d'exploitation des patrimoines (Pep's) de la Fédération Wallonie-Bruxelles, en collaboration avec le service des Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles et l'Action de Recherche Concertée « Presse et littérature en Belgique francophone » menée sous la direction du professeur Paul Aron.

Les règles d'utilisation de la présente copie numérique de cette œuvre sont visibles sur la dernière page de ce document.

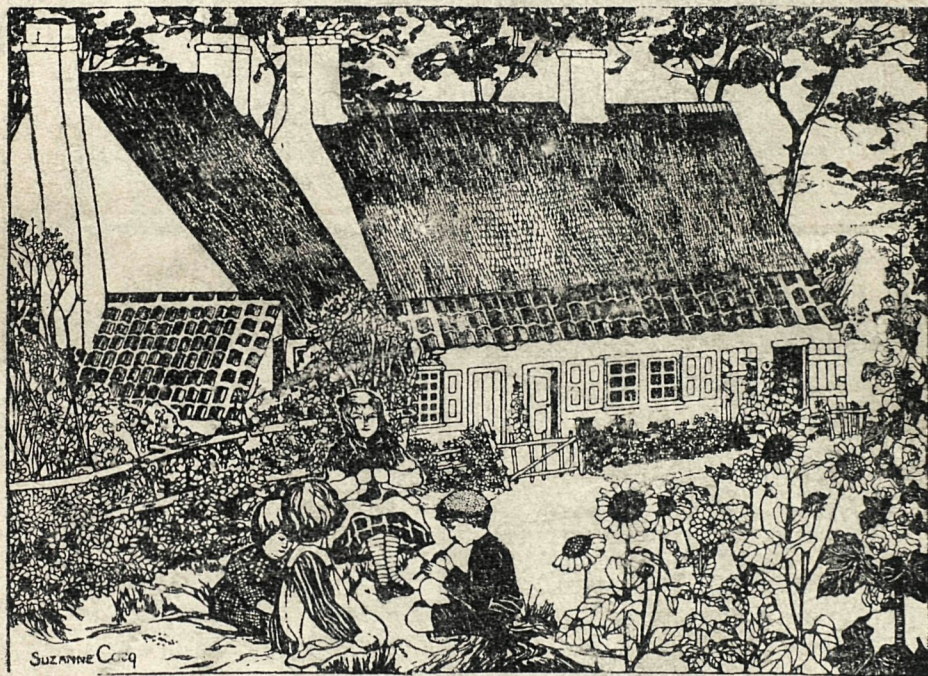
L'ensemble des documents numérisés par les Archives & Bibliothèques de l'ULB sont accessibles à partir du site <http://digitheque.ulb.ac.be/>

# LA BELGIQUE

ARTISTIQUE & LITTÉRAIRE

*Revue Nationale du Mouvement Intellectuel*

PARAISSANT LE 1<sup>er</sup> ET LE 16 DE CHAQUE MOIS



SUZANNE COCQ

Dessin de M<sup>lle</sup> SUZANNE COCQ.

Prix du Numéro : Belgique : 60 centimes. — Etranger : 75 centimes.

---

26-28, RUE DES MINIMES, BRUXELLES

# LA BELGIQUE ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE

---

DIRECTEURS : **PAUL ANDRÉ & FERNAND LARCIER**

SECRÉTAIRE DE LA RÉDACTION : **R.-E. MÉLOT**

---

ABONNEMENTS { BELGIQUE : UN AN, 12 FRANCS; SIX MOIS, 7 FRANCS.  
ETRANGER :    »   15   »                  »   9   »

---

Toutes correspondances et communications doivent être adressées :

*Pour la Rédaction* : 93, rue Ducale, à Bruxelles. Tél. B. 5522.

*Pour l'Administration* : 26-28, rue des Minimes. Tél. A. 712.

---

**La Revue ne publie que de l'inédit.**

*Les manuscrits non insérés sont renvoyés sur demande des auteurs accompagnée du montant des frais d'affranchissement.*

---

---

## SOMMAIRE DU N° DU 1<sup>er</sup> JANVIER 1914

<b>Nelson Le Kime</b> . . .	<b>Giambatista Bodoni</b> . . . . .	<b>5</b>
<b>Emile-E. Piers</b> . . .	<b>Curiosités de Vienne.</b> . . . .	<b>17</b>
<b>Maurice Gauchez</b> . . .	<b>Les Prix Littéraires</b> . . . . .	<b>24</b>
<b>Auguste Vierset.</b> . . .	<b>Gustave Vanzype (Suite).</b> . . . .	<b>40</b>

### A travers la Quinzaine :

**Auguste Vierset** : Les Faits et les Idées, 51. — **Arthur De Rudder** : Les Peuples et la Vie, 57. — **William Spcch** : Paris et les Parisiens, 64. — **R.-E. Mélot** : La Prose et les Vers, 71. — **Paul André** : Le Drame et l'Opéra, 77. — **Ray Nyst** : Les Salons et les Ateliers, 82.

### **Bibliographie, Memento.**

Illustrations de : **M<sup>lle</sup> Suzanne Cocq**, **Leo Jo**, **J. Van de Leene**, **Aimé Stevens.**

**LA BELGIQUE**  
**ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE**

---

**Tome trente-quatrième**

**Janvier - Février - Mars**

**1914**





# LA BELGIQUE

ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE

*Revue Nationale du Mouvement Intellectuel*

PARAISANT LE 1<sup>er</sup> ET LE 16 DE CHAQUE MOIS

---

---

TOME TRENTE-QUATRIÈME

JANVIER — FÉVRIER — MARS

1914

---

---

BRUXELLES

26-28, RUE DES MINIMES, 26-28



# GIAMBATISTA BODONI

ET

## LA STAMPERIA DUCALE DE PARME

---

D'illustres anniversaires ont marqué cette année 1913. Aux centenaires de Wagner, de Verdi, de Grétry, de Diderot, de Lamartine, de Boccace a succédé le 29 novembre, le *centième anniversaire de la mort de Giambattista Bodoni*, l'un des plus célèbres imprimeurs et typographes de l'Italie.

Giambattista Bodoni est né à Saluzze, petite ville du Piémont, Province de Coni, ligne de Turin à Vintimille, le 16 février 1840. Fils et petits-fils d'imprimeurs, arrière petit-fils de Niccolo Valauri de Vernante, qui implanta à Saluzze dès 1669 le premier atelier typographique de cette ville, petit-fils par sa mère du typographe Giolitti de Cavalmaggiore, il fut dès sa première jeunesse initié aux secrets d'un art, qu'il devait porter à la plus haute et presque suprême perfection.

Sans jamais abandonner son métier de graveur, fondeur, typographe, il avait fait d'excellentes études d'humanité et de philosophie. A dix-huit ans, son habileté comme graveur sur bois était telle, que ses plaques et ses majuscules étaient déjà recherchées par les imprimeurs, dans tout le Nord de l'Italie.

La petite ville de Saluzze, au pied des Alpes, à l'écart des grandes communications, ne pouvait offrir à l'expansion du talent de Bodoni qu'un champ vraiment trop limité. Il voulut se perfectionner ailleurs. Laisant à son père et à son frère Domenico, le soin de mener à bien



l'imprimerie familiale, il quitta son pays natal. Accompagné d'un ami, pourvu de quelques centaines de sequins, vite dépensés, muni de quelques recommandations il s'en fut vers la ville éternelle, qui constituait alors encore la métropole intellectuelle de l'Europe. Il gagna Rome par petites étapes, s'arrêtant de ville en ville, demandant l'hospitalité chez les imprimeurs et leur gravant quelques caractères, quelques lettrines, quelques bois, en échange du gîte et du couvert qui lui étaient donnés.

A Rome, ses débuts furent assez difficiles, mais il s'attacha rapidement à la sympathie de l'abbé Constantino Ruggeri, intendant de la « Propaganda Fide ». Recommandé par ce dernier au cardinal Spinelli qui était alors préfet de cette puissante et si importante congrégation, il ne tarda pas à conquérir par son habileté technique, l'admiration de ce savant clairvoyant et de cet homme de goût. Le cardinal Spinelli l'introduisit auprès de son compatriote, le piémontais Paul-Marie Paciaudi, le latiniste le plus versé de l'époque, historiographe de l'ordre de Malte, ami intime et commensal habituel du Pape Benoît XIV Lambertini, qui l'avait nommé supérieur général des Théatins. Les facultés étonnantes de Bodoni, sa science et sa technique, émerveillèrent Paciaudi qui s'empressa de l'attacher à la section des publications exotiques et orientales de la grande imprimerie de la Propaganda Fide. Il y resta près de dix ans. Il en grava avec une étonnante maîtrise les caractères coptes et thibétains, jalousement gardés aujourd'hui encore, et s'ingénia à enrichir l'arsenal typographique de la Propagande, des plus délicieuses lettrines, des plus merveilleux fleurons, des plus audacieux culs de lampe.

Le cardinal Spinelli avait été pour Bodoni un inépuisable mécène, il l'avait logé dans son propre palais et avait souvent aidé de sa bourse les essais du fondeur et les tentatives de l'artiste typographe.

La mort du Pape Benoît XIV avait diminué le crédit de Paciaudi, la fin tragique de l'abbé Ruggeri, la mort

du cardinal Spinelli survenue en 1763, avaient enlevé à Bodoni ses protecteurs les plus riches et les plus efficaces.

Des propositions brillantes lui étant venues d'Angleterre, il quitta Rome, mais ce fut pour se rendre à Saluzze dans sa famille prendre quelques mois d'un repos bien gagné.

Bodoni était alors dans la pleine possession de son art, son séjour à la « Propaganda Fide » lui avait permis de se perfectionner dans la langue grecque et d'acquérir la pratique des langues orientales.

Un coup de fortune inespéré allait bientôt donner à Giambatista Bodoni, l'occasion d'orienter définitivement sa vie et d'appliquer dans des conditions uniques ses vastes connaissances et son inappréciable talent.

En 1765, l'infant don Ferdinand I<sup>er</sup> de Bourbon, duc de Parme, avait succédé à son père l'infant Don Philippe dans les états de Parme, Plaisance et Guastalla, ce duché un peu factice créé autrefois par le Pape Paul III Farnèse pour ses indignes fils. Ferdinand I<sup>er</sup> était encore mineur et la régence fut confiée à un français, Guillaume du Tillot, premier ministre sous le titre de Marquis de Felino. Du Tillot était un lettré, un bibliophile, un érudit.

L'éducation de l'infant Ferdinand avait été confiée à un groupe d'hommes choisis, dont les noms sont presque historiques : les pères Jacquier et le Seur, le célèbre Etienne Bonnot de Condillac, abbé de Mureaux et le Gouverneur militaire Guenement de Kerallio, celui-là même qu'on retrouve à Paris, sous la Terreur, commandant un bataillon de la garde nationale ! Il y a de ces étranges destinées !

Au contact de Condillac, le duc de Parme s'était épris de belles lettres et de beaux livres, non moins que son premier ministre du Tillot.

Son premier soin fut d'instituer une académie des Beaux-arts, puis de restaurer l'antique Université de Parme et de créer une somptueuse bibliothèque, en remplacement de celle des Farnèse, transférée à Naples en vertu des

traités. A la tête de cette bibliothèque du Tillot appela l'abbé Paciaudi, l'ancien ami de Benoît XIV.

Enfin, le duc Ferdinand et du Tillot décidèrent l'érection d'une imprimerie Royale à l'imitation de celles de Paris, de Madrid et de Turin. Du Tillot fit appel à Mariette de Paris pour la direction de cet établissement. Mariette déclina l'offre et engagea très judicieusement du Tillot à faire choix d'un italien.

Paciaudi qui n'avait jamais perdu de vue son compatriote Giambattista Bodoni, en fit au duc un éloge si vif et d'ailleurs si mérité, que Bodoni fut bientôt appelé à la direction de la « Stamperia Palatina » de Parme installée à la Pilotta, l'ancien palais des Farnèse. Il ne tarda pas à en faire un établissement modèle, l'un des premiers du genre en Europe.

Les premières publications de Bodoni furent très goûtées en Italie, les grandes bibliothèques étrangères et les bibliophiles se disputèrent ses éditions de choix.

Elles attirèrent l'attention des lettrés de l'Europe sur cette petite cour de Parme si raffinée, où l'élégance française, l'érudition romaine et la galanterie espagnole se coudoyaient sous l'hégide d'un prince jeune et éclairé.

Le comte de Flavigny, ministre de France à Parme, Don Ferdinand de Magallon, ministre plénipotentiaire d'Espagne, les architectes Ennemond Petitot et Evangelista Ferrari, le vieil abbé Carlo Frugoni, un poème lyrique protégé de tout temps par la cour de Parme ; les graveurs Giovanni Volpato, Benigno Bossi et Gino Patrini, le peintre Domenico Mussi, l'helléniste Annibal Caro, les poètes comtes de Rovigo et Anrelino Bernieri, le Chanoine Balbi Piacentino, l'archiduchesse Marie Béatrice d'Este et son mari l'archiduc Ferdinand, gouverneur de Milan...

L'abbé Paciaudi, le régent du Tillot, le poète comte Rezzonico, le récollet historien Irénée Affo et bien d'autres prétaient à Bodoni le concours de leur savoir et fournissaient à l'illustre imprimeur matière à occuper ses presses.

La cour de Parme jouait à ce moment en Italie le rôle

que les ducs d'Este jouaient à Ferrare au seizième et au début du dix-septième siècle. Cette cour parlait latin et grec, elle se passionnait pour un texte, pour une variante, les princesses scandaient des vers d'Anacréon et de Tibulle.

Sous la direction de Paciaudi on procédait aux fouilles de Veleia, l'antique cité romaine détruite par une catastrophe à l'époque de Constantin. Chaque coup de pioche qui amenait quelque antiquité, quelque inscription émoussait la cour et la ville. L'érudition était un plaisir et les plaisirs étaient de l'érudition. On reconstituait d'anciens spectacles et d'anciens ballets, d'un savoureux archaïsme.

Princes, ambassadeurs, cardinaux, artistes, prélats, savants qui passaient les Alpes et franchissaient le Pô, pour se rendre à Florence ou à Rome, s'arrêtaient à cette cour de Parme, un peu pédante, mais d'une si séduisante intellectualité.

Une visite à la « Stamperia Reale Palatina » était toujours au programme des réceptions et Bodoni fêtait ces hôtes illustres par la publication luxueuse, sur parchemin ou sur voie, de quelque opuscule, de quelque dissertation, de quelque épithalame, de quelque sonnet.

Les dédicaces de ses livres nous gardent les noms de ces étrangers de marque et de la société choisie et intelligente qui gravitait autour du duc de Parme.

Tout à coup la révolution vint mettre fin à cette orgie académique, à cette fête littéraire, à cette débauche humaniste.

Bodoni, étranger au mouvement politique, avait suivi d'un œil indifférent l'évolution lente mais sûre des idées nouvelles; comblé déjà d'honneurs, anobli par le duc de Parme, il n'avait rien prévu et le grand mot de liberté le surprit. Le Duché de Parme allait connaître de terribles vicissitudes; la célèbre imprimerie Palatine risquait de subir le sort funeste qui fut réservé à Ferdinand I<sup>er</sup>. Mais la réputation européenne de Bodoni sauva l'institution.

En 1791, peu après la disgrâce de du Tillot elle subit



sa première métamorphose. Le chevalier d'Azara, ambassadeur d'Espagne auprès du St-Siège, la prend sous sa protection et la Cour de Madrid lui accorde des subsides. Bodoni imprime sous son nom.

En 1796, les armées Napoléoniennes envahissent le duché. Ferdinand I<sup>er</sup> n'obtient un armistice, son salut et celui de son peuple, qu'en versant des millions, d'immenses approvisionnements et des tableaux au général du directoire.

Bodoni sans user de courtisanerie, s'en tire à meilleur compte. Les rapports des commissaires français en font le plus pompeux éloge et attirent sur celui qu'ils appellent « l'Alde Manuce Saluzzien » l'attention du gouvernement français.

Celui-ci prodigue à Bodoni de multiples et continuelles marques d'encouragement.

En 1806, il fait frapper une médaille en son honneur ; il l'invite à l'Exposition industrielle de 1806, à Paris et lui décerne la plus haute récompense.

Le duché de Parme avait été incorporé à l'Empire Français en 1805, Napoléon I<sup>er</sup> qui n'a jamais rien négligé de ce qui pouvait contribuer à l'éclat de son règne, accorde sa haute et efficace protection à Bodoni. Le grand Empereur paie sur sa cassette personnelle la colossale et merveilleuse édition de l'Iliade de 1808, publiée à son chiffre et à ses armes et accorde à Bodoni une pension importante.

Murat de son côté, s'intéresse aux publications françaises que Bodoni dédie à son fils et lui octroie en 1811, la croix de son ordre et une subvention de 18 mille francs.

Sa mort survient en 1813, le 29 novembre : elle le surprend en pleine élaboration de nouveaux travaux.

Bodoni n'était pas seulement un érudit, un polyglotte, un helléniste et un orientaliste ; comme notre Christophe Plantin, c'était un poète et l'on garde de lui un recueil de *sonnets italiens d'un tour aimable et charmant*.

On fit à ce prince des typographes une pompe funèbre

presque royale. Les trente académies dont il faisait partie envoyèrent des délégations, il fut enterré à l'Eglise paroissiale de San Bartolomeo et le dôme de Parme rappelle son souvenir par une plaque funéraire surmontée de son buste par Comolli. Je ferai grâce au lecteur des longues et pompeuses épitaphes latines que lui consacrèrent le bénédictin Ramino Tonani et le Père Placidio Tadini. Notre siècle sceptiques s'adapte mal à de pareils dythirambes posthumes et Anatole France dans la *Rôtisserie de la Reine Pédauque* a donné un coup mortel aux épitaphes.

Au surplus, elles sont reproduites « in extenso » dans la biographie que Giuseppe de Lama a faite en 1816 de Bodoni, en deux volumes in-4°, le second consacré à un catalogue complet et analytique de ses productions typographiques.

Badoni avait été en relation étroite avec la plupart des grands hommes de son temps, Pie VI Braschi et Pie VII Chiaramonti l'honorèrent de leur sympathie admirative et lui octroyèrent à diverses reprises des brefs pontificaux ; Alfieri qui l'avait beaucoup connu, lui consacra quelques pages intéressantes et attendries dans ses mémoires ; le poète Parini lui avait dédié ses odes et Napoléon I<sup>er</sup> mettait les impressions bodoniennes au-dessus de toutes celles qu'on lui présentait.

Le buste de Bodoni par Canova fut placé au Panthéon de Rome en 1816, je ne sais s'il y existe encore, ne l'ayant point vu là, il y a quelques années.

En 1872, ses admirateurs lui élevèrent une statue à Saluzze, sa ville natale et elle voisine avec celle de son concitoyen Silvio Pellico.

Bodoni avait épousé à 50 ans, une jeune fille intelligente, de la meilleure société de Parme, la Baronne Ghita del Aglio. Veuve, elle eut à cœur d'achever les travaux commencés par son époux. Elle confia la direction de l'établissement au poète Louis Orsi, ami de Giambattista Bodoni. Marie-Louise, devenue Princesse régnante de Parme s'intéressa à la continuation des œuvres Bodoniennes et

s'employa à obtenir à sa veuve une pension de l'Empereur d'Autriche.

La veuve Bodoni réimprima le fameux manuel typographique, considérablement augmenté et après ce dernier monument graphique élevé à la gloire de Giambattista, en 1818, l'imprimerie cessa virtuellement d'exister.

Bodoni eut l'amour de son art poussé à l'extrême, il en eut aussi la maîtrise. Sa conception idéale du livre était assez différente de la conception qu'on s'en faisait de son temps. Pour lui le livre devait être un objet de luxe, un instrument aristocratique réservé à une élite.

Il voulait le livre imprimé avec le maximum de perfection. La beauté, la netteté et la régularité du texte, la blancheur et la finesse du papier, la juste proportion des marges et des caractères, devaient suffire à l'élégance d'un livre. Certes les lettrines, les fleurons, les cartouches, les culs de lampe, les cadres, les bordures, les initiales historiées, les armoiries, les gravures, les croquis et les vignettes pouvaient rehausser un livre, mais réagissant contre l'engouement de son époque, il s'évertua à bannir de ses fastueuses éditions tous ces éléments qu'il considérait comme accessoires.

Son imprimerie n'eut jamais le caractère industriel qui commençait à se manifester déjà ailleurs. On sait qu'il gravait et fondait lui-même ses caractères. Il avait acquis dans cet art une technique et une sûreté de main qui allait jusqu'à la plus entière virtuosité.

Il affectionnait particulièrement l'in-folio et ne fut jamais surpassé dans la réalisation de ces ouvrages énormes, dont il tirait toujours des exemplaires de choix sur papier velin, sur papier d'Annomay et quelques-uns sur parchemin romain, luxe qu'il fut peut-être seul à se permettre au dix-huitième et à l'aurore du dix-neuvième siècle.

Devant ces livres de Bodoni, on reste confondu par l'unité du style et son rigorisme classique, par l'étonnante symétrie du texte, l'égalité surprenante des caractères. Jamais une bavure, jamais une lettre qui semble vouloir

dépasser la suivante ou s'incliner devant elle. Toujours de l'équilibre entre les interlignes et les marges d'une splendeur virginale. Ce sont bien là les éditions solennelles qu'il voulait, pour les œuvres solennelles et définitives.

En résumé, on peut dire qu'on a fait parfois tout aussi bien, mais jamais mieux.

Les impressions Bodoniennes après avoir connu la grande vogue au début du dix-neuvième siècle ont été passablement dépréciées.

La librairie française et Firmin Didot en tête, ont jeté sur elles un certain discrédit en leur reprochant quelques-unes de leurs incorrections et leurs sources qui n'étaient pas à l'abri des critiques des philologues.

Bodoni répondit triomphalement à ces attaques. La légitimité absolue des textes est une chose souvent relative et éphémère, tel texte impeccable aujourd'hui ne l'est plus demain. Au surplus, si l'on juge ces reproches avec l'impartialité que donne un siècle de recul, il semble qu'ils furent exagérés et que le succès des publications de Parme, la haute faveur dont elles jouissaient auprès de Napoléon I<sup>er</sup> aient porté ombrage aux libraires français.

Quoiqu'il en soit, si l'on n'envisage que l'esthétique du livre, dépouillé de tous les hors d'œuvre qui peuvent augmenter son attrait, on doit mettre au tout premier rang les productions de l'illustre typographe, et par dessus tout ses publications grecques, dont les caractères gravés par lui sont les plus beaux et les plus parfaits qu'on connaisse.

Les publications de Bodoni sont fort nombreuses. Le catalogue de G. de Lama en mentionne 117 pour la première période qui va de 1768 à 1790.

A cette époque appartiennent, l'Anacréon in-4° de 1784, dont Renouard fit le plus grand éloge, les œuvres d'Hésiode in-4° de 1785 et le manuel typographique de 1788, un monument, qui à lui seul, suffrait à assurer la gloire



d'un libraire imprimeur et qui valut à Bodoni des lettres enthousiastes de Benjamin Franklin.

Puis, c'est l'Aminta du Tasse de 1789, 1<sup>re</sup> édition in-4° que Renouard considère comme un bijou typographique. A cette même époque appartient aussi le cours d'étude du Prince de Parme par Bonnot de Condillac, treize volumes in-8° 1782. L'érudit pédagogue était élève de Locke et partageait les idées de Diderot, il n'en fallut pas davantage pour que la cour de Madrid s'opposa à la circulation du livre. Ce n'est que sept ans plus tard que Bodoni put écouler son édition en y intercalant des cartons aux endroits condamnés par la censure espagnole. Les ouvrages en cet état sont recherchés par les bibliophiles.

La seconde période de 1791 à 1813, comprend plus de 400 publications dont beaucoup sont rarissimes et introuvables.

Citons les in-folio. Les latins Virgile, Horace, Catulle et Properce, Tacite, les grecs Homère, Callimaque Théophraste, les italiens Dante, le Tasse, Petrarque, Guarini, enfin les français dédiés au Prince Murat, Fénelon, la Fontaine, Boileau, Racine.

Bodoni n'a publié que quatre livres d'un belge : Cornille François de Nélis, évêque d'Anvers, qui à l'approche des armées de Dumouriez s'était enfui, et après diverses pérégrinations s'était retiré à Bologne. Il mourut au couvent des camaldules près de Florence en 1798. L'un de ces livres est un in-8° en latin, relatif à des commentaires sur l'histoire de Belgique, un autre in-8° « l'aveugle de la Montagne » contient des entretiens philosophiques ; les deux autres in-4°, renferment des prières et des oraisons en vers et en prose. Ils furent publiés en 1795.

N'oublions pas de mentionner un livre qui est un vrai tour de force pour l'époque, l'oraison dominicale en 155 langues différentes et 155 alphabets différemment gravés par Bodoni. C'était l'œuvre qui enorgueillissait le plus

le typographe de Parme. Elle fut publiée à la demande du pape Pie VII.

Le plus beau livre de Bodoni est sans conteste l'Iliade de 1808, au chiffre Napoléonien, en trois volumes in-folio. Cet ouvrage est peu commun. Le dernier exemplaire qui passa dans une vente belge fut celui relié en plein marocain vert avec fers à froid, de la vente Van Praet. Il fut acquis par S.-E. Caratheodory Effendi, ministre de Turquie à Bruxelles, un bibliophile hellène dont j'aime à rappeler le souvenir et l'accueillante simplicité. Cet exemplaire se trouve actuellement dans la bibliothèque de son gendre, le baron de Streit, ministre plénipotentiaire de Grèce à Vienne.

Notre bibliothèque Royale ne possède pas l'Homère de Bodoni. En revanche elle possède dans le fonds Van Hulthem une douzaine d'éditions Bodoniennes dont sous le n° 12083, l'Aminta in-4° de 1789, sous le n° 12094 les rimes de Pétrarque avec portraits, 2 vol. in-4° de 1799, enfin sous le n° 12458, Daphnis et Chloé, pastorale de Longus, in-4° de 1766, édition de luxe acquise en 1793 à un prix élevé et dont Van Hulthem faisait grand cas ; elle est dans une superbe reliure de Bisiaux de Paris. Quelques éditions Bodoniennes de choix figurent aussi dans les vitrines du musée Plantin à Anvers.

Les bibliophiles et les imprimeurs sont gens paisibles ; le centenaire de Bodoni fut évidemment célébré en Italie avec moins de tapage que le centenaire de la meurtrière bataille de Leipzig. C'est le sort des œuvres de vie et de beauté de susciter moins l'intérêt et l'enthousiasme des hommes que les œuvres de sang et de mort.

L'inauguration du musée du livre au château médiéval de Turin le 20 septembre dernier, a fourni à l'école typographique de Turin et au journal « Risorgimento Grafico » l'occasion de fêter dignement le centenaire de Bodoni. Une section de publications Bodoniennes y était organisée.

M. Piétro Barbera, président de l'association typographique italienne, prononça à la séance inaugurale un pané-

gyrique de Giambatista Bodoni. Le lendemain, 21 septembre, une délégation se rendit à Saluzze ; après un discours du professeur Rinaudo, une plaque commémorative en bronze fut placée sur le socle de la statue, élevée en 1872 à Bodoni par ses admirateurs.

Diverses publications furent éditées en l'honneur de Bodoni commentant, analysant, décrivant en belles épreuves typographiques et iconographiques l'œuvre magistrale de l'insigne typographe.

Puisse cette modeste notice attirer sur les livres sortis des presses de Crisopolis, si injustement négligés, l'attention éclairée des bibliophiles et rendre au génie, au talent et au goût raffiné de Giambatista Bodoni, continuateur de l'art des Aldes et des Juntas l'hommage et la place qui leur sont si légitimement dus.

NELSON LE KIME.

## DEUX CURIOSITÉS DE VIENNE

---

Dans le calme mélancolique d'un crépuscule doux d'hiver, Pozsony, ce soir-là, se noyait dans le rouge d'un couchant merveilleux.

A mesure que se dissipaient les clartés diurnes, les vieilles et sombres constructions affectaient des proportions plus vastes, et semblaient se tasser dans le silence et le gris brumeux de la nuit envahissante.

Sur les hauteurs de la Koenigshügel, l'abrupte et célèbre colline que dominant les ruines imposantes d'un vaste manoir historique, le soleil mourant broyait à profusion toute la gamme de ses ors et des pourpres flamboyantes ; et, sur ce décor de féerie, les tours des édifices, les flèches des églises, les coupoles des temples, le dôme pesant et couronné de St-Martin, faisaient l'effet de détacher leurs silhouettes confuses au-dessus d'une cité de légende et de rêve...

Il nous fallut regagner Vienne ce soir-même ; rejoindre la grande ville avant d'avoir pu nous dégager des multiples émotions accumulées au cours de notre courte apparition en cette ancienne et pittoresque ville hongroise, de fondation romaine, que le Danube sillonne de ses eaux lourdes et profondes.

Surtout, en rebroussant chemin vers la petite gare, la vision nous hantait de cette colline enluminée que, tantôt, en pèlerins recueillis, nous remontions pédestrement, empruntant cette même voie que, parmi tant d'autres monarques de Hongrie, — autrefois, lorsque Pozsony était encore la capitale de la Bohême et le siège des grandes diètes nationales — Marie-Thérèse avait franchie, à cheval

et l'épée nue, après la cérémonie de son sacre dans la vieille et modeste cathédrale d'ici.

Nous étions en effet attendus à Vienne par l'ami Kuczewski, le plus français des Polonais d'Autriche, et qui -- soit révélé en passant -- venait précisément d'éditer chez Tourbier, à Montrouge, *Les Trois Mizl*, une curieuse étude de mœurs viennoises qu'un index gouvernemental imposait alors à l'attention du public.

Kuczewski, qui est artiste et érudit autant que cicérone spirituel, nous avait pilotés, l'avant-veille, dans les incomparables musées, parmi les somptueux palais érigés dans le « Ring », à travers les quartiers luxueux de sa chère ville adoptive qu'il appelle volontiers le Paris des orientaux.

« Après-demain, avait-il dit, à votre retour de Hongrie, » nous irons voir le « Stock im Eisen », que nombre de » Viennois n'ont jamais vu, et visiter les « Caves d'Estehazy » dont beaucoup d'entre eux ignorent l'existence ».

La « Esterhazy Keller » n'est point, ainsi qu'on pourrait l'imaginer, une des multiples brasseries en vogue en cette laborieuse grande ville, où, malgré tout, les plaisirs mondains, la musique et la bière résumant apparemment la raison d'être de la vie. C'est dans certaine ruelle étroite, aux constructions vastes, hautes, et dont les façades sont noires et lézardées qu'il la faut chercher.

Elle est ouverte au public, chaque soir et durant deux heures seulement. Pour y avoir accès, on doit s'écarter des artères bruyantes et éclairées, et attendre qu'à la tour de la « Maria Hilfe Kirche » les six heures aient sonné.

L'exiguité de l'impasse, par elle-même déjà, s'opposait à toute circulation d'attelages; pourtant un poteau en fonte surgit à l'entrée de ce carrefour. En attendant que, sur leurs gonds plusieurs fois séculaires grincent les lourdes portes ferronnées de l'établissement, les clients, silencieux et ayant des airs de conspirateurs, font les cent pas dans la ruelle en pente.

Les énormes battants viennent de céder. Quelques mar-

ches à descendre, et nous voici dans les souterrains.

Bas, cintrés, profonds et sonores, un peu trop modernement éclairés, peut-être, ils font songer, à première vue, au repaire où, à leur aise, les adhérents de quelque société secrète tiennent leurs mystérieuses assises...

Au fond de la galerie d'entrée, à front d'un spacieux dédale où partout s'étagent d'immenses foudres, un personnage de mise distinguée, et dont la boutonnière est tachetée d'une discrète rosette d'un ordre autrichien, est installé derrière un comptoir rudimentaire.

C'est, paraît-il, un intendant très officiel des fameux domaines des Esterhazy ; il vient là, chaque soir, conformément aux exigences de ses fonctions, vaquer à des devoirs de contrôle et de recettes. Pour obtenir le verre de vin que l'on débite en cet endroit, c'est devant lui, sur son comptoir, qu'il faut étaler les 28 ou 40 heller, selon la capacité du contenant, ainsi qu'un cautionnement de valeur à peu près équivalente et qu'il vous remboursera lorsque vous aurez restitué, intact, sous ses yeux, le récipient qui vous sera confié.

Et constamment, en un va-et-vient continu entre les foudres et le comptoir, les « tireurs » en veste blanche amènent devant le maître — qui toujours surveille et encaisse sans lever le regard — les verres où pétille et mousse un vin délicieux et ambré, que le client emporte pour déguster dans un des multiples coins de cet étrange débit.

On y cause abondamment, mais à mi-voix, dans les caves d'Esterhazy ; assis sur de rares bancs de bois, très durs et sans doute bien vieux, disposés le long des murs (et qui, avec le comptoir, composent tout le mobilier) nous couvoyons des habitués qui, depuis vingt, depuis trente ans se rencontrent là pour la causette quotidienne et familière.

Ce soir, à notre intention, un de ces clients rappelle l'origine des fameuses Keller ; c'est ainsi que nous apprenons que le seigneur Esterhazy (Paul) prince de Galantha, célèbre général qui, à dix-huit ans, était gouverneur de

Sopron, contribua à débloquent Vienne et prit part, en 1686, au siège de Bude ; au cours de ce siège il alimenta les troupes des vins provenant des domaines ancestraux ; en compensation, l'Etat concéda à la famille le privilège de débiter, en ces caves nationales, les vins des vignobles d'Esterhazy, « tant que dureraient les vignes ».

L'odeur dominante et caractéristique, dans ces bas-fonds pareils à de vieilles cryptes, devrait être le moisi ou la chaux-vive, si, par intervalles, des relents parfumés de petits boudins que les Teutons affectionnent, et qui rissolent ici quelque part dans un coin invisible, ne venaient caresser les narines et convoiter l'appétit du consommateur.

Dans notre groupe, quelqu'un vient de s'aventurer dans une discussion plutôt laborieuse au sujet de l'âge probable des caves d'Esterhazy ; avec un vieillard qui, pour lui donner la réplique, se prévaut autoritairement de sa qualité de vieux Viennois, il échange force avis et arguments, en désignant parfois, dans certains murs, des portes très noires, mystérieusement tenues closes au moyen d'énormes verrous rouillés.

Et, à la vue de ces vétustes clôtures de cachots moyen-âgeux, d'instinct on se figure, derrière cela, dans le silence et l'obscurité d'une nuit qui dure depuis plusieurs siècles peut-être, la présence de ménages de chauves-souris géantes et de hiboux hideux aux yeux rieurs et lumineux.

— Il y a aussi du vin rouge, me souffle à l'oreille l'ami Kuczewski.

— Ah!... allons quérir un demi-rouge ; — et nous voici vers l'intendant décoré qui compte nos heller et envoie pendant quelques instants ses hommes en veste blanche en tête-à-tête avec leurs foudres.

Mais l'heure s'avance ; la fermeture doit être imminente.

A présent, l'aspect des caves paraît bien moins grave ; les conversations aussi sont plus animées et davantage bruyantes. Les fumeurs de pipes se hâtent d'extraire les dernières nuées blanches qui, contre les plafonds bas s'é-

crasent et rampent, le long des voûtes, en tresses de fumée opaque. Décidément, l'effet des généreux produits des vignes d'Esterhazy a dissipé complètement l'impression initiale de l'ancre lugubre et humide... et d'aucuns se hasardent à rire à haute voix.

Heureusement, huit heures vont sonner ! déjà le sévère délégué est debout.

Un bruit de clefs vient de résonner parmi les dédales ; il faut maintenant rapporter au comptoir les verres vides et, en échange, se faire rembourser la caution versée.

Dehors, dans l'impasse obscure, notre guide nous prend familièrement le bras et nous fait admirer, dans le lointain, la ville inondée de mille feux. De l'endroit où nous sommes, les échos qui, d'en bas, nous arrivent des artères embrasées et tumultueuses, font l'effet de monter dans une vague d'encens.

Lors, Kuczewski, devenu rêveur, m'affirme avec émotion qu'il aime Vienne ; que la vie ne saurait ne pas être agréable et que, en ce qui le concerne, il est, lui, idéalement heureux...

\*  
\* \*

— Mais, faisons-nous... ce bâton de fer ?

— Ah ! oui, le Stock im Eisen !

Descendus dans la grande ville, mêlés maintenant à la foule fiévreuse, nous regagnons les riches quartiers du centre.

C'est à une intersection du « Graaben », ce carrefour le plus caractéristique du mouvement de Vienne, que l'on nous place en arrêt devant une niche en pierre, fixée au coin d'un vaste immeuble.

Au centre de cette niche on remarque une espèce de branche métallique qui n'est autre qu'un vieux tronc d'arbre complètement tatoué de gros clous, au point qu'il semble impossible d'y trouver l'espace le plus minime pour fixer encore la moindre pointe de fer.

Nombre de ces gros clous portent sur la tête des noms



et des chiffres qui reportent leurs dates à plusieurs siècles en arrière. Un cercle de fer, auquel est adapté un cadenas, attache cet étrange tronc au fond de la niche.

L'histoire atteste que, depuis les temps les plus reculés, il était de tradition, parmi les maîtres-forgerons étrangers à Vienne et en visite dans la capitale, de ne point quitter celle-ci sans laisser la trace conventionnelle de leur passage et qui consistait en un clou frappé par eux dans la curieuse pièce de bois.

A cet emblème devait nécessairement se rattacher une légende. Un écrit, datant du quinzième siècle, nous la raconte en ces termes naïfs :

« Un maître-serrurier, riche citoyen de Vienne, avait une jolie fillette ; dans l'atelier du forgeron travaillait un apprenti qui s'éprit d'amour tendre pour la fille de son patron.

« Le jeune amoureux consacra toutes ses heures de liberté et de loisirs à méditer à son amour parmi les prés en fleurs et à l'ombre des bois qui environnaient la ville. Certain jour il s'absorba à tel point dans ses rêveries qu'il oublia que les portes de la ville se fermaient chaque soir quand tintait l'angelus. Celui qui arriva en retard devait payer un droit de passage, ou se résigner, s'il n'avait point d'argent, à passer la nuit sous les étoiles.

« Le jeune homme arriva devant la porte de la ville lorsque, depuis tout un temps déjà, les échos des cloches de St-Etienne s'étaient fondus dans la tiédeur du soir ; or, dans ses poches, l'amoureux ne tenait pas un heller. (1)

« Triste et abattu par la fatigue, l'apprenti serrurier s'affaissa contre un mur, quand soudain lui apparut le diable sous les traits d'un gentilhomme ; celui-ci proposa au jeune homme non seulement de l'introduire dans la ville, mais encore de lui procurer or et richesse, ainsi que la main de la bien-aimée, pourvu qu'il réussisse quelque jour

(1) Un centime.

à confectionner une clé capable de disloquer la bande de fer cadenassée du « Stock im Eisen ».

Quoiqu'il n'y paraisse point, le cercle, sous la clé magique dont l'amour vainqueur inspira le secret au jeune serrurier, aurait certain jour cédé? — L'élève toucha la rançon d'or et épousa l'aimée...

Il semblerait qu'à raison de sa disposition vraiment curieuse et de sa légende simple, cette relique devrait, du passant, mériter une attention sympathique.

Pourtant, Kuzcewski a raison : la foule passe, et, sans regarder, repasse, insoucieuse et toujours pressée, dans ce quartier exceptionnellement populeux ; personne ne paraît se douter de l'existence de ce trésor folklorique.

...Et, pour l'étranger qui s'arrête là, au hasard d'une fugitive étape sur un des grands chemins du monde, pareille indifférence populaire n'est pas le côté le moins typique de cette curiosité nationale qu'est le « Stock im Eisen ».

EMILE-E. PIERS.

## LES PRIX LITTÉRAIRES

---

Mon excellent confrère, le romancier Eugène Montfort, directeur de la revue littéraire « Les Marges », m'a fait remettre le questionnaire suivant :

1. Etes-vous partisan des prix littéraires? Jugez-vous que leur suppression soit désirable?

2. Envisagez-vous une façon plus sage et plus efficace de venir en aide aux jeunes écrivains?

★★

Peut-être pourrions-nous examiner ensemble ce qu'il conviendrait de répondre à ces deux demandes; l'actualité du mois, dans le monde des lettres, a été nettement constituée par les diverses distributions de prix; le *Prix Nobel* était à peine tombé entre les mains de Rabindanath-Tagore que l'*Académie Française* a ouvert le feu; l'*Académie des Goncourt* a répondu; le comité de la *Vie Heureuse* n'a point voulu demeurer plus longtemps silencieux; et les Critiques ont donné leur prix à Henri Clouard, auteur des *Disciplines*; même la commission désignée par le conseil provincial du Brabant, en Belgique, pour décerner des récompenses-encouragements à des écrivains et à des revues s'est acquittée de son devoir, tandis que le comité de la souscription ouverture en l'honneur de Camille Lemonnier, par le journal *Le Soir*, de Bruxelles, se réunissait afin d'affecter une grosse part des sommes recueillies à la création d'un « *Prix Camille Lemonnier* ». La fin de l'année aura plutôt été favorable à une certaine catégorie d'hommes de lettres. La jalousie littéraire n'étant nullement du nombre de mes multiples défauts, mon ambition se bornant à réaliser autant que faire se peut mes idées

et mes projets de manière à acheminer mon esprit vers une forme de moins en moins imparfaite, je juge la question des prix littéraires avec une parfaite, une égale impartialité.

*Par ce temps dégouttant et dégoûtant, c'est vrai  
 Qu'on voudrait rester dans sa chambre.  
 Il pleut? Eh! que veux-tu, lecteur, j'en suis navré;  
 C'est le régime de décembre!  
 Et d'ailleurs, entre nous, cher lecteur, le tableau  
 N'est pas si noir que tu le penses;  
 Car vois, il ne pleut pas, strictement, que de l'eau :  
 Il pleut, aussi, des récompenses.  
 Hé! oui, c'est fabuleux, de ce ciel de Paris,  
 Si nuageux et si morose,  
 Il pleut, aussi, des prix, des prix, des prix, des prix,  
 Pour la poésie et la prose!  
 Seigneur! l'aimable pluie! Il est bien entendu  
 Que c'est en riant qu'on l'essuie.  
 « Mais où donc tombe-t-elle, » ô cher lecteur, dis-tu,  
 « Que j'y coure, sans parapluie! »  
 Eh! comment, cher ami lecteur, tout comme moi,  
 T'escrimerais-tu de la plume?  
 Quoi? que me réponds-tu? qu'entends-je! Oh! quel émoi!  
 Tu viens d'achever un volume?...  
 Dois-je m'en étonner? Tant ânes que lions  
 (L'effroyable nomenclature!)  
 Sais-je pas bien qu'on est, chez nous, cinq millions,  
 Au moins dans la littérature!  
 Sais-je pas bien, de plus, que tous ces gribouilleurs  
 Briquent des prix, toute leur vie,  
 Et qu'il n'en est pas un, des pires aux meilleurs,  
 Qui d'en obtenir n'ait l'envie!  
 Avoir des prix! Ils sont obsédés, tout le temps,  
 Par cette marotte insensée;  
 De telle sorte, hélas! que, même à soixante ans,  
 Ils se croient toujours au lycée!*

Ainsi chante avec humour Georges Docquois dans *La Grande Revue*. Sous ces menus vers, sautillants et légers, s'exprime, me semble-t-il, un parfait bon sens.

C'est le premier point qu'il convient d'examiner.

En somme, le « prix littéraire », en dehors des sommes d'argent qu'il apporte aux élus, persuade-t-il la foule et le public de la perfection de l'œuvre primée? On peut en douter; car, remarquez, d'une part, qu'ils deviennent de plus en plus rares au milieu des légions de candidats, les auteurs qui, ayant brigué une récompense, l'emportent sans discussion, à l'unanimité des juges; remarquez, d'autre part, que les prix littéraires, devenus de plus en plus nombreux à mesure que la gent de lettres se multipliait et se reproduisait, tendent à se banaliser. Un tel, auteur d'un recueil de poèmes, a obtenu le prix Machin de l'Académie française; celui-ci, auteur d'une plaquette de vers a reçu la distinction Chose de l'Académie française; X, Y, Z, se sont partagés la prime V de la même institution, parce que tous trois avaient signé des alexandrins purs et probes; A, romancier, B, conteur, ont failli obtenir les billets dont l'Académie Goncourt disposa finalement en faveur de E, qui, de l'avis unanime de la critique, est d'un talent inférieur manifestement à ceux de A et de B; K l'a emporté sur M, N, O, P et Q, devant certain aéroplane parce que M, N, O, P et Q étaient sains, bien bâtis, et plus ou moins rentés, et parce que lui, K, avait la veine, la chance, le bonheur d'être malade, d'être pauvre et que les démarches pour lui acquérir des suffrages ont été entreprises par sa femme, jolie et affligée.

Perplexité du public! Ici, on lui crie à l'injustice; là, on lui certifie que les résultats ont été faussés; plus loin, on lui démontre que protection obtient plus que talent; en dernier lieu, on le prie d'excuser telle récompense au nom de la vertu pitoyable « La Charité ». Donc, en résumé, il n'y a pas moyen de sortir de ce dilemme : le prix littéraire est une mauvaise action, ou bien, le prix littéraire est une bonne action. Et le public a perdu la foi; j'ai eu la curiosité de faire une enquête chez des libraires de Bruxelles, d'Anvers, de Liège, de Gand; tous m'ont prouvé que, cette année, les « prix littéraires » n'ont pas été

demandés et ne se sont pas vendus. Alors?

★★

Reste la récompense remise à l'écrivain. A ce propos, M. Jean Martet, collaborateur de *Gil Blas*, a interrogé quelques lauréats des années précédentes; il était, évidemment, à supposer que ceux-ci ne maudiraient point trop les institutions dont leur réputation put profiter.

Ainsi, M. Francis de Miomandre estime qu'il y a des prix littéraires de deux sortes : les prix réellement littéraires, décernés par des littérateurs à des littérateurs, comme le Prix Goncourt, le prix de la *Vie Heureuse*, quelques autres : ceux-là, aux yeux de l'auteur des *Ecrits sur de l'Eau*, sont légitimes et répondent à un besoin véritable. Tout au plus pourrait-on leur reprocher l'influence évidente, sinon des côteries, du moins des amitiés. « Sur-tout », déclare de Miomandre, « on a grand tort de les multiplier : on leur retire de leur prestige et on encourage à persévérer dans les lettres des gens qui ne sont littérateurs que par occasion ».

Les autres prix — ceux de l'Académie, par exemple — paraissent détestables à M. de Miomandre. Ils sont trop, d'abord; la distinction qu'ils confèrent est pour ainsi dire nulle; toutes les vieilles douairières, les salons, en constituent le comité; ils ne récompensent que des opinions politiques ou religieuses; l'Académie est antimoderniste.

M. Léon Frapié, lui, est absolument partisan des prix littéraires, « parce que, dit-il, premièrement, à une époque où il paraît tant de livres, où la critique n'existe pour ainsi dire plus, le public ne peut tout acheter, et, quand même il achèterait tout, il ne pourrait s'en remettre à lui-même, à son jugement personnel pour décider de la valeur d'une œuvre; deuxièmement, parce que tout artiste, même le plus sincère, a besoin d'encouragements ». Le romancier de *La Maternelle* répond au reproche adressé aux prix littéraires d'influencer défavorablement les jeunes

écrivains, de les forcer à oublier leur propre personnalité pour leur faire adopter la forme ou les idées littéraires préférées par le comité ; il croit que cette remarque n'est point soutenable, car, quel est l'artiste qui pourrait écrire autrement qu'en écoutant ce que lui dicte son cœur ? Compose-t-on un livre pour un éditeur ? On le compose comme on le voit, comme on le sent ; ensuite, on cherche l'éditeur.

L'auteur de *Marie-Claire*, Marguerite Audoux — dont j'hésite à reconnaître la personnalité tant exaltée — se contente d'être satisfaite d'avoir obtenu un prix, tout comme Francis de Miomandre et Léon Frapié, du reste.

Ces réponses, colligées par M. Jean Martet, ne nous apprennent pas énormément de choses ; mais elles sont intéressantes, en ce qu'elles reflètent bien quelle doit être, en général, l'opinion des lauréats, lesquels en cette matière, sont juges et parties.



L'Académie des Goncourt, jusqu'à présent, a couronné onze écrivains, depuis 1903. Ce sont John-Antoine Nau, pour *Les Forces Ennemies*, Léon Frapié, pour *La Maternelle*, Claude Farrère, pour *les Civilisés*, Jean et Jérôme Tharaud, pour *Dingley*, Francis de Miomandre, pour *Écrits sur de l'Eau*, E. Moselly, pour *Terre Lorraine*, Marius et Ary Leblond, pour *En France*, Louis Pergaud, pour *De Goupil à Margot*, de Châteaubriant, pour *Monsieur des Lourdines, gentilhomme campagnard*, Albert Savignon, pour *Les Filles de la Pluie* et, enfin, en 1913, Marc Elder pour *Le Peuple de la Mer*. L'an dernier, on a dit que M. Benda, auteur de *L'Ordination* était le lauréat... moral ; cette année, on prétend que MM. Léon Werth, pour *La Chambre blanche*, Alain-Fournier, pour *Le Grand Meaulnes* et Henry Daguerches, pour *Le Kilomètre 83* sont les triomphateurs réels. Et, de même qu'en 1912 on attaqua André Savignon et qu'on fit se lever con-

tre lui les Ouessantines qu'il avait dépeintes, de même cette année on a fait courir de bien méchants bruits sur Marc Elder : trois écrivains se sont dressés, comme un seul homme, pour réclamer diverses paternités touchant l'œuvre couronnée par les Dix ; ce sont M. Charles Géniaux, le bon romancier de *L'Océan* qui accuse Marc Elder d'avoir repris ses procédés ; M. Berthault qui a publié, en 1909, un recueil de récits maritimes portant le titre du livre de Marc Elder : *Le Peuple de la Mer* ; et, enfin, M. Anatole Le Braz qui a raconté les mêmes histoires que Marc Elder dans *Les Gardiens du Feu* ; de plus, les Bretons protestent et exigent des explications sur une œuvre qui appartient au moins à trois de leurs écrivains !

\*  
\*  
\*

Quant au prix de *La Vie Heureuse*, depuis sa fondation, en 1904, il a été attribué comme suit : à Myriam Harry (*La Conquête de Jérusalem*), Romain Rolland (*Jean-Christophe*), André Corthis (*Gemmes et Moires*), Colette Yver (*Princesses de Science*), Estanié (*La Vie Secrète*), E. Jalous (*Le reste est silence*), Marguerite Audoux (*Marie-Claire*), Louis de Robert (*Le roman d'un malade*), Jacques Morel (*Feuilles mortes*), Camille Marbo (*La Statue voilée*). Et, encore une fois, Mme Marbo n'apparaît pas comme supérieure à ses concurrents malheureux Paul-Louis Garnier, auteur des *Cœurs Farouches*, et F. de Bondy, signataire de *Constance dans les Cieux*... On avait parlé également du *Kilomètre 83* d'Henry Daguerches ; mais Camille Marbo l'a emporté ; elle parlait, paraît-il, pour elle-même, en tous lieux, et écrivit, entre autres, trois fois à Séverine, laquelle ne répondit pas, mais laissa ses sœurs, les « bas-bleus » distribuer un prix si peu littéraire, parmi les rires, la fumée du samovar, la crème des petits gâteaux et le vide des banalités et des conversations. ...Il est vrai que Camille Marbo a vu son « frais et robuste talent » proné par Pierre Mille ; il est vrai, aussi, qu'elle est la



filles du grand savant Appell et la femme du sous-directeur de l'École Normale, M. Emile Borel ; et enfin, si son livre n'est pas un chef-d'œuvre, Mme Camille Marbo a un « salon » des plus agréables, fréquenté par les Rosny aîné, les Géniaux, les Painlevé, les Yvonne Serruys, les Félicien Challaye, les Charles Seignobos. Ceci compense cela.

\*  
\*\*

Qu'on ne s'imagine pas que les prix littéraires ne sont discutés que depuis un an ou deux ! Qu'on n'aille pas accuser les mœurs contemporaines ! Qu'on n'agite pas en ce moment le spectre de l'arrivisme, le fantôme de la jalousie grandissante, laquelle désunit de plus en plus les confrères ès poésie ou prose ! Non, les « Marges » elles-mêmes imprimait en 1903 un écho qu'il nous plaît de rappeler ; le voici ; on y reconnaîtra l'élégance et le mordant du style si français d'Eugène Montfort :

« On dit que l'Académie des Goncourt va se décider à décerner son prix, ce prix qui jusqu'à présent apparaît comme la principale raison d'être de cette compagnie, — d'ailleurs choisie. M. Huysmans, le directeur, ne nous a pas l'air d'y apporter beaucoup de bonne volonté : est-ce que la seule idée d'encourager un jeune écrivain de talent jetterait cet excellent chrétien hors de lui ? Les journaux le montrent bien grincheux !... Espérons que son estomac va se rétablir ».

Ce passage, curieux, peut aisément se rapprocher de l'idée émise cette année par l'enquête de M. Montfort ; mais, continuons :

« Il paraît que Charles-Louis Philippe, duquel il avait été question pour le prix, et qui le méritait, sera écarté, sous prétexte que *le Père Perdrix* n'a pas été publié en 1903. Et il y a compétition entre *Force ennemie* de John-Antoine Nau, et *la Ville Lumière* de Camille Mauclair. Mais il nous semble que le Prix Goncourt a pour objet de récompenser un jeune romancier et de l'engager à écri-

re encore des romans ; peut-être alors qu'on ne peut guère l'attribuer à M. Mauclair. »

Et, M. Montfort, qui après le choix de J.-A. Nau estimait que « les actes de l'Académie Goncourt ont bonne odeur », et qu' « avec un tel penchant, l'Académie coulera des jours heureux au milieu de l'estime des lettrés et de l'indifférence du public », rétractait en 1913 ce mot de mai 1904, en souriant lui-même de son « heureux optimisme », de sa « candeur charmante du jeune âge », car, dit-il : « L'Académie Goncourt, ce ne fut pas cela du tout ».

Enfin, pour continuer à piller les « Marges » où l'auteur des *Noces folles* et de *la Chanson de Naples* répand si généreusement son esprit et témoigne sans cesse de son activité, citons encore, cette note imprimée en mai 1905 :

« Après le prix Goncourt, une épidémie de prix littéraires a éclaté : prix de *la Vie Heureuse*, prix de *La Presse*, prix du *Phare Artistique*, prix du *Petit Nantais*.

« Et nous avons assez vécu pour avoir vu « l'Académie de la Vie heureuse » !

« Une indiscretion : *Le Journal* va fonder une Académie ».

\*  
\*\*

Mais, avant de pousser plus avant ces réflexions sur les prix littéraires, maudits en 1913 comme ils le furent à peu près dès leur origine, je me permettrai d'examiner très rapidement les livres dont, ce mois, il fut question pour les *Goncourt* et *la Vie Heureuse*.

A tout seigneur... Aussi commencerai-je par *Le Peuple de la Mer* de Marc Elder. Marc Elder n'est ni un idéaliste, ni un mystique, ni un poète ; c'est un réaliste qui se plaît à intensifier la rudesse brutale et âpre de ceux dont il parle. Son observation s'exerce d'après les procédés chers à l'Ecole Naturaliste.

Il y a dans *Le Peuple de la Mer*, trois parties : *La Barque*, *La Femme*, *La Mer* ; elles sont distinctes et n'ont

guère de commun que les mêmes personnages, et, surtout, la même atmosphère. Tout pêcheur doit avoir une barque ; Urbain Coët, environné de jaloux et haïneux voisins auxquels ses qualités et ses vertus déplaisent, baptise la sienne « *Le-Dépît-des-Envieux* »... Et, un jour, Urbain Coët et son bateau ne rentrent pas ; ceci nous vaut une description émouvante : sur la jetée du port, dans la nuit, les femmes des pêcheurs sonnant la cloche d'alarme. Voilà la première partie.

La Gaude — *La Femme* — est l'héroïne du deuxième chapitre ; c'est un type connu : la gourgandine, la bacchante aux sourires aguichants, à la chair facile, que tous les romanciers, depuis Zola, ont cru devoir nous présenter.

Puis, enfin, voici *La Mer* à laquelle un père dispute ses deux enfants ; la séductrice les lui enlève cependant, ainsi qu'il arrive, en général, dans tous les contes que la mer, depuis Pierre Loti jusqu'à François Coppée, a inspirés.

Le livre de Marc Elder est bien écrit, nerveusement développé et s'agrémenté d'épisodes croqués sur le vif. Le sujet a été pris au bord de la mer ; il semble indiqué que l'heure présente demande aux romanciers de s'écarter des villes pour trouver des sujets intéressants (1) ; ainsi, Henry Daguerches, l'auteur du *Kilomètre 83* est allé chercher son inspiration au bout du monde.

On s'occupe de construire une voie ferrée par dessus des marécages où s'alimente un fleuve des pays chauds ; la terre se refuse aux efforts des conquérants ; l'eau s'oppose à leur activité ; et la terre et l'eau, alliées, dispensent des fièvres qui abattent et tuent les hommes. La discipline, la force et la volonté humaines l'emportent sur l'inertie mauvaise de la nature et le *Kilomètre 83* du chemin de fer est construit.

Je reprocherai à ce roman sur la Cochinchine, d'abord, d'être assez complexe, même incohérent ; ensuite, je crois y trouver une influence un peu marquée de Rudyard Ki-

(1) Henri Duvernois, peut-être, fait exception.

pling ; enfin, je regrette que Henry Daguerches nous ait servi, sous prétexte de cosmopolitisme, tous les fantoches, tous les financiers du répertoire romanesque et romantique. Ah ! qu'à côté de ce personnel fatigué auquel Daguerches a recours, les types neufs et inédits des *Civilisés* de Claude Farrère nous apparaissent éloquents et observés ! Je m'en tiendrai là et ne reprocherai pas au *Kilomètre 83* de ne pas avoir renouvelé suffisamment la bibliothèque cochinchinoise où Myriam Harry a sa place à côté de Jean Ajalbert. Non ! Il est temps de dire que Henry Daguerches a composé un roman loyal, tour à tour réaliste et poétique, dans une langue prompte et colorée.

Son livre, à coup sûr, est moins banal que celui de Marc Elder, tandis que *Le Grand Meaulnes* d'Alain-Fournier est à la fois moins vraisemblable, moins réaliste que les deux premiers et plus facile, plus puéril, plus fantaisiste également. Mais le sujet choisi par Alain-Fournier dédaigne trop la sensibilité, la vérité et la psychologie et davantage avec excès la légèreté des imaginations et des esprits superficiels.

Le livre d'Alain-Fournier me paraît être le résultat obtenu par un talent de conteur d'aventure fourvoyé par hasard dans le genre rococo ; je n'en dirai certainement pas autant de *La Chambre Blanche* de Léon Werth. On a beaucoup parlé de ce roman ; Octave Mirbeau, ce dénicheur d'hommes... ou de femmes supérieurs l'a préfacé ; tous les chroniqueurs l'ont résumé, analysé, disséqué ; oui, celui qui, deux fois par mois, signe d'admirables croquis, des croquis vivants, originaux, dans *La Grande Revue* m'apparaît comme le chef de file, le capitaine de toute la légion des ex-candidats aux différents prix littéraires. Et, je suis d'autant plus à l'aise pour l'affirmer, que je ne connais pas Léon Werth, qu'il ne soupçonne pas mon existence et qu'il ne m'a pas envoyé son livre.

Alors que chacun des écrivains Marc Elder, Alain-Fournier, Henry Daguerches, — et même Paul-Louis Garnier dont *Les Cœurs farouches*, mis également sur les

rangs, m'évoquent les procédés de notre remarquable et puissante Neel Doff — me font songer à du « déjà lu », du « connu » et me permettent d'étiqueter avec précision leur genre et leur méthode, Léon Werth lui se détache, tout seul, superbement seul.

Aussi suis-je quelque peu tenté de considérer que le Maître Octave Mirbeau eût raison en restant, malgré ses camarades, le défenseur opiniâtre, parmi les « dix », du livre fort qui s'appelle *La Chambre Blanche*.

★★

Mais... qu'importe l'avis d'un critique obscur ; tel, qui écrira demain ou qui a parlé hier émettra des opinions diamétralement opposées aux miennes ; et, si je déclare ne reconnaître qu'un très maigre mérite à *La Statue Voilée* de Camille Marbo, cela a-t-il empêché Pierre Mille, toujours sincère et clairvoyant de célébrer (dans la revue *La Vie*, des sympathiques frères-écrivains Marius et Ary Leblond) les mérites qu'il a découverts dans ce livre ?

Alors, on pourrait évidemment se livrer à un jeu de comparaisons plus étendues. On pourrait remarquer, dans la liste des différents et successifs lauréats des « Goncourt », des phénomènes... curieux :

Claude Farrère est un marin et il fut couronné pour un livre à la fois colonial et maritime ;

Francis de Miomandre fut récompensé... pour avoir écrit sur de l'eau ;

Marius et Ary Leblond sont des auteurs coloniaux ;

Albert Savignon a obtenu le prix pour un roman de mœurs maritimes, pour la description d'une île ;

Marc Elder est lauréat avec un roman maritime.

Moselly, Pergaud, Léon Frapié et de Châteaubriant seuls ont été distingués par les « dix » pour des études faites dans le cœur même des terres.

Les « dix » étant évidemment des connaisseurs, on pourrait en conclure que les romans terriens ou citadins

sont en général moins bons, moins neufs ; d'où il ressortirait que leur genre et plus difficile à traiter...

Evidemment ; évidemment. On peut toujours se complaire aux jeux des démonstrations. Mais le propre de ces jeux c'est, qu'en général, ils ne démontrent rien du tout.

★  
★ ★

Suis-je partisan des prix littéraires ?

Non.

Le prix littéraire ne peut pas être une chose obtenue sans partialité. Les amitiés, les influences interviennent toujours dans l'élection d'un lauréat. Et voyez ce qui arrive : on récompense des écrivains non parce qu'ils sont de bons artistes, mais parce qu'ils sont malades, malheureux. Du moment que le mérite littéraire s'efface jusque devant la pitié, je me demande pourquoi un prix continue, dans ces conditions, à s'appeler « prix littéraire ». Et, si on le débaptisait, il faudrait encore examiner jusqu'à quel point un groupe d'hommes, un comité est capable de juger équitablement entre telles ou telles infortunes.

Le danger des prix littéraires consiste encore à mes yeux en ceci, qui est particulièrement vérifié en Belgique ; le public, dès qu'il apprend le nom d'un lauréat, le sacre caporal, lieutenant ou général de l'armée des hommes de lettres de sa génération ; ainsi, sous prétexte d'aider un jeune écrivain on porte un préjudice moral — parfois même matériel — à tous ses confrères. Je n'ignore pas qu'il convient de ne pas s'embarrasser, dans les questions d'art, des opinions du public ; je méprise suffisamment les préjugés bourgeois et même les « qu'en dira-t-on » littéraires pour n'admettre aucune concession au mauvais goût, aux errements et aux naïvetés du public. Mais le prix littéraire, en lui-même, n'est pas une œuvre d'art ; c'est tout au plus une question d'artifices ou de gros sous, une question qui aboutit à taxer à cinq cents, à mille, ou à cinq mille francs la valeur d'un ou de plusieurs écri-

vains ; on impose donc à la majorité du public, lequel n'est éclairé que par de courtes mentions, des idées et des opinions qui ne sont très souvent que passagères et surfaites.

Sans me plaindre, bien au contraire, de l'existence des prix littéraires qui, de temps en temps, font quelques heureux, j'estime néanmoins que leur suppression est désirable.

Voyons en France, ce qui se passe. A la veille de la « saison des prix », on voit paraître deux, trois, dix volumes ; on assiste à des démarches de quantité de concurrents ; on entend les boniments ; on ouït les coups de grosse caisse ; on peut compter les courbettes ; des courtisans se révèlent ; des coups, des piqûres se donnent et s'échangent ; le marché littéraire devient un bazar, et ce spectacle annuel est parfaitement écœurant. On déplore notre fièvre moderne de l'arrivisme à outrance : mais les prix littéraires ne sont-ils pas l'aimant ? ne donnent-ils pas le combustible, qui entretiennent une bonne part de cette maladie aussi invouable que les maux secrets dont souffre l'homme, maladie qui, comme ces maux, ne se trahit que par des stigmates nettement déterminés ?

Je ne suis donc pas partisan des prix littéraires et leur suppression m'apparaît désirable.

\*  
\*\*

Lorsqu'en 1901 les frères Margueritte estimèrent qu'il serait excellent d'envoyer à l'école de Rome, avec les artistes qui y sont chaque année, quelques jeunes écrivains, cette idée fut plutôt mal accueillie.

Ernest-Charles soutint qu'il fallait se bien garder d'encourager les débutants. Adrien Mithouard, dans la revue *L'Occident* s'éleva contre « le goût du lucre » que tant de faveurs variées n'allaient pas manquer de donner aux littérateurs nouveaux. Et, Maurice Le Blond, critiquant

à ce propos la multiplication des distinctions et des prix littéraires, dit, en souriant :

« Nous aurons demain le *Prix Claudine* pour la meilleure pornographie, le *Prix Fernand Gregh* pour le pastiche le mieux réussi, et le *Prix Félicien Champsaur* pour la réclame la plus ingénieuse. »

Tout cela demeure d'actualité. Mais aujourd'hui, comme hier, Eugène Montfort se demanderait encore : « a-t-on raison de désapprouver ces tentatives pour rendre moins pénible à quelques-uns la rude carrière des lettres? » Ce qui me rend, ce qui rend à tout le monde les prix littéraires haïssables c'est que la bonne volonté dont ils naissent ne soit pas toujours unie à plus de discernement.

C'est peut-être la mauvaise application de ces efforts qu'il faut blâmer, et non pas leur principe. Si les prix allaient chaque fois à un authentique romancier, à un vrai poète, ils seraient à bénir. Mais c'est peut-être rêver que d'espérer qu'ils atteignent jamais ce but idéal...

Et pourtant?

Si, par exemple, au lieu de charger dix hommes, vingt femmes, quarante immortels, un nombre restreint de compétences enfin de nommer les lauréats, on faisait appel à l'avis de tous? *Tous*, c'est évidemment beaucoup dire; on pourrait apporter ici certaines limites. On créerait un prix. Ce prix serait accessible à tout auteur qui aurait publié une œuvre dans un temps déterminé. Ce lauréat serait choisi par ceux qui durant un espace de deux ans, ou de trois ans, — à fixer dans les règlements — auraient fait preuve d'activité littéraire soit par la voie du recueil, de la revue, ou du journal — à préciser également; pour avoir droit à des suffrages, il faudrait évidemment avoir posé sa candidature; un comité — les « dix », les « vingt »... — recevrait les demandes, se chargerait d'en donner connaissance... aux électeurs, qui lui enverraient leur bulletin de vote... Qui sait? Peut-être aboutirait-on à un résultat.



Mais, comme je ne crois pas les prix littéraires nécessaires, il faudrait que j'envisage une façon plus sage et plus efficace de venir en aide aux jeunes écrivains.

Il y a les subsides et les primes aux revues littéraires. Soit ; mais il faudrait ne donner ces subsides qu'à des périodiques dirigés par un comité, par plusieurs écrivains et non pas par un seul et omnipotent rédacteur ou administrateur ; et encore conviendrait-il d'exiger que ces sommes d'encouragement soient réparties entre les collaborateurs et non pas utilisées à couvrir les frais d'administration

Il y a la méthode de souscriptions globales aux œuvres des écrivains. Elle est appliquée en Belgique dans le but de suppléer à la disette de lecteurs dont souffrent les auteurs régionalistes. C'est un système qui peut avoir ses partisans et ses détracteurs, mais qui, probablement, ne conviendrait guère pour remplacer les prix littéraires, si toutefois on les abolissait.

Enfin, il y a l'ancien système français : le régime des pensions, la réserve, faite pour les seuls écrivains, de certaines fonctions. Mais alors, hélas ! nous nous enfonçons dans l'interventionnisme officiel, lequel est dangereux.

Et vraiment, l'on désespérerait d'aboutir à un mode efficace d'encouragement aux jeunes écrivains, si l'on ne se résignait pas, à défaut d'idées nouvelles, au statu quo.

En somme, lorsque, personnellement, je regarde en arrière, je constate que mes débuts littéraires ont été plus que pénibles. J'ai connu de véritables années de tortures morales et de misères matérielles. J'ai été livré tout de suite à mes propres forces. Si j'ai souffert beaucoup, j'ai frappé à de nombreuses portes, demandant, par ci, par là, une aide ou un appui. J'ai rarement eu à me féliciter des démarches que j'avais faites ; et un jour est venu, où las d'espérer des autres, j'ai voulu avoir confiance en mon énergie, en mon violent désir de vivre, en ma volonté tenace. Certains, qui m'avaient promis leur appui, me

---

l'ont marchandé ou refusé quand j'en avais besoin. Mais je me suis frayé une route — qui n'est peut-être qu'un sentier déjà battu, — et j'y avance d'un bon pas — qui n'est peut-être bon qu'à mes yeux.

Ceux qui veulent, peuvent. Mais, néanmoins, j'aurais désiré trouver de quoi remplacer les prix littéraires? Laissons donc à d'autres ce soin délicat et difficile.

MAURICE GAUCHEZ.

## GUSTAVE VANZYPE

---

(SUITE)

Bien qu'il soit surtout, par tempérament, auteur dramatique, Gustave Vanzype revient d'instinct au roman ou au conte dès que le sujet prête moins aux péripéties et aux « effets » qu'à un développement psychologique.

Claire Fantin est une jeune bourgeoise de situation modeste que la perpétuelle obsession de la richesse rend malheureuse. Elle s'irrite de la médiocrité de sa vie, des mesquins détails de sa tâche de mère et de ménagère, de son engourdissant bien-être, de la monotonie de sa petite ville de province. Elle envie son amie de pension Hortense Valin qui a de la fortune, un seul enfant, peut voyager, vivre dans le luxe avec un mari charmant. Dans sa soif d'inconnu, de mystère, de vivre ce qu'elle ignore, de goûter à une saveur nouvelle, de connaître l'ivresse de l'abandon dans la caresse des tissus soyeux, l'éclat moiré et chaud des peluches et l'affolante griserie des parfums épandus, elle a même failli un jour succomber à une pressante attaque de Valin. Elle s'est ressaisie, en proie à un dégoût profond. Mais il lui reste au cœur la détresse de ne pouvoir espérer jamais les splendeurs qu'elle a entrevues, les bonheurs qui lui sont interdits.

Elle a pour mari un ingénieur d'usine, d'une intelligence vive, d'une énergie sereine et forte « noyée dans l'expression de bonté claire qui transparissait dans le regard, se dégageait de toute l'attitude, du geste timide et enveloppant à la fois, prêt toujours pour une caresse et redoutant toujours de blesser, de causer une peine. » Il sait, lui, que la vie est un tout sensible qu'il faut pren-

dre tel qu'il est, sans en vouloir rien détacher ; qu'il faut accepter avec les droits qu'elle donne les devoirs qu'elle impose sous peine d'en détruire le merveilleux équilibre. Il défend la vie « que nous rendons trop souvent responsable de nos erreurs, et dont nous nous plaignons, que nous méconnaissions parce que nous sommes passés à côté d'elle sans apercevoir, sans comprendre ses beautés savoureuses, parce que nous n'avons pas eu le courage de l'étreindre, de nos bras non point débiles, mais peureux. »

Il suit d'un œil clairvoyant, avec une anxieuse inquiétude de ce qui se passe dans l'esprit de sa femme, saisissant ses pensées secrètes, les réflexions le plus intimes cachées sous ses phrases, l'impression sans cesse renouvelée de lassitude et d'amertume à laquelle aboutissent les plus futiles incidents de la vie quotidienne. Il a compris que ce qui manque à Claire, c'est l'expérience du malheur, le terme de comparaison nécessaire à l'appréciation juste de son but. Et il tente de réagir.

Les dettes des Valin, le désespoir d'Hortense lâchée par son amant, l'exemple du propriétaire de l'usine et de sa femme, bourgeois cossus, de mœurs simples, mal à l'aise dans leur hôtel fastueux, l'aident à faire apprécier à Claire sa part de bonheur et à assurer l'issue de l'intime combat entre les aspirations de son esprit et l'instinctive et logique notion du devoir intégral.

Alors la révolte gronde en elle, une révolte contre le sort, contre ses injustices et ses férocités. Quand meurt Flore, la petite voisine disgrâciée et souffreteuse dont le visage blême était troué de deux yeux ardents, elle dit sa colère devant ce désastre et devant la vie de cette créature pitoyable qui n'avait jamais connu une joie et s'en allait sans avoir vécu. Elle ne se dit pas que c'est précisément de n'avoir pas voulu vivre que Flore est morte ; que si elle avait obéi à la loi souveraine, elle aurait aimé, et sa jeunesse épanouie ne se serait pas usée en de consumantes ardeurs point satisfaites.

Quand les ouvriers de l'usine se mettent en grève, elle

s'indigne encore, évoquant les infortunes qu'elle connaissait et qui gravitaient à côté de sa vie, les détresses voisines qui s'achevaient silencieusement dans l'hospice des veuves, toutes les injustices sociales qui grouillaient dans la petite ville industrielle.

Au fond, tout en récriminant pour ceux-là qui sont à plaindre, c'est sa révolte à elle qu'elle écoute et qu'elle traduit.

Mais les grévistes débouchent de la place, passent devant elle et son mari et, cessant de chanter, saluent en silence, d'un même mouvement spontané, Fantin, leur chef, qui essaya souvent de leur faire du bien et y réussit quelquefois.

Et voici que son esprit et son âme s'éclairent soudain d'une lumière subite, nouvelle et profonde. Elle songe à toutes ses convoitises, à tout ce qu'elle avait vu, à tout ce qu'elle avait envié, tout ce qu'elle avait plaint, dans sa recherche fiévreuse du bonheur. « Nulle part le bonheur n'était absolu. Et pourtant la sérénité mettait une flamme limpide et pure dans les yeux clairs de Fantin. Ce bonheur qu'elle cherchait était-il donc chez eux, entre les misères imméritées et les fortunes absurdes, le luxe dissolvant? Alors, le bonheur possible n'allait pas au delà? »

Et à cette constatation ses rancunes mal éteintes se rallument. Je ne peux pas me résigner, moi, avoue-t-elle.

Pourtant l'heure est proche où elle comprendra qu'elle n'a pas à se résigner, que la résignation est le refuge de ceux qui ont à se plaindre, et que c'est pour eux seuls qu'il faut réclamer. Elle comprendra que rougir de son bien-être devant certaines détresses, cela peut faire la beauté de sa vie normale, utile et privilégiée.

Et quand une émotion inconsciente lui fait vaguement entrevoir que c'est là qu'il faut trouver la bonne et purifiante exaltation, l'orgueil légitime qu'elle cherchait dans d'insaisissables rêves, son mari formule pour elle sa confuse pensée :

« Ce qui nous anime en ce moment et nous ennoblit, c'est la confuse conscience du devoir, de la vaste solidarité que nous acceptons, avec les autres hommes, avec toute la nature, c'est l'acceptation crâne et complète de notre rôle humain. Il faut vivre, vois-tu, pour éprouver le plus souvent possible cette bonne émotion. A elle seule, elle compense toutes les peines éprouvées, toutes les bassesses aperçues, elle vaut toutes les grandeurs artificielles et tous les raffinements. Pour cela, la vie est bonne; c'est parce qu'il éprouve cela obscurément que ce gamin vagabond courant dans la campagne et que la misère devrait écraser, siffle un air de bravoure; c'est parce qu'ils pressentent cela au fond de leur instinct dont les bourgeons à peine s'entr'ouvrent, que nos enfants chantent dans le jardin. Chaque fois que l'homme peut se recueillir et appeler ces sensations-là, il est le maître du bonheur. »

Telle est cette œuvre parfaitement ordonnée, d'une belle tenue littéraire, toute imprégnée de tendresse émue, de poésie et de bonté, d'une variété de tableaux et de détails qui tranchent sur sa monochromie voulue, et dont la noblesse de pensée et la haute portée morale font une sorte de bréviaire du devoir et du bonheur.

★★

C'est dans ce champ du devoir où il moissonnera ses meilleures récoltes, c'est parmi la floraison de nos obscurs instincts que Vanzype glanera les sujets de son second recueil de contes.

Parfois, comme dans le « Bonheur inquiet » il y reprend une idée déjà émise ailleurs. Tel Fantin rougissant de son bien-être devant les misères d'autrui, Jean éprouve un étrange scrupule d'être heureux en présence des tristesses voisines. Lui aussi « goûte la sereine jouissance de se sentir un homme fort, d'avoir compris la vie dans la simplicité des satisfactions qu'elle offre, d'avoir trouvé de la fierté et de la joie dans la soumission aux élémentaires obligations de travail, d'amour et de création qu'elle

impose et dont il avait su percevoir le bien mystérieux. » Mais il ne retrouvera l'orgueil de sa conscience que quand il aura l'émoi de la solidarité.

Ailleurs, Vanzype ébauche une idée qu'il reprendra plus tard dans *Lcs Liens* pour en tirer un parti plus complet ; et il nous donne « L'Origine » histoire d'un fils adultérin qui devient fou par atavisme. Voici l'instinct sauvage qui jette les races l'une contre l'autre ; l'instinct du devoir, dont elle fut dupe, qui chez la bonne Lotte vainc la jalousie et la vengeance ; l'instinct de l'amour qui magnifie la laideur ; le baiser qui triomphe de la mort. Voici l'instinct des forces créatrices qui endeuille les plus heureux souvenirs parce qu'ils sont de la vie épuisée ; l'instinct de sociabilité qui pousse le prisonnier misanthrope à réclamer à son lit de mort la pression consolante d'une main...

Tous ces contes de *L'Instinct*, qui empruntent à leur concision nerveuse une force singulière, découlent, comme on voit, de la même philosophie. C'est à celle-ci encore que se rattache étroitement le second roman de Gustave Vanzype : *La Révélation*.

Pour avoir vécu sans contraintes, sans désirs point satistait, sans sacrifices en perspective, dans la certitude d'un bonheur matériel, pour avoir dédaigné l'amour ingénu et négligé les instincts bienfaisants, Paul et Blanche, après dix ans de mariage, sont atterrés par la constatation de la prochaine naissance d'un enfant qui va bouleverser leur vic et les livrer aux railleries malignes.

Tous deux sont de ces êtres insupportables se défendant contre les sentimentalités que condamnent leurs théories, cachant leurs émotions comme des tares, ayant l'horreur du vulgaire et le goût du paradoxe et qui se considèrent naturellement comme des natures très délicates et très artistes. Dans Blanche tout dénonce l'artificielle composition d'une personnalité soumise à des règles adoptées, à des raisonnements, depuis le regard voilé et lent, retenu, jusqu'aux lignes du corps aux hanches emprison-

nées en la contrainte d'une gaîne. Chez Paul une constante préoccupation d'analyse, la négation de la simplicité instinctive, de la spontanéité d'un mouvement lui font imaginer des exceptionnels états d'âme, des intentions subtiles, des cas psychologiques que sa clairvoyance formule avec orgueil. Ce qui les a rapprochés, a noué entre eux la sympathie qui les achemina vers le mariage, c'est l'évocation de l'irréalisable bleu des azalées. Ils se croient supérieurs : ils sont à battre.

Il était convenu qu'ils n'auraient pas d'enfant. Et maintenant que l'ironique nature avait triomphé de leur volonté, Paul songeait aux profits de voyage compromis, se demandait si la maternité qui déforme les lignes ne tue-rait point l'épouse.

Il se plongeait en des ratiocinations puérides : « Cet enfant qui va venir au monde par ma faute, disait-il, dois-je souhaiter qu'il soit intelligent ? S'il l'est, il souffrira les mêmes froissements, les mêmes hantises, les mêmes tristesses, les mêmes dégoûts que nous. Et s'il ne l'est pas, il n'aura pas comme nous conscience de la gravité de certaines responsabilités, il obéira à des instincts irréflechis et fera naître, peut-être, combien d'enfants qui souffriront ? »

Blanche, elle, vit dans l'épouvante des dangers qu'elle court, de l'accident possible. Et quand la naissance d'un fils les délivre tous deux de ce cauchemar, Blanche, maladroitement à tenir l'enfant entre ses bras, se décharge tout naturellement sur sa sœur Christine et sur la bonne des soins qu'il exige. Pourtant, elle comprend que ce rôle devrait être le sien, et se sent incapable de le remplir, de l'accepter sans regrets, n'osant même envisager l'idée de modifier l'orientation de sa vie. Et quand leur départ pour l'Allemagne est retardé par une maladie de l'enfant, tous deux sont partagés entre l'inquiétude inavouée qu'au fond d'eux-mêmes ils ressentent et leur désappointement de ne pouvoir partir.

Pourtant, en route il leur arrive de penser en même



temps à leur fils, leurs émotions compliquées finissent par se concentrer sur le même sentiment et les mêmes souvenirs ; et les lettres enthousiastes de Christine, la nouvelle de la passion inattendue de Ruyenne, l'ami de Paul, pour le petit, accroît leur impatience de le revoir.

Et lorsqu'au retour Christine lui tend Ian qui s'effraie et refuse de rester dans ses bras, Blanche comprend qu'elle a perdu quelque chose de son enfant, quelque chose qui eût dû être à elle et qu'elle a laissé sottement à d'autres.

D'instinct, elle va s'efforcer de le reconquérir ; et quand, le soir, Paul et Ruyenne rentrent dans la salle à manger ils se trouvent devant ce tableau que Vanzype a admirablement rendu :

« ... Quelque chose de lumineux remuait sur le fond bis d'une couverture recouvrant un large coussin. C'était Ian qui n'avait pas voulu dormir, qui s'était réveillé dans l'escalier, comme on le transportait sur ce coussin, et qui, obstinément, avait refusé de refermer les yeux, fixant ses petites prunelles noires, tranquilles et patiemment interrogatrices, sur sa mère. Alors, pour que celle-ci pût le mieux regarder, on avait déposé le joli paquet de duvet, de linge et de chair jeune sur la table de la salle à manger et, curieusement, Blanche avait, un à un, enlevé les vêtements de l'enfant. Christine et M<sup>me</sup> Lionnois riaient de ses mouvements répétés, maladroits, entêtés, pour arriver à se remettre d'aplomb, à s'asseoir sur le coussin. Et Blanche demeurait silencieuse, le regard fixé, immobile, avide, sur le petit corps nu, animé d'une si intense vie.

Comme elle, Paul et Ruyenne restèrent muets, le regard rivé à l'enfant qui semblait concentrer sur lui toute la lumière de la chambre. Cette lumière, entrant par la large fenêtre, était déjà amorti par l'approche de la nuit ; elle avait le ton d'or terni du crépuscule, sans assez de force pour atteindre le fond de la salle, pour envahir les encoignures et les bibelots dont des parties devenaient mystérieuses. Mais sur l'enfant, elle semblait reprendre un éclat, une vigueur de matin ; tandis que les visages, au-

tour de lui, s'estompaient de larges plans d'ombre, tout son corps s'éclairait comme s'il eût lui-même donné de la lumière, comme si sa jeune vie eût contenu tous les éléments et toutes les puissances.

Ian, égayé, tentait toujours de s'asseoir ; à de certains moments, étendu sur le ventre, il faisait effort pour se retourner ; ses petits bras, aux gestes encore incertains, se raidissaient, s'arc-boutaient, enfonçant dans les coussins ; et les reins se tendaient, faisant saillir les muscles d'un dos gras où le creux de la médiane s'accroissait en une longue ligne d'ombre, profonde et nette, d'un dessin impeccable. En cette tension, tous les détails du petit corps dodu s'accusaient, des plis naissaient, s'effaçaient, se déplaçaient entre de légers bourrelets de chair ; et les jeux d'ombre ainsi sans cesse renouvelés donnaient à la lumière, à l'atmosphère même, une vie insolite, une vie intense, de délicieuse animalité. »

Blanche, s'apercevant que son mari la regarde, dit, dans un sourire essayant de dissimuler son émoi :

— On dirait qu'on le voit grandir...

« Et ils restèrent encore longtemps plongés dans leur contemplation muette, autour de l'enfant qui dormait et qui faisait, dans l'obscurité, une tache blanche, envahissante, illuminatrice. »

C'est le commencement de « la révélation », de l'initiation aux joies et aux devoirs de la paternité, qui leur viendra de Ian, de l'exemple de Christine qui s'est révélée mère admirable, des leçons de la nature qu'au cours de leurs longues promenades à la campagne ils comprennent plus intimement, dont ils entendent mieux la voix.

— Tu as vu cette paysanne ? dira Paul. Comme elle tient dans ce décor ! Comme elle tient à la terre ! On dirait qu'elle y puise directement la sève, comme les arbres, et qu'elle a la même vie, les mêmes gestes et la même volupté qu'eux...

Et Paul commence à concevoir que la méconnaissance des lois naturelles, l'éloignement de l'instinct diminue

l'homme et l'isole dans la nature obéissante, lui ôte les grands élans que donne la conscience d'une totale communion des vies.

Dans leur instinct et leur raison à tous deux, des clartés grandissent, illuminent tout, font naître des significations profondes à tout ce qu'ils voient. Ils comprennent que l'enfant est une conquête, la seule qui soit possible à l'homme sur la mort ; et l'œuvre de rénovation se parachève, notée en ses étapes, par l'auteur, avec une subtile pénétration, une émotion discrète et une sereine hauteur de vue.

\*  
\*\*

A la trame de son roman, Gustave Vanzype a habilement mêlé les fils d'une pure, et noble, et un peu triste histoire d'amour : l'idylle de Ruyenne et de Christine. Christine, jeune fille grande et brune, à l'attitude simple, au corps souple, aux traits harmonieux, aux yeux lumineusement limpides, aux lèvres toujours entr'ouvertes ; Ruyenne, intelligent et fin, cachant sous un scepticisme railleur, un pessimisme souriant les doutes de son âme, l'amertume et le désenchantement que lui a laissés une vie de noce élégante et de conquêtes faciles.

La sollicitude maternelle, souriante et heureuse de Christine pour son neveu, son intuitive aisance à le soigner, la pensée confuse qu'elle pourrait être sa femme, que cet enfant pourrait être le sien donne à ce blasé la fugitive tristesse de la vision d'un bonheur échappé, en même temps que la nette perception de l'amour qu'il ressent pour elle. Mais il se croit un homme usé ; il a en outre, d'une de ses relations de hasard un enfant dont la mère est morte, dont il s'occupe en secret et qu'il ne pourra jamais reconnaître. Il se sent indigne de Christine, qui l'aime, elle aussi, et réagissant avec brutalité, il s'efforce de la détacher de lui. Christine souffre de ce revirement, en apprend par Paul la raison, et quand Ruyenne veut lui faire ses adieux, elle répond d'un voix ferme : « Je suis

venue vous dire que je suis votre femme... C'est bien triste, notre amour. Mais c'est de l'amour tout de même, de l'amour que vos scrupules et vos souffrances ont grandi. J'ai bien réfléchi ; et je ne me sacrifie pas. J'accomplis notre destinée. »

★★

Cela m'amène à parler de la jeune fille dans l'œuvre de Vanzype.

A part l'Henriette de l'*Echelle*, petite hypocrite égoïste et sournoise, et la Clotilde du *Gouffre*, spirituellement dessinée, mais troublante de perversité, ses héroïnes sont loyales et franches, incapables de compromissions, ignorantes des calculs, des dissimulations, des fausses pudeurs, inexpertes aux roueries « féminines », et bravant au besoin les conventions sociales dans la droiture de leur âme, la clarté de leur esprit ou l'indignation de leur honnêteté foncière. C'est le « mens sana in corpore sano » avec tout ce que peuvent y ajouter la grâce naturelle, la simplicité des manières, la spontanéité de l'instinct.

Comme Christine vis-à-vis de Ruyenne, c'est Jeanne, dans *Le Patrimoine* qui déclare son amour à Fernand Chermet, l'ingénieur. Dans *Tes Père et Mère...* c'est Germaine qui, en présence de son timide amoureux, fait à sa place la demande en mariage. Et quand elle reproche à son père sa liaison coupable, quand elle chasse sa complice, quand elle a, avec ses parents une explication douloureuse, c'est avec la même fermeté, la même décision, la même logique implacable. Certes, elle peut paraître ingénue jusqu'à l'invraisemblance ; et l'auteur, par la bouche d'un de ses personnages, semble en convenir ; mais, comme dit l'oncle Jean : c'est une brave enfant, d'esprit bien portant et clair, et c'est chose si rare !

Et la Maximilienne des *Liens* est de la même race, elle qui, n'ayant pu résister à l'instinct de l'amour, déclare devant tous : « J'ai honte, si... j'ai honte d'avoir succombé, de n'avoir pas attendu l'heure, qui serait venue,

de l'amour altier et qui ne doit implorer personne. Mais je ne suis pas vaincue. Et si j'osais, si j'osais vous regarder en face, il me semble que je serais fière de la tâche que je vais assumer à mon tour. »

On a fait à ces héroïnes le reproche de manquer de vérité, de vraisemblance. D'abord, à supposer qu'il soit fondé, ce reproche serait fort inégalement mérité. Mais il ne se base, en réalité, que sur un concept essentiellement bourgeois qu'ont imposé les habitudes, le souci d'hypocrites convenances et le type conventionnel adopté au roman et au théâtre. Les fillettes d'André Lichtenberger, par exemple, nous ont révélé une jeune fille moderne délurée, franche, et décidée, faisant la nique aux conventions, qui sans ressembler aux héroïnes de Vanzype a avec elles une certaine parenté. Celles-ci pèchent par plus d'ingénuité, par moins d'esprit pratique, mais l'emportent souvent par une noblesse de sentiment et une compréhension du devoir qui pour être exceptionnelles dans la vie n'en sont pourtant pas absentes.

(A suivre)

AUGUSTE VIERSET.

# A travers la Quinzaine

---

## LES FAITS ET LES IDÉES

---

### La Millième du *Cid*.

Le dernier mois de l'année défunte a vu se célébrer un jubilé théâtral dont on n'aura pas appris sans étonnement la tardive échéance : le millénaire de la création du *Cid* de Corneille, en 1636, au théâtre des Marais. Il a donc fallu près de trois siècles, — exactement 277 ans — au chef d'œuvre cornélien pour atteindre sa millième représentation. Cela peut surprendre à une époque où un simple vaudeville, s'il ne lasse pas le public en quelques semaines, devient dix fois centenaire en quelques années. Mais comparaison n'est pas raison. Ce qui est étonnant, ce n'est pas que le *Cid* ait été joué pour la millième fois à Paris, mais qu'on le reprenne encore malgré la défaveur dont, à peu d'exécutions près, le genre tragique pâtit depuis près d'un siècle. Et la puissance avec laquelle l'œuvre s'impose encore à l'admiration et au respect d'un public de moins en moins familiarisé avec les grands héros, témoigne plus que tout du génie de Pierre Corneille.

Voilà en tous cas un succès dont la persistance doit courroucer les mânes de Richelieu, si son âme rancunière a gardé outre tombe sa fielleuse jalousie de dramaturge raté. Que le *Cid* a donc la vie dure, pour avoir résisté aux attaques de la coterie du Cardinal, aux critiques commandées des académiciens Bourzeys, Chapelain et Desmarests. Pour-

tant il leur avait fait la partie belle. On pouvait à bon droit lui reprocher des longueurs, des incorrections, des pointes puérides, d'avoir violé la règle des trois unités. Un « bourgeois de Paris, marguillier de sa paroisse » avait porté sur le *Cid* un jugement auquel Voltaire n'a pas dédaigné de recourir. D'après ce critique anonyme et plein de bons sens, les personnages du *Cid* semblent tous échappés des Petites-Maisons. Le roi de Castille avoue : « Dès que j'ai su l'affront, j'ai prévu la vengeance » ; mais quoi qu'il en dise, il ne fait rien pour empêcher la mort de don Gomès, père de Chimène. Il connaît le dessein des Maures, mais ne donne aucun ordre pour en entraver l'exécution. L'infante a de grands projets et reste inactive. Elle aime Rodrigue et le donne à Chimène. Don Sanche est un idiot qui, au lieu de venger celle qu'il aime et de se battre contre Rodrigue attend l'honneur de ses commandements.

Ah ! il n'y va pas de main-morte, le marguillier !

Il n'est pas le seul, d'ailleurs, qui ait fait au *Cid* de sérieux reproches. On a signalé le rôle inutile de l'infante, l'imprudence du roi don Fernand, l'in vraisemblance de la scène où don Diègue apporte son épée à Chimène, laquelle persiste dans une méprise beaucoup trop prolongée et dont un mot pourrait la tirer, la monotonie de toutes les scènes où Rodrigue offre à Chimène de mourir, l'inexcusable audace du *Cid* de se présenter par deux fois chez le comte, après le combat.

Il n'en fallait pas tant, semble-t-il, pour favoriser les efforts de la cabale. Mais la noblesse de l'intrigue, dont le nœud se resserre de scène en scène, la marche croissante de l'action, la puissance des moyens dramatiques par lesquels l'unique intérêt augmente et se renouvelle sans cesse, la grandeur de la lutte entre l'amour et l'honneur, le souffle génial qui traverse l'œuvre, tout cela devait triompher, malgré tout, dès la première représentation.

Quelle jolie « Soirée » on pourrait écrire sur la première du *Cid*, disait récemment M. Ginisty dans un « Bil-

let parisien ». Et il nous en donnait un avant-goût en nous montrant la salle envahie par les gens de cour, les gens de lettres, les comédiens de l'Hôtel de Bourgogne ; les gentilshommes prenant place dans les recoins abandonnés habituellement aux pages, et — pour la première fois — les raffinés impatientes de bien voir s'instillant sur la scène, moyennant une honnête redevance.



Il serait amusant en effet, d'évoquer le décor et les incidents de cette soirée sensationnelle qui longtemps à l'avance avait passionné les salons et les ruelles et alimenté les bavardages des gazetiers et des académiciens.

Le théâtre du Marais, ou, comme on disait alors, le « lieu des comédiens des maretz » était un ancien jeu de paume des plus mal famé, tripot et coupe-gorge, transformé en temple de Melpomène et de Thalie, d'une architecture élémentaire, aux murs plats percés de fenêtres asymétriques. Le portail, s'ouvrait sur la rue Vieille-du-Temple, en face de l'enclos du cloître des capucins, si bien que la sonnette des répétitions semblait l'écho de la cloche des offices.

La société des acteurs du Marais avait pour gérant, pour régisseur, pour premier rôle tragique le sieur de Mondory, favori du Cardinal, la coqueluche du public, ami des auteurs, admirateur de Corneille, chargé du rôle du Cid, et qui avait fait pompe de zèle pour exciter la curiosité générale.

Aussi en cette après midi de décembre 1636, la rue Vieille-du-Temple et les ruelles avoisinantes étaient-elles envahies par une cohue de bourgeois, d'artisans, de basochiens, de gentilshommes, de mousquetaires, de gardes, de chevaux-légers, parmi lesquels carrosses, litières, chaises à porteurs, cavaliers et graves personnages à dos de mule se frayaient passage avec peine.

Tout cela se bouscule, se coudoie, s'écrase jusque



devant le porche, gardé par des hallebardiers à tricorne et à pourpoint garance.

À droite de l'entrée, faisant pendant à l'affiche du *Cid*, on a placardé l'ordonnance de police réglémentant le prix des places.

Mondory, comme un général au matin d'une bataille, es partout, veille à tout. Les deux quinquets de l'avant-scène sont allumés ainsi que les chandelles garnissant les candélabres en tôle appliqués contre le tablier des loges. Des seaux plein d'eau sont placés dans le manteau d'arlequin. Les musiciens gagnent leur poste sur l'estrade ménagée au dessus de la porte d'entrée. Les loges, les rangs de banquettes de la galerie d'en face, le parterre, tout est comble à ce point que des personnes de qualité envahissent la coulisse. Mondory imagine de faire disposer à leur intention des chaises sur les deux côtés de la scène.

La belle idée qu'il a eue là ! Pendant un siècle, la mode va perdurer, encombrant la scène d'une quinzaine d'élégants nonchalamment renversés sur leurs sièges, causant entre eux tout en rajustant leurs rubans ou peignant leur perruque, gênant les entrées et les sorties des acteurs, les interpellant au milieu d'une tirade, interrompant leur jeu en pleine scène, et troublant le spectacle à grand fracas, ainsi que le constate Eraste dans « les Fâcheux ». Il ne fallut rien moins que l'énergie de Lekain en 1759, et l'intervention du comte de Lauraguais qui offrit aux comédiens de prendre à sa charge tous les frais de transformation de leur théâtre, et à qui il en coûta soixante mille livres, pour mettre fin à cet abus.

Mais Mondory qui a fait signe à l'orchestre de jouer une sarabande, ne se doute guère des conséquences de son innovation d'administrateur pratique. On l'a prévenu que le lieutenant de police s'impatiente ; car défense est faite aux comédiens de jouer après quatre heures et demie et de commencer après deux heures. Or il en est trois. L'orchestre se tait. On frappe les trois coups. Le souffleur Fléchelles, installé derrière le châssis, tire la corde du rideau qui

glisse en grinçant sur sa tringle. Mondory paraît, salue, adresse aux « très honorés seigneurs et respectables citadins » une annonce macaronique, et les premières scènes du *Cid* se déroulent au milieu du vacarme.

Tristan, Scudery, Colletet, Claveret, l'abbé Boisrobert, L'Estoile, Mairet, tous les rimailleurs à gage de son Eminence interrompent, ricanent, lancent des quolibets. Mais on proteste du parterre, le silence se rétablit, des applaudissements éclatent.

Changement de décor pendant l'entr'acte. Innovation fort critiquée par la clan des poètes crottés. Les applaudissements redoublent, malgré l'hostilité systématique. Nouvel entr'acte. Nouveau changement de décor, ce qui fera dire plus tard aux envieux que le *Cid* ne doit sa réussite qu'au talent de ses interprètes et à la splendeur (!) de la mise en scène.

Pendant que l'orchestre entame un menuet, on mouche les chandelles, on ravive l'éclairage des quinquets dont les mèches carbonisées dégagent une âcre fumée qu'on n'ose dissiper par la ventilation, car la salle deviendrait une glacière.

Le rideau s'ouvre sur le troisième acte. Le « Va, je ne te hais point ! » soulève des transports. La cabale est décidément vaincue.

Pendant le grand entr'acte, la foule se précipite aux buvettes et dans les cabarets voisins. On sert les douces liqueurs, les limonades, les eaux de framboise, des citronnées, des confitures, des oranges, du vin d'Espagne, du rossolis, de la ptysane. Dans les loges, les fielleux adversaires de l'auteur trahissent leur dépit.

Ah ! comme les oreilles de Pierre Corneille doivent tinter ! A entendre ses détracteurs, son œuvre n'est qu'un salmigondis de solécisme, de boursoufflures, de barbarismes, un ramassis de scènes pillées chez Guilhen de Castro, un scandaleux plagiat.

Scudery proteste, mordious ! contre les mots : « offenseur », « vaincu » ; ratiocine sur le vers l'Elvire : « Deux

mots dont tous nos sens doivent être charmés », vers absurde puisque le toucher, la vue, l'odorat ne sauraient être influencés par ces mots-là. Colletet parie qu'on ne fera pas les frais à la deuxième chambrée; Mairet qu'avant huit jours on ne parlera plus du *Cid*.

Le prélude des crincrins interrompt ces colloques. Les spectateurs regagnent leurs places. Les salves de bravos reprennent de plus belle. Comme le constatera plus tard Boileau « Tout Paris pour Chimène a les yeux de Rodrigue ». Le succès se change en triomphe.

La coterie du Cardinal s'est tue, et des acclamations retentissantes saluent la fin du cinquième acte.

Ah! oui, certes, ce fut là une première sensationnelle qu'il est bien amusant d'évoquer en tous ses détails. On y a d'ailleurs tâché, il y a quelque vingt-cinq ans. C'était précis, coloré, pittoresque. Cela parut dans « Les tapes du théâtre », et c'était signé J.-B. Laglaize. On en a bien reproduit de larges extraits, ce mois-ci : seulement, cette fois, c'était signé Jean Thouvenin.

Cela n'enlève rien d'ailleurs au mérite des curieuses études de J.-B. Laglaize.

Le pittoresque de l'époque mis à part, la première du *Cid* ne différait pas sensiblement des premières contemporaines. Si nos mœurs ne tolèrent plus le vacarme des cabales, la coterie de son Eminence Jaune, la bilieuse envie se rattrape aux entr'actes par des mots rosses dans les couloirs. Et ça n'empêche pas les belles œuvres d'espérer un jour — sans attendre trois siècles — l'apothéose de la millième.

AUGUSTE VIERSET.

---

## LES PEUPLES ET LA VIE

---

### L'Escorial

L'étranger qui se rend de France à Madrid et se propose de visiter l'Escorial doit le faire avant d'atteindre la capitale de l'Espagne. L'impression qu'il recueillera dans le palais-monastère construit par Philippe II sera plus grande encore s'il arrive tout pénétré des sensations que lui aura données la traversée du paysage aride de Castille.

Car l'Escorial est en quelque sorte l'aboutissement de cette campagne parsemée de rocs, où la pierre a depuis longtemps remplacé l'herbe du pacage.

Le bloc immense de l'Escorial, avec ses tours, avec ses dômes, avec ses flèches hardies, avec ses pignons aiguilleux semble s'élever comme dans un mirage, de ce sol rocailleux. Le village qui l'entourne, brûlé par le soleil, se cache modestement, car il sait son peu d'importance et que s'il est là, il a la seule mission d'apporter au touriste le réconfort nécessaire et de fournir aux fonctionnaires du palais un logement indispensable. On néglige la petite localité très humble, on ne l'aperçoit qu'à peine, et le palais monastère semble isolé dans la plaine. D'ailleurs la modeste gare de l'Escorial ne le dessert point. Il faut marcher près d'une heure avant d'atteindre la minuscule agglomération. Tout l'intérêt, toute la vie se concentre sur le vaste palais.

On dirait que le monastère de l'Escorial a été déposé en cet endroit désert par une puissance mystérieuse. Nous sommes habitués à rencontrer les couvents dans des sites charmants où la méditation des religieux trouve dans la beauté du paysage une source de joies infinies. La campagne qui entoure l'Escorial est la plus austère qui se puisse imaginer. C'est une vaste plaine qui vient mourir au pied de la Sierra. La montagne âpre, sans contours,

dénuée d'arbres ou de verdure s'élève devant la porte du sanctuaire, droite, rigide et presque menaçante. Les pensées qui devaient s'agiter en ce lieu étaient des pensées de gravité, d'ascétisme et de mort. La mort est partout ici, dans cette nature à l'aspect hostile, sur cette terre pierreuse où semble avoir passé le souffle des catastrophes.

L'Escorial étend devant la montagne ses lignes droites et sévères. On sait qu'elles forment un quadrilatère allongé représentant le gril de Saint-Laurent. La Renaissance a passé sur ces architectures, mais elle n'y a pas laissé ses grâces. Le sentiment d'une raison froide et inexorable se dégage de ce vaste bâtiment où l'esprit ne s'usera sur la joie ni la ferveur. Ses corridors sont vastes. Les cours le sont plus encore. Et pourtant nous savons qu'ils n'étaient pas faits pour recevoir la foule des fidèles, la suite nombreuse des princes, les cortèges fastueux des courtisans et des belles dames. Quelques moines devaient seuls les traverser. Un roi y promena sa mélancolie. Si cette construction est si grande, si ces murs sont si élevés, si ces cloîtres sont si amples, c'est simplement pour rappeler à l'homme l'idée du peu de place qu'il tient dans cette existence ; c'est pour l'humilier plutôt que le grandir, c'est pour fermer son cœur et non l'ouvrir.

Le monastère est comme un grand corps replié sur lui-même. Il ne s'ouvre pas à la foule venant du dehors. Son église magnifique s'élève au milieu des bâtiments immenses. Par là on voulut exprimer qu'elle était là construite pour des religieux et des rois.

Dès que vous entrez dans le temple vous êtes saisi par la majesté grandiose du lieu. Un souvenir vous vient de suite à l'esprit. Vous songez à Saint-Pierre de Rome la seule église qui, par ses proportions, se rapproche de celle-ci. Mais combien différente cependant : l'église de Rome donne une impression de grandeur qui n'a rien d'austère. Elle dit la puissance de la chrétienté qui s'imposa au monde : son faste, son goût des splendeurs. Elle est même un peu profane, par le luxe de ses marbres et le caprice

ingénieux de ses mausolées. La chapelle de l'Escorial n'a pas cette magnificence dans l'ampleur, ni cette mondanité dans l'expression du sentiment religieux. Elle vise à l'écrasement, à l'anéantissement des forces humaines qui voudraient se rebeller ; elle courbe les fronts, elle les abaisse même.

Sans doute Philippe II appela pour l'orner des peintres italiens habiles aux compositions savantes. Luca Giordano a peint sur la voûte des sujets empruntés à la Bible et au nouveau testament, et ces couleurs qui aujourd'hui encore n'ont rien perdu de leur fraîcheur jettent une note éclatante dans le temple austère, mais nous ne traversons pas ici les riches mausolées qui peuplaient de tant de richesse les absides de Saint-Pierre. L'Eglise, inachevée, qui, dans la pensée de son constructeur, devait être immense, a gardé la gravité qui convient à des moines de cette Espagne sombre et orgueilleuse.

A droite du chœur, une porte s'ouvre par laquelle on pénètre dans la sacristie contenant le tableau fameux de Claudio Coelo, la *Glorification de la Sainte Hostie*. Devant la *Santa forma*, des prêtres, des évêques, des princes, des rois se prosternèrent. Un roi, Philippe II, ne vécut-il pas, humble et pieux, à quelque pas de ce temple, inclinant sans cesse sa grandeur devant la majesté divine ?

Nous montons quelques escaliers. Nous pénétrons dans les appartements du roi dont la disposition a été soigneusement conservée depuis quatre siècles. On est frappé de la simplicité de ces deux chambres, froides, sans ornement et sans beauté, où vécut le roi Philippe II ; le contraste est curieux de cette pauvreté à côté des splendeurs que l'on vient de contempler. Le roi mit une certaine emphase dans cette antithèse : toutes les richesses à Dieu, pour le successeur son humble sujet, deux pièces nues et presque misérables. On sait qu'une ouverture pratiquée dans le mur permettait à Philippe de suivre de sa place l'office divin. Cette ouverture est conservée. De loin, le

saint des saints, le tabernacle orné d'or, apparaît telle une gemme, comme par une porte du ciel.

Imaginez l'état d'esprit du souverain mystique entendant de cette chambre inviolable le bruit des orgues, des chants sacrés, apercevant par l'étroite ouverture le maître-autel, avec le tabernacle d'or, les lumières des cierges, les vapeurs de l'encens, le prêtre officiant dans un nuage mystérieux. C'est peut-être là le document le plus frappant qui nous reste d'une mysticité agissante. La petite fenêtre de la chambre de Philippe II nous renseigne mieux que de nombreux volumes d'histoires sur le caractère du roi d'Espagne.

J'ai dit que tout avait été conservé dans cette chambre avec soin minutieux. Voici l'armoire, deux chaises, une table modeste et le lit plus simple encore s'il est possible, couchette de moine plutôt que lit de prince. Au mur, des tableaux de piété, et c'est tout. Les murs sont blanchis à la chaux et les portes ressortent en rouge très vif sur cette blancheur. C'est la cellule d'un ascète retiré du monde, plutôt que celle de ce roi possédant, selon la belle expression de Victor Hugo, un royaume où jamais le soleil ne se couchait.

Philippe II voulut grouper, autour de l'autel rutilant d'or de l'Escorial, tous les soucis de la royauté. La chambre des souverains, son cabinet de travail sont placés au niveau du tabernacle ; au dessous de ce même autel sont les tombeaux des rois. Chaque jour la messe était dite au dessus des restes mortels des monarques défunts transportés dans les énormes cercueils de cuivre après avoir passé quelque temps dans le *putrido*, où les chairs fétides se sont détachées des os.

Pendant en faisant d'un monastère sa demeure, l'orgueil royal n'abdiqua pas son désir d'opulence. Il fit de ce monastère un palais un peu sombre mais un palais quand même. Il faut pour s'en rendre compte traverser ces vastes salles capitulaires, actuellement transformées en musée et en bibliothèque. Les plafonds ornés de caissons merveil-

leux, les fresques décorant les murs, les motifs sculpturaux ornant les pendentifs nous rappellent que si des moines vivaient dans ce couvent ils y étaient les favoris, en quelque sorte les courtisans de la divinité et qu'ils participaient à sa splendeur.

Aujourd'hui deux des salles capitulaires sont transformées en une galerie de peinture, et celle-ci est une des plus belles de l'Espagne. Les amateurs d'art qui veulent connaître le Gréco, n'auront pas suffisamment apprécié son génie s'ils ont négligé de visiter ce petit musée qui ne contient pourtant qu'une centaine de tableaux, mais quelles œuvres, réunissant les plus grands noms, représentant toutes les écoles.

Le musée de l'Escorial contient une des œuvres capitales du Gréco, son *Saint-Maurice refusant de sacrifier aux dieux*. La composition est impressionnante et elle offre, de plus, un des exemples les plus curieux de l'extraordinaire coloris du peintre. Toutes ses violences de couleur se retrouvent ici, dans un sujet traité avec une maîtrise remarquable. Le sentiment mystique n'est pas sacrifié au réalisme humain. Ces deux éléments de l'art étrange du Gréco sont ici réunis pour produire un effet incomparable. Je dirai même que ce tableau est la caractéristique de toute la peinture espagnole par la représentation qu'elle nous donne de ce réalisme et de cet idéalisme. Plus loin, une composition suggestive entre toutes celles du Gréco, le *Rêve de Philippe II*, document puissant de la mentalité de l'artiste et du prince.

Le grand Roger Van der Weyden figure à l'Escorial avec une de ses œuvres les plus justement célèbre, la fameuse *Descente de Croix* où tant de pitié s'allie à l'expression de la douleur, une beauté si pure à tant d'observation exacte et précise du sentiment.

Luca Giordano qui fut appelé par Philippe II en Espagne a laissé là quelques-unes de ses œuvres les plus marquantes. C'est à l'Escorial qu'il faudrait peut-être l'étudier. Son *Annesse de Balaam*, sa *Sainte Madeleine*, sa



*Conversion de Saint-Paul, son Apollon et Martyas, son Ivresse de Noë* nous précisent la nature de son talent.

Ribéra et Velazquez, ces deux pôles de la peinture espagnole, l'un, le peintre des moines, l'autre, le peintre des princes et des filles de roi, sont représentés le premier par un *Saint-Jérôme*, saisissant de réalisme et une *Sainte Trinité*, qui est une composition admirable; l'autre par *Jacob et ses fils*, œuvre curieuse de la première manière de l'artiste.

Le Tintoret, Sébastien del Piombo, le Bassan, Palma le jeune sont, entre tant d'autres, les fleurons de cette couronne merveilleuse que les rois d'Espagne ont offerte à la maison de Dieu.

Près du chœur de l'église un escalier conduit aux souterrains où sont placés les tombeaux royaux. Depuis Philippe II qui fit construire le monastère c'est là que les membres de la famille royale dorment leur dernier sommeil. Dans une salle circulaire qui est exactement située au dessous du maître-autel sont alignés dans des niches les sarcophages de marbre et d'or conservant les restes mortels des monarques.

Des noms de rois, une simple inscription latine rappellent que quelques ossements humains sont conservés là. Des colonnes d'or séparent les galeries où ces niches funèbres sont superposées. C'est le luxe un peu lourd dont s'orne la majesté royale, tandis qu'une chapelle très simple s'élève entre deux de ces colonnes, un autel, un grand Christ, quatre cierges.

Cette salle funéraire était certes impressionnante; elle nous donnait la suggestion de la mort niveleuse, elle exprimait l'antithèse de ces deux puissances, celle éternelle de Dieu, celle périssable des rois, elle avait de la grandeur et de la simplicité, de la majesté et de l'humilité; mais cette impression ressentie si fortement disparaîtra vite quand on parcourra les autres galeries destinées à la sépulture des princes et des infants. Des marbres blancs, des marbres brillants, que n'embellit pas la patine des

siècles, des voûtes banales, des statues plus vulgaires encore, voilà de quels éléments peu artistiques s'ornent ces tombeaux. Les successeurs de Philippe II n'ont su conserver le sens un peu emphatique qu'il possédait du pouvoir royal ni la piété ardente qui le faisait incliner devant une majesté supérieure à la sienne. Ces interminables galeries uniformément blanches donnent une impression d'ennui. On pense à s'évader vers les jardins magnifiques qu'on aperçoit par un trou de lumière, car l'Escorial est double de sa nature : il est cloître et il est palais.

L'aile droite de l'édifice est le véritable palais où les rois d'Espagne vinrent chercher un repaire loin de Madrid, la capitale sans ombre et sans solitude. Des salles, des salles encore qu'on dirait se succéder à l'infini, car l'Escorial est une construction immense qui étend dans la plaine aride son quadrilatère de pierre, enclos de jardins et d'étangs. Mais combien ses appartements sont différents des autres ! Quel luxe éclatant, comme si les rois modernes avaient voulu chasser de la somptueuse demeure qu'ils s'étaient choisie toutes traces d'austérité. Ici, ce n'est plus le Gréco, peintre mystique, qui domine, c'est Goya, le Goya des caprices, ce Watteau espagnol, qui règne en maître. Des tapisseries dont il fit les contours font vivre tout un peuple de paysans et de paysannes folâtrant. C'est l'anecdote réalisée. Les nouvelles de Cervantès traduites en belles couleurs, les jeux populaires d'une Espagne menue et charmante, qui n'est point celle des Corridas, qui n'est pas non plus celle du réalisme ou des mysticités, une Espagne aux nuances rosées, toute de grâce aimable et de folies. Goya et le Gréco sont les maîtres de l'Escorial, et par eux, plus encore par ses architectures peut-être s'explique le sens de l'édifice et son histoire, l'austérité de son fondateur, la frivolité des rois qui y fixèrent après lui leur séjour, la paraphrase de cette idée que l'homme ne peut supporter plus longtemps le poids des graves et lucides pensées et cherche à retrouver ses joies perdues.

Et l'appel au plaisir continue dans le parc somptueux qui entoure l'Escorial. Des grottes, des parterres, tout ce qu'on imagina pour embellir la nature en des siècles de miévrerie, se retrouvent ici. Et si l'on suit les larges allées qui partent du Palais royal on arrive après une marche assez longue à un pavillon, la *Cavita del principe*, qui accroît encore l'impression profane qu'on venait d'éprouver dans les salles où Goya triomphait. Ici on est encore dans l'enceinte de l'Escorial, mais loin, très loin, de la vaste église et des appartements de Philippe II. On oublie les salles capitulaires, si austères dans leur majesté. On oublie le Gréco pour ne plus songer qu'au gracieux Goya qu'on avait entrevu quelques instants auparavant.

La *Cavita* fut construite par le prince Charles, dans la seconde moitié du XVII<sup>e</sup> siècle. Ce pavillon royal porte la marque de son temps. Il est le domaine des frivolités. Ici sont accumulés les objets de fantaisie chers aux collectionneurs. Aucun de ces chefs-d'œuvre qui laissent dans l'esprit un souvenir, mais des bibelots gracieux d'un art secondaire, devant lesquels on s'arrête un moment d'un air distrait, car ils remplissent toutes les chambres de ce petit palais, où un prince amateur venait distraire l'ennui que lui causaient les murailles du monastère. Il est midi, le soleil brûlant d'Espagne, qui illumine et qui dessèche met sa patine sur le vaste Escorial qui se profile dans le lointain. Il semble qu'ici, en cet endroit charmant de la *Cavita*, paré de tant de beauté légère, la vie renaisse après la mort.

ARTHUR DE RUDDER.

---

## PARIS ET LES PARISIENS

---

Cette fin d'année nous impose des obligations nombreuses, souvent superflues et désagréables. Les amis échangent des cartes de visite, les fonctionnaires vont saluer

leurs chefs hiérarchiques et les ministres et les diplomates souhaitent à Monsieur Poincaré une santé prospère et un gouvernement heureux... Les jeunes gens et même les vieux Messieurs, qui sollicitent les faveurs d'une aimable et jolie femme lui adressent des chocolats, des fleurs, et un billet tendre détermine la signification de cet envoi intéressé.

Cependant les souvenirs de nouvel an ne révèlent pas toujours des desseins aussi frivoles. Les célibataires qui ont eu l'honneur de dîner chez un ménage hospitalier, les valseurs qui ont bostonné dans un salon avec les jeunes filles à marier, offrent à la maîtresse de maison, en gage de reconnaissance, des objets hétéroclites : lampes en delft surmontées d'abats-jour de soie écarlate ; potiches de grès, de porcelaine ou de verre ; petits saxes gracieux et ridicules qui figent le geste d'amoureux transis, habillés à la mode du Grand Siècle ; vases signés par les maîtres Gallé ou Daum. Depuis que l'ancien est à la mode, nous raffolons de vieilles soucoupes ébréchées, de tasses en faïence grossière que nos ancêtres achetaient quelques sols et que nous acquérons à prix d'or. A une hôtesse qui vous a nourri de truffes et de foie gras, il n'est pas interdit d'offrir un de ces curieux objets modernes, qu'Irîbe ou Martine exposent dans leur vitrine et vendent dans leur magasin. Dans ces sanctuaires de l'art contemporain, une table de bois blanc rehaussée de dessins multicolores, de pleines lunes écarlates, de losanges bleus et de feuillages cramoisi se paye vingt ou trente louis. Il vous sera loisible aussi de donner à la dame de vos pensées une de ces petites coupes bizarres, transparentes, jaunes, vertes ou mauves d'une matière qui ressemble au jaspé et rappelle la porcelaine. Une lumière irisée se reflète dans ces vases polis et diffuse une clarté chatoyante, colorée, inquiétante...

Mais si un jeune homme qui se croit aimé veut asservir le cœur de sa maîtresse ou bien, si après un dîner trop indigeste ou un repas trop maigre, il médite une ven-

geance, qu'il imite l'exemple du baron de K... mondain galant et économe ; qu'il achète pour la somme modique de 3.50 la reproduction moderne d'une eau forte du 18<sup>e</sup> siècle : *L'Amant surpris* ou *La comparaison* ou cette délicieuse *Escarpolette* de Fragonnard ou encore une pointe sèche inspirée de Watteau. Je lui conseille de souiller cet image de quelques taches de café et d'emballer avec soin la lithographie dans un rouleau en carton au grain rugueux et vulgaire. S'il est doué de quelque imagination qu'il ne s'abstienne pas de commenter sa gravure, d'en louer les beautés secrètes, appréciées des initiés seuls. Il est indispensable d'inventer les péripéties de la vente où il aura lutté, le cœur angoissé, les tempes battantes, contre les plus riches amateurs et les connaisseurs les plus réputés. Avouez, sans ambage, que Monsieur Henri de Rothschild vous disputait le rare exemplaire et que Monsieur Doucet « est mort de chagrin » de ne pouvoir le posséder. Dites qu'il s'agit d'un premier état, ou d'un tirage unique avant la lettre, puis, ajoutez négligemment qu'aux Trois Quartiers, aux Galeries Lafayette ou même à la Samaritaine des commerçants indignes vendent de mauvaises imitations de votre *Vénus endormie* ou de votre *Amour visité par les anges*. Ainsi, vous aurez affirmé vos connaissances d'art, vous aurez conquis un cœur et vous pourrez vous flatter d'avoir économisé quelques louis que vous dépenserez d'ailleurs pendant les bacanales du réveillon.

Durant les nuits du 24 et du 31 décembre, les parisiens ne dorment guère. Une rumeur confuse, des chants, des cris, le bruit des voitures, le ronflement des autos, le grincement des crécelles, le murmure suave des aveux d'amour s'élèvent de la ville en délire. Les bourgeois, qui s'inspirent encore des sages principes de Louis-Philippe, se mêlent aux filles et aux fêtards. Le champagne coule, des hommes et des femmes s'enlacent ; des épouses chastes sont étreintes par leurs maris grisonnants. Et les ménages les plus figés et les plus froids songent à repeupler la

France. Dans les restaurants où l'on s'amuse les tables ont été retenues par les habitués ; le maître d'hôtel qu'ils tutoient et qui les tutoie souvent, leur a fait la grâce de leur abandonner, au prix modique de 200 francs, une place à côté de l'orchestre, à proximité de la fenêtre où filtre un courant d'air glacé qui vous fouette le dos et s'insinue dans le décolleté des belles dames. Les hommes heureux pourvus d'une maîtresse qui les ruine et les trompe invitent cette personne aimée, accompagnée de quelques amis indispensables...

Les candélabres projettent sur la nappe blanche et calendrée des ronds clairs comme le soleil de Monsieur Rostand. Chacun apostrophe son prochain du familier « Mon vieux », depuis les Messieurs chauves, ridés et usés, jusqu'aux jeunes gens imberbes qui exhibent actuellement des boutons de corne à leurs habits de soirée. Pour un prix qui varie de 25 sous à 35 francs, champagne non compris, l'on vous sert du potage oxtail, du mouton, du bœuf, de la dinde, du poulet, de la salade, du foie gras. Vous aurez débuté par des boudins blancs indigestes et fades. Et chacun terminera ce repas abrutissant par des crêpes molles, pâteuses et lourdes, car la tradition oblige les noctambules qui goûtent aux pures joies du réveillon à se délecter de ces plats traditionnels. Ensuite, la soirée et la nuit se poursuivent, jusqu'à l'aurore tardive, dans une joie factice. De jeunes femmes embrassent des hommes inconnus, glabres, pâles, réjouis et ivres. Et dans la salle décorée de fleurs artificielles et de ballons, les danseuses professionnelles, les petites filles anglaises aux visages candides et tristes de poupées fatiguées, les espagnoles, les lourdes hanches ceintes d'une écharpe aux tons criards, et les parigotes trop fardées dansent inlassablement, comme de coutume.

Nous ne songeons guère que durant la nuit de Noël, au fond d'une étable naquit un enfant merveilleux. Des Rois ont suivi la lueur d'une étoile et se sont prosternés près de la crèche où dormait un nouveau-né auréolé. Aujourd-

d'hui, pour célébrer l'épisode poétique de cette vie unique qui débuta comme un conte de fée, nous buvons, nous tanquons, nous nous grisons au rythme d'une musique trépidante et lascive. Cependant, à la messe de minuit, la foule se bouscule ; elle se presse à la Madeleine ; elle s'écrase à Notre-Dame : sur l'autel, les flammèches courtes des cierges vacillent ; une clochette d'argent tinte ; les chœurs répondent à l'officiant ; les sons aigus et bas de l'orgue se propagent comme des ondes qui se joignent et se mêlent bientôt et remplissent les nefs d'un chant majestueux. Mais cette minute de recueillement ne se prolonge pas et nous oublions bientôt ces instants de joie et d'émotion candide.

Paris réveillonne ; Paris ne vit plus que par le ventre ; partout, dans les palais comme dans les mansardes, dans les restaurants à la mode comme dans les gargottes de la Villette et de Montrouge, le champagne, le vin, le cidre, la bière, humectent les gosiers et troublent les cervelles. Des bandes de jeunes gens zig-zaguent par les rues ; une joie, brutale et factice, immuable comme un rite et morne parfois comme un enterrement, enveloppe Paris, tend nos nerfs, aiguise nos sens, jusqu'à ce que la gaieté, en s'exaspérant, supprime même la sensation du plaisir. Paris réveillonne, Paris s'amuse...

A cette débauche bourgeoise et à cette goinfrerie, je préfère l'impression mystique, imprécise, ténébreuse, inquiétante et cependant infiniment artiste dont M. Gabriele D'Annunzio, l'auteur du *Chèvrefeuille*, nous fit tressaillir. Un public de choix, jeunes femmes qui nous révélaient la rondeur de leurs seins et messieurs en habit noir, s'étaient entassés dans la vaste salle de la Porte Saint-Martin. Dans la pénombre des baignoires les genoux se frôlaient, et, comme si un fluide d'électricité eût aimanté les doigts, des critiques et de jeunes hommes de lettres serraient plus longtemps que de coutume dans leurs mains les mains effilées et baguées d'actrices souriantes et inquiètes. Le théâtre s'était métamorphosé en une sorte de temple d'a-

mour, saturé de parfums. Nous savions que le magicien du verbe, le chantre de la passion, le plus doué des poètes et le plus prodigieux des amants modernes allait nous révéler un nouveau miracle. On nous fait avertir que le dramaturge nous ferait voyager vers des lieux enchanteurs. Aussi, avant le lever du rideau un immense brouhaha remplissait la salle. De cette rumeur étrange le timbre de fausset d'une jeune femme qui rit s'élevait parfois, strident et provoquant ; malgré cette animation, malgré cette joie profonde et raffinée une crainte indéfinissable nous possédait : désirions-nous la réussite ou escomptions-nous le four ?

Lorsque le rideau s'est déployé lentement la voix des spectateurs s'est éteinte, tout à coup, comme une tempête qui s'apaise. Sur une terrasse éclairée d'une lumière indécise des ombres circulent parmi des statues rigides et gracieuses. Dans le fond, des arbres sombres s'alignent et se découpent sur un ciel sanglant et doré. Derrière la terrasse une large vasque est appuyée sur la tête puissante de cariatides monstrueuses et les personnages martèlent des paroles mystérieuses et rythmées. Ils semblent psalmodier des chants étranges, riches d'images ; les verbes se succèdent, les adjectifs allongent les phrases à la charpente indécise. Nous écoutons les mots sonores, nous nous grisons de métaphores harmonieuses qui s'enchevêtrent. Nous devinons qu'une jeune fille souffre, elle accuse sa mère d'un crime dont nous ne saisissons pas toute l'horreur. La jeune vierge s'explique par énigmes ; son indignation et sa haine malade nous rappellent souvent la colère concentrée et la fureur impuissante d'Hamlet. Elle parle longtemps à un homme qu'elle accuse des pires forfaits, mais l'homme, le séducteur et l'assassin, se glorifie de son crime ; il proclame qu'il est des meurtres que l'on n'a pas le droit de punir ou de juger, qu'il est des forfaits nécessaires qui n'abaissent pas. Ensuite, ce monstre sympathique que l'intelligence, la fougue et la beauté de la passion grandissent séduit sa belle-fille ; mais tandis que d'au-



tres coupables nient, regrettent, se défendent, il se vante de savoir aimer avec violence et avec courage. D'Annunzio a haussé sur un piédestal ce séducteur néfaste dont l'amour et l'art remplissent et absorbent toute la vie. Cet homme répugnant d'égoïsme ne nous déplaît pas. Les spectatrices rêvent d'un amant vigoureux et raffiné qui braverait les préjugés, les adorerait dans les salles spacieuses d'un palais Renaissance et les serrerait à la taille la nuit, en se promenant dans un parc parfumé où seul le clapotement d'un jet d'eau troublerait le silence...

Au troisième acte la femme du coupable, qui apprend la trahison de celui qu'elle aime, arrache un poignard des mains de sa fille et le plonge dans la poitrine de l'infidèle. Personne n'a protesté contre cette exécution tragique, car nous n'avons pas distingué ce geste héroïque et libérateur. Le décor était plongé dans l'ombre et au fur et à mesure que les personnages souffraient d'une douleur plus lancinante, ils baissaient la voix comme s'il leur avaient manqué la force pour prononcer des paroles distinctes et compréhensibles.

Quand, selon un usage étrange, naïf et très parisien, le nom de l'auteur que personne n'ignorait fut proclamé, les belles dames décolletées et les hommes en habit battirent poliment des mains. Mais ils n'acclamèrent ni le poète ni les artistes. Cependant nous avons été secoués au cours de ces trois actes par des sentiments violents, subtils et contradictoires. Mademoiselle Roggers qui incarnait une vibrante et tragique jeune fille de 18 ans parut presque aussi juvénile qu'à l'auteur du *Chèvrefeuille*, qui l'avait surprise par hasard, un matin, au saut du lit. Mademoiselle Roggers qui compte quarante printemps se réveillait d'un sommeil réparateur ; et le poète ébloui par la beauté de l'actrice lui confia le rôle essentiel de sa belle pièce. A cette création compliquée, qui exige de la jeunesse, de l'expérience, de la fougue et une profondeur réfléchie, l'actrice a ajouté de la modestie et du sentiment. Un admirateur enthousiaste la louait récemment de son jeu sincère

et vibrant et de sa jeunesse merveilleuse : « Vous ne paraîsez pas dix-huit ans mais dix-sept tout au plus » lui assura-t-il, et Mademoiselle Roggers, caustique et gaie, répondit : « Ah oui, cher ami, plutôt deux fois qu'une ».

Comment nos interprètes parisiennes conserveraient-elles la jeunesse et la fraîcheur éternelles de l'énigmatique et volage Joconde dont je ne puis pas me dispenser d'évoquer aujourd'hui la précieuse image? Mona Lisa qui voyagea dans le fond d'une malle et séjourna dans un placard poussiéreux nous revient avec son sourire : Elle sourit comme M. Doumergue lisant une déclaration ministérielle, elle sourit comme M. Loubet présidant les comices agricoles. Feu M. Dujardin-Beaumetz lui avait même, dit-on, emprunté son sourire; elle sourit comme les hommes bêtes et les femmes intelligentes; elle sourit à M. Pujalet comme elle a souri à son ravisseur et aux experts italiens qui l'examinèrent sans retenue et sans pudeur; elle sourira aux badauds qui la visiteront à la grande salle de l'École des Beaux-Arts; elle sourit de la naïveté de M. Bruneau député du Havre, qui va interpellier le Ministre de la Justice et lui demander « quelles instructions il compte donner pour que la police apporte plus de soins et plus de perspicacité dans ses investigations ».

La Joconde, immuable, éternelle sans doute, impassible et heureuse, sourit à l'année écoulée et à l'année qui vient...

WILLIAM SPETH.

---

## LA PROSE ET LES VERS

---

JOSEPH JEANGOUT : *La Robe de Pourpre* (Bruxelles. Lamberty). — GEORGES FELD : *Pierrot triste* (Bruxelles. Lacomblez). — MARCEL VANDERAUWERA : *Le Tabernacle d'amour* (Bruxelles. Librairie Dewit). — RAOUL DES-

JARDINS : *Par dessus la Haie* (Paris. Editions du Temps Présent). — PIERRE NOTHOMB : *L'Ame du Purgatoire* (Bruxelles. Editions du Masque). — RENÉ GERMANE : *L'Ame en état de grâce* (Bruxelles. Editions de Durendal).

Francis Jammes le dit en douces paroles :

*Tout livre que l'on ouvre est rempli de lumière...*

Mais il faut tourner les feuillets très doucement et avec soin, afin que la lumière ne s'en échappe, et n'aille se perdre Dieu sait où.

Cela est d'une grande ironie, qu'un auteur doive attacher quelque importance à l'opinion hâtive de n'importe qui, touchant une œuvre pieusement méditée et travaillée longuement. Il convient qu'une telle opinion hâtive déplaie infiniment à celui qui parfois se croit obligé de l'émettre. C'est pourquoi je prie M. Jeangout de ne point considérer cela comme une critique, si j'avoue ici n'avoir aucune opinion au sujet de *La Robe de Pourpre*.

Je me borne à signaler ce livre, quitte à en reparler plus tard. Il se compose d'environ cent-cinquante sonnets, en grand nombre descriptifs, me semble-t-il, et dédiés à l'Ardenne.

Sans doute, s'il me fallait lire ces sonnets à l'enfilade, j'en éprouverais un grand ennui; la pureté même me déplairait, au lieu de me plaire; cela n'aurait pas grande importance, mais je me priverais d'un agrément...

★  
★★

On lira sans nul ennui (et c'est un éloge, quoi qu'on pense) les vers de Georges Feld. *Pierrot Triste* est un recueil de petits poèmes sur un thème point nouveau, mais toujours joli. Ils ont une tournure très gracieuse, et s'ils n'étaient nul lyrisme passionné, c'est par discrétion sans doute. Sous la mine pâle d'un Pierrot, gracieux parce qu'il faut être gracieux, devine-t-on ce que cache un sourire, une larme, ou un mot d'ironie?...

*Phæbé dans le miroir de l'eau  
Se reflète, grasse et malsaine,  
Tandis que la forêt prochaine  
Dans l'ombre pleure son sanglot.*

*Auréolé d'un blanc halo  
Pierrot regarde à la fontaine  
Phæbé dans le miroir de l'eau  
Se refléter grasse et malsaine.*

*Tout en sifflotant un solo,  
Rageur de voir la lune pleine,  
Il jette une pierre et, soudaine,  
S'efface, avec un trémolo,  
Phœbé dans le miroir de l'eau.*

★  
★★

Très différent est le *Tabernacle d'amour*, de Marcel Vanderauwera, préfacé par M. Iwan Gilkin.

Il est des livres qu'il semble qu'on ait écrits pour soi-même; d'autres qui sont évidemment destinés au public. C'est parmi les premiers que je rangerais *Le Tabernacle d'amour*. Ici donc se manifeste, mieux encore qu'ailleurs, la parfaite inutilité de la critique. Que voulez-vous qu'il m'importe, si j'ai écrit un livre tout d'intimité, que voulez-vous qu'il m'importe de savoir (ou alors l'impudeur est trop flagrante) ce qu'en pense un tiers? — Mais pourquoi publier? — En effet. Il faut quelque courage ou quelque fatuité pour « publier ».

Nous ne ferons pas de digression — facile — sur la pudeur en littérature. Je suis convaincu qu'il est méprisable de divulguer à tout venant les émotions intimes que l'on ressent. Mais cela est indispensable aussi. Cherchons-en l'excuse dans les sympathies inconnues, dans les amitiés désintéressées, inutiles mais précieuses, que peut faire naître la lecture de ces aveux.

L'auteur du *Tabernacle d'amour* a eu raison de publier ses poèmes, religieux et profanes tout ensemble, qui plaisent par leur juvénile ardeur. Je ne pense pas qu'il faille s'alarmer des trop nombreuses citations de d'Annunzio, en épigraphes. Tout est ingénuité... Et l'ingénuité c'est la poésie même, d'où naissent les plus belles ferveurs :

*Mon amour, j'aurais pu ne jamais Te connaître!  
As-tu déjà songé à cette énormité?*

Plus tard, peut-être, le poète regrettera (comme tout le monde) de n'avoir pas dit mieux encore de si belles choses passionnées, mais il sourira au plus beau souvenir.

★  
★★

Nous parlons de sourire.

Je dirais volontiers quelques mots du *Suarès* de Henry Dommar-

tin, si M. Paul André, déjà, ne l'avait fait, dans le précédent fascicule de cette revue.

Dumont-Wilden, dans l'*Expansion Belge* de décembre, dit, en parlant de cette étude sur Suarès ; « Il serait assez déplaisant de voir un homme biographier, analyser un écrivain dans le seul dessein de le démolir. Pourtant, une légère ironie ne messied pas; mais elle est difficile à manier, et généralement mal comprise de celui qui en est l'objet : la race irritable des poètes, dans tous les pays, j'imagine, mais particulièrement en Belgique, n'aime pas le sourire, même sympathique, du lecteur. M. Henry Dommartin, dans son étude sur Suarès, ne sourit pas ».

C'est vrai que Suarès, d'ordinaire, impose. Il impose même tellement qu'on se dispense de le connaître. On le déclare fort élevé et peu accessible, et l'on ne s'aventure pas! Quelle que soit sa valeur, ceci est humiliant. Il est donc bon de l'étudier.

« Suarès, dit encore Dumont-Wilden, Suarès qui, d'ailleurs, a écrit des pages admirables, est, pour une partie de la jeunesse littéraire, une manière de prophète. Il en a la gravité, la solennité, les images éclatantes et la rhétorique. » — Je ne sais. Ecrire pour la jeunesse, c'est un beau rôle. Disons que l'auteur de *Cresida* est un auteur pour la jeunesse. Cela n'est pas mal...



Cette étude de notre compatriote Henry Dommartin sur le Français Suarès me fournit une agréable transition pour parler ici, bien que cela ne soit point la coutume, d'un jeune écrivain français. Et j'en parle en ami plutôt qu'en « critique », et cela vaut bien mieux.

*Par dessus la Haie*, de Raoul Desjardins, est préfacé par Francis Jammes. De cette préface, voici deux brefs passages :

« Les individus qui n'y voient pas s'appellent des aveugles, phrase que je dédie à des littérateurs qui s'en réjouiront sans la comprendre. Il est, en effet, des aveugles qui suppléent à la vision par l'intelligence.

« Les aveugles dont je parle dédaignent ce qu'ils ne sont pas capables de distinguer. Au contraire, certains jeunes hommes comme vous, Raoul Desjardins, se souviennent, pour le plus grand bien de leur talent, qu'il y a autre chose sur terre que des arbres tondus comme des caniches »...

« Soyez loué, mon ami, pour la sensibilité qui, à vingt ans, vous a permis un si joli début. Ce n'est pas au moment où votre énergie vous a fait demander et obtenir un enrôlement dans l'armée colo-

niale que l'on oserait prétendre que cette sensibilité vous a nui ».

J'aimerais dire les souvenirs que ce livre évoque en moi, ou, tout au moins, en faire goûter la fraîcheur rustique et l'émotion délicate. Ce sont des poèmes en prose, plutôt que de courtes nouvelles. Ils sont d'une tendresse à la fois enfantine et paternelle. C'est là, me semble-t-il, leur originalité. Les moindres choses de la campagne y vivent telles que les voyait l'enfant; mais on sent que l'enfant est homme, et la tendresse puérile de l'un se mêle à la pitié aimante de l'autre.

« Dans mon jardin se trouvait une petite allée de trois à quatre pas, toujours bien ratissée. J'avais une bêche, un râteau et un arrosoir; mais j'aurais aimé de gros sabots vomissant la paille pour me promener dans mon allée et une pipe pour fumer en crachant au milieu de mes pommes de terre. Tout près de là, l'eau d'un petit bassin dormait tranquille, avec quelquefois une souris morte, flottant si doucement, que j'étais bien forcé de penser que la mort était une chose amicale et accueillante ».

J'aimerais citer bien des pages de ce livre, celles où l'on voit d'humbles choses si belles, celles où l'on voit des enfants, celles où l'on entend l'« âme du petit frère », qui se pose un instant, puis s'en va...

« Elle n'est jamais revenue à la tombée des soirs sur le pot de géraniums, l'âme ingénue, malheureuse et si nostalgique du petit frère de quatre ans, du petit mort qui avait si peur qu'on l'oublie, et qui regrettait tant de ne plus être avec moi dans la cour, quand on plumait les canards à l'abri des tilleuls...

« Peut-être pleure-t-elle éternellement sous les tièdes meules de foin des prés célestes, en songant que j'ai sans doute ri de ses tendres regrets?..

« Peut-être encore sourit-elle, consolée de la terre oublieuse par les doux anges, à la bouche ronde et parfumée, qui est plus douce sur la peau nue que les violettes du parc — ces violettes qu'il appuyait sur sa joue, le petit frère, quand il croyait qu'elles voulaient l'embrasser... »

\*  
\* \*

« À mesure qu'on a plus d'esprit on trouve qu'il y a plus d'hommes originaux ».

Et plus de livres originaux.

Une lecture superficielle ne nous montre que les faciles ressemblances qui existent entre les œuvres, et vite nous concluons à la banalité. (Peut-être est-ce parce qu'on lit très mal, aujourd'hui, que bien des auteurs cherchent à forcer l'attention par un excès

d'originalité). — Mais plus on apprend à lire bien, plus l'on distingue les nuances de pensée ou de sentiment qui font la valeur d'un livre sobre. C'est de cette façon que je voudrais lire *l'Âme en état de grâce*, de René Germane. L'originalité, ici, est dans la simplicité même, qui est très réconfortante.

De ces religieux poèmes en prose, *l'Âme en état de grâce*, je rapproche le beau poème de Pierre Nothomb, *l'Âme du Purgatoire*. Le thème en est admirable, mais dangereux, et il fallait quelque vaillance pour l'aborder. Certains reprocheront à ce poème une forme imparfaite, douloureusement tendue vers un objet qu'elle ne peut atteindre. Mais je crois que ceci, précisément, est en accord avec l'idée même, avec l'aspiration inquiète de l'âme vers un état plus divin. Et de ce trouble naissent de beaux accents.

Ainsi, ces deux livres, par leurs sentiments de paix et d'inquiétude, nous présentent les deux aspects éternels et quotidiens de notre vie, où alternent sans cesse le désir insatisfait et le désir exaucé.

R.-E. MÉLOT.

## LE DRAME ET L'OPÉRA

MONNAIE : *Kaatje*, opéra en 3 actes de M. Paul Spaak, musique de M. V. Buffin. (9 déc.).

*La Phalène*, légende chorégraphique en un acte, de M. Ambroising, musique de M. A. De Boeck. (16 déc.).

PARC : *Un confident*, pièce en un acte de M. Max Deauville (19 déc.).

*La Querelle*, comédie en 3 actes de M. Henri Davignon (19 déc.).

GALERIES : *La Demoiselle de Magasin*, comédie en 3 actes de MM. F. Fonson et F. Wicheler (24 déc.).

GAITÉ ; *Bruelles-Tango*, revue en 3 actes de M. Théo Hannon (10 déc.).

CERCLE MELPOMÈNE : *L'An-mille*, drame en 5 actes, en vers, de M. Kinon (20 déc.).

On peut dire « la quinzaine belge ». Presque toutes nos scènes ont, en effet, en ces deux dernières semaines, été mises à la disposition d'auteurs nationaux. Pareille abondance n'est pas fréquente. Il m'est agréable de la signaler, et cela avec d'autant plus de plaisir que la plupart des pièces reprises ou créées sont pour le

moins très estimables et qu'on leur a fait un accueil sympathique.

Ce fut, d'abord, à la Monnaie, la reprise du drame lyrique si délicatement ouvragé, aux airs alanguis de vieux pastel, que M. Victor Buffin a musicalement tiré de la pièce tant de fois applaudie de M. Paul Spaak. On avait unanimement goûté l'an passé la distinction, le charme savant de la partition de *Kaatje*. On l'écoula avec un nouveau plaisir et l'on apprécia pareillement les mérites de son interprétation. Peu de chose en a changé : Mlle Symiane seule remplaçait, en Pomona, Mlle Charney.

*La Phalène* de M. Auguste De Boeck est un de ces ballets sans prétention selon la formule, conventionnelle mais ingénieuse, du bon vieux temps. Ce que nous connaissions de l'inspiration et de la technique, jusqu'ici toujours originales et même hardies, du compositeur n'annonçait guère la sagesse de l'œuvrette actuelle. Encore qu'elle soit, à cause de sa construction même, un peu monotone, la composition musicale dont M. De Boeck illustre les épisodes d'une histoire de fiançailles et de superstitions bretonnes des plus simplette, n'est jamais banale.

*La Phalène* s'écoute et se regarde sans aucun déplaisir.



Au théâtre du Parc, nous eûmes le premier des trois spectacles, tant attendus, qui se donneront, cet hiver, sous le patronage officiel du Comité du théâtre belge.

L'a-t-on assez accusé et raillé, depuis un an qu'il est institué, ce Comité dont les hargneux dénigreur bien belges dénaturent sciemment les desseins et feignent d'ignorer l'exacte mission !

On prétend communément, dans les gazettes où il est de règle que toute initiative belge ne peut se montrer que vaine et grotesque, que le Comité a le devoir et l'ambition de créer du jour au lendemain non seulement une littérature dramatique « nationale », mais de découvrir uniquement des chefs-d'œuvre et de faire surgir des Maîtres impeccables de la scène.

Le désir du Comité fut plus modeste; il fut surtout plus raisonnable. Tout le monde le sait bien, mais beaucoup affectent de ne pas le comprendre.

Le Comité a conscience des difficultés énormes que rencontrent nos auteurs qui veulent s'essayer dans le métier dramatique. Au théâtre plus que partout ailleurs ce n'est qu'en forgeant qu'on devient forgeron. Les écrivains qui remportent actuellement sur les scènes parisiennes ces triomphes que nous sommes tous, ici, impatients de consacrer bien vite, ont-ils été célèbres dès leur pre-



mière tentative? Bataille, Porto-Riche, Capus, Bernstein, et tant d'autres ont-ils été illustres dès le soir de leur première bataille littéraire?

Or c'est cela que voudraient nombre de critiques grincheux, ironiques ou surtout malveillants par parti-pris. Au lieu de tenir compte au Comité de ses intentions louables, au lieu de traiter les auteurs belges avec non pas l'indulgence, mais la sympathie et au moins l'impartialité que méritent leurs efforts, on s'ingénie à décourager les meilleures bonnes volontés, à ne voir dans des œuvres consciencieuses de débutants que leurs défauts et leur inexpérience, sans souligner au contraire leurs qualités et leur sincérité, et on s'emploie avec une ironie néfaste à discréditer, parmi le public déjà suffisamment sceptique par lui-même, des essais honorables.

A M. Max Deauville, par exemple, qui a écrit un petit dialogue qui n'a d'autre prétention que de plaire pendant vingt minutes au spectateur, on a reproché d'avoir été banal, sans imagination, inconsistant, fade, vide, que sais-je encore?

*Un Confident* est cependant un des plus charmants « levers de rideau » qui se pût écrire. Mais ce n'est qu'un « lever de rideau » et il ne faut pas lui demander ce que l'auteur n'a jamais voulu y mettre. Deux personnages, un quadragénaire un peu romanesque, et une toute jeune femme espiègle, écervelée, bavardent à propos d'une petite querelle d'amoureux. Le vieil ami se prend au piège de ce qu'il raconte et fait, sans trop le vouloir, une déclaration brûlante à sa visiteuse. Celle-ci s'effare, car elle est honnête. Mais le « confident » la rassure bien vite : ce n'était qu'un jeu malicieux.

M. Laumonier et Mlle Dudicourt ont joué avec beaucoup d'enjouement cette saynète écrite avec autant d'esprit que de verve habile et, parfois, de délicate émotion.

*La Querelle* de M. Henri Davignon avait évidemment de beaucoup plus hautes visées. Je raconterai rapidement la pièce. M. Troyen, horticulteur gantois, a épousé une liégeoise. Leur ménage est très uni. Ils ont trois filles et un fils. Celui-ci, Georges, termine, à Liège, son doctorat en sciences. Reine, l'aînée des filles, est sur le point de se fiancer à Camille Lodewijck.

Le père de Camille est un professeur d'athénée, à Gand. Il professe et il affiche en toutes occasions des opinions flamingantes. Il s'exprime avec une emphase incorrecte en des termes aussi hargneux que grotesquement solennels.

Chez les Troyen fréquente Violette, professeur de violon, liégeois pur-sang, de cœur, d'esprit et de belle humeur, qui approuve

autant les sympathies wallonnes de Georges que Lodewijck les blâme et les raille.

Or Georges a laissé à Liège une petite amie qu'il aime de tout son cœur et qui le lui rend bien : c'est Poyette, la rieuse et insouciante, mais fidèle grisette, qu'il accourt rejoindre dès que, n'y tenant plus dans son exil au morne plat pays de Flandre, il s'évade de la maison paternelle, au grand scandale de Lodewijck, à la vive colère de son père, à la profonde inquiétude navrée de sa mère, à la joie complice de Violette.

Georges, Poyette et le vieux musicien s'installent dans une auberge de campagne, des fenêtres de laquelle ils contemplent l'émuvant horizon des plaines de la Fagne. Mais Violette sait quelles souffrances le départ de Georges a créées. Il faut que la séparation des deux jeunes gens se fasse. Lui-même, tout désespéré qu'il en soit, la préparera.

La famille Troyen et l'insupportable Lodewijck sont en excursion à Hockai. Ils découvrent Georges au moment même où celui-ci apprend avec désespoir la fuite de Poyette. La façon dont Troyen traite en ce moment la douleur compréhensible de son fils et la façon tendre dont sa mère entend au contraire le consoler, exaspèrent le malentendu né entre ces époux aux sensibilités contradictoires. La querelle surgie dans ce ménage depuis le jour où Lodewijck d'une part, Violette et Georges de l'autre y ont semé la graine des rivalités et des haines de race, atteint à son paroxysme.

Quand nous retrouvons, au 3<sup>e</sup> acte, la famille réunie à Gand, nous assistons à ses déchirements. Troyen et sa femme ne se comprennent plus comme ils le firent pendant vingt ans, et ne plus se comprendre c'est bientôt ne plus s'aimer. Nous pouvons craindre que cette mère et cette épouse jusque là irréprochable n'oublie son devoir jusqu'à s'évader d'une maison qui lui est devenue odieuse. Avec Georges, avec Violette, elle fuira, elle retournera à Liège, parmi les siens, parmi la gaîté de sa ville vivante et joyeuse, au pays du beau fleuve clair et des montagnes, et des bois et des vallons admirables...

Mais tout cet irréparable ne s'accomplira pas. Georges oubliera définitivement Poyette; Reine épousera son Camille. Troyen et sa femme tomberont loyalement dans les bras l'un de l'autre. Il n'est pas jusqu'à Lodewijck et Violette qui avaient été chassés du foyer où leurs querelles jalouses avaient semé la discorde, qui ne rentreront, réconciliés, tout le toit hospitalier.

Car tel fut le dessein de M. Davignon : montrer par cet exemple pris dans notre vie quotidienne que la paix est possible, qu'elle est nécessaire, mais qu'elle ne s'obtiendra que du jour, qui doit être

très prochain, où les détestables fauteurs de zizanie cesseront de se haïr et de revendiquer de soi-disants droits que l'égoïsme et l'intérêt seuls imaginent, pour se souvenir uniquement qu'ils sont belges et bons patriotes.

Il n'est personne, parmi les trouble-fête eux-mêmes et l'on sait en quelle infime mais turbulente minorité ils se trouvent, qui n'applaudisse à des intentions aussi louables.

Ce que l'on peut reprocher à M. Davignon c'est d'avoir, sous prétexte d'exposer d'aussi nobles et graves idées, mis à la scène un tout petit conflit domestique, une querelle de ménage sans gros intérêt pour nous. Nous nous prenons, en définitive, à nous avouer que le conflit des langues n'ayant en Belgique que ce seul résultat d'empêcher un fils d'horticulteur gantois d'épouser la petite bonne amie dont il a fait la connaissance quand il musardait au « carré » ou sur le quai de la Batte, le mal ne serait pas bien grand et ne vaudrait pas, en tout cas, que nous en fussions fort émus?...

Autre chose serait déjà si la réconciliation ne se fût pas opérée chez Troyen, si Georges s'étant refusé à rentrer au bercail, sa mère fût entrée en lutte ouverte avec son mari, si Reine eût perdu son fiancé, si Lodewijck sorti en claquant les portes ne fût plus revenu dans la « maison du scandale », si Violette ne se fût pas sacrifiée au mépris de ses intérêts et de sa tranquillité.

Voir entrer le malheur dans cette maison nous eût inclinés à détester les causes de ce malheur. Aujourd'hui que tout s'arrange nous sommes indulgents.

Il n'en reste pas moins que M. Henri Davignon a donné, en écrivant un premier acte qui est d'une excellente facture scénique, la preuve qu'il sait ce qu'exige le théâtre; en créant un type tel que Lodewijck, dont il suffirait d'atténuer certains traits de caricature un peu exagérés pour qu'il fût un modèle de personnage de comédie, il a témoigné d'une originalité et d'un sens du comique pleins de verve. Cela ne suffit-il donc pas pour que l'on tienne *La Querelle* pour un des plus intéressants des essais que nos jeunes dramaturges ont tentés en ces dernières années?



Moins graves ont été les préoccupations des heureux auteurs de *La Demoiselle de Magasin*, lorsqu'ils ont, une fois de plus, voulu mettre sous nos yeux un intérieur de petits bourgeois de Bruxelles, commerçants honnêtes aux mœurs patriarcales, au langage savoureux, aux sentiments simples mais sincères.

Ce n'est pas de manquer d'expérience dans le métier dramatique que l'on reprochera à ceux-ci de nos auteurs nationaux qui réussissent, avec chacune de leurs piquantes et joyeuses comédies, à conquérir la faveur totale, et compréhensible, du public. Mais comment ne se plairait-on pas à écouter ces merveilleux artistes, si admirablement entrés dans la peau de leurs pittoresques et toujours sympathiques personnages : Jacque, qui est sacré par Paris lui-même, et avec raison, un très grand comédien; Mlle Delmar, qui est toujours la grâce spirituelle en personne et la séduisante sensibilité; Jules Berry, la fantaisie alliée au naturel; Mme Charmal, une bonne bourgeoise « du bas de la ville » qu'on dirait vivante sur la scène comme elle le serait dans sa boutique; et Mlle Dieudonné, et Mylo et d'autres; — comment ne prendrait-on pas le plaisir le plus complet à goûter la saveur de tous ces traits d'exacte observation, à regarder se mouvoir, à entendre s'exprimer ces types de chez nous dont la drôlerie n'est cependant jamais caricaturale?

*La Demoiselle de Magasin* procède évidemment de cette veine comique qui fit la fortune du *Mariage de Mlle Beulemans*. Mais ici la comédie, la comédie à la fois de caractères et de mœurs, prend beaucoup plus d'ampleur. Sous le dehors jovial d'une amusante peinture de quelques risibles façons toutes locales de s'exprimer et d'agir, les auteurs ont écrit une œuvre dont la psychologie la plus fine n'est pas absente et où l'art de sûrement émouvoir se marie à l'adresse irrésistible de faire rire.

Il n'est personne qui ne voudra voir et savoir comment l'intelligente et malicieuse Claire Frénois, engagée comme demoiselle de magasin par le brave M. Deridder, tapissier-garnisseur bruxellois, fit prospérer soudain des affaires qui n'étaient pas brillantes, transforma la vieille petite boutique sans éclat en un fastueux magasin élégant; comment elle amena un millionnaire amoureux d'elle à commanditer M. Deridder et à offrir jusqu'à son nom à la jeune fille — qui le refuse, parce qu'elle est honnête et loyale et qu'elle aime le fils Deridder. Elle l'épousera d'ailleurs, — petite fée bien-faisante qui a fait, autour d'elle, le bonheur de tout le monde, ou presque...

Mais c'est en assistant à la représentation de ces trois actes souriants et spirituels qu'on en goûtera tout l'agrément, qu'on comprendra pourquoi leur succès fut si vif à Paris pendant des mois, et le sera pareillement à Bruxelles. Son optimisme, sa gaieté cordiale, sa moquerie sans méchanceté et sa douce sentimentalité sans fadeur expliquent la faveur en laquelle on tient une œuvre originale et charmante comme celle-là.

Il faut un courage peu banal pour écrire, par le temps qui court, une œuvre telle que cet *An Mille* dont les lettrés, qui l'ont lue, ont apprécié l'inspiration, l'imagination aussi, débordante du plus tumultueux romantisme, et la facture souvent majestueuse et puissante.

Mais que dire des acteurs qui imaginent de mettre pareil drame formidable, touffu, fantastique à la scène et de donner corps aux conceptions fabuleuses du poète?

Il s'en est trouvé cependant...

Non des acteurs de métier, des tragédiens éprouvés, des spécialistes que ces rôles de monstres et de géants extra-humains eussent sans conteste rebutés : ce sont les amateurs d'un cercle qui ont eu cette ingénue, mais héroïque, confiance en eux-mêmes.

Pour tant de conviction, de bonne volonté, pour ce que témoigne d'efforts sincères, sinon toujours victorieux, une tentative comme celle des interprètes de l'*An Mille*, il faut être indulgent.

Mais M. Kinon a-t-il rendu un grand service à son œuvre en la faisant monter et jouer de la sorte, — ce qui était le mieux pourtant de ce qu'il pouvait demander aux circonstances et aux moyens dont on disposait?

\*  
\* \*

Il y a longtemps que nous n'avions en l'occasion de voir et d'entendre, à Bruxelles, une revue écrite par un écrivain de talent, qui ne fût pas un spécialiste patenté d'un genre devenu trop uniquement commercial, et montée autrement qu'avec l'intrusion obligée de quelques tableaux à effet rachetés en solde à des décorateurs et costumiers de music-halls parisiens.

*Bruxelles-Tango* est une revue bien locale, uniquement, joyeusement, spirituellement bruxelloise dont chaque couplet porta l'agréable estampille du poète narquois et sentimental qui le rima.

Elle est, d'autre part, montée avec un faste qui fait d'elle une fête pour les yeux, et elle est enlevée dans un mouvement du diable par un bataillon de belles filles délurées et quelques joyeux comédiens pleins de fantaisie.

ALHAMBRA : *Flup!*... opérette en 3 actes, de M. Gaston Dumestre, musique de M. Szulc (19 déc.).

PARC : *Lady Tartuffe*, comédie en 5 actes de Mme de Girardin (19 déc.).

J'ai eu trop de satisfaction à pouvoir m'étendre sur les pièces d'auteurs belges que nous avons eu la bonne fortune de voir représenter pendant cette quinzaine pour qu'il me soit permis de parler

longuement de l'opérette nouvelle montée à l'Alhambra et de la comédie, très oubliée, reprise au Parc, en Matinée littéraire.

Sur un livret banal et peu divertissant où M. Dumestre a utilisé quelques-uns des clichés du genre — le quiproquo né de la présence à Ceylan d'un portefaix parisien et d'un fêtard décaqué échangeant leur état-civil dans le dessein de tromper une jeune fille dont le noceur s'est épris, — M. Szulc, compositeur de talent, a écrit nue partition qui ne manque pas d'agrément, et qui parvient souvent à provoquer la gaîté que le texte est impuissant à faire naître.

On a fait à ces airs entraînants un joli succès, partagé du reste par Mmes Germaine Huber et Gérard, divettes toujours fêtées, par M. Casella, qui a trouvé un rôle tout à fait dans ses moyens, par M. Urban surtout qui a des trouvailles de drôlerie impayables.

La comédie dans laquelle Mme de Girardin, reprenant, le faisant changer de sexe, le célèbre type moliéresque, a campé un abominable personnage en qui s'incarnent toute l'hypocrisie et le besoin de calomnie dont une femme méchante peut être capable, a beaucoup amusé et beaucoup ému, tour à tour, les spectatrices fidèles des matinées littéraires du Parc. *Lady Tartuffe* était intéressant à reprendre, ne fût-ce que pour voir de combien peuvent avoir vieilli des procédés dramatiques vieux de soixante ans et comment pouvait être demeurés jeunes l'esprit, le mordant d'une femme qui fut, en son temps, la causeuse et la chroniqueuse la plus étincelante.

PAUL ANDRÉ.

---

## LES SALONS ET LES ATELIERS

---

### Exposition d'une partie de l'œuvre d'Alfred Delaunois.

Galerie Giroux (11-29 déc. 1913).

Toutes les œuvres de Napoléon Alfred Delaunois sont dans une même note : monastique. Il est curieux que, passant des moines et des cloîtres aux paysages, le sentiment de l'artiste soit resté identiquement le même. C'est la caractéristique d'une personnalité sincère de marquer tout ce qu'elle touche du même sceau. Delau-

nois est un magnifique exemple de la personnalité née. Jamais un artiste volontaire seulement ne créerait une pareille unité dans son œuvre.

Je ne connais pas beaucoup les moines. Je ne les ai vus que rarement sur les routes des campagnes déambuler de leurs grands pas enfermés dans la longue robe comme les Arabes à la marche grave; mais, par contre, j'ai beaucoup fréquenté les clairs de lune. Je reconnais dans ceux de Delaunois, vraiment, la nature nocturne, ces nuages de nacre dans le ciel dont la nuit seule montre tout l'infini; ces nuages aux contours frais modelés par le vent pur de la nuit; ces liserés d'argent sur l'outremer profond du zénith. Tel le *clair de lune* (n° 24). Dans une autre œuvre ce sont les nuées d'*avril au pays monastique*, nuées écharpées dans l'azur limpide par le vent glacial des hautes régions. Ces nuages, il n'y a que Delaunois qui les fasse ainsi, avec ce caractère d'immortalité et d'éternelle jeunesse.

*La Route au crépuscule* est, pour moi, l'une des œuvres les plus impressionnantes. C'est une page pénétrée d'une sorte de religion de la terre. C'est un tableau et un poème. Cette ligne ténébreuse des lointains où se tasse la nuit! Ces quelques arbres dont on sent qu'un peu de vent fait frissonner le long de la route solitaire les petites ramures!... Ah! ce n'est pas une de ces œuvres qu'on fait en fumant une pipe. C'est poignant! Le « panneau » n° 28 est, lui aussi, l'une des œuvres les plus concentrées. C'est un coin de pré calme et grave, au bout duquel se découvre une ville. Pardessus glisse une large nue qui vogue, voyage, comme une sublime image de la sérénité.

Delaunois s'associe dans ma pensée à cet admirable exilé : Henri Degroux (qui scandalise notre vertueuse et pusillanime bourgeoisie d'art). Delaunois, comme Degroux a la vision épique. Les moines de Delaunois, étudiés minutieusement, sont haussés par le seul fait du tempérament de l'artiste, plus haut que la vie. De même ses intérieurs d'église. C'est écrasant et grandiose. Delaunois ne cherche, jamais, je pense, à rien grandir sciemment. Et c'est ainsi qu'il fait grand réellement. C'est sa vision; il n'a pas de formule.

J'en prends pour preuve cette simple page, une étude : *portrait d'un vieux pommier*, crayon Conté sur papier blanc. C'est, en effet, un « portrait » par le détail, mais rien n'est petit, rien n'est sec. Un vrai tempérament est chaque fois complet, une ligne, un point, c'est encore lui, tout entier.

**Aimé Stevens.**

*Cercle artistique (8-14 déc. 1913).*

Des homonymes bien ennuyés ce sont les Stevens. Ils sont trois, vivants, à porter le même nom : l'un est le tout Bruxelles; l'autre



Dessin de AIMÉ STEVENS.

est, à ses antipodes, le paysagiste encapuchonné et guêtré qui consent parfois à promener sa silhouette rustique sur nos trottoirs; puis, il y a celui-ci, voyageur au long cours qui revient de l'Argen-



tine. Chacun de ces Stevens a peur d'être pris pour un des autres. Quant aux deux célèbres Stevens, qui ne sont plus de ce monde — ce qui ferait cinq — on assure qu'ils ne sont pas contents non plus.

Donc, Aimé Stevens a voyagé en Argentine et nous donne des notes de voyage et des tableaux. Les perroquets, les fruits, la vie exotique, les beaux enfants, quels régals de couleurs et de formes pour un sensuel. Son grand tableau, appelé en Europe *Fécondité*, et qui est tout simplement une impression de campo sud-américain, paraît d'une composition arrangée; mais il est vrai de dire que dans ces pays où la nature domine encore, les hommes et les femmes savent se poser et se mouvoir. Ces argentins sont même coloristes innés dans l'achat du chapeau, de l'écharpe, que sais-je! Avec de tels éléments tout devient tableau.

Aimé Stevens est un artiste scrupuleux; il est de ceux qui ne se soucient pas d'inventer une technique nouvelle, — et combien il a raison, — appliquant plutôt son esprit à unir l'intérêt du sujet aux charmes de la couleur. Parmi les tableaux peints chez nous, le *Bal* est une brillante et fine petite œuvre, très séduisante; je citerai pour la note d'intimité *mère et enfant* (n° 4); le portrait de M<sup>e</sup> S. dont particulièrement la tête est d'un métier très beau; et la *jeune fille en bleu*, toile d'une réussite heureuse sur toute sa surface; et, enfin, *Parmi les Coquelicots*.

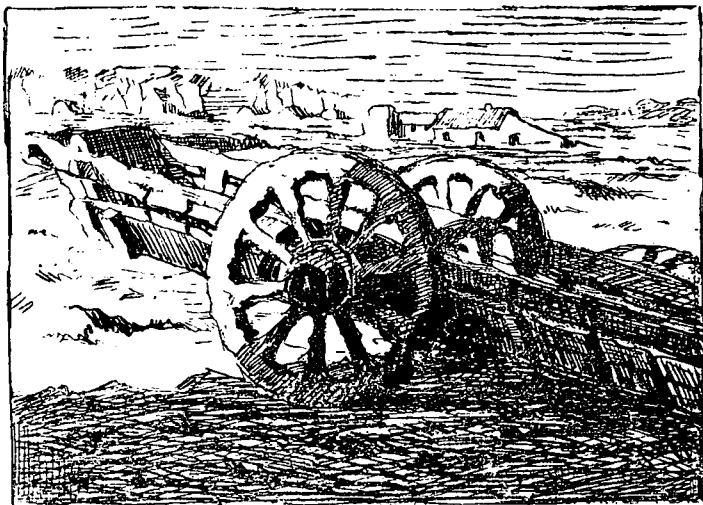
### Jules Van de Leene.

*Salle Studio* (6-15 déc. 1913).

A en croire les œuvres de nos artistes, leurs âmes sont toute joie et toute clarté. L'état d'âme est passé au second plan, la mode du soleil est au premier. Le reproche que je ferai aux paysages de Van de Leene, c'est leur excès de lumière. J'appelle excès de lumière une lumière à qui tout est sacrifié, et qui prend le pas sur l'impression. Certes, l'aptitude à l'impression ne fait pas défaut chez Van de Leene, il en donne des preuves — en des aquarelles émues, mais celles-ci datent de quelques années, à une époque où Van de Leene n'était pas pris par la mode actuelle de faire clair, extra clair, réaction généralisée du temps où l'on a fait noir, extra noir. Il est, décidément, bien difficile d'écouter ses voix intérieures, abstraction faite des emballements nés de son temps, de son milieu. Il faudrait vivre dans le désert.

Les aquarelles de Van de Leene qui montrent le fond ému et sensible de l'artiste sont de l'aquarelle pure, tel l'admirable *ciel*, et par conséquent sont moins brillantes que celles de sa méthode

actuelle à la gouache. Séduit lui aussi par la mode, il réduit ses œuvres à des plans sommaires que la nature ne connaît pas. Nous ne saurions, pour nous, préférer ce procédé de classification, d'épuration, trop vide. La méthode des voiles transparents, qui est



Dessin de J. VAN DE LEENE.

l'aquarelle pure, accumule les impressions, rend la page bien plus émue de tout ce qu'elle a reçu sous la fièvre de la main. Nul doute que l'artiste, avec la sensibilité qu'il possède, ne retrouvera, avec le temps, un moyen d'en revenir aux émotions de son cœur... même à la gouache.

### Léo Jo.

*Cercle artistique (15-21 déc. 1913).*

Tous les éloges mérités, certes, décernés durant huit jours par la critique bruxelloise à Mlle Léo Jo lui seront son bouquet de fleurs. A mon tour j'y apporte quelque chose, sans doute, inattendu, l'amère absinthe et le rude chiendent. Je le fais assez délibérément, sans grand scrupule, car c'est peu important, mes brindilles, dans l'énormité du bouquet bruxellois. Il m'est venu l'impression que ces poires et pommes, intitulés *fruits*, c'est du carton. J'ai vérifié cette impression à côté : *le lapin* et les oranges, c'est aussi du carton, *l'oie*, de même; comme les *voiles et gants*, la porcelaine de *la brassée*, les *légumes*, acquis par l'État; hélas! le *gruyère* aussi (ce qui m'est particulièrement pénible) et même les *huitres*

(plus douloureux encore)! Je ne vois, échappant à ce reproche, — que j'affirme incontestable, — que la très belle *vieille porte*, la *raie* si bien pleine et ferme et le *bol*. Il faut absolument changer



Dessin de LEO JO.

cela. L'artiste ferait une expérience utile en cherchant à se figurer qu'elle touche avec les doigts les objets tels qu'ils sont peints sur ses tableaux. Cet exercice ferait comprendre ce que nous demandons.

## H. Glansdorff.

*Cercle artistique (8-14 déc. 1912).*

Glansdorff H. recherche dans ses portraits surtout l'expression. *Midinette* et *Fanny* en sont des témoignages. Les nus sont un peu gris, mais c'est raffinement recherché par le peintre pour obtenir la finesse des tons (n° 21). Portrait et nus sont travaillés dans ce but à contre jour. Nous nous demandons, tout en estimant fort ces œuvres, si le contre jour ne devrait pas être employé avec plus de modération et si ce contre jour n'exige pas une perfection plus grande contamment dans l'œuvre? *Midinette*, parfait, jusque dans les coins (et honni soit qui mal y pense); *Fanny*, déjà moins, et la *dame en robe verte* encore moins. Dans cette dernière œuvre, notamment, pourquoi le jour qu'on aperçoit sur le balcon par la fenêtre ouverte n'est-il pas du vrai jour? Telle quelle la *dame en robe verte* est dans le contre jouer d'un mauvais jour et alors, peut-être, tout devient-il plus gris qu'il ne faudrait?

## Emile Thysebaert.

*Cercle artistique (8-14 déc. 1913).*

L'œuvre d'Emile Thysebaert m'inspire franchement l'hostilité. Je ne m'en approche pas sans révolte! Quelle puissance de vulgarité. Je me suis, cependant, toujours obstiné à l'examen de ces œuvres. J'ai entendu devant certaines toiles des gens souhaiter qu'on y donnât des coups de pied! Et je ne jurerais pas que moi-même... Mais la curiosité professionnelle m'a retenu à maintes reprises devant ces œuvres, avec angoisse, luttant avec mes goûts et mes dégoûts. Thysebaert est un cas qui m'intéresse passionnément. Il a le don de sincérité. Être sincère est quelque chose, en art, certes, une rare pierre précieuse. Ce don me paraît absolu. Il ne cache rien de lui. Il ne critique rien. Il donne tout. D'où cette générosité extraordinaire dans le pinceau, cette richesse dans le coloris, aussi fantastiquement crapuleux que vivant et rutilant. *Le marché aux fleurs et légumes avec les trois marchandes, la vieille marchande de chrysanthème*, c'est brutal, vulgaire, haïssable, sauvage, hors du monde, mais quel peintre!

## A. Crespin.

*Cercle artistique (15-21 déc. 1913).*

La facilité avec laquelle l'esprit se fait à la note de chaque artiste est extraordinaire. Dès les premières aquarelles de A. Crespin je vois des nus verts, des intérieurs verts aussi, *Zélandaise*,

des canaux d'un rendu rudimentaire, *barques à quai*, barques en réparation, une dame sur un sofa et je me récrie : que voilà de la vision sommaire, brutale, attestant pour les nus surtout le goût de l'horrible. Mais à mi chemin du tour de salle, j'y suis fait. J'ai oublié les vérités éternelles; ma résistance est vaincue; je suis près de louer. Voilà l'indulgence éclectique!

Heureusement, je m'aperçois de cette défaite. Et je m'insurge ; Qu'est-ce que ces jambes *sur le sable*? ces mains du *carré de filet*? ce sol sous le *gros nuage*?

Assez!

Cependant, Crespin A. sait faire des choses heureuses. Sans doute, il oublie parfois le voulu, le composé; son instinct, alors, fait des aquarelles senties, qui paraissent enlevées d'une fois, sous l'empire de cette divine chaleur qui fait battre le cerveau, ressuscitant une âme artiste chez l'homme enseveli dans le train train de la vie; et nous avons ces échappées exquises : *le Salève, bateau français, dune, les petites barques*, et le portrait *Geneviève*.

### Jenny Montigny.

*Cercle artistique (15-21 déc. 1913).*

Que dirais-je de Mlle Jenny Montigny qui ne viendrait des éloges dus à Emile Claus? C'est une élève de ce maître, et pour moi je sais à quoi m'en tenir sur les fantaisies de l'art sans maître; ah ces artistes innombrables qui se donnent des déviations de la colonne vertébrale pour ne pas ressembler aux gens normaux; j'estime infiniment la méthode des anciens qui avaient des maîtres. Mlle Montigny a su être une élève intelligente et prendre de Claus ce qui était prenable, son métier. Mais son interprétation lui est restée en propre, parce qu'elle est une artiste sincère, et la différence qui s'établit par là suffit amplement à la distinguer.

Si, peut-être, elle n'a pas toujours tous les raffinements du maître, elle a quelquefois plus de souplesse : *les enfants au verger*; plus d'intimité : *Intérieur hall, la cuisine*. Il nous faudrait longtemps pour établir entre les toiles du maîtres et celles de la sincère artiste le détail de ces échanges compensateurs qui gardent à Jenny Montigny sa personnalité bien nette. Notons encore *les pommiers en fleurs*.

RAY NYST.

*Une demi ligne omise dans ma chronique du 15 déc. a placé le nom de Ensor à côté du titre tulipes. Le nom de Jefferys à qui ces tulipes sont dues faisait partie de la demi ligne omise.*

R. N.

## BIBLIOGRAPHIE

### Chez Eugène Fasquelle.

ABEL BONNARD : *La Vie et l'Amour* (un vol in-18 à fr. 3.50). — Peut être bien que les unions longuement préparées et arrangées par la vie, comme le fut celle de Laure Prévault et d'André Arlout, sont les plus durables, sans doute l'Amour étayé par de multiples expériences, par des comparaisons diverses est-il désormais invulnérable. Tout cela est très possible mais combien peu pratique ! Au fait, voici ce dont il s'agit : Veuve d'un mari tout au plus estimé, Laure Prévault a rencontré, en Sicile, le romancier André Arlout. Une belle flambée de passion, puis la lassitude, la jalousie et les amants se quittent, André tout à fait détaché, Laure encore aimante. Des années se passent, André a d'autres maîtresses, Laure essaye en vain de s'attacher à d'autres hommes. Ils se sont presque oubliés, mais tous deux sentent le vide de leur existence et il leur suffit d'une rencontre pour que leur Amour renaisse, très fort, tellement fort et sûr qu'ils s'épousent. Le livre de M. Abel Bonnard est une minutieuse étude psychologique qui enchante les abstraiteurs de quintessence sans pour cela rebuter les lecteurs moins compliqués, car c'est une œuvre sincère et bien écrite.



JULES BOIS : *L'Éternel Retour* : (un vol. in-18° à fr. 3.50). — Fils d'une génération résolument incrédule, scientifiquement matérialiste, orgueilleusement athée, les écrivains d'aujourd'hui — et non pas les moindres, M. Jules Bois en est la meilleure preuve — se reprennent à croire; le besoin de spiritualité que tout homme porte en soi, les tourmente, les pousse à la recherche angoissée de la vérité. Tendance reconfortante, à mon sens, car, à n'envisager que le point de vue exclusivement littéraire, elle incitera toujours à des œuvres plus hautes, d'une moralité autrement incontestable que les objections dans lesquelles leurs devanciers se sont complus, sous les prétextes artistiques les plus spécieux. Et, encore qu'un peu ardu, le beau roman, d'une inspiration singulièrement élevée qu'est *L'Éternel Retour*, en est un témoignage édifiant. Oh ! il contient encore des scènes de

séduction, les tableaux passionnels y sont parfois assez montés de ton, mais il suffit, pour qu'il mérite, en même temps, l'épithète de bon livre, qu'après l'avoir lu, on voie plus clair en soi, que l'on se sente meilleur ou tout au moins apte, avec un peu de bonne volonté, à le devenir.

### Chez Ollendorff.

ACHILLE SÉGARD : *Mary Cassatt* (Un vol. in-18 ill. à fr. 5). — Le critique éloquent et avisé qu'est M. Achille Ségard a voulu nous faire partager l'estime en laquelle il tient le talent d'une artiste d'origine américaine, depuis longtemps fixée en France : Mme Mary Cassatt. Il lui consacre une attentive monographie et cette étude comme les nombreuses planches qui la complètent nous disent combien est probe le labeur de ce peintre de figures, « délicat, énergique et scrupuleux » dans sa vie comme dans son œuvre.



HENRI COULON ET RENÉ DE CHAVAGUES : *La Famille libre* (un vol in-18 à fr. 3.50). — Ceci n'est point un conte, encore moins un roman. Faisant suite à un volume publié, voici cinq ans, par les mêmes auteurs sous le titre : *Le Mariage et le Divorce de demain*, *La Famille libre* continue l'exposé des travaux du Comité de Réforme du Mariage, des vœux qu'il a formulés et des réformes qu'il fit accomplir pendant les trois années de son existence active, de 1905 à 1909. Aujourd'hui, ce fameux groupement littéraire et juridique est dissous. De son œuvre néanmoins quelque chose est resté qui demeurera, mais, de l'avis de M. Alfred Naquet, le Père du Divorce, dont une lettre sert de préface au présent volume, il a encore énormément à faire. Quoi ? Lisez la *Famille libre* et vous le saurez.



GUSTAVE COQUIOT : *Paris, Voici Paris!* (un vol. in-18° à fr. 3.50). — Sous une couverture originale, où l'on voit, de dos, trois femmes fagotées de la façon la plus élégante qui soit — des parisiennes donc — nous trouvons quelque deux cents pages consacrées à ces industriels avisés qui font

de Paris la capitale du chic, de la beauté, de la fête, plus ou moins artificielle. Grands couturiers, instituts de beauté, coiffeurs, restaurateurs hôteliers y sont nommément cités. Puis viennent des tableaux assez bien venus de la vie parisienne : au café, au théâtre, au bois, aux courses, dans les restaurants de nuit, etc etc. Quant à savoir si l'auteur donne à l'étranger le désir d'y aller voir, ça c'est une autre affaire.

#### Editions du Mercure de France.

ALFRED MORTIER : *Sylla* (un vol. in-18 à 3.50). — L'auteur a osé s'attaquer à un sujet traité par Corneille on sait avec quelle maîtrise. Mais l'audacieuse tentative a été couronnée de succès. En rajeunissant, en romantisant les caractères des héros de la tragédie illustre, M. Alfred Mortier leur a donné une vie nouvelle, leur a prêté une puissance émouvante. Aussi le succès remporté par cette œuvre où passe un souffle de grande poésie a-t-il été considérable quand elle fut créée, il y a un an, à l'Odéon et reprise au théâtre de Monté-Carlo.

#### Chez Plon-Nourrit.

JEANNE LEUBA : *La Tristesse du soleil* (un vol. in-18 à 3.50). — C'est une tentative originale de faire, dans des poèmes, ce que tant d'autres ont réalisé dans le roman exotique : évoquer les étrangetés, la mélancolie pénétrante, la langue, la mentalité du pays d'Indochine. Mme J. Leuba, dédaignant les sources banales d'inspiration, a réussi à nous intéresser et nous émouvoir en chantant ces choses et ces décors lointains.

#### Chez E. Sansot et Cie.

ALPHONSE SÉCHÉ ; *Le Miroir des Ténébres* : (un vol. in-18 à fr. 3.50). — Le nouveau volume de M. Alphonse Séché est la continuation de ses *Contes des Yeux fermés*, véritables songes notés en un français méticuleux et élégant par M. Séché, et qui laissent une impression hallucinante. Ils ne sont guère bons à lire le soir, après un dîner trop copieux, à moins que l'on n'éprouve une délectation particulière à se sentir tirer les pieds, la nuit, par la Mort en domino rose sur ses os cliquetants... ou à recevoir sur les lèvres le baiser fétide d'une bouche en décomposition... Seulement, l'auteur ne croit pas à ses rêves et c'est pourquoi l'on hésite à l'apparenter à Edgar Poë

ou à Courteline. Il est donc lui-même, ce qui vaut évidemment mieux.

#### Chez Nelson et Cie.

PAUL ACKER ; *Le désir de vivre* (un vol. in-12 relié à fr. 1.25). — C'est la navrante aventure d'une jeune paysanne qui, après avoir été demoiselle de magasin dans une ville de province, vient seule à Paris pensant que là son talent de brodeuse lui permettra une vie libre et plus large. Les difficultés sans nombre qu'elle doit surmonter, les déboires, les désillusions ont presque raison parfois de son intense « désir de vivre ». Lorsqu'elle touche enfin au but, la maladie la terrasse, et, quelques jours après, la mort l'emporte. Ce livre fera peut-être pleurer, en tous cas il fera réfléchir. L'histoire d'amour, triste comme un soir d'automne, qui le traverse, ajoute encore à son charme tout particulier.

★  
★★

RENÉ BOYLESVE : *L'Enfant à la Balustrade* (un vol. in-12 rel. à fr. 1.25). — C'est une peinture exacte, minutieuse, de l'état d'âme d'une petite ville de province, représentée par ceux qui l'incarnent le mieux ; le notaire, le médecin, le curé, le hobereau. La jalousie des uns, la platitude des autres, l'ambition générale, les rancunes particulières, tels sont, dans le somptueux décor de la riche campagne de Touraine, les sentiments qui animent les principaux personnages de ce roman vécu.

Avec une psychologie d'une sûreté merveilleuse, l'auteur a su comprendre, pénétrer et décrire l'âme complexe des foules. Dans tous les grands conflits le nombre finit par l'emporter sur le bon droit, et celui qui est seul de son avis se trouve par ce fait même, dans son tort eût-il cent fois raison.

#### Chez Bernard Grasset.

LUCE DE CLÉRYAN : *La Raçon de Geneviève* (un vol. in-18 à fr. 3.50). — Jeune fille accomplie, Geneviève de Lestang sort du couvent riche de science mais dénuée d'argent ou presque. Avec sa mère et son aïeule, elle habite une gentilhommière unique reste d'un domaine jadis important. où elle souffre beaucoup des piqures d'amour propre que lui procurent ses pauvres toilettes. Il faut la marier, mais combien la chose est malaisée ! Enfin un jeune homme,

élégant, séduisant, prodigue, se présente et est agréé. Seulement ses ressources furent toujours aussi mystérieuses qu'abondantes, et il se révèle chef d'une bande de voleurs anarchistes, bande admirablement organisée et conduite jusqu'au coup de filet final. Geneviève aux côtés d'un mari aimant et attentionné, ne survit pas à son déshonneur.

Madame Luce de Cléryan a conté cette mélancolique histoire avec une émotion communicative et sincère.

★ ★

LUCY ACHALME : *Les Poings liés* (un vol. in-18° à fr. 3.50). — Françoise de Clairelande, riche héritière, a épousé l'ingénieur Daufry, par amour, et toute entière à son amour elle n'a pas écouté un mot des clauses du contrat dotal. Robert Daufry s'est abstenu, par délicatesse, de les discuter. A peine le mariage conclu, les difficultés commencent. Françoise voudrait aider son mari, lui donner ou lui prêter les deux cent mille francs nécessaires pour qu'il puisse faire honneur à sa signature. Impossible, l'inaliénabilité de sa dot le lui défend. Un ami suggère un expédient. Qu'ils divorcent pour se remarier quand la transmission des fonds aura eu lieu. Ainsi font-ils, mais lorsqu'ils veulent rentrer dans la régularité conjugale, des tas d'obstacles surgissent et il faut tant de temps pour les surmonter que Robert épouse une autre femme, après avoir remboursé les deux cent mille francs à Françoise. Un joli mufti, direz-vous. En effet.

Madame Lucy Achalme qui se meut avec l'aisance d'un juriste dans les complications du code, a écrit là un beau plaidoyer, plein de sentimentalité de bon aloi, en faveur d'une réforme qui s'avère indispensable.

★ ★

ETIENNE REY : *Maximes morales et immorales* (un vol. in-18 à fr. 3.50). — Sous ce titre M. Etienne Rey, vient de faire paraître un recueil de pensées, de réflexions et de boutades, qui est appelé à rencontrer une juste faveur. La variété des sujets, la profondeur de l'observation, la pureté élégante et sobre de la forme, l'esprit des formules font de ce petit livre une œuvre originale, à la fois très sérieuse et extrêmement amusante.

### Chez P. V. Stock.

PIERRE KROPOTKINE ; *La science moderne et l'Anarchie* (un vol. in-18 à fr. 3.50). — Kropotkine analyse ici les origines et le développement de l'idée anarchique issue du travail constructif des masses populaires, auquel nous devons les institutions de droit commun, et qui trouva son expression dans les soulèvements populaires du XVI<sup>e</sup> siècle, et, plus tard, dans Godwin, Proudhon, et l'Internationale. Puis l'auteur traite de l'Etat, de son rôle dans l'histoire, et des caractères que lui imprimèrent le double courant des idées jacobines et du capitalisme.

### Chez Eug. Figuière.

G. FANTON : *Abel* (un vol. in-18° à f. 3.50). — A peine paru, ce livre a déjà une histoire. Le manuscrit, volé à l'auteur, fut publié, en feuilleton, dans un grand quotidien de Paris, mais travesti et maquillé. Sans bien entendu les excuser, je comprends que les coupables, moins pour échapper à des poursuites que pour les besoins de leur clientèle de midinettes et de calicots, se soient trouvés dans l'obligation de modifier sérieusement, quand à la forme et sans doute aussi quant au fond, le roman de M. G. Fanton. Je dis : sans doute, car, avant de lire la préface, j'ignorais tout de cette affaire et je ne connais pas encore le journal dont elle charge la conscience. Tel qu'il est présenté, cette fois, au public, *Abel* est d'inspiration trop élevée — il ne se propose rien moins que de réconcilier Jésus-Christ, Luther et Auguste Comte — il expose des problèmes de métaphysique trop abstruse pour être livré en pâture aux lecteurs à un sou, malgré l'intérêt de son action dramatique.

★ ★

RENÉ-LOUIS DOYON : *Le Passé mort* (un vol. in-18 à fr. 2.50).

J'aimerais vivre encore aux époques anti-  
[ques,  
Allongé sans ennui sous un figuier d'El-  
[las!...

Il suffit de lire ces deux vers pris un peu au hasard dans le livre de M. Doyon pour savoir quel est l'état d'esprit du poète. Il regrette les temps abolis; la séduction qu'exercent les choses du passé lui donne la nostalgie de ne les avoir point connues.



Ce n'est pas dans l'originalité de la forme, qu'il faut chercher le mérite de ces poèmes, mais on les aime pour leur accent de sincérité.

★★

CORNELIUS PRICE : *Hiéronyme* (un vol. in-18 à fr. 3.50). — Souverain de Sanaphi — l'ot grec inconnu, Cyclade ignorée — Hiéronyme est le roi-philosophe rêvé. Bien qu'il se défende de rendre la justice sous un cerisier, il est très certainement cousin germain de cet excellent *Pausole*. Si quelques détails — de caractère, de conduite ou de doctrine — les différencient, ils sont tout à l'avantage du type créé — c'est à dire fait de rien — par M. Pierre Louys. Loin de moi la pensée de dire que les aventures de Hiéronyme soient inintéressantes : il y a tant à écrire sur pareil sujet, qui prête à de si aimables développements ! Et puis les amours malheureuses de la douce Nysa, trompée par le beau Thrasylle avec la superbe Maudane, ajoutent une note délicatement sentimentale à ce traité de sagesse utopique.

★★

LOUIS GAUTHEY : *L'Eau de Jouvence* (un vol. in-18 à fr. 3.50). — M. et Mme de Pomolin, bientôt fêteront leurs noces d'or. Ce sont deux aimables vieillards auxquels le bonheur ne fut point donné d'avoir des enfants, mais qui s'en consolent en groupant autour d'eux, le plus souvent possible, leurs neveux et nièces et surtout les enfants de ceux-ci. Tous ces gens sont bons, honnêtes, foncièrement chrétiens et les ménages, fréquemment réunis s'entendent à merveille. Mais chacun a son caractère : ainsi, la nièce, Charlotte, se fait parfois tancer par Madame de Pomolin, parce qu'elle incline à envier les riches et à se plaindre avec amertume de sa médiocrité. Il y a encore la cousine Sophie dont les exagérations de calviniste mystique troublent la quiétude du groupe. Puis le neveu d'Ormont qui épouse une américaine divorcée, qu'on parvient heureusement à mettre au diapason huguenot... Il y a encore des tas de menus incidents comme ceux-là qui ont permis à M. Louis Gauthey de montrer que la véritable *Eau de Jouvence* c'était, pour les vieux, non de singer les jeunes, mais de s'occuper d'eux avec sollicitude, de les guider activement dans la pratique de la vertu !

★★

PAUL SENECA : *Opium d'Amour* (un vol. in-18 à fr. 3.50). — Ce roman commence sur une scène de jalousie assez montée de ton, entre les deux amants : Mme de St-Aygulf, une riche aventurière américaine et Raoul Méroy, fougueux méridional. Et ce sera ainsi tout le long du livre. Lina de Saint-Aygulf a plusieurs amants et un mari mais c'est Raoul qu'elle préfère, à cause, semble-t-il, de sa plus grande virtuosité amoureuse et elle exige de lui une fidélité qu'elle ne lui rend pas. De son côté, le jeune homme voit clair dans la vie de sa maîtresse, de là leurs disputes continuelles, et leurs revenez-y enragés. Décidé à mourir pour s'évader des tortures qu'il subit, Raoul tente la traversée de la Méditerranée en aéro; au cours de la lutte acharnée qu'il livre aux éléments il reprend possession de soi-même.

M. Paul Seneca a tout au moins le mérite d'avoir donné un tour original à un sujet quelque peu usagé. Dans une longue préface il rompt une lance en faveur de la décentralisation littéraire et il cite en exemple les créations réalisées à Monaco.

★★

GEORGES POLTI : *L'Ephèbe* (un vol. in-18 à fr. 3.50). — L'auteur a choisi pour héros, son très sage et lointain ancêtre, Poltys, roi de Thrace, au temps de la guerre de Troie, ou plutôt il se borne à une traduction des Mémoires de son ascendant. Celui-ci, fils d'Evandre, père des Latins, petit fils de Bellérophon qui chevaucha Pégase et pourfendit la Chimère, descendant d'Eole par ce vicieux ruffian de Sisyphe, Poltys donc, avec son aïeul, parcourut, en tous sens, la Grèce, dont il visita les rois les uns après les autres, en compagnie souvent d'illustres ou même de divins voyageurs. Ses aventures sont des plus intéressantes en même temps que des plus instructives. Nous avons ici les deux premiers livres de ces Mémoires. Les autres ne verront le jour que si M. Georges Polti est satisfait de l'accueil fait au présent volume « par un public composé en majorité d'imbéciles ». soyons donc sages et attendons le tome II. S'il vaut *l'Ephèbe*, M. Polti aura tout lieu d'être content.

## MEMENTO

❖ AUX AMIS DE LA LITTÉRATURE. — La figure de Gustave Frédéric, le critique de l'*Indépendance Belge*, était un peu oubliée. M. Hubert Stiernet l'a fait revivre, l'autre soir, devant le publics des « Amis de la Littérature ». Il a, en termes excellents eu avec beaucoup de tact, « situé » Frédéric dans la Belgique de 1860.

Intellectuellement et littérairement surtout, nous étions encore, à cette époque, sous l'influence directe et absolue de la France. Les proscrits du Coup d'Etat, en s'établissant chez nous, en y créant des cours, en y donnant des conférences, en collaborant à nos journaux, avaient encore renforcé et accentué cette influence. Rien d'étonnant donc à ce que Frédéric ait choisi ses maîtres et ses modèles en France, à ce qu'il ait moins bien compris le mouvement littéraire national, qui naissait en ce moment chez nous. Mais il fut toujours un esprit épris d'art et de beauté, loyal et courtis. Et certains de ses jugements, qui irritèrent les « jeunes » de 1880, relus à distance, paraissent fort raisonnables.

M. Hubert Stiernet a été vivement applaudi par ses auditeurs parmi lesquels on reconnaissait beaucoup d'amis de Gustave Frédéric.

❖ ERRATUM. — Une erreur de mise en pages nous a fait attribuer, dans notre numéro du 15 décembre dernier, à F. Lantoiné un dessin (page 496) qui est de :

E. MAHAUX

Nos lecteurs auront, d'ailleurs, rectifié d'eux-mêmes cette erreur, le dessin étant signé par son auteur.

❖ PARSIFAL. — A la veille des sensationnelles représentations du chef d'œuvre wagnérien que va donner le théâtre de la Monnaie, nombre de publications paraissent, dont le but est de préparer à l'audition du gigantesque drame lyrique.

L'une d'elles est particulièrement à signaler. C'est un *Petit Manuel pratique* pour bien comprendre et suivre facilement les représentations de *Parsifal*. Il est l'œuvre de M. Léo Van Riel, et M. Maurice Gachez l'a traduit en français. C'est un guide à l'usage des non-initiés. Il contient une analyse serrée et claire du poème, et un commentaire systématique de la partition ainsi que la brève explication des principaux thèmes.

❖ LECTURE DES CARTES TOPOGRAPHIQUES. — Sous ce titre le Capitaine Commandant adjoint d'Etat major V. Noël publie une brochure qui est appelée à rendre de grands services, en nos temps de voyages et de tourisme, à tous ceux qui sont dans le cas de devoir s'orienter ou se reconnaître en quelque endroit qu'il se trouve. Posséder une carte, quand on voyage ou qu'on excursionne, ne suffit pas si l'on ignore le moyen de s'en servir, les règles et les conventions qui permettent de la lire. L'ouvrage très clairement fait du Commandant Noël sera d'une grande utilité à tout le monde. C'est de l'excellente vulgarisation.

❖ LE SOIR-NOËL. — Comme tous les ans, *Le Soir* publie sous forme de magazine de luxe, artistement illustré, un numéro aussi varié qu'intéressant. La présentation en est cette année à la fois originale et riche : ce *Soir-Noël* est un album digne d'être conservé parmi les plus élégantes publications du genre.

La collaboration littéraire en a été confiée aux poètes Emile Verhaeren, Henri Liebrecht et Polak et aux conteurs H. Van Offel, Albert Bailly, Henry Scheers, Paul Max et André Blandin.

MM. Louis Piérard, Ch. Bernard, Isi Collin et Verles y font une monographie des *Cortèges de l'Année* délicieusement illustrée par M. Ch. Michel.

M. Arthur De Rudder y donne une étude très fouillée sur l'*Art ancien dans les Flandres*. De nombreux hors-texte en couleurs d'Alb. Baertsoen, Jenny Montigny, Léon Billiet, Paul Leduc, F. Gailliard, V. Uytterschaut, J. Opsomer, et une page inédite du *Cachapèrs* de M. Casadesus (livret de C. Lemonnier et H. Cain) que la Monnaie va créer bientôt, complètent ce bel album superbement encarté dans une couverture avec volets reproduisant en entier et dans la disposition originale le célèbre polyptique des Frères Van Eyck : *L'Adoration de l'Agneau*.

❖ LA MEUSE-NOËL. — *La Meuse* a publié, à l'occasion de la Noël, un album artistique et littéraire de toute beauté. Tant par la valeur de sa collaboration que par le luxe de sa présentation ce numéro est digne de rivaliser avec les plus célèbres publications de ce genre que nous envoient les grands journaux étrangers.

Le texte est dû aux collaborateurs littéraires habituels de *La Meuse* : MM. F. Ansel, L. Delattre, M. des Ombriaux, G. Garnir, O. Gilbert, Mme E. Lambotte, MM. V. de Marcy, G. Rency, Luca Rizzardi, J.J. Van Dooren, Joseph Vrindts. Outre des pages musicales en hors-texte, signalons de pittoresque ou de superbes dessins, des planches en couleurs de toute beauté signés Henri Anspach, A. Carou, Iwan Cerf, Em. David, Ph. Derchain, E. D'hont, A. Henrion, M. Jaspar, F. Koister, Alb. Lemaître, Louis Loncin, F. Maréchal, E. Marneffe, E. Masson, A. Mataive, Ochs, G. Petit, A. Rassenfosse, José Wolff, Xavier Wurth.

❖ ENQUÊTE SUR LES SURNORMAUX. — Notre excellent collaborateur, M. le professeur J. Varendonck, 21 rue du Bas-Polder, à Gand, a entrepris une vaste enquête parmi le monde intellectuel. Il demande à des savants, gens de lettres, artistes, philosophes, philologues, théologiens, médecins, ingénieurs, professeurs, compositeurs, politiciens, etc., etc. — de lui donner, pour en tirer des conclusions et les livrer à la publicité, des détails sur leur vie d'écolier.

Les questions suivantes ne sont que de simples suggestions et ne comportent aucun caractère limitatif : âge, profession, adresse. — Est-ce que les méthodes d'enseignement (primaire, moyen, supérieur) s'ajustaient d'après vous à vos aptitudes individuelles d'écolier? — Première révélation de vos dons spéciaux? — Hérité? — Influence de l'école sur votre destinée? — Que vaut l'école comme préparation à la vie? — Vos succès (insuccès) scolaires? — Étiez-vous un régulier? — Vos branches de prédilection (maximum et minimum)? — Votre attitude vis-à-vis de la discipline, des professeurs, des condisciples? — Anecdotes et détails biographiques? — A quels desiderata l'école devrait-elle satisfaire pour développer le talent et le génie? — La création de classes de surnormaux vous paraît-elle souhaitable?

Ce but poursuivi par M. Varendonck est de voir s'il convient de continuer à donner arbitrairement la même éducation à des esprits très diversement constitués.

❖ LES CINQUANTE. — Il vient de se fonder une nouvelle société de bibliophilie, qui s'est donné pour tâche d'élever un monument durable de la littérature belge contemporaine et d'expression française.

Les Cinquante (nombre des membres de ce groupement et qui lui sert de titre) a donc pour but :

1° De propager l'amour des livres et de la bibliophilie;

2° De favoriser le développement de la littérature belge d'expression française;

3° De publier à ses frais et jusqu'à concurrence du nombre strict de ses membres, des lignes, avec, ou sans illustration, qui, par leur exécution typographique ou par le choix artistique, soient un encouragement aux peintures, dessinateurs et graveurs belges aussi bien qu'un motif d'émulation pour les imprimeurs belges.

Dans ce but, les fondateurs ont fixé une cotisation de cent cinquante francs, donnant droit, annuellement, à un livre au moins, présenté sous une forme entièrement nouvelle; en principe, aucun exemplaire n'est destiné au commerce. Ceux que cette entreprise éminemment artistique intéresse pourront se renseigner plus complètement auprès du secrétaire-trésorier, M. G. Verreycken, au local de la société, 14, galerie du Roi, à Bruxelles.

❖ MONUMENT VILLIERS LE L'ISLE-ADAM. —

La municipalité de Saint-Briec a décidé d'élever un monument à Villiers de l'Isle-Adam et a constitué un Comité en vue de recueillir les sommes nécessaires à l'érection de ce monument qui consistera en une stèle dominée par le buste du Poète. Ce Comité présidé par M. H. Servain, Conseiller général et Maire de Saint-Briec, a confié à M. José Hennebicq, 116 rue Saint-Bernard à Bruxelles, le soin de recueillir en Belgique les souscriptions de ceux qu'émerveilla la lecture d'« *Akedys-seril* ».

Ceux de nos lecteurs qui ont le désir d'honorer la mémoire du prestigieux visionnaire de la « *L'Annonciateur* », du créateur de l'« *Eve Future* » et du poète d'« *Axël* », voudront bien, par leur souscription, s'associer à la glorification de son génie par sa ville natale.

❖ CONCOURS DRAMATIQUE. — Le conseil provincial du Brabant a décidé l'institution d'un concours annuel consacré, sans distinction de genre, alternativement à la littérature dramatique d'expression française et à la littérature flamande. Le concours pour 1914 sera consacré à la littérature dramatique française.

Les œuvres, inédites, doivent être adressées à M. le Gouverneur du Brabant, au

plus tard le premier septembre. Elles ne porteront pas de nom l'auteur, mais une devise, à reproduire, accompagnée du nom, sous enveloppe fermée, à joindre à l'envoi et portant la mention : *Province du Brabant — Concours de Littérature Dramatique.*

Pour prendre part au concours il faut être belge et habiter la province depuis trois ans au moins. La justification de ces conditions se fera par documents à délivrer par l'autorité communale. Ces documents seront placés sous l'enveloppe prévue à l'article précédent. Une somme de fr. 3.000 est affectée annuellement au concours. Le jury a liberté absolue quant à la répartition à soumettre à la Députation permanente. Il lui est loisible de proposer éventuellement l'attribution d'un prix unique de fr. 3.000. Dans ce cas, le prix ne pourra être décerné que sous condition, pour le lauréat, de faire représenter ou tout au moins de publier l'œuvre couronnée. Le jury peut proposer aussi de laisser inemployé, en tout ou en partie, le crédit de fr. 3.000 prévu.

Le jury se compose du Député permanent, président de la commission provinciale de littérature, d'un membre délégué par cette commission, d'un représentant des concurrents, de deux membres nommés par la Députation permanente dressée par la commission de littérature.

L'élection du délégué des concurrents se fera à la pluralité des suffrages et par bulletins sous enveloppes portant la mention ; Province de Brabant — Concours de littérature dramatique — Bulletin de vote à joindre au texte de l'œuvre présentée.

### Les Concerts

❖ CONCERT POPULAIRE. — C'est Monsieur Schneevoigt, chef d'orchestre à Riga, connu à Bruxelles par l'audition qu'il y donna du fameux orchestre Kaim de Munich, que l'on avait chargé de diriger le concert populaire au cours duquel devait se faire entendre M. Jacques Thibaut.

M. Schneevoigt est tout l'opposé de M. Max Reger qui conduisit la précédente séance. Au calme solennel de celui-ci il oppose la plus enubérante agitation. Sa mimique est presque amusante. Elle est fort inutile en tout cas.

Ce n'est pas à elle assurément que furent dues les qualités de l'interprétation

d'une symphonie inédite de Sibélius et d'un morceau à programme, inédit également à Bruxelles, les *Sirènes* de Glière.

La symphonie ne nous apprit rien que nous ne sachions déjà ; que son auteur sacrifie aux procédés les plus rares, les plus désorientants du modernisme qui coupe les cheveux... pardon, les doubles croches, en quatre.

Les *Sirènes* de Glière sont d'un art plus accessible et d'une inspiration plus séduisante ; et la science du compositeur s'y donne pourtant tout aussi libre carrière.

Exécution chaleureuse et très compréhensive de deux belles pages de Wagner, mais, le soir du concert tout au moins, catastrophes avec Mme Kousnezoff.

M. Thibaud avait joué, au ravissement de tout le monde, lors de la répétition générale, le *Poème* de Chauson et le *Concerto espagnol* de Lalo, Mais le lundi, souffrant, il ne put venir au théâtre et, à la dernière minute, il fallut faire appel à la bonne volonté de Mme Kousnezoff.

Hélas ! La cantatrice et l'orchestre ne firent pas même un raccord. Il n'y eut pas moyen de s'entendre quand, l'un accompagnant l'autre, on voulut entamer *La Mort d'Yseult*...

❖ LES COMPOSITEURS BELGES. — Mlle Alice Cholet exécuta brillamment une intéressante sonate pour violon de M. Jules Jadin. Mlle Henriette Eggermont fit valoir une page écrite de main de maître par M. Fl. Duysburgh, et deux petites pièces pour piano, du même.

Mlle Collard chanta un *Printemps* bien compliqué de M. H. Henge, et se fit légitimement applaudir dans une touchante *Elaine* de M. Paul Gilson.

MM. De Boeck, Fremolle, Alb. Dupuis figuraient encore à ce copieux programme apprécié comme il le méritait.

❖ SOCIÉTÉ PHILHARMONIQUE. — Après Pugno, après Ysaye, après Casals, voici Carl Friedberg.

Autrement dit : voici, une fois encore, le gros enthousiasme, les ovations sans fin, les rappels jamais las.

Technique, style, sentiment, personnalité aussi, on sait que le grand pianiste, — qui prouva une fois de plus combien il est, notamment, l'interprète rêvé de Brahms possède merveilleusement tout ces dons.

❖ A LA SCOLA MUSICAE. — C'est rue Gallait que M. Sydney Van Tyn, l'excellent professeur de piano au Conservatoire royal de Liège, a donné son récital annuel devant une salle comble.

Au Beethoven et au Schumann classiques ont succédé quelques pièces nouvelles d'un intérêt varié, à qui l'artiste a fait le meilleur sort. La qualité essentielle de M. Van Tyn est un extraordinaire brio. Il sait le dépenser, par exemple dans un *Scherzo* de Reger ou dans une *Valse* très originale de Vikansky.

JEAN NEUFVILLES.

❖ Nous apprenons avec plaisir que notre compatriote la pianiste Madame *Zuzanne Codenne* partira au début du mois prochain pour une grande et importante tournée de concerts. Elle ira d'abord au Portugal où elle est invitée à donner quelques séances de sonates avec le violoniste Josef Szigeti. Ces séances se répéteront à Paris, le 28 janvier à Bruxelles et ensuite dans plusieurs villes d'Allemagne, notamment Berlin, Francfort, Mannheim etc.. De là elle ira en Russie, Finlande, Danemark, et Autriche où elle prètera son concours aux grands symphoniques d'un bon nombre de villes. Enfin elle est en pourparlers pour faire en plus réputés d'Allemagne.

❖ THÉÂTRE MOLIERE. — Une bonne reprise des *Dragons de Villars* a eu, cette quinzaine, du succès au Molière. Mlle Cocyte a campé crânement le joli personnage de Rose Friquet et M. Nandès, qui fut un ténor goûté à la Monnaie, a fait le Sylvain le plus agréable qui soit à entendre.

En ce moment la *Fille de Madame Angot*, avec toujours Mlle Cocyte, qui a bien la plastique et l'entrain rêvés pour Mlle Lange, a les faveurs des habitués de la maison. A défaut d'un grand luxe de mise en scène, il y a de la belle humeur et de la cohésion dans l'ensemble d'une interprétation suffisante.

❖ THÉÂTRE DE L'ALHAMBRA. — Jamais opérette n'a remporté un triomphe égal à celui que *Flup!*... remporte à chaque représentation. La presse dans sa critique l'a unanimement constaté; le livret est gai, sans grivoiserie. La musique qui est de Joseph Szulc, est tour à tour joyeuse, pimpante, caressante; elle est déjà populaire, car tout le monde la fredonne.

*Flup!*... constitue le vrai spectacle de famille, qui peut être vu par tout le monde. La mise en scène est particulièrement soignée. Quant à l'interprétation, elle est hors pair; le public acclame tous les soirs,

ses artistes aimés : Mme Germaine Huber, qui est présentement la plus belle chanteuse d'opérlette; M. Casella et M. Urban, qui, dans le personnage de Flup se taille un succès considérable. Le Dimanche, matinée à 2 heures. Location A. 96.25.

❖ AU SALON DES AQUARELLISTES. — Rappelons aux amateurs que le Salon des Aquarellistes, installé dans les locaux du Musée moderne a fermé ses portes le 29 décembre dernier.

Le public a fait bon accueil à la cinquante-quatrième manifestation de nos Quarante de la couleur moite; leurs lauriers se sont même dorés! Voici, en effet la liste des œuvres acquises à la présente exposition : sept œuvres de Clara Montalba, trois Henri Cassiers, un Dierckx un Kety Gilsoul-Hoppe, deux Maurice Hagemans, un Théo Hannon, un Khnopff, un Michel, un Van Seben et deux Uytter-schaut.

❖ ARTS DÉCORATIFS. — L'exposition générale des Beaux-Arts, qui s'ouvrira à Bruxelles en mai prochain, comprendra une section des Arts décoratifs modernes qui promet de faire sensation.

Le Comité s'est assuré dès à présent la collaboration d'architectes et d'artistes décorateurs belges et étrangers, qui réaliseront des ensembles de décoration antérieure.

Plusieurs industriels se sont adressés au Comité en le priant de les mettre en rapport avec des artistes qui leur fourniraient des modèles originaux d'inspiration moderne.

Il serait très désirable que cet exemple fut suivi par les fabricants de tissus, de tapis, de papiers peints, de ferronnerie, de bronzes d'appartements, de céramique, de verrerie, etc.

L'hésitation que le public manifeste à l'égard de l'art décoratif moderne provient en grande partie de l'imperfection dans la réalisation des modèles.

Le Comité serait heureux d'encourager les initiatives de ce genre et s'efforceraient de provoquer des collaborations intéressantes.

Pour tous renseignements prière de s'adresser par écrit à M. Jules Berchmans, secrétaires du groupe, 86, rue de Linthout, à Bruxelles.

❖ *L'Estampe*. — Huitième salon annuel, au Musée Moderne, à partir du 3 janvier : L'œuvre gravé de Corot. — Enseignable d'Alb. Baertsoen et Joseph Pennell.

# CAISSE CENTRALE

de Change et Fonds Publics (Société Anonyme)

Directeur : René POELAERT

Agent de Change

**Bruxelles**

Place de la Liberté, 5

Administration : Téléph. A. 746

Rédaction : » A. 6868

---

---

## INFORMATIONS

---

### Dans le monde de l'Industrie et de la Finance

❖ MM. André de Mot, Albert Warnant et Villers ont été nommés administrateurs de la *Société Anonyme de Niel-on-Rupell*.

❖ MM. Alphonse Beeckman et Louis Goffin remplacent M. Fris et le Comte de Smet de Naeyer en qualité d'administrateurs de la *Banque du Congo belge*.

❖ La commission administrative de la *Société belge des ingénieurs et des industriels* a constitué son bureau comme suit :

Président : M. François Timmermans ; vice-présidents : MM. Constantin de Burlet et Max Antoine, ingénieurs ; secrétaires : MM. Hippolyte Pommier et Hubert de la Paulle ; trésorier : M. Edouard Vandamme ; économiste : M. Louis De Lannoy ; bibliothécaire : M. Edmond Eckstein.

❖ A la *Société minière et métallurgique de Tambou*, MM. Boyer et Quoniam ont été respectivement élus administrateur et commissaire.

❖ Aux *Tramways de Palerme* ont été nommés administrateurs : MM. Léon Hiard, sénateur ; Vanderlinden, ingénieur ; V. Lagasse, ingénieur ; Massion, ingénieur ; Georges Pirard, avocat ; Lamarche et comte van der Burch.

Commissaires : MM. Leblanc, expert-comptable ; Renard et Carl Masson.

❖ M. du Sart de Bouland, ancien gouverneur du Hainaut, membre du Conseil colonial, vient, pour motif de santé, d'adresser sa démission de membre du dit Conseil. C'est le Sénat qui aura à pourvoir à son remplacement.

❖ *Société d'Etudes Belgo-Russe.* — L'assemblée générale a eu lieu rue de la Tribune.

Étaient présents : M. le prince Koudachew, ministre de Russie à Bruxelles ; M. le baron Capelle, envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire ; M. Priléjaïeff, directeur de la chancellerie du ministère du commerce et de l'industrie ; M. de Seume, agent du ministère impérial du commerce et de l'industrie ; MM. Digneffe, Schmidt, Lambert, Frohnknecht, Pugh, Delloye-Orban, Canon-Legrand.

M. Devolder remercie le prince Koudachew et M. Priléjaïeff de leur appui constant et de leur bienveillance. Le prince Koudachew remercie. Depuis trois ans, il assiste aux assemblées générales ; « la société se développe, dit-il, à pas de géant ». Il reporte sur M. Priléjaïeff et le baron Capelle les remerciements et félicite M. Lauwick de son activité.

M. Priléjaïeff remercie. Il se déclare heureux d'être à Bruxelles en ce moment, pour assister à l'assemblée. Il promet bienveillance constante et appui du ministère du commerce et de l'industrie.

M. le baron Capelle, parlant à son tour, dit que la spécialisation est plus utile qu'un service d'information en général ; il promet l'appui du ministère des affaires étrangères.

---

## ECHOS FINANCIERS

---

### **Le coût de l'Alimentation en Belgique.**

Le *Board of Trade* vient de publier une série de tableaux statistiques sur les modifications survenues dans le coût de l'alimentation ouvrière pendant la période 1901-1912 dans dix pays, dont la Belgique. Il a utilisé toutes les statistiques, officielles ou privées, recueillies à la suite d'une enquête sur place.

Le chiffre de 100 a servi de base pour 1900, c'est-à-dire que l'an-

née 1900 est prise comme égale à 100. Cela étant, voici les variations survenues :

	1900	1906	1912
France . . . . .	100	95	115
Angleterre . . . . .	100	102	115
Australie . . . . .	100	101	116
Norvège . . . . .	100	103	119
Hollande . . . . .	100	103	123
Allemagne . . . . .	100	118	130
Belgique . . . . .	100	112	135
Autriche . . . . .	100	113	135
Hongrie . . . . .	100	118	137
Etats-Unis . . . . .	100	117	139

Il résulte de cette statistique : au point de vue général, que le renchérissement de la vie est un phénomène d'ordre général; au point de vue particulier, que la Belgique est l'un des pays où le coût de la vie a le plus augmenté en ces dernières années. Par contre, la France et l'Angleterre sont relativement privilégiées. L'augmentation pour ces deux pays n'est que de 15 points au-dessus de 100, alors qu'elle est de 35 points pour la Belgique.

Il est à noter que l'enquête n'a porté que sur des articles de consommation courante servant surtout à l'alimentation de la classe ouvrière.

#### **Emprunt Congolais 4 p. c. 1906.**

Il sera émis prochainement, à concurrence d'un capital nominal de 5 millions de francs, et en coupures de 500 et 1.000 francs, une sixième série d'obligations 4 p. c. de l'emprunt de 150 millions de francs de 1906.

Cette émission est faite en exécution des conditions passées avec la Compagnie du chemin de fer du Bas-Congo au Katanga.

#### **L'Industrie en Russie.**

Signalons les indications que donne dans son rapport la Banque Internationale de Saint-Pétersbourg ; « L'essor pris dès 1906, en Russie, par le développement commercial et industriel, surtout métallurgique, continue jusqu'à présent. Alors que dans les Etats voisins, il est possible de constater un certain degré de saturation en matière de métallurgie, l'industrie métallurgique russe est encore loin d'avoir atteint son point culminant. Le rapport signale, à titre de facteurs influant sur la métallurgie russe dans le sens de son extension, les grandes commandes de l'Etat, surtout celles du ministère de la marine, des nouveaux chemins de fer, ainsi que l'accroissement de la prospérité nationale d'où, naturellement, découle une consommation plus considérable du fer, du ciment, des instruments aratoires. Toute une série d'usines métallurgiques nouvelles s'éveillent à la vie; un grand nombre d'usines



ont été soumises à des transformations d'outillage; le pays a vu naître des branches nouvelles de production. Beaucoup de sociétés anonymes se sont trouvées obligées, pour faire face à la situation, de procéder à l'augmentation de leurs capitaux, et les banques ont dû présider à toutes ces émissions et consentir des avances sur les nouveaux titres des entreprises industrielles. Par là s'explique principalement l'extension considérable accusée par les « à vue » dans tous les établissements de crédit. D'autre part, les sociétés anonymes étaient également amenées à faire appel au crédit des banques, d'autant plus que la cherté croissante des prix des matières premières exige des fonds de roulement de plus en plus étendus. Par contre, la guerre d'Orient, les complications politiques, la tension monétaire accusée par le marché d'un grand nombre de pays étrangers, empêchent l'industrie russe de recourir aux capitaux étrangers : l'argent est devenu cher et rare. Enfin, les banques furent conviées ces dernières années à répondre aux exigences de fonds de la part des marchands de blé : la réalisation d'une série de bonnes récoltes imposa aux banques un effort tout particulièrement onéreux ».

#### **A la Bourse d'Anvers.**

La Commission de la Bourse d'Anvers vient de publier l'avis suivant :

« A la suite de nouveaux pourparlers et d'un échange de lettres entre la Commission de la Bourse et le Collège échevinal, celui-ci a retiré, tant auprès de M. le Gouverneur qu'auprès de la Commission, la notification qu'il avait faite de l'article additionnel au règlement. La mesure qui avait été la cause du conflit n'est donc pas entrée en vigueur.

» Si le Collège, par une nouvelle notification, rétablissait plus tard l'article additionnel ou s'il estimait devoir faire voter des dispositions nouvelles par le Conseil communal, la Commission de la Bourse, qui n'a jamais pris aucun engagement d'aucune sorte, reprendrait immédiatement sa pleine liberté d'action ».

#### **Au Maroc.**

Notre excellent confrère le *Moniteur Maritime et Commercial* d'Anvers, publie en feuillets, in extenso, le rapport général et compte-rendu d'un voyage d'exploration commerciale au Maroc par M. Van Winckxhoven, chargé d'affaires de Belgique au Maroc.

Nous engageons nos lecteurs à en prendre connaissance; ils se convaincront aisément des débouchés considérables que le Maroc offre aux industriels belges.

C'est ainsi que le chiffre des importations au Maroc a passé de 73 millions en 1911 à 134 millions en 1912. La Belgique intervient dans ces chiffres pour 2.244.523 fr. en 1911 et 4.074.323 fr. en 1912.

Le principal objet d'importation est le sucre.

### **Banque de Paris et des Pays-Bas et de l'Union Parisienne.**

*La Banque de Paris, des Pays-Bas et la Banque de l'Union Parisienne* viennent de constituer la Société Française d'Entreprises Industrielles et Commerciales en Chine, au capital d'un million de francs.

### **Crédit National Industriel.**

Le conseil a fixé le dividende, tant pour l'ordinaire que pour la privilégiée, à 15 fr., ce qui entraînerait la répartition d'un dividende de 220 fr. à la part de fondateur.

### **Compagnie du chemin de fer de Madrid à Villa del Prado.**

Les 19.870 obligations estampillées de cette Société, qui jouent aujourd'hui le rôle d'actions de priorité ont une valeur nominale de 300 pesetas, ce qui les assujettirait à un droit de timbre belge de 0.50.

Afin de leur permettre de n'être revêtues que du timbre de 0.10, le conseil d'administration a convoqué ses actionnaires pour le 20 janvier en assemblée générale extraordinaire qui décidera la réduction de la valeur de ces actions à 100 francs.

Ce titre est aujourd'hui coté dans les environs de 80 fr.

### **Liquidation du Grand Chemin de fer Central Sud-Américain.**

Le bilan et les conclusions du rapport de liquidation ont été adoptés par l'assemblée annuelle du 10 décembre. Les actionnaires touchent une première répartition de 55 p. c., soit 75 francs par action libérée, à la Société Générale de Belgique depuis le 22 décembre. Le président laisse espérer que le produit total de la liquidation sera de 120 francs par titre.

### **Chemins de fer Economiques.**

Ce trust vient de participer à l'augmentation de capital de 2 1/2 à 5 millions de liras que vient de réaliser la Société Elettrica Barese en vue de la construction d'une nouvelle usine électrique plus puissante que la centrale actuelle, de l'extension des réseaux de distribution d'électricité et du développement des lignes de tramways de la ville de Bari.

La souscription des actions nouvelles s'est faite au pair et leur libération aura lieu au fur et à mesure des besoins d'ici la fin de l'année prochaine.

Ajoutons également que pour le réseau de Bruxelles, les Economiques ont encaissé, pendant le mois de novembre dernier, fr. 315.430.60 au lieu de fr. 251.695.25 durant le mois correspondant de 1912, ce qui représente une augmentation de fr. 63.735.35 ou 25.3 p. c.

Les onze premiers mois de l'exercice en cours accusent donc une recette totale de fr. 3.177.467.17 contre fr. 2.689.640.50, soit une plus-value de fr. 487.826.67 ou 18.1 p. c.

### **Tramways Toscans.**

*Tramways de Massa. — Bulletin du Mois de nov. 1913.*

	1913	1912
Voyageurs transportés . . . . .	14246	
Tonnes transportées . . . . .	5.610.192	
Trains-kilomètres calculés . . . . .	3.854.380	
Recette par train-kilomètre . . . . .	4.04	
Recettes du mois . . . . .	15.598.85	16.370.00
Recette totale de l'exercice . . . . .	239.028.00	204.183.40

*Tramways Electriques du Littoral de Viareggio.*

*Bulletin du Mois de nov. 1913.*

	1913	1912
Voyageurs transportés . . . . .	35.703	25.335
Kilomètres-voitures calculés . . . . .	22.417	21.008
Recette totale de l'exercice . . . . .	103.135.85	73.074.65
Recette du mois . . . . .	7.643.05	3.234.95

### **Société des Tramways Electriques d'Alicante.**

Cette Compagnie a été constituée le 1<sup>er</sup> décembre, au capital de 1.500.000 fr. par la Banque de Reports (d'Anvers), la A. E. G. Thomson-Houston, la Compagnie des Tramways et d'Electricité et diverses personnes.

Ont été nommés, administrateurs : MM. Maurice Fris, V. Limaige, Lootens, Philips, Edouard Rolin, Van Den Bosch et Baeza.

### **Ougrée-Marihaye.**

En suite des dispositions votées par la Chambre grand-ducale relativement aux concessions domaniales sollicitées par Ougrée, il est attribué à cette dernière 94 hectares à Rodange, pour lesquels elle aura à payer, pendant 50 ans, une annuité de 199.350 francs ou 2.125 francs par hectare.

### **Forges et Laminoirs de l'Alliance.**

Les actionnaires de cette société, réunis le 29 novembre, en assemblée générale extraordinaire, ont décidé d'augmenter le capital social de 1.500.000 francs et de le porter ainsi à 3 millions de francs par la création de 3.000 actions nouvelles de 500 francs chacune, qui jouiront des mêmes droits et avantages que celles existantes.

### **Charbonnages de Sosnowice.**

Les résultats pendant l'exercice clôturé le 30 septembre 1913, se chiffrent par un produit brut de 2.855.769 roubles au lieu de 2.327.254 roubles l'année précédente; déduction faite du service des obligations et du paiement des impôts en France, le bénéfice est de 2.465.272 roubles au lieu de 1.916.035 roubles. Il est affecté à l'amortissement des obligations et à l'amortissement des immeubles, ainsi qu'à la réserve légale, une somme globale de 885,470 roubles, et le Conseil proposera à l'assemblée de répartir un dividende de 12 p. c. ou de 60 roubles par action.

## **Katanga.**

Dans le 4<sup>e</sup> fascicule de 1913 du *Bulletin de la Société Belge de Géographie*, M. E. Deladrier et M. Robert jettent un cri d'alarme au sujet du recrutement intensif d'indigènes du Katanga septentrional et central que l'on envoie travailler dans le Katanga méridional.

Les influences qui tendent à faire de notre province une annexe de la Rhodésie, jointes à cette émigration finiront, si l'on n'y met bon ordre, par créer un désert entre le Congo et le Katanga méridional, au grand profit des colonies anglaises du Sud-Afrique.

## **Union Minière du Haut Katanga.**

Un contrat vient d'être signé entre l'Union Minière du Haut Katanga et la Metall Gesellschaft, de Francfort à laquelle est associée pour cette circonstance la maison Aaron Hirsch et Sohn de Halberstadt par lequel la première vend à la société allemande la totalité de sa production de 1914, à des prix variant suivant la cote du marché de Londres. Ce contrat est fait pour un an; il contient deux réserves importantes : 1<sup>o</sup> conformément aux statuts, l'Union Minière doit diriger sur le port d'Anvers au moins 50 p. c. de sa production; 2<sup>o</sup> la société peut retirer de la vente, pour tel usage qui lui conviendra, 10 p. c. de sa production totale. Celle-ci devrait atteindre pour 1914 environ 12.000 tonnes.

## **Société Anonyme des Produits Céramiques de Vladimirovka**

Le rapport sur l'exercice 1912-1913 s'exprime ainsi :

La production au cours de cet exercice s'est élevé à 1.232.041 pouds de produits cuits, soit une augmentation de 163.796 pouds sur l'exercice précédent ou 15.33 p. c., la moyenne mensuelle est donc de 102.670 pouds, contre 89.020 pouds pour l'exercice antérieur.

Les expéditions sont passées de 981.442 pouds pour l'exercice 1911-1912 à 1.200.564 pouds pour l'exercice 1912-1913 et les bénéfices nets réalisés se sont élevés à fr. 282.023089 contre fr. 212.304.13 au cours de l'exercice précédent .

Votre Conseil, comme précédemment, s'est attaché à perfectionner l'outillage de votre usine.

Les différents travaux en résultant ont nécessité une immobilisation de fr. 80.848.09.

Nous prévoyons pour l'exercice en cours de nouvelles immobilisations pour un chiffre de 50.000 francs pour lesquelles nous vous proposons de créer un fonds de prévision de même importance.

Notre carnet de commandes, au début de l'exercice en cours, comportait 1.009.632 pouds., ce qui nous permet d'assurer largement la marche régulière de nos usines.

## **COMPTE DE PROFITS ET PERTES**

### *Crédit*

Les bénéfices de l'exercice 1912-13 étant de

fr. 280.223.89

nous en avons déduit les amortissements sur immobilisations, soit		87.497.57
Reste	fr.	192.726.32
Report de l'exercice précédent		6.647.68
Total		<u>fr. 199.374.00</u>

#### Débit

Le solde bénéficiaire de l'exercice s'élève ainsi à fr. 199.374.00

Nous vous proposons de le répartir comme suit :

A la création d'un fonds de prévision	50.000.00	
Réserve légale, 5 p. c.	1.736.80	
Prévision fiscale	30.000.00	
Premier dividende :		
6 p. c. ou 15 fr. à 2403 actions privilég., soit	36.045.00	
3 p. c. ou fr. 7.50 à 2965 actions ordinaires,	22.237.50	
	<u>145.418.80</u>	
10 p. c. au conseil d'administration		fr. 4.730.75
Second dividende :		
5 francs à tous les titres sans distinction de catégorie, soit		
2403 actions privilégiées	12.015.00	
2965 actions ordinaires	14.825.00	
3500 parts de fondateur	17.500.00	
	<u>44.340.00</u>	
Solde à reporter à nouveau		4.884.45
Total		<u>fr. 199.374.00</u>

Les dividendes afférents à l'exercice 1912-13 sont payables depuis le 18 décembre 1913, à la Banque internationale de commerce à Saint-Petersbourg, succursale de Bruxelles, rue du Marquis 1, à Bruxelles, comme suit :

Le coupon n° 3 des actions privilégiées par 20 frs;

Le coupon n° 3 des actions ordinaires par frs 12.50;

Le coupon n° 3 des parts de fondateur par 5 frs.

### BIBLIOGRAPHIE

Il sera rendu compte de tout ouvrage dont un exemplaire sera envoyé à la Rédaction, 30, avenue de l'Hippodrome, à Bruxelles.

LE RECUEIL FINANCIER. — *Annaires des valeurs cotées à la Bourse de Bruxelles*. 21<sup>e</sup> année, 1914. — Bruxelles, Etablissements Emile Bruylant, éditeurs. Un vol. gr. in-4<sup>o</sup> de 1.800 pages, reliure pleine toile. — Prix ; 20 francs.

M. V. D. M.

# Compagnie Internationale de Tramways

Société Anonyme

SIÈGE SOCIAL : 23, RUE ROYALE, BRUXELLES

## RECETTES D'EXPLOITATION

Mois de Novembre 1913

	Exercice cour.	Exercice précéd.	Exercice cour.	Exercice précéd.
Chemins de fer Economiques en Catalogne (1) . . . . .	22.052.17	22.561.36	225.917.64	220.752.34
Tramways de Livourne (2) . . . . .	70.149.65	63.103.85	149.449.40	135.874.55
Chemins de fer Madrid-Prado-Almorox (1) . . . . .	44.185.04	55.641.38	554.907.27	621.670.95
Chemin de fer de Valence et Aragon (1)	33.023.39	30.872.72	336.638.62	338.231.54
Tramways Electr. de Vérone Ville (1)	42.222.60	37.095.20	479.017.30	449.501.60

MOIS D'OCTOBRE 1913

Ligure-Toscana d'Electricité (1) . . . . .	214.020.78	201.864.35	1.959.003.25	1.681.492.62
--	------------	------------	--------------	--------------

- (1) L'exercice clôture le 31 décembre.
- (2) L'exercice clôture le 30 septembre.

## ÇA ET LA

**PETROLES DE TUSTANOWICE.** — Cette Société a mis en paiement depuis le 26 décembre, à valoir sur les bénéfices de 1913, le coupon de premier dividende (12 fr.) afférent aux actions privilégiées. Cet acompte est payable au Crédit Anversois.

**UN INSTITUT INTERNATIONAL DU PETROLE DE BUCAREST.** — Une conférence, à laquelle assistaient le Ministre du Commerce et les principaux représentants de l'industrie pétrolifère roumaine, s'est tenue, le 13 décembre, au Ministère du Commerce, en vue d'arrêter les dernières

### UNION DU CRÉDIT DE BRUXELLES

57, rue Montagne-aux-Herbes-Potagères

Escompte des traites au taux de la Banque Nationale

Dépôts à vue . . . . . 3 p. c.

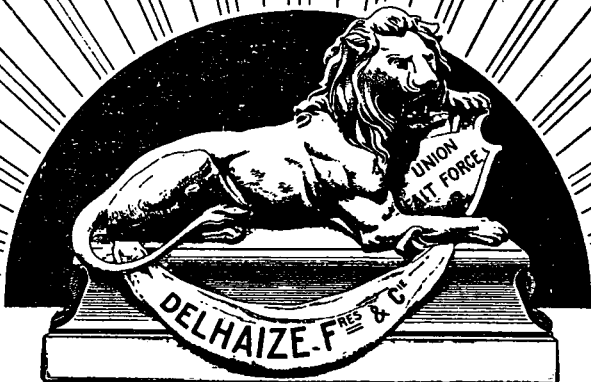
Dépôts à deux mois . . . . . 3 1/2 p. c.

Dépôts à un an . . . . . 4 1/2 p. c.

Location de Coffres-Forts 12 francs par an.

# DELHAIZE FRÈRES & C<sup>e</sup>

## LE LION



SUCCURSALES PARTOUT EN BELGIQUE

*Administration, Magasin central et Fabriques*  
RUE OSSEGHEM, BRUXELLES-OUEST

LES PLUS HAUTES RÉCOMPENSES AUX EXPOSITIONS

### MODES

## Maison Paul Lefizelier

### Bruxelles

142, Rue Royale



Téléphone 117.32

La maison invite sa nombreuse clientèle élégante à venir visiter ses  
nouveaux salons de modes  
où elle pourra admirer chaque jour les dernières créations.

# Banque Internationale de Bruxelles

Société Anonyme, 27, Avenue des Arts

**CAPITAL : 25.000.000 DE FRANCS ENTIÈREMENT VERSÉS**

Opérations de Bourse. — Reports. — Garde de titres.

Administration de portefeuille. — Avances sur titres. — Escompte.

Encaissement d'effets de commerce.

Encaissement de coupons. — Monnaies étrangères. — Chèques  
et lettres de crédit sur tous pays. — Compte de dépôts franco de commission.  
Comptes. — Joints.

Comptes courants. — Service financier de sociétés.

Comptes de Quinzaine.

Location de coffre-forts.

*Pour tous renseignements on est prié de s'adresser au siège social :*

**27, avenue des Arts, 27 — Téléphones : A 3870, 3901, 6739, 8056**

*où à la succursale*

**42-52, rue du Lombard, 42-52 — Téléphone : A 4776**

dispositions relatives à l'établissement de l'Institut International du pétrole, dont la création à Bucarest, vient d'être décidée, sur le modèle de l'Institut international d'agriculture qui a été institué à Rome.

Les représentants de l'industrie pétrolière se sont engagés à contribuer pour 80.000 fr. aux dépenses d'installation de l'Institut, qui sera vraisemblablement construit à Ploiesti.

Le célèbre minéralogiste Dr Mrzecz sera sans doute nommé directeur du futur institut.

Le surplus des dépenses annuelles serait couvert par des subventions du gouvernement roumains et d'autres Etats qui ont déjà promis leur appui en vue de la création de cet institut qui rendrait d'incontestables services à l'industrie pétrolière.

**TRAMWAYS LIEGEOIS.** — D'après le « Journal de Liège », cette société vient d'introduire auprès de la ville une demande de concession pour la construction et l'exploitation de la nouvelle ligne du Laveu. Celle-ci sera le prolongement de la ligne Bonne-Fortune-Place du Théâtre et comporterait une largeur de 2.400 mètres. La période de concession serait de 20 années, de façon à arriver à expiration en même temps que celle du réseau communal, soit au 31 décembre 1984.

**TRAMWAYS DE DIJON.** — Les bénéfices du dernier exercice ressortaient à 131.623 fr., à peu près égaux aux précédents. Dividende maintenu à 13 fr. par action de 200 fr.

La Société poursuit l'étude de diverses propositions de rachat de la ligne Dijon-Gevrey qui lui ont été faites par le Département de la Côte-d'Or.

**TRAMWAYS DE TENERIFFE.** — L'assemblée annuelle des actionnaires a eu lieu le 26 décembre. Le bénéfice d'exploitation de l'exercice 1912-1913 s'est élevé à 130.481 fr., contre 114.470 fr. l'exercice précédent.

L'Assemblée a décidé la répartition d'un dividende de 3 fr. aux acitons de capital. On sait que, l'an dernier, ces titres n'ont pas été rémunérés, la société ayant eu besoin de conserver ses disponibilités comme fonds de roulement, en attendant la rentrée des 30.000 pesetas dus à la société par le fisc espagnol.

**ATELIERS GERMAIN.** — Les résultats de l'exercice clôturé à fin septembre sont connus : le bénéfice d'exploitation atteint 164.000 fr. : il reste, tous frais déduits, un bénéfice net de 12.000 francs environ, qui sera reporté à nouveau.



## Avocats, Notaires, Juges, Ecrivains

N'EMPLOYEZ QUE LA

### Plume Réservoir Rouge & Noir

M. O. V.



Exigez cette marque de préférence à toute autre.

La meilleure, la plus sûre, la plus facile. Est toujours encrée et ne coule jamais, quelle que soit la position qu'on lui donne.

## Artistes, Architectes, Dessinateurs



N'EMPLOYEZ QUE LA

### Gomme Veloutine

Laisse le papier intact.

Enlève toute trace de crayon.

## Ecoliers et Etudiants

N'ÉCRIVEZ QUE SUR LE PAPIER FILIGRANE

### L'ÉCOLIER

Pour vos registres, copies-de-lettres, etc., exiger « LES CLEFS »

comme marque et pour votre papier

à lettres d'affaires, demandez la « NATIONAL MILL ».

*En vente chez les papetiers et imprimeurs du pays.*

**TRAMWAYS DE PALERME.** — L'assemblée générale extraordinaire du 17 courant a voté l'affermage des concessions à une société fermière à constituer et de plus a autorisé la création de 8.000 obligations nouvelles de 500 francs, dont le type, le taux et les conditions d'émission sont laissés à l'appréciation du conseil d'administration.

**TRAMWAYS DE ROSARIO.** — Le mois de septembre dernier produit un bénéfice net de fr. 150.112.93 : en effet, les recettes se chiffrent par fr. 478.677.93, tandis que les dépenses n'atteignent que 328.565 francs.

**OUGRÉE-MARIHAYE.** — Les Hauts fourneaux de la Chiers, dans lesquels Ougrée est fortement intéressée, ont réalisé pendant leur dernier exercice un bénéfice brut de fr. 1.554.898.15 et net de 1.147.658 francs.

**PROKHOROW.** — Les bénéfices du mois d'octobre atteignent 45.000 roubles contre 31.000 roubles en 1912.

**MINES DE FER DE LA ROUINA.** — La production depuis le 1<sup>er</sup> janvier atteint 232.709 contre 221.841 tonnes en 1912 : l'augmentation s'élève donc à 10.868 tonnes, soit 4.90 p. c.

**VERRERIES ET USINES CHIMIQUES DU DONETZ.** — La souscription des actions nouvelles a été plus que couverte. 26.000 titres ont été souscrits, alors que l'augmentation n'en comportait que 18.000.

**ELECTRICITE DE SERAING.** — Cette société est actuellement adjudicataire de la distribution d'électricité dans 22 commu-

nes : elle détient, en outre, les concessions du gaz d'Arlon, de Jupille, de Wandre et de Visé.

**ELECTRICITE DE L'ESCAUT.** — Les actionnaires auront prochainement à se prononcer sur une proposition d'augmentation du capital de 5 millions de francs.

Le dividende, qui s'élevait à 5 francs, serait porté à 6 francs.

**SOCIETE FRANÇAISE DE BANQUE ET DE DÉPÔTS.** — Un acompte brut de 10 fr. (8.80 net) est annoncé pour l'exercice en cours.

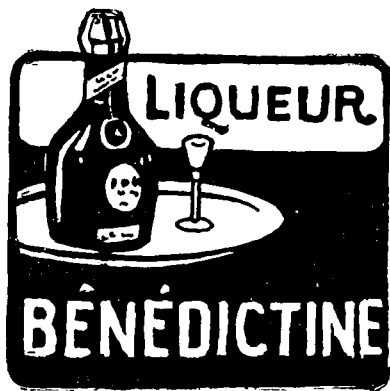
**CHEMINS DE FER RÉUNIS.** — L'assemblée générale extraordinaire du 16 courant, n'ayant pas réuni le quorum légal, a été reportée à une date ultérieure.

**VOIES FERRÉES.** — Au 5 janvier prochain, un acompte sera réparti, de 10 fr. aux actions de capital et de 5 fr. aux actions de jouissance.

**TRAMWAYS DE BILBAO.** — Il est probable que les dividendes pour l'exercice en cours pourront être fixés à fr. 5.50 pour l'action de capital et à 2 fr. pour l'action de jouissance.

**LE TAUX DE L'ARGENT ET LA CAISSE D'ÉPARGNE.** — Le Conseil d'administration de la Caisse générale d'épargne et de retraite, tenant compte de la persistance du prix élevé du loyer de l'argent, a décidé de porter à 4 p. c. l'an le taux de l'escompte des subsides promis par l'Etat et les provinces aux communes ainsi qu'aux établissements publics.

Ce taux avait été fixé à 3.40 p. c. par la circulaire du 31 mai 1905.



# Malt Kneipp

Mélangé au

# Café



## G. RAEYMAEKERS ET C<sup>IE</sup>

Distillateurs et Raffineurs d'huiles - Bureaux et Usines, RUE DU RUPEL, Schaerbeek - Tél. A 3774

INDUSTRIE - EXPORTATION

Médaille d'or, Paris 1889 — 2 diplômes d'honneur, Anvers 1894

2 grands prix, Bruxelles 1897 — 2 grands prix, Liège 1905

2 grands prix, Bruxelles 1910 — 2 grands prix, Gand 1913

Oléonaphtes russes, marque déposée. — Distillateurs-raffineurs d'huiles minérales, animales, végétales.  
Huiles pour chemins de fer, steamers et vicinaux.

# ACCUMULATEURS TUDOR

(Société Anonyme)

CAPITAL : 1.200.000 FRANCS

Bruxelles - 79, Rue Joseph II - Bruxelles

1410 et 11.530 — Télégrammes : Tudor-Bruxelles

Les ministres de l'intérieur et de la justice viennent d'adresser aux gouverneurs de province une circulaire les priant de porter à la connaissance des communes par la voie du *Mémorial administratif*, cette décision, et d'inviter les administrations de ces communes à en faire part aux établissements publics existant sur leur territoire.

**CHEMINS DE FER ORIENTAUX.** — L'arrangement relatif aux *Chemins de fer orientaux*, qui vient d'être conclu à Vienne entre le groupe français et le consortium des banques austro-hongroises, propriétaire de la majorité des actions des chemins de

fer, va être tout d'abord soumis à l'approbation des gouvernements de Vienne et de Budapest. Cette approbation obtenue, des négociations ultérieures pourront avoir lieu.

**BANQUE GÉNÉRALE BELGE.** — Les actionnaires de la *Banque Générale Belge* sont convoqués en assemblée extraordinaire pour le 12 janvier prochain.

L'ordre du jour comporte une proposition d'augmentation du capital social de 15 millions de francs à 25 millions de francs, avec les modifications à apporter qui en résultent éventuellement.

## Bulletin de l'Institut de Sociologie Solvay

(PARC LÉOPOLD, BRUXELLES)

*Publication périodique paraissant en fascicules grand in-8°;  
l'année forme un volume de 100 feuilles d'impression environ.*

**Prix de l'abonnement : Belgique 15 fr. ; Etranger 20 fr. — Prix du numéro 4 fr.**

Chaque fascicule comprend :

1° La continuation des *Archives sociologiques* publiées par EMILE WAXWEILER.

Cette publication tend à introduire un point de vue déterminé dans les études sociologiques et à constituer une science générale des phénomènes sociaux par application de ce point de vue dans les sciences sociales particulières.

2° Une *Chronique du mouvement scientifique*, qui signale et commente dans de courtes notices les nouvelles publications, les bibliographies, les entreprises de coopération scientifique, les voyages et les explorations, les institutions, sociétés et revues nouvelles, les congrès les nouvelles et informations du monde savant, etc. Outre des notices, la « Chronique » reproduit les principaux titres de livres, brochures, articles de périodiques recueillis chaque mois par le service de documentation de l'Institut dans les catalogues de la bibliothèque ;

3° Une *Chronique de l'Institut* qui rend compte notamment des réunions des groupes d'études, où sont discutées les questions à l'ordre du jour dans les différents domaines de la sociologie et de ses applications.

# L'Expansion Belge

Revue Mensuelle Illustrée

Œuvre de Vulgarisation économique,  
coloniale, scientifique, littéraire, artistique,  
sportive.

---

Chaque Fascicule  
comporte plus de 100 pages abondamment  
illustrées

---

Prix du Numéro : 1 Franc

---

Abonnements :

Belgique . . . . . 12 francs  
Etranger . . . . . 15 francs

---

Rue de Berlaimont, 4, Bruxelles

# Sommaires des derniers numéros de la Belgique Artistique et Littéraire

---

## 1<sup>ER</sup> NOVEMBRE 1913

- LÉON TRICOT : *Le Sourire de Paris.*  
FRITZ VAN DER LINDEN : *Questions Coloniales.*  
FRANZ MAHUTTE : *Monsieur Badilon Merdenchon.*  
JEAN DE BOSSCHÈRE : *Pour lire « Cressida » de Suarès.*  
AUGUSTE VIERSET : *Ni Fleurs, ni Couronnes.*  
ARTHUR DE RUDDER : *Spello et le Pinturricchio.*

Chroniques de la Quinzaine.

---

## 15 NOVEMBRE 1913

- SANDER PIERRON : *Considérations sur l'Architecture.*  
R.-E. MÉLOT : *Convalescence.*  
MARGUERITE VANDE WIELE : *Les Chaines Victorieuses.*  
MAURICE GAUCHEZ : *Edmond Glesener.*  
LOUIS PIERARD : *Le Poète et le Peuple.*  
MARC NEUBOIS : *La Voix sans Echo.*  
IWAN GILKIN : *Le Suffrage Universel en Belgique.*  
ARTHUR DE RUDDER : *Livres Anglais.*

Chroniques de la Quinzaine.

---

## 1<sup>ER</sup> DÉCEMBRE 1913

- EMILE VERHAEREN : *Les Parlements.*  
J. JOBÉ : *Flamands et Wallons.*  
SANDER PIERRON : *Considérations sur l'Architecture.*  
GÉRARD HARRY : *Le Revenant.*  
AUGUSTE VIERSET : *Henri Fabre et l'Institut.*  
ARTHUR DE RUDDER : *Entre les deux Mondes.*

Chroniques de la Quinzaine.

---

## 16 DÉCEMBRE 1913

- AUGUSTE VIERSET : *Gustave Vanzype.*  
CÉCILE CANDIÈRE : *Mon Philippe.*  
GASTON PULINGS : *Poème.*  
IWAN GILKIN : *Le Mouvement Catholique en France.*  
ARTHUR DE RUDDER : *Marin d'Espagne.*

Chroniques de la Quinzaine.



---

IMPRIMERIE MICHEL DESPRET  
6, RUE BERTHELS, NIVELLES  
TÉLÉPHONE 1

---



# LA BELGIQUE

## ARTISTIQUE & LITTÉRAIRE

*Revue Nationale du Mouvement Intellectuel*

PARAISANT LE 1<sup>er</sup> ET LE 16 DE CHAQUE MOIS



Dessin de M. RAMAH

Prix du Numéro : Belgique : 60 centimes. — Etranger : 75 centimes.

---

26-28, RUE DES MINIMES, BRUXELLES



# LA BELGIQUE ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE

DIRECTEURS : PAUL ANDRÉ & FERNAND LARCIER

SECRÉTAIRE DE LA RÉDACTION : R.-E. MELOT

ABONNEMENTS { BELGIQUE : UN AN, 12 FRANCS; SIX MOIS, 7 FRANCS.  
                  { ETRANGER : » 15 » » 9 »

Toutes correspondances et communications doivent être adressées :

*Pour la Rédaction* : 93, r. le Ducale, à Bruxelles. Tél. B. 5522.

*Pour l'Administration* : 26-28, rue des Minimes. Tél. A. 712.

**La Revue ne publie que de l'inédit.**

*Les manuscrits non insérés sont renvoyés sur demande des auteurs accompagnée du montant des frais d'affranchissement.*

---

---

## SOMMAIRE DU N° DU 16 JANVIER 1914

Paul Lambotte . . .	Le Musée Idéal . . . . .	91
Louis Piérard . . .	Un Poète Populaire : Max Elskamp . . .	97
Charles Desbonnets . . .	Le Rédempteur . . . . .	111
Auguste Vierset . . .	Gustave Vanzype (suite et fin) . . . .	129
R.-E. Mélot . . . . .	Sonnets . . . . .	140

### A travers la Quinzaine :

Iwan Gilkin : Les Faits et les Idées. — Arthur De Rudder : Les Peuples et la Vie. — Nelson Le Kime et Paul André : Le Drame et l'Opéra. — Ray Nyst : Les Salons et les Ateliers.

### **Bibliographie, Memento.**

Illustrations de : H. Courtens, E. Hellemans, F. Khnopff, Ramah, Tielemans, Tytgat.

## LE MUSÉE IDÉAL

---

Le mot « Musée » désigne, par définition, tantôt un lieu destiné à l'étude, tantôt une collection importante d'objets.

Aujourd'hui cette seconde signification est seule entendue, l'usage ayant attaché d'une façon inséparable au substantif « Musée » l'idée d'une collection publique.

Mais le double point de vue rappelé par le sens primordial du terme, tel qu'il est spécifié dans les dictionnaires, persiste néanmoins. Les collections dont se compose tout Musée, — chacun conçoit nettement cela, — sont réunies et exposées dans le but de servir à l'étude.

Le Musée, lieu destiné à l'étude, ne sera jamais trop complet, trop documentaire, trop classifié, trop sérié, trop subdivisé, trop pourvu d'étiquettes et de commentaires lisibles.

Préparé pour le travail le Musée Idéal doit, c'est évident, être conçu et organisé selon un plan essentiellement didactique.

Mais le Musée se compose souvent d'une collection d'objets beaux, précieux ou rares, offrant en outre de son utilité éducative, un attrait au dillettantisme des curieux et des touristes.

Au gré de ces derniers, le Musée idéal devrait au contraire ne comporter que des spécimens de premier ordre, un nombre restreint d'indiscutables chefs-d'œuvre ou tout au moins d'exemplaires types très sélectionnés. Il devrait s'alléger de tout ce qui peut paraître d'attrait secondaire, pouvoir se visiter sans fatigue et flatter les regards par un aspect d'ensemble chatoyant, pittoresque, un arrange-

ment élégant sans surcharge, et pour tout dire d'un mot attester le « Goût » impeccable de ses conservateurs.

S'inspirant de ces deux ordres d'idées ne pourrait-t-on affirmer que le Musée Idéal serait celui qui concilierait le point de vue didactique et le point de vue pittoresque, en offrant à la fois aux studieux tous les éléments utiles à leurs recherches, et aux profanes — voire aux voyageurs pressés, — la présentation en raccourci, dans des conditions matérielles parfaites, des seuls objets principaux, c'est-à-dire le choix de chefs-d'œuvre qu'ils réclament.

Sans doute sied-il de rester dans le domaine des conceptions pratiquement réalisables. Un programme inspiré de ce double but devrait être imposé — étant celui du meilleur arrangement — aux dirigeants de chaque Musée, même d'un Musée local relativement pauvre ou d'un Musée voué à une seule spécialité d'objets.

Les Musées vastes et complexes contiennent, cela va sans dire, mieux que les autres, tout ce qu'il faut pour s'adapter à un tel programme. Mais tout Musée me paraît pouvoir être classé et présenté selon le plan que je vais tâcher d'indiquer dans ses grandes lignes.

C'est une question — relative — de locaux et de budgets.

Commençons par écarter l'hypothèse d'une centralisation de tous les chefs-d'œuvre, de tous les objets de premier ordre existant dans les divers Musées, dans les divers édifices d'une même ville, d'une même région, d'une même province, d'un même pays.

Laissons autant que possible et sous réserve de quelques rares échanges extrêmement désirables, les collections telles qu'elles existent. Craignons les accumulations indigestes. On peut regretter, sans se faire taxer d'esprit paradoxal, le temps où les peintures actuellement réunies au Musée d'Amsterdam se trouvaient réparties entre le Trippenhuis, le Musée van der Hoop et la Galerie Six, le temps où le polyptyque des Portinari était encore le but d'un pèlerinage au petit Musée de Santa Maria Novel-

la et n'était pas venu se confondre dans l'immense dépôt qui constitue le Musée des Uffizi à Florence.

Au cours des séances de travail du III<sup>e</sup> Congrès International Artistique réuni à Gand en juillet 1913. (1) M. Jules Brunfaut, architecte Bruxellois éminent, a développé des arguments en faveur de la création d'un Musée Idéal qui serait une sélection, une concentration de chefs-d'œuvre. L'orateur n'a pas indiqué s'il conviendrait de réunir dans un Musée unique des chefs-d'œuvre épars, s'il entendait dépouiller les Musées et les dépôts secondaires de leurs plus précieux trésors en faveur des Musées principaux des grandes capitales. Son vœu, peut-être mal compris, a paru utopique. Il a suscité la critique des adversaires d'une centralisation excessive.

Je suis porté à abonder dans le même sens et à souhaiter plutôt l'éparpillement que l'accumulation des objets d'art.

Il ne me paraît pas désirable de chercher à complaire aux automobilistes pressés et de grouper à leur intention, en un seul ensemble, en vue d'un examen sursif le dessus du panier des divers Musées, de façon à leur éviter toute perte de temps.

Une œuvre d'art perd bien souvent de son attrait quand on la change de milieu et, sans rien exagérer, il faut autant que possible maintenir l'existence des petits dépôts, des petites collections locales dont un ou deux joyaux rendent la visite indispensable. Tant pis pour les gens qui n'ont pas le temps d'explorer un pays à l'aise, d'y séjourner et d'y flâner. Ils ne sont pas intéressants, leurs coups d'œil hâtifs sur les chefs-d'œuvre devant lesquels ils passent ne les émeuvent ni ne les instruisent.

Je voudrais supposer — et cela peut paraître petit à petit réalisable — que chaque ville arrivera à posséder des

(1) Le premier Congrès eut lieu à Rome en 1911, le second à Paris en 1912, le troisième, réuni à l'occasion de l'exposition Universelle de Gand, a tenu des séances à Gand, à Bruxelles, à Bruges, à Ostende, etc., etc.

édifices assez vastes et intelligemment distribués pour que chacun de ses Musées y trouve l'arrangement le meilleur.

Et cet arrangement, tenant compte du double point de vue avant tout déterminé, comporterait un réseau de salles principales sur lesquelles se grefferaient des galeries, des chambres secondaires, de telle façon que la visiteursive du Musée pourrait se borner à un itinéraire abrégé tandis que tous les locaux secondaires seraient réservés à la documentation, à l'étude.

On peut concevoir un bâtiment en forme de squelette de sole, l'arrête principale composée d'une série de salles de dimensions variées résumant l'essentiel du Musée, les arrêtes latérales réservant aux travailleurs de chaque spécialité, à proximité des œuvres ou des objets les plus importants, tous les éléments complémentaires.

Selon les dispositions des terrains disponibles et les possibilités d'éclairage le plan de l'édifice pourrait d'ailleurs rappeler la forme d'un gril, d'un peigne, voire celle des nervures d'une feuille d'arbre. L'aménagement n'en serait ni moins logique ni moins aisé.

\*  
\* \*

Il existe de par le monde quelques Musées auxquels des visiteurs enthousiastes appliquent parfois le qualificatif « Idéal ».

Selon les préférences ou la spécialité de chacun ce sera tantôt, s'il s'agit d'un Musée de peinture, la National Gallery à Londres, les Uffizi à Florence ou le Belvédère à Vienne; s'il s'agit d'une collection encyclopédique où cependant l'élément d'art pur mêlé aux éléments d'art décoratif prédomine parmi les séries de choses instructives ou curieuses, on citera le Musée Wallace (Hertford House) à Londres, le Musée Jacquemart-André à Paris, le Musée Poldi-Pezzoli à Milan; enfin s'il s'agit essentiellement d'art décoratif et de folklore on préférera le Musée Nationale Bavarois à Munich, où le Kunstgewerbe Museum à

Berlin, types assez parfaits, en effet, du Musée Moderne.

Sans doute, sans doute...

Cependant ne pourrait-on souhaiter encore, pour chacun de ces Musées types, quelques améliorations?

Et tout d'abord il est ennuyeux de devoir faire le tour de tout le palais qui les contient, sans négliger une seule salle, pour découvrir les chefs-d'œuvre de chaque collection ou pour revenir à un endroit élu en vue d'une étude. Il n'y a pas de démarcation entre les objets de premier ordre et les autres. Il faut passer — ou repasser — devant tous. Il est vrai qu'à la National Gallery il ne reste guère aujourd'hui que les œuvres essentielles, mais cela justement suscite une critique d'une autre sorte. Tant de tableaux jadis exposés et qui offriraient un intérêt évident pour l'étude approfondie de chaque école ont disparu, soit qu'ils demeurent invisibles dans des réserves, soit qu'ils aient été dirigés sur d'autres dépôts. Il existait là des éléments de comparaison inappréciables dont il n'est plus permis de se servir. Et d'autre part le goût personnel d'un Conservateur ou d'une Commission qui élimine des séries d'ouvrages est toujours discutable et momentané.

Ailleurs on critiquera trop de sacrifices faits à l'aspect pittoresque, à la symétrie, ou des erreurs de proportions dans la forme et la hauteur des salles, ou des défauts d'éclairage; partout on se plaindra de l'extrême fatigue qui résulte de l'amoncellement de trop de choses qu'il faut examiner avant de se trouver en mesure d'isoler celles que l'on est porté à admirer ou à revenir étudier.

Les richesses formidables d'un Louvre ou d'un Vatican, l'exiguité de locaux trop encombrés comme ceux des Musées de Dresde, de Munich (Alte Pinakotek) ou de St-Pétersbourg (Hermitage) le mauvais goût ostentatoire d'un Kaizer Friedrich Museum à Berlin ou d'un Reichsmuseum à Amsterdam appellent des améliorations de présentation, un meilleur classement, des séparations, des subdivisions, un départ entre le dessus du panier et les éléments complémentaires. Ces éléments, il ne faut pas les éli-

miner — comme à Londres ou à Cassel — ils contiennent trop de documents indispensables à la science, mais il faut les loger de telle sorte que le visiteur ne soit pas obligé, à chacune de ses visites, d'en traverser l'encombrement.

Que tout ce qui est secondaire demeure accessible. Mais d'un accès *facultatif* et non pas *imposé*. Chacun y trouvera son compte.

Je regrette de devoir constater que lors de l'élaboration des plans de nouveaux Palais destinés aux Musées royaux de Bruxelles (Mont des Arts) feu Balat, feu Maquet et feu Acker n'ont reçu d'autre programme que celui d'édifier de vastes bâtiments à belles façades monumentales.

La distribution intérieure de ces bâtiments ne fut en aucune façon envisagée, il était sous-entendu qu'elle serait subordonnée à l'architecture extérieure et s'arrangerait des hauteurs d'étage, des possibilités d'éclairage et des accès qu'une belle ordonnance de façades avec terrasses, pilastres, colonnes, croisées, toitures ou dômes permettrait d'envisager. Je suis porté à croire que si l'on eût pensé d'abord au contenu et préparé le contenant de façon à le bien exposer, en tenant compte des nécessités d'un bon classement des œuvres par écoles et en prévoyant le développement logique des collections, les plans établis par ces hommes de talent susciteraient moins de critiques fondées.

PAUL LAMBOTTE.

## UN POÈTE DE LA VIE POPULAIRE

---

**Max Elskamp**

On ne peut parler d'un poète comme Max Elskamp qu'avec une grande ferveur. Goethe, cité par Remy de Gourmont dans la préface du *II<sup>e</sup> Livre des Masques*, a écrit quelque part : « Quand on ne parle pas des choses avec une partialité pleine d'amour, ce qu'on dit ne vaut pas la peine d'être rapporté. »

Le cas de Max Elskamp est pour moi très semblable à celui d'un Mallarmé. Tous ceux qui furent des fameuses soirées de la rue de Rome, se plaisent à redire la séduction infinie, l'autorité faite de douceur qu'exerça l'auteur de l'*Après-Midi d'un faune*, son esprit pénétrant et nuancé sur toute une génération littéraire et nous affirment qu'il se réalisa autant dans ses propos, dans la conversation que dans l'admirable musique des sonnets. Pareillement on n'a pas tout dit sur Elskamp quand on a vanté la vierge originalité d'*Enluminures* ou de *Dominical*. Il faut encore faire connaître l'homme. Il ne fait qu'un, il est vrai, avec son œuvre de poète, cet évangile de douceur et de bonté. Ceux qui l'ont pu approcher ont surpris cette bonté, affinée par la souffrance, cette douceur, dans chacun de ses regards, dans la plus humble de ses paroles. Charles-Louis Philippe qui ne le vit qu'une fois, mais qui fut l'un de ses amis les plus chers a cité de lui un trait émouvant, dans un article que publiait en mars 1907 la revue *Antée* :

« Il y a quelques années, Max Elskamp, écrivit ce que nous appelons une nouvelle. Il y passa bien des jours, il n'y mit pas un mot, pas un sentiment qui ne fût sur le



moment la véritable expression de sa pensée. Il l'acheva enfin : puis, lorsqu'il se mit à le relire, il s'aperçut que sa nouvelle eût pu décourager les hommes et leur laisser croire, à cause d'une certaine tristesse dont elle était enveloppée, qu'il n'est pas toujours bon de vivre. Il ne chercha pas davantage, ne se posa même pas le problème que nous nous posons : savoir si une œuvre littéraire est bien construite et si elle apporte quelque chose de nouveau. Sa nouvelle eût pu décourager ceux qui l'auraient lue : Max Elskamp la brûla. »

Cet homme d'une exquise simplicité, il fait aimer la vie, alors même qu'elle ne lui fut pas toujours douce. J'en sais deux autres dont la fréquentation eut toujours pour quelques jeunes écrivains de Belgique comme la valeur d'un tonique. Pour Verhaeren, il n'est que de l'entendre parler, de le voir agir et s'enthousiasmer. Quant à ce Camille Lemonnier que nous venons de perdre, il émanait de tout son être un tel fluide, un tel dynamisme, qu'il entraînait et reconfortait les plus timides, les moins confiants. Il vécut lyriquement, a dit Verhaeren. Il avait en lui d'inépuisables réserves de lyrisme. Et voici, qui l'atteste, une histoire que m'a contée récemment un de ses intimes de toujours. Je ne résiste pas au désir de la transcrire ici, incidemment. Lemonnier parcourait un jour en auto, en compagnie de deux amis, une vieille province française. Après un déjeuner dans une petite ville assez banale qui avait déçu ses compagnons de route, il questionna l'aubergiste, histoire d'émettre des sons, d'extérioriser son trop plein de force vitale dans quelques phrases... Il s'enquit de l'importance du marché, demanda ce qui s'y vendait. « Beaucoup de bétail » répondit l'aubergiste. « Du bétail ! » interrompit Lemonnier, s'exaltant soudain. « Du bétail ! superbe ! admirable ! » Soyez sûr qu'à ce moment il voyait des troupeaux de bœufs blancs ou roux envahir la placette de la ville. « Beaucoup de foin aussi » reprit l'aubergiste. « Du foin ! » s'exclama l'auteur du *Mâle* « Magnifique ! C'est intéressant, ça ! »

N'en doutez pas : il apercevait alors de monumentales charretées de foin arrivant au marché dans la gloire flamboyante d'une matinée de juin.

Tout Lemonnier est dans cette anecdote. Un homme comme Max Elskamp est bien différent de lui. Son âme est toute en nuances ; mais l'empire qu'il exerce sur ceux qui l'approchent n'en est pas moins fort. Cet homme infiniment artiste, dont l'intelligence a bu à toutes les sources de la Connaissance et de la Beauté, qui a trouvé dans la morale bouddhique une réponse à nombre de ses aspirations, c'est par la bonté, la simple douceur de ses paroles et de ses regards qu'il conquiert. Qu'on m'excuse d'insister ainsi sur l'exquise qualité d'âme que révèle à ses familiers le poète qui doit être étudié ici. Mais il nous est agréable de prouver ainsi, qu'en dépit de la suffisance, de la muflerie et du puffisme triomphants, il est encore parmi les écrivains de notre temps, des hommes qui se peuvent juger d'un autre point de vue que celui des « brillantes facultés », des hommes qui ne sont pas tout en cerveau et n'ont pas le cœur absolument desséché. Sans compter que l'œuvre de Max Elskamp est le reflet fidèle de cette sensibilité qu'avant tout il convenait de caractériser au seuil de cette étude.

### L'homme et sa ville.

Elskamp est né à Anvers, le 5 mai 1862. Il n'a guère quitté sa ville que pour de courtes randonnées en France, en Hollande, en Italie, des bordées dans la Mer du Nord ou l'Escaut inférieur. Sa famille est d'origine scandinave ; son nom déjà suffit à le montrer. A la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, la famille s'est scindée en trois branches : l'une alla s'établir sur le Rhin, une autre en Hollande ; la troisième, avec le grand-père du poète, vint se fixer à Anvers. Ce grand-père, fils d'un homme du peuple fruste et illettré arriva « dans les bagages » d'un prince de Salm. La curieuse physionomie de cet authentique *self made man* revit encore dans le souvenir de quelques vieux Anversois.

Il ouvrit une boutique d'épicerie, de « denrées coloniales en gros », rue Porte aux Vaches, près du port. Deux pistolets à la ceinture, de ces pistolets qu'on nommait alors pittoresquement des « écossaises », deux sacs de poivre dans sa carriole — toujours pour se défendre contre les attaques possibles, il parcourait les campagnes environnantes, offrant à la clientèle la cassonnade et le café, l'huile et les épices. On raconte qu'un jour, on trouva dans un baril d'huile de palmes amené chez lui, le cadavre d'un nègre recroquevillé ! L'épicier de la rue Porte aux Vaches fut en Californie, au moment du *rush* de l'or, à bord d'un trois-mâts qu'il avait affrété, puis revenu à Anvers, il devint un armateur assez important de la place. Un de ses voiliers brûla dans l'Atlantique. Pour qui connaît l'œuvre de Max Elskamp, la part d'influence de ce grand-père sur l'esprit et la sensibilité du poète apparaît nettement. N'est-ce pas cette influence qui explique la note exotique, cette nostalgie des aventures et des terres fabuleuses qui transparait délicatement de ci, de là, dans ces chansons ingénues d'un enraciné à la louange de sa terre natale et de la ville chère à son âme ?

Quant au père Max Elskamp, qui fut banquier, nous l'avons connu aussi alerte, aussi actif, aussi passionné de chiffres et de transactions, à l'âge de 80 ans qu'à ses débuts. La mère du poète, elle, était d'ascendance française (1), originaire de cette Flandre dite *wallonne* (2) qui touche tout ensemble à l'Artois et au Hainaut. Elskamp eut dans la partie belge de cette dernière province une bonne grand'mère chez qui, jeune écolier, il passa ses mois de vacances. Toute son enfance fut comme parfumée de ces séjours répétés en pays wallon, à Ecaussinnes-d'Enghien, village de carriers qu'ont illustré ces temps derniers les goûters matrimoniaux organisés par des demoiselles en

(1) Le berceau de sa famille est à Lewarde, entre Douai et Denain.

(2) Les études de MM. Croquez et Charles Berlet sur les vieilles provinces françaises.

mal de mariage. Aujourd'hui encore, il en reparle avec délice, citant les noms ou plutôt les sobriquets, les *spots* de bonnes femmes, de bons vieux, de garçonnets du village hennuyer, avec lesquels tant de fois il a joué enfant. Des bribes de chansons populaires, des formulettes, des dictons et des légendes de là-bas revivent dans sa mémoire. Qui sait si ce n'est à la terre wallonne que ce poète, délicieux interprète de l'âme flamande, ne doit pas cet amour invétéré des choses populaires, cette passion pour les études folkloriques qui ne l'ont jamais quitté, qui prirent même le meilleur de son temps?

Mais c'est Anvers surtout, Anvers où il est né, où s'écoula toute son existence, qui modela son esprit et dont le décor admirable, la vie ardente éveillèrent sa sensibilité d'écrivain. Ville d'orgueil et de faste, qui donne au touriste le plus difficile à émouvoir, une rare impression de puissance. Il n'est point besoin — si l'on ne peut la connaître que par les livres et les tableaux — de s'adresser au journal de voyage de Dure à Guichardin, à Taine et Fromentin, aux fougueuses et somptueuses compositions de Rubens, à certaines pages frémissantes de la 628-E-8 de Mirbeau, à la *Nouvelle Carthage* de George Eekhoud ou à ce livre curieux (1) où il fait l'histoire de certaines sectes libertines, de certaines hérésies qui naquirent au XVI<sup>e</sup> siècle dans cette ville sensuelle. Il suffit de lire le court, mais remarquable éloge d'Anvers que publia naguère dans l'*Occident* M. Edmond de Bruyn, fondateur de ce *Spectateur* catholique dont Elskamp fut l'un des principaux collaborateurs. L'auteur de cet essai a voulu surtout nous convaincre de la puissance d'assimilation, d'absorption d'Anvers, de la rapidité avec laquelle elle fait de l'étranger qui vient lui demander le gagne-pain ou la fortune, un Anversois, « een echt Antwerpenaar », un *Signoor* ayant l'orgueil de sa ville d'adoption.

Ainsi donc, Anvers, comme jadis la Grèce, des Ro-

(1) Les *Libertins d'Anvers*, Ed. Mercure de France, Paris.

mains, ferait du conquérant, de l'envahisseur son esclave? Si ingénieusement que la thèse soit présentée, on ne peut s'empêcher d'être désagréablement impressionné, en débarquant à Anvers, par certaines mœurs architecturales qui ont dénaturé le visage de la ville de Rubens et qui coïncidèrent avec une invasion allemande, une emprise économique souvent dénoncée. Où est encore, parmi ces banques à coupoles dorées, ces *Warenhäuser* gigantesques qui rappellent la *Leipziger-strasse*, la petite ville flamande « très port-de-mer », la petite ville « de ses mille âmes » qu'a chantée Max Elskamp en tant de livres naïfs et adorables et qu'il a connue, n'en doutez pas, au cœur de la nouvelle Carthage, de même qu'il a connu Tamise et Zierikzee, Veere et Dixmude? Voici comment un autre Anversois, M. Charles Bernard définit l'Anvers moderne dans un article excellent sur Max Elskamp :

« Une ville allemande où les serveuses des brasseries seraient remplacées par des garçons et, bien que les agents de police portent un casque, plus de licence dans les rues ». Pourtant, ceux qui connaissent bien la vie anversoise vous révéleront que les riches Allemands qui commandent le marché de la ville, qui parlent en maître au port comme à la Bourse, bien loin de se montrer gallophobes, subventionnent un théâtre de langue française. Est-ce mécénisme réel, ou besoin d'affirmer sa suprématie par un raffinement de diplomatie ou bien encore puffisme analogue à celui du *Bildungsphilister*, dont parle Nietzsche?

Explique qui pourra... Il n'y a dans cette ville, d'ouvertement hostile à la France, à la langue et à la culture françaises que certains flamingants. Car Anvers, on le sait, est la citadelle, la Mecque du flamingantisme le plus rabique et le plus agressif. Verhaeren y commentait récemment, dans une conférence, quelques-uns des poèmes dans lesquels il a si magnifiquement exalté la beauté de la vieille terre de Flandre. A l'issue de cette conférence, un gros homme s'approcha du poète de la *Multiple Splendeur* et, l'apostrophant avec une rude familiarité : « Waa-

rom hebt ge niet dat alles in vlaamsch geschreven? » (Pourquoi n'avez-vous pas écrit tout cela en flamand) demanda-t-il. Verhaeren répondit tranquillement : « Parce que le français est ma langue maternelle comme celle de bien d'autres Flamands. » — « Waar is uw vader geboren? » (Où votre père est-il né?) reprit l'irascible flammingant. « A Bruxelles », répondit encore Verhaeren. « O ! 'nen Brusselaar » (un Bruxellois!) Et l'Anversois fit passer dans cette exclamation tout le mépris qu'un vrai flammingant d'Anvers professe pour Bruxelles qui a fait tant de concessions à la langue française. C'est dans cette langue, celle de toute son enfance, de toute son éducation que Max Elskamp a délicieusement chanté la « Flandre douce aux alouettes ». On conçoit qu'après un crime aussi abominable la gent flamingante ne l'aime guère. On lui a pris sa bonne ville ; on la lui a défigurée.

*Je n'ai plus de ville. Elle est soûle  
Et pleine de cœurs renégats,  
Aux tavernes du Golgotha,  
J'en suis triste jusqu'à la mort  
Je n'ai plus de ville. Elle est soûle.*

Le refuge du poète, c'est ce vieil hôtel paternel rempli d'œuvres d'art et de livres précieux, où s'écoulent ses journées toutes pareilles. La bibliothèque contient, à côté de chefs-d'œuvre typographiques des William Morris et des Walter Crane, à côté d'éditions rares des poètes symbolistes, une ample série d'ouvrages sur le folklore, l'histoire des religions et des métiers, la magie, les hypothèses néo-spiritiste et théosophique qui ont passionné Elskamp autant qu'un Maeterlinck. A côté de la bibliothèque est une vaste pièce où l'on trouve des appareils scientifiques, tout un atelier de typographie et l'outillage du graveur sur bois à qui nous devons les naïves, les exquises illustrations d'*Enluminures* et l'*Alphabet de Notre-Dame la Vierge*. Elskamp, poète de la vie populaire, qui a vécu parmi les simples gens du port et de la campagne, les

pêcheurs et les carriers, a toujours pratiqué quelques-uns de ces *métiers divins* qui ennoblissent les mains de l'homme et qu'a chantés M. Jean de Bosschère, son disciple. Pourquoi ne dirions-nous pas encore que Max Elskamp, passionné gnomoniste, a formé au cours de ces dernières années, une riche collection de cadrans solaires de tous les pays et de toutes les époques? Pendant près de quinze ans, il explora en folkloriste les villages de la Campine anversoise et de la Flandre Orientale, recherchant d'humbles objets qui eussent fait sourire tous les Pierpont — Morgans à la manque, mais qui pour lui, représentaient tout un monde aboli ou menacé de disparaître, évoquaient d'ancestrales coutumes dans lesquelles s'incarne l'âme d'une race. L'étonnante collection qu'il avait ainsi formée, Elskamp l'offrit à la ville d'Anvers pour en faire le noyau de ce musée de la tradition populaire, pour la constitution duquel il trouva des collaborateurs dévoués comme MM. Edmond de Bruyn, Charles Bernard, d'autres encore, mais qui est en grande partie son œuvre. Le musée est à l'étroit depuis longtemps déjà dans cette vieille maisonnette de briques rouges, à double pignon, qui fait corps avec le Musée Plantin, gloire d'Anvers, l'un des lieux où la poésie du souvenir parle avec le plus de douceur impérieuse à l'esprit et au cœur. Certes, il y a là moins d'objets qu'au Museon Arlaten ou à la maison alsacienne de Strasbourg, une collection moins riche mais moins hétéroclite aussi. Une méthode plus rigoureuse, un esprit plus d'accord avec la science moderne du folklore a présidé à l'ordonnance de ce petit musée, qui servira de modèle à ceux qui veulent créer à Liège un Musée de la vie wallonne. De temps en temps, Elskamp retourne le soir. Il est là chez lui. Il y va de préférence, le dimanche matin, en même temps que les gens du peuple, paysannes, dockers ou pêcheurs. Il est là, silencieux, savourant leur joie fruste, quand ils reconnaissent dans tant d'adorables et naïfs objets un peu de leur vie quotidienne, d'antiques traditions auxquelles on n'a pas dit tout-à-fait adieu et

qui forment le trésor de la race, un « trésor des humbles » infiniment touchant. Certes, Elskamp connaît, autrement que par des pièces de musée, ce « peuple sien » qu'il a chanté avec des accents si doux et si fraternels. Il a fréquenté les gens de mer, les gens du port de même que les paysans de la Campine et les carriers du Hainaut. Nul mieux que lui ne connaît le vieil Anvers populaire, ces quartiers étonnants, bariolés et grouillants de vie, qui avoisinent le port, où tout-à-coup, au détour d'une rue pleine de bars cosmopolites et de bouges à matelots, on a la surprise de découvrir une impasse tranquille, habitée par des autochtones, bordée de maisons à rouges toits dentelés. Une humble et délicieuse madone, assise dans sa caisse de verre, parmi les fleurs en papier doré et devant laquelle brûle la petite lumière inextinguible, préside aux ébats de toute une marmaille, aux longues parlottes de femmes aux poitrines rubéniennes, dont le parler est savoureux et haut en couleur comme leur visage. Une promenade avec Elskamp dans ces vieux quartiers du port, c'est un plaisir de tous les instants.

Le poète est né au cœur de ce vieil Anvers. Son enfance, saturée de l'odeur d'épices, de guano et de peaux de bêtes qui est celle d'un grand port de mer, s'est écoulée dans une maison de la rue Saint-Paul, proche le Canal au Sucre, les vastes hangars qu'emplit le fracas des métaux, le pavé qui tressaute au passage des longs et lourds chariots des « nations » (1) la forêt innombrable des mâts que domine l'arachnéenne dentelle de la tour de Notre-Dame. Le calvaire, d'un réalisme barbare, adossé aux flancs de l'église Saint-Paul, emplissait de visions tourmentées ses songes d'enfants. Tout près de là, habitaient les filles de joie, dans les rues du Ridijk, où des madones parées souriaient aux hétaires du fond de leurs niches, creusées dans les façades. Des fenêtres de la maison paternelle, l'enfant voyait passer les processions et les cortèges historiques,

(1) Sorte de compagnies de débardeurs.



les *landjuweels* et les *ommegancks* où Anvers déploie périodiquement, pour célébrer ses grands saints ou ses grands artistes, un goût du faste que les Espagnols ont accru. Dans cette maison, passaient des hommes à figure d'aventuriers dont les propos devaient exciter vivement l'imagination de l'enfant, des capitaines de bricks et de goëlettes qui rapportaient des terres lointaines après de longs voyages des pépites d'or et de beaux fruits aux vives couleurs. N'était-ce pas une perpétuelle invitation au voyage et Elskamp n'allait-il pas s'écrier à son tour : « Fuir ! là-bas fuir ? » Eh bien ! non : il resta car les liens qui l'attachaient à sa ville, à son peuple, à toute une humble vie qu'il avait découverte au cœur d'une grande cité tumultueuse, étaient plus forts que tout. Il vécut une vie de songes et de fécondes flâneries. De temps à autre, il avait la joie d'accueillir un hôte de marque, un grand poète qu'il admirait, de passage à Anvers et qui, selon l'expression de Laurent Tailhade « commis-voyageait en éloquence française ». Mallarmé, qu'il emmenait dans les bras de l'Escaut, à bord de son bateau de plaisance. C'est Paul Verlaine dont il savourait la joie enfantine, dans le temps que l'auteur de sagesse découvrait la ville de Rubens et de Notre-Dame, bonne aux marins. Le poète, en arrivant, manifesta tout se suite le désir de boire quelques *schiedams*, (prononcez : *Skidam*), histoire de se mettre « dans l'atmosphère » du pays. Puis il voulut voir la cathédrale. Chemin faisant, on rencontra un corbillard, un de ces extraordinaires corbillards surchargés d'or où s'étale magnifiquement, avec ce besoin de luxe dont nous parlions tantôt, l'insigne mauvais goût d'Anvers. « Oh ! s'exclama Verlaine arrêté net, cloué au sol, extatique. Oh ! être enterré là-dedans ! » Quand ils arrivèrent à la cathédrale, on fermait les portes. Ils se hurtèrent à un bedeau rogue et imposant à qui Verlaine, perdant toute onction, décocha quelques épithètes assez dures. L'après-midi, Verlaine, songeant à la conférence qu'il devait faire, demanda ce qu'il pouvait dire d'aimable aux membres du

« cercle artistique, littéraire et militaire » qui l'avait invité. On lui souffla en souriant « qu'Anvers, métropole des arts et du commerce » faisait toujours très bien. Le cliché enthousiasma Verlaine qui, le soir même, le remplaça et même le répéta une dizaine de fois. Les auditeurs et « ces messieurs du Comité » furent bien près de croire que Max Elskamp en faisant venir cet étrange bonhomme, s'était permis une bien mauvaise plaisanterie. Le lendemain matin, au réveil, Verlaine qui avait demandé à être payé en or, s'amusait dans son lit à faire tomber en cascade les quinze ou vingt louis qu'il avait reçus...

\*  
\*\*

### L'œuvre.

A présent que j'ai tout dit de l'homme, j'ai dit à peu près tout de son œuvre. (1) Max Elskamp, pour nous, est avant tout un admirable poète de la vie populaire. M. André Beaunier, trompé par la langue archaïque de certains poèmes, a vu en lui un mystique : « C'est tout à fait par hasard, dit-il, que Max Elskamp est né parmi nous. Il devait être le contemporain des mystiques du XIV<sup>e</sup> siècle : Ruysbroeck, Henri Suso l'auraient compris. En notre temps, il est dépaycé » (*La Poésie Nouvelle, Ed. Mercure de France, Paris, 1902*).

Pour nous, ce qui nous frappe et nous émeut chez le poète, c'est que sous une forme archaïque, on trouve des notations si justes et si fortes, une vision si aiguë de l'Anvers populaire d'aujourd'hui et de cette Flandre qui revit dans cent petits objets réunis au musée de folklore de la rue du Saint-Esprit.

(1) Œuvres publiées : *La Louange de la Vie* (1892-1895), comprenant : *Dominical, Salutations dont d'Angéliques, En symbole vers l'apostolat, Six chansons de pauvre homme*, (1 vol. *Mercure de France, Paris*). *Enluminures*, avec des bois gravés par l'auteur, (1 vol. *Lacomblez, Bruxelles*). *L'Alphabet de Notre-Dame la Vierge*, *Ed. du conservatoire de la tradition populaire, Anvers*.

*Marie, épandez vos cheveux*  
*Voici rire les anges bleus*  
*Et dans vos bras Jésus qui bouge*  
*Avec ses pieds et ses mains rouges,*  
*Et puis encor les anges blonds*  
*Jouant de tous leurs violons.*

L'homme qui a écrit cela, soyez-en sûr, a bien des fois regardé les petites madones, dans leurs caisses de verre, au fond des impasses voisines du Ridijk et de la Vieille Boucherie. Il est resté souvent aussi en contemplation, au musée, devant les merveilleux primitifs de la collection Van Ertborn. Certes, il est permis de trouver dans l'œuvre de Max Elskamp autre chose que de pures images. « Sa poésie, dit Remy de Gourmont, est emblématique vraiment, et surtout dans son premier recueil *Dominical*, elle a l'air parfois de raconter les emblèmes dont s'ornaient les singuliers livres, où l'on s'édifiait jadis, surtout en pays flamand, le *Miroir de Philagie* (*Den spiegel van Philagie*) ou cette *Contemplation du Monde* (*Beschouwing der Wereld*) que l'art admirable de Jan Luyken diversifie à l'infini. L'âme, personnifiée en un jeune homme, une jeune fille, en un enfant, traverse des paysages, agit sur les éléments, subit la vie, travaille à des métiers, se promène en barque, pêche, chasse, danse, souffre, cueille des roses ou des chardons » (*II<sup>e</sup> Livre des Masques*). Mais sans chercher le symbole, ne peut-on pas trouver une grande beauté à cette poésie qui, selon M. Robert de Souza « a touché de plus près qu'aucune, dans son parler et dans ses gestes, le simple. » (*La Poésie populaire et le Lyrisme sentimental*). Et Max Elskamp nous a fourni peut-être la meilleure des exégèses quand il a écrit en réponse à un critique : « J'ai aimé les petites villes, les navires et les anges et j'ai cru sage de de m'en tenir à cela. » Avec quelle justesse, il a, comme d'ailleurs Maeterlinck, Verhaeren et Grégoire le Roy, saisi le ton et, si j'ose dire, le « style » de la chanson populaire.

*Et la ville de mes mille âmes  
Dormez-vous, dormez-vous;  
Il fait dimanche mes femmes,  
Et ma ville, dormez-vous?*

C'est dans cet esprit qu'il écrit ses « six chansons de pauvre homme pour célébrer la semaine de Flandre. »

*Un pauvre homme est entré chez moi  
Pour des chansons qu'il venait vendre,  
Comme Pâques chantait en Flandre  
Et mille oiseaux doux à entendre,  
Un pauvre homme a chanté chez moi.*

*Si humblement que c'était moi  
Pour les refrains et les paroles  
A tous et toutes bénévoles,  
Si humblement que c'était moi  
Selon mon cœur comme ma foi.*

*Or, pour ces chansons, les voici,  
Comme mon âme, la voilà,  
Sainte Cécile, entre vos bras;  
Or, ces chansons bien les voici,  
Comme voilà bien mon pays*

*Où les cloches chantent aussi  
Entre les arbres qui s'embrassent  
Devant les gens heureux qui passent,  
Où les cloches chantent aussi  
Des Dimanches aux Samedis;*

*Et c'est pour toute une semaine  
Qu'ici mon cœur, sur tous les tons,  
Chante les joies de la saison,  
Et c'est pour toute une semaine  
Où chaque jour a sa chanson.*

Parfois aussi c'est le ton de la prière qu'il a voulu prendre :

*Et je m'en reviens de mer,  
Pauvre pêcheur,  
Maintenant et à l'heure  
De ce dimanche,  
Ainsi soit-il.*

C'est l'accent même de Paul Verlaine et de François Villon que nous retrouvons dans certaines pièces des *Salutations dont d'angéliques* souvent, cette poésie elliptique a le son plein et sûr, la riche musique des plus beaux sonnets de Mallarmé.

*Bonnes gens, il fait grand dimanche  
Et de gel, et de verglas,  
A la ville qu'endimanchent  
Les drapeaux des consulats.*

A chaque instant, ce poète, enfant d'une ville « très port de mer » a la nostalgie de *Celle*, que du quai Jordaens ou des rives de la Tête de Flandre on sent toute proche.

*Or voici tous les carillons  
De ma ville vers cette chose  
Proclamée dans l'air haut et rose :  
On voit la mer à l'horizon.*

Il chante la Vierge Marie « étoile de la mer » en d'exquises litanies et puis murmure avec humilité :

*Et Marie de mes beaux navires,  
Marie étoile de la mer,  
Me voici triste et bien amer  
D'avoir si mal tenté vous dire;*

*Car vous êtes beaucoup plus belle,  
Et le savent les matelots  
Que ce pauvre chant mal à flot,  
Car vous êtes beaucoup plus belle.*

Max Elskamp, quand il écrivit ses *Salutations*, avait, voulut avoir l'âme d'un pauvre pêcheur flamand debout dans sa barque perdue au milieu de la Mer du Nord, à l'heure où tombe le crépuscule...

LOUIS PIÉRARD.

# LE RÉDEMPTEUR

PIÈCE EN UN ACTE ET EN PROSE

---

A Charles-Henry

en toute amitié, cette page  
de la vie des simples.

C. D.

« Advenisti Redemptor Noster ».

(L'OFFICE DES MORTS.)

« Heureux les simples d'esprit  
car le royaume des cieux leur  
appartient. »

(L'ÉVANGILE.)

*Cette pièce a été créée par le Cercle d'Art théâtral « Les XIII »,  
le 25 octobre 1913.*

## PERSONNAGES :

KOBUS. . . . . 75 ans.  
NELLE. . . . . 32 ans.  
THYLDA . . . . . 13 ans.  
LE DOCTEUR . . . . . 50 ans.  
L'HOMME. . . . . 33 ans.

LE GARDE-CHAMPÊTRE

DEUX GENDARMES

TROIS PETITS ENFANTS.

## LE DÉCOR :

*De nos jours, dans un hameau perdu des Flandres, la nuit  
de Noël. Une chambre de la pauvre chaumière de Kobus.  
Deux portes ; l'une au fond, l'autre à gauche. Au fond,  
à droite, la fenêtre avec ses rideaux blancs. A gauche,  
une grande horloge dans son armoire en chêne, au  
premier plan, haute cheminée flamande où brûle un  
maigre feu ; dans la cheminée, un chaudron au bout  
de la crémaillère. Quelques chaises devant l'âtre, d'au-*

*tres à gauche entourant une table ronde. Aux murs des images de sainteté, sur la cheminée, une statuette de la Vierge.*

## SCÈNE I

KOBUS, NELLE, THYLDA, LE DOCTEUR.

*(Au lever du rideau, le docteur vient de la pièce de gauche suivi de Kobus et de Thylda. Nelle ferme la marche, les éclairant d'une grosse lampe de cuivre).*

KOBUS (à mi-voix).

Eh ! bien, monsieur le docteur ?

*(Nelle, le doigt sur la bouche, leur fait signe de se taire, elle regarde une fois encore dans l'autre pièce, puis, doucement, tire à elle, la porte).*

NELLE (au docteur).

Grand'mère est mal, n'est-ce pas ?

*(Silence, le docteur semble profondément réfléchir).*

LE DOCTEUR.

Oui... Il faut faire venir le prêtre...

KOBUS.

Ma pauvre Barbara !

*(Il semble que l'énormité du coup va l'abattre, il se laisse comme choir sur une chaise.)*

THYLDA (venant à lui doucement).

Grand-père.

LE DOCTEUR.

Ayez courage Kobus, c'est une rude épreuve.

KOBUS (comme à lui-même).

Ma pauvre Barbara, ma femme de cinquante années.

*(Thylda lui entoure, de ses bras, le cou, l'embrasse et essuie ses yeux).*

NELLE (à mi-voix, au docteur).

Elle est si mal que cela ? *(le docteur fait oui de la tête).*  
Elle est perdue ?

LE DOCTEUR (à *Nelle*).

Je ne puis plus rien... A moins d'un miracle...

NELLE (*même jeu*).

Elle souffre?

LE DOCTEUR (*même jeu*).

Non, c'est une lampe sans huile qui, doucement, va s'éteindre.

KOBUS.

Vous revenez demain, docteur?

LE DOCTEUR.

Si vous le voulez, Kobus.

KOBUS.

Si je le veux... Vous pensez donc que déjà, elle n'y sera plus?

LE DOCTEUR.

Les voies de la providence sont impénétrables...

KOBUS.

Partir ainsi, si vite, le bon Dieu ne voudra pas. Non, non... laissez-moi espérer encore.

LE DOCTEUR.

Ayez courage, Kobus, je reviendrai demain.

(*Scène muette. Nelle est allée prendre l'écharpe et le paletot du docteur posés sur une chaise, il se vêt lentement, serre, longuement, les mains de Kobus, caresse d'une tape familière, sur la joue Thylda, blottie près de son grand-père, remonte, précédé par Nelle*).

NELLE (*au docteur, sur la porte*).

Que Dieu vous garde, monsieur le docteur (*le docteur sort*).

## SCÈNE II

LES MÊMES, MOINS LE DOCTEUR.

(*Nelle referme lentement la porte, elle se retourne, les*



*yeux pleins de larmes, un geste éperdu jette le grand-père et Nelle dans les bras l'un de l'autre).*

KOBUS.

Ma pauvre Barbara, s'en aller ainsi !

NELLE.

Père, Père.

*(Sanglots. Kobus, le premier, dénoue l'étreinte, il s'assied. Thylda vient à lui).*

THYLDA.

Grand-père, espérons encore...

KOBUS *(la pressant sur son cœur).*

Chère enfant *(On entend au loin sonner les cloches) les cloches de Noël... la messe nocturne... l'autre année nous y sommes allés ensemble. (il semble plongé dans une profonde rêverie. Nelle s'enveloppe d'un châle, passe dans la pièce voisine, rentre en scène).*

NELLE.

Grand'mère n'a besoin de rien, elle dort.

*(Elle remonte comme pour sortir).*

KOBUS.

Ou vas-tu, Nelle ?

NELLE.

A l'église. Le docteur l'a dit... demander au prêtre de venir.

KOBUS *(se levant).*

Non, reste, j'irai.

NELLE.

Je ne veux pas grand-père, c'est loin pour vous l'église, par cette neige, je suis jeune, je serai vite de retour.

KOBUS.

C'est à moi d'aller, Nelle.

NELLE.

Mais il gèle vous dis-je, si vous alliez prendre mal.

KOBUS.

Qu'importe, à présent?

THYLDA.

Grand-père!

KOBUS.

Non, laissez-moi aller. C'est la coutume des vieux hommes d'ici et je veux jusqu'au bout accomplir mon devoir. Je l'ai conduite à Dieu le jour de nos fiançailles, c'est à moi de mener le Divin, jusqu'au lit où elle agonise.

NELLE (*se débarrassant de son châle*).

Puisque vous le voulez...

THYLDA (*apportant un vieux manteau*).

Couvrez-vous bien, grand-père.

KOBUS.

(*à Thylda la baisant au front*) Chère enfant! (*à Nelle, qui a entr'ouvert la porte de gauche*) Elle dort? (*Nelle fait de tête signe que oui*) Ne la réveillons pas... je dirai le chapelet pour elle, sur la route... à tantôt (*il sort*).

### SCÈNE III

NELLE, THYLDA.

NELLE.

Le docteur a dit : « à moins d'un miracle » Prions, Thylda.

THYLDA.

Et le Seigneur fera le miracle?

NELLE.

Demandons le lui, à genoux, mon enfant (*Elles s'agenouillent*). Fais le signe de la croix. Au nom du père et du fils et du Saint-Esprit.

THYLDA (*répétant*).

Au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit...

NELLE.

Plus bas, tu vas réveiller grand'mère. Prions... Seigneur, maître souverain du ciel et de la terre, nous venons vers toi, notre père de miséricorde, d'un cœur confiant, désespéré; écoute-nous, mon Dieu exauce-nous, guéris notre mère Barbara, pardonne-lui si elle t'a manqué par des paroles ou par des actes, nous t'en prions, nous t'en supplions, guéris-la, et nous t'aimerons tant que ton nom sera loué ainsi que celui de ton Divin Fils et celui de la Vierge Marie, par la suite des siècles et des siècles. Ainsi soit-il.

*(Elles font lentement le signe de la croix et se relèvent).*

THYLDA.

*(se frottant les yeux après avoir pris un instant sa poupée).*

J'ai sommeil.

NELLE.

Ne t'endors pas encore ma Thylda chérie... écoute... tu vas écrire à petit père qui travaille là-bas, dans les mines que grand'mère...

THYLDA.

Elle ne va pas guérir?

NELLE.

Si Jésus le veut.

THYLDA.

Il ne veut pas toujours?

NELLE.

Ecris à petit père, mon enfant.

THYLDA.

J'ai sommeil.

NELLE.

Il n'y a que toi qui sache écrire ici, tu as appris chez les sœurs.

THYLDA.

Te me diras une belle histoire?

NELLE.

Oui ma Thylda... écris...

THYLDA.

Celle de l'étoile et des bergers?

NELLE.

Je te la dirai celle-là.

THYLDA.

C'est l'étoile qui guida les bergers vers la maison où était Jésus?

NELLE.

C'est l'Etoile.

THYLDA.

Et les bergers suivirent l'Etoile et virent Jésus?

NELLE.

Oui, ils le virent car ils avaient la foi.

THYLDA.

Il y a donc des gens qui n'ont pas la foi?

NELLE.

Ecris, ma mignonne, il est tard, voici la plume, l'encre et le papier.

THYLDA.

Je voudrais voir l'Etoile (*Elle remonte, va à la fenêtre, soulève le rideau et regarde au dehors*). Comme il y en a, laquelle est-ce?

NELLE.

Je ne sais pas.

THYLDA.

Tu ne sais pas! j'aurais tant voulu savoir... Oh! ce doit être celle-là, sur notre maison. Regarde comme elle brille. Est-ce qu'elle brillait ainsi à Bethléem?

NELLE.

Je ne sais pas, Thylda.

THYLDA.

Tu ne sais pas... (*considérant l'étoile*) Comme elle brille, on dirait qu'elle fait signe.

NELLE.

Ne reste pas ainsi à la fenêtre, Thylda. (*On entend au loin sonner les cloches*).

THYLDA.

Ecoute les cloches, elles aussi ont vu l'étoile.

NELLE.

Fais le signe de la croix mon enfant, ce sont les cloches de Noël, la messe là-bas est commencée.

THYLDA (*redescendant*).

Les petits pauvres vont venir à la porte, pour chanter Noël?

NELLE.

Ils viendront tantôt, tu leur donneras des sous.

THYLDA (*à la table*).

Ah!... J'ai sommeil.

NELLE (*embrasant l'enfant*).

Ne t'endors pas ma Thylda chérie, fais un petit effort veux-tu, il le faut, écris à ton père (*Elle lui met la plume à la main*).

THYLDA.

J'ai si sommeil.

NELLE.

Ecoute, je vais te dire... A son père Yvo. Thylda.

THYLDA (*répétant machinalement endormie*).

Thylda...

NELLE.

Fait savoir (*L'enfant a laissé tomber la plume et s'est endormie*) pauvre petite, elle dort, moi qui la tourmentais... comme il fait calme... on dirait qu'il va arriver quelque chose... je n'aurais pas du laisser partir grand-

père... Le prêtre va venir, préparons la nappe, l'eau bénite (*Un temps*).

LE RALE (*dans la pièce voisine*).

Ah! Ah!

NELLE.

Grand'mère! (*Elle prend la lampe et d'un pas rapide passe dans la pièce voisine*).

#### SCÈNE IV

LES MÊMES, L'HOMME.

*Obscurité. L'âtre seul éclaire la chambre de sa clarté rougeoyante. l'horloge sonne. Le râle de la grand'mère s'apaise peu à peu. La porte du fond s'ouvre. Un homme entre, pauvre, déguenillé. Il secoue sur le seuil la neige de ses souliers, referme la porte, vient vers l'âtre, s'assied, il étend vers la chaleur, ses mains : la lune, par la fenêtre, tout d'un coup l'illumine.*

NELLE (*sortant de la pièce de gauche la lampe à la main*).

Notre Dame de Bonsecours qui êtes à Anvers, laissez-moi croire en votre miséricorde!

L'HOMME.

Il faut croire.

NELLE.

Qui donc a parlé? (*posant la lampe sur la table*) Ce n'est pas toi, Thylda?

L'HOMME (*se levant doucement*).

C'est moi. (*Il arrête d'un geste très doux, le cri d'effroi qui allait échapper à Nelle*). Ne t'effraie pas femme, je ne te veux point de mal... c'est vrai que je suis venu la nuit, comme un voleur, n'aie crainte, je n'ai passé le seuil de ta maison que pour me chauffer à ton feu.

NELLE.

S'il en est ainsi, sois le bienvenu, l'humble maison de Kobus est la tienne.

L'HOMME.

La maison du pauvre est la maison de Dieu !

NELLÉ.

Que le Seigneur soit avec nous, nous avons tant besoin de sa miséricorde. Tu viens de loin ?

L'HOMME.

De très loin, par delà l'Orient.

NELLE.

Je te croyais d'ici... Il me semblait te connaître.

L'HOMME.

Je ne suis qu'un passant, un pauvre parmi les pauvres.

NELLE.

Mais alors, tu dois avoir faim et soif. Tu vas manger et boire.

L'HOMME.

Tu es bonne, merci, je ne suis pas venu pour ce que tu crois, je n'ai ni faim, ni soif.

NELLE.

Tu dois être fatigué, il est tard et les routes sont rudes par cette neige. Il y a un lit de paille fraîche à l'étable, la vache et l'âne te tiendront chaud.

L'HOMME.

La bise a transi mes membres et j'ai tant marché que je ne sens plus la fatigue... laisse-moi rêver un peu, veux-tu, là, sur la pierre de ton foyer .

THYLDA (*endormie*).

L'étoile...

NELLE.

C'est l'enfant qui rêve, elle a vu tantôt... (*L'Homme a remonté la scène, il a regardé par la fenêtre, puis rêveur :*)

L'HOMME.

L'Etoile veille sur la maison de Dieu !

NELLE.

Que dis-tu?

L'HOMME.

Tu ne peux pas comprendre... et c'est inutile... Ce monde n'est qu'un songe et tout est recommencement.

NELLE.

Tes paroles sont étranges. Tu n'es pas un pauvre comme tous les pauvres; ils ont les mains tremblantes et la parole soumise. Tu ne m'as rien demandé...

L'HOMME.

Et cependant tu m'as tout offert.

NELLE.

C'est vrai, j'ai eu soudain confiance, Dieu me le rendra... Quelque chose me dit que n'es pas un mauvais homme, et bien que tu ne sois pas d'ici, il me semble te reconnaître... et je cherche à me rappeler où, déjà, je t'ai vu. (*Lui montrant une chaise au coin de l'âtre pendant qu'elle s'occupe à ranimer le feu*) Viens ici, au coin de l'âtre, tu seras mieux, la chaleur y est plus douce, maintenant, que le feu se ranime.

L'HOMME (*réveur*).

Comme tu es bonne, tu ne me chasses point, comme tant d'autres et tu ne me tournes point en dérision.

NELLE.

Je sais qu'il y a des gens qui sont ainsi, ils blasphèment Dieu, il faut les maudire ceux-là!

L'HOMME.

Non... non... Ils ne savent ce qu'ils font, il faut leur pardonner... S'il y a des mauvais riches, il y a tant de mauvais pauvres; il faut prier pour eux tous.

NELLE.

C'est trop de bonté, tu crois donc qu'il faille ainsi toujours rendre le bien pour le mal?



L'HOMME.

J'en suis sûr... Cependant, j'en ai beaucoup souffert.

NELLE.

Mais qui donc es-tu?

L'HOMME.

Un homme...

THYLDA (*dans son rêve*).

Jésus.

NELLE (*profondément remuée*).

Jésus... Thylda, mon enfant, que dis-tu?

THYLDA (*toujours dans son rêve*).

L'Etoile... Jésus...

NELLE (*regardant désespérément l'homme*).

Jésus!... Est-ce possible?... Seigneur est-ce vous (*l'homme, doucement fait « oui » de la tête*) Mais oui, Seigneur, c'est vous, pareil aux saintes images, je vous ai vu ainsi mille fois et ne vous ai point reconnu... et vos paroles toujours pareilles... et votre venue la nuit, comme un voleur... C'était écrit, Seigneur (*à genoux*)... et cependant jamais je n'oserai croire que c'est arrivé!

L'HOMME (*doucement*).

Relève-toi.

NELLE.

Est-il possible que vous soyez venu!... Vous me parlez, j'entends votre voix, mes yeux reflètent votre sainte image... Il me semble que je suis le jouet d'un songe, je n'ose croire à l'immensité de mon bonheur!

L'HOMME (*plus doucement encore*).

Relève-toi.

NELLE.

Non, non, laissez-moi vous adorer à genoux, oui, vous êtes le Seigneur car je reste sans crainte, le cœur plein d'une joie inconnue... Le Seigneur est venu et il m'a visitée...

VOIX D'ENFANTS (*dans le lointain*).

*Il est venu l'enfant divin.*

*Dans le besoin et dans la faim.*

NELLE.

Les enfants (*Il fait signe « oui » de la tête. Un temps*).

LE RALE (*dans la pièce voisine*).

Ah ! ah !...

NELLE.

Grand'mère...

(*Elle se lève et, comme affolée, se précipite à l'appel — un temps — on entend le râle de la grand-mère, puis, plus proche, le chant des enfants*).

VOIX D'ENFANTS

*Mais notre cœur est si petit*

*Qu'y a place seul Jésus-Christ.*

L'HOMME.

Les enfants chantent Dieu, mais pas un homme !

NELLE (*sortant éplorée de la chambre*).

Mon Dieu, venez à mon secours, notre mère Barbara se meurt de mille martyres, le prêtre arrivera trop tard... Que vous a-t-elle fait pour que vous la tourmentiez ainsi ?

L'HOMME

Tu es injuste, femme, la douleur te fait perdre la raison... Elle suit son destin, je n'y puis rien, il faut souffrir ici-bas.

NELLE.

Mais vous n'allez pas la laisser partir ainsi, vous êtes bon et secourable, vous seul pouvez la sauver, le docteur a dit qu'il faudrait un miracle.

L'HOMME

Que me demandes-tu là ?

NELLE.

Faites un miracle, Seigneur, laissez-moi vous conduire à son chevet, le temps presse, imposez à son front vos mains

saintes et vénérables... venez... (*il se laisse doucement conduire... ils sortent à gauche*).

## SCÈNE V

THYLDA, LES ENFANTS.

(*Les voix des enfants se sont rapprochées ; ils chantent à la porte*).

VOIX D'ENFANTS

Ouvrez, ouvrez, le paradis  
 Aux bonnes gens, il est promis  
 Qui donne aux pauvres, prête à Dieu  
 Qui règne, là-haut, dans les cieux.

THYLDA.

(*s'éveille peu à peu pendant le chant, elle frotte ses yeux gros de sommeil*). Noël ! Jésus est venu, les enfants chantent ! (*elle écoute encore*). Ils vont réveiller grand'mère (*elle va vers la porte, lentement, l'ouvre. On voit trois petits enfants encapuchonnés, le plus grand, au milieu, tient une lanterne en forme d'Etoile au bout d'un bâton*). Voulez-vous ne plus chanter, dites, on vous donnera des sous demain ?

NELLE (*en un cri, de la pièce voisine*).

Thylda... (*Thylda referme brusquement la porte ; à ce moment rentrent l'homme et Nelle en larmes, Thylda reste interdite*).

## SCÈNE VI

THYLDA, NELLE ET L'HOMME.

L'HOMME (*doucement*).

Elle ne souffre plus.

NELLE (*à Thylda, parmi des sanglots*).

Grand'mère est morte, nous ne la reverrons plus.

THYLDA (*se jettant au cou de sa mère*).

Petite mère !

## L'HOMME

Pleure, ô femme, tes larmes sont douces au ciel... Ta mère était vieille, malade... aujourd'hui ou demain ne lui fallait-il pas mourir?... Mourir, ce pauvre mot humain où tant de lâchetés se cachent!... Si tu savais, tes sanglots tourneraient en joie!

NELLE.

Nous ne la reverrons plus.

L'HOMME

Ne sois pas égoïste, il y a plus de joie pour elle, aux cieux.

NELLE.

J'espérais en vous, vous seul pouviez la sauver.

L'HOMME

Que pouvais-tu, si, vraiment, tu crois, espérer de mieux? Son âme s'en est allé au séjour des bienheureux. Le fils de l'homme est venu sauver ce qui était perdu.

NELLE.

Elle nous aimait tant...

L'HOMME

C'était son devoir... Ecoute : on ne vit pas avec les morts, il est tant de vivants à aimer. C'est dans l'amour de ceux-ci, que sera ta grande, ton unique consolation, pleure, femme, toutes tes larmes, elles sont la rosée bienfaisante à ton cœur, mais souviens-toi, Nelle, ma sœur, qu'il faut vivre pour aimer Thylda, Kobus et les autres, tous les autres, infiniment.

NELLE (*serrant Thylda sur sa poitrine*).

Mon Dieu, mon Dieu!...

L'HOMME.

C'est Dieu que ta détresse invoque, soumets-toi à sa volonté. Ecoute, plus tard tu réfléchiras à mes paroles, et tu ne t'inquiéteras d'autre chose que d'aimer ton prochain comme toi-même... Ta douleur te semble surhumaine,

monstrueuse, imméritée... Tu regarderas autour de toi et tu en verras d'autres aussi malheureux... ils ont faim, ils ont soif de bonté... et tu comprendras que les morts, sont les morts.

NELLE.

Ne dites pas cela, Seigneur !

L'HOMME.

Le bon médecin guérit les plaies avec le fer rouge... Il faut cependant que ta volonté renaisse et le sourire de tes yeux, puisqu'il y aura toujours des hommes et des femmes qui aimeront, d'autres qui souffriront et qu'il faut se soumettre à la volonté de Dieu, pour cela seul, qu'elle est sa volonté.

NELLE.

Je ne vous comprends pas, mon Dieu, mais puisque vous êtes le maître, que votre sainte volonté s'accomplisse.

L'HOMME.

Tu comprendras un jour qu'il ne doit être au monde que bonté et amour.

NELLE.

Puisque vous me le dites.

L'HOMME.

En vérité, il est proche le règne du seul amour, le temps où tous les hommes, vraiment, seront frères : le temps où l'on s'aimera avec bonté, sans désir, sans orgueil, sans haine, ou l'on aimera non par devoir, en l'amour de moi, pour le seul bonheur de s'aimer. C'est pour cela qu'une fois encore, je suis venu sur la terre.

NELLE.

Seigneur, c'est moi que vous avez choisie pour la divine annonce, je sens en moi un mélange de tristesse et de joie, déjà, je refoule mes larmes... Mets-toi à genoux Thylda, adorons le Seigneur qui vient nous porter sa parole (*elles vont s'agenouiller, il les en empêche*).

L'HOMME.

Non... non .. pas à genoux... ce n'est pas à genoux qu'il faut adorer son Dieu. Je veux mon église dans vos cœurs, non dans l'orgueil des cathédrales.

NELLE.

Et je vous écoute, Seigneur, sans crainte ni tremblement.

L'HOMME.

Pourquoi craindre, ma sœur, puisque tu crois?

NELLE.

Oh ! oui, je crois... je crois en toi, je veux partout clamer la bonne nouvelle. Le Seigneur est venu, le Maître est avec nous ! (*On entend au loin les cloches*) Ecoutez... on fait sonner les cloches ! (*rumeurs au dehors*). Et l'on vient sur la route, est votre peuple, Seigneurs et l'Étoile le conduit !

L'HOMME (*songeur*).

Mon peuple m'honore des lèvres, son cœur est loin de moi (*rumeurs plus proches*).

NELLE.

Non, non, il ne faut pas douter ; il vient en masse vous dire « tu es le Messie ».

THYLDA (*à la fenêtre*).

Oh ! oui ! il y a du monde, beaucoup de monde, sur la route !

L'HOMME (*réveur*).

C'est que quelqu'un m'a trahi.  
(*Les rumeurs se rapprochent, un temps, on entend un grand bruit derrière la porte ; on frappe*).

## SCÈNE VII

LES MÊMES, LE GARDE CHAMPÊTRE, DEUX GENDARMES,

LA FOULE AU DEHORS.

LE GARDE-CHAMPÊTRE (*aux gendarmes désignant l'homme*).

C'est lui... qu'on s'en empare.

NELLE (*voulant faire à l'homme un rempart de son corps*).

N'y touchez pas, c'est...

LE GARDE-CHAMPÊTRE (*avec un gros rire*).

Jésus... c'est qu'il le croit... c'est un fou échappé de l'asile.

NELLE (*regardant l'homme, désespérément*).

Un fou... non, non, ce n'est pas possible, vous n'avez pas pensé...

LE GARDE-CHAMPÊTRE (*riant*).

Est-ce qu'ils se trompent, les docteurs de l'Asile?

NELLE (*à l'homme*).

Et vous ne dites rien?

L'HOMME

A quoi bon?

LE GARDE CHAMPÊTRE (*aux gendarmes*).

Mettez-lui les menottes... ça y est... allons, en route (*le garde champêtre ouvre la marche, l'homme suit entre les deux gendarmes, enchaîné*).

L'HOMME.

Adieu, femme.

NELLE (*désespérément*).

S'en aller ainsi!

THYLDA (*le bras tendu vers le ciel*).

L'Etoile...

L'HOMME (*un instant révolté*).

Et pourtant... (*on l'emmène*).

CHARLES DESBONNETS.

## GUSTAVE VANZYPE

---

(suite et fin).

Au surplus, cette franchise qui caractérise tant de personnages de Vanzype le sert mieux que les plus habiles procédés. L'œuvre y gagne une clarté d'exposition, une fermeté d'accent, une puissance d'éloquence qui sitôt intéresse et subjugué.

Dans *La Souveraine*, ce noble et poignant drame de conscience où Renée, mariée à un faux esthète, se débat entre la résignation à l'écroulement de tous ses rêves et le désir d'obéir à la force souveraine qui lui commande de vivre, d'être une femme enfin, et d'être mère, cette sincérité d'attitude est plus apparente en raison même de la délicatesse du sujet.

Au début de la première scène, Renée vient d'achever à sa mère sa confession douloureuse. Olivier, son mari, pseudo-philosophe stérile et prétentieux qui se croit raffiné parce qu'il se fait une existence factice, des désirs bizarres et des ambitions ridicules, estime que l'homme fort doit se libérer de l'esclavage des sens et du cœur, que l'amour ne peut prendre le pas sur la raison et qu'il n'a pas le droit d'imposer à d'autres êtres l'obligation de vivre, de souffrir. Dans le mystère de son bizarre cabinet d'étude aux petits meubles de bois teinté, aux fenêtres closes de lourds rideaux, il ébauche de vagues pensées qu'il diminuerait à les écrire, à les faire passer par le dégradant labeur, et qu'il commente précieusement avec Klary Lilian, la peintresse détraquée. Et Renée souffre parce qu'Olivier ne l'aime pas, parce qu'il a étouffé sous des analyses sceptiques l'instinct de femme qui s'é-



veillait pour lui, parce qu'elle n'a pas à choyer un enfant, une petite vie frêle et pure qui aurait tout embelli.

Quand elle voit Blanche, la sœur de son mari, épouse aimante et adorée, un sanglot lui monte à la gorge : « Il semble qu'entrent avec toi l'amour, la joie fière, la maternité, tout à la fois le devoir souriant et la tendresse grave et consciencieuse ; tu traînes après toi, dans tes cheveux des parfums de caresses chaudes, sur tes joues des fraîcheurs de baisers d'enfants, tout le bonheur enfin, tout le bonheur, tout le bonheur ! »

C'est ce bonheur-là que Renée veut conquérir. Un voisin, Méryac, le lui offre ; mais elle résiste tant qu'elle garde un espoir de le trouver auprès de son mari. Et quand celui-ci la libère, en refusant de chasser Klary, c'est hautement, loyalement que devant lui et ses parents, elle revendique son droit de recommencer ailleurs sa vie manquée. Elle ne trahit ni ses devoirs d'épouse, ni ses devoirs de femme, n'ayant été ni femme, ni épouse. Et son père, qui s'oppose vainement à sa détermination, est contraint d'avouer : « Oh ! je ne l'approuve pas, mais je comprends sa révolte. »

Il n'est pas jusqu'au père d'Olivier lui-même, le vieux Darchi — lequel tout enorgueilli d'avoir un fils établi penseur, affecte le genre artiste et dissimule comme une tare sa sensibilité et sa tendresse — qui ne s'émeuve de la détresse morale de Renée et ne se demande s'il ne mérite pas, en tout cela, une part de reproche.

Et cette compréhension, à des degrés divers, de la souffrance, que l'isolement moral cause à Renée, nature ardente, avide d'affection et d'émotion ; les explications de Renée, à sa mère : « Vous m'avez faite très sensible et très honnête, mère, comme vous êtes très honnêtes tous deux ; mais notre honnêteté n'a pas le même âge et, si respectueuse que je sois de votre conscience, je crois avoir le droit de ne pas toujours penser comme elle » ; enfin l'absence d'émotion, la sécheresse des raisonnements spécieux d'Olivier, tout cela concourt à préparer le cri de révolte

de la scène finale et à lui faire « passer la rampe » sans qu'il perde de sa hardiesse et de son honnête sincérité.

Les frémissements de la volupté de vivre, le grand souffle pur des instincts souverains vibrent d'ailleurs dans l'atmosphère de cette belle œuvre qui en même temps qu'une noble affirmation du droit à la vie et à l'amour est une cinglante critique de ces cabotins de l'art, stériles dédaigneux de tout ce qui est la fécondité et le travail.



C'est l'égoïsme hypocrite et révoltant, la dureté de notre âme, notre méconnaissance de la pitié, des lumineuses joies de la générosité simple et de la commisération fraternelle que Gustave Vanzype a farouchement dépeints dans *L'Aumône*. Cette pièce en 4 actes nous montre Fortier l'honnête homme terrassé par la fatalité, compagnonnant sur la grand'route avec un vagabond de carrière, Ratieux, propre à rien et bon à tout faire, qui tend la main aux passants. Un paysan vigoureux le repousse. Une femme lui donne deux sous parce qu'elle a peur. Une autre fait la charité, car Dieu le lui rendra. Un fonctionnaire donne des conseils. Un autre passant paie la goutte. Un paysan haineux lui offre dix francs pour commettre un crime. Et Fortier, à ces divers aspects de la charité, sent bouillonner en lui ses indignations et ses rancunes.

Il rend visite à son ancien condisciple Tassin, industriel prospère, nullement odieux, mais qui incarne de façon saisissante la bienfaisance hâtive, grommelante et dédaigneuse des heureux. Fortier repousse comme une insulte les vingt francs qu'il lui tend. Le spectacle des misères qu'il rencontre à l'Assiette de Soupe met le comble à son exaspération. Il écouterait Ratieux, ira voler chez Tassin, le tuera s'il le faut, puisqu'il est traître à la solidarité humaine. Mais quand il entend le cri de terreur de M<sup>me</sup> Tassin, c'est lui qui d'instinct la défend contre Ratieux. Et quand il avoue à Tassin quelles étaient ses intentions,

l'industriel troublé se demande soudain s'il n'a pas méconnu son devoir, si c'est par l'avalissante aumône qu'il faut secourir le malheureux, s'il n'y a pas, de ce côté, quelque chose à faire...

Je ne connais l'*Aumône* que par les compte-rendus des critiques et ne puis qu'enregistrer ce que disait l'un deux, M. Lucien Solvay, au lendemain de la première :

« Par la seule vigueur de sa pensée, par la seule éloquence de sa parole, disant nettement en termes qui précisent et colorent les idées, par la seule simplicité de son art, très sincère, très franc et très rude, M. Vanzype a fait entendre au public des choses étranges, nouvelles, émouvantes, des choses auxquelles sans doute il n'avait pas songé, et qui le feront réfléchir ; il l'a forcé à prendre intérêt quand même aux pires misérables, aux vagabonds les plus loqueteux, aux faméliques les plus repoussants, et à écouter une voix, la voix d'une vague conscience, éveillant en nous des responsabilités inconnues.

« Ce résultat doit faire oublier — ou faire accepter — les maladresses, les duretés, le volontaire mépris de toutes les conventions scéniques que l'auteur accumule à plaisir, ne poursuivant qu'un but, celui de s'exprimer dans la forme la plus adéquate, la plus fidèle à sa pensée ; et il est certain que cette forme, à peine scénique, s'impose, par l'accent même de sa franchise toute personnelle. On peut dire que, dans les œuvres de M. Vanzype, et dans celle-ci particulièrement, le moment, la vie, qui constituent l'essence même du théâtre, sont bien moins dans l'action apparente que dans le langage ; et la vie ainsi rendue, est assurément plus haute que la banale agitation de fantoches qui trop souvent remplit le cadre des pièces de théâtre habituelles. »

★  
★

*Les Etapes*, pièce en trois actes représentée pour la première fois au théâtre du Parc le 29 janvier 1907, y fut reprise au cours de la saison belge de 1910. Invité

cette année-là, par l'éminent critique du « Temps », M. Adolphe Brisson, à l'honneur de publier dans le feuilleton dramatique du grand journal français une étude sur le « Théâtre en Belgique » voici le paragraphe que j'y consacrais à la reprise de l'œuvre de Vanzype :

C'est du vrai théâtre d'idées, et c'est aussi du théâtre à thèse, et c'est encore du théâtre de sentiment que la remarquable comédie de M. Gustave Vanzype, *Les Etapes*, qui après avoir obtenu il y a trois ans un succès passager, a conquis cette fois la place qui lui revenait — la première — dans notre production dramatique. Cette reprise était attendue avec curiosité. On se souvenait de l'intérêt éveillé par le sujet, un conflit de méthode entre deux médecins, le maître et le disciple, le beau-père et le gendre, qui s'aggrave jusqu'à la rupture et dans lequel la femme de ce dernier prend parti pour son père, contre son mari. On se rappelait l'effet produit par l'élévation de pensée et la noblesse d'intentions de l'œuvre. Et l'on avait gardé l'impression d'une tragédie bourgeoise se déroulant dans le monde de la science et qui ne paraissait guère possible hors de ce milieu spécial. Qu'en resterait-il maintenant qu'elle ne bénéficierait plus de l'attrait de la nouveauté? N'apparaîtrait-elle pas d'une philosophie trop sèche, d'une intransigeance trop voulue, d'une gravité trop monochrome?

On a eu le plaisir de constater que le drame sortait triomphalement de cette épreuve redoutable. Précisément peut-être parce que la thèse n'accaparait plus exclusivement l'attention, on a plus à loisir apprécié la vigueur de l'œuvre, la solidarité de son armature, sa valeur psychologique, ses mérites d'observation, sa vibrante intensité de vie et la belle envolée de la langue, exempte de toute lourdeur déclamatoire. Tout d'abord on n'a pas tardé à comprendre que la pièce avait une portée plus générale, et que si l'auteur avait prouvé son sens du théâtre en choisissant un milieu scientifique plus favorable évidemment au plein développement de sa thèse, celle-ci eût pu néanmoins être présentée

sur un tout autre terrain sans qu'on risquât d'en fausser la signification ni d'affaiblir la puissance dramatique du sujet. Le drame est conduit avec une sûreté magistrale et une grande sobriété de moyens. La lutte entre les deux médecins Thérat et Leglay, ardents apôtres des dogmes d'hier et de ceux de demain, emprunte à une parfaite compréhension des contingences, à un exact sentiment des réalités, une émotion prenante qui va jusqu'à l'angoisse et garde jusqu'en ses manifestations les plus élevées un intérêt de poignante humanité. Cela tient à ce que M. Vanzype nous présente des personnages bien vivants, vigoureusement dessinés, qui conquièrent notre sympathie par leur amour de la vérité et leur conscience du devoir, par la noblesse de leur attitude et la sincérité de leurs erreurs et leurs faiblesses, leur orgueil et leur emportement. Cela tient encore à ce que ce drame intime éveille des sentiments parfaitement accessibles au public en lui montrant la fatalité et la violence des rivalités entre générations, la nécessité de la confiance en soi pour poursuivre la tâche dont les résultats, quels qu'ils soient, marqueront une étape nouvelle vers la vérité, un pas nouveau franchi par le progrès. Cela tient enfin à ce que de toute l'œuvre et de son impressionnante conclusion se dégage la saine et réconfortante morale de l'utilité de tout effort sincère et de l'efficacité de toute aspiration généreuse.

On peut reprocher à M. Vanzype d'avoir trop rigoureusement développé sa thèse jusqu'en ses plus ultimes conséquences et d'avoir sacrifié la vraisemblance à la logique en nous montrant Madeleine, la fille du docteur Thérat, immolant l'amour conjugal à la gloire paternelle et rompant avec son mari parce qu'il s'est fait, par haute conviction de ses devoirs de savant, le démolisseur des théories chères à son maître. Certes, on peut expliquer l'attitude de Madeleine par un atavisme d'orgueilleuse intransigeance, par une piété filiale faite plus encore d'admiration aveugle que d'affectueuse vénération. Mais Madeleine aime son mari, elle va être mère, et ce double motif devrait suf-

fire, si la neutralité lui est interdite, à la rapprocher de Leglay, en dépit de toute logique et de toute conviction personnelle, non parce que son mari a raison, mais parce qu'il est son mari et le père de son enfant. Mais ceci, c'est une autre histoire, comme dit Rudyard Kipling, et nous ne savons ce qu'eût été ce nouveau drame, ni s'il y eût un drame. Tandis qu'en faisant de Madeleine une héroïne dont la grandeur nous émeut moins qu'elle ne nous blesse parce qu'elle viole une loi maternelle, M. Vanzype a fait une belle œuvre, noble et austère, toute frémissante de vie et tout imprégnée d'un profond sentiment poétique. Et voilà qui, plus que tout, suffirait à excuser cette anormale défaite de l'amour par la raison. » (1)

★  
★★

Quand Vanzype écrivit *Les Liens*, le problème de l'hérédité le préoccupait depuis des années. J'ai signalé plus haut le conte de *L'Instinct* : « L'Origine », où Jean certain d'être un enfant adultérin, d'être fils d'un ami de la famille, mort fou, se plonge dans l'étude des lois incertaines de l'hérédité, compulse des traités de la démence, y fortifie sa peur lancinante de la folie, et n'ose plus le regarder dans la glace afin d'échapper à l'effroi que lui donne le surgissement d'un être un peu semblable à l'« autre ».

Dans la *Révélation*, Blanche dit à Paul en lui montrant l'enfant au berceau qui d'un bras tâtonnant esquisse le geste de relever les cheveux vers le sommet de la tête : on dirait ton geste ! Et Paul s'étonne, puis s'émeut parce que ce geste lui révèle que cet enfant pour lui n'est point quelqu'un, mais tout lui-même, tout lui-même à qui ce geste menu vient de promettre l'immortalité par l'instinctive, par l'inconsciente et mystérieuse transmission d'un peu d'autres geste encore, et de pensées, et de volontés et

(1) « Le Théâtre en Belgique » par Auguste Vierset (Chronique théâtrale du « Temps » du 18 juillet 1910).

d'émotions, à travers le temps. Et il parle à Ruyenne de l'hérédité, de sa puissance, de la persistance de ses liens, de l'étrangeté de certaines transmissions.

Ces liens-là, le savant Grandal, frère d'une hystérique et d'un ivrogne, fils d'un père alcoolique et d'une mère déchue, petit-fils d'un gâteux, croit les avoir rompus par son énergie, son labeur, l'acquisition d'une science qui le classe parmi les plus célèbres chimistes. Il croit avoir échappé au passé maudit, à ce passé abominable dont son frère lui impose parfois encore la souillante vision quand il apparaît, menaçant, pour lui demander de l'argent. Par son implacable volonté, il s'est libéré du milieu natal, il a fait de soi un être différent de celui que la destinée préparait, de celui qu'on avait mis au monde. Et voici qu'il est en train de couronner son œuvre par une expérience qui en modifiant chimiquement le sol, permettra à la terre de donner deux fois le blé par été. Deux ans encore, et la terre sera prête.

Or, depuis quelque temps un malaise l'étreint. Un bourdonnement douloureux trouble son cerveau. Il y a en lui des voix, une multitude de voix qui chuchotent ensemble en un tumulte confus où grondent des menaces, des imprécations, où s'ébauchent des idées étranges, formidables, ou malsaines. Soudain il comprend. Ces troubles, ces voix, ça lui vient de son père, de son grand-père. Ce sont leurs vices, leur folie. Ce sont eux, les morts, qui vivent en ce cerveau qu'il voulait fort, lucide et conscient. Le docteur ordonne un repos absolu ; sinon dans un ou deux ans... Deux ans ? Le temps de finir son œuvre ! Dilemme effroyable : échapper à la folie ou priver les hommes d'un bienfait immense. Le choix de Grandal est fait. Il ira jusqu'au bout de sa tâche. Et devant un tel héroïsme, le docteur consent à l'aider, à se faire le complice de ce sacrifice.

Mais Grandal a un fils, René, un poète d'âme ardente qui a trouvé en l'exquise Maximilienne, une loyale jeune fille d'esprit droit, d'intelligence souple et déliée et de

tempérament artiste la fiancée de ses rêves. Ce fils, il le voit voué par hérédité aux mêmes affres qui le tourmentent, à la même déchéance qui le guette. A tout prix, il faut qu'il vive sans effort, sans pensée, comme une brute. Ce poète subtil, nerveux, exalté ne peut épouser Maximilienne, la fille du comte d'Hatain, une « fin de race » qui a la même sensibilité exaspérée, le même besoin avide de beauté, qui a trop d'ancêtres qui lui ont légué trop de raffinements. Qu'elle épouse un beau gars robuste, de race fraîche, qui ne pense pas trop. Que René choisisse une femme sans cerveau, une brute intacte, en qui ne parlent point de dangereux morts...

Et voilà le drame poignant qui se précise, le conflit d'âmes qui surgit avec toute la grandeur d'une tragédie antique.

Vainement le comte d'Hatain, qu'inquiètent peu les tares héréditaires, les deux jeunes gens qui acceptent vaillamment de courir leur chance, et la mère conjurent Grandal de céder.

— On dirait vraiment, proteste M<sup>me</sup> Grandal, qu'il n'est pas à moi, René, qu'il est à toi tout seul.

— Je voudrais, s'écrie Grandal, je voudrais pouvoir dire qu'il est à toi seule.

Cette exclamation suggère à la mère, résolue à tout pour assurer le bonheur de son fils, un mensonge sublime. Il n'a pas de droits sur René. Il n'est pas son père. Grandal atterré, chancelle. Déjà sa femme épouvantée avoue son subterfuge; mais Grandal ne la croit plus, ne sait plus quand elle a menti. Il balbutie, son cerveau se trouble. Le choc a déterminé les premières prodrômes de la folie. Il retrouve dans sa glace les yeux du grand-père. La chanson du fou voltige sur ses lèvres...

Et le drame s'amplifie avec une angoissante intensité.

L'opposition de Grandal n'a pas prévalu contre l'amour. Malgré eux, les jeunes gens se sont revus, l'irréparable s'est accompli. Un enfant naîtra. A qui ressemblera-t-il? se demande obstinément Grandal. Et soudain le visage



de René, modifiée par la barbe, l'hypnotise. Chose étrange! René est le portrait vivant de Jean, le demi-frère de Grandal, né d'un premier mariage de sa mère! Sa femme n'a point menti : René est son fils. Mais alors?... Quel mystère! « Quels morts sont avec nous dans la couche nuptiale? » ...A qui ressemblera l'enfant?

Sous ces émotions trop fortes l'esprit de Grandal sombre; à l'instant où on lui annonce le succès de ses expériences, il anonne le couplet grivois du grand-père gâteaux. Mais le blé lève, le blé lève! et le jeune couple d'un regard clair, affronte l'avenir qui s'avance.



Telle est cette œuvre puissante, magistrale, d'une unité parfaite, d'une simplicité qui est le comble de l'art, où rien n'est tenté pour séduire le public et dont l'intérêt découle uniquement du développement des idées et des caractères. Elle est l'exaltation enthousiaste de l'effet, de l'inquiétude salutaire qui nous excite et nous fortifie, de la confiance dans la vie, de l'esprit de sacrifice, de l'héroïsme du devoir librement accompli.

Et ce n'est point l'aboutissement d'une carrière déjà féconde. C'est l'épanouissement glorieux d'un talent dont la maturité nous fait présager la beauté des floraisons futures. Ce talent qui s'apparente à celui de François de Curel, d'Emile Fabre et d'Eugène Brioux par le goût du sujet social ou philosophique, le dédain des subtilités de psychologie amoureuse, la hauteur de pensée, la pureté de l'intention, la probité artistique et la maîtrise d'exécution, s'est fortifié par la recherche constante de la vérité, de la noblesse de l'idée, de l'émotion spirituelle et de la simplicité des moyens. Il a ses racines profondes dans la foi en l'optimisme, la beauté des choses, le culte de la vie, le sentiment du devoir et l'amour de l'humanité.

Et l'œuvre de Vanzype remémore ce qu'il dit lui-même de Vermeer de Delft :

« Il a pensé en regardant autour de lui. Jamais il n'a détaché ses yeux émerveillés des réalités humaines. Seulement, entre ce qu'il regardait et ce qu'il voyait s'interposaient la fraîcheur, la noblesse et la pureté de son âme. Il regardait le monde au milieu duquel il vivait, et ce qu'il voyait, c'était une humanité grandie... »

AUGUSTE VIERSET.

### Bibliographie de Gustave Vanzype

#### CONTES ET ROMANS.

- Histoire Bourgeoises*, contes. — Fernand Hoton, Bruxelles, 1892.  
*Romanesque*, nouvelle. — Weissenbruch, Bruxelles, 1893.  
*Claire Fantin*, roman. — Georges Balat, Bruxelles, 1900.  
*L'Instinct*, contes. — Georges Balat, Bruxelles, 1901.  
*La Révélation*, roman. — Lacomblez, Bruxelles, 1904.

#### Critique.

- Nos peintres* (Trois vol. illustrés). — Lacomblez, Bruxelles, 1905.  
*Eugène Laermans* (avec illustr.) — Van Cest, Bruxelles, 1908.  
*Vermeer de Delft* (avec illustr.) — Van Cest, Bruxelles, 1908.  
*Franz Courtens* (avec illustr.) — Van Cest, Bruxelles, 1908.

#### Théâtre.

- Le Père*, pièce en un acte, en collaboration avec M. Fernand Hoton (Théâtre Moderne 1890).  
*L'Enfant*, trois actes, (Théâtre Molière, 1893).  
*La Gêne*, trois actes (Théâtre des auteurs belges, 1894).  
*Le Gouffre*, trois actes (Théâtre du Parc, 1895).  
*L'Echelle*, trois actes (Théâtre Molière, 1895, Théâtre de l'œuvre, 1898).  
*Tes Pères et Mère...*, trois actes (Théâtre du Parc, 1897).  
*Le Patrimoine*, quatre actes (Théâtre Molière, 1897).  
*La Souveraine*, trois actes (Théâtre Molière, 1899).  
*L'Aumône*, quatre actes (Théâtre du Parc, 1901).  
*Les Etapes*, trois actes (Théâtre du Parc, 1907).  
*Les Liens*, trois actes (Théâtre du Parc, 1912).

#### Collaboration.

Le Rapide. — La Nation. — La Gazette. — L'Express. — La Meuse. — La Flandre libérale. — L'Eventail. — La Vie intellectuelle. — La Revue de Belgique. — La Belgique Artistique et Littéraire. — Gil Blas (Paris). — L'Art et les Artistes (Paris). — Le Soir-Noël. — L'Almanach de l'Université de Gand, etc...

## SONNETS

## I

*Ce m'est une très grave et très humble douceur  
De penser que ces mots que dans l'ombre j'épelle  
Au pied de votre image, en cette humble chapelle,  
Ne monteront jamais jusqu'à vous. — Une fleur*

*Au parfum grave et très subtil brûle dans l'ombre,  
Et son parfum, comme un encens, monte vers vous :  
Que le silence d'une fleur vous soit plus doux  
Que toute voix de pèlerin fervent et sombre!...*

*Par un matin rieur vous m'êtes apparue,  
Et j'ai cru te connaître alors, blanche inconnue,  
Et tenir ton beau front si pur entre mes mains ;*

*Pourtant me voilà seul, et j'étais seul sans doute,  
Et l'avenir m'attend, dehors, sur l'âpre route...  
Mais je m'attarde encore à vous parler en vain.*

## II

*Je priais dans le soir une vierge inconnue,  
Et c'était toi que je priais sans le savoir.  
L'encens des fleurs comme des flammes dans le soir  
Montait avec ma voix implorante et menue.*

*C'est toi que je priais sans le savoir encor,  
Et dans mon cœur, alors, la force est descendue.  
Maintenant, dans l'encens des fleurs, l'aube est venue.  
Ah! je t'aime, je t'aime, et me sens doux et fort!*

*Mais tu te penches à mon bras, si frêle toute,  
O toi que j'implorais en tremblant dans le soir,  
O ma pauvre madone! Et maintenant j'écoute*

*Chanter dans le matin, clair et fervent, l'espoir  
De te donner, en sa douceur, ma bien-aimée,  
La force qui me fut par toi-même donnée.*

# A travers la Quinzaine

---

## LES FAITS ET LES IDÉES

---

### Critiques.

Dans une conférence organisée par la société *les Amis de la Littérature*, M. Hubert Stiernet a retracé la figure de feu Gustave Frédéric, le critique littéraire de l'*Indépendance belge*, qui fut naguère l'une des « bêtes noires » de la *Jeune Belgique*. Frédéric était un homme d'esprit. Il écrivait agréablement. On a remarqué que parmi les critiques qu'il adressait à la jeune génération littéraire, il en était qui ne manquaient pas de justesse. Je n'en disconviens pas. Ce qu'on était en droit de lui reprocher, ce qui le condamne encore aujourd'hui, c'est qu'en présence de ces jeunes écrivains, qui fondaient une littérature, il ne comprit rien à leur foi ni à leurs espérances, il ne comprit rien à la grandeur de leur effort, il méconnut la valeur patriotique de leur entreprise. Au lieu de nous aimer et de nous aider à vaincre l'hostilité de l'esprit public, il nous jugeait de haut, avec un sourire ironique. S'il lui arrivait d'être bienveillant pour tel auteur ou pour tel ouvrage, c'était sans chaleur et comme par condescendance. Il aurait pu, il aurait dû être l'ami généreux, qui devant cette équipe inespérée et imprévue de jeunes talents, sensible à leurs qualités plutôt qu'à leurs défauts, partageant leur enthousiasme, allait marcher avec eux à la conquête du public, et travailler avec eux à fonder cette littérature nationale, objet de tous nos travaux. Il n'en fit rien. Au lieu d'empoigner un clairon et de s'élançer avec nous, il préféra

continuer de jouer son petit air de flûte en nous regardant passer. Et ce petit air de flûte le plus souvent se moquait de nos fanfares. Tout de même c'est de nos instruments et non du sien que sont sortis *La Sagesse et la Destinée*, *la Vic des Abeilles*, *Monna Vanna*, *l'Oiseau bleu*, *les Soirs*, *les Débâcles*, *les Forces tumultueuses*, *les Rythmes Souverains*, *Toute la Flandre*, *Hors du Siècle*, *la Frise empourprée* et vingt ou trente autres ouvrages qui ont véritablement donné à la Belgique un rang dans la Littérature contemporaine.

Il ne l'avait pas prévu. On ne lui en fait pas un crime. Il ne pouvait le prévoir, parce qu'il *ne nous comprenait pas*. Et toute la critique des journaux lui emboîtait le pas, — avec infiniment moins d'esprit et d'élégance, parce qu'elle ne nous comprenait pas davantage. L'incompréhension totale, obtuse, massive, imperméable et incurable, tel était le péché mignon de la critique belge de 1880.

Aujourd'hui les bonnes gens et les critiques eux-mêmes s'imaginent que la situation a changé. La notoriété est arrivée pour un certain nombre de nos romanciers et de nos poètes; pour quelques-uns, la gloire. Et notre bonne presse, d'abord un peu surprise, ne manque pas de saluer congrûment leurs œuvres nouvelles. Elle le fait avec sympathie, car ses yeux se sont ouverts, — grâce surtout aux leçons de l'étranger, — et à présent elle comprend l'importance de notre littérature et quel rayon de beauté elle met au front de la patrie.

Donc?... Eh bien, non, rien n'est changé. Le même esprit règne dans la presse et dans le public. Ce qui s'est passé vers 1880 se renouvelle... Même incompréhension, même hostilité, inconsciente peut-être, mais foncière... Frédéric est toujours là. Il a changé de journal, voilà tout... Mais il n'a, — ou plutôt sa descendance n'a, selon la formule consacrée, rien appris, rien oublié!

Oh! il ne s'agit plus des poètes ni des romanciers; ils ont fait leur trouée, ceux-là; on s'est accoutumé à leur rendre hommage. Mais nos auteurs dramatiques! Pensez-

vous? Il y a des écrivains qui s'avisent d'écrire des pièces de théâtre! Et surtout il y a des hommes de lettres qui, de complicité avec le gouvernement, ont la prétention de faire représenter des pièces belges! Ces misérables ont remarqué, — avec tout le monde, — qu'il est mille fois plus difficile à un auteur belge de faire représenter un drame ou une comédie que de publier un livre; ils ont constaté, après toutes les personnes compétentes, — qu'un auteur dramatique n'apprend son métier, — la technique de son art, — qu'en faisant représenter quelques pièces; — ils savent que l'on dit communément que les belges n'ont pas le tempérament dramatique, — comme on disait il y a vingt-cinq ans qu'ils étaient incapables d'écrire de bons vers ou de bons romans, — et ils ont soupçonné que la première sentence n'a probablement pas plus de valeur que la deuxième, qui a été assez brillamment démentie par toute une pléiade de poètes et de romanciers; ils se sont avisés enfin qu'il serait peut-être aussi beau de travailler à la fondation d'un théâtre belge qu'il le fut naguère de créer notre glorieuse école de poésie et de roman. M. Edmond Picard imagine de couronner sa brillante carrière en obtenant des pouvoirs publics l'aide et la protection indispensables. A l'âge où la plupart des hommes se contentent de jouir, en repos, des fruits de leur activité, il va frapper de porte en porte. Il convainc les ministres, il obtient le patronage du Roi, qui lui accorde aussi un don pécuniaire. Et voilà que le gouvernement, conscient du rôle que jouent les lettres dans la vie morale d'une nation, donne des subventions, organise un esai. Une campagne théâtrale est ouverte... Et que voyons-nous? La presse de 1913 à l'endroit du théâtre belge se comporte exactement comme la presse de 1880 vis à vis de la *Jeune Belgique*. Même méconnaissance du but poursuivi. Mêmes ricanements. Mêmes sarcasmes. Oh! je les reconnais, ces beaux merles siffleurs! Je les ai vus d'assez près naguère et je n'ai pas oublié leurs façons. Les têtes ont changé, soit! Mais ce sont les mêmes plumes trempées

dans la même encre. M. Stiernet a été bien inspiré en dressant l'image posthume de Frédéric à l'Hôtel de Ville de Bruxelles à l'heure où le peuple des critiques se remet à grouiller : c'est le fantôme d'un prince qui réapparaît à ses soldats comme dans des ballades allemandes, pour les conduire de nouveau au combat traditionnel!

Eh quoi! dira-t-on; au nombre de ces critiques n'y a-t-il pas des gens d'esprit? N'y comptez-vous pas de nombreux amis? N'y retrouvez-vous pas même d'anciens compagnons d'armes?

Mais oui! Mais oui! Il y a là des hommes spirituels, aimables et charmants, — excepté quand ils parlent du théâtre belge. Mais il leur est venu sur les yeux la taie, la terrible taie qui aveuglait leurs prédécesseurs. Ils ont des yeux, j'aime à le croire, mais ils ne voient point. Ils ne voient point que nous nous efforçons de fonder une chose aussi belle que notre *Jeune Belgique* d'antan. Ils ne voient point les mérites de nos débutants; ils ne considèrent, — avec quelle attention! — que leurs défauts; ils ne voient point qu'il y a un public à éclairer et à conquérir, une entreprise généreuse à défendre, une idée à propager, un idéal à servir. Ils ne voient rien! Ils ne veulent rien voir. Et ce qu'il y a de pis, ce qui est irrémédiable, c'est qu'ils sont honnêtes et sincères. Les pauvres gens! Comme je me contenterais de les plaindre s'il n'était nécessaire de les combattre! Car il est des morts qu'il faut qu'on tue! Et Frédéric, dans ses réincarnations actuelles, est de ceux-là!

IWAN GILKIN.

## LES PEUPLES ET LA VIE

### Peintres et Ecrivains.

Un journaliste allemand, M. Fritz Stahl, rédacteur au *Berliner Tageblatt* a eu l'ingénieuse idée d'interroger des peintres et des écrivains de son pays sur les influences qu'ils avaient mutuellement exercées les uns sur les autres. Il semble qu'à notre époque la littérature et les beaux-arts se soient souvent rapprochés sinon confondus. Tel écrivain se servit d'images qui évoquaient directement la manière du peintre. Chez nous Lemonnier et Demolder nous donnèrent des paysages plastiquement sentis, et en France, Leconte de Lisle, pour ne citer que ce poète, composa des vers où l'art du sculpteur était apparent. Il est bien peu de littérateurs qui de nos jours ne s'intéressent pas au mouvement artistique, et plus d'un est descendu dans l'arène où se livrait le combat esthétique. Les exemples sont trop nombreux pour que nous tentions de les rappeler. La littérature, à son tour, exerça une incontestable influence sur les peintres et les sculpteurs, qui leur empruntèrent les sujets de leurs œuvres. N'a-t-on pas, à de nombreuses reprises parlé, non sans dédain, de peinture littéraire?

L'unité en art fut un des problèmes du XIX<sup>e</sup> siècle. Wagner fut un de ceux qui tentèrent de réunir la littérature, la musique et la peinture. Faut-il rappeler les innovations faites en matière théâtrale par Reinhardt, Rouché et tant d'autres qui voulaient que la puissance du verbe exprimé par la parole fût soutenues ou augmentée par l'éclat du décor. Le peintre russe Bakst est célèbre par les décorations qu'il esquissa pour des ballets. Musique et peinture ont rompu le divorce qui semblait les diviser et la littérature a si souvent montré une vive sympathie pour les beaux-arts qu'on aurait mauvaise grâce



à douter des bons rapports que ces deux genres de l'intellectualité entretiennent.

M. Fritz Stahl a posé deux questions. Aux peintres il a dit : « Un poète a-t-il exercé une influence sur votre art? » Aux poètes « Avec quel peintre vous sentez-vous en communion dans vos créations? »

Et voici les peintres qui répondent.

M. Louis Corinth est un des peintres de l'Allemagne dont la personnalité est la plus accusée ; il est l'auteur de cette extraordinaire *Crucifixion* du musée de Leipzig où le Christ est montré expirant entre des soldats romains d'un saisissant réalisme.

M. Louis Corinth n'ose pas se prononcer sur les influences exercées sur l'art par la littérature moderne. Son auteur préféré serait Wedekind parce qu'il y a dans son talent quelque chose de pictural, mais il avoue avoir de grandes prédilections pour les classiques, Homère et la Bible, Skakespeare et les classiques allemands, Don Quichotte et Tristram Shandy.

M. Franz von Stuck, le grand peintre allemand, dont le tableau *La Guerre* a acquis une réputation universelle répond en quelques mots très brefs : l'art doit primer. Cependant il veut bien reconnaître que parmi les poètes modernes, Ludwig Thoma et Gottfried Keller le grand écrivain suisse, ont produit sur son esprit une forte impression.

M. Hans Baluschek avoue qu'au temps où il cherchait à « accorder son moi idéaliste avec la réalité », il trouva un soutien auprès de Balzac, Zola, Strindberg, Ibsen et Dostoiewsky.

Écoutons ce que nous dit le célèbre artiste Max Liebermann :

« Lorsque j'étais en âge d'école je ne lisais que... ce que je devais lire. Je n'éprouvai mes premières joies de lectures qu'à l'âge de 20 ans, lorsque je vins à Weimar, à l'Académie de peinture. Il va de soi que j'aimais Goethe à la folie. J'habitais en face de la maison de Goethe laquelle n'était pas encore un musée national, mais qui était alors

habitée par les petit-fils de Goethe, Wolf et Walter — gens maladifs dont l'un avait le titre de conseiller de légation — et qui était restée dans le même état que Goethe l'avait laissée à sa mort. Par un sentiment exagéré de piété pour leur grand-père ; ils habitaient les pièces des mansardes et ce n'était que lorsque venait — de Vienne, je crois — leur mère Ottilie — que s'ouvrait le grand salon vert du premier étage où Goethe recevait ses hôtes.

» Souvent lorsqu'à la fenêtre je lisais un ouvrage de Goethe et que de mon livre mes yeux se fixaient sur la maison située en face de la mienne, je croyais voir devant moi Goethe en chair et en os.

« Tes efforts et ton but constants sont de donner à la vérité une forme poétique, les autres cherchent à réaliser ce qu'ils appellent de la poésie, de l'imagination et cela ne donne qu'un pitoyable instrument. » C'est par ces mots que dans *Vérité et poésie* Merck caractérise Goethe et si l'on va au parc de Weimar, ou à Tiefurt, au Belvédère ou à Ettertburg, partout on reconnaît la vérité à laquelle le poète a donné la forme poétique. Et quand je lis *Madame Bovary* ou Balzac, Niels Lyhne ou Dostoiewsky, je vois se vérifier la parole de Goethe : « l'esprit de la réalité est le véritable idéal. »

» Pour Goethe, j'ai oublié Schiller dont le *Wallenstein* et la *Fiancée de Messine* m'avaient fort déplu en classe, et il n'y a que dix ou douze ans que j'y suis revenu. J'avais trouvé par hasard sur la table de ma fille un volume de Schiller. Je commençai à lire *Cabale et Amour*, et je fus si fortement pris que non seulement je lus la pièce jusqu'à la fin, mais encore dans la même journée *Fiesque* et les *Brigands*. Puis je lus ses merveilleux traités d'esthétique, et « ses naïves et sentimentales directions » me parurent aussi précieuses que les écrits de Lessing.

» Mais j'ai encore en moi cette naïve conception que le vrai poète est le lyrique exprimant ses sentiments en vers, et les vers que je préfère sont ceux qui sont rimés.

» Naturellement je m'intéresse vivement à la poésie con-

temporaire ; j'ai assisté aux premières représentations du théâtre libre et j'ai fait partie de la rédaction de *Pan*. Mais dans l'art il en est comme dans la vie, on revient toujours à ses premières amours. »

Un autre artiste Kâthe Kollwitz indique le *Germinal* de Zola comme le livre qui produisit sur son esprit l'impression la plus profonde puis Dostoiewsky avec les *Frères Karamazow*, Gorki, avec *Asile de nuit*, Gerhart Hauptmann avec les *Tisserands*.

Alfred Kubin se prononce pour les œuvres de Wells et de Frédéric Boutet.

M. Arthur Kampf, dont on put apprécier des œuvres remarquables dans la section allemande de l'exposition de Bruxelles, en 1910, nous confie qu'il fut dans sa jeunesse impressionné par les œuvres de Dickens et de Zola, par ce dernier surtout dont il admira *Germinal*, *l'Œuvre* et le *Ventre de Paris*.

Passons aux écrivains :

M. Hermann Bahr, un des écrivains viennois les plus féconds, et dont les « Nouvelles gens » purent en 1887, à tort où à raison, faire prévoir les *Ames solitaires* de Hauptmann, attribue aux arts plastiques une forte influence sur la culture, et il termine sa réponse à Fritz Stahl par ces paroles caractéristiques :

« Si je devais écrire une histoire de la philosophie, je l'accompagnerais de gravures, Platon avec la Frise du Parthénon, maître Eckart avec Dürer, Giordano Bruno avec Léonard de Vinci, et ainsi le texte pourrait être court. »

M. Ernst von Wolzogen, romancier fécond, né à Breslau en 1855, écrit :

« Ma demeure est remplie de tableaux. La plupart m'ont été donnés en souvenir par des artistes dont j'étais l'ami. Chacune de ces toiles possède pour moi, à côté de sa valeur artistique, un puissant caractère de sympathie. La joie de les avoir près de moi, de me rappeler par eux des souvenirs qui me sont chers est si forte que les perdre équi-

vaudrait à la perte d'un ami. Mais les meubles qui m'ont été transmis par héritage de famille, les antiquités et les curiosités, que je suis parvenu à sauver de mes divers naufrages ou que j'ai acquis ou reçus dans des conditions particulièrement favorables, j'ai pour eux une tendresse égale à celle des œuvres d'art proprement dites. Il m'est impossible notamment de travailler dans une banale chambre d'hôtel. Je dois pour le faire être entouré de mes livres et de mes tableaux, ou encore d'une belle nature. C'est dans la forêt que je travaille le mieux, pas devant ce qu'on appelle ordinairement un beau point de vue, car regarder dans le lointain me distrairait — mais dans une des chapelles crépusculaires de la grande cathédrale verte. Comme je n'ai jamais pu, malgré mon amour enthousiaste de la nature et ma grande sensibilité, peindre de paysages, je n'ai jamais ressenti en présence des œuvres plastiques une assez forte émotion pour pouvoir être influencé par eux dans une création ou en traduire l'impression en littérature.

» J'ai recueilli des impressions inoubliables de l'étude minutieuse que j'ai faite des grands artistes des Pays-Bas dans les galeries de Bruxelles, d'Amsterdam, de La Haye et de Saint-Pétersbourg. Je me suis enthousiasmé avec passion pour Boecklin. Je suis avec un vif intérêt les luttes des peintres vivants pour trouver de nouvelles formes d'expression, et cependant je mentirais si je soutenais que mes propres créations ont été influencées par ces impressions, comme ce fut franchement le cas par ma participation au mouvement naturaliste de 1880 ou par mes relations avec les grands poètes de la Russie, ou de la Norvège. »

M. Herbert Eulenberg, un poète dramatique, d'inspiration très originale écrit :

« De tous les peintres modernes, Van Gogh a exercé sur moi la plus grande influence. Le premier tableau que j'ai vu de lui chez Osthuis, à Hagen, — c'était un paysage avec des arbres dans le vent — m'émut si fortement que

lorsque je lui eus tourné le dos pendant le déjeuner, je dus constamment me retourner comme si quelque chose de vivant était assis derrière moi.

» Après Van Gogh, c'est Cézanne qui m'a le plus ému. Quand j'écrivais mon livre *Le tournant de l'histoire*, j'y pensais souvent. C'étaient surtout ses tableaux de villes qui me parlaient le plus fortement. Des paysagistes antérieurs à Cézanne, ce fut Manet qui me fit le plus d'impression, et des allemands nos contemporains, abstraction faite de mes amis rhénan, Deusser et Clarenbach, c'est Holder et Trubner que j'aimai le plus.

» Quelles émotions, quelle joie pure, quelles délices je dois à la peinture ! Soyez tous bénis, peintres pour les frissons que vous m'avez donnés. »

M. Georges Engel dit :

« Je vois et je sens qu'il règne dans la production littéraire de notre temps une curieuse hésitation entre le romantisme et le réalisme.

» Boecklin, cet imaginaire de la couleur, qui, en dépit de ses tonalités pareilles à des bulles de savon, n'a pu, grâce à son sentiment de la nature très réel et très clair, perdre la terre sous ses pieds, est par la puissance créatrice qu'il possède de faire chanter et résonner la forêt, la montagne et la mer, mon guide constant à travers les réalités de la vie poétique. Et, d'autre part, il me semble que le puissant réalisme d'un Liebermann et d'un Israël est digne de trouver un écho dans la production littéraire.

» Il y a mieux encore !

» Je crois que ces peintres sont pour les jeunes poètes un bouclier et une protection contre un romantisme sombre et nuageux, qui depuis peu a perdu tout rapport essentiel ou symbolique avec le peuple allemand, à cause de sa faiblesse malade et de ses formes rassassées et fragiles. Car notre peuple travaille et il est sain malgré tout. »

M. Thomas Mann, un jeune écrivain dont les œuvres ont été fort appréciées et discutées en ces derniers temps en

Allemagne déclare qu'il doit très peu aux peintres et aux sculpteurs. Il est, dit-il, un homme d'oreilles « formé par la langue et par la musique », mais il prend soin de nous confier qu'une reproduction du *Bois Sacré*, de Boecklin est suspendue au dessus de sa table de travail et que souvent il y jette un regard et s'en trouve réconforté.

M. Frank Wedekind est un des auteurs dramatiques les plus originaux et les plus personnels de l'Allemagne; un satiriste, une sorte d'enfant terrible qui effraye les Philistins.

Voici comment il s'exprime :

« Si je donnais à Max Liebermann la préférence sur Max Klinger, Klinger le croirait et le trouverait bon, mais le grand psychologue qu'est Liebermann douterait de ma probité.

» Depuis quatre-vingts ans les arts plastiques considèrent comme une raison même de leur existence de s'écarter de la photographie. Dans cette chasse à l'invisible et à ce que l'artiste seul peut voir, l'on est emporté par des énergies insoupçonnables vers des hauteurs également insoupçonnables.

» Si l'on demande quel est le peintre contemporain qui donne la plus forte émotion on pense, sous le nom de peintres, à bien des artistes plastiques, mais pas à un peintre dans le sens que Titien serait un plus grand peintre que Michel-Ange, tandis que naturellement Michel-Ange m'émeut plus que le Titien.

Si l'on en juge d'après le poids et la profondeur de l'invisible qui est visible dans toute œuvre d'art, Max Liebermann me paraît le plus grand peintre. Les affiches de l'armée du salut et les convulsions calvinistes de Ferdinand Hodler ne peuvent m'égarer. Mais si l'influence de la photographie avait comme une Erinnye cessé d'exciter les arts plastiques à se précipiter dans les précipices du subjectivisme, Max Klinger n'apparaîtrait-il pas comme le plus puissant et le plus grand? »

M. Hermann Sudermann, un des écrivains les plus en vue de l'Allemagne contemporaine, l'auteur de l'*Honneur* et de la *Fin de Sodome* déclare que bien qu'il se soit mêlé aux luttes artistiques, il ne croit pas avoir été influencé par les œuvres plastiques. Il estime, de plus, que la littérature n'a pas besoin de subir des impressions étrangères puisqu'elle s'alimente aux sources même de la nature.

Que conclure d'avis si divers exprimés par des intellectuels de genre et de tendance si différents? Il paraît bien qu'artistes et écrivains restent sur leurs positions et qu'ils ne se soucient guère d'avouer des influences dont ils semblent cependant porter la trace. Chacun de part et d'autre avoue ses préférences et se garde pourtant de rien distraire de sa personnalité ou de son art. Peut-on leur reprocher de conserver si précieusement leurs richesses quand ils ne songent pas à en nier toutes les origines? Peintres et littérateurs poursuivent un idéal commun, par des moyens différents. Ils sont semblables par leurs tempéraments, par leurs haines et leurs admirations. Tel peintre qui nous confie ses préférences pour Balzac ou pour Zola nous indique par là la nature de son génie et en lisant les notes admiratives d'un écrivain sur Van Gogh et Cézanne, nous percevons déjà les tendances de l'artiste. En faut-il plus pour nous convaincre des rapports étroits qui, plus que jamais, unissent de nos jours, le littérateur et l'artiste?

ARTHUR DE RUDDER.

## LE DRAME ET L'OPÉRA

MONNAIE : *Parsifal*, drame sacré en trois actes de Richard Wagner. (2 janvier.)

PARC : *Le Secret*, pièce en trois actes de M. H. Bernstein (9 janvier).

VARIÉTÉS, à Anvers : *La Dame et le Fou*, comédie en 1 acte de

Mme C. Van Malderghem et M. de Tallenay. — *Les Chimères*, pièce en deux actes de M. Maurice Gauchez (9 janv.).

*Parsifal*. — Le théâtre de Bayreuth si fièrement assis sur le penchant des collines du Fichtelgebirge, un peu à l'écart de cette vieille cité des margraves, dont la vie provinciale s'écoule paisiblement aux bords du Rothermein, était bien le théâtre destiné à Parsifal. Les longs entr'actes passés en promenades méditatives dans les forêts et les bois qui l'entourent, par ces chemins parfumés de pins et de tilleuls, étaient le complément presque indispensable du spectacle. Là-bas tout contribuait à la rêverie, à l'illusion; ces nuits de juillet, chaudes et claires, ces bois profonds qu'animaient des bruits lointains et mystérieux, ces myriades de vers luisants dans la mousse, ces ciels diamantés d'étoiles! C'était après l'hymne de l'homme, l'hymne éternel de la nature, le seul qu'on pouvait encore entendre, le seul qui pouvait ramener l'âme, par une lente et sereine transition, des sphères éthérées aux réalités terrestres.

En exprimant le vœu, qui fut respecté rigoureusement pendant trente ans, de voir sa dernière œuvre exclusivement réservée à ce théâtre, qu'il avait fondé et aménagé suivant ses poétiques exigences, Richard Wagner avait obéi à des considérations d'un ordre élevé. Il s'était rendu compte combien « Parsifal » était peu destiné au grand public, combien ce cadre unique du théâtre de Bayreuth avait préparé le spectateur au recueillement que son œuvre exigeait.

Voici « Parsifal » tombé, avec tout le répertoire wagnérien, dans le domaine public depuis le 1<sup>er</sup> janvier 1914; et Bayreuth dépossédé du monopole des représentations de *Parsifal* qui constituaient l'une de ses plus invincibles et troublantes attirances. Le théâtre de la Monnaie n'a pas failli à son bon renom de théâtre lyrique d'avant-garde; de même qu'il fut des premiers à nous faire connaître autrefois les œuvres de Wagner en langue française, de même il est l'un des premiers à nous faire connaître « Parsifal. »

Ce ne fut pas sans quelque émotion que les wagnériens virent l'affiche jaune traditionnelle annoncer cette première en gros caractères. D'aucuns, ils ne sont pas très nombreux, mais il en existe, se rappelaient la première à Bayreuth, le 26 juillet 1882, sous la direction du chef d'orchestre Hermann Levy, en présence du Roi Louis II, de Wagner, devant un parterre de princes, d'artistes et d'esthètes accourus de tous les coins de l'Europe. Ils se rappelaient cette soirée à jamais mémorable, véritable apothéose à laquelle Wagner ne survécut que quelques mois.

Trente ans ont passé sur cela, trente ans déjà... le génie si longtemps méconnu, si âprement discuté de Richard Wagner a conquis tous les théâtres, tous les pays. Ses innovations, ses théories ont



été comprises, ses idées réformatrices de la scène, de la salle ont été adoptées en beaucoup d'endroits, les acteurs et les chanteurs ont perdu ces fâcheuses traditions italiennes, les orchestres se sont assouplis. Parsifal pouvait venir! Nous nous sommes rendu à cette inoubliable soirée, non sans un peu d'inquiétude, non sans un peu de prévention. Allait-elle accentuer l'impérissable souvenir que nous avaient laissé les diverses représentations de « Parsifal » à Bayreuth, dans cette ambiance si divinement appropriée? Allait-elle nous rappeler ces fameux interprètes d'il y a quinze ans : Van Dyck, impressionnant Parsifal; Perron, douloureux Amfortas; Marie Brema, troublante Kundry; Grengg, puissant Gurnemanz; cet orchestre, ces chœurs si étonnants d'homogénéité, de si délicieuse sonorité, sous la direction de Seidl? Allait-elle susciter à nouveau notre enthousiasme et chose plus importante, cet enthousiasme allait-il se communiquer au grand et bon public de chez nous, accouru à *Parsifal*, comme à toute autre nouveauté sans trop savoir à quel spectacle d'exception il se rendait?

Car il n'y a pas à se le dissimuler, malgré ses beautés musicales accessibles à toutes les oreilles bien nées — et notre pays est particulièrement privilégié sous ce rapport — « Parsifal » n'est pas de nature à être apprécié dans toute son entièreté par la multitude. C'est une conception qui sort du domaine habituel de l'art lyrico dramatique; par son esthétique, sa poétique, sa philosophie, elle constitue une réalisation théâtrale sans pareille et sans précédent. Synthèse profondément mystique, inspirée du christianisme le plus pur, le plus élevé, le plus primitif, le plus ardent, dépouillé de toutes les contingences confessionnelles, de tout ce que le fanatisme et l'étroite bêtise des uns, l'ambition et l'habileté des autres y a apporté de réticences, de conventions, d'obscurités, de cruautés ou d'accommodements « Parsifal » nous apparaît comme la plus rayonnante profession de foi aryenne qui ait jamais été enchassée dans une création d'art scénique, comme la plus haute émanation du spiritualisme qui ait jamais tenté un artiste. Telle ne fut point cependant la préoccupation dominante de Richard Wagner; en écrivant « Parsifal » il n'eut aucune arrière pensée d'apostolat ou de prosélytisme religieux. Richard Wagner a voulu, conçu et réalisé le relèvement moral du théâtre, il a voulu, comme le dit très bien Maurice Kufferath dans sa si complète et si indispensable étude de « Parsifal », faire de l'art théâtral un complément de l'éthique, de la morale, réagir contre le goût de la masse pour le spectacle simplement divertissant, inspiré souvent par les situations les plus équivoques. Mais, avant tout, Wagner a fait de la musique et du théâtre et « Parsifal » répond victorieusement à ce but double et nettement défini.

Le sujet de *Parsifal* et ses origines ont été très copieusement étudiés, commentés et analysés par nos confrères de la presse quotidienne, il n'y a pas à y revenir bien longuement. La légende de Parsifal serait d'origine celtique. Une tradition orale racontait les exploits d'un chevalier appelé Pérédur qui recherchait un vase contenant des herbes magiques qui rendaient invincible. Sur ce mythe de source druidique, le christianisme vint greffer ses idées de rédemption, ses lois de charité et de pardon. L'ancien vase magique devint le Saint-Graal, le plat dans lequel l'agneau pascal fut placé au dernier repas que le Christ fit avec ses disciples. Le lendemain, Joseph d'Arimathie, s'en servit pour recueillir le sang qui coulait des plaies du Christ, lorsqu'il lava le corps de Jésus, qu'il avait détaché de la croix. Ce vase fut confié plus tard par Dieu à Titurel, un chevalier pur et sans tache, qui avait réuni autour de lui une confrérie de chevaliers chrétiens et vertueux nommés « Chevaliers du Saint-Graal ». Ils avaient construit en un lieu inaccessible appelé Montsalvat, un monastère et un temple où était conservé et vénéré le Saint-Graal, ainsi qu'une autre relique, non moins précieuse: la lance qui avait servi à Saint-Longin pour percer le flanc du Christ mourant.

Les trouvères français, notamment Robert de Boron et Chrétien de Troyes, mirent à profit cette légende du Graal pour narrer en de longs romans les vicissitudes de l'ordre, les prouesses et les aventures merveilleuses de ses chevaliers. La légende passa en Allemagne et Wolfram d'Eschenbach en fit un poème justement réputé. C'est dans les données de ce trouvère que Wagner puisa le sujet de son drame synthétique, mais en le transportant à la scène, il l'auréola de tout ce que son génie puissant pouvait y ajouter de symbolisme philosophique et d'émouvante grandeur. Son héros, Parsifal, est un simple au cœur pur, aux instincts sauvages, mais rendu clairvoyant par la pitié et la commisération, arrivant à la suprême sagesse, par le renoncement, la douceur et la bonté.

Titurel, roi du Graal est mort, mais son âme n'a point quitté son corps, elle lui reste attachée par un pouvoir surnaturel émané du Graal. Amfortas, fils de Titurel, a succédé au Roi son père; s'étant laissé entraîner dans les jardins du magicien Klingsor, il y a péché et s'est laissé ravir la lance sacrée. En l'arrachant des mains d'Amfortas, Klingsor lui en a porté un coup au côté. Cette blessure est incurable, elle cause au Roi Amfortas d'insupportables douleurs accrues par la vue du Saint-Graal et qui l'empêchent de remplir les devoirs de son saint ministère. Parsifal égaré dans les domaines du Graal a tué stupidement un des cygnes sacrés. Les chevaliers lui reprochent son cruel sacrilège, mais un vieux chevalier, Gurnemanz,

frappé de l'air naïf et doux de l'adolescent et aussi de son repentir si spontané, s'intéresse à lui.

Instruit de certaines prophéties qui prédisent la rédemption du Graal et la guérison du Roi par un pur, un simple, un ingénu, il entraîne Parsifal dans le temple et le fait assister aux mystères sacrés. L'enfant n'ayant rien compris à ces étranges cérémonies est honteusement chassé du temple par celui qui l'y avait conduit. Parsifal après de périlleuses aventures et de fameux exploits, ayant gardé la pureté du cœur et la chasteté du corps, se sent invinciblement attiré vers le Graal et s'en retourne vers lui.

Klingsor, le chevalier qui avait aspiré à entrer dans la confrérie du Graal, s'en est vu banni à jamais pour s'être mutilé comme Origène, l'exégète et théologien d'Alexandrie, dont la continence sans mérite fut condamnée par les conciles. Klingsor maudit, veut se venger du chapitre du Graal, il se livre à la magie dans un château enchanté qu'il a élevé aux confins du domaine de Montsalvat, il use de tous les stratagèmes pour y attirer les chevaliers du Graal et leur faire perdre la vertu qui fait leur force.

Parsifal égaré dans les jardins féériques est en proie aux sollicitations amoureuses des filles fleurs, aux tentatives charnelles de la sorcière Kundry. Le souvenir du temple du Graal, la pitié que lui a inspirée Amfortas le font triompher de ces épreuves. Il reconquiert la lance sacrée, le château maudit s'écroule. Parsifal s'en va vers le Graal. Chemin faisant il rencontre Gurnemanz, courbé par l'âge, et qui vit en ermite loin du temple, que n'illumine plus le pouvoir divin du Graal, dont Amfortas ne veut plus remplir l'office. Il reconnaît Parsifal, il reconnaît la lance sacrée, ensemble ils se rendent à Montsalvat où l'on célèbre les funérailles de l'Iturel, dont l'âme a quitté le corps, n'étant plus ravivée par les rayons du Graal. A la vue de la lance, les chevaliers se prosternent, Amfortas touché par l'arme sainte est subitement guéri et recouvre la paix spirituelle avec le pardon du péché. Mais il a perdu la royauté du Graal, Parsifal prend sa place et conduira dorénavant la confrérie vers les célestes destinées.

Telle est la donnée dramatique de l'ouvrage, qui au point de vue théâtral, quoiqu'en disent les critiques français qui, depuis quelques temps, se sont plu à contester la valeur de « Parsifal » et à lui assigner dans la prestigieuse série des œuvres de Wagner un rang inférieur à « Tristan » et aux « Maîtres chanteurs » atteint à la plus puissante des maîtrises. Le théâtre vit de contrastes, les six tableaux de « Parsifal » que l'on compare volontiers aux panneaux d'un polyptyque de la peinture primitive, subjuguent par leurs oppositions si poétiquement juxtaposées. Après le prélude, qui

n'est qu'une simple exposition sans aucun développement des principaux thèmes qui domineront toute la partition : thèmes de la Cène, du Graal, de la Foi, de l'Expiation, c'est le pénétrant décor de la vallée au pied du Montsalvat, les brumes vaporeuses et matinales couvrent le lac, de lointaines trompettes sonnent le thème du Graal qui appelle les chevaliers au recueillement. La mort du cygne, le cortège douloureux du Roi Amfortas malade, tout cela tranche extraordinairement avec le somptueux et grandiose tableau du temple, ses cortèges de chevaliers, d'écuyers et de servants, sa miraculeuse scène mystique, ses chœurs si simples et si éloquents, imprégnés d'une foi si ardente, enfin ses voix d'enfants angéliques, aériennes, de l'effet séraphique le plus irrésistible. De là, on passe, à la tour maudite où Klingsor pratique ses maléfices, ses envoûtements. A cet épisode sombre, poussé au noir, succède le jardin des filles fleurs aux végétations luxuriantes, aux senteurs capiteuses et enivrantes, aux harmonies voluptueuses, où se place la scène de vaine tendresse, d'inutile séduction de Kundry. Ce tableau aux couleurs artificielles, aux fleurs malades, aux torturantes passions, fait le plus singulier contraste avec le charme du vendredi-saint qui suit, en pleine nature agreste et printanière, avec ses prairies émaillées de fleurettes fraîchement écloses, ses végétations d'un vert clair, sa source murmurante dont l'onde fraîche et limpide se prête au baptême de Kundry. Enfin, une dernière fois le temple apparaît étincelant de lumière surnaturelle, baigné d'harmonies divines, frémissant de la sonnerie des cloches funèbres et solennelles, nimbé des voix argentines qui de la haute et audacieuse coupole, clament la rédemption d'Amfortas et l'accession à la royauté du Graal, de Parsifal, chevalier ingénu, sans reproche et sans tache.

On ne peut méconnaître à cinq de ces grandes scènes la plus étonnante diversité d'aspect. La sixième, qui est presque une répétition de la seconde constitue la conclusion attendue et logique du drame, le couronnement de l'œuvre dans une atmosphère d'apothéose religieuse.

Le poème allemand, écrit dans une langue spéciale et moyenâgeuse, demandait un adaptateur d'une compétence particulière, d'un savoir étendu, d'un goût éclairé. La traduction que M. Maurice Kufferath a publiée avec l'accessoire collaboration de Melle Judith Gauthier, peut être considérée comme un modèle du genre et parmi les nombreuses traductions existantes ou annoncées, car tout le monde veut traduire « Parsifal », jusqu'à M. Gunsbourg ! celle qui se présente comme la plus parfaite, la seule adéquate et définitive. Nous devons en féliciter l'éminent académicien, qui fut le wagnérien de la toute première heure et qui a concouru plus que tout autre

à la diffusion, à la compréhension et à la légitime consécration des œuvres du maître de Bayreuth. C'est sous sa haute direction, que furent entamées, depuis un an, les études de « Parsifal » poursuivies sans relâche avec la collaboration du chef d'orchestre Otto Lohse, de ses adjoints MM. Lauweryns, Corneil de Thoran et Steveniers, des peintres Delescluze, Fernand Khnopff, Thiriard, du metteur en scène Merle Forest.

L'impression produite par « Parsifal » fut considérable; si l'action toute hiératique, toute picturale a un peu surpris les spectateurs, si les tendances un peu trop philosophiques n'ont pas toujours porté, tous ont été saisis par la poésie de ces trois actes et surtout par l'émotionnante inspiration de la partition.

Ce qui la caractérise, cette partition, c'est la simplicité évangélique des motifs, leur candeur mystique. Il semble que ces phrases touchantes qui chantent tour à tour la foi, le remords, la souffrance, l'expiation, la purification, la rédemption, soient sorties toutes faites des antiphonaires et des psautiers qui reposent sur les lutrins des hautes cathédrales. L'orchestration est envahissante de douceur, de la plus enveloppante polyphonie, les modulations y sont sous leur apparente naïveté plus audacieuses que dans n'importe quelle autre œuvre du maître. Wagner jongle avec les tonalités, il les ramène sans effort suivant l'idée prédominante qu'elles sont chargées d'exprimer, cela par une science harmonique et instrumentale étonnante de maîtrise. Comme le disait fort bien M. Paul Gilson, dont on ne peut contester la haute valeur d'appréciation en cette matière, l'orchestration de « Parsifal » pour être étudiée à fond demanderait un gros volume et au moins un an de travail continu. C'est dire assez que l'œuvre est colossale, que le maître s'y est surpassé, que les critiques sincères et avisés n'y voient aucunement trace de cette prétendue sénilité dont certains ont osé parler.

Si l'instrumentation contrepoincée à plaisir, commente en des sonorités magiques, d'un chromatisme qui n'a jamais rien de factice ou d'inutile, la mimique des personnages, contrairement aux autres œuvres de Wagner, elle atténue ses effets dès que les personnages parlent. Il semble que Wagner ait voulu modifier sa manière, qu'en appuyant le chant sur une orchestration touffue, comme dans la Tétralogie et *Tristan*, il ait constaté que les efforts qu'il exigeait des chanteurs étaient excessifs et compromettaient l'intérêt du poème. Dès que la déclamation lyrique intervient dans « Parsifal » elle prend une place prépondérante. L'orchestre se rattrape dans les interludes, les descriptions instrumentales, les cortèges, les marches, notamment celle des chevaliers du Graal, aux accords massifs appuyés sur des sonneries de cloches, dans des tableaux symphoniques comme celui de la cène, aux harpèges divines, aux

subtiles progressions harmoniques ou celui, bien connu, du vendredi-saint au caressant murmure, sur lequel se détache une mélodie pénétrante confiée aux instruments à anche, flûte, hautbois, basson.

Que dire des chœurs qui tous sont admirablement écrits et de si surprenante inspiration? Les chœurs des chevaliers d'une si impressionnante fermeté, les cantiques si touchants exprimés par les chantres féminins de la demi hauteur, enfin ces phrases souverainement angéliques, exhalées par les enfants dissimulés dans les cintres.

Le cadre forcément restreint de cet article ne nous permet pas d'insister davantage sur les beautés de la partition. Nous ne pouvons que renvoyer le lecteur qui voudrait pénétrer dans les arcanes de ce chef d'œuvre, au beau livre de Maurice Kufferath, dont une sixième édition vient de paraître, aux analyses thématiques sommaires, mais très pratiques, de MM. Gauchez et Gaston Knosp.

Cette première de Parsifal fut évidemment un événement bruxellois, une solennité musicale comme depuis longtemps on n'en avait vue au théâtre de la Monnaie. La salle était comble, d'une assistance attentive composée de tout ce qui porte un nom dans la Société artistique, intellectuelle ou mondaine de notre capitale.

L'interprétation fut de nature à satisfaire les plus exigeants, elle fut empreinte d'une réelle ferveur, d'un souci d'art noble et raffiné.

M. Lohse s'est attaché à rendre la pensée wagnérienne avec respect, poésie et grandeur. Homme de théâtre étonnant, toujours au fait de l'effet à produire, de l'effet attendu ou espéré, il lui suffit d'être au pupitre, devant le rideau pour entrer dans l'esprit de l'œuvre à rendre. L'orchestre merveilleusement discipliné a nuancé avec une extrême délicatesse cette partition si émouvante. Mention toute spéciale pour les chœurs, d'une sonorité pure et distinguée, d'une remarquable justesse d'ensemble et qui ont rendu avec une pénétrante onction et une conviction communicative la scène religieuse du second tableau, qui fit sensation par sa belle ordonnance vocale et décorative et fut, de l'avis unanime, une des scènes lyriques les plus émouvantes que l'on ait vue au théâtre.

Parmi les artistes chargés des principaux rôles, une mention spéciale revient de droit à MM. Billot et Rouard, qui ont composé avec caractère et accent dramatique les personnages de Gurnemanz et d'Amfortas. M. Hensel, engagé spécialement, desservi par la traduction française, alors qu'il est habitué à chanter en Allemand, n'a pas donné à la figure ingénue et touchante de Parsifal l'aspect scénique qu'elle réclamait. La voix est puissante, mais le geste a paru brusque sans intention bien définie. Mme Panis s'est dépen-

sée avec zèle et bonne volonté dans le rôle ingrat de Kundry. Elle l'a bien détaillé vocalement, mais l'accent dramatique manquait de justesse expressive. Si la plastique était séduisante, le geste était sans portée. M. Bouillez fut un Klingsor parfait par la voix, mais d'un jeu un peu conventionnel.

La figuration a été stylée d'une façon vraiment digne d'éloges ; pas un geste, — et dans « Parsifal » la mimique est d'une importance capitale — qui ne fût harmonieusement cadencé et bien approprié au dessin musical. La scène religieuse du second tableau, où la moindre faute de goût, la plus légère maladresse pourraient tout compromettre et qui est d'une calisthénie difficile à régler, a bénéficié d'une mise au point juste et précise.

Les costumes sont de tonalité chaude, de composition intéressante, conformes, d'ailleurs à ceux de Bayreuth. La scène chorale des filles fleurs, exécutée par quatre groupes de trois voix, formant un chœur à douze parties, aux plus troublantes et plus voluptueuses enharmonies, est un intermède d'une grâce mélodique inexprimable, il fut très bien chanté. Ces costumes des filles fleurs avaient beaucoup préoccupé Richard Wagner, il faut reconnaître que tels qu'ils étaient à Bayreuth, ils n'étaient guère réussis. Ceux que l'on a vus ici dénotent un progrès, mais ils ne sont pas encore irréprochables. Le rouge y domine trop et comme M. Delescluze a adopté le carmin pour la végétation des jardins de Klingsor, il y a là un choc de nuances correspondantes pas toujours heureux. C'est à regret que nous formulons cette petite réserve, dans le concert d'éloges mérités valus par la réalisation de *Parsifal*. Mais ne fût-ce que pour prouver que notre enthousiasme n'a pas oblitéré le sens critique et que notre enthousiasme n'est pas de commande, nous en formulerons encore une autre au sujet du décor du cinquième tableau, le décor printanier du charme du vendredi Saint, qui est trop colorié; c'est un décor trop estival, il y manque du vert, beaucoup de vert. Il importe, que comme Tannhauser après le Venusberg se retrouve dans la paisible et souriante vallée d'Eisenach, Parsifal après le jardin féerique de Klingsor se retrempe dans la saine, honnête et modeste nature dont le vert est la teinte dominante.

A part ce tout petit détail, les décors de M. Delescluze sont d'une plantation, d'une couleur, d'une composition qui font honneur à cet artiste sincère et délicat.

Bref, Parsifal a rencontré à la Monnaie une superbe et vraiment poétique exécution, toute imprégnée d'idéalisme et de sérénité, digne du génie qu'on voulait honorer.

Le succès fait à Parsifal a dépassé toute attente; tous les publics veulent connaître l'œuvre restée si longtemps mystérieuse, ce *Par-*

sifal de Richard Wagner, que Joséphin Peladan définit si joliment, « le plus grand signe de croix que jamais artiste a tracé dans le ciel serein de l'Art. »

NELSON LE KIME.

*Le Secret.* — C'est Mme Jannelot qui le détient, qui est seule à en avoir été la confidente. Ce secret, c'est celui de la liaison qui, pendant un an, fit Henriette Hozleur, jeune veuve consolable, la maîtresse de Charlie Ponta Tulli, don Juan mondain un peu bellâtre, un peu sentimental, que M. Bernstein ne fera du reste apparaître que quelques instants, au deuxième acte de sa pièce.

Or Henriette va se fiancer à Denis Le Guenn, un tout jeune homme très épris, fort jaloux, un rien niais, de tous points sympathique en tout cas. Il compte bien que celle dont il va faire sa femme a un passé absolument irréprochable. Il s'informe discrètement; on lui donne partout les assurances les plus formelles. Le « secret » de Henriette a été bien gardé. Ce n'est en effet pas Charlie Ponta qui la vendra : il est galant homme. Ce n'est pas non plus Gabrielle Jannelot : elle est l'amie d'enfance la plus tendre, la plus sûre...

Or personne au monde ne connut jamais rien, sinon eux trois, des amours de Henriette et de Charlie.

Tout va donc pour le mieux; le mariage s'accomplit. Le Guenn et sa jeune femme sont les amoureux les plus passionnés et les plus gentils de la terre. Invités dans une villa au bord de la mer chez une tante des Jannelot ils y retrouvent Gabrielle et son mari et... et Charlie Ponta.

Le drame commence.

Il ne commence d'ailleurs que parce que l'auteur le veut bien. Car avant la solution qui intervient et qui précipite les pires catastrophes il y avait place pour deux autres dénouements, pour le moins, beaucoup plus vraisemblables que celui qu'on nous propose. Mais voilà : ces dénouements logiques — et paisibles, — empêchaient de faire une pièce, de charpenter un 2<sup>e</sup> acte qui est une merveille d'adresse dramatique, de gradation savante des effets, qui tient le spectateur haletant et doit emporter le succès sous la forme de bravos impétueux.

Henriette, cette charmante sainte-nitouche qui a su cacher si bien son jeu et a circonvenu tout le monde depuis des années et surtout son mari pourtant bien méfiant, Henriette pouvait aisément, et elle eût été logique avec soi-même, continuer à ne rien laisser deviner de ses sentiments pendant les deux ou trois semaines du



séjour de son ancien amant à la villa. Elle affirme à tout bout de champ que tout est bien mort en elle de ses amours coupables de naguère. Pourquoi tant d'émoi et de fébrilité, dès lors, à la première rencontre avec l'homme de ce passé dont elle prétend ne plus même se souvenir?

Ou bien Henriette pouvait, et le prétexte était bien facile à trouver, repartir pour Paris ou pour une autre ville d'eau, emmener son mari loin de la maison dangereuse...

Non, Henriette reste, s'affolle, s'énerve, fait des scènes au pauvre Le Guenn qui se désole et ne comprend rien. Elle reste et elle dénonce, par son trouble continu, son état d'âme déséparé.

Tout cela ne peut que mal finir. C'est ce que voulait l'auteur.

Mais quelqu'un d'autre aussi le voulait. C'était Gabrielle Jan-nelot. Car Gabrielle n'est pas du tout la bonne et tendre et secourable et si affectueuse amie que tout le monde s'est imaginé jusque là, tout le monde y compris les spectateurs. Cette petite femme langoureuse est un monstre, un monstre de duplicité, de méchanceté. Nous l'apprenons tout à coup parce qu'elle nous le révèle. Et ceci est choquant d'in vraisemblance. Voilà une femme qui fait, comme le fait dire l'auteur par un de ses personnages « le mal avec une passion *consciente* et sombre », une femme qui « exècre le bonheur des autres ». Elle machine depuis des années les vilénies les plus atroces. Elle répand sciemment et savamment la tristesse et le désespoir autour d'elle. Elle brouille son mari et la sœur qu'il chérissait. Elle déchire la félicité du jeune ménage Le Guenn et cela à plaisir, avec un féroce sadisme du mal, de l'envie, de la jalousie. Car c'est elle, détentrice du fameux « secret » qui n'a pas gardé celui-ci. C'est elle qui a voulu le rapprochement de Charlie Ponta et de Henriette. C'est elle qui escompte avec une joie cruelle le revenez-y des deux amants, la torture de Denis Le Guenn. C'est elle au surplus qui, naguère, avait dans l'ombre, empêché le mariage que les deux amants ne demandaient pas mieux que de réaliser et qu'un malentendu avait seul rendu impossible.

Tout cela cette méchante, cette criminelle, — cette malade l'a fait sans que personne, jamais, n'ait une seule fois, le soupçon de tant d'horreurs! Je ne parviens pas à croire ni à tant de roublardise de l'une ni à tant de naïveté des autres. Or c'est cette femme, qui n'a pas volé que son mari, enfin édifié, mais tout à l'heure pardonnant, lui crie : « Tu es une merveilleuse et dégoûtante hypocrite! » — c'est cette femme qui, soudain, avoue tous ses crimes, met son vilain cœur à nu, se traîne, en demandant pardon, aux pieds de ceux qu'elle a torturés! C'est cette femme foncièrement méchante, et méchante par vice, non par calcul ou par néces-

sité, qui, tout d'un coup, deviendrait bonne, humble, suppliante?...

Les guérisons de pareils cas morbides ne sont, hélas! pas si soudaines, ni si radicales.

Et c'est là la faiblesse du 3<sup>e</sup> acte, trop larmoyant, de cette pièce dont le 1<sup>er</sup> est un modèle de délicieuse comédie légère, sentimentale presque, dont le 2<sup>e</sup> se hausse au ton âpre, à la violence irrésistible, à l'émotion brutale mais poignante qui fit la fortune des scènes pathétiques dans lesquelles le talent de M. Bernstein est toujours à l'aise et sans rival.

Ce drame, en somme, finit trop bien. Tout le monde se sépare en proie à des sentiments par trop indulgents ou repentants après un conflit aussi vilain et aussi tendu que celui qui a éclaté.

Il n'empêche que toute la salle verse des larmes attendries et qu'on s'en va, très apaisé après de terribles secousses, très satisfait après de rudes angoisses. Si M. Bernstein est l'artisan de cette quiétude et de ce contentement, l'art habile des interprètes que M. Reding a donnés à sa pièce en est une autre cause. On n' imagine pas une façon plus nuancée, plus habile de rendre acceptable la figure, si déplaisante après tant de trompeuse gentillesse, de Gabrielle Jannelot, que celle de Mme Marthe Mellot. L'excellente artiste a joué avec maîtrise ce rôle complexe, antipathique et périlleux. Mlle Cécile Guyon donne à l'amoureuse Henriette un charme un peu maniéré, une jeune tendresse enveloppante, elle en exprime les affolements douloureux avec une séduction et une sincérité qui ont paru à tous délicieux. M. Marey est simple et grave, dans le personnage un peu falot de Constant Jannelot. M. Bosc a de la chaleur, en Le Guenn très épris, très jaloux. M. Laumonier campe un élégant et pittoresque Ponta Tulli.

*La Dame et le Fou.* — J'ai beaucoup aimé la petite pièce que Mme Van Malderghem et M. Ed. de Tallenay ont fait jouer l'autre soir au théâtre des Variétés d'Anvers, cette maison si accueillante aux auteurs belges de par la grâce d'un directeur entreprenant à qui il est légitime de rendre hommage : M. Paul-Jorge.

Cette saynète est un aimable marivaudage que teinte avec agrément une pointe de douce philosophie conjugale. Ne s'agit-il pas en effet d'un ménage très uni, celui d'un grave mais avisé quadragénaire studieux et paisible et d'une femme plus jeune que lui, foncièrement honnête et dévouée.

Un jonvenceau friand d'amour passe dans la maison de la bonne tendresse confiante et de la quiétude. Il est ardent, audacieux, il est un peu poète, il est un peu fou... Mais la « dame » est sage. Elle est malicieuse aussi et le philosophe, lui, qui sait lire au fond

des cœurs, connaît les paroles qu'il faut dire pour que, sans qu'il y paraisse, soit détourné le péril dont son bonheur a pu être menacé.

Cet acte de subtile psychologie n'a aucune gravité ennuyeuse ou pédante; il est au contraire écrit et composé avec un enjouement plein d'élégance. C'est à la fois d'une très artiste littérature et d'une vivacité toute naturelle.

*Les Chimères.* — C'est une pièce en deux actes, jouée en même temps que la *Dame et le Fou*; elle constitue le début au théâtre de M. Maurice Gauchez, et c'est un début très honorable.

Ici encore un bon ménage heureux est troublé par l'intrusion d'un larron d'honneur. Une larronnesse plutôt cette fois. Et, qui plus est, une larronnesse fort peu sympathique. Aussi elle réussit dans ses vilaines entreprises qui n'ont même pas l'amour pour excuse : la coquetterie, le caprice méchant sont des seuls mobiles.

Dans un village d'Ardennes vivent très paisiblement le docteur Jean Vigneux et sa femme. Leur intérieur est modeste et calme. Mais comme Louise Vigneux n'est pas romanesque pour un sou tout marcherait à souhait si une cousine de Vigneux, qui est, dans les grandes villes cosmopolites, une actrice à succès, ne venait s'installer chez le docteur pour y faire une cure de repos et de grand air.

Le pauvre Vigneux que le pot-au-feu conjugal, paraît-il, a fini par lasser, se laisse ensorceler par cette théâtréuse sans vergogne. L'irréparable est bien près d'être consommé et Mme Vigneux, que sa mère en fureur, et le curé du village scandalisé ont mise au fait, sans ménagement, s'abandonne au désespoir. Par bonheur, à cet instant critique l'intruse est rejointe par un amant providentiel au bras de qui elle disparaît sans plus se soucier de son cousin éperdu comme un collégien.

Il y a du mouvement dans ces deux actes, et plusieurs notations justes. Le type du prêtre patriarcal est bien observé; celui de M<sup>e</sup> Vigneux est touchant. Mais le docteur et sa cousine malfaisante sont bien artificiels. De plus M. Gauchez se contente d'esquisser de façon superficielle les caractères de ses héros. Mais on doit cependant accueillir avec encouragement un début, qui n'est pas sans promesse, dans un métier difficile plus qu'aucun autre.

PAUL ANDRÉ.

## LES SALONS ET LES ATELIERS

**Jef de Pauw. — Gérard Van Goolen.**

*Salle Studio (20 déc.-8 janvier).*

Un hasard aimable me fit rencontrer à l'exposition un de nos excellents artistes récemment récompensé d'une carrière déjà belle par un gros succès; et je ne connais pas d'artiste plus bienveillant pour ses confrères. Notre artiste appréciait la trentaine de toiles de Jef De Pauw d'un point de vue dont je ne me serais pas avisé.

Mon compagnon loua fort le « courage » qu'il y avait dans toutes ces œuvres. En effet, la plupart de ces toiles représentaient des brouillards, des brumes matinales sur les eaux. Le « courage » auquel faisait allusion mon compagnon, c'était celui qu'il faut pour s'en aller planter son chevalet au dehors, en campagne, à quatre ou cinq heures du matin, ces heures froides! Il fallait évidemment un professionnel pour s'aviser de juger la peinture de ce point de vue. On songe alors, quelle passion intense de telles toiles révèlent, surtout quand il y en a toute une série. Mon compagnon s'en allait répétant : « oui, il faut du courage! » devant *brouillard dans le parc, brouillard à Tamise, l'étang sous les branches, le moulin à l'aube, l'aurore dans le brouillard*, et combien d'autres, attestant toutes que l'artiste avait souffert pour son rêve. Cet hommage une fois rendu, je me demande jusqu'à quel point il est possible d'admettre ce genre de considération dans la critique d'une œuvre d'art. Je pense que si on l'admettait nous aurions une majorité importante de toiles qui seraient des chefs-d'œuvre de souffrances endurées.

Mais revenons à De Pauw. Il me semble qu'il a certainement surpris quelque chose de la beauté fraîche des matins. Mais je ne puis m'empêcher de déplorer le métier. Je crois bien que l'on peut évaluer à un cinquième la lumière enlevée à la toile par le fait du métier. Chez un luministe, cela a de l'importance.

Mon compagnon, toujours indulgent, en doutait. Pour le convaincre, il me suffit de relever un peu le bas d'une toile, n'importe laquelle, pour amener la surface à angle presque droit avec la lumière. La toile semblait à mesure sortir d'une pénombre, toutes les couleurs s'embellissaient! Evidemment ces toiles ont été peintes dans les flots de clarté du plein air. L'artiste a pu se dispenser de faire attention à tous les sillons profonds laissés dans la pâte par les gros poils de la brosse, il a pu négliger les bords crévés des

épaisseurs. Mais voilà que ces toiles une fois mises dans un local, si bien éclairé soit-il, nous n'avons pas encore les maisons de verre, — ces toiles se voilent de l'ombre que portent toutes ces crêtes et tous ces sillons. Mon compagnon convint que ce n'est pas par hasard que les anciens peignaient lisse.

J'ai consciencieusement examiné les statues de Van Goolen me demandant ce qu'il faut en penser? Je me forçais à cette question parce que d'elles-même les œuvres ne me disaient rien. De la grâce, certainement; et de ceci; et de cela; un peu de toutes les vertus de l'art et de la bourgeoisie. Rien à se faire tuer, ni jeter des pierres, ni même des pommes cuites; mais des compliments en famille, ce qui est pire.

### Hermans Courtens. — Jean Delescluze.

*Cercle artistique. (22-28 déc. 1913).*

Un défaut psychologique, — à mon sens grave picturalement, — est indiqué fréquemment chez nos artistes par le choix de leurs



Dessin de HERMANN COURTENS

titres, qui n'en sont pas. J'en trouve des exemples chez H. Courtens. Notamment : *Fillette au Faisan*, *Enfant à la cruche*, *Danseuse à sa toilette*. Que des œuvres anciennes aient reçu dans les catalogues de musées ou de vente de telles dénominations, on le conçoit : l'intention de l'artiste en est à jamais ignorée, il faut bien s'en tenir là.

Mais que l'artiste ait travaillé avec une intention aussi sommaire, cela explique pourquoi la plupart de nos œuvres modernes sont si courtes. La *cruche cassée*, de Greuze, aurait pu aussi s'appeler *l'Enfant à la cruche*, mais comme l'artiste s'est montré animé d'une bien autre intention que celle de peindre une fillette et une cruche ! De même pour les autres.

Mais passons. Chaque peintre a sa palette, c'est entendu. Mais il semble qu'une palette aussi éloignée de la vérité que l'est celle de H. Courtens, quand elle se manifeste avec cette constance chez un artiste aussi jeune, est une palette de parti pris. Comme tonalité, cette palette me plaît infiniment, mais je la crois un peu inspirée de la patine des tableaux déjà embellis par le temps. Elle se distingue par le calme et la distinction. Mais elle m'inquiète, dans son uniformité, pour l'avenir d'un peintre aussi doué. Que citerai-je de cette exposition ? Un sens critique très sûr fait qu'il n'y figure pas une seule mauvaise toile, tout serait à nommer. Les unes peuvent plaire davantage selon le goût de l'amateur, ou des danseuses, ou les petites filles, ou les études de son voyage au Caire, mais toutes ont les mêmes qualités et défauts. C'est d'un niveau universellement très élevé. Sur cette question de palette, je citerai : petite italienne, fruits et fleurs (28), Paravent japonais, *Pommes*, *Marché aux poissons au Caire*.

Nous aimons que dans les paysages M. Delescluze soit resté décorateur. Grâce à cet esprit, il est resté décoratif comme la nature l'est toujours, — avec de grands bonheurs dans le choix des panoramas et une rare justesse dans le rendu des tons du paysage. C'est *Tolède* avec sa ceinture de montagnes arides; *Grenade* avec ses vertes plaines au pied des monts abrupts; *Tolède*, encore, avec son oasis de verdure. Puis les paysages du Maroc.

Delescluze a voyagé et il peint surtout au point de vue du parti à tirer des prestigieux décors de la nature. C'est possible, instinctivement. Mais aucun des tableaux n'est vide d'impression. Tous vont suffisamment loin et juste pour être empreints chacun des émotions de l'artiste. Cela ne se sent peut-être pas dès la première seconde, parce que les peintres nous ont habitué à plus d'extériorisation facile, au détriment du caractère et que d'ailleurs, chez

nous on comprend la guinguette, mais guère le vrai paysage, avec l'austérité de la nature, comme le font de Haspe, de Saedeleer, et très peu d'autres.

### Cercle d'Art de Laeken.

(2<sup>e</sup> Salon de Noël).

Il est question d'organiser prochainement des expositions de peinture sur la glace. En attendant, et pour ménager les natures



Dessin de TIELEMANS

déliçates, on continue d'en organiser dans les salles d'écoles des petites communes des environs de Bruxelles. J'en ai fait l'expérience lors de la dernière période de neiges qui a terminé l'année. On ne saurait croire combien la température tonifiante qui régnait dans la salle de l'école de la rue Claessens à Laeken, transformée en galerie

d'exposition par le Cercle d'Art de la dite commune, combien cette température se prête à la contemplation des nus!

Voici des nus d'Emile Baes. Ceux-ci sont justement placés dans le compartiment du poêle. Car tout de même j'ai découvert un petit poêle, brave Taymans, ami des arts, qui fait tout ce qu'il peut dans cette immense salle, autant que rien. Mais quel contraste ces nus délicats, ces voiles rejetés, ces étoffes voluptueuses, tout ce spectacle d'abandons exquis, ces chairs pâles et nacrées dans une température qui vous blesse et vous rougit la peau. Et ce n'est pas tout, — car je ne veux cesser de protester contre ces monstrueuses désharmonies coutumières, — auxquelles, hélas! nos artistes s'habituent, — non, ce n'est pas tout, ces nus raffinés, dans leurs cadres d'or, tout cela a pour fond, je vous le donne en mille à deviner : de la toile de sac à pommes de terre! Ah! ces artistes! Ils voudraient qu'on parlât de leurs œuvres avec respect; ils veulent qu'on apprenne à considérer les œuvres d'art en choses précieuses, et eux-même les mettent sur la dure.

Van Extergem, paysagiste, pâtit moins, peut-être, de cette température réfrigérante. C'est du plein air, alors...

On retrouve Van Extergem avec plaisir. C'est un peintre consciencieux, il a du goût, une vraie compréhension de la nature, une vision agréable, une construction substantielle, une atmosphère légère et aérienne. Ce sont beaucoup de qualités, et elles sont particulièrement sensibles dans *Printemps*, *Ruisseau en Flandre* et le grand tableau : *Automne en Campine*. Van Extergem aura, toutefois à rechercher pourquoi parfois sa couleur devient épaisse et si couleur, notamment : *Marais en Campine, heure mélancolique*.

Van Damme a beaucoup de bon, mais souvent il barbouille ses marines à tort et à travers. Van Landuyt est poétique dans l'intention, et massif dans l'exécution. Bogaerd a d'originales tonalités et sacrifie tout à sa couleur qui étonne l'espace d'un moment. Spaelant est toujours à la recherche du tragique et il y atteint dans certain portrait de dame âgée.

Un panneau décoratif d'Emile Fabry, un cadre avec des croquis de grande allure de Colmant, une jolie tête déjà vue de jeune femme du sculpteur Desmaré et puis... et puis une voie lactée d'astéroïdes lackenois.

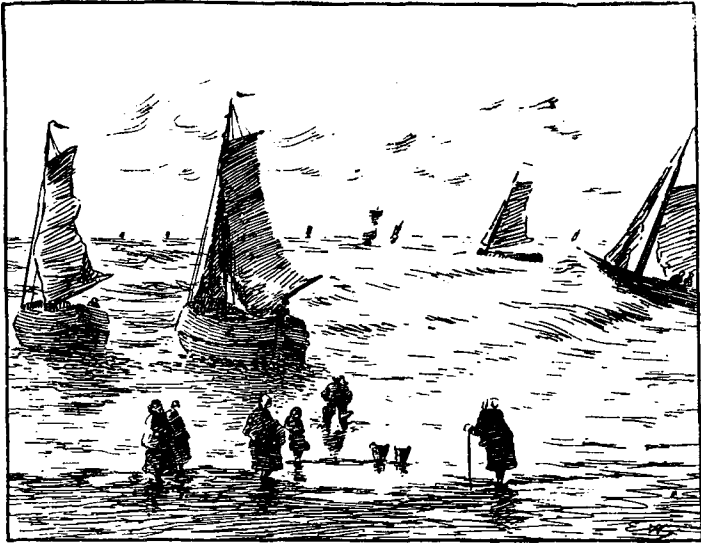
### L'Estampe.

8<sup>e</sup> Salon. Musée moderne du 3 au 25 janvier).

Il ne peut pas être question de faire la critique des œuvres d'une exposition qui compte près de 500 numéros. Il y faudrait un livre! Aussi, me bornerai-je à quelques réflexions.



Et d'abord, je crois pouvoir dire, après un certain temps déjà d'expérience, que le critique, pas plus que l'artiste, n'est bon à tous les sujets. Peut-être n'a-t-on pas encore entendu parler d'un critique qui serait bon pour le paysage et mauvais juge des « intérieurs. » J'ai, cependant, acquis la conviction qu'il en doit être



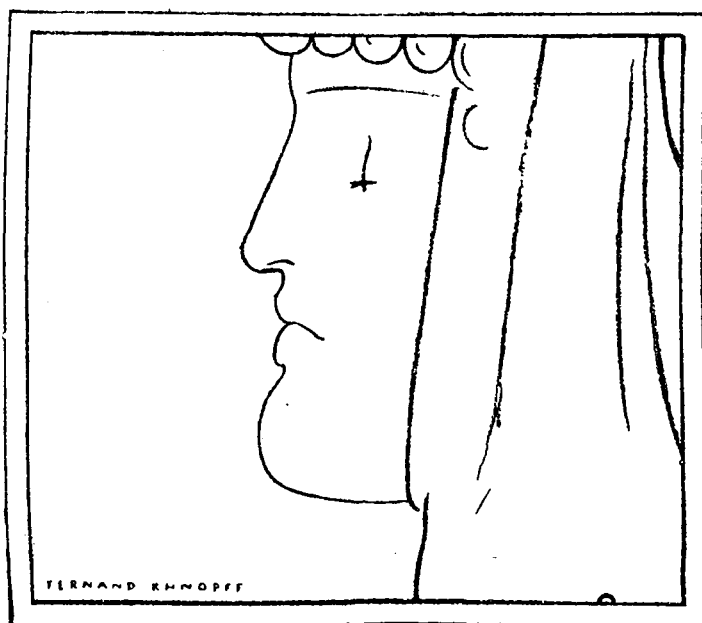
■ Dessin ■ de E. HELLEMANS

ainsi. Pour juger d'un paysage, le critique doit avoir, lui aussi, étudié la nature pour la reconnaître. On dira : C'est évident ! Eh bien oui, cela est évident, mais cela n'est pas pratiqué. Et je crois qu'il pourrait bien y avoir là une des causes des grandes divergences qui existent dans les avis de ceux qui se mêlent de juger la peinture. Il y a des questions de technique, d'optique picturale qui sont de tous les sujets et, jusque là, la spécialisation du critique n'a rien à faire. Mais au-delà commence l'art, l'émotion, la vie, l'effet, la sonorité d'une œuvre, sa répercussion. Et ici, chacun n'est plus bon à tout.

Je me suis rendu compte une fois de plus de cette difficulté dans une exposition fournie comme celle de l'Estampe. A quelques œuvres on va d'instinct, tout de suite. D'autres, on est prêt à les juger sans émotion. Pour celles-ci un travail considérable est à faire en soi-même avant de savoir ce qu'elles valent. Il faut, en sa psychologie, voyager du Cap Horn au Grœnland ! C'est long et fatigant. A moins que l'artiste visé soit exceptionnellement exces-

sif, comme, ici, un Jules De Bruycker, par exemple. Il vous fait dévier de vos goûts quels qu'ils soient, pou vousr intéresser violemment aux siens.

L'œuvre dessinée de Baertsoen m'arrête. Quels beaux dessins, qui donnent l'impression d'un travailleur puissant. Voilà des pages



Dessin de F. KHNOPFF

construites par la vie, tels le fameux *Kromboomsloot*, et les *écluses*, et construites pour la vie. J'y ajoute les études pour le *Dégel*.

Le févreux anglais Joseph Pennell ne me paraît pas avoir été bien à sa place en Grèce. Il est mieux chez lui pour exprimer la turbulence d'une ville, ou à Panama parmi les gigantesques travaux du percement du canal. Il a le sens de l'épique, du gigantesque, du mouvement. Mais s'il a saisi là-bas l'agitation, ici, dans ses interprétations de la Grèce, il n'a rien d'olympien, ni le temple à Girgenti, ni l'*Acropole* de Corinthe, ni les murs de Girgenti, ni le lever du soleil sur l'*Acropole*, ni les colonnes du Parthénon. Il y a là de la grandeur, oui. Mais rien de la gravité sereine, de l'extraordinaire sérénité d'une grande ruine grecque. Il s'est affronté à une âme qui n'est pas la sienne. Il n'y a décidément pas que les critiques qui se croient universels! Peut-être sont

mieux dans le sentiment de l'atmosphère grecque ; *colonnes du temple de Jupiter à Athènes, et Athènes.*

De Ramah, deux intéressants et très psychologiques portraits, l'un *Horace Van Offel*, l'autre *Fernand Crommelynck*, et une belle page très complète : *Les Chats.*

Albert Delstanche, avec une grande honnêteté de métier, grave des planches très pures, de race et de caractère. Il est parmi les rares, jusqu'ici hostiles à la cuisine des teintes et des sous teintes, etc. Très belles planches la *grèce du Courtil*, comme aussi *Allée de chênes, les pins, chemin à Oudenbourg.*

Khnopff charme et étonne, comme toujours, mais cette fois, il ajoute de petites imperfections, très sensibles en des œuvres aussi précieuses. Se serait-il hâté? Lui qui dose l'équilibre des parties d'une œuvre comme on apprécie le poids d'une perle fine; lui qui, d'ordinaire, tire le double parti d'une surface : le détail et la synthèse?

Les *danses russes* de Stan Van Offel ont beaucoup de caractère et de grâce vigoureuse; comme ont beaucoup de profondeur, tout à l'opposé, ses scènes de misère et ses interprétations grotesques de notre humanité.

Arthur Craco a réussi un beau *combat d'aigles* héraldiques et quelques illustrations d'un sentiment naïf et très touchant!

Parmi les illustrateurs intéressants et originaux, citons Tielemans, symbolique et précis, avec de très élégantes et suggestives compositions.

Avec plaisir nous avons retrouvé André Emmanuel; cet artiste a le don de faire sa page bien pleine et de savoir y répandre une grande beauté bien harmonieuse.

Enfin, comme il a toute une salle et même toute une presse, il faut parler de Corot. M. Loys Delteil, possesseur, sans doute heureux, de nombreux Corot, signe au catalogue quelques alinéas biographiques, qui débutent :

« L'Œuvre gravé de Corot est l'un des plus admirables qui soient entre ceux des peintres graveurs de tous les temps et de tous les pays... »

Eh bien! dût-on me traiter de « jardin zoologique », je n'y coupe pas!

Et je ne suis pas le seul.

Il n'en est pas moins vrai que l'Exposition de l'*Estampe*, cette année-ci comme les autres, est l'une des plus riches manifestations d'art dont puisse s'honorer notre capitale.

RAY NYST.

## BIBLIOGRAPHIE

### Chez Eugène Fasquelle.

EDMOND GOJON : *Le Petit Germinet* (un vol. in-18 à fr. 3.50). — Ah! comme on les reconnaît vite, comme ils sont rapidement sympathiques ces livres dont le chiqué et l'artificiel sont impitoyablement bannis, ces livres auxquels l'auteur s'est donné tout entier. M. Edmond Gojon a certes mis toute son âme délicate, toute sa sensibilité de poète à écrire l'histoire de ce *Petit Germinet*, à raconter son enfance impressionnable et peu débrouillarde, son adolescence troublée devant les réalités brutales de la vie physique, sa jeunesse mélancolique, annonciatrice d'une existence plus féconde en désillusions qu'en succès. Quant à résumer le roman de Roger Germinet, il n'y faut pas songer, car il est tout en menus faits, en nuances, en petits détails de fine observation. — Vous verrez que le *Petit Germinet* fera son chemin.



ETIENNE COROT : *La Ville en Sang* (un vol. in-18 à fr. 3.50). — L'auteur de ce livre a assisté, en Caucasic, à Bakou, sur les bords de la mer Caspienne, à ce qu'ils appellent, là-bas, un *pogrome*, c'est-à-dire la tuerie en grand des habitants d'une race par ceux d'une autre race, massacre toléré et généralement provoqué par la police et les hautes autorités russes. Cette « nuit de la Saint-Barthélemy, » à Bakou, dura quatre jours et M. Etienne Corot en fait un récit hautement coloré et singulièrement saisissant. Il y mélange les péripéties d'une idylle charmante, entre un jeune français, venu dans la cité du pétrole pour affaires et une jolie révolutionnaire — qui ne le serait, dans ce pays d'enfer? — Et ces pages toutes pleines d'atrocités finissent par un mariage d'amour.



FÉLIX DUQUESNEL : *La Bande des Habits noirs* : (un vol. in-18° à fr. 3.50). — Il y a quelque soixante dix ou quatre-vingts ans, Paris fut mis en coupe réglée par une association de malfaiteurs, particulièrement adroits et surtout merveilleusement renseignés sur les coups à faire, qui mit la poli-

ce de Louis-Philippe sur les dents. Les opérateurs, gibier de potence ordinaire, étaient alliés à des indicateurs, gens du meilleur monde, avec lesquels ils partageaient un butin souvent copieux. En raison de la participation de ces derniers, tout le groupe avait reçu, du populaire le nom de *Bande des Habits noirs*, dont un contingent important finit par passer aux assises, tant il est vrai que les plus belles choses ont toujours une fin. Sur ce fond de vérité historique, M. Félix Duquesnel a brodé un roman policier qui vaut bien les stupides productions anglo-saxonnes dont on nous inonde et qui a cet autre avantage de faire revivre à nos yeux le monde du théâtre et le monde des lettres de la Monarchie de juillet.

### Chez Flammarion.

F. BALDENSPERGER : *La Littérature* (un vol. in-18 à fr. 3.50). — La Littérature, indépendamment du fonds d'idées et de sentiments qui vient y affleurer, consiste en des formes, plus ou moins expressives, dont se sert l'écrivain, dont la société se saisira et qu'elle tendra à convertir en des formules. Comment se maintient et se renouvelle le pouvoir d'expression des lettres, par quelles vicissitudes passe tout effort artistique de ce genre, entre la création par l'individu et l'absorption par la collectivité : c'est toute une philosophie de la littérature que tente ici M. Baldensperger.



L. BLARINGHEM : *Le Perfectionnement des Plantes* (un vol. in-18 ill. à fr. 1.50). —

Les découvertes de Pasteur ont provoqué dans les sciences et la pratique médicales une révolution profonde; M. Blaringhem se propose de mettre en relief leurs applications dans un tout autre domaine, celui de la recherche et de la production méthodique de nouvelles variétés de céréales, de fleurs et de fruits.

### Chez Ollendorff.

GUY DE CASSAGNAC : *Quant la Nuit fut venue...* un vol. in-18 à fr. 3.50). — L'auteur, dans son *Avertissement*, demande si l'on peut composer un roman, avec trois

personnages uniques, possédés d'un sentiment unique. A cette question, il répond affirmativement — et son livre avec lui, du reste — car, ajoute-t-il, « ce qui suffit » parfois à remplir toute une vie, peut suffire à remplir tout un livre ». Son héroïne, Irène, a épousé un écrivain qui, après peu de temps, devient aveugle. Gilbert, le mari, dans la nuit qui l'enveloppe, a gardé intacte, dans son imagination, la beauté de sa femme. Irène se prend de jalousie pour cette Image d'elle à laquelle Gilbert a voué un véritable culte. Son amour déjà chancelant, sombre dans son désarroi et elle va jusqu'à céder à Didier, un ami de Gilbert. Cette passion dure peu, car Irène n'aime pas Didier au sens vrai du mot. Blessée et repentante elle revient à Gilbert, mais celui-ci ne reconnaît plus en elle son Image adorée, avec laquelle il va continuer de vivre.

Il y a là une situation assez neuve qui, avec toutes les autres qualités du roman, procurera à celui-ci une carrière beaucoup plus qu'honorable.

#### Chez Calmann-Lévy.

PIERRE DE COULEVAIN : *Le Roman Merveilleux* (un vol. in-18° à fr. 3.50). — Ce qui fait le charme précieux des livres de Pierre de Coulevain, et c'est la raison même, je crois, pour laquelle je ne puis me résoudre à écrire, respectueusement, comme il se devrait : *Madame Pierre de Coulevain*, c'est qu'avec eux, dès les premiers feuillets, on se sent en pleine confiance, ainsi qu'après d'un ami très cher auquel on peut et l'on doit tout confier de ses joies et de ses peines. De ses peines surtout, car il trouve toujours, cet ami, les paroles véritablement consolatrices, celles qui élèvent l'âme, la forcent de regarder en haut, là seulement où peut se trouver le Réconfort. Et si haut dans les Sérénités philosophiques que s'élève l'auteur de *l'Île inconnue* et d'*Eve Victorieuse*, sa pensée n'est jamais inaccessible ni obscure dans son expression. Lisez son *Roman merveilleux*, il vous intéressera, vous irez d'une haleine peut-être jusqu'au bout de ce traité de philosophie spiritualiste, fataliste mais résolument optimiste et, encore que vous ne partagiez pas les idées de l'écrivain, vous relirez son œuvre.

#### Chez Plon-Nourrit.

IVAN DE SCHAECK : *S. A. I. le Grand Duc Boris aux Fêtes du Siam* (un vol. in-

4° ill. à fr. 10.) — A la suite du cousin de Nicolas II, l'auteur a assisté aux fêtes, d'une splendeur féerique inoubliable, du couronnement récent du roi du Siam. Il décrit aujourd'hui les cérémonies religieuses et militaires, les processions solennelles, le défilé des gondoles historiques sur le Menam, tout ce qui se déroula pendant trois semaines dans un décor de rêve, au milieu d'une rare magnificence dont les frais furent évalués à 16 millions de francs...

Au retour du Siam, M. de Schaeck nous fait aussi visiter Java et Ceylan et ce n'est pas, cette promenade émerveillante, un des moindres charmes de ce beau livre superbement illustré.

#### Chez Aubert.

JULES PATENÔTRE : *Souvenirs d'un Diplomate* (un vol. in-18 à fr. 3.50). — N'allez pas croire, sur la foi du sous-titre : *Voyages d'autrefois* que les *Souvenirs* dont M. Jules Patenôtre nous offre aujourd'hui le tome second, remontent à une époque reculée. Il n'y a pas si longtemps que l'auteur a quitté la carrière. Les notes de voyage publiées, dans ce volume, nous promènent, cette fois, de Hong Kong à Pékin (1879), puis à travers la Mongolie. De Pékin à Paris par le Japon et les Etats-Unis. Après un séjour à la Cour de Suède, nous retournons en Asie, au temps des difficultés en Indo Chine (1884), où M. Patenôtre collabora à l'œuvre de l'amiral Courbet. Le hasard des missions diplomatiques nous conduit encore au Maroc et enfin à Washington. Bien que la politique ne soit pas le principal objectif de ces Mémoires, ceux-ci présentent pourtant — et il n'en pourrait être autrement — un intérêt historique très sérieux.

★ ★

CHRONIQUE DE L'ŒIL-DE-BŒUF : Mme de Montespan (un vol. in-8 ill. à fr. 0.95). — Le nom seul de l'héroïne de ce livre indique suffisamment l'intérêt captivant qu'il offre.

La beauté altière de la marquise de Montespan, arrivant au milieu de la cour brillante du grand roi ; les premiers feux du monarque, au moment où la duchesse de La Vallière commence à ne plus retenir seule son amour ; l'ambition de la nouvelle favorite, son règne sur le cœur du roi et sa domination sur les intrigues de la cour ; tout cela, l'auteur des *Chroniques de*

*l'Œil-de-Bœuf* nous le raconte et nous le fait entrevoir tour à tour, dans son journal si plein d'attraits.

★★

CAMILLE DUCRAY : *Henri Rochefort* (un vol. in-18 ill. à fr. 3.50). — Dans un très beau livre, fortement documenté et bâti avec une indiscutable précision, M. Camille Ducray nous conte l'existence du polémiste qui connut toutes les ivresses et subit tous les revers.

L'auteur a été chercher Rochefort dans tous les recoins de sa vie. Alertement et vigoureusement, il s'est emparé du polémiste, de ses gestes et de son œuvre. Il a modelé son ouvrage en pleine pâte et impartialement, en exposant les idées de Rochefort et les jugements de ses contemporains.

Le livre, fort joliment illustré, est précédé d'une remarquable préface d'Ernest La Jeunesse, qui résume en phrases à l'emporte-pièce la vie du disparu.

#### Librairie Centrale des Beaux-Arts.

PAUL LEPRIEUR : *Millet* (un vol. in-4° ill. à 3.50). — C'est une étude très éloquente et très judicieuse qui prend place dans la belle collection de *l'Art de notre temps*. Elle consacre et met en valeur les reproductions de la plupart des œuvres du Maître illustre : ses compositions romantiques, ses petits sujets voluptueux des premières années, ses scènes rustiques qui l'ont popularisé, ses paysages grandioses.

#### Chez Arm. Colir.

J. COMBARIEU : *Histoire de la Musique* (Un vol. in-8 à fr. 8.) — Nous avons signalé le 1<sup>er</sup> tome de ce considérable ouvrage, résumé des cours professés pendant sept années par son auteur au Collège de France.

Le 2<sup>e</sup> volume est consacré à Lulli, aux clavecinistes du XVIII<sup>e</sup> siècle, à J.-S. Bach, aux commencements du romantisme avec Weber et Schubert. Beethoven est longuement étudié; 32 de ses sonates sont commentées et ses IX symphonies et 16 de ses quatuors. Enfin M. Combarieu termine en discutant une théorie de Wagner où toute l'esthétique musicale est en question.

#### Chez Alb. Méricant.

ANDRÉ DINAR : *Histoire d'une Dame un peu mère* : (un vol. in-18 à fr. 3.50). — Quadragénaire de fraîche date, Renée d'Orbec, ancienne pastourelle dans un village

normand, a gardé de sa liaison profitable avec un M. Velours, une fortune très confortable. Dégoutée des hommes jusqu'à l'ingratitude, elle voue son temps et ses revenus au féminisme. Ses revenus surtout, car le paquet de femmes libidineuses composant le club où elle s'est inscrite, met ses rentes en coupe réglée. Heureusement Lorenzaccio, beau jeune homme, chevalier d'industrie d'une distinction rare et rat d'hôtel à l'occasion, passe dans sa chambre et dans sa vie. Foin alors du féminisme, elle consacre à Lorenzaccio, cette fois, son temps et ses revenus. Mais le bellâtre, s'il accepte ceux-ci, ne veut rien savoir quant au reste, qui n'est d'ailleurs que bagatelle. La chasse qu'elle donne à l'amour rétif, avec ses désopilantes péripéties, fait tout l'intérêt de ce livre qui ne figurera sans doute dans aucune « Bibliothèque rose ».

#### Chez Figuière.

HENRIETTE SAURET : *Je respire* (un vol. in-18 à fr. 3.50). — Sur un mode qui n'est pas toujours exempt d'un peu d'emphase, l'auteur, prenant conscience de son être, de sa certitude de vivre, chante tout ce qui, en elle, et par ses sens, lui en donne la sensation. Ou bien c'est un hymne éperdu à la Joie dont elle est habitée « âme dans son âme ». Mlle Sauret aime la Vie et ne ménage ni les épithètes ni les images ni les exclamations pour le dire avec lyrisme.

★★

AUG. ET HENRIETTE HAMON : *Considérations sur l'Art dramatique* (une plaq. in-18 à fr. 1). — Ce sont des considérations originales, souvent hardies même, inspirées aux traducteurs du théâtre de Bernard Shaw par les œuvres elles-mêmes du grand comique anglais. En les lisant ceux que cet art dérouté ou étonne pénétreront probablement mieux le sens et la portée de ce qu'ils n'ont pas compris au premier abord.

★★

EUG. FIGUIÈRE : *Petit Bréviaire des Heures* (une plaq. petit in-12 ill. à fr. 0.60). — Dans la séduisante collection des Petits Livres d'Heures, M. Figuière dit le charme, le pittoresque, la variété, la philosophie aussi et l'émotion des Heures, ces magiciennes « qui déchirent brusquement le voile du Passé et de l'Avenir ».

**Chez Sansot.**

ABEL LETALLE : *Les Fresques du Campo Santo de Pise* (un vol. in-4° ill. à fr. 10). — Le critique érudit qu'est M. Abel Letalle consacre une vaste et belle étude aux fresques qui décorent les quatre murs du cloître dont Pise est à bon droit si fière et que bâtit jadis Jean de Pise. Ce sont des peintures murales de grandes dimensions qui ont été l'objet de sérieuses restaurations, quelques-unes même, hélas ! ont été complètement détruites. Mais il a été possible au chercheur patient et savant de se documenter et de rétablir une histoire suffisamment exacte des peintres qui ont illustré le Campo Santo de Pise et des œuvres que nous leur devons.



MARTIN-MAMY : *Les Nouveaux Païens* (un vol. in-18 à fr. 3.50). — Sous cette étiquette pour le moins originale l'auteur range, une dizaine d'écrivains de ce temps dont quelques-uns, tels Paul Adam, H. de Regnier, Binet-Valmer, Ch.-H. Hirsch, Pierre Louys, Jean Moreas sont parvenus à la grande notoriété.

Dans cette série d'essais pleins d'aperçus personnels très intéressants, M. Martin-Mamy s'applique à mettre en relief quelques-uns des traits par quoi il lui semble que notre littérature rappelle l'image de la civilisation grecque.

Le point de vue est ingénieux et la critique attachante.

**Chez P. V. Stock et C<sup>ie</sup>.**

JEAN LORRAIN : *Très Russe* (un vol. in-18° à fr. 3.50). — Voyons, quel âge peuvent bien avoir ce petit roman de Jean Lorrain et les quelques nouvelles que la maison Stock réédite en même temps que lui ? Ils datent de 1885, pas encore vingt neuf ans, donc, et tout cela vous a déjà un petit air vicillot, suranné, l'aspect des êtres et des choses que l'on aimait, au temps de sa petite enfance, et que l'on revoit, après des années et des années, toutes différentes de l'image qu'on en avait gardée. Il y a huit cent quatre-vingt-cinq, c'était l'époque aux femmes idéalement belles, mais troublantes, sphyngiennes qui, parfois même quand elles l'aimaient ou parce que précisément elles l'aimaient, infligeaient au meilleur de leurs adorateurs

les pires tortures morales. La madame Livitnof de Jean Lorrain est une de ces créations énigmatiques qui trouve une perverse délectation à exaspérer l'amour jaloux d'un doux poète qu'elle a choisi pour jouet, au cours d'une villégiature trop peu occupée.



PIERRE MILLE : *Paraboles et Diversions* (un vol. in-18 à fr. 3.50). — Si M. Pierre Mille manie la parabole avec l'autorité, avec la dextérité d'un fondateur de religion, il use du paradoxe humoristique avec une maîtrise non moins égale. Dans le nouveau volume qu'il vient de faire paraître, après une série de morceaux dans lesquels il montre notamment comment la Critique d'origine essentiellement démoniaque — il le prouve — décourage les meilleures volontés, fussent-elles même divines, il nous enseigne que le pêcheur à la ligne, tout à l'opposé de ce que l'on croit généralement, est un être sauvage, inhumain, farouche et cruel. Il y a encore, dans son bouquin, beaucoup d'autres choses qui sont de petites merveilles, mais la place me manque pour les mentionner. Malheureusement, il arrive un peu tard avec son hypothèse sur la disparition de la *Joconde*, puisque celle-ci exhibe à nouveau son sourire et ses craquelures aux Parisiens.

**Chez Grasset.**

JULES LAROCHE ; *La Voie Sacrée* (un vol. in-18 à fr. 3.50). — Quinze années vécues dans la Ville Éternelle ont inspiré à l'auteur un amour et une admiration fervents pour les paysages merveilleux et les vestiges émouvants parmi lesquels il s'est complu. Cela nous vaut une noble et belle gerbe de « Poèmes de Rome et d'Italie ».



LOUIS SAILHAN : *Paysages intérieurs* (un vol. in-18 à fr. 3.50). — Le souhait du poète fut que ses vers soient forts comme les champs, clairs comme une aube d'avril, émouvants comme un beau paysage, profond comme l'azur limpide, et qu'ils aient de quoi conquérir la sympathie d'une âme fraternelle...

Bouquet de saines fleurs champêtres ils ont la sincérité en tout cas, la fraîcheur et le charme qui séduisent.

## MEMENTO

❖ ACCUSÉ DE RÉCEPTION. — Arthur De Rudder : *Pieter de Hooch*. — Carl Smulders : *Vers les Sommets*. — Charles Forgeois : *Pages d'Amour*. — Sylvain Bonmariage : *Les Caprices du Maître*. — Paul André : *L'Impossible Liberté*. — Ed. Ned : *L'Ombre du Cœur*. — Bon C. van Beneden : *Attale*. — George Garnir : *Contes à Margolaine*. — E. Daânon : *Mythes et Légendes*. — Paul Neuhuys : *La Source et l'Infini*. — M. des Ombiaux : *Traité du Havane*. — J.-M. Jadot : *Poèmes d'ici et de là-bas*. — Fernand Séverin : *Théodore Weustenraad*.

❖ LA SOCIÉTÉ NOUVELLE consacre un numéro spécial à Georges Eckhoud. A quelques articles d'étude de l'œuvre du Maître qui méritait ce bel hommage si unanime, s'ajoutent des appréciations brèves mais ferveusement admiratrices d'une trentaine d'écrivains belges.

❖ MONUMENT CAMILLE LEMONNIER. — Le Comité a choisi comme président, M. Edmond Picard. Il a, d'autre part, désigné une commission de cinq membres chargés d'arrêter le règlement d'un concours, ouvert entre tous les artistes belges, pour l'exécution du monument.

❖ RÉCITAL VICTOR RAUTER. — Ce fut le début d'un jeune virtuose au talent plein de promesses, stylé par M. Cornélis. Un programme varié (sonates de Veracini et de Bach, romance en *fa* de Beethoven jouée dans un très beau style, concerto de Max Bruch et les *Zigeuner-Weisen* de Sarasate toujours si agréables à entendre) mit en valeur les qualités de son et de technique de l'exécutant.

❖ QUATUOR WESSELY. — Nous avons pu nous rendre compte que la réputation de ces quatre virtuoses anglais dans leur pays n'est pas surfaite. Homogénéité, style, distinction, rythme impeccable furent appréciés comme il fallait dans le Quatuor en

*si bémol majeur* de Mozart, un autre hérisé de casse-cous de Dohnongi, quelques danses anglaises de l'effet le plus pittoresque.

❖ MM. ONNOU, LOICQ, HALLEUX ET F. LEMAIRE interprétèrent avec non moins de mérite à la salle Erard trois quatuors : n° 15 de Mozart, n° 4 de Bethoven, n° 4 de Schubert.

❖ TROISIÈME SOIRÉE YVETTE GUILBERT. — Le samedi 17 janvier à 8 1/2 à la grande Harmonie, dernière audition de « Chansons de Femmes » par Mme Yvette Guilbert. MM. Georges Desmarests, Louis Fleury et Daniel Jeisler jouèrent ensuite quelques pages de musique ancienne sur la viole de gambe, la flûte et le piano.

Places chez Schott frères, rue St-Jean.

❖ TROISIÈME CONCERT YSAYE. — Le dimanche 18 janvier à 2 1/2, salle Patria (répétition générale la veille à la même heure) concert dirigé par M. Arthur Bodanzky, directeur de l'Opéra de Mannheim, avec le concours de M. Carl Friedberg, pianiste.

Au programme, la 8<sup>e</sup> symphonie de Beethoven, le Concerto n° 2 de Brahms et trois pages de Wagner.

Places chez Breitkopf, Coudenberg.

❖ SCOLA MUSICAE, rue Gallait. — Le lundi 19 janvier à 8 1/2 h. séance de violon donnée par M. Georges De Marès, professeur à la Scola.

❖ PARSIFAL. — Sous ce titre la maison Schott met en vente un Guide analytique et thématique du drame sacré de Wagner, dû à M. Gaston Knosp. C'est une analyse historique de l'œuvre, un résumé du poème et un commentaire de la partition.

❖ THÉÂTRE DE L'ALHAMBRA. — A partir d'aujourd'hui 15 janvier l'excellente troupe



de M. Clerget reprend *Eva*, la séduisante opérette de Franz Lehar, qui connut de si beaux soirs l'an dernier au théâtre de l'Alhambra. Ce sont les interprètes de la création qui tous reprennent leurs rôles.

Location A. 9625.

❖ **EVENTAIL-NOËL.** *L'Eventail* a publié un fort beau numéro de Noël, luxueusement imprimé aux presses de la revue de *L'Expansion Belge*, et extrêmement attachant, tant par l'illustration que par le texte. Ce numéro, en grande partie consacré à Wagner et à *Parsifal*, contient, au sujet de cette œuvre, admirablement montée par le théâtre de la Monnaie, maints détails, maints documents du plus grand intérêt. On y lit notamment des *Souvenirs* de Maurice Kufferath, des pages sur « *Parsifal* » à *Bayreuth* en 1882 par Octave Maus, sur les « *Premières* » *Wagnériennes* à *Bruxelles* par Edmond Evenepoel, et sur *Wagner* à *Venise* par Dumont-Wilden.

*L'Eventail-Noël*, illustré de nombreuses photographies et de dessins en noir ou en couleurs dus à Lucien Wollès, Delescluze, Posenacr, Alfred Bastien, Constant Dratz, Ed. Claes, Auguste Donnay et Henri van Haelen, contient en outre des articles érudits ou fantaisistes de Léon Souguenet, Gustave Vanzype, Henri Davignon, Louis Werner, Arthur de Rudder, Félicien Leuridan, et des vers d'Albert Giraud, Franz Ansel et R.-E. Mélot.

*L'Eventail-Noël* est une publication digne de tous les éloges.

❖ **CERCLE ARTISTIQUE DE BRUXELLES.** — Exposition des œuvres du peintre *Louis Thévenet* jusqu'au 18 janvier inclus.

Exposition des œuvres du peintre *G. Fichet* jusqu'au 18 janvier inclus.

Exposition des œuvres du peintre *Jules Merckaert* du 19 au 25 janvier inclus.

Exposition des œuvres de *René De Groux*, du 26 janvier inclus.

❖ **L'ESTAMPE,** Musée Moderne à Bruxelles : Le huitième salon annuel restera ouvert jusqu'au 25 janvier.

❖ Le peintre *Willem Paerels* exposera à la *Galerie Giroux*, 26, rue Royale du 15 janvier au 1<sup>er</sup> février.

❖ **MUSÉE DES ARTS DÉCORATIFS DE ZURICH.** — Ouverture en février d'une exposition d'art théâtral comprenant : maquettes, projets de décors, figurines, affiches, etc.

❖ *Mademoiselle Angelina Drumaux* exposera une série de peintures à l'huile, pastels et aquarelles à la salle Studio du 24 janvier au 4 février inclus.

❖ **LES DÉBUTS DE GEORGES RODENBACH AU BARREAU.** — M. Jules Eyerman, qui fut l'ami du grand poète et son condisciple à l'Université de Gand, publie, dans le *Journal des Tribunaux* une lettre, tout intime, et bien curieuse, que Rodenbach lui écrivit en 1880, deux ans après que tous deux eurent prêté serment d'avocat.

Voici cette lettre :

« Mon cher ami,

Vous supposez peut-être que si j'ai tardé à répondre à votre aimable lettre, c'est que, depuis sa réception, je tâche de la comprendre à coups de dictionnaire. Eh bien ! non, je comprends beaucoup mieux le flamand que vous ne le croyez, et j'ai pensé que ce serait un charmant moyen pour moi de m'y perfectionner que de recevoir tous les jours une lettre de ce genre.

D'ailleurs, il le faut bien, n'est-ce pas ? puisqu'ici comme chez vous, presque toutes les affaires au correctionnel et au criminel se traitent en flamand : témoins, procès-verbaux, actes de prévention ou d'accusation, le flamand a fait main-basse sur tout cela, et le français semble impitoyablement traqué !

Ce sont les *Matines brugeoises* au Palais !

Merci, mon cher ami, pour vos amicales félicitations.

De toutes celles que j'ai reçues — et elles sont nombreuses — les vôtres m'ont été particulièrement au cœur. Oui, j'ai eu un succès, un immense succès, et ces jours-là marquent, j'en suis sûr, dans la vie d'un homme. Tout cet auditoire semblait secoué ; moi, je prenais de source, instinctivement, sans savoir comment, et avec une telle chaleur que le public a battu des mains.

Aussi, dès la semaine suivante, on m'a chargé de deux affaires nouvelles qui passeront en février : un infanticide de Olsene, puis le nouveau crime de Mont-

Saint-Armand, une affaire retentissante que vous aurez lue dans les journaux et qui me fait espérer beaucoup un acquittement.

On vient aussi de me prier de vouloir défendre le vicaire de Heule qui doit comparaître prochainement devant le tribunal correctionnel de Courtrai. Mais vous comprenez que j'ai énergiquement refusé.

chain un nouveau volume intitulé *La Mer élégante*. C'est la peinture de la vie mondaine de concerts et de bals qu'on mène au bord de la mer. Quelque chose comme du Van Beers ou du Stevens. C'est là en poésie un genre neuf, car jusqu'ici, les poètes n'ont vu près des flots que les matelots et les barques de pêche.



VIENT DE PARAÎTRE

AUX ÉDITIONS DE LA BELGIQUE ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE

**Théodore Weustenraad**

POÈTE BELGE

PAR FERNAND SÉVERIN

UN FORT VOLUME IN-18. ORNÉ D'UN PORTRAIT DU POÈTE

**PRIX : 3 FR. 50**

ENVOI FRANCO CONTRE MANDAT-POSTE, ADRESSÉ AUX BUREAUX DE LA REVUE

26-28, RUE DES MINIMES.



Malgré, cela, je trouve encore, grâce à Dieu, le moyen de faire de la littérature. Je viens de terminer une étude sur le nouveau livre de notre gouverneur intitulé *Florence* et dont il a eu l'attention aimable de me dédier un exemplaire. Je m'occupe encore aussi de poésie, et je vous annonce même que je publierai peut-être l'été pro-

Dans ce cadre nouveau j'ai placé l'homme éternel : l'homme qui doute et qui croit, l'homme qui rêve et qui aime. J'ai fait cela d'un trait au retour de Blankenberghe.

Oh! le bon temps, je m'en souviens encore et de tous ceux qui y étaient : la belle Juliette, vous n'avez plus reçu de

ses nouvelles? Et cette excellente Madame Leusch qui, décidément, devait m'aimer un peu puisqu'elle me le disait tant!

Je suis invité à donner une conférence au Cercle littéraire de Liège en février, ainsi qu'à Verviers. J'irai certainement la voir, et sa nerveuse jeune fille. Et vos

près de sa femme si sympathique. Je suis allé à sa noce, une noce luxueuse et brillante qui donnerait l'envie de se marier au célibataire le plus endurci.

Mais je m'aperçois que je bavarde et que ma lettre est déjà longue. Je vous ai lancé le volant; à vous de me le renvoyer, mais



## VIENT DE PARAÎTRE

AUX ÉDITIONS DE LA BELGIQUE ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE

# PAGES D'AMOUR

(NIRVA. LE CHEMIN D'AMOUR. FRIPONS. FLATTEURS ET FEMMES)

PAR CHARLES FORGEOIS

UN VOL. IN-18 A 1 FRANC

ENVOI FRANCO CONTRE MANDAT-POSTE ADRESSÉ AUX BUREAUX DE LA REVUE

26-28, RUE DES MINIMES.



parents, et votre charmante sœur avec qui j'ai été aussi heureux de me rencontrer? J'espère qu'ils sont en parfaite santé et je compte que vous me rappellerez à leur souvenir.

Enfin le brave ami Angelet qui comme le docteur Faust s'est vraiment rajeuni au-

avec une raquette française, n'est-ce pas.

Adieu, ou plutôt au revoir, car j'irai passer chez Angelt un dimanche en janvier et je ne manquerai pas d'aller vous serrer la main.

GEORGES RODENBACH,  
*avocat.*

# CAISSE CENTRALE

## de Change et Fonds Publics (Société Anonyme)

Directeur : René POELAERT  
Agent de Change

Bruxelles  
Place de la Liberté, 5

Administration : Téléph. A. 746  
Rédaction : » A. 6868

---

---

### INFORMATIONS

---

#### Dans le monde de l'Industrie et de la Finance

❖ La Commission de la Bourse de Bruxelles a composé comme suit son bureau pour 1914 :

Président, M. Laurent Daube ; vice-président, M. Jean Franck ; secrétaire, M. Dekens ; trésorier, M. Fauconnier.

❖ M. Rensburg, qui est attaché à la haute direction de la Banque Internationale depuis quinze ans, devient directeur de la Banque de Commerce d'Anvers. Rappelons que M. Rensburg remplit d'abord à la Banque Internationales les fonctions de secrétaire général, fondé de pouvoirs. Plus tard, cet aimable secrétaire général fut nommé sous-directeur de la Banque Internationale.

❖ Le comité central de l'Union Syndicale a été constitué comme suit pour l'année 1914 :

Président, M. Van Elewyck ; vice-présidents, MM. Venet-Parmentier et De Bremaecker ; secrétaires, MM. Puttaert et Michelet ; trésorier, M. Adolphe Fontaine ; trésorier-adjoint, M. Franchomme ; bibliothécaire, M. Ysewyn ; assesseurs, MM. Delbrassine, Fonson, Legrand, Orb, Pierre, Pommier et Strickaert-Deschamps.

❖ Le comte Pierre de Liedekerke est appelé à remplacer le comte Edouard de Liedekerke comme administrateur des *Conduites d'Eau*.

❖ C'est le marquis Pierre Impériali qui succédera au comte Edouard de Liedekerke aux *Eaux d'Utrecht*.

❖ MM. D'Août-Nicolay a été nommé secrétaire de la Banque de Reports, d'Anvers (succursale de Bruxelles).

❖ Le candidat de la droite du Sénat à la place de conseiller colonial, vacante par suite de la démission du baron du Sart de Bouland, sera le baron Donny, aide de camp honoraire du Roi, un de nos plus anciens et de nos plus vaillants coloniaux.

❖ Le Cercle africain, réuni sous la présidence du commandant Dubreucq, a renouvelé une partie de son comité.

Ont été élus :

Vice-président : le major d'état-major Baltia. Conseillers : le colonel Daenen, le docteur Bourguignon, l'ingénieur Debacker, l'ingénieur Heuschlin, le capitaine Preudhomme, l'intendant Quinaux, le commandant d'état-major Tombeur.

❖ La Commission de la Bourse de Liège a composé son bureau comme suit pour l'année 1914 :

Président: M. Jean Ransy; secrétaire-trésorier: M. Henri Noirfalise.

---

---

## ECHOS FINANCIERS

### Finances Brésiliennes.

Le *Journal do Commercio* de Rio dit que la situation financière du Brésil est grave, mais que le gouvernement a encore des disponibilités à l'intérieur provenant du dernier emprunt et qu'il pourra faire face à ses échéances du premier semestre 1914. Ce journal affirme qu'en tous cas il ne peut être question de recourir au cours forcé; pour éviter cette extrémité, le gouvernement brésilien négocie à Londres un emprunt de 4 millions de livres sterling garanti par 85.000 contos d'apôlices de la dette publique brésilienne créés pour le paiement des travaux publics et dont le placement au Brésil est actuellement impossible.

### Bons du Trésor Français.

On va en émettre pour 600 millions de francs à 3 1/4 p. c., à six mois. Cette opération sera le prélude des émissions des grands emprunts étrangers sur le marché de Paris. Le n° 1 sera l'emprunt russe, qui sera émis vers le 15 janvier.

### Bourse de Bruxelles.

Nous avons signalé naguère qu'en raison des dispositions des lois nouvelles, il était trois sociétés qui avaient demandé la radiation de leurs titres de la côte. Ce sont, on s'en souvient, les Chemins de fer de Madrid à Saragosse, les Sels Gemmes et Houille de la Russie Méridionale et les Carrières de Saint-Raphaël.

Depuis, quatre sociétés ont également fait part de leur même intention : les Zincs de Silésie, l'Industrie Houillère de la Russie Méridionale, les Eaux de la Banlieue de Paris et les Tramways du Var et du Gard.

Ces sociétés préfèrent voir rayer leurs titres de la côte de Bruxelles plutôt que de se conformer aux prescriptions légales nouvelles.

Mieux que tout, ces annonces viennent mettre en lumière le tort créé au marché de Bruxelles par des législateurs incompétents.

## Comparaisons.

A cette période de l'année le chroniqueur jette un coup d'œil en arrière et enregistre les défaillances ou les progrès des cours cotés fin décembre par quelques-unes des valeurs les plus en vue, en 1912 et 1913.

Voici pour les <i>Fonds d'Etat</i> :	1912	1913
Angleterre Consolidés . . . . .	75.10	72.25
Autrichien or 4 % . . . . .	91.50	88.95
Belge 3 % . . . . .	80.10	77.55
Bulgare 5 % 1896 . . . . .	510 —	497 —
Danois 1901 . . . . .	88 —	85 —
Extérieure espagnole . . . . .	91.90	90.70
France 3 % (perpétuel) . . . . .	89.80	85.27
Hellénique 4 % 1910 . . . . .	80.75	79.55
Hollandais 3 % . . . . .	79.75	78.10
Norvégien 3 1/2 % . . . . .	90.15	88.75
Russe 4 % Consolidé . . . . .	91.50	92.20
Russe 5 % 1906 . . . . .	103.20	103.10
Russe 4 1/2 1909 . . . . .	101.25	100.75
Serbe 4 % . . . . .	82 —	83.30
Turc unifié . . . . .	84.90	85.70

### *Les Banques :*

Banque Internationale de Bruxelles . . . . .	550.00	517.00
Banque de Reports (Anvers) . . . . .	803 —	712 —
Crédit Anversois . . . . .	540 —	472 —
Crédit national industriel (fond.) . . . . .	1674.50	3500 —

### *Les Chemins de fer et tramways :*

Congo (parts de fond) . . . . .	5375 —	3900 —
Bruxellois (divid.) . . . . .	1054 —	1065 —
Caire (jouiss.) . . . . .	703.75	539 —
Economiques. . . . .	685 —	600 —
Mutuelle (divid.) . . . . .	930 —	576 —
Odessa (jouiss.) . . . . .	520 —	460 —

### *Les valeurs industrielles :*

Angleur . . . . .	1322.50	1037 —
Athus-Grivegnée . . . . .	1295 —	810 —
Cockerill . . . . .	1990 —	1840 —
Providence . . . . .	2917.50	2450 —

### *Les Charbonnages :*

Amercœur . . . . .	2260 —	1950 —
Gosson-Lagasse . . . . .	2940 —	2270 —
Produits au Flénu . . . . .	4590 —	3875 —

### *Les Coloniales :*

Cie Commerciale au Congo . . . . .	3425 —	2660
Kasaï part bout . . . . .	11900 —	6800 —
Katanga ord. . . . .	2687.50	2125 —
Pétroles de Grosnyi . . . . .	1493 —	2500 —

C'est une tourmente de baisse.

## Bourse de Bruxelles.

La Commission de la Bourse a admis aux honneurs de la cote les actions privilégiées, capital et dividende des *Pétroles de Roumanie* et les actions de la *Société Intercommunale d'Electricité*.

## Crédit National Industriel.

Une assemblée extraordinaire qui se tiendra immédiatement après l'ordinaire, sera appelée à statuer sur la proposition d'un groupe d'actionnaires d'autoriser la division des parts de fondateur en coupures, et à conférer au Conseil d'administration les pouvoirs pour réaliser cette division quand il lui paraîtra opportun.

## **Compagnie d'Assurances Générales.**

Dans sa séance du 10 décembre, le conseil d'administration de la Compagnie d'Assurances Générales incendie, a décidé, qu'un acompte de 60 francs par action, à valoir sur le dividende de l'exercice 1913, serait payé aux actionnaires à partir du 10 janvier prochain.

## **Métropolitain de Paris.**

Le nombre de voyageurs en 1913 a atteint 311.984.348 et les recettes, 54.476.411.35 soit une augmentation de 2.123.440 voyageurs et fr. 293.614.10 sur 1912.

## **Chemin de fer du Congo.**

Voici comment s'exprime le rapport du conseil d'administration :

Les détails donnés sur le nombre des voyageurs et le tonnage des marchandises transportés au cours de l'exercice montrent un accroissement de 71.35 p. c. sur le nombre des voyageurs et de 11.42 p. c. sur le tonnage des marchandises.

La recette brute n'est en diminution que de 3.75 p. c., bien que nous ayons fait une réduction de 10 p. c. sur les tarifs, mais par contre, les dépenses de l'exercice sont en augmentation importante.

Ainsi se trouvent réalisées les prévisions que nous émettions à la fin de notre rapport de l'année dernière; nous vous disions, en effet, que l'accroissement du trafic pendant l'exercice 1911-1912 s'était maintenu pendant les cinq premiers mois de l'exercice 1912-1913 et que les recettes brutes paraissaient donc devoir se maintenir, mais qu'il fallait s'attendre à une augmentation des dépenses.

Nous pourrions faire aujourd'hui des prévisions analogues, si nous ne tenions compte que des résultats de l'exploitation des cinq premiers mois de l'exercice 1913-1914, attendu que le tonnage a augmenté. Les recettes ne sont en diminution que de 202.000 francs environ, malgré une réduction très importante que nous avons consentie à partir du 1<sup>er</sup> juillet 1913 sur le tarif du caoutchouc, lequel a été ramené de 430 francs à 140 francs la tonne.

Nous apportons la plus grande attention à la question importante des dépenses.

Celles du dernier exercice ont été influencées par des causes accidentelles : grèves en Belgique, prix du charbon, etc.

La réduction de 5 p. c. à laquelle nous étions tenus ne comportait pas un dégrèvement aussi important. Votre conseil, en vue de venir en aide au commerce, a cru cependant devoir y consentir, mais sous la réserve que notre compagnie soit dédommée dans les réductions à venir. Il en résulte, notamment, qu'au 1<sup>er</sup> juillet 1914 nous ne serons tenus à aucune réduction de tarifs.

A l'assemblée générale extraordinaire du 27 août dernier, votre conseil a rappelé que, dès la fin de 1911, il avait signalé au gouvernement qu'il croyait indispensable de commencer le plus tôt possible les travaux de la nouvelle ligne si l'on ne voulait pas courir le risque d'être débordé; cette transformation est d'ailleurs nécessaire pour que l'on puisse adopter des tarifs considérablement plus bas que les tarifs actuels.

Votre conseil a rappelé de plus que la compagnie avait présenté également au gouvernement un projet d'agrandissement de la gare de Matadi, agrandissement reconnu indispensable.

Enfin, votre conseil déclarait, dans la même assemblée générale, qu'il déclinait toute responsabilité quant aux conséquences que peut avoir, pour le développement de la colonie, le retard apporté à l'examen de ces deux questions. Actuellement, la seconde seule paraît devoir être résolue à bref délai.

*Comptes de Profits et Pertes* .

**DÉBIT**

Dépenses d'exploitation		fr. 3,533,346.69
Charges financières :		
Amort. de 159 oblig. 3 %	79,500.—	
— 30 — 4 %	13,000.—	
— 64 — 4 1/2% 1 <sup>re</sup> série	33,600.—	
— 18 — 4 1/2% 2 <sup>e</sup> série	9,450.—	
fr.	137,550.—	
Coupons d'obligations :		
3 %	269,940.—	
4 %	393,640.—	
4 1/2%, 1 <sup>re</sup> s <sup>ie</sup>	1,104,502.50	
4 1/2%, 2 <sup>e</sup> s <sup>ie</sup>	311,827.50	
	2,079,910.—	
		2,217,460.—
Amortissement du nouveau pier		50,000.—
Provision pour droit de patente		186,000.—
Solde en bénéfice		6,106,435.17
		Fr. 14,115,241.86

**CREDIT**

Solde reporté de l'exercice précédent fr.		1,595.61
Soldes des comptes : intérêts, escomptes et commissions		66,276.37
Redevance reçue pour l'exploitation des terrains de la Busira		20,728.68
Location de terrains, d'habitations et de matériel fluvial		24,783.39
Recettes d'exploitation :		
Voy. de 1 <sup>re</sup> classe	383,407.21	
Voy. de 2 <sup>e</sup> classe	132,778.63	
Voy. de 3 <sup>e</sup> classe	222,103.86	
		740,289.70
Bagages		466,507.56
Marchandises	12,101,490.55	
Produits divers	311,570.—	
		13,619,857.81
Prélèvement sur le poste « comptes en litige »		382,000.—
		Fr. 14,115,241.86

**RÉPARTITION DU BÉNÉFICE NET**

Dû à M. le président directeur général fr.		50,000.—
10 p. c. au conseil d'administration		431,893.96
Amortissement d'actions		92,000.—
<i>Actions de capital :</i>		
Coupon n. 24 de fr. 17.50 × 23,484 titres		410,970.—
<i>Actions ordinaires :</i>		
Coupon n. 24 de 1 <sup>re</sup> dividende fr. 17.50		
Coupon n. 24 de 2 <sup>e</sup> dividende 17.50		
Coupon n. 24 de 3 <sup>e</sup> dividende 60.—		
	77.50	
Total par action fr.	95.—	
soit 95 fr. × 33,226 titres		fr. 3,346,470.—
<i>Actions de jouissance :</i>		
Coupon n. 24, soit 60 fr. × 774 titres		fr. 46,440.—
<i>Parts de fondateur :</i>		
Coupon n. 24, soit 360 fr. × 4,800 titres		1,728,000.—
(Le 6 <sup>e</sup> part de fondateur, coupon n. 24, a droit à 60 francs par titre.)		
<i>Report à nouveau au crédit :</i>		
A. Des actions ordinaires et de jouissance		fr. 472.90
N. Des parts de fondateur		fr. 186.31
Total égal au solde de profits et pertes		Fr. 6,106,435.17

**Tramways Bruxellois.**

Bien que les recettes de l'exercice 1913 aient été affectées par les conséquences de la grève générale, pendant laquelle il avait été recommandé aux chômeurs de ne pas faire usage des tramways,



et aussi le jour en moins que comportait le mois de février 1913 comparativement à février 1912, elles sont les plus belles réalisées jusqu'à ce jour.

L'année 1913 a produit fr. 18.058.698,80 contre fr. 17.060.740,90 en 1912 et fr. 17.495.366,01 en 1910, année de l'Exposition.

D'autre part, la recette kilométrique-voiture qui était tombée de fr. 0.55 c. en 1905 à fr. 0.44 c. en 1911, par suite de la création de lignes des certains quartiers excentriques non encore développés, a repris une marche ascendante, passant à fr. 0.45 9 en 1912 et à fr. 0.45<sup>1</sup> en 1913.

#### **Société des Chemins de fer de Valence et Aragon.**

En 1912, le bénéfice net d'exploitation s'est élevé à pes. 111.504.73.

L'intérêt variable distribué aux obligations de 1<sup>re</sup> série a été de 4 pesetas, le même que l'année dernière.

Les recettes d'exploitation de 1913 ont atteint pes. 366.810.88 en diminution de pes. 2.458.20 sur celles de 1912 mais permettent d'espérer la même répartition.

#### **Société de Chemins de fer Economiques en Catalogne.**

Les recettes d'exploitation se sont élevées en 1913 à pes. 243.535.16 en 1912 à pes. 242.447.31, en 1911 pes. 235.117.54.

Cette société va commencer incessamment les travaux des lignes de Gérone à Bâñolas et à Flassa, dont elle a obtenu la concession et dont elle s'est créé les fonds par une émission d'obligations.

#### **Tramways de Livourne.**

Les recettes de 1912-13 sont en augmentation de pes. 56.717.43 sur celles de l'exercice précédent.

La société va participer à l'augmentation de capital des Tramways de Pise; pour se procurer les ressources nécessaires, le Conseil se propose de créer 4.000 actions ordinaires après remboursement de toutes les actions privilégiées restant en circulation.

Le remboursement des actions privilégiées serait certainement très intéressant parce qu'il rendrait disponible une annuité d'environ 72.000 francs, consacrée au payement de l'intérêt et au remboursement des titres en circulation. La suppression de cette annuité compenserait plus que largement la charge nouvelle à résulter de l'augmentation du nombre des actions ordinaires.

Ses négociations avec la municipalité de Livourne ont abouti à un accord qui lui donne toute satisfaction.

Le dividende des actions ordinaires de fr. 7.50 n'a pas varié, la société ayant préféré reporter à nouveau, sous forme d'un solde disponible, le bénéfice supplémentaire de fr. 25.589.60.

#### **Société Ligure Toscana di Elettricità.**

Cette société a distribué pour l'exercice 1912 un dividende de 6 1/2 p. c.

Dans le courant de l'année, la Société Ligure Toscana a fait l'acquisition des importantes installations de la Société Electrique Toscana et de la Société Livournaise d'Electricité, acquisition dont le paiement s'effectuera en grande partie au moyen d'actions de la Société Ligure Toscana, faisant l'objet d'une augmentation de capital. Cette société jouira ainsi d'un véritable monopole de fait dans une vaste région et pourra développer son industrie sans avoir à craindre aucune concurrence.

Afin de satisfaire au paiement des installations récemment acquises et de faire face aux dépenses considérables occasionnées par les importants travaux et installations en cours ou projetés, la Société Ligure Toscana augmente son capital, qui est actuellement de 11 millions, et le porte à 22 millions.

Ces actions nouvelles ont été prises fermes par des organismes de premier ordre avec une prime de 15 p. c. sur la valeur nominale de 200 francs.

Pendant les onze premiers mois de l'exercice en cours (1<sup>er</sup> janvier au 30 novembre), la production de l'énergie a été de 18.374.400 KWH, contre 13.553.600 KWH, soit en augmentation de 4.820.800 KWH par rapport à 1912; les recettes ont atteint L. 2.193.034.76, contre L. 1.887.684.44. accusant une majoration de L. 305.350.32.

Il est à noter que l'intervention plus large de la production hydro-électrique a permis de réaliser, pendant les neuf premiers mois, une économie d'environ L. 100.000, sur la consommation de charbon, malgré l'augmentation de prix subie par celui-ci.

#### **Chemin de fer de Madrid-Villa del Prado-Almorox.**

Les recettes de 1912 ont dépassé de pes. 85.751.88, celles de 1911.

L'intérêt variable aux obligations estampillées (actions de priorité) a été de ps. 6.50.

Les recettes de 1913 sont sensiblement inférieures aux précédentes par suite du manque de transports de pierres vers Madrid où les constructions ont été, pour ainsi dire, complètement suspendues par suite de la crise. Cependant cette diminution de recettes ne se traduira pas par une diminution équivalente de bénéfices, le Conseil étant parvenu à réduire les dépenses. Néanmoins il est certain que le dividende sera inférieur au précédent.

#### **Compagnie Italo-Belge des**

#### **Tramways Electriques de Vérone-Ville.**

Au début de 1913, la Compagnie Internationale de Tramways a pris un intérêt dans cette société en souscrivant les 600.000 francs d'actions privilégiées en augmentation de son capital.

Cette augmentation a été faite en vue d'une extension du réseau, résultant de la nouvelle convention que la Société des Tramways de Vérone est parvenue à conclure avec la municipalité et qui modifie favorablement les conditions de l'ancien cahier des charges.

Les recettes de l'année 1913 s'élèvent à L. 519.432.75 en augmentation de L. 33.116.35 sur celles de 1912. Cet accroissement est normal, quoiqu'il dépasse les prévisions admises lors de l'augmentation du capital, attendu qu'une partie seulement des extensions prévues a été exécutée.

#### **Société Minière et Métallurgique de Tambov.**

Les dividendes afférents à l'exercice 1912-1913 sont payables à partir du 15 janvier 1914 :

1° A BRUXELLES ;

A la succursale de la Banque Internationale de Commerce à Saint-Pétersbourg, rue du Marquis, 1, à Bruxelles;

2° A LIEGE :

A la Banque Liégeoise, rue de l'Université, 34, à Liège, comme suit : Le coupon n° 2 des actions de capital par 10 francs.

Le coupon n° 2 des actions privilégiées par 15 francs.

#### **Forges de Clabecq.**

L'assemblée extraordinaire du 27 décembre a approuvé la proposition du conseil, tendant à majorer le capital social actuellement de 5.200.000 francs représenté par 10.400 actions, jusqu'à concurrence de 6 millions de francs maximum, divisé en 12.000 actions de capital de 500 francs chacune.

Les nouvelles actions seront assimilées aux anciennes quant aux dividendes, à partir de l'exercice 1915-16. Elles auront droit, depuis le moment de leur libération, jusqu'au 30 juin 1915, à un intérêt intercalaire de 4 1/2 p. c.

### **Huanchaca.**

Depuis la dernière assemblée, la majorité du conseil appartient à un groupe américain. La Société Auxiliaire de Crédit constituerait un syndicat d'actionnaires français pour que ceux-ci retrouvent, ainsi que l'importance de leurs intérêts leur en donne le droit, une place prépondérante dans la direction de cette entreprise.

### **Verreries Bennert-Bivort.**

Les résultats de l'exercice 1912-1913, clôturé le 31 octobre dernier, sont brillants. En effet, les bénéfices se montent à près de 900 mille francs pour un capital de 2.450.000 francs; après avoir prélevé les amortissements jugés nécessaires, et doté la réserve légale du pourcentage qui lui revient, le Conseil proposera à l'assemblée générale de février prochain de répartir aux actions privilégiées fr. 32.50 et aux actions ordinaires 30 francs par titre. Le surplus des bénéfices ira grossir les comptes de prévision et renforcer le fonds de roulement.

### **Un trust des Pétroles.**

Un confrère anglais apprend qu'il est question, à Londres, de la constitution d'une compagnie puissante, avec un capital de 375.000.000 francs, qui serait appuyée par les plus importants consommateurs et armements anglais, en vue de faire la concurrence à la Standard Oil. Celle-ci contrôle environ 33 p. c. de la production de pétrole en Californie. Le nouvel organisme contrôlerait, paraît-il 36 p. c. de cette même production.

---

## **LÉGISLATION**

Depuis le 1<sup>er</sup> janvier 1914 une loi est en vigueur dont l'art. 9 intéressera nos lecteurs :

Art. 9. Par dérogation à l'article 60, IV, 2<sup>e</sup> alinéa, de la loi du 30 août 1913, le droit de timbre sur les titres étrangers à terme illimité ou d'une durée de plus de cinq ans à partir de leur émission, qui seront soumis au timbrage à l'extraordinaire avant le 6 mars 1914, est réduit ainsi qu'il suit :

Pour les titres de 100 francs et au-dessous, à . . . fr. 0.10

Pour ceux de plus de 100 francs jusqu'à 250 francs, à . . 0.25

Les titres excédant 250 francs continueront à être timbrés, jusqu'au 5 mars 1914, d'après le tarif de l'article 14 du Code du 25 mars 1891.

Pour les titres de l'espèce n'excédant pas 250 francs qui ont été timbrés après le 14 septembre 1913 et avant le 1<sup>er</sup> janvier 1914 au droit minimum de 50 centimes, les titulaires ou les porteurs sont admis jusqu'au 31 décembre 1915 à se faire restituer, au bureau du timbre extraordinaire où la formalité a été donnée, la différence entre ce droit et celui qui aurait été perçu d'après le tarif prévu ci-dessus.

---

## **BIBLIOGRAPHIE**

Il sera rendu compte de tout ouvrage dont un exemplaire sera envoyé à la Rédaction, 30, avenue de l'Hippodrome, à Bruxelles.

LE RECUEIL FINANCIER. — *Annales des valeurs cotées à la Bourse de Bruxelles*. 21<sup>e</sup> année, 1914. — Bruxelles, Etablissements Emile Brühlant, éditeurs. Un vol. gr. in-4<sup>o</sup> de 1.800 pages, reliure pleine toile. — Prix ; 20 francs.

M. V. D. M.

## ÇA & LA

**LE SYSTÈME MÉTRIQUE AU CHILI.** — La nouvelle loi établissant au Chili le système métrique décimal des poids et mesures est entrée en vigueur, le 1<sup>er</sup> janvier 1914.

**UN PROJET DE LOI SUR LES ASSURANCES AUX ETATS-UNIS.** — Le président Wilson vient de se rendre à Washington, en vue de commencer immédiatement la préparation d'une nouvelle loi sur le fonctionnement des Compagnies d'assurances.

**BANQUE PARISIENNE DE FONDS PUBLICS.** — La réduction du capital de 1 million de francs à 250.000 fr., par l'échange de quatre actions actuelles contre une nouvelle de 100 fr., a été décidée. La Société s'appellera, à l'avenir, « L'Etude Technique ».

**BANQUE COMMERCIALE ITALIENNE.** — Il faudrait s'attendre, pour 1912, au maintien du dividende à 45 lire.

**CREDIT FONCIER CHINOIS.** — L'assemblée annuelle qui devait se tenir le 31 courant, à 3 heures, 1, avenue Félix-Faure, est remise à une date ultérieure, faute de quorum, en raison des événements politiques en Chine.

**MUNICIPALITY OF PARA IMPROVEMENTS.** — Le Conseil annonce qu'il est obligé de suspendre le paiement des intérêts des obligations et qu'il est sur le point de faire arrêter momentanément les travaux de construction à Para!!!

**CHEMINS LOMBARDS.** — Suivant les journaux viennois, l'assemblée générale des porteurs d'obligations de priorité des Chemins Lombards se réunirait à Vienne le 17 janvier, pour autoriser les curateurs à accepter l'arrangement conclu entre la Compagnie et le gouvernement.

**RAISINS DE CORINTHE.** — L'Agence des Balkans croit savoir que le gouvernement grec songerait à apporter certaines modifications à la convention conclue avec la Société Privilégiée du Raisin de Corinthe. Malgré l'avis des députés des régions viticoles, le privilège serait maintenu.

**EL ORO MINING AND RAILWAY Co.** — Dans une circulaire en date du 29 décembre, le Conseil déclare que ce n'est pas sans une certaine répugnance (!) que les dirigeants de la Compagnie se voient dans la nécessité, étant donnés les événements, de suspendre le paiement du dividende intérimaire habituel, par mesure de prudence et dans l'intérêt même de l'entreprise...

### UNION DU CRÉDIT DE BRUXELLES

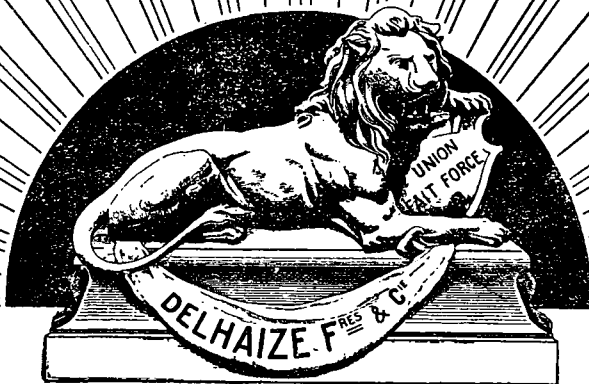
57, rue Montagne-aux-Herbes-Potagères

Escompte des traites au taux de la Banque Nationale

Dépôts à vue . . . . .	3	p. c.
Dépôts à deux mois . . . . .	3 1/2	p. c.
Dépôts à un an . . . . .	4 1/2	p. c.

Location de Coffres-Forts 12 francs par an.

# DELHAIZE FRÈRES & C<sup>IE</sup> LE LION



SUCCURSALES PARTOUT EN BELGIQUE

*Administration, Magasin central et Fabriques*

RUE OSSEGHEM, BRUXELLES-OUEST

LES PLUS HAUTES RÉCOMPENSES AUX EXPOSITIONS

## MODES

# Maison Paul Lefizelier Bruxelles

142, Rue Royale



Téléphone 117.32

La maison invite sa nombreuse clientèle élégante à venir visiter ses nouveaux salons de modes où elle pourra admirer chaque jour les dernières créations.

# Banque Internationale de Bruxelles

Société Anonyme, 27, Avenue des Arts

**CAPITAL : 25.000.000 DE FRANCS ENTIÈREMENT VERSÉS**

Opérations de Bourse. — Reports. — Garde de titres.

Administration de portefeuille. — Avances sur titres. — Escompte.

Encaissement d'effets de commerce.

Encaissement de coupons. — Monnaies étrangères. — Chèques  
et lettres de crédit sur tous pays. — Compte de dépôts franco de commission.  
Comptes. Joints.

Comptes courants. — Service financier de sociétés.

Comptes de Quinzaine.

Location de coffres-forts.

*Pour tous renseignements on est prié de s'adresser au siège social :*

27, avenue des Arts, 27 — Téléphones : A 3370, 3901, 6739, 8056

*où à la succursale*

42-52, rue du Lombard, 42-52 — Téléphone : A 4776

THOMSON-HOUSTON. — On dit que cette Société, qui a exécuté d'importantes commandes pour le Mexique, s'est vu obligée d'accorder des délais à ses débiteurs qui ont subi l'inévitable contre-coup de l'anarchie politique au Mexique.

MINES DE CARMAUX. — Le Conseil de cette Société a décidé de distribuer à chaque ouvrier, pour l'année 1914, une prime de 49 % dans les mêmes conditions que pour les exercices précédents.

EKELA-KADEI SANGHA, HAUTE-SANGHA, KADEI-SANGHA. — Les actionnaires de ces Compagnies, réunis le 22 décembre en assemblées extraordinaires, ont voté la clôture des comptes de liquidation.

La deuxième et dernière répartition d'espèces aura lieu, comme suit, à la caisse de la Banque française de l'Afrique Equatoriale :

Action Part

Eke'a-Kalëi-Sangha (10 janv.)	net 9.65	5.40
Haute-Sangha (15 janv.)	. . 24. »	18.35
Kadëi-Sangha (20 janv.)	. . 4.35	4.35

COMPAGNIE FRANÇAISE DU CAMPHRE. — Les obligataires de cette compagnie, qui a été mise en faillite le 21 janvier dernier, se sont réunis le 27 décembre et ont approuvé la vente, pour 400.000 fr., de l'usine de la Société. Déduction faite des dettes, il restera 200.000 fr. à répartir, auxquels viendront s'ajouter 15.000 fr. environ que produira la vente du matériel. Cette répartition sera faite au fur et à mesure des encaissements probablement dans le courant de ce mois. Dans ces conditions, les obligataires ont abandonné l'action intentée aux administrateurs.

RAFFINERIES D'EGYPTE. — Contrairement au bruit qui avait couru en octobre dernier, il se confirme que le Conseil a décidé que les obligations à revenu variable recevront, pour l'exercice écoulé, leur intérêt maximum de 5 %, soit 20 fr.

MINES DE CUIVRE DU FERROL. — Cette Société, au capital de 3 millions, a décidé d'émettre 1.000 obligations 6 % de 500 fr. chacune, amortissables en dix ans, et se propose de les placer au fur et à mesure de ces besoins, pour ne pas grever, sans motif, les charges de son exploitation.

## Avocats, Notaires, Juges, Ecrivains

N'EMPLOYEZ QUE LA

### Plume Réservoir Rouge & Noir

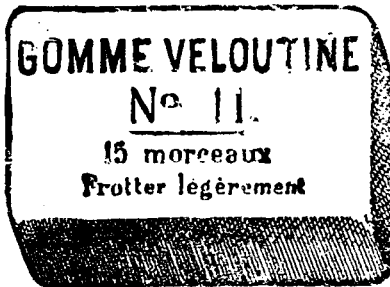
M. O. V.



Exigez cette marque de préférence à toute autre.

La meilleure, la plus sûre, la plus facile. Est toujours encrée et ne coule jamais, quelle que soit la position qu'on lui donne.

## Artistes, Architectes, Dessinateurs



N'EMPLOYEZ QUE LA

### Gomme Veloutine

Laisse le papier intact.

Enlève toute trace de crayon.

## Ecoliers et Etudiants

N'ÉCRIVEZ QUE SUR LE PAPIER FILIGRANE

### L'ÉCOLIER

Pour vos registres, copies-de-lettres, etc., exiger « LES CLEFS »

comme marque et pour votre papier

à lettres d'affaires, demandez la « NATIONAL MILL ».

*En vente chez les papetiers et imprimeurs du pays.*

# ACCUMULATEURS TUDOR

(Société Anonyme)

CAPITAL : 1.200.000 FRANCS

Bruxelles - 79, Rue Joseph II - Bruxelles

1410 et 11.530 — Télégrammes : Tudor-Bruxelles

## Bulletin de l'Institut de Sociologie Solvay

(PARC LÉOPOLD, BRUXELLES)

*Publication périodique paraissant en fascicules grand in-8°;  
l'année forme un volume de 100 feuilles d'impression environ.*

**Prix de l'abonnement : Belgique 15 fr. ; Etranger 20 fr. — Prix du numéro 4 fr.**

Chaque fascicule comprend :

1° La continuation des *Archives sociologiques* publiées par EMILE WAXWEILER.

Cette publication tend à introduire un point de vue déterminé dans les études sociologiques et à constituer une science générale des phénomènes sociaux par application de ce point de vue dans les sciences sociales particulières.

2° Une *Chronique du mouvement scientifique*, qui signale et commente dans de courtes notices les nouvelles publications, les bibliographies, les entreprises de coopération scientifique, les voyages et les explorations, les institutions, sociétés et revues nouvelles, les congrès les nouvelles et informations du monde savant, etc. Outre des notices, la « Chronique » reproduit les principaux titres de livres, brochures, articles de périodiques recueillis chaque mois par le service de documentation de l'Institut dans les catalogues de la bibliothèque ;

3° Une *Chronique de l'Institut* qui rend compte notamment des réunions des groupes d'étude, où sont discutées les questions à l'ordre du jour dans les différents domaines de la sociologie et de ses applications.





# Malt Kneipp

Mélangé au

# Café



*„Voilà la sante”*

## G. RAEYMAEKERS ET C<sup>IE</sup>

Distillateurs et Raffineurs d'huiles - Bureaux et Usines, RUE DU RUPEL, Schaerbeek - Tél. A 3774

INDUSTRIE - EXPORTATION

Médaille d'or, Paris 1889 — 2 diplômes d'honneur, Anvers 1894

2 grands prix, Bruxelles 1897 — 2 grands prix, Liège 1905

2 grands prix, Bruxelles 1910 — 2 grands prix, Gand 1913

Oléonaphtes russes, marque déposée. — Distillateurs-raffineurs d'huiles minérales, animales, végétales.  
Huiles pour chemins de fer, steamers et vicinaux.

# **PRIX-COURANT DES ANNONCES**

**pour 24 numéros**

**1 page 200 francs**

**1/2 page 125 francs**

**1/4 de page 75 francs**

**1/8<sup>e</sup> de page 40 francs**

**1/4 de page 75 francs**

# L'Expansion Belge

Revue Mensuelle Illustrée

Œuvre de Vulgarisation économique,  
coloniale, scientifique, littéraire, artistique,  
sportive.

---

Chaque Fascicule  
comporte plus de 100 pages abondamment  
illustrées

---

Prix du Numéro : 1 Franc

---

Abonnements :

Belgique . . . . .	12 francs
Etranger . . . . .	15 francs

---

Rue de Berlaimont, 4, Bruxelles

## Sommaires des derniers numéros de la Belgique Artistique et Littéraire

---

### 15 NOVEMBRE 1913

- SANDER PIERRON : *Considérations sur l'Architecture.*  
R.-E. MÉLOT : *Convalescence.*  
MARGUERITE VANDE WIELE : *Les Chaines Victorieuses.*  
MAURICE GAUCHEZ : *Edmond Glesener.*  
LOUIS PIERARD : *Le Poète et le Peuple.*  
MARC NEUBOIS : *La Voix sans Echo.*  
IWAN GILKIN : *Le Suffrage Universel en Belgique.*  
ARTHUR DE RUDDER : *Livres Anglais.*

Chroniques de la Quinzaine.

---

### 1<sup>ER</sup> DÉCEMBRE 1913

- EMILE VERHAEREN : *Les Parlements.*  
J. JOBÉ : *Flamands et Wallons.*  
SANDER PIERRON : *Considérations sur l'Architecture.*  
GÉRARD HARRY : *Le Revenant.*  
AUGUSTE VIERSET : *Henri Fabre et l'Institut.*  
ARTHUR DE RUDDER : *Entre les deux Mondes.*

Chroniques de la Quinzaine.

---

### 16 DÉCEMBRE 1913

- AUGUSTE VIERSET : *Gustave Vanzype.*  
CÉCILE CANDIÈRE : *Mon Philippe.*  
GASTON PULINGS : *Poème.*  
IWAN GILKIN : *Le Mouvement Catholique en France.*  
ARTHUR DE RUDDER : *Main d'Espagne.*

Chroniques de la Quinzaine.

---

### 1<sup>ER</sup> JANVIER 1914

- NELSON LE KIME : *Giambattista Bodoni.*  
EMILE E.-PIERS : *Curiosités de Vienne.*  
MAURICE GAUCHEZ : *Les Prix Littéraires.*  
AUGUSTE VIERSET : *Gustave Vanzype (suite).*  
AUGUSTE VIERSET : *La Millième du Cid.*  
ARTHUR DE RUDDER : *L'Escurial.*

Chroniques de la Quinzaine.



---

IMPRIMERIE MICHEL DESPRET  
6, RUE BERTHELS, NIVELLES  
TÉLÉPHONE 1

---



# LA BELGIQUE

ARTISTIQUE & LITTÉRAIRE

*Revue Nationale du Mouvement Intellectuel*

PARAISSANT LE 1<sup>er</sup> ET LE 16 DE CHAQUE MOIS



Dessin d'ANDRÉ EMMANUEL

Prix du Numéro : Belgique : 60 centimes. — Etranger : 75 centimes.

---

26-28, RUE DES MINIMES, BRUXELLES

# LA BELGIQUE

## ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE

---

DIRECTEURS : **PAUL ANDRÉ & FERNAND LARCIER**

SECRÉTAIRE DE LA RÉDACTION : **R.-E. MÉLOT**

---

ABONNEMENTS { BELGIQUE : UN AN, 12 FRANCS; SIX MOIS, 7 FRANCS.  
ETRANGER :    »   15       »               »   9    »

---

Toutes correspondances et communications doivent être adressées :

*Pour la Rédaction* : 93, rue Ducale, à Bruxelles. Tél. B. 5522.

*Pour l'Administration* : 26-28, rue des Minimes. Tél. A. 712.

---

**La Revue ne publie que de l'inédit.**

*Les manuscrits non insérés sont renvoyés sur demande des auteurs accompagnée du montant des frais d'affranchissement.*

---

---

### SOMMAIRE DU N° DU 1<sup>er</sup> FÉVRIER 1914

<b>Roberto J. Payró.</b>	Aventures divertissantes du petit-fils de Juan Moreira . . . . .	173
<b>Emille Dantine.</b>	Victor Chauvin . . . . .	191
<b>Jean Mallech.</b>	L'Enfance Anormale . . . . .	201
<b>Marcel Angenot.</b>	Deux Poèmes . . . . .	210

#### A travers la Quinzaine :

**Auguste Vierset** : Les Faits et les Idées. — **Arthur De Rudder** : Les Peuples et la Vie. — **Paul André et R.-E. Mélot** : La Prose et les Vers. — **Paul André** : Le Drame et l'Opéra. — **Ray Nyst** : Les Salons et les Ateliers.

#### **Bibliographie, Memento.**

Illustrations de : **G. Carlier, André Emmanuel, G. Fichet, J. Merckaert, Willy Thiriar.**

# AVENTURES DIVERTISSANTES

DU

PETIT-FILS DE JUAN MOREIRA

---

*Un pays affranchi depuis un siècle à peine de l'indolente domination espagnole, tout neuf à la liberté, à la direction de ses destinées. Un peuple de créoles, dispersé sur de vastes territoires, et dans le tempérament duquel des hérédités hybrides ont associé le laisser-aller à l'énergie, l'amour de la tradition au désir de la nouveauté... Tradition et nouveauté également originaires du dehors, d'ailleurs ; l'une, implantée par les anciens maîtres ; l'autre venue de l'Europe ou des Etats-Unis.*

*Ce peuple, le peuple argentin, nourri et élevé durant des siècles dans l'atmosphère de bon plaisir et de vénalité créée par les gouvernants espagnols, a dû commencer, après l'ivresse héroïque de l'insurrection et de la victoire, à se chercher lui-même son génie propre, l'originalité de sa personnalité. Grande tâche, et difficile... Mais il avait plus d'aspirations que d'expérience. Il était tout tourné vers l'avenir, bien que, sans le savoir peut-être, il fût encore le prisonnier de ce passé qu'il avait détruit par la violence. En effet, il était entré dans la liberté avec un esprit façonné aux vieilles méthodes de la corruption.*

*De là, pendant longtemps, une vie et des mœurs politiques dominées ou entretenues par des partis qui étaient divisés moins par la contradiction de leurs principes que par la concurrence de leurs appétits — appétits masqués, il va sans dire, de part et d'autres, par une phraséologie pompeuse et abondante sur les « intérêts supérieurs de la patrie. »*



On pensera, sans doute, que ces traits sont aussi à la ressemblance de certaines des factions politiques qui s'agitent dans notre antique Europe, mais ils s'accusent là-bas avec un relief bien autrement tranchant, avec une sorte de cynisme à moitié inconscient, une franchise qui a on ne sait quoi d'enfantin et de sauvage... Toutefois, nous aurions dû parler au passé, car le temps a fait l'éducation de la démocratie argentine, les choses ont changé et, actuellement, les hommes publics du genre de Mauricio Gomez Herrera, le héros du roman de M. Roberto, J. Payro qui donne motif à cette notice, n'appartiennent plus qu'à l'histoire.

Mauricio n'est pas un ambitieux vulgaire : il a de la race, de l'élégance, de l'allure. Fils de famille, il ne s'est pas mis fort en peine de s'instruire, étant prédestiné, dans son opinion, à être parmi ceux qui commandent. Il est, d'ailleurs, intelligent, habile à se servir de ses amis et même de ses adversaires. De plus, sans, oh ! tout à fait sans scrupules ! Aussi parcourt-il sans trop de difficultés la carrière des honneurs politiques, d'abord dans sa province, ensuite à Buenos-Ayres, où sa qualité de député au Congrès national le met à portée des hauts emplois de la République.

L'excellent écrivain argentin a laissé son héros se raconter et se peindre lui-même. Et c'est une tâche qu'il remplit très bien, avec esprit et brio, car elle lui est agréable et il y met de la complaisance. Il ne prend pas la vie au tragique ; elle l'amuse comme un jeu, un jeu où il s'est toujours placé de façon à gagner. Son intérêt, l'intérêt de ses desseins d'avenir ou celui de ses fantaisies et de ses plaisirs, a toujours été son unique loi, une loi invariablement observée avec une magnifique insensibilité. Il nous dit tout cela simplement et sans honte, car s'il y a là quelque impudeur morale, elle est innocente, puisqu'elle s'ignore. Aucune émotion, jamais ne nuit à sa clairvoyance : il regarde du même œil analytique et décrit de la même plume aiguë et pittoresque les gens quelconques parmi lesquels

*il a évolué et agi dans son village de Los Sanchos, dans la capitale de sa province ou à Buenos-Ayrès, et son père, sa mère, Térésa, la jeune fille, amie de sa famille, qu'il a abandonnée après l'avoir déshonorée...*

*L'œuvre de M. Payro — les lecteurs de la Belgique Artistique et littéraire pourront en juger par les pages détachées et inédites qui suivent — est pleine de vie et de couleur. Elle est d'un psychologue qui ne craint point de paraître quelquefois brutal et cruel, parce que s'il aime à plaire, il aime encore davantage à être vrai.*

ARNOLD GOFFIN.

## TERESA

...Dès le lendemain, je révélai tous mes secrets amoureux à de la Espada, sans rien omettre, pas même l'échec de ma dernière tentative. Il se mit à rire.

— Ne fais pas le sot ! — me dit-il. — Inutile de t'affliger ; ce n'est pas le moment de te décourager. La jeune fille est à point ; et, seule, l'occasion a manqué. Ne va pas l'effrayer ! Au contraire, inspire-lui la plus grande confiance et attends. Le hasard ne peut manquer de te procurer quelque moment où une grande émotion s'emparera d'elle. Ce moment là sera le bon ; et tu devras le mettre à profit... Mais fait attention ! Songe que le père n'est pas de ceux qui supportent patiemment ces choses-là ; s'il vient à découvrir tes intentions ou leur réalisation, sois sûr que s'il ne te tue pas, il est bien capable de te marier de force ; d'autant plus qu'il est l'ami intime de ton père.

— Bah ! répliquai-je. Nous verrons bien ce qu'il fera. Je n'ai pas peur du vieux ; et ce n'est pas le premier qui se trouvera dans le cas d'être fort ennuyé. Combien y en a-t-il dans le village, d'après ce que tu m'as dit toi-même, qui ont été obligés d'accepter la honte pour éviter un scandale pire !...

Le hasard dont avait parlé « le petite Galicien », comme nous l'appelions, ne tarda pas à surgir, mais dans des conditions particulièrement tragiques pour moi... Du-

rant bien des soirs j'avais causé avec Térésa, de manière à endormir ses soupçons et à exaspérer en même temps son amour; et entre nous régnait maintenant la plus délicieuse intimité. Nous parlions de nous marier...; nous faisons mille projets. Elle eût désiré que nous vivions dans la maison de son père; je feignis d'exiger que nous habitions la nôtre; et nous n'arrivâmes à un accord que lorsque nous nous fûmes proposés de ne former qu'un seul et unique ménage, chose facile, étant donnée l'amitié qui liait les deux familles.

— Le seul inconvénient est qu'ainsi nous ne serons jamais seuls! objectai-je. — Nous aurons toujours l'un des vieux sur nos talons.

— Et qu'est-ce que cela fait? répliqua Teresa. — Si nous ne nous aimions pas, ce serait autre chose, mais nous nous aimons tant!...

Mais, arrivons au fait. Une après-midi, et ainsi qu'il en avait coutume depuis que moi-même j'étais « devenu un homme », Tatita (1) m'invita à monter à cheval, afin de l'accompagner jusqu'à une ferme située à deux ou trois lieues du village, où il avait une affaire pendante qu'il y avait urgence à régler sans perdre de temps. Son invitation était un ordre, et nullement désagréable, car je n'ai jamais connu plus jovial compagnon de voyage et jamais ne me suis ennuyé avec lui.

La nuit ne tarderait pas à nous surprendre, car sept heures avaient déjà sonné; mais l'affaire était pressante et nous étions tous deux accoutumés à parcourir la campagne à n'importe quelle heure, sans craindre les rayons du soleil de midi, ni la clarté lunaire de minuit. Nous arrivâmes à la ferme quand le jour finissait, avec un coucher de soleil admirable, qui enveloppait toute la *pampa* d'un véritable manteau de pourpre. Tatita mit à peu près un quart d'heure à régler l'affaire qui le préoccupait; puis nous serrâmes de nouveau la sangle de nos chevaux et nous nous

(1) *Tatita* — petit père; *Mamita* — petite mère.

mîmes en route pour le retour. Il faisait presque nuit, seule une ligne pâle, à l'ouest, signalait l'endroit où avait disparu le soleil. Le crépuscule nous donnait l'illusion trompeuse de paysages inconnus, en nous communiquant le vertige de sa propre vacillation. Sans cesser tout à fait de voir nous ne discernions pas très bien cependant la vraie nature des choses ; et seule une longue pratique nous permettait de suivre sans dévier le mince ruban décoloré du chemin.

— Nous allons arriver trop tard ! s'exclama soudain Tatita. — Coupons à travers la plaine.

— Soit ! répondis-je, en tournant la tête de mon cheval dans la direction de Los Sunchos, mais sans perdre le galop.

Le chemin faisait un grand détour, de manière à éviter un marais qui, à l'époque des pluies, était infranchissable ; cette large courbe pouvait être abrégée d'un bon tiers en parcourant une ligne droite, la corde, comme nous disions ; mais ce trajet n'était pas très commode, parce que la campagne, couverte de hautes herbes et de grands buissons de *cortadera* avait en plus d'immenses fondrières remplies de vase. Heureusement, la tache pâle de ces espèces de chaussetrapes suffisait pour avertir du danger un cavalier expérimenté, même dans l'obscurité de la nuit, surtout avec un cheval *vaquiano*, une de nos bêtes créoles d'instinct si merveilleux en plein air.

J'avancai donc au grand galop, me fiant à ma monture, qui évitait soigneusement toutes les parties incultes couvertes de bruyères et les fondrières, attentive d'ailleurs à tous les détails, en mouvant constamment les oreilles ; et il y avait un bon quart d'heure que je galopais quand je crus entendre un cri. J'arrêtai brusquement mon cheval et j'écoutai. Je n'entendis plus rien ; pas même le galop du cheval de Tatita dont les fers auraient dû cependant résonner sur le sol du gué, alors durci par la sécheresse comme une couche d'asphalte. Qu'est-ce que cela signifiait ? Alarmé, je tournai bride et revins en arrière bride

abattue. Je ne vis rien ; je n'entendis rien ; soudain mon cheval eut un brusque écart d'effroi près d'une fondrière et j'essayai de le retenir en pesant violemment sur le mors. A grand peine je parvins à le contenir et, le caressant, je l'obligeai à retourner au pas jusqu'à la fondrière, en dépit de son mauvais vouloir... Quel spectacle ! Dans mon effroi, je ne vis d'abord que la masse du cheval de Tatita, les pattes cassées, respirant et soufflant avec force, mais péniblement. Un peu plus loin était Tatita, étendu sur la terre durcie de la *incachera*. Je me jetai en bas du cheval pour courir à son secours. Une large plaie lui traversait le crâne, en le baignant de sang. Il ne respirait plus ; le cœur semblait avoir cessé de battre...

Je tournai les yeux de tous côtés. Le chemin était loin et personne ne passait par le gué, surtout à pareille heure. Que faire ? Laisser Tatita et courir chercher du secours, car je n'avais même pas sous la main une goutte d'eau pour tenter de le faire revenir à lui ? Je n'avais pas d'autre parti à prendre. J'installai donc Tatita du mieux que je pus ; je lui fis un oreiller avec ma blouse et mon *pruichô* ; j'observai de nouveau s'il respirait, s'il se mouvait, et, convaincu du contraire, à moitié défaillant, je remontai à cheval et j'entrepris la plus folle des courses vers Los Sunchos, dont les lumières s'apercevaient au loin.

Empêché par mon trouble de pouvoir bien coordonner mes idées, j'essayai cependant de reconstituer l'accident : préoccupé par une affaire qui pouvait représenter pour lui la perte d'une importante somme d'argent, Tatita avait été distrait, se confiant à l'instinct de son vieux cheval, qui connaissait en effet parfaitement la campagne à plusieurs lieues à la ronde. Mais le Zaino avait eu, lui aussi, son moment de distraction, qui avait suffi pour qu'il posât le pied dans la concavité d'une *incacha* où il culbuta, en projetant son cavalier à plusieurs mètres de distance. Le pauvre Tatita avait dû donner de la tête sur la partie dure qui entourait la fondrière...

Était-il mort ? Une pareille fin n'était pas celle d'un

homme comme lui. Une simple ornière n'achève pas un *gaucho* de sa trempe. Non ! Tout au plus souffrait-il d'un long évanouissement et la plaie serait facile à guérir... Dans la première jeunesse on a quelque peine à se faire à l'idée de la mort.

Je revins avec des gens, que, par fortune, je rencontrai aux abords du village, pendant que l'un d'eux courait prévenir le médecin et chercher une voiture. J'espérais retrouver mon père ranimé, sur pied et prêt à reprendre sa marche ; mais il était resté inerte, tiède encore, et il ne fut pas possible de lui faire avaler une seule goutte du genièvre apporté à cette intention. Le docteur Merino, qui survint dix minutes plus tard, ne put que constater le décès.

Je n'omettrai pas ici un épisode, qui, malgré les circonstances tragiques, m'occupa un instant et qui me causa une certaine impression. Fidel Comensoro, un des paysans qui m'avaient accompagné, entendant que le Zaino de Tatita gémissait et se plaignait presque comme une personne, s'approcha de la bête pour l'examiner.

— Elle a les deux jambes brisées, dit-il — il faut l'achever.

Et tirant d'un geste résolu le couteau pendu à sa ceinture, d'un seul coup il lui coupa la gorge, consommant ainsi, sans y penser, un sacrifice autrefois en usage sur la tombe des anciens seigneurs de la *pampa*...

Le cadavre du pauvre Tatita fut soigneusement étendu dans la voiture et je le suivis au pas de mon cheval, sans trop savoir ce qui m'arrivait, comme si moi aussi j'avais reçu un coup sur la tête... Avant d'arriver au village, notre petit groupe avait considérablement augmenté et quand, en nous dirigeant vers la maison, nous dûmes passer par les principales rues, nous formions un imposant cortège. La nouvelle s'était déjà répandue et tout le monde accourait, amis, indifférents et ennemis, les uns attirés par la peine, les autres par la curiosité ou la satisfaction plus ou moins mal dissimulée. Entre-temps quelques femmes avaient entouré Mamita pour la préparer à l'horrible sur-

prise. En nous entendant arriver, elle se précipita sur la voiture, pressentant qu'elle ne trouverait plus qu'un cadavre. La scène fut déchirante ; et je compris alors combien ma pauvre mère aimait cet homme, qui avait vécu avec elle trente ans d'indifférence et d'abandon.

La veillée et les funérailles firent époque à Los Sunchos. Hors d'état de s'occuper de rien, sinon de pleurer et de crier auprès de son époux, Mamita donna carte blanche aux amis et aux serviteurs ; et durant trente six heures, on vit défiler sur la table le chocolat ou le vin et les liqueurs, les tranches de bœuf rôti avec la mâté doux ou amer, le pot-au-feu avec le ragoût au *charqui*, les pâtés, la fricassée de mou et les tourtes frites. Une nuée de chinoises, venues « pour aider », des maisons amies, convertit notre maison en une espèce de pandemonium ; et quant au salon, à la salle à manger et aux appartements de cérémonie, ils étaient pleins de visiteurs, hommes et femmes, qui parlaient politique, racontaient des contes, jouaient aux gages, entamaient ou poursuivaient leurs intrigues amoureuses... Et cette soirée animée, à laquelle manquait seule la danse, se prolongea jusqu'à l'heure de conduire les restes de Tatita à leur dernière demeure.

Je restais étourdi. Tatita avait été un si bon, un si excellent camarade, que je l'aimais vraiment, et sa disparition soudaine et irrévocable me causa, en même temps que de la douleur, une rare sensation d'épouvante, comme si je me trouvais soudain, et pour la première fois, devant l'inconnu menaçant. Mais tout cela, terreur et peine, était vague, indécis, comme si je ne me rendais, comme si je ne pouvais pas me rendre compte très exactement du fait brutal, ou plutôt comme si je passais par un cauchemar aussi confus qu'angoissant...

Il y eut des discours près de la tombe de Don Fernando Gomez Herrera, dont le cercueil fut escorté par tout le village en masse jusqu'au pauvre cimetière délabré de Los Sunchos, envahi par l'herbe et peuplé de *peludos* et de vipères. Don Socrates Casajuana, l'intendant municipal,

dit que Tatita était de ces hommes qui font à leur patrie et à leur parti des sacrifices innombrables. Don Temistocles Guerra déclara que nous perdions en lui un ami du progrès et un patriote qu'on ne pourrait jamais remplacer. Le docteur Arèpuello, sénateur de la province, qui, avec le député Quintiliano Paz, était venu expressément à Los Sunchos pour honorer la mémoire de Tatita, parla au nom du pouvoir exécutif de la législature, recommandant à tout le village de suivre l'admirable exemple du probe et austère citoyen prématurément disparu, quand, en pleine maturité, il pouvait encore rendre à sa patrie les plus grands services.

J'entendis toutes ces phrases comme quelqu'un qui entend un vague et importun bourdonnement et j'aurais été incapable de les reconstituer à présent, si je ne les avais entendues plus de cent fois ensuite, redites sur cent tombes différentes, toujours les mêmes, toujours également banales, témoignant toujours d'une méconnaissance à peu près complète de la personnalité qu'elles avaient l'intention d'honorer, toujours hors de proportion ou de mesure, comme si tous les hommes, égaux devant la mort, l'avaient été aussi durant leur existence.

Suivi jusqu'à la porte du cimetière par le curé, Don Jenaro Cuchi, par quelques parents présumés de papa ou de maman, enfin par don Higinio qui, lui, pleurait sincèrement, je serrai là, les unes après les autres, quantité de mains indifférentes, et c'est sans émotion que j'entendis tomber de leurs lèvres les banales paroles de compliment ou de condoléances. Cette longue, cette interminable cérémonie fut pour moi une torture. Enfin, dans la voiture qui avait recueilli, l'avant-veille, le corps inanimé de mon père, je revins à la maison dans un état de stupeur assez compréhensible, si l'on veut bien se souvenir que, dans les grandes catastrophes, la nature vient troubler et au besoin rendre fou le cerveau de l'homme, en l'anesthésiant de telle sorte qu'il finit par s'accoutumer peu à peu



à sa douleur. Le curé et don Higinio ne m'avaient pas quitté...

A la maison, nous trouvâmes quelques dames et quelques jeunes filles. Teresa essayait de consoler Mamita qui, enfermée dans sa chambre maintenue volontairement dans une obscurité complète, pleurait et priait, en refusant de voir personne et de se laisser distraire de sa peine sous aucun prétexte. Elle me tint embrassé un long moment, me couvrant de baisers et me baignant de ses larmes.

A l'heure du repas, tous les visiteurs s'en allèrent, à l'exception de Teresa qui, sur le conseil de Don Higinio, resta pour tenir compagnie à ma mère et pour ranger la maison.

Une fois, le soir, Teresa, compatissant à ma profonde affliction, me parla plus tendrement que jamais. Enivrés par la douleur, il y eut un instant dans lequel nous nous embrassâmes si désespérément que je perdis la tête...

Et ce fut le moment de grande émotion dont avait parlé de la Espada.

## AU CONGRÈS NATIONAL

...Bien que je fusse déjà assez accoutumé à la vie intense de la grande métropole, Buenos-Ayres m'étourdit d'abord ; et ce phénomène s'explique. Jusqu'alors je n'y étais venu que pour m'y promener, sans but déterminé, ayant tout mon temps à moi, comptant toujours sur le refuge de ma cité, comme sur un rempart qui me défendrait, le cas échéant, pouvant y choisir mes relations, y vivre effacé ou m'y prodiguer selon ce qui me convenait, simple visiteur enfin que l'ennemi même reçoit courtoisement, comme durant la trêve d'une bataille, tandis que cette fois j'allais m'enraciner là, avec un plan de conduite fixé dans ses grandes lignes, avec des obligations politiques et sociales, des devoirs d'ordre divers, des nécessités urgentes comme celle de me mettre au diapason du grand monde, pour ne pas y jouer un rôle ridicule. Sans me comparer aux Do-

riens et aux Troyens lorsqu'ils entraient d'une manière décisive dans l'arène, je ne pouvais plus songer au modeste abri de ma province, car me retirer ce serait l'équivalent du revers le plus éclatant. A cet étourdissement contribuaient l'ivresse de mon triomphe et la satisfaction inespérée de me voir un pied sur les derniers échelons de l'immense échelle, d'où je pouvais me rendre compte que rien ne m'était plus inaccessible, que tout était à portée de ma main. Et il y avait encore autre chose : à peine arrivé, peut-être pourrais-je réaliser mes anciens rêves, lorsque j'errais inoccupé dans la grande ville, ce vaste projet d'apparaître et d'éblouir, en travaillant activement et brillamment à l'union étroite de Buenos-Ayres et des Provinces, de manière à faire disparaître leur vieil antagonisme ; mais à peine eussè-je pensé à cette « mission », qu'elle me parut banale, enfantine, à demi réalisée déjà ou en voie de se réaliser ; et alors je craignis de faire un faux pas, de m'exposer aux moqueries d'hommes sceptiques et expérimentés, de parler comme un enfant ... Non, l'initiation n'est pas aussi facile qu'elle le semble.

— Bah ! — me dis-je. — Ce que je dois faire c'est, d'une part, cacher que je suis un « nouveau venu », que je m'effare comme un étranger et, d'autre part, ne pas me donner des airs de grand homme, ne pas non plus faire effort pour arriver à l'être, tant que ne s'offrira pas à moi une occasion vraiment favorable... Soyons modeste, Mauricio, jusqu'à ce que l'heure soit venue de relever la tête.

Grâce à mon empire sur moi-même, qui me permettait de paraître tranquille et indifférent dans les passes les plus difficiles, j'obtins que personne ne remarquât mon trouble. Et quant au reste, je me modifiai, pensant que sans apparentes prétentions je pouvais et je devais me présenter en pleine vie politique d'une manière irréprochable ; sinon même avec une haute élégance tout à fait en rapport avec mon extérieur. Je remontai donc ma garde-robe, renonçant aux costumes qui pouvaient en province donner le ton,

mais qui à Buenos-Ayres paraissaient un peu villageois par je ne sais quels détails de coupe, de couleur, je serais presque tenté de dire d'odeur.

Je me mis à fréquenter les grands restaurants à la mode, les théâtres, les clubs, les cercles que je connaissais déjà, avec le faste discret qui ne me quittait plus ; et cela me fit croire un instant que je commençais à être populaire. On me voyait, en effet, toujours entouré d'un cercle d'amis et de connaissances qui allait chaque jour s'agrandissant et dont j'étais ou je croyais être le centre principal, car tous me témoignaient non seulement de la déférence, mais encore jusqu'à de l'admiration. De ce nombre étaient quelques camarades qui, au cours de mes visites précédentes, étaient venus s'asseoir à ma table, et qui m'avaient initié à la connaissance des plus aimables coins de la capitale ; mais auparavant, ils n'étaient pas si nombreux ni si assidus — ou du moins ils ne paraissaient pas l'être, grâce à la brièveté de mes séjours — tandis que dans cette période nouvelle j'arrivais à m'apercevoir qu'ils étaient innombrables et encombrants à l'excès, surtout en considérant à la fin du second mois que j'avais mangé ce que je croyais suffisant pour une demi-année pour le moins. Mes ressources, grandes en province, paraissaient très minces dans la capitale, pleine de pentes, de cloaques et d'égoûts par où s'en allait l'argent comme l'eau par un jour de pluie, sans que, pour rester sans le sou, il soit nécessaire de tomber dans le travers de prêter avec exagération à tous ceux qui le demandent. Je résolus donc de me soustraire un peu à l'admiration de mes contemporains ; et me souvenant à propos de mes excellentes résolutions de modestie, je me jurai cette fois de les mettre en pratique.

Avec tout cela et bien que je pusse escompter par avance mes honoraires de député, l'argent ne me venait pas suffisamment, au milieu de ce « gouffre » dévorant, surtout si je voulais maintenir ma petite fortune dans son intégrité, comme c'était en effet mon intention. Il se peut qu'à cause de cela on me considère comme un homme intéressé, pour

ne pas dire mesquin ; mais c'était seulement chez moi de la prévoyance, car je savais tout comme un autre dépenser mes rentes sans sourciller. Que serait-il advenu de moi, à ne pas agir de cette manière, quand tant d'autres plus riches que moi, entraînés par le courant, furent bientôt précipités dans l'abîme de la misère ou à bien peu près !

Il était donc urgent d'estimer mes ressources et, à cet effet, j'écrivis à Correa, en lui demandant un secours, sous forme de commission gouvernementale ou autre. J'avais observé que les fonctionnaires et les employés les mieux rétribués devenaient généralement riches ou atteignaient une bonne position moyenne, comme si les pouvoirs publics s'employaient à conserver et à augmenter les fortunes, de manière à créer un patriciat évidemment nécessaire à la bonne marche du pays. Malgré tous leurs mérites, les hommes habitués à vivre de peu n'ont pas besoin de grandes ressources, spécialement s'ils travaillent d'une manière sérieuse ; et leur donner au début plus de bien-être contribue généralement à les pervertir ; tandis que ceux qui, nés dans l'abondance, ont à songer à garantir et à conserver leur situation, car autrement ils seraient aisément amenés à faire tache, ceux-là dissipent vite leur fortune et sombrent dans la misère, compromettant ainsi une des meilleures parts de la société, dans l'incapacité où ils sont de remonter à la surface par leur seul effort. Cette action conservatrice des pouvoirs et de la collectivité, unis dans un commun accord, est la chose la plus plausible et la plus évidente. Qui trouverait à redire à ce que, dans le cas de Faustino Estebanez, perdu par ses dettes de jeu, tout le monde l'aidât pécuniairement à se sauver, bien que la chose fût inutile, tandis que personne n'était prêt à secourir le physicien Renato Pietraneza, qui mourait de faim en cherchant la solution de je ne sais quel problème, en sorte qu'il dut y renoncer pour gagner sa vie comme simple employé de commerce ? Dans le premier cas, le déshonneur de Faustino retombait sur tous les Estebanez, apparentés à la plus haute société ; et pour cette raison,

il n'était pas possible de le laisser dans le borbier : et après avoir payé ses dettes, on l'envoya en mission à l'étranger ; dans le second cas, personne, pas même Pietrane lui-même, ne restait compromis ; si ces travaux étaient réellement de quelque valeur, ils ne s'évaporerait pas pour si peu. Des hommes plus grands que celui qu'il aurait pu devenir ont vécu dans la misère ; et cependant l'humanité n'a pas perdu leurs œuvres. En somme, il y a dans notre pays trop de mélange social pour que nous nous occupions encore à l'augmenter.

Don Casiano, bon compagnon, et considérant sans doute que je pouvais lui être utile à Buenos-Ayres, me procura immédiatement une prébende, une situation inutile mais bien payée, me mettant en rapport avec diverses commissions publiques ayant des affaires avec la province. Avec cela je pouvais me retourner, car j'ai dit que j'étais prudent ; et je n'aurais garde de commettre des folies irrémédiables, ni même dangereuses, bien que je sois très capable de gaspiller mes rentrées et mes bénéfices extraordinaires avec la plus grande intrépidité, comme je l'avais fait jusqu'alors. Dans les luttes antérieures à mon élection, la presse d'opposition m'accusa plus ou moins injustement de malversations, de « cagnottes » exigées des pourvoyeurs de la police, de gratifications secrètes reçues du gouvernement, de « pour cent » prélevé sur les vigilants « repris », comme les compagnons de table de don Sandalio Suarez, le commissaire de Los Sunchos ; et il est certain — je n'ai pas de honte à le confesser, parce qu'à cette époque tout le monde faisait de même, — que j'acceptais, quand on me l'offrait ; mais c'est aussi la vérité que je ne le fis jamais en vue d'augmenter mes appointements, sinon avec un entier désintéressement, pour améliorer ma vie. Tout cela est venu et s'en est allé ; et si ce n'avait été par les spéculations sur ma ferme et d'autres petites entreprises avec l'argent des banques, ma fortune aurait été des plus modestes. J'aime l'argent, non pas pour lui-même, mais pour la liberté qu'il procure et qu'il

accroît — parce que la liberté sans moyens d'action n'est pas la liberté, ni rien du tout, à moins qu'on veuille appeler de ce nom la « liberté de mourir de faim ». Malheureusement, les bonnes occasions dont j'ai parlé plus haut ne s'offraient plus et, à Buenos-Ayres, je ne pouvais pour le moment m'en conquérir d'autres, tant que je ne serais pas dans l'exercice de mes nouvelles fonctions. Je pris ma revanche plus tard ; mais en attendant le petit secours de Correa me venait opportunément.

Pour modifier mon train de vie, je quittai donc l'hôtel luxueux où je m'étais logé et je louai, dans une rue centrale, une vieille petite maison, trois ou quatre pièces assez primitives avec leurs dépendances. Je les fis tapisser, peindre et meubler avec un certain goût inné de la famille qui permit à l'un de mes oncles de faire des voyages en Europe avec le bénéfice des meubles qu'il acheta et usa là et qu'il revendit ici, — et je m'installai comme quelqu'un qui était disposé à mener une vie sérieuse et réglée. Je fis venir Marto Contreras pour me servir d'homme de confiance et je complétais mon service par un cuisinier et une servante, qui sortaient d'une maison aristocratique et qui trouvèrent moyen de me voler comme un naïf. Et une fois installé, au lieu de courir les cafés, les restaurants et les « pâtisseries », je me bornai à aller au cercle et dans les clubs, à fréquenter mes amis, après étude préalable de leur caractère ; et je me montrai spirituel et sceptique, chez l'un, croyant, chez d'autres, austère chez celui-ci, libéral chez celui-là, quelquefois tolérant, sectaire quelquefois, exempt de préjugés partout. Et de cette manière, j'obtins qu'on me reçut avec plaisir, quoique sans enthousiasme, parce que mon personnage restait indécis et énigmatique et qu'il inspirait à beaucoup une sorte de curiosité pleine de réserve.

Ainsi le temps s'écoula et les premiers jours de mai arrivèrent, le mois de l'ouverture du Congrès dans lequel j'allais pénétrer. Je vous épargnerai la chronique des sessions préliminaires, des longues stations dans les salons et

les antichambres de la vieille demeure qui ressemblait à l'intérieur à un *renidero* de coqs et, du dehors, à un lieu de carnage pour des géants ; et j'arrive à la défense de mon diplôme, qui eut lieu par un jour maussade, un jour d'humidité où soufflait un vent du Nord énervant et brutal, tel qu'on n'en voit qu'à Buenos-Ayres. Ces journées humides de la capitale, molles et presque mal odorantes, quand règne ce vent du Nord, m'énervaient d'une manière indescriptibles. Les bruits y semblent alors plus discordants, plus assourdissants ; les mouvements plus difficiles ; les femmes marchent comme des somnambules et toutes paraissent comme absentes ; les odeurs y sont plus déplaisantes et plus fortes, presque nauséabondes ; la lumière y est fausse, trompeuse, écœurante ; les trottoirs sont bourbeux ; les murs suintent l'eau ; les vitres ruissellent ; les hommes se montrent irritables, provocants et impertinents ; les femmes marchent comme des somnambules et toutes paraissent vieilles ; une phrase en d'autres moments insignifiante se convertit alors en insulte ; les nerfs exaspérés nous font momentanément, mais d'une façon tenace, des ennemis des êtres et des choses ; et je crois que, dans un moment comme celui-là, il ne nous serait pas très difficile d'en finir avec le monde, si cela dépendait de notre volonté. C'est dans ces conditions, que j'eus à défendre la validité de mon diplôme.

Je commençai d'une manière hésitante, la voix molle et fatiguée, au milieu de l'indifférence générale, mais cette insouciance même de mon auditoire m'excita, m'irrita peu à peu, m'entraînant à mon éloquence accoutumée. Je fus verbeux et brillant. Il m'importait peu de savoir ce que j'allais dire : je passe facilement des mots aux idées, avec des phrases ronflantes et à effets, où apparaissent parfois des images pittoresques qui s'adaptent très bien à mes gestes et à mes attitudes d'acteur. Comme en dépit des interruptions, je ne m'arrêtai pas, comme je ne donnai pas le temps de la réflexion j'arrivai sans effort à captiver mes auditeurs et même à leur arracher des applaudisse-

ments. En cette après-midi mémorable, aux accusations portées contre moi je répondis entre autres choses, tandis que j'étais en veine :

— « On m'accuse précisément du contraire de ce que j'ai fait ! Parfaitement ! J'ai garanti la liberté du suffrage. Je me suis sacrifié pour elle dans les hautes fonctions qui m'incombaient ; je n'ai pas remué le petit doigt pour qu'on proclame ma candidature... J'étais trop occupé à maintenir l'ordre et la paix dans notre province ; j'étais trop occupé à arracher des mains des agitateurs, par la persuasion plus que par la violence, les armes avec lesquelles ils voulaient nous imposer un état anarchique... Et si ma candidature a surgi au dernier moment, une fois la province pacifiée grâce à mon humble effort, et quand je n'étais plus chef de la police, mais bien commissaire éventuel pour le maintien de l'ordre, ce fut parce que la partie honnête, la partie patriote, la partie bien pensante de l'opinion — qui est heureusement en majorité dans ma province, et dans le pays entier, — a voulu affirmer, extérioriser, matérialiser ses nobles aspirations ; et si elle a élu pour la représenter le plus modeste de ses citoyens, le plus insignifiant de tous, c'est seulement parce qu'il a réalisé d'une manière désintéressée et généreuse — oui, généreuse ! — maints sacrifices au profit de la vraie liberté, qui n'est point la licence ergoteuse ni moins encore l'anarchie incendiaire... Au flot débordant des passions inavouables et des ambitions malsaines, on a opposé en ma personne infime et sans grands mérites la plage de sable doux qui aplanit ses fureurs, étant, comme elle l'est, d'une manière à peine sensible, le trait d'union entre la houle dévastatrice et la tranquillité paisible des plaines fécondes. »

Et refrénant Pégase, j'ajoutai que, à ces considérations de fait, s'en joignaient d'autres, celles-là simplement morales, intellectuelles et ethniques, qui faisaient de moi un prototype de la nationalité et qui démontraient jusqu'à l'évidence le bien-fondé de mon élection :

« L'homme qui porte dans tous son être le sceau de la famille — d'une famille qui a donné des héros et des



martyrs à la patrie, — est reconnu, n'importe où il va, pour un membre de cette famille, comme de sa race, comme le meilleur représentant de sa race ; et c'est ainsi que je me trouve ici, dans le sein de ma véritable famille patriecienne, comme un fils prodigue peut-être, mais affectueux et sans tache, qui s'enorgueillit de reprendre contact avec les siens... Oui, Monsieur le Président ! Oui, Messieurs les Députés ! Savez-vous comment m'appelle la gentille Buenos-Ayres ? Savez-vous comment on me désigne dans tous les centres politiques et sociaux que j'ai l'honneur de fréquenter ? ...Le provincial !... Le provincial ! adjectif dont je suis fier, parce qu'il démontre la légitimité de ma situation. ...Bien que m'en jugeant indigne, je puis néanmoins affirmer que quelque part où je sois, là est ma province... Et si cela n'est pas, que la Constitution veuille bien statuer que toutes les régions du pays sont réunies synthétiquement dans cette enceinte ? Et lequel de mes honorables collègues — car je n'hésite pas à les nommer ainsi, soumis d'avance à leur juste sanction, — peut récuser cette double reconnaissance de mes concitoyens, comme aussi celle du reste des Argentins réunis dans la capitale, synthèse du pays ? »

Quelqu'un répliqua que tout cela était de la littérature et que j'avais purement et simplement démontré mon caractère de... « provincial » ; mais comme la barre avait applaudi, et comme mon diplôme était approuvé d'avance, il fut validé et je n'eus plus qu'à prêter serment.

Grandes félicitations dans les antichambres : commentaires, flatteries :

— Il nous est né un orateur !

— Il ne dément pas sa race.

— C'est bien, mon petit ami, tu me plais ainsi !

Un opposant, surchargé d'anglais, murmura le titre d'une comédie de Shakespeare :

— *Much ado about nothing.*

Et un autre répliqua :

— Espérons que les idées lui viendront.

Race curieuse, race de vipères ! Comme si eux ils en avaient tant, d'idées !

ROBERTO-J. PAYRÒ.

## VICTOR CHAUVIN

---

Victor Chauvin, qu'une congestion emporta subitement le 19 novembre dernier est un des savants belges qui ont écrit sur le plus de sujets et qui sont comme les représentants de la haute culture moderne.

Il naquit à Liège le 26 décembre 1844. Son père Auguste Chauvin était directeur de l'Académie des Beaux-Arts de Liège. Après de brillantes études à l'Athénée de Liège, pendant lesquelles se trahit déjà son goût pour les sciences historiques et philologiques plutôt que pour les mathématiques cependant adéquates à son caractère exact et précis, il entra à l'Université et il obtint avec la plus grande distinction son diplôme de docteur en philosophie et lettres. En 1863, il passa une année à l'école normale des Hautes Etudes ; mais il ne put supporter le régime de l'internat et il fréquenta la faculté de droit. Aussi favorisé par les dons de l'intelligence que l'était le jeune Chauvin, la pensée toujours en éveil, excitée par le problème troublant de la certitude religieuse, il suivit les cours d'hébreu et d'arabe du professeur Pierre Burggraff. Victor Chauvin fut inscrit au barreau de la Cour d'appel de 1869 à 1872 ; il publia à cette époque en collaboration avec M. Jamme, commissaire d'arrondissement, des commentaires sur la loi de milice qui faisaient présager pour lui une destinée brillante dans la jurisprudence. Mais sa passion pour l'histoire et la philologie le désigna vite parmi les jeunes orientalistes de l'auditoire des langues sémitiques, et en 1872, quand M. Burggraff se retira, Victor Chauvin fut appelé à enseigner à l'Université de Liège, le cours de droit musulman, d'arabe et d'hébreu. Ses cours obtinrent un tel succès qu'il fut bientôt nommé à l'extraordinariat et en 1878 à

l'ordinariat, puis, en 1885, il fut encore chargé du cours d'histoire ancienne de l'Orient.

L'enseignement des langues sémitiques à l'Université de Liège ne comporte pas, pour les élèves, de cours obligatoires, les grades en langue sémitique n'existant pas en Belgique; il n'attire qu'une élite rare. A ces jeunes gens, M. Chauvin sut communiquer le goût des études orientales et c'était l'idéal du Maître de former des élèves qui pussent un jour le dépasser. Si ces cours n'avaient pas l'éclat grandiloquent, ni le concours nombreux d'auditeurs tout prêts à applaudir, dans leur intimité discrète, ils en avaient plus de profondeur; il n'était pas une remarque, par un détail sur lequel le professeur n'insistât et ses élèves devenaient bientôt des disciples à qui l'homme de cœur ouvrait souvent des horizons ignorés.

Par les relations personnelles qu'il s'était formées dans tous les centres intellectuels, par sa collaboration aux revues d'érudition belges et étrangères, non moins que la nature des diverses questions qu'il a traitées, l'importance de ses travaux philologiques, juridiques, historiques, folkloriques, Victor Chauvin, fut dans toute la force du terme un savant remarquable. Sa traduction de *l'Essai sur l'histoire de l'Islamisme*, de l'orientaliste hollandais Dory, est citée par la critique avec beaucoup d'éloges. Ses contributions à l'histoire du droit musulman, ses études sur les contes arabes ont dans le monde savant une réputation indiscutable. Dans le domaine juridique, son excellent mémoire sur *la constitution du code théodosien sur les agri deserti et le droit arabe* donnent la solution du problème historique des « agri derelicti » laissés aux vétérans. Mais l'œuvre qui fut le labeur capital, la joie et l'espérance de sa vie fut sa remarquable *Bibliographie arabe* sur laquelle nous donnerons plus loin quelques détails intéressants.

Bien que les études de Victor Chauvin fussent situées loin du grand public, sa notoriété était grande parmi ses concitoyens. C'est qu'il était plus encore qu'un grand

savant ; avec le culte de la science il avait la foi de l'idéal, il avait largement conscience des devoirs de l'intellectualité, des devoirs de moralité publique, de solidarité que les misères sociales et morales d'aujourd'hui imposent, et derrière ce scepticisme supérieur et l'ironie un peu pessimiste qu'il affectait parfois on pressentait les élans d'enthousiasme, d'amour, de sincérité qui vibraient en lui. Faire l'histoire de sa vie morale serait certes chose édifiante et réconfortante, mais elle serait peut-être plus longue encore que celle de ses livres. Bornons-nous à dire qu'il allait vers toutes les œuvres philanthropiques, tout simplement, comme si le battement de son cœur l'eût mené vers elles, et il y dépensait une large part de son inlassable activité : la société des maisons ouvrières *Vers ma maison* et *La première mise*, le cercle Franklin, les cours publics, le comité de charité de St-Gilles-lez-Liège, etc...

Victor Chauvin avait, à un degré remarquable, le don de la parole, il donnait chaque hiver plus de cinquante conférences ; le succès de ces conférences, les honneurs qui lui furent offerts par tant de sociétés lui apportaient un peu de joie après ses travaux d'un labeur patient de bénédictin.

Si la vie fut douloureuse pour lui, si la mort de son fils, une longue maladie d'un autre enfant, la mort prématurée de ses frères avaient dû frapper cruellement la sensibilité élevée de son cœur, il avait trouvé auprès d'une compagne admirable, femme d'une grande intelligence et d'une grande douceur, auprès de ses enfants qui le vénéraient, les joies profondes et pures de la famille. Bien des amitiés sincères, d'autre part, des sympathies nombreuses de collègues, d'élèves qui avaient pour lui la même affection respectueuse, lui procurèrent d'aimables satisfactions. Et sa consolation suprême, aura été sans doute, après le souvenir de sa vie hautement morale, la pensée de l'œuvre impérissable qui lui survit, dont les spécialistes presque seuls apprécieront le labeur, l'utilité et la grande valeur.

## II

Il y avait bien des années que Victor Chauvin accumulait les documents de sa *Bibliographie des ouvrages arabes ou relatifs aux arabes publiés dans l'Europe chrétienne de 1810 à 1885*, lorsqu'en 1892, il fit paraître le premier volume. Celui-ci contient les tables de Schmurrer et la bibliographie des proverbes arabes. La préface est un véritable manifeste de la réforme du travail bibliographique. Au lieu de n'être qu'une inféconde et sèche nomenclature de titres, désormais elle comprendra le résumé, l'analyse des livres cités, des rapprochements avec les ouvrages analogues de toute l'Europe, des remarques historiques, critiques sur l'origine et la valeur de certains documents, de certaines croyances, de certains récits.

Le livre de Victor Chauvin obtint des orientalistes et des bibliographes en général les appréciations les plus élogieuses et la série des autres volumes devait réaliser les promesses de sa méthode au delà de toute espérance. La *Deutsche Morgenländische Gesellschaft* subventionna bientôt la publication de la Bibliographie qui, peu après, fut également subventionnée par la *Société asiatique* de Paris.

Le second volume contient le résumé de 350 contes ou fables parmi lesquels les 137 contes du *Kalilah*, 53 contes du *Lucanor*, 19 du *Kitâb assâdih*, 38 du *Soulwâne*, 79 du *Fâkirat* non encore traduits et dont Victor Chauvin montre l'identité avec le *Merzbâne Nârmeh*, enfin les 24 contes de *Galâd*. Les rapprochements nouveaux avec plusieurs recueils non encore traduits, comme *Moustatraf*, *Mouhâdarât*, *Sirâg*, *Tibr etc...* offrent un intérêt à la fois historique, littéraire et folklorique.

C'est des fables connues de *Loqmâne* que le troisième volume nous donne le résumé et la bibliographie. Et de ces 41 fables, il présente les récits parallèles, identiques ou analogues dans les littératures européennes. Ce travail est complété par les 10 fables de *Hâïqar*, les 6 fables de *Roustam* dont jusqu'ici on ne s'était guère occupé, les 52 para-

boles de *Barlâam* et d'auteurs non encore traduits, enfin par la table de toutes les fables arabes connues.

Le cycle merveilleux et célèbre des *Mille et une nuits* occupe la matière de quatre volumes. Pour chaque conte, Victor Chauvin donne, outre le résumé, la bibliographie des textes, des traductions, des histoires identiques qui se trouvent ailleurs que dans les *Mille et une nuits* et des notes folkloriques qui seront la base fondamentale de bien des études littéraires et ethnographiques. Les rapprochements avec les collections analogues : *les Cent nuits*, les *Mille et un jours*, les *Contes arabes* de Caylus, les *Nouveaux contes turcs* de Diegeon, les *Dix soirées malheureuses* d'El Mohdy sont très importants pour l'histoire comparée des littératures.

La plupart des traductions que nous possédons des *Mille et une nuits*, et jusqu'à celle de Mardrus, ont été faites sur la recension égyptienne de ces contes. Celle-ci, dit Victor Chauvin, est due vraisemblablement à un juif converti à l'Islam. Le conte d'Agib (13) par exemple confirme parfaitement l'existence des caractères que Victor Chauvin présente comme étant ceux de l'origine juive. « Les Berbères de Tamazratt ont conservé, dit-il, un récit qui semble bien être la reproduction de la forme primitive de l'histoire. C'est le nouveau rédacteur qui a ajouté les conversions, les entretiens, les histoires de génies etc..., c'est à lui également que sont dus les nombres formidables dont il est question à chaque instant. » (1)

Les faits sont assez nombreux à présent pour que cette hypothèse se puisse considérer comme confirmée.

Victor Chauvin étudie encore Antar et les romans de chevalerie si importants au point de vue historique des relations médiévales de l'orient musulman et de l'occident chrétien.

Le tome IX renferme les contes traduits par le juif espagnol converti Pierre Alphonse Secundus, les recueils

(1) Bill. des ouv. arabes t. IX, p. 254.

orientaux, les tables de Henning et de Mardrus. Parmi ces contes, celui d'Abou-qîr (10) se trouve dans le recueil la tin *Dialogues créaturatum* de Nicolas Pergamenus. C'est une chose singulière que cette infiltration arabe chez l'écrivain espagnol ou cette infiltration chrétienne chez le conteur arabe. Victor Chauvin devait émettre bientôt l'hypothèse de l'existence d'une ancienne version espagnole des *Mille et une nuits* aujourd'hui détruite et oubliée.

Je ne parlerai pas du volume qui traite de *Syntipas*, des *Sept vizirs*, (Les Amazones, Fridolin, les enfants de Hameln, Virgile, Amicus et Amelius, Shylock, les Cygnes, la matrone d'Ephèse) et je ne ferai que citer les *maqâmes*, genre littéraire particulier aux Arabes et consistant en des proses rimées où les littérateurs se plaisent à montrer la connaissance qu'ils ont des finesses et des richesses de la métrique et de la langue ; enfin, les deux derniers volumes : le *Coran et la Tradition* et *Mahomet* ont, à tout points de vue, une importance capitale ; ils forment le manuel indispensable, le guide précieux de toutes les recherches philosophiques ou exégétiques sur l'Islam.

Douze volumes, le treizième sous presse, peut-être encore la matière éparsée d'un ou deux volumes, voilà où en était ce formidable répertoire quand son savant auteur a succombé. Un peu plus du tiers de l'œuvre entière a paru, car il reste bien des régions où les investigations de Victor Chauvin n'avaient pas encore pénétré ou du moins seront perdues pour nous : les historiens arabes, les mathématiciens, les médecins, les naturalistes, les philosophes...

Le grand mérite de la *Bibliographie* avait été consacré par l'*Académie des Inscriptions et Belles-Lettres* qui lui avait accordé le prix Delalande-Guérineau (1899) et le 1<sup>er</sup> janvier 1903, le prix Saintur attribué au meilleur ouvrage relatif à l'Orient ; elle lui avait encore décerné le 16 novembre 1906, un prix de 500 fr. La société libre d'Emulation de Liège lui avait attribué en 1909 le prix Rouveroy.

Au sujet de l'origine et de la constitution des *Mille et*

*une nuits*, Victor Chauvin a publié de nombreux travaux et, sur l'histoire des contes orientaux, il ne reste peut-être rien à glaner après lui.

D'autres études plus longues embrassent généralement les rapports de l'Orient musulman et de l'Occident chrétien.

La grande érudition de Victor Chauvin et ses vastes connaissances linguistiques, son amour enthousiaste et sa vaillance patiente et laborieuse le disposaient à l'entreprise de travaux synthétiques, critiques ou bibliographiques. Le 8 mai 1890, l'Académie royale de Belgique lui décernait le prix Stassart pour son *Étude sur la vie et les travaux de Nicolas Clénard*, le célèbre orientaliste belge du 16<sup>e</sup> siècle. Bientôt, Victor Chauvin publia diverses études sur l'orientalisme et les orientalistes en Belgique : Pierre Burggraff, Ammonius, J.-N. Paquot, Ch. Houry... puis une série de petites biographies dans la docte *Biographie nationale*: Plumyoen, Paquot, G. de Ruysbrœck, de Neusen, Pruyssenaere de la Wostyne et J. Sauter.

Entretemps, le savant professeur apportait sa collaboration à diverses revues d'érudition : *Centralblatt für Bibliothekswesen*, le *Journal asiatique*, la *Revue de l'Instruction publique* où il donnait d'importantes études sur l'histoire de la philologie orientale, sur l'imprimerie et le livre en Orient... Le *Muséon* qu'honorait également la collaboration de Victor Chauvin publia quelques-uns de ses travaux d'exégèse biblique où il donne la solution définitive de plusieurs questions philologiques controversées depuis plus d'un siècle.

Sous le titre de *Belgium persicum*, il écrivit, pour les *Mélanges De Harlez*, une histoire des études iraniennes en Belgique.

### III

Quelle belle gerbe forme aussi le selam diapré de ses études sur le wallon, de ses discours si spirituels et si malicieux à la Société liégeoise de littérature wallonne!



Victor Chauvin président du comité d'examen officiel des ouvrages de littérature dramatique, il était rapporteur de tous les concours de la Société de littérature wallonne. Le rapport des concours de 1881 et 1884 auxquels avaient été présentés le célèbre *Tâti l'perriqui* de Remouchamps et *li lot da Gégô* de Peclers a été reproduit dans l'*Encyclopédie contemporaine* de 1888. Le *bulletin*, l'*annuaire de la Société de littérature wallonne* et *Wallonia* publièrent régulièrement les articles de Victor Chauvin : biographies détaillées de wallonisants célèbres comme J. Lannaye, J. Dejardin, J. Braunius, A. Falloise, Paquot et le wallon, études critiques comme celle sur Nanny Lambrecht, (1) traductions d'auteurs allemands qui se sont occupés de la Wallonie, travaux sur l'origine de certains contes, de certaines coutumes, de certaines particularités folkloriques.

Victor Chauvin s'occupait-il y a quelques années d'une revue belge de littérature qui connut une splendeur éphémère, *Pan*. Sa collaboration s'éparpillait, d'ailleurs, entre des périodiques spéciaux si divers qu'il est bien difficile à présent d'en constituer l'inventaire. La *Meuse*, le *Journal de Liège*, le *Journal Franklin* à la rédaction duquel il était même attaché, insérèrent souvent ses articles. Il traduisit, pour la *Belgique horticole*, des articles sur quelques fleurs. A la *Revue des bibliothèques, aux Archives belges*, au *Zeitschrift des Vereïns für Volkskunde*, à la *Revue de théologie protestante de Montauban*, à la *Revue d'Orient*, etc... il donna des articles de critique et même certains travaux.

Ses conférences qui faisaient accourir un public enthousiaste traitaient presque toujours un sujet se rattachant à l'orientalisme : la civilisation arabe, l'histoire de l'Islam, le droit musulman, les Turcs, les Juifs d'Espagne. Il avait ce charme imprévu que rien ne surprend, qu'aucune objection n'intimide, ce tour d'esprit qui lui montrait la vie et le monde sous un jour particulier ; de là, ses rapproche-

(1) *Wallonia*, janv. 1910.

ments du passé et du présent, ses comparaisons inattendues, ces traits d'ironie discrète qui partaient comme une volée de flèches aiguës sous les applaudissements de l'auditoire, ce je ne sais quoi de malicieux, d'enjoué, d'un peu voltairien, qui donnait au sujet en apparence le plus aride un intérêt vital sans jamais enlever aux idées leur profondeur ou leur hardiesse.

Dans sa vie privée, l'activité de Victor Chauvin ne fut pas moins grande que celle de sa vie scientifique ; conseiller communal de la ville de Liège, il faisait partie de presque toutes les commissions (Instruction, police, vice-président de sociétés d'habitations ouvrières, de la société Franklin, président du comité de charité de St-Gilles, membre d'honneur des patronages de St-Gilles et de Burenville, de la fédération des étudiants libéraux, membre de la société asiatique, de la société libre d'Emulation...)

Dans celle plus intime encore, plus intérieure qu'est la vie religieuse, Victor Chauvin ne craignait jamais de proclamer son ardente conviction ; convaincu sans être fanatique, à la fois vif et conciliant dans ses expressions, ayant gardé cette aménité, cette naïveté, cette fraîcheur du cœur, perpétuelle enfance des grandes âmes, il gagnait tout le monde par sa bienveillance douce et fraternelle. Peu d'hommes ont vécu davantage de la vie de l'esprit, peu d'hommes ont eu une sensibilité morale et intellectuelle aussi élevée, peu ont eu dans leur carrière une volonté aussi longuement ferme et patiente. Elle l'avait soutenu, dans le travail préparatoire de sa vaste *Bibliographie arabe* ; c'était une tâche colossale et à la fin, il avait le pressentiment attristé qu'il ne pourrait pas la mener à bien ; nous espérons pourtant qu'il lui serait encore donné quelques années et qu'il achèverait peut-être cette œuvre de dévouement et de courage. Mais puisque cela lui a été refusé, nous avons du moins la consolation de l'avoir connu jusqu'à la fin, dans l'intégrité de sa force, de son intelligence et de sa volonté. Il me semble encore le voir, gardant malgré ses longs cheveux blancs une allure juvénile ; son

regard s'allumait d'un sourire interne, un éclair d'ironie semblait passer dans ses yeux et sur ses lèvres, on devinait dans sa pensée l'un de ces traits d'esprit inoubliables et inattendus. Sa voix si ferme faisait sentir, comme bien peu d'orientalistes le font, la beauté profonde de la Bible ou la grâce des *Mille et une nuits* où son intelligence lucide et vive apercevait tout de suite les altérations ou les difficultés.

La physionomie distinguée de Victor Chauvin restera comme le modèle complet et le plus parfait du développement harmonique de l'intelligence, de la volonté et du cœur, comme une de ces rares synthèses du savant, de l'homme d'esprit et de l'homme de cœur.

EMILE DANTINNE.

## L'ENFANCE ANORMALE

---

Au premier Congrès International de Pédologie, tenu à Bruxelles en 1911, M. Jacquain nous disait dans son discours d'ouverture, que le vingtième siècle serait dénommé : le « *Siècle de l'Enfant* ».

Depuis quelques années, on s'est, en effet, beaucoup occupé de l'enfant et l'on semble avoir compris enfin que l'éducation est une grande science. On a vu d'illustres médecins, des psychologues, des philosophes se consacrer entièrement à l'étude de la puériculture et des laboratoires pédologiques se former un peu partout.

Trop longtemps on ne s'est pas soucié de ce qui se passe dans l'âme des petits. « L'enfant est le plus inconnu, le plus incompris de tous les êtres », — me disait un jour une femme charmante et qui avait sur l'éducation les idées les plus justes ; « la mère ne connaît pas le sien ; elle l'aime trop aveuglément ; elle ne peut pas assez s'en détacher pour l'étudier ».

Elle avait raison, je crois, mais il me semble cependant, que, depuis lors, plus de mères s'intéressent à l'âme de leurs enfants, comprennent mieux, je ne dirai pas la beauté de leur tâche, car il y a eu de tout temps des mères admirables, mais ce qu'elles peuvent et doivent faire pour la mener à bien, non seulement au point de vue de l'intérêt de l'enfant, mais aussi de toute l'humanité.

Les pédagogues l'ont peut-être compris mieux encore ; l'école s'est merveilleusement transformée ; partout l'étude est rendue plus attrayante, et, si le cerveau de l'enfant doit s'assimiler plus de matières qu'auparavant, je ne crois pas que le travail en réalité soit plus grand ; les méthodes sont tellement plus simples, plus claires ; le moindre

petit livre est composé avec tant de soin et présente un si réel intérêt, que n'importe qui trouve plaisir à le feuilleter. J'ai vu, entre les mains de tout jeunes élèves, des livres d'hygiène, où, sous forme d'histoires bien gentilles, on leur donne de véritables leçons de physique; ils lisent cela avec autant de plaisir que le conté du « Petit Poucet » ou du « Chat Botté », et ils savent ce qu'ils ont appris.

Si l'on se donne déjà tant de peines pour l'élève bien doué physiquement et mentalement, ne devrait-on pas davantage encore, remercier et encourager tous ceux qui s'ingénient à rendre chaque jour l'étude moins aride, moins pénible, à ces pauvres enfants dont l'intelligence n'est pas aussi développée; à tous ces petits êtres, arriérés ou anormaux, dont le sort est parfois si cruel et auxquels on s'était jusqu'ici trop peu intéressé?

Aujourd'hui encore, la question des enfants mentalement incapables, est presque inconnue, du public; celui-ci s'imagine le plus souvent, lorsqu'on parle d'anormaux, qu'il sont tous des idiots, des imbéciles inéducables, ou encore d'incurables infirmes; il y en a certainement, mais un grand nombre d'entre eux, — plus de 60 % d'après les constatations faites par exemple par le Docteur Gunzburg dans les écoles d'Anvers, — redeviennent parfaitement normaux après quelques années d'éducation spéciale, ou sont aptés tout au moins à gagner leur vie.

Qu'est-ce donc qu'un anormal?

Le langage médical applique le terme d'*anormal* à tout sujet qui se sépare nettement de la moyenne pour constituer une anomalie pathologique; les anormaux sont donc des êtres incapables de profiter des méthodes ordinaires d'instruction et d'éducation. Les types les plus francs sont constitués par les sourds-muets, les aveugles, les épileptiques, les idiots, les débiles, les instables.

Dans la plupart des pays, les aveugles et les sourds-muets reçoivent des soins et une éducation professionnelle dans des établissements de l'Etat ou des écoles pri-

vées ; il faut donc les éliminer, de même qu'il faut éliminer les idiots — qui exigent un traitement médical incessant, — et ceux que l'on ne peut éduquer que dans une très faible proportion.

Après ces deux catégories, il reste précisément ceux qui ne sont pas suffisamment doués pour bénéficier d'un travail commun avec les normaux ; ils ne comprennent pas, ne peuvent pas suivre ; quelques-uns n'arrivent même pas à s'assimiler les choses les plus simples du cours élémentaire. Alors, il arrive qu'ils se désintéressent de la classe ; on les oublie dans leur coin et on ne s'occupe plus d'eux ; mais beaucoup sont des instables ; ils ont le caractère irritable, ne peuvent rester tranquilles, sont désobéissants et deviennent une cause incessante de trouble et d'ennuis.



La silhouette d'enfant anormale que je retracerai ici en donnera une assez bonne idée :

Jeanne a dix ans ; elle est bien bâtie. Ses membres épais et fermes et son corps vigoureux lui prêtent l'apparence d'une santé robuste. Elle est d'origine campagnarde. Cette force physique est pour elle, à l'occasion, un moyen de défense. Jeanne entretient d'ailleurs sa vigueur par un appétit caractéristique.

A l'entrée à l'école, elle était violente, sauvage, fantasque, cruelle. Ses notions de langage n'étaient guère développées ; elle répondait aux questions par un grognement inintelligible, rauque et grave.

Le milieu familial n'est guère favorable à l'éducation. Le père souvent ivre provoque les querelles, les grands-parents également alcooliques donnent à l'enfant le spectacle de scènes de brutalité et de dégradation morale.

L'exploration des sens révèle chez Jeanne un manque d'éducation ; la vue est affaiblie, l'acuité auditive est réduite et inégale ; l'état intellectuel correspond à la lourdeur de l'organisme. Les facultés sont en déficit : les

perceptions sont parfois inexactes, les attentions fugitives ou nulles, les mémoires lentes ou rebelles.

Son caractère fantasque se révèle dans la composition de scènes dessinées spontanément : scènes d'ivresse, détails triviaux, sujets parfois inexplicables, étranges et bizarres.

Son esprit autoritaire lui fait prendre la direction du jeu qui est presque toujours brutal. Elle aime à détruire, à taquiner les animaux.

Jeanne aime agir à sa guise, quitte à en subir les conséquences.

Avant l'institution des écoles spéciales on ne savait où envoyer les enfants de ce type ; on parlait quelquefois de l'hôpital ou de l'hospice, mais cet internement ne pouvait convenir qu'aux anormaux gravement atteints. Ceux qui constituent la grande majorité ont assez d'intelligence pour fréquenter une école, mais il leur faut une instruction particulièrement adaptée à leur forme d'intelligence. Cette méthode d'instruction a été appliquée en Belgique depuis plusieurs années.

Le Docteur Sante de Sanctis qui, au même congrès de Pédologie dont je parle plus haut, a présenté sur les enfants anormaux un rapport très intéressant, fait à peu près la même classification, la même élimination ; il dit également que toutes les formes légères de phrénasthénie, d'aliénation, de névrose, de dégénérés simples, de bégues nerveux et d'épileptoïdes sont le plus souvent guérissables parce que ces enfants ne sont pas rebelles à l'éducation.

A ce groupe on donne le nom d'anormalité : les anormaux d'intelligence (arriérés, insuffisants, débiles) et les anormaux de caractère (instables, difficiles etc). Cette distinction est aujourd'hui admise dans le monde entier.

Il y a aussi les anormaux psychiques, combinés ou mixtes, c'est-à-dire les arriérés instables.

D'après Binet, Bobinovich et d'autres auteurs il faut accepter comme anormal vrai, tout élève qui, à cause de son manque de développement intellectuel ou moral, est

en retard de quelques années (2 ou 3) dans le cours de ses études primaires. Dans ce cas ce n'est pas au défaut de scolarité qu'on doit le développement manqué, mais bien au paupérisme psychique, produit par une défec-tueuse constitution du cerveau et de l'organisme.

Un autre groupe est constitué par des enfants qui dans la famille comme à l'école sont des moins-valeurs, pour des raisons extérieures : abandon intellectuel (manque d'assiduité aux devoirs scolaires), mauvaises alimentation et hygiène.

Avec les auteurs français, le docteur Sante de Sanctis les appelle faux anormaux psychiques ou anormaux défec-tueux.



Le diagnostic de l'anormalité est une question délicate : pour les cas graves, évidents, le médecin n'aura aucune difficulté, grâce aux textes et à toutes les ressources dont dispose la psychopathologie, mais comme le disent avec raison Philippe et Paul Boncour, l'indécision commence dès l'entrée à l'école.

Le diagnostic de l'anormalité psychique ne regarde pas seulement le médecin neurologue, mais aussi le médecin scolaire et les instituteurs ; ceux-ci doivent proposer l'élimination de la classe ou de l'école, des élèves supposés anormaux ; du moment qu'ils peuvent reconnaître les anormaux vrais des faux anormaux, cela suffit : il incombe alors aux instituteurs spécialistes de les classer au point de vue des nécessités pédagogiques et d'appliquer les mesures éducatives individuelles.

Pour diagnostiquer l'anormal psychique vrai parmi la foule scolaire ordinaire et parmi les phrénasthéniques, le docteur Sante de Sanctis se sert de testes mentaux qui ont été vérifiés par Toscano, Millerie, Decroly et d'autres, et qui sont couramment appliqués dans l'Amérique du Nord, et recommandés aussi par E. Meumann.

Dans l'école d'enseignement spécial de Bruxelles, le test



de « l'illusion de poids » proposé par M. de Moor et par M. de Claparède a donné sur 200 sujets examinés 173 résultats positifs et 11 négatifs. Pour arriver à la connaissance individuelle des anormaux psychiques, il faut bien des expédients et du temps. Le questionnaire composé d'interrogations d'une difficulté progressive est aussi une excellente méthode, de même qu'on peut obtenir de fort bons résultats par l'échelle métrique de Binet et de Simon, et par les méthodes de l'analyse psychologique des aliénés, proposées par Sommer et Ferrari.

Mais je ne puis ici m'attarder davantage aux différentes méthodes appliquées; cela me mènerait trop loin et ceux que la question intéresse plus particulièrement pourront trouver notamment dans le livre de Binet et Simon sur « les Enfants anormaux » une foule de renseignements très précieux.

\*  
\* \*

Puisqu'on fait de la statistique à propos de tout et de rien, qu'on me permette d'en faire ici où cela a bien son importance. Je ne parlerai pas des statistiques dressées dans différents pays. En Belgique un questionnaire fut adressé aux médecins et instituteurs puis aux juges de paix.

Les questions posées furent celles-ci :

« *A combien peut-on estimer dans votre canton le nombre d'enfants et d'adolescents (jusque 20 ans) atteints :*  
 » 1° *de simplicité d'esprit; 2° d'idiotie; 3° d'épilepsie;*  
 » 4° *de folie morale? »*

Sur une population de 333.700 habitants environ (soit dans 25 communes situées dans différentes régions du pays), il y avait 349 anormaux : soit 1 pour 950.

Monsieur De Moor juge cette proportion trop faible si l'on considère que l'enquête n'a pu porter sur aucune grande ville où le nombre des anormaux est beaucoup plus grand; il estime qu'on peut évaluer le chiffre des

anormaux à 8000 pour tout le pays, sans tenir compte des aveugles, des sourds ni des infirmes.

Une autre enquête a été faite par la Société protectrice de l'enfance anormale ; elle a porté sur le nombre d'enfants en retard de plus de trois ans dans leurs études. L'enquête a intéressé 10.540 enfants d'écoles, garçons et filles, et elle a donné le résultat suivant : 1.108 anormaux, soit 10.5 p. c.

Une statistique faite récemment dans les écoles de Bruxelles a confirmé cette proportion.

On peut dire qu'en Belgique, le nombre d'irréguliers n'est pas inférieur à celui d'autres pays, malheureusement.

★  
★

Que le lecteur me pardonne d'avoir développé un peu longuement la question médicale et scientifique de l'anormal ; mais ainsi que je le disais au début de cette étude, ce problème douloureux, hier encore était si peu connu ! Et je pense qu'il faut chercher là, la cause du peu d'empressement, du scepticisme que rencontrèrent d'abord, ceux qui voulaient améliorer le sort de ces enfants, et qui cependant, grâce à leur énergie, leur courage et leur persévérance, sont arrivés à des résultats vraiment extraordinaires.

La Société Protectrice de l'Enfance Anormale a fondé à Bruxelles, à Anvers et à Gand des sections spéciales dans différentes écoles. Bruxelles vient d'annexer à l'hôpital une Ferme-Asile. A Anvers, où j'ai pu m'occuper personnellement de l'œuvre, on a de plus créé des ateliers d'apprentissage pour les enfants sortis des écoles ; et ces ateliers, que l'on doit à l'initiative du Docteur Gunzburg, ont donné pleine satisfaction ; les résultats ont même dépassé les espérances. Ils ont été institués particulièrement pour les enfants dont les infirmités ne peuvent être combattues ou allégées que dans une proportion

limitée et qui n'offrent à l'éducateur que leur capacité de travail manuel.

En Belgique, le premier atelier pour enfants anormaux fut inauguré à Anvers le 1<sup>er</sup> novembre 1911 et reçut trois apprentis relieurs. La Société paie une redevance pour le loyer et une somme fixe par élève et par mois.

À la fin de la première année le patron de l'atelier anversoïis fut si satisfait de ses élèves qu'il demanda à les garder aux mêmes conditions qu'un apprenti normal. Voilà donc des enfants, qui étaient à charge de la Société, devenus parfaitement capables de gagner leur vie ; leur travail est très soigné et ils paraissent s'y intéresser vivement.

Pour les filles, ce fut plus difficile ; on n'osait les placer dans les ateliers de couture, où elles auraient dû débiter comme coursières, c'est à dire courir les rues avec la boîte ou le carton ; cela était tout à fait impossible pour des fillettes anormales. Après de longues hésitations, on créa une école spéciale d'apprentissage ; les élèves y apprennent la couture, la coupe (lingerie et petite confection) ; le bureau de bienfaisance procure l'ouvrage pour une large part et les commandes des particuliers y sont reçues avec reconnaissance ; le prix de la main-d'œuvre est calculé d'après le tarif courant.

En 1910 fut également créé, toujours à Anvers, un Comité de dames ; celui-ci patronne l'atelier de couture, organise des excursions pour les enfants et, tous les hivers, une grande fête dans les écoles. Ces fêtes auxquelles ne sont invitées que quelques personnes, sont intéressantes surtout parce l'on y peut prendre contact avec les enfants, les observer, les étudier ; pour ma part, j'y ai pris toujours un vif plaisir, non par simple curiosité, mais parce qu'on s'attache à toutes ces petites créatures d'une façon toute spéciale. L'affection que nous leur vouons diffère un peu de nos autres affections ; elle est faite certainement d'une grande pitié, d'un élan de toute notre âme, du désir de mettre en leurs jeunes cerveaux toute la lumière possible, d'éloigner d'eux les malheurs auxquels ils sem-

blaient destinés. Mais il y a aussi le mystère de ces âmes impénétrables qui nous fait nous pencher sur elles pour en résoudre l'énigme ; car, si en réalité ces enfants sont souvent plus simples, plus naturels que d'autres, si la plupart du temps ils ignorent l'art de feindre, si à cause de leur tares ils ont justement sur eux-mêmes moins de contrôle, il y a toujours le mystère des lointains atavismes, de toutes les causes inconnues dont la réunion a créé ces êtres...

Qu'on me permette de terminer par une anecdote qui montre que parmi ces petits misérables il y en a qui prennent gaiement la vie et qui ne manquent pas d'un certain esprit ; l'histoire d'ailleurs est tout à fait authentique :

Un gamin, Jaak, orné d'une magnifique tignasse rousse, et célèbre pour les interminables stations qu'il pouvait faire, la tête en bas, les jambes en l'air, n'avait plus paru à l'école depuis plusieurs jours ; ne recevant de lui aucune nouvelle, le maître finit par interroger les camarades de Jaak, mais personne ne put lui donner le moindre renseignement quand Thees, un autre gosse, qui était entré depuis quelques secondes, s'écria tout à coup : « M'sieu, M'sieu, j'ai vu Jaak ! cette fois il s'est tenu si longtemps la tête en bas que tout son sang lui est monté aux cheveux et il est encore plus roux qu'avant ! »

JEAN MALLECH.

## DEUX POÈMES

---

### I

*Tes malheurs à de plus malheureux font envie;  
A peine, de leurs maux, subis-tu la moitié  
Tes révoltes, tes cris, tes larmes font pitié!  
Cœur lâche! As-tu fini de pleurer sur la vie.*

*Tandis qu'autour de toi, comme épis sous la faux,  
Tombent l'une après l'autre en leurs belles années  
De tes amis chanteurs les jeunes destinées  
Sens-tu déjà combien tes sanglots sonnent faux.*

*Cœur fou qui s'imagine avoir déjà souffert,  
Et se donne en martyr étendu sur la claie;  
Toi qui n'as, des douleurs, vu briller que le fer  
Que le destin d'autrui retournait dans la plaie.*

*Du haut du piédestal obscur où tu te hisses  
Tu nous offres un cœur d'aucun deuil épargné;  
Et tu sembles, poète, ainsi qu'André Chénier,  
Traîner des pas d'enfants vers d'injustes supplices.*

*A la nature offerte ô cesse d'insulter  
Goûte au Sablier d'or cette fin de septembre;  
Voici le dernier jour d'un merveilleux été,  
Les choses vont mourir, on va garder la chambre.*

---

## II

*Bois, 6 fils des cités malsaines et tuantes,  
Bois l'air pur que dédie à ta débilité  
L'arôme résineux des bosquets où tu hantes  
Et goûte à pleins poumons le cœur chaud de l'été.*

*Mâche l'amer bourgeon qu'en la forêt prodige  
T'offre en se balançant la branche des pins bleus  
Et va, soudain repris d'un juvénil vertige  
Surprendre en leurs ébats les sylvains fabuleux.*

*Penche ton jeune corps vers le cristal des sources,  
Savoure aux creux des mains leur baume patial,  
Vis, chante, crie exulte et reprenant tes courses  
Laisse aux arbres quittés un long regard cordial.*

*Bondis dans les gramens qui longent les côteaux,  
Ensanglante ta bouche aux fruits pourpres des ronces,  
Et lance allégrement un hommage à l'écho  
Dont tu connais pourtant d'avance la réponse.*

*Prends la plaine fleurie où le sentier ondule  
Laisse le Janina et l'Io-paon du jour,  
Ouvrir et refermer leur aile où des lunules  
Montrent l'étonnement d'un grand œil de velours.*

*Puis quand le crépuscule étouffant les rumeurs,  
Descend sur l'univers sa cloche de silence  
Comprends le charme aussi d'un soleil qui se meurt  
Et subis, sans regret, sa divine influence.*

*Ecoute s'espacer les appels du bétail  
Et comme, afin de mieux respecter le mystère,  
Tandis que le bouvier les ramène au bercail,  
Les bêtes ont compris la beauté de se taire.*

# A travers la Quinzaine

---

## LES FAITS ET LES IDÉES

---

### Le droit d'Immoralité au Théâtre

La nouvelle pièce de M. Henry Bataille, *Le Phalène*, a soulevé de telles clameurs, dès la « générale » que l'intérêt qui s'attache habituellement aux œuvres de cet auteur s'est assaisonné cette fois d'une curiosité passablement pimentée.

Dame ! les critiques n'y allaient pas de main morte. On parlait de théâtre morbide, de choses nauséabondes et déplacées, d'immorale niaiserie, d'extravagances de collégien, de lyrisme délirant, de misérable animalité, de pourriture morale.

On alla jusqu'à regretter que M. Bataille ne fût pas israélite. Vous comprenez : on eût pu ainsi faire bénéficier l'antisémitisme de la réprobation que soulevait ce drame. Car nul n'ignore combien, à Paris, le fait pour l'auteur, d'être ou non circoncis influe sur le jugement de certains chroniqueurs.

Je m'empresse d'ajouter que la réprobation ne fut pas unanime. D'aucuns ont pris la défense du *Phalène* par des plaidoiries parfois plus habiles, ou plus lyriques, que convaincantes. Et l'un des admirateurs de la pièce a même assez brutalement manié le pavé de l'ours en revendiquant pour le théâtre, comme pour tous les arts, le droit ab-solu à l'immoralité.

Mais alors, tout le monde est d'accord !

Car enfin, si *Le Phalène* est immoral, tout s'explique : et les protestations véhémentes des défenseurs de la pudeur

outragée, et les éloges dithyrambiques de ceux qui ne voient dans M. Henry Bataille qu'un observateur d'âmes clairvoyant, rigoureux, véridique, et en même temps un poète rare, un évocateur de beaux symboles, et un créateur d'atmosphères.

Et vraiment, la question de moralité provisoirement écartée, M. Bataille est tout cela, et c'est encore un auteur dramatique initié à toutes les difficultés du métier. On prétend bien que *Le Phalène* est une pièce mal faite, parce qu'elle ne sort point du moule habituel ; mais il convient qu'un artiste s'évade de temps en temps des sentiers battus, qu'il se dégage de l'étai des formules tyranniques. M. Bataille, qui a fait ses preuves, s'est du reste clairement expliqué là-dessus : « J'ai voulu, une fois, et parce que le sujet s'y prêtait, délaissier la pièce bien faite, bien construite, soumise à des lois réelles dont je ne nie pas la suprématie, mais que je crus pouvoir momentanément oublier pour me borner à écrire une sorte de dialogue philosophique, me rappelant qu'il n'est pas mauvais de temps en temps que l'art dramatique se souvienne de sa forme première et remonte aux origines de l'*Ode*. »

L'inanité du reproche fait à l'homme de métier étant ainsi établie, les qualités du psychologue et du poète reconnues, il reste la critique capitale : celle de l'amoralité ou de l'immoralité de l'œuvre.

Ce n'est par la première fois qu'elle est exprimée à propos des pièces d'Henry Bataille. *L'Enchantement*, *Maman Colibri*, *Poliche*, *la Marche Nuptiale* ont provoqué d'identiques oppositions. Ces œuvres le firent classer parmi ceux qui ont substitué au devoir le droit au bonheur et au plaisir, la veulerie, l'anarchie, l'indifférence des sanctions morales. Et en 1907, dans une lettre à M. Adolphe Brisson, M. Bataille protestait en ces termes contre le reproche d'amoralité :

« Personnellement, disait-il, mes humbles ouvrages sont là pour témoigner du contraire. Je m'efforce à leur communiquer une unité philosophique très graduée : elle a



pour base une morale agrandie (c'est leur but), mais une morale très nette que je ne crois point dépourvue de quelque idéal. Si d'un autre côté je hais toutes les formules creuses, les mensonges qui s'abritent toujours à l'aise derrière la magie commode de ce mot : idéal, — de l'autre côté, je tâche (sous le contrôle, par exemple, sévère de la vérité et de la nature, dont les lois sont le premier catéchisme de notre art) à découvrir la spiritualité de certaines consciences, même de certains instincts manifestes et obscurs ; j'ai souvenir d'avoir retracé parfois quelques luttes humaines que je n'ai pas jugées sans beauté, et mon but est de peindre au contraire, du mieux que je pourrai, des êtres « qui ne portent pas leur âme en vain ». Certes je ne veux pas établir non plus des distinctions outrées, ni faire ici une profession de foi ou une apologie, soyez-en persuadé. Je ne suis pas encore à l'âge où l'on commente ses œuvres ; je suis à l'âge où on les fait. On les fait avec passion et avec foi, et le seul moment où l'on ait à intervenir personnellement, c'est lorsqu'on les voit calomniées devant l'esprit public. »

Et M. Bataille, voyant son œuvre nouvelle calomniée, elle aussi, par la critique, a cru devoir la commenter dans la préface qui accompagne le texte, récemment publié.

Ceux qui connaissent la délicatesse d'épiderme de M. Henry Bataille, sa nerveuse irascibilité, son tempérament combatif n'auront pas été surpris des attaques outrancières de ce plaidoyer pro domo, de son ironie acerbe, de sa rageuse amertume. Le contraire les eût étonnés.

Pour M. Bataille, l'attitude de la critique vis à vis du *Phalène* est due à l'amour de la médiocrité, au culte du gérontisme, à la haine de l'audace, à l'envie embusquée, à l'irritation de voir un écrivain indépendant et solitaire triompher depuis plus de dix ans auprès du public par le seul moyen de ses œuvres libres. Pour railler les hypocrites et burlesques défenseurs de la vertu, pour stigmatiser les formes diverses de la critique morale, il n'a pas dédaigné d'appeler à son aide le Gautier de la célèbre pré-

face de « Mademoiselle de Maupin ». Et au déchaînement d'indignation qui s'est produit dans la plupart des journaux, il a opposé le succès que *Le Phalène* a trouvé auprès du public.

Tout cela, faut-il le dire? n'offre rien de bien probant. A notre époque de petites chapelles et d'égoïsme féroce, il y aurait quelque naïveté à ne pas attribuer à l'esprit d'envie ou de concurrence une certaine responsabilité dans les attaques dont l'œuvre a pu souffrir. Mais de là à généraliser, il y a une marge que seule une rancune d'auteur peut franchir. D'autre part, il est non moins naïf, dans un procès de moralité, de s'en référer à l'avis sympathique d'un public qui n'hésite point à s'ébaudir, le cas échéant, du répertoire inepte ou graveleux du café-concert. Car enfin Thyra, l'héroïne du *Phalène*, apparaît au quatrième acte, telle Pryné ou Galathée, aussi peu vêtue que possible; et, l'auteur ne l'eût-il pas escompté, c'est là un attrait d'un genre trop équivoque pour que la vogue du spectacle puisse être victorieusement opposée aux reproches de la critique.

Voyons plutôt comment M. Bataille explique et commente son œuvre.

« Puisque je m'étais donné, dit-il, la tâche de dépeindre, dans tous les cœurs et dans tous les milieux, le sentiment de l'amour, et en face de lui, les fluctuations de la conscience, je voulus cette fois opposer la païenne à la chrétienne, — la jeune fille française formée par la tradition catholique et provinciale de notre pays, à la jeune fille étrangère, l'intellectuelle sans traditions ou plutôt la barbare éprise de toutes les traditions, en qui se mêlent confusément l'apport des races et de leurs idées anciennes ou contemporaines, — l'exotique telle qu'elle fleurit dans notre société, mais dans son plus intéressant terrain de culture : l'art et l'amour... Je l'ai fidèlement décrite, je le crois; et en opposition à la femme française, têtue, mystique, fidèle à sa race, j'ai dressé l'ardente et tumultueuse Slave, sans discipline morale, en proie à ses instincts bru-

taux et superbes cependant, qui semblent, dans notre société nonchalante, renouveler, si curieusement, des forces et des goûts que nous connaissions certes depuis longtemps, dont nous étions même un peu las, mais qu'un néo-romantisme particulier et une ardeur si expressive à les découvrir métamorphosent presque complètement à nos yeux... On m'a reproché ce romantisme et ce barbarisme mêlés, comme s'ils étaient miens. Je décrivais, au contraire, des romantiques renouvelés au milieu de la société contemporaine, en prenant soin de mettre en valeur toutefois ce qu'il y a de beau et de neuf dans cette assimilation que font les « barbares » de nos goûts et de notre passé. »

« Il me parut, dit-il plus loin, que dans aucune occasion, la mort et l'amour ne s'étaient juxtaposés de plus éloquente et véridique façon. Ici la convention fait place à la réalité... La germination de la vie dans la mort, l'aile palpitante de l'amour se consumant à la lumière... Voilà ce qui m'a tenté et ce qui m'a frappé; j'ai voulu que, semblable au modèle que me proposait la nature, l'aile du phalène fût chargée d'un peu trop d'ornements inutiles, et de diaprures qui, issues de la nuit, semblent destinées à la lumière. »

Une bonne pièce, a-t-on dit, n'a pas besoin de préface. Ou bien l'idée s'en dégage nettement, et le commentaire est superflu, ou bien elle reste confuse et alors la pièce ne vaut pas la préface.

Il faut reconnaître que ce n'est pas le cas ici; et les explications de M. Bataille, en précisant ses intentions, n'ont d'autre intérêt que de prouver qu'il a fait très exactement l'œuvre qu'il se proposait. Nul ne lui dénie cette parfaite connaissance du cœur qui consolide les caprices de son imagination, sa sensibilité aiguë, sa souplesse caressante, sa compréhension parfaite du symbole, sa faculté de créer des êtres vivants qu'il transfigure sans les déformer, et ce don merveilleux d'embellissement par lequel il esquive les côtés répugnants d'un sujet.

A la lecture, le *Phalène* semble affirmer une fois de plus

ces qualités si complexes. Mais il n'en reste pas moins que c'est l'histoire d'une jeune et belle artiste, sculpteur de talent, à qui il faudrait encore cinq à six années de labeur acharné pour atteindre à la maîtrise, et qui, en apprenant que la tuberculose l'emportera avant cela, détruit l'œuvre commencée et va se livrer au premier venu, au bal des Quat'-Z'Arts. Oh ! elle explique elle-même qu'elle a commis ce crime monstrueux pour mettre l'irréparable entre elle et son fiancé. Mais c'est aussi parce qu'elle veut se gorger de tout, se confondre avec tout, jeter son corps en pâture à ses instincts et son esprit à la connaissance... C'est parce qu'elle ne peut pas être la Mimi sentimentale qui pleure et meurt en respirant un bouquet de violettes de deux sous. Elle possédera la vie, et se brûlera à sa flamme ! Et elle se suicidera sur un lit de roses, après une fête, plutôt que d'accepter l'humiliation de la maladie.

La mise à la scène d'un tel sujet, c'est la revendication pour le théâtre du droit absolu à l'immoralité. Et que cela ait fait scandale, cela s'explique parfaitement sans qu'on ait besoin de recourir aux intrigues des envieux et des concurrents.

Quels que soient les droits sacrés de l'art, il n'est pas vrai qu'ils puissent être réclamés aussi bien par le dramaturge que par l'écrivain. Car si le lecteur choisit librement ses livres, l'amateur de théâtre subit les pièces qu'on lui impose. Il entendra prôner le scepticisme, bafouer l'idéal, exalter quelque vice sans pouvoir toujours discerner sous l'exagération romantique la véritable signification de l'œuvre et si l'auteur a manié l'ironie, le cynisme, la satire ou le symbole. C'est pourquoi celui-ci ne peut se désintéresser de l'influence que son œuvre peut exercer sur l'esprit, le cœur ou la conscience du spectateur.

Au reproche d'amoralité, M. Bataille, dans sa préface à la *Marche nuptiale* a objecté que toute œuvre d'art, tableau, statue, roman a le droit strict de n'être que purement plastique ; mais il n'a point parlé de l'œuvre dramatique. Il a fait entendre nettement, il est vrai, que ses

œuvres ont pour base une morale agrandie. C'est là une question d'appréciation sur laquelle, je le crains bien, les spectateurs et lui seront malaisément d'accord.

AUGUSTE VIERSET.

## LES PEUPLES ET LA VIE

### L'Arc d'Ulysse

Les poètes s'en reviendront toujours aux inspirations helléniques comme à une source fraîche qui ne tarit jamais. Lorsqu'ils auront parcouru tout le cycle des pensées humaines, lorsqu'ils auront sondé les abîmes du passé et tenté de soulever les voiles de l'avenir, ils tourneront leurs yeux un peu fatigués vers les clartés éblouissantes de la Grèce antique.

C'est de l'Allemagne que nous vient un rappel de l'*Odysée*. En lisant le nouveau drame de M. Gerhard Hauptmann, l'auteur des *Tisserands* et de tant d'autres drames modernistes, on se prend à répéter les vers du vieil Homère :

« Le héros s'éloigne du port, suit à travers les monts ombragés de forêts le sentier rude et raboteux que lui montra Pallas et arrive à la demeure du chef des pasteurs, le sage Eumée, qui, de tous les serviteurs du roi conservait avec le plus de vigilance les biens de son maître.

. . . . .

« Tout à coup, les dogues à la voix terrible apercevant Ulysse fondent sur lui en faisant retentir les airs d'aboievements forcenés. Ulysse recourt à la ruse ; il s'assied, et pose son bâton à terre. Cependant même dans son domicile il allait être victime de leur rage : Eumée se précipite hors de la porte ; il gourmande à grands cris ces animaux

aboyant, et les disperse enfin à coups répétés de pierres, puis s'adressant au roi :

« O vieillard dit-il, qu'il s'en est peu fallu qu'à ma porte tu n'aies être déchiré par ces dogues furieux ! C'eut été pour moi un sujet de douleur et d'opprobre ; et cependant les dieux ont offert assez de matière à ma tristesse et à mes gémissements. Je consume ma vie à regretter et à pleurer un maître que ses vertus égalaient aux immortels, je donne les soins les plus assidus à ses troupeaux, je les engraisse pour la table somptueuse de ses plus mortels ennemis, pendant que lui-même, privé peut-être de nourriture, parcourt les villes et les champs étrangers : hélas ! Sait-on si le souffle de sa vie n'est pas éteint, si le soleil luit encore à ses regards. »

Il fallait relire ce passage de l'*Odyssée* avant d'étudier l'œuvre de Gerhard Hauptmann pour bien saisir les différences qui existent entre l'*Arc d'Ulysse* et son modèle immortel. La Grèce et l'Italie exercèrent sur presque tous les écrivains de l'Allemagne une singulière influence. Il en est peu, parmi les plus grands, qui n'aient brûlé quelques grains d'encens sur les autels des dieux antiques. Ils n'ont pas imité servilement, ils ont adapté, et souvent avec une extraordinaire liberté. Depuis la *Fiancée de Messine* de Schiller et l'*Iphigénie en Tauride* de Goethe jusqu'à l'*Elektra* fameuse de Hugo von Hoffmannsthal, on peut suivre la trace de ces affabulations germaniques. Notre goût de latin se sent parfois froissé. Nous avons un plus grand respect de l'antiquité et de ses gloires, mais pouvons-nous dire pourtant que nous avons pour elles un culte aussi ardent. L'Allemand nébuleux se sent invinciblement attiré vers les clartés méditerranéennes. Il les aime de tout l'ennui qui pèse sur ses cieus lourds.

Les poètes allemands de notre époque s'efforcèrent de matérialiser, pour ainsi dire, les belles légendes de l'antiquité. De l'Olympe ils les firent descendre sur la terre. Ils les entourèrent d'un réalisme souvent excessif. Et, choisissant de préférence les aventures les plus tragiques, ils

augmentèrent encore l'atmosphère d'épouvante que les écrivains anciens avaient tissée autour d'elles. Ils mêlèrent un peu des ombres septentrionales aux lumières radieuses de la Grèce. Ni Euripide ni Sophocle ne reconnaîtraient l'Electre de Hugo van Hofmannsthal, et les admirateurs latins du vieil Homère ne liront pas, sans un sentiment pénible, l'interprétation nouvelle et si réaliste que Hauptmann nous offre du personnage classique d'Ulysse.

*L'Arc d'Ulysse*, de Gerhard Hauptmann a été représenté la semaine dernière au Künstlertheater de Berlin, après qu'une revue allemande la *Taegliche Rundschau* en eût publié le texte. Le succès de théâtre fut mince avouons-le. Mais c'est un peu le sort des pièces de M. Hauptmann d'être mal accueillies par le public de la première ou par la critique. M. Hauptmann étonne ses meilleurs amis par la hardiesse de ses conceptions. Quant à ses ennemis plus que jamais ils se comptent. Le fameux incident de Breslau est encore en Allemagne dans toutes les mémoires. Et puis, on s'est lassé un peu dans ce pays de ce mélange de romantisme et de réalisme par lequel se caractérise souvent la manière de M. Hauptmann. Pour beaucoup l'écrivain passe pour un épigone. On dit couramment qu'il y a quelque chose de malsain dans ces formes aujourd'hui surannées, et que la nation est saine pourtant.

Dès les premières scènes de son drame, M. Hauptmann réussit à nous étonner, ce qui était apparemment son but. C'est Ulysse qu'il met à la scène, mais son Ulysse n'a rien qui ressemble à celui des traditions classiques. Nous savions qu'après avoir été ballotté sur des mers orageuses, le Laertide revint à Ithaque, où il fut reconnu par son fidèle berger Eumée. Le héros était dans toute sa force encore. Il avait la conscience de sa puissance, et il savait que la déesse Minerve lui gardait sa protection. L'écrivain allemand enlève à Ulysse cette belle sérénité qui s'accordait si bien avec le génie hellénique. Il en fait

en quelque sorte un personnage romantique. L'Ulysse d'Homère se présentait en mendiant dans sa patrie, mais, sous ce déguisement il conservait sa noblesse. L'Ulysse de M. Gerhard Hauptmann perd cette dignité. Ses manières sont celles d'un insensé. Tantôt il rit, tantôt il pleure. Sa simulation est complète. Il ne s'est pas borné à emprunter un costume qui lui est étranger ; il a pris une autre âme. Et ajoutons-le, il n'y a pas seulement que de la simulation dans l'aspect étrange sous lequel il se présente. L'esprit d'Ulysse est réellement affaibli par les fatigues d'un voyage douloureux. Le désespoir s'est emparé du héros. Il ignore le nom de l'île dans laquelle il a abordé. Il interroge Leucone, la nièce d'Eumée qu'il aperçoit la première sur la terre qu'il vient d'atteindre, et quand il entend prononcer le nom d'Ithaque, son royaume, la joie de ce pauvre homme est si grande qu'il se précipite sur le sol et embrasse à pleine bouche cette terre, la sienne, « plus douce que le corps de Circé, plus splendide que le lit de Calypso. » Combien ce personnage est différent de celui du héros homérique, revenant calme et fort dans son pays, préparant adroitement le coup terrible qui frappera les prétendants au trône de ses pères. Il est vrai que l'Ulysse « allemand » se reprend vite, il croit bon de se dire l'ami d'Ulysse, mais cette recommandation est de bien peu de poids. L'ancien souverain d'Ithaque n'a plus d'amis dans l'île. Seul le vieil Eumée pense encore à lui, mais il défend soigneusement qu'on lui en parle, car, il le croit mort. Tant d'aventuriers sont venus à Ithaque se disant les anciens amis du roi qu'il n'accorde plus sa confiance aux paroles du vieux mendiant.

Ulysse continue son rôle. Il est humble et timide ; il baise le seuil de la porte, il baise la flamme.

— Laisse-moi caresser la flamme de ce foyer, dit-il à Eumée, laisse-moi plonger mon visage déshonoré et maudit dans la flamme, comme l'enfant le cache dans le sein de sa mère.

Et la servante Melanto, la maîtresse du prétendant Eu-



rymaque, l'injure et refuse de lui laver les pieds.

— Ne nous raconte pas encore des nouvelles d'Ulysse comme les vagabonds, tes semblables, lui dit-elle grossièrement.

Seul le vieil Eumée n'a pas pour lui de paroles désobligeantes. Quel qu'il soit l'homme qui vient au nom d'Ulysse, ne peut attirer sa haine.

— Que sais-tu d'Ulysse? demande Eumée au mendiant.

— Je sais, répond celui-ci, qu'il n'est pas prudent de prononcer son nom à sa table.

— A celle des prétendants, riposte le fidèle berger, pas à celle d'Eumée.

Télémaque, fils d'Ulysse, arrive sur ces entrefaites. Il revient d'un long voyage entrepris dans le but de retrouver son père et ne le reconnaît pas dans le mendiant sordide qui en le voyant se démène comme un insensé et s'écrie : Tuez un porc, immolez-le et mangez-le je vous l'ordonne. Tuez-le et mangez-le!

— C'est un pauvre fou, répond avec pitié le vieil Eumée.

Ulysse entend Télémaque, son fils, faire le récit de ses voyages. Oui, Ulysse est bien mort. Tandis que Télémaque dirigeait le bateau qui le ramenait à Ithaque, il a senti l'âme de son père passer auprès de lui. Il se sent l'héritier du trône et des richesses paternels. Son dessein est bien arrêté : il chassera les prétendants et se fera proclamer roi.

— Qu'on m'ensevelisse donc alors! s'écrie le mendiant au comble de la démence.

Télémaque n'a que du mépris pour son père qu'il ignore et Ulysse désespéré doute de lui-même et de sa gloire. Pour les gens qui l'entourent, il n'est qu'un objet de dégoût, et comme sa vieille nourrice Euryclée regarde avec surprise ce vagabond dément et demande quel est cet homme, le vieil Eumée répond avec indifférence : « Personne! »

Personne! Ulysse relèvera le mot comme un défi.

Alors arrive chez le vieil Eumée Laerte, le père d'Ulysse. Tous les vieillards sont réunis là, un berger et deux

rois, mais ces hommes sont égaux, car les deux rois ont perdu toute majesté.

Laerte se parle à lui-même.

— Si Ulysse revenait maintenant, il serait vieux, Pénélope ne s'en souviendrait plus guère, elle le ferait jeter aux chiens.

Ulysse embrasse son père Laerte qui ne se défend pas, tellement est grand son étonnement ou sa faiblesse, et les deux vieillards se mettent à danser, comme le feraient des esclaves pris de vin.

Certes le héros est bien dépouillé de sa majesté. Il nous paraît abject et ridicule, M. Hauptmann a voulu nous le montrer descendu à ce degré d'indignité pour lui rendre sa dignité ensuite ; il a voulu que le relèvement fût d'autant plus grand que la chute avait été profonde. Tel est le procédé de l'écrivain allemand : présenter à nos yeux un Ulysse abattu par le malheur, sans énergie et sans espoir et de ce chiffon, faire renaître le héros plus éclatant que jamais. C'est là qu'est le nœud de la pièce, sa force tragique.

Les prétendants arrivent dans la cabane du vieil Eumée. Ils savent que Télémaque est revenu dans l'île. Ils veulent connaître ses desseins et prendre des mesures pour leur défense. Ulysse les voit entrer, et aussitôt une flamme brille dans ses yeux. Le désir de la vengeance lui rend une vigueur que remarque aussitôt Télémaque. Ulysse se place devant son fils qui veut rejoindre les prétendants.

— Qui es-tu ? demanda le jeune homme avec colère.

— Appelle-moi Personne, mon enfant.

— Tu n'est pas Personne, réplique Télémaque, et je ne suis pas un enfant. Fais-moi place !

— Personne — insiste Ulysse — Personne est aussi rusé que ton père.

Ces paroles ambiguës troublent l'âme du jeune homme. Le mystère plane sur tous les personnages. Assurément tout ceci est bien peu grec. Cette conception n'a pu naître que dans le cerveau d'un homme du Nord.

Mais voici le personnage d'Ulysse qui se développe. Peu à peu le héros renaît en lui. Ce n'est plus l'homme humble et soumis, qui se pressait près du foyer d'Eumée, c'est un roi dont l'énergie se réveille. Désormais, il ne supportera plus les injures. Melanto, la servante, lui a adressé des paroles pleines d'amertume. Le héros se redresse, il ordonne aux esclaves de la mettre aux fers. « C'est Jupiter qui l'ordonne ! » s'écrie-t-il, et en même temps les nues sont sillonnées d'éclairs et le tonnerre gronde dans le lointain.

L'âme de Télémaque est troublée. Sa force est abattue ; un mendiant inconnu qu'il a trouvé à Ithaque au retour de ses voyages est la cause de son émoi. A mesure que l'action progresse, le personnage d'Ulysse grandit. Le héros réapparaît.

Les prétendants se sont aperçus de la disparition de l'esclave Melanto, ils interrogent Leucone qui leur dit que, sur l'ordre d'Ulysse, cette femme fut mise aux fers.

Un des princes a jeté son escabeau à la tête d'Ulysse, une querelle éclate. Télémaque se présente devant les prétendants qui se raillent de Pénélope, objet de leurs désirs ; il veut défendre sa mère, mais les insulteurs se retirent ; ils vont comploter la mort du fils d'Ulysse. Alors le roi d'Ithaque reste seul avec son fils, le regarde fixement dans les yeux. Le jour se fait dans l'esprit du jeune homme ; il reconnaît son père ; les deux hommes se jettent dans les bras l'un de l'autre.

Le moment de la vengeance est venue. Ulysse est redevenu le héros triomphant, dont l'esprit est plein de ressources, dont le bras est sûr et vigoureux. Les prétendants sortent du banquet à demi ivres et demandent qu'on leur apporte l'arc d'Ulysse afin d'exercer leurs talents de tireurs sur Télémaque le traître.

Mais aucun des prétendants ne peut tendre l'arc divin. Ulysse apparaît et se fait connaître. Les prétendants s'étonnent. Quel est ce mendiant audacieux ? Ce palais est plein d'insensés. Alors Ulysse saisit l'arc et un à un il abat les prétendants qui fuient. Quatre sont déjà tombés.

— Télémaque, il y aura de l'ouvrage pour toi aussi ! Mais que dira ta mère, maintenant que j'ai brisé ses plus beaux joujoux ?

Telle est la nouvelle tragédie de M. Gerhard Hauptmann, qui remet à la scène le Laertide, et qui, après nous l'avoir montré faible et chancelant, désespéré et sans force, le restitue dans toute sa grandeur et sa noblesse. Elle pourrait tout aussi bien porter le titre du Réveil que de l'*Arc d'Ulysse*. Elle est conçue et développée dans la manière réaliste chère aux tragiques allemands contemporains, manière dont l'*Elektra* de M. Hugo van Hoffmannsthal nous donna un si caractéristique exemple.

ARTHUR DE RUDDER.

## LA PROSE ET LES VERS

FERNAND SÉVERIN : *Théodore Weustenraad, poète belge* (Ed. de *La Belgique Artistique et Littéraire*). — SYLVAIN BONMARIAGE : *Les Caprices du Maître* (E. Figuière). — EDOUARD DAANSON : *Mythes et Légendes* (chez l'auteur, à Bruxelles). — ARTHUR DE RUDDER : *Pieter de Hooch* (Van Oest et Cie). — MAUR. DES OMBIAUX : *Petit traité du Havane* (Lamberty). — CARL SMULDERS : *Vers les Sometts* (Ed. Wallonia). — ED. NED : *L'Ombre du Cœur* (Biblioth. Littéraire). — HENRI CORNELIS : *Histoire du Monde* (Lebègue). — J.-M. DEFRANCE : *La Lumière* (Figuière). — ALB. BAILLY : *On n'oublie pas...* (P.-V. Stock). — GEORGE GARNIR : *Contes à Marjolaine* (Ed. Junior). — PAUL ANDRÉ : *L'Impossible liberté* (Ed. Junior).

C'est en quelque sorte une œuvre de réhabilitation qu'a entreprise pieusement M. Fernand Séverin en consacrant une longue étude attentive à *Théodore Weustenraad*. Ce poète d'il y a soixante ans est bien inconnu aujourd'hui ; pourtant, en son temps, il fut, chez nous, et le fait est trop rare pour ne pas être signalé avec

étonnement, honoré à l'égal des plus grands Maîtres. Sa mort fut tenue pour un malheur national.

Entre ces deux excès d'honneur et d'indignité il y a place pour une estime équitable. C'est celle-là que M. Séverin voudrait voir réservée à un écrivain dont l'œuvre lui semble « être quelque chose de mieux qu'une simple curiosité littéraire. »

Il voit en quelque sorte dans les poèmes de Weustenraad le reflet des aspirations d'un peuple nouvellement appelé à prendre sa place dans le monde. Il y a des rêves, de l'enthousiasme, de vastes espoirs, dans l'âme de cette jeune nation. Le lyrisme de Weustenraad fut leur écho.

Une documentation très minutieuse et complète a permis au biographe de ne rien laisser dans l'ombre de ce qui, dans la vie du poète, était capable d'expliquer ses œuvres. C'est ainsi que nous suivons le jeune maestrichtois pas à pas depuis ses débuts dans d'obscures gazettes locales du Limbourg, puis dans toutes les étapes de sa vie. Celle-ci fut partagée entre les soins qu'il accorda à ses fonctions de magistrat, — Weustenraad fut, en effet, nommé auditeur militaire à Liège en 1832, — et ses travaux littéraires.

A Liège, il se mit à la tête d'un mouvement en faveur du développement de la culture intellectuelle; il fonda des associations, des revues, il prêcha d'exemple, il donna le spectacle d'une féconde et multiple activité. Il fut critique, polémiste, dramaturge, poète national, social, humanitaire. Il fut journaliste militant. L'Académie l'appela à elle. Il passa à Bruxelles les deux dernières années de sa vie. Il mourut le jour de Noël de 1848, sa fin ayant été hâtée par la déception que fut pour lui la nomination de Sainte-Beuve à la chaire de littérature française à l'Université de Liège. Il avait postulé la place. Lié d'amitié avec Charles Rogier, il avait cru réussir. Son échec lui fut très sensible.

Après avoir ainsi situé l'œuvre de Weustenraad dans son époque et dans son milieu, M. F. Séverin se trouve très à l'aise pour expliquer les raisons qu'il a eues de tirer de l'ombre un auteur qu'on y tenait trop obscurément caché. Théodore Weustenraad, dit-il, a laissé une œuvre éminemment belge, et, n'en déplaise aux railleurs impénitents, M. Séverin, de qui l'opinion a son prix, attache ici au mot belge le sens le plus honorable.

L'œuvre de Weustenraad est belge, parce qu'elle est l'expression d'un patriotisme très intense dans les années qui suivirent notre révolution; parce qu'elle reflète aussi quelques-uns des traits essentiels et durables de notre physionomie nationale; parce qu'elle glorifie notamment le travail humain sous ses formes les plus modernes; parce qu'enfin elle inaugure « une tradition d'art qui se

maintiendra après Weustenraad, grâce à la prospérité croissante du nouvel Etat, et que représenteront, vers la fin du siècle, des artistes plus favorisés et plus glorieux que lui ». Et nous pensons tout de suite à Verhaeren et à Meunier.

Pour toutes ces raisons et parce qu'il analyse avec méthode et avec justesse les poèmes les plus significatifs que nous a laissés le grand lyrique aujourd'hui méconnu, M. Fernand Séverin a cru pouvoir honorer sa mémoire. Il le fait avec toute l'autorité de son propre talent et c'est avec une fierté joyeuse que nous le voyons écrire que c'est une louange de dire de l'œuvre de Weustenraad qu'elle fut *belge*, magnifiquement et glorieusement, « malgré l'absurde et honteux discrédit attaché à cette épithète. »

\*  
\*\*

M. Sylvain Bonmariage, qui s'est fixé à Paris, chacun le sait, y a les plus flatteuses relations. Aussi le petit roman, pas désagréable du tout à lire, qu'il vient de publier étant dédié au cher ami le Vicomte Régis de Trabriand de Kérédern, ne pouvait avoir pour héros que des gens de très haute lignée.

Ces personnages s'appellent le comte Mortimer de La Sance, Mme de Rechange, le duc d'Ebreffleur, le baron de Clavy, et quelques autres.

Dans des salons somptueux, des boudoirs élégants, des bars de haut luxe, des châteaux fastueux, ces gens huppés bavardent, s'aiment, se trompent, font la noce et l'amour. Il y a un de ces messieurs qui court deux de ces dames à la fois. Et c'est le fond d'une intrigue menue, prétexte tout simplement à des variations sémillantes, assez relevées de ton, qui cherchent à prendre l'allure que donnaient naguère les conteurs libertins à leurs histoires galantes.

\*  
\*\*

M. Ed. Daanson est un travailleur infatigable. Il publie coup sur coup des livres qui dénoncent une somme de recherches et une abondance de documentation énormes.

Voici qu'il nous envoie un volume superbe autant que considérable. Dans cet in-quarto de plus de 400 pages admirablement illustré, il a mis de l'histoire et de la critique religieuse, de l'archéologie et de la littérature, de façon à condenser en une savante et complète étude les renseignements les plus nombreux possible sur l'origine et l'évolution des croyances religieuses.

Cette revue qu'il passe des *Mythes et légendes* dans tous les temps

et chez tous les peuples est basée sur la comparaison des textes originaux. On ne peut qu'estimer le consciencieux labeur de celui qui l'a effectuée.

\*  
\*\*

La maison Van Œst fait entrer l'intéressante figure de *Pieter de Hooch* dans la galerie des « Grands artistes des Pays-Bas » où figurent déjà Thierry Bouts, Metsys, Brueghel l'Ancien, Vermeer de Delft, Terborch, Van der Weyden, Lucas de Leyde et quelques autres.

C'est à notre excellent collaborateur M. Arthur De Rudder, de qui nos lecteurs apprécient la vaste et sûre érudition et le sens critique avisé, que les éditeurs ont confié le soin de faire revivre la curieuse physionomie de ce hollandais à l'existence obscure, à la production abondante, mais à la vogue médiocre de son vivant.

La sincérité de l'art de Pieter de Hooch est son principal mérite. Il a aimé la nature et l'intimité des choses et des gens de son pays. Il les a peints avec ferveur, mais aussi avec une probe simplicité.

Pour admirer ces tableaux il faut les aimer. On sent que cette sympathie est toute acquise, chez M. De Rudder. C'est pour cela que l'étude si fidèle, si fouillée que le critique consacre au peintre qui eut cette originalité grande « d'introduire dans ses compositions la séduction troublante d'un rayon de soleil » est si attachante.

Présentée avec le soin élégant qu'apporte la maison Van Œst à toutes ses publications, cette monographie est une des plus réussies de toutes celles qui aient paru.

\*  
\*\*

*Petit traité du Havane...*

Pour faire suite, évidemment, à celui à la gloire des crûs généreux du pays bourguignon. M. des Ombiaux aime les bonnes choses savoureuses, et il s'ingénie à nous faire partager cet amour.

Il y réussit, tant il met de ferveur communicative et de lyrisme sincère dans le los qu'il chante.

Il n'est rien de mesquin, rien de risible dans ce qui rend la vie plus douce et fait le temps moins amer. M. des Ombiaux a raison de s'intéresser aux moindres sujets que nous ayons d'apprécier cette vie-là.

\*  
\*\*

M. Carl Smulders a écrit quelques romans, déjà, dont les lecteurs de cette revue, qui en ont eu naguère la primeur, ont goûté le tour original, la pensée sans banalité.

Sortant du domaine de l'observation dans lequel il semblait plus volontiers se complaire jusqu'ici, M. Smulders, dans *Vers les Sommets*, aborde l'étude d'un cas de psychologie sentimentale. Ce cas n'a rien d'exceptionnel, mais on ne peut contester que l'auteur l'a présenté, examiné, disséqué avec une patiente et très attachante minutie.

Le héros de ce roman de belle tenue littéraire est un jeune écrivain qui se laisse prendre au charme amoureux d'une veuve un peu ambiguë, passionnée certes, mais pratique aussi, qui désire ardemment se donner à l'homme de son choix mais ne détesterait pas de satisfaire aux exigences du juif millionnaire qui est prêt à la couvrir d'or...

Le romancier, qui a toute la sensibilité inquiète d'un songe-creux et la sincérité confiante d'un amoureux, se laisse prendre au sortilège de cette femme. Il découvre la duplicité, — non pas de son cœur, mais de son esprit trop raisonnable, juste à temps pour ne pas être dupe.

La lutte, en un mot, une fois de plus, entre l'idéal et le réel, l'artifice et la nature, le rêve et la matière.

\*  
\* \*

Sous quatre titres significatifs, M. Ed. Ned, qui est décidément un de nos meilleurs « conteurs » dans un pays qui en compte pas mal d'excellents, groupe les deux douzaines de jolies histoires qui composent ce gros volume : *L'Ombre du Cœur*.

Il y a *Ziq et Zoque*, qui sont de ravissants petits croquis, des façons de légendes souvent, ou puérides ou merveilleuses, dont Zoque, une petite fille et Ziq, son petit frère, sont les héros ou les auditeurs amusés.

Il y a *En pays gaumet*, des tableaux de vie rustique évoquant les environs de Virton que décrit et chanta souvent M. Ned.

Il y a *Sous la Barrette*, qui sont des histoires de bons curés de campagne, savoureuses ou émues.

Il y a enfin les *Contes à ma petite Fille* où je découvre — mais c'est une prédilection toute personnelle — les pages les plus touchantes, les plus simplement délicieuses de ce livre charmant.

\*  
\* \*



En 672 pages, voici résumés les faits les plus saillants de l'*Histoire du Monde depuis l'an 400 jusqu'à nos jours*.

Dame, cela fait 16 siècles, — autant dire près de 600.000 jours. Les 672 pages ne représentent tout de même pas encore 1000 jours chacune, soit environ trois ans.

Qu'on ne s'effraye ni ne s'étonne de pareil calcul. Puisqu'il s'agit d'un traité, d'un répertoire de documentation, d'une sorte de dictionnaire des dates, la statistique n'est pas déplacée.

Je disais donc qu'à raison de près de trois ans par page, M. Henri Cornélius nous offre le bilan complet de l'histoire du monde.

Ce n'est évidemment pas un livre à lire, mais c'est un catalogue utile à consulter.

\*  
\* \*

*La lumière* dont parle M. Jean-Marie DeFrance dans l'étrange petit « roman utopique » qu'il a écrit en s'inspirant de Wells, Verne et autres scientifiques précurseurs, est celle qui émane d'une lampe électrique étonnamment puissante dont de jeunes ingénieurs écossais sont les inventeurs. Il faut que ceux-ci passent par les plus étonnantes tribulations avant d'en arriver à un dénouement dont la surprise doit être réservée au lecteur : je ne le conterai donc pas.

Il y a de l'imagination dans ce petit livre et de la verve. L'abus des termes techniques et, souvent, par trop d'in vraisemblance font tort, il est vrai, à ces qualités.

\*  
\* \*

Une épouse infidèle qui revient, désabusée et meurtrie, demande pardon à celui qu'elle a trahi. Il pardonne, mais il ne pourra arracher l'affreux souvenir de sa mémoire. Et pour cela il vaut mieux qu'on se sépare irrémédiablement, sans haine.

Elle va s'en aller, douloureuse.

Il la rappelle, ne résistant pas à l'appel du passé, au moment où elle va franchir le seuil.

Tel est le thème aimablement exploité par M. Albert Bailly dans la saynète qu'il intitule : *On n'oublie pas...*

\*  
\* \*

La Librairie Moderne, poursuivant son œuvre d'heureuse vulgarisation des romans et des contes de nos écrivains, achève la publication de la première série des 25 volumes de la « Collection Junior. »

*Les Contes à Marjolaine* de M. George Garnir et *L'Impossible liberté* de M. Paul André viennent de paraître, préfacés l'un par M. Léopold Courouble, l'autre par M. Emile Verhaeren.

PAUL ANDRÉ.

BARON CHARLES VAN BENEDEN : *Attale*, tragédie en 5 actes (Association des Ecrivains belges). — CHARLES FORGEOIS : *Pages d'Amour* (éditions de la *Belgique Artistique et Littéraire*). — PAUL NEUHUYS : *La Source et l'Infini* (Lamberty, Bruxelles). — J.-M. JADOT : *Poèmes d'ici et de là-bas* (Namur, Imprimeries Jacques Godenne).

C'est un véritable bonheur, en cette saison de l'année — saison de nervosités, mondanités, fêtes, réveillons, alcools et insomnies — c'est un véritable bonheur, une véritable fortune, dis-je, que d'avoir sur sa table de nuit, aux côtés d'une vieille Bible qu'on ne lit pas, un aussi précieux chef-d'œuvre que *l'Attale*, tragédie en cinq actes et en vers, du baron Charles Van Beneden. J'en lis quelques vers tous les soirs, avant de m'endormir. Quelques vers seulement. Ils suffisent à me faire goûter toutes les beautés, fortes et subtiles, de cette œuvre, digne pour le moins d'un Corneille ou d'un Racine, ces vieux auteurs français. Il y a là quelque chose de grandiose. Et je m'endors délicieusement, le sourire sur les lèvres, rêvant encore à ce bel édifice bâti de main de maître.

*De ses doux entretiens reparlent ces murailles.  
Parfois je l'écoutais me conter ses batailles,  
Ses dangers encourus, les pièges ennemis,  
La fortune douteuse et ses lauriers conquis;  
Ou, soudain de l'hymen me décrivant la chaîne,  
Dans son joli royaume il m'emmenait en reine.  
Hélas! le moment vint (mon cœur va resaigner)  
Où je me dus résoudre à le voir s'éloigner.*

★★

Les *Pages d'Amour* de Charles Forgeois ont paru aux éditions de la *Belgique Artistique et Littéraire*. Ce pourrait être une raison de leur être, ici, indulgent, — mais je suis persuadé cependant, que les lecteurs éventuels de ce petit livre de vers, en salueront volontiers les intentions sympathiques.

★★

Le mois dernier, j'ai eu l'occasion de dire le bien que je pense de quelques livres nouveaux, qui me paraissent intéressants. Rien n'est plus agréable. Ce mois-ci, j'ai eu à lire bon nombre d'élucubrations dont il ne vaut guère la peine de dire du mal. Ce ne serait pas même amusant. — Je ne m'attarde donc pas autrement à *La Source et l'Infini*, poèmes de Paul Neuhuys.

Au surplus, ce serait dommage. Certes, « perdre son temps » n'est pas aussi néfaste que d'aucuns le prétendent : La plupart des plus charmantes choses, c'est quand nous avons « quelques instants à perdre », c'est alors seulement que nous les faisons... Mais perdre son temps à la façon de M. Neuhuys quand il écrit des vers, ou à la mienne quand je les lis, cela me fait de la peine, malgré tout...

Et pourtant, M. Neuhuys est poète, puisque :

*Tous les saules sont des bouleaux  
Comme des filles sur des cristaux,  
Car en hiver il n'y a plus d'eau,  
Et les larmes sont des tombeaux.*

Un volume de cent pages, orné de quelques dessins.

\*  
\* \*

Et voilà justement ce qui fait que les *Poèmes d'ici et de là-bas*, de J.-M. Jadot, font plaisir. Ils sont honnêtes, sans malice ni pose. Ils n'offrent nulle vision d'une originalité extraordinaire, et il n'y a guère à se plaindre de cela. Certains critiques semblent atteints d'une manie : De tout poète qui leur tombe sous la main, ils exigent « une personnalité qui recrée le monde à son image »... Hélas! pauvre monde.

Les *Poèmes d'ici et de là-bas*, dont plusieurs furent composés au Congo Belge, sont l'œuvre d'un amateur doué de talent véritable. C'est un de ces livres qui honorent une famille et qui font plaisir aux amis, à moins que ces derniers ne ressentent quelque dépit de n'en pouvoir écrire autant.

R.-E. MÉLOT.

## LE DRAME ET L'OPÉRA

OLYMPIA : *Le Veau d'or*, comédie satirique en 3 actes de M. Lucien Gleize (16 janv.).

MATINÉES LITTÉRAIRES DU PARC : *La Métromanie* d'Alexis Piron (15 janv.).

MATINÉES CLASSIQUES DES GALERIES : *Le Barbier de Séville* (20 janv.).

Quinzaine très calme pour le critique. *Parsifal* à la Monnaie, le *Secret* au Parc et la *Demoiselle de Magasin* aux Galeries font des chambrées pleines tous les soirs. Il n'a pas été question de renouveler les affiches.

L'Olympia seul a donné du neuf, le *Petit Café* terminant une longue carrière heureuse. La pièce de M. Lucien Gleize que MM. Darcy, Frémont, Blanche, Marié de l'Isle, Mmes Dehon, Loyer, Ladini ont jouée dans un excellent mouvement et avec la gaité piquante qu'il fallait, est plus une suite de scènes parodiques qu'une comédie à intrigue savamment charpentée. Le mordant des allusions, le grotesque des caricatures amuse et intéresse plutôt que ne cherche à attacher le développement ingénieux d'une action bien conduite.

C'est un tableau de mœurs parisiennes actuelles. Il est à peine traité en charge; les types qu'on nous présente ont une vérité souvent cruelle, toujours fidèle.

*Le Veau d'or* fait, en restant dans la note plaisante, la satire d'un travers de l'époque : l'ostentation de la richesse, la gloriole des parvenus, leur désir effréné de posséder les honneurs et l'officielle consécration réservés aux citoyens d'élite que leur génie ou leur héroïsme devraient seuls désigner pour cette apothéose.

M. Pilard-Durand, commerçant opulemment enrichi, veut jouer les Mécène. Il brigue, en échange, la commanderie de la Légion d'Honneur. Il fera, pour la conquérir, tous les sacrifices.

On lui procure un Watteau; il le rachète à un prix fou à l'Américain qui en spolia la France. Mais ce Watteau retouché n'est qu'une croûte infâme. Le ministre des beaux-arts l'admira néanmoins imperturbablement et l'acceptera avec une reconnaissance émue. Le tableau ira au Louvre. M. Pilard-Durand aura sa cravate.

A côté de cet épisode se développe la raillerie amère des âpres convoitises que fait naître parmi un entourage de parasites l'espoir du formidable héritage du vieux millionnaire. Ceci donne à l'auteur l'occasion de faire évoluer sur la scène une demi-douzaine de pantins croqués sur le vif. Il met aussi un rayon de soleil dans tant de

mesquines et de vilaines intrigues : l'amour sincère de la nièce pauvre de Pilard-Durand et de son brave garçon de secrétaire. Ce sont les deux seuls personnages sympathiques de la pièce. C'est pour cela peut-être, hélas ! qu'ils semblent en être les deux seuls pas tout à fait naturels.

Ce *Veau d'or* a la valeur d'un document. Il illustre avec une vérité d'observation décevante, un aspect de la mentalité contemporaine, dans un certain monde, en certaines circonstances, qui n'ont rien de trop exceptionnel...



Le public studieux et assidu des Matinées littéraires du Parc a pris un vif plaisir à faire la connaissance de Piron et de sa célèbre *Métromanie*. C'est M. Dumont-Wilden qui a présenté le fameux et joyeux poète dijonnais. Il n'en a fait connaître qu'un aspect bien entendu, et le moins intéressant peut-être. Il le fallut bien, les raisons de la notoriété... très gauloise d'Alexis Piron n'étant pas de celles dont on puisse, devant un auditoire jeune et féminin, faire un aveu même discret.

La Comédie Française continuant à nous déléguer quelques-uns de ses artistes, nous permet d'applaudir tous les quinze jours aux Galeries quelque chef-d'œuvre classique. L'immortel et toujours jeune *Barbier* a eu cette fois les honneurs du succès.

PAUL ANDRÉ.

---

## LES SALONS ET LES ATELIERS

---

### Cercle Artistique

G. CARLIER, HENRY MEUWIS, WILLY THIRIAR.<sup>2</sup> (5-11 janv.).

Un peintre fort sincère. Voici des intérieurs d'église où pénètre de la lumière authentique; des confessionnaux de bois qui ont la tiédeur humaine des choses vieilles et qui servent. Tous les soins apportés à la fidélité de la réalité n'ont pas nui au pittoresque; il y a de l'intérêt dans le groupement des chaises; du discernement dans le choix des heures. Une interprétation naïve fait aimer au plus païen ces petits temples recueillis de village. Je ne pense pas que ce soit le but, mais cette émotion à laquelle atteint l'artiste fait honneur à son art. *L'intérieur d'église* est certainement la



Dessin de G. CARLIER

meilleure œuvre. Pourquoi les autres intérieurs d'église ne valent-ils pas tout à fait celui-là.

Carlier est également paysagiste, plus heureux nous semble-t-il dans les petits formats (*Dégel, en Mars, hiver*) que dans les grands.

Meuwis vise à l'originalité par principe. Le rose devient trop rose; le bleu, trop bleu, telles les ombres du *bois de Scheut* le soir. Le vert est trop vert : les *peupliers*. Ce qui est souple, trop souple : les herbes du même *bois de Scheut*. Une route devient du ciment durci. J'acquies cette conviction que Meuwis a des partis pris quand je vois l'*Etang*, car dans cette toile, enfin, je découvre un excellent peintre qui fait large et qui saurait faire vrai.

Thiriart se montre peintre et illustrateur; il unit les deux métiers, pratiquant une peinture plus intellectualisée que celle des peintres et une illustration plus picturale que celle ordinaire aux illustrateurs. Il semble que surtout le dessinateur soit remarquable. Le *blanc et noir* (femme) n'a peut-être pas son pareil. Quel caractère donnent à la page les blancs, les gris, les noirs. Quelle pénombre transparente enveloppe le sujet. Comme cette chaleur dans l'ombre complète bien l'expression de visage, qui est blanc, avec une moiteur de chair; le nez nerveux, les yeux lourds de regards, et cet imperceptible pli morbide à la bouche. Tout cela sans compter l'élégance du trait et la distinction de l'ensemble.

Beaucoup des mêmes séductions se retrouvent dans la *dame en noir* : sobriété et élégance. Thiriart sait rencontrer l'expression. On la trouvera, parfois, affectée. Je dis qu'elle ne l'est pas. Mais on le dira, parce que ce n'est pas démocratique. Ce qui n'a pas les allures, disons simples, pour être poli, de la démocratie, paraît affecté... La blonde sensible, la fleur de serre, la femme de rêve que la réalité offense, et qui est, en réalité, une égarée dans le monde barbare, paraît affecté. J'ai connu une femme d'un genre si offensant pour la démocratie que les voyous ne pouvaient la voir passer sans *cracher* sur sa robe par derrière.

*Jeunesse*, déjà exposé, paraîtra plus simple. Les deux yeux de bonté et de rêve, sont une très belle chose; et la bouche aussi. Le regard est aussi à signaler dans le *Nu*. Il semble que les regards soient un don de l'artiste.

Tout cela ne veut pas dire que les autres œuvres soient au même niveau. Mais quand, dans un ensemble, quelques œuvres ont cette valeur, l'artiste le sait bien lui-même et l'on n'a pas besoin de critiquer le reste.



Dessin de WILLY THIRIAR.



## Galerie d'Art

CHARLES THEUNISSEN. (10-19 janv.).

Theunissen fait le portrait, le paysage, le genre, les intérieurs; Theunissen peint tout avec le même entrain, hélas! et la même brosse. Voulez-vous un Struys romantique et sentimental? Theunissen vous le fera, telle la *grève*. Un Crespin? Theunissen vous fera : *au déjeuner*. Du symbolisme? Theunissen vous fera un soleil dont les rayons illuminent le ciel en vrais éclatants de roue de charrette! Voulez-vous un Rembrandt? Il y a *l'enfant à la poupée*. Un Gérard Dou? *La paysanne*. Du recueillement? *Son goûter*. De l'humour? *Fiançailles*. Quel tohu bohu!

Mais voici cent centimètres carrés qui absolvent toute la salle : un visage d'enfant illuminé, aux yeux bleus, bien vivant, *le retardataire* — petit affamé gourmand qui se dépêche.

## Cercle Artistique

G. FICHEFET; ALEX. CLARYS; LOUIS THÉVENET (12-18 janv.).

Fichet n'a jamais donné dans les modes picturales. Si loin que me reporte ma mémoire, je ne me souviens pas d'un Fichet extravagant. Il n'a jamais été, en extravagance, ni riche ni pauvre,



Dessin de G. FICHEFET.

comme tant d'autres, hélas! Toujours, il fut fidèle à la peinture, tout simplement. Ce qui ne l'empêcha pas de perfectionner sa technique, et lui en laissa toute latitude, au contraire. Parmi les tableaux des cercles à la mode dont il a fait et fait partie encore, ses toiles calmes ont nécessairement paru manquer d'originalité. Ce fut une erreur d'en juger ainsi. Il gagne à être vu seul. Alors, on lui rend justice : c'est une santé. Quelques œuvres particulièrement en témoignent, tels *Porche fleuri*, *Maison de Campagne*, le *château d'Ohain*, œuvres qui, avec leur poésie, offrent en même temps, les plaisirs d'une heureuse technique.

Clarys expose une excellente toile : *le griffon allemand*. Le Chien est assis sur son train de derrière, bien posé, bien équilibré; ses pattes de devant sont robustes; le poils du corps est dur et la tête a une expression intelligente et un peu sauvage. Comme fond, la porte gris vert, poussiéreuse, de quelque grange fermée que le chien a l'air de bloquer sérieusement.

Egalement bien finis et d'une bonne mise en page : les bouvillons à l'étable.

« Le reste, — comme disait Corneille à propos... d'autre chose, — ne vaut pas l'honneur d'être nommé. »

J'ai déjà dit ce que je pense de la brièveté d'inspiration de Thévenet. Les entreprises les plus réussies, jusqu'ici, ce sont les commodes aux tiroirs béants avec des « affaires » rangées bien provincialement. La chose va moins bien quand la commode s'agrémente d'un *chat* comme dans la toile où ce chat donne son nom à l'œuvre. Mais pour ce qui est des commodes, c'est un vrai succès, tel le *géranium*, acquis par le Conseil provincial, *ma vie*, intérieur avec un portrait, les *bottines* (qui sont encore une commode)! la *commode*, qui est vendue; il faut reconnaître que ces meubles sont rendus avec une profonde intimité, une senteur de campagne. Quand on aime ça, et que ça suffit... Quant au reste c'est d'une « insensualité » qui creuse un abîme entre ces choses et moi.

*L'homme à la carte* est une horreur : ce bras vers la poche du pantalon! cette entourure de gilet! et le *gosse à la poupée*, cet enfant! et *l'Été*, cette femme assise! et *l'enfant aux jouets*, cette bossue etc., etc. C'est du rudiment tout cela!

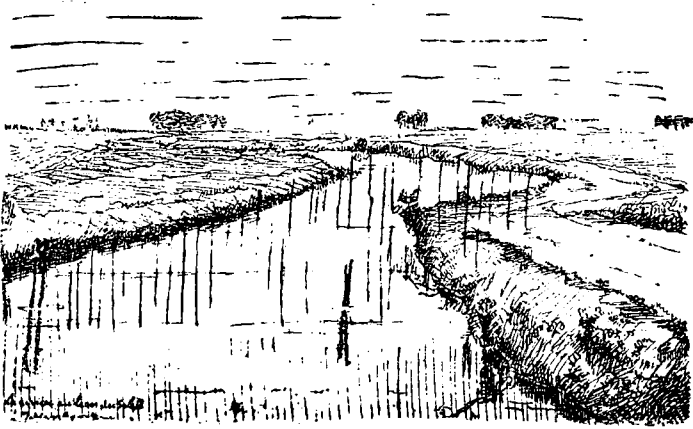
La mode, cependant, fait fête à Thévenet. Je ne sais, par conséquent, où il prendrait l'idée de se perfectionner, sans doute superflue. La jeune renommée de ce peintre me donne envie de faire désormais la critique de... mes contemporains et de M.-O. Maus...

J. MERCKAERT, EMILE-ANTOINE COULON (19-25 janv.).

C'est le triomphe de la fleur en plein air décorant des jardins, dans une note calme, une atmosphère adoucie par la buée de la chaleur; le bonheur de vivre parmi la végétation, dans de petites maisons à la campagne près des fleurs; le bonheur d'être jardinier, d'avoir des serres, des pelouses, tout un monde coloré et tendre autour de soi.

Ce sont aussi les matins frais et les soirs tièdes dans la vaste campagne, les buées d'or transparentes et légères : *lever de soleil*, *Le Démer du matin*, *Brume matinale*, *Lever de lune*.

La finesse d'œil de Merckaert a saisi très exactement la différence qui existe entre une atmosphère chargée des buées humides qui montent de la terre, et une atmosphère qui est adoucie par l'haleine humide de la respiration des plantes sous la chaleur du jour en été; cette dernière est très sensible dans le *cottage fleuri*, les serres, la *maisonnette fleurie*.



Dessin de J. MERCKAERT.

J'ai rarement vu un artiste donner une production aussi constamment élevée, ce qui paraît indiquer une constance admirable dans son admiration et son amour. Je crois bien que dans les 37 œuvres exposées il n'y en avait pas une mauvaise. Quelques grands sentiments et qualités de métier semblent diriger infailliblement l'artiste. Je pense qu'on trouverait difficilement des œuvres plus simples et d'une poésie plus émouvante que *le lever du soleil*, et *le lever de lune*. Je n'ose, pour ces deux toiles, employer le mot de chef-d'œuvre qui dans la sacro-sainte chapelle de l'art est devenu

trop dur à porter dans son acception moderne. Mais si l'on veut bien s'en tenir à la signification que donnaient au mot, jadis, les corporations des métiers, je pense qu'une fois ce sens précis arrêté, tout le monde pourrait ratifier le terme, à propos de ces deux œuvres.

J'ai toujours connu Coulon faisant la navette entre Bruxelles et Paris. Sans doute, la vocation de peintre le ramène ici, des années; puis la vocation d'illustrateur parle et le voilà reparti pour Paris. Coulon est un illustrateur tout pénétré de la fameuse morbidesse italienne, autrement dit, je crois, la névrose française, ou l'exacerbation de toutes les sensualités dans un système nerveux non pas épuisé, mais aiguisé à l'excès et serviteur des cinq sens à la fois.

Cette exacerbation est indiquée chez l'artiste par sa façon de traiter tout ce que les sens rencontrent sur le modèle, les prunelles des femmes, par exemple, comme dans la petite *Manon aux rubans noirs*; la peau en pétale à peine coloré, ayant visiblement plus de papilles nerveuses que de sang, dans *Florentine de Flandre*; ou même la *Faunesse*, petit animal nerveux, couronné d'ellébore, qui a la grâce sauvage et fraîche d'une églantine.

D'autrefois, ce sont des femmes dont les têtes sont traitées en luxueux bijoux byzantins où s'allient la soie, l'or et la fleur, et la séduction d'une peau étrange qui fait penser au passage de la Bible : « Quand le tour de chaque jeune fille était venu pour entrer vers le roi Assuérus, ayant achevé tout ce qui lui échet à faire, selon ce qui était ordonné touchant les femmes, douze mois durant car c'est ainsi que s'accomplissaient les jours de leurs préparatifs : savoir, six mois avec de l'huile de myrrhe et six mois avec des aromates et d'autres préparatifs de femmes... »

Coulon expose aussi des crayons d'une intimité tiède et charmante; de petits paysages dont l'aquarelle ressemble à des émaux : *Village wallon à la Vesprée*, *la mer phosphorescente*. D'un joli sentiment d'illustrateur récréatif : *la lecture sur le chemin de Malaise*, *le hameau sur la colline* et *la vieille chaussée*.

Citons encore une couverture bien inspirée pour les poèmes de Poë, les *petites dentellières* enfin le *conte à dormir debout*. Tout cela est d'un genre très particulier, fait d'esprit sentimental, pensif et sensuel; telle encore *Manon*, et roses et gris et gris et roses.

### Galerie G. Giroux

W. PAERELS. (15 janv.-1 fév.).

Ils sont désolants ces peintres exclusivement de couleurs qui ont une peur atroce du mot : littéraire. Ah ! l'on ne dira pas de celui-ci qu'il fait de la peinture littéraire; il a fui plus que possible tout sujet. Aussi pour moi et quelques autres, tout éclatante et fraîche qu'elle est, cette exposition est plus aride que l'iceberg, plus aride que le Sahara en juillet, aride comme l'arc en ciel qui plaît un moment; que dis-je l'arc en ciel ! Il y a, ici, 57 arcs en ciel ! L'art pour l'art, se traduisant par : la couleur pour la couleur. Tout cela n'est pas assez. Pas assez ! Pas assez !

Paerels, c'est la couleur fraîche, mise avec plus de souplesse que n'ont de coutume les luministes : *lassitude, matin d'été, nature morte*; lumière un peu carnavalesque, en général; parfois, plus modérée.

Après, vient le Paerels paysagiste dont nous avons déjà, ailleurs, loué les eaux transparentes et surtout les ciels si merveilleusement limpides, si fraîchement jeunes : *Port de Rotterdam, Marine*.

Le Paerels portraitiste est remarquable dans le *portrait d'homme*. Je parle du visage seulement, non du corps, ni de la couleur, ni de la mise en page. Cela n'intéresse que Paerels, les couleurs ! Mais moi je me suis intéressé à l'expression mise dans ce visage; j'ai senti avec joie la liberté du pinceau; j'ai révééré l'artiste qui a pu saisir avec tant de rapidité ce moment de vie, et le fixer sans fatigue avec tant d'aisance.

RAY NYST.

## BIBLIOGRAPHIE

### Chez Eugène Fasquelle.

LÉON WERTH : *La Maison Blanche* (un vol in-18° à fr. 3.50). — M. Léon Werth a des yeux doux et féroces, il possède, en outre, des jarrets et des dents de fauve, il a encore de la tendresse, avec du sang et de la race. Tout cela M. Octave Mirbeau nous l'apprend dans une claironnante préface. *La Maison Blanche*, un début dans le roman, n'a besoin d'aucune introduction tapageuse, car elle conquerra, par sa seule vertu, une place enviable dans la production littéraire de l'année. L'auteur a vécu de longs jours de souffrance dans une chambre d'hôpital et il a noté les phases du son mal, ses hallucinations de fiévreux, il s'est examiné dans ses rapports avec le monde extérieur avec tant de vérité qu'on reste saisi d'admiration et convaincu de ce qu'un écrivain nous est donné qui a vraiment du sang et de la race.



CHARLES-HENRY HIRSCH : *Racaille et Parijs* (un vol in-18° à fr. 3.50). — Aux assises dernières, M<sup>e</sup> Rollot, Cujas provincial, a fait condamner à mort Bichu, un affreux gredin. Il se doit donc de tenter une démarche auprès du Chef de l'Etat. L'audience accordée, il part pour Paris où il oublie la grâce de Bichu pour celles plus tangibles de Mlle Tata Liquette et Bichu est exécuté. Après cette fantaisie un peu macabre, mais pleine de psychologie profonde, M. Charles-Henry Hirsch nous donne une série de récits qui tout en justifiant le titre ci-dessus — apaches, pierreuses avec leurs amis — nous font frémir à l'idée des dangers auxquels ses excursions documentaires doivent exposer l'auteur.

### Chez Plon Nourrit.

JACQUES ARNAVON : *L'Interprétation de la Comédie classique* (un vol. in-8 à fr. 7.50). — Hardiment l'auteur propose de « moderniser » cette interprétation et surtout la mise en scène des chefs-d'œuvre. C'est du *Misanthrope* qu'il occupe cette fois, et longuement, faisant avec minutie le plan de tout ce que lui suggère la comédie fameuse.



M. DE LA MAZELIÈRE : *Le Japon* (un vol. in-18 ill. à fr. 5). — C'est le 6<sup>e</sup> tome du considérable ouvrage que l'auteur consacre au grand empire oriental, à son histoire, à sa civilisation. Ce volume étudie, avec toujours la même attentive et sûre érudition, les transformations du Japon moderne, de 1869 à 1910.

### Chez F. Alcan.

H. DE CURZON : *Mozart* (un vol. in-8 à fr. 3.50). — Suivre l'œuvre du génial artiste pas à pas, éclairée par les circonstances qui l'ont vu naître, tel fut le but poursuivi par M. de Curzon et qui lui permit d'écrire un ouvrage d'attachante critique, bien digne de prendre place dans la collection des *Maîtres de la Musique* publiée sous la direction de M. Jean Chantavoine.

### Chez Perrin.

JULIUS KAPP : *Richard Wagner et les Femmes* (un vol. in-18 ill. à fr. 3.50). — Au moment où *Parsifal* a tant de vogue, des révélations sur la vie amoureuse de son auteur ne peuvent qu'avoir un vif intérêt. Le Maître apparaît ici très différent de ce que ses biographes ont fait de lui, et même de ce qu'il se montre dans ses propres *Souvenirs*.

### Chez Nelson.

ALEXANDRE DUMAS : *Vingt ans après* (deux vol. in-12 reliés à fr. 1.25). — Dans l'intéressante collection des chefs-d'œuvre où avaient pris place *Les Trois Mousquetaires*, il était logique que vint se placer le roman où l'on retrouve, avec toujours un égal plaisir, les héros sympathiques : Athos, Porthos, Aramis et D'Artagnan.

### Chez Bernard Grasset.

COMTE D'HAUSSONVILLE : *Ombres françaises et visions anglaises* (un vol. in-18° à fr. 3.50). — Dans ce vingt et unième livre, que l'éminent académicien, s'excuse modestement de publier, nous trouvons une série de portraits, deux articles très substantiels sur l'organisation politique et la vie publique dans le Royaume Uni, sur les œuvres charitables ou sociales qui s'y multiplient, et enfin une description singulièrement vivante des fêtes et cérémonies du couronnement de George V.



MARCEL PROUST : *Du côté de chez Swann* (un vol. in-18 à fr. 3.50). — L'auteur s'est donc mis à la *Recherche du Temps perdu*, puisqu'il intitule ainsi la série de trois volumes dont il commence la publication. Œuvre incontestablement hérissee de difficultés, car il est de notoriété que le *Temps perdu* ne se retrouve pas. M. Marcel Proust n'a d'ailleurs pas épargné ses peines, pas plus que celles de ses lecteurs. Son *Côté de chez Swann*, dans lequel il fait montre d'un très réel esprit d'observation, compte cinq cent vingt trois pages de texte compact, avec un alinéa, au plus, par page et des phrases de vingt, trente lignes et au delà. Après ce premier livre, paraîtront : *Le Côté de Guermantes* et, ensuite *le Temps retrouvé*.



LOUIS D'HAVRINCOURT : *Fausse Route* (un vol. in-18° à fr. 3.50). — Yolande de Twarn, dépitée de voir son mari se détacher d'elle, pour courir les filles et les tripots, se met en tête de le reconquérir. Elle se veut élégante, désirable et se fait, dans ce but, habiller par un grand couturier : L'auteur n'aime pas les grands couturiers, qui en prennent pour leur grade, je vous en réponds. Au bout de deux ans, Yolande doit cent mille francs de toilettes, dont elle ne possède pas le premier louis. Afolée elle est la proie d'une bande de requins qui la poussent au suicide. Sauvée, elle se réconcilie avec son mari qui l'avait chassée et le ménage vit heureux en Algérie. Tout est donc bien qui finit bien !



FERNAND PAYEN : *Anthologie des Avocats français contemporains* (un vol. in-8 à fr. 7.50). — Cette revue de l'éloquence contemporaine, vaste et pourtant incomplète, tant abondante est la matière, réunit des plaidoeries remarquables de quelques maîtres du barreau de France et de pays — tels le nôtre — de langue française.



ALFRED CAPUS : *Les Mœurs du Temps* (un vol. in-18 à fr. 3.50). — Voici le deuxième volume de ces *Mœurs du Temps*, où se trouvent réunies les chroniques dominicales, signées Alfred Capus, et publiées par le *Figaro*, d'octobre 1912 à septembre 1913. Une fois de plus, toutes les actualités de l'année défilent dans cette revue si

parfaite de forme et de ton. La guerre des Balkans, les grandes premières, les tableaux de Degas, l'élection présidentielle, les bévues des jurés parisiens y trouvent naturellement place, sans que soient oubliés, bien entendu, les suffragettes, les danseurs russes, le collier de sucre, les pousesses de Pégoud et n'omettons pas surtout le Roi du jour ; le Tango !

#### Chez Ambert.

H. BUFFENOIR : *Hommes et demeures célèbres de Marc-Aurèle à Napoléon* (un vol. in-8 ill. à fr. 3.50). — Il y a de tout, parmi les gloires évoquées par l'auteur. Poètes, conquérants, philosophes, artistes défilent, présentés dans le cadre qui leur fut familier.

#### Chez Georges Crés.

LUC DURTAÏN : *Kong Harald* (un vol. in-18 à fr. 2). — Kong Harald est le nom du bateau à bord duquel l'auteur fit une croisière dans les eaux septentrionales qui baignent les rives du Cap Nord et du Spitzberg. En quelques poèmes descriptifs d'un joli pittoresque, le voyageur évoque ses impressions devant la Nature lointaine qu'il a contemplée.



JEAN CHUZEVILLE : *Anthologie des Poètes russes* (un vol. in-18 à fr. 3.50). — Depuis 30 ans, le lyrisme russe qui, après avoir brillé d'un si vif éclat au temps du romantisme, s'était en quelque sorte éclipsé, a trouvé un nouvel éclat. La pléiade est nombreuse des poètes qui, à partir de 1850, provoquèrent une véritable et superbe renaissance lyrique au pays de Lermontoff et de Tutcheff.

M. Jean Chuzeville a traduit en vers français des pièces significatives d'une quinzaine de ces artistes si peu connus de nous ; il leur a consacré de courtes biographies et cela fait un volume plein d'intérêt et d'enseignement.

#### Chez Eugène Figuière.

JACQUES NAYRAL : *L'Empereur et le Cochon* (un vol. in-18° à fr. 3.50). — Si vous désirez savoir comment un brave homme de villageois, condamné à deux mois, pour avoir traité d'Empereur un garde champêtre républicain, a pu, en toute impunité, adresser au Tribunal, sans oublier le substitut, l'huissier et son défenseur, cette apostrophe homérique : « Vous êtes

tous des cochons », lisez la désopilante fantaisie de M. Jacques Nayral. Elle vous divertira beaucoup plus que les nouvelles qui complètent le volume et que vous parcourez sans grand enthousiasme.

★★

FR. HEBBEL : *Les Nibelungen* (un vol. in-8 à fr. 5). — C'est la première fois que la célèbre trilogie est traduite en français. M. J. Van der Velden a réalisé cette tâche avec une conscience habile. Il a fait précéder son texte d'une intéressante étude sur la personnalité morale de Hebbel.

★★

RENÉ LOUIS-DOYON : *Petit bréviaire de l'Amitié* et EUG. FIGUÏÈRE : *Petit bréviaire de la Volonté* (Deux petit vol. in-12 ill. à fr. 0.60). — Dans la mignonne et charmante collection des « Petits Livres d'Heures » prennent place ces deux brèves dissertations piquantes sur la Volonté, sur l'Amitié où les auteurs ont dépensé le meilleur d'une aimable philosophie.

★★

LUCIEN ROLMER : *L'éloge de la Grâce* (un vol. in-18° à fr. 4). — M. Lucien Rolmer dédie ce volume à un ami, en ces termes : « Voici une suite de cris, d'arpèges, d'appels, de réponses, d'éloges, de querelles, voici un concert de visions et de doutes, de dithyrambes et de condamnations, et je n'ose assurer que ce livre me semble un vrai livre de critique littéraire... Si ces pages vont vous offrir quelques critiques, elles vous offriront des critiques chantées. J'ai lu avec chaleur quelques œuvres contemporaines et j'ai traduit les pensées que me présentaient ces lectures et j'ai écrit dans ma musique les jugements que je portais. »

Et ce faisant, M. Lucien Rolmer a écrit un vrai et un beau livre de critique compréhensive et impartiale!

★★

GEORGES JARY : *Les Derniers Berbères* (un vol. in-18 à fr. 3.50). — Comme excursion de printemps, traverser un pays en pleine effervescence guerrière, cela n'a rien de banal et c'est pourtant ce que fit, en 1912, M. Georges Jary. De Tanger il passa à Fez, où, dès son départ, éclatait la terrible insurrection que l'on sait, et, de là,

gagna l'Atlantique. Son récit, aussi coloré qu'animé se termine à Casablanca et il fait regretter que le voyage n'ait pas été poussé plus loin.

Chez P. V. Stock et C<sup>ie</sup>.

H.-B. MARRIOTT WATSON : *Les Aventuriers* (un vol. in-18 à fr. 3.50). — Une belle histoire de brigands en plein XIX<sup>e</sup> siècle. Rien n'y manque : Antique château féodal, pont leviss, herse, donjon, créneaux, oubliettes, boiseries à panneaux basculants, couloirs secrets, etc. etc., sans oublier le trésor caché, au temps des Stuart, et qu'il s'agit de retrouver. Tout cela fait une salade affreusement compliquée, qui trouvera toutefois un nombre de lecteurs suffisant pour dédommager les éditeurs des frais de traduction.

★★

FRANK T. BULLEN : *Idylles de la Mer* (un vol. in-18° à fr. 3.50). — A quarante ans, Frank T. Bullen, lorsqu'il publia sa célèbre *Croisière du Couhald*, était tout à fait inconnu, ce qui ne veut pas dire qu'il fût resté désœuvré jusque là : A neuf ans, il courait le port de Londres, en quête de travail et de pain. Embarqué comme mousse, il navigue jusqu'à 26 ans. Un emploi de bureau lui procure ensuite sa matérielle, puis sa plume suffit à le faire vivre. Esprit essentiellement observateur, ses longues courses sur les Océans lui ont inspiré sur le peuple de la Mer et sur les spectacles que celle-ci offre à qui sait regarder, des pages admirables dont Kipling peut dire, en commençant sa préface : « C'est immense : il n'y a pas d'autre mot. »

★★

ARTHUR SCHNITZLER : *Anatole* (un vol. in-18 à fr. 3.50). — *Anatole*, le héros de l'écrivain autrichien, est un jeune viennois qui fait la noce, c'est-à-dire qui s'amuse comme on s'amuse dans tous les pays du monde, puisqu'il est convenu que c'est se donner du plaisir que d'avoir de nombreuses maîtresses, successives ou concurrentes, d'aimer, d'abandonner celles qui aiment et d'être plaqué par celles qu'on aime, etc. etc.. Ces brèves saynètes valaient pourtant d'être livrées au public français, car elles sont d'une lecture récréative si pas exactement édifiante.



## MEMENTO

❖ AUX AMIS DE LA LITTÉRATURE. — M. Adolphe Hardy a évoqué, à la tribune des Amis de la Littérature le souvenir du doux poète de la *Jeunesse Blanche*, du chantre ému de *Bruges-la-Morte*.

En poète il a parlé d'un poète qu'il aime. Il a cherché surtout à défendre Georges Rodenbach contre les préventions que beaucoup n'ont jamais cessé d'avoir à l'égard de son art fluide, délicat, de ses tendances à la rêverie un peu morbide. En mettant en lumière les beautés de nombre des poèmes de Rodenbach, M. Adolphe Hardy a trouvé les mot qu'il fallait pour parler dignement et pieusement du grand disparu.

❖ M. Georges Rency, secrétaire général de l'Association des Ecrivains belges, fera à la Maison du Livre, 46, rue de la Madeleine, le mercredi 4 février 1914, à 8 h. 1/2 du soir, une conférence sur « La Littérature belge de langue française en 1913. »

❖ THÉÂTRE BELGE. — Les deux derniers des trois spectacles, — ce n'est guère... — que le Comité du Théâtre belge subsidie ont été arrêtés. On jouera en février *Les Eaux Mortes* de Mlle Marg. Duterme, qui eut déjà la chance de bénéficier l'an dernier des... préférences du Comité de lecture, et *Les Prodiges* de M. Paul Prist.

En mars on montera une pièce féérique en vers de M. Cammaerts : *Les trois bossus* précédée d'un lever de rideau... du même auteur!

❖ THÉÂTRE DE L'ALHAMBRA. — Depuis le 28 janvier on joue avec un plein succès, chez M. Clerget, *La Petite Bohème*, les trois actes pimpants de Hirschmann tant applaudis naguère. Mlle Routchine, engagée spécialement, fait merveille dans le joli rôle de Musette.

Location A. 9625.

### LES CONCERTS

❖ 3<sup>e</sup> CONCERT YSAÏE. — Il fut de tous points réussi. Un jeune chef d'orchestre allemand, encore inconnu à Bruxelles, M. Arthur Bodanzki; le dirigea. On apprécia surtout dans trois pages célèbres de Wagner son autorité calme, sa connais-

sance impeccable des partitions et l'aisance avec laquelle il obtient des musiciens les plus infimes détails d'expression.

La VIII<sup>e</sup> Symphonie de Beethoven, où le maître, en un moment heureux de sa vie fait chanter tout son ardent amour de la nature, a été exécutée avec une fidèle compréhension.

M. Carl Friedberg a vigoureusement enlevé le long et pas toujours séduisant, ni même attachant *Concerto* n<sup>o</sup>2 en si bémol majeur de J. Brahms. L'interprète valait mieux que cette œuvre un peu confuse.

❖ RÉCITAL FRITZ ROTHSCHILD ET P.-O. MOCKEL. — Dans du Bach surtout et dans deux sonates pour violon et piano de Brahms, ces deux artistes ont prouvé quelle science impeccable est la leur et avec quelle virtuosité jamais défaillante ils savent brillamment exécuter les œuvres les plus périlleuses.

❖ M.-J. DE MARÈS, qui professe à la Scola Musicae, de la rue Gallait, a donné un récital de violon auquel un nombreux public a fait, avec raison, un accueil flatteur.

❖ M. RICHARD BULHIG ayant, il y a quelques semaines, remporté à Bruxelles un gros succès, est revenu se faire entendre. Il a joué au piano avec une force de résistance infatigable, et d'ailleurs avec autant de sentiment que de sûreté, du Schumann, une sonate de Liszt, des pièces de Debussy et de Chopin.

JEAN NEUFVILLES.

❖ L'ÉCOLE AFFRANCHIE. — C'est le titre d'une nouvelle revue dont deux numéros trimestriels ont paru. Elle est le bulletin des « Amis de l'Orphelinat rationaliste. »

❖ SOCIÉTÉ PHILHARMONIQUE. — Le 4<sup>e</sup> concert aura lieu, le 2 février à 8 1/2 h. à la salle Patria avec le concours du brillant violoncelliste Pablo Casals.

Location chez Schott.

❖ M. JEAN DROIT expose à la Galerie d'Art, rue Royale.

# CAISSE CENTRALE

de Change et Fonds Publics (Société Anonyme)

Directeur : René POELAERT

Agent de Change

**Bruxelles**

Place de la Liberté, 5

Administration : Téléph. A. 746

Rédaction : » A. 6868

---

---

## INFORMATIONS

---

### Dans le monde de l'Industrie et de la Finance

❖ M. l'Avocat Gaston van der Meeren a été réélu commissaire de la *Cie Internationale de Tramways*.

❖ Le *Comptoir d'Escompte de Bruxelles* a augmenté le nombre de ses commissaires : MM. Gustave Van Roy et le comte Georges d'Oultremont ont été appelés à ces fonctions.

❖ Le portefeuille des finances de la République Argentine vient d'être confié à M. Robirosa, sénateur de la Province de Buenos-Ayres.

Le nouveau ministre des Finances, qui est l'un des avocats les plus réputés de la République Argentine, n'est pas un étranger pour les Belges ; il est intéressé à l'administration de plusieurs de nos institutions financières, plaçant des fonds sur hypothèques dans ce pays. Il est, notamment, président du comité de direction, à Buenos-Ayres, de la *Banque Belgo-Argentine*, dont le siège social est à Bruxelles.

❖ Les membres du groupe XIX de l'Exposition de Gand, les exposants du pavillon colonial et l'élite de nos Africains se sont trouvés réunis en un cordial et enthousiaste banquet offert à M. Jules Renkin, ministre des colonies.

M. Corty, président de la Chambre de commerce d'Anvers, avait à sa droite M. Renkin, à sa gauche M. Cooreman, ministre d'Etat. Parmi les notabilités figurant à la

table d'honneur on notait la présence de MM. les généraux Wahis, Thys et Nols ; de MM. Jadot, Pochez, Greiner, Liebrecht, de Cuvelier, Arnold, De Nyn, Edmond Carton de Wiart, Franqui, Ernest Dubois, Leplae, Goldschmidt, Gaston Périer, L. Thiéry, Désiré Maas, Castelein, les sculpteurs Godefroid Devreese et Lagae, les peintres Bastien et Mathieu, le major Michaux, l'ingénieur Goffin, le docteur Carré, de Hemptinne...

❖ Sont nommés chevaliers de la Légion d'honneur au titre du ministère des affaires étrangères : M. Chardin, directeur général technique de la Société Solvay, à Bruxelles ; M. Albert Mockel, homme de lettres, et M. Neef, directeur des services administratifs de la *Compagnie des Wagons-Lits*.

❖ Les actionnaires de la *Banque de Reports* réunis à Anvers en assemblée extraordinaire, ont approuvé à l'unanimité les propositions du conseil de porter le nombre des administrateurs à 14 par la création de 5 nouveaux sièges et celui des commissaires à 4.

Provisoirement, il n'a été procédé qu'à la nomination de quatre nouveaux administrateurs ; ce sont MM. Raval, directeur général du Comptoir d'Escompte de Mulhouse ; Level, directeur-général de la Banque Nationale de Crédit ; Bousquet, administrateur-délégué de la Banque Nationale de Crédit, et Palin, propriétaire.

Le nouveau siège de commissaire a été conféré à M. Brouaert, fondé de pouvoirs de la Banque Nationale de Crédit. Toutes ces nominations, qui sont une conséquence de la récente augmentation de capital, ont été faites à l'unanimité.

❖ La Chambre de Commerce belge-argentine vient de perdre l'un de ses fondateurs et l'un de ses meilleurs amis, M. Eugène Kreglinger, son vice-président.

C'est une bien sympathique figure que celle qui disparaît, celle de ce doyen du haut commerce anversois.

❖ La manifestation organisée en l'honneur du lieutenant-général baron Donny a eu lieu le vendredi 16 janvier 1914, à 8 1/2 heures du soir.

Longtemps avant l'heure fixée, une foule compacte envahit la salle de la Madeleine splendidement décorée pour la circonstance ; toutes les classes de de la société sont représentées ; toutes sont venues acclamer « le vétéran de nos luttes coloniales ».

Coloniaux, diplomates, militaires, prêtres, fonctionnaires, industriels, jeunes gens des écoles ont répondu en grand nombre à l'appel du comité national organisateur.

Au premier rang ont pris place : MM. Renkin, ministre des colonies, Davignon, ministre des affaires étrangères etc., etc..

Outre les membres du comité de la Société belge d'études coloniales, MM. le sénateur A. Halot, J. Plas, D<sup>r</sup> Dryepondt, J. Beuckers, André Van Isegheem, baron Léopold Donny, Octave Collet, Ar. Winandy, commandant Wilverth, nous citerons au hasard de la plume : MM. le baron Capelle, baron Cuvelier, Camille Janssens, Adolphe Greiner, général Thys, baron Janssen, Paul Dansette, chevalier E. Carton de Wiart, E. Francqui, Canon-Legrand, Diederich, Morisseaux, commandant R. Dubreucq, commandant Pontus, sénateur de Ro, L. Goffin, W. Périer, A. Hubert, et tant d'autres.

## ECHOS FINANCIERS

### Le Commerce Allemand.

La « Gazette de Cologne » publie une statistique fort éloquentes sur le nombre des faillites pendant l'année 1913. On y voit nettement la répercussion qu'a eue cette année mouvementée sur le commerce allemand.

Le nombre des faillites s'est élevé en 1913 à 9.583, contre 7.924 en 1904 et 9.381 en 1903 (l'année de la grande crise économique).

C'est un record peu encourageant !

### Notre Commerce.

Il résulte du tableau récent de notre commerce avec l'étranger pendant l'année 1913, que nos exportations de cette année comparées à celles de 1912 ont baissé de 222.751.000 francs.

Voici les chiffres : Importations. — Valeur : 4.583.613.000 francs en 1913 contre 4.559.301.000 francs en 1912. Augmentation, 0,5 pour cent.

Exportations. — Valeur : 3.576.813.000 francs en 1913, contre 3.799.564.000 francs en 1912. Diminution : 5,9 pour cent.

### Emprunt des Chemins de fer Russes.

Cet emprunt, qui se présentera très prochainement sur le marché de Paris et vraisemblablement, pour une bonne tranche, sur celui de Bruxelles, sera émis par la Banque de Paris et des Pays-Bas, simultanément avec le Crédit Lyonnais, à ce que l'on dit. Toutefois, les pourparlers ne sont pas terminés.

L'émission se ferait à 463, paraît-il.

### Grand-Duché de Luxembourg. — Un impôt sur le coupon.

Le *Mémorial officiel* a publié la loi établissant, en dehors du timbre, un droit de transmission. Pour les titres au porteur, ce droit annuel, recueilli par les sociétés ou administrations pour compte du Trésor, est calculé à raison de sept centimes pour cent francs de la valeur du titre, calculée sur le cours moyen de l'année précédente.

## Caisse Générale de Reports et de Dépôts.

Le bilan de la Caisse Générale de Reports vient de paraître et comme nos lecteurs le verront, il est des plus satisfaisants.

La grande activité de cette institution ne s'est pas ralentie au cours du dernier exercice et le développement croissant de ses divers services, si appréciés de la clientèle, est à signaler tout particulièrement.

C'est ainsi que le nombre de ses déposants de 21.000 à fin 1912, est actuellement de 29.000.

Quant aux capitaux qui lui sont confiés, ils atteignent un total de 377.000.000 de francs, en majoration de 58.000.000 de francs sur l'année précédente.

Les opérations de quinzaine s'élèvent au chiffre impressionnant de 8.472.000.000 de francs, contre 6.427.000.000 de francs en 1912.

Ajoutons que le bénéfice distribuable est de 4.352.000 francs, en majoration de 735.000 francs sur celui de l'année précédente.

Indépendamment du dividende de 16 p. c. ou 80 francs (14 p. c. ou 70 francs pour 1912) qui sera proposé à l'assemblée ordinaire du 3 mars prochain, les actionnaires apprendront avec plaisir que les amortissements n'ont pas été négligés. Les immeubles sociaux se voient attribuer 916.000 francs, les réserves 400.000 francs et la provision pour impositions fiscales est portée à 270.000 francs, par prélèvement sur les bénéfices d'une somme de 120.000 francs qui vient s'ajouter à celle de 150.000 francs déjà inscrite à la réserve de 1912.

### BILAN ARRETE AU 31 DECEMBRE 1913

#### ACTIF

Réalisable :	
Caisse et Banque Nationale	fr. 6.399.738.50
Coupons-monnaies étrangères	666.992.33
Portef. Effets sur Belgique et Etranger	148.938.606.67
Portefeuille. Bons de Trésors	47.389.699.62
Prêts sur titres :	
Echéance de janvier	137.395.240.64
Echéance de février	12.062.388.98
Echéance de mars	21.446.025.—
Echéance d'avril et au delà	17.657.922.68
Correspondants banques et comptes d'ordre	8.646.176.09
Valeurs des réserves	20.251.964.80
Valeurs des institutions de prévoyance	1.122.676.40
Immobilisé :	
Immeuble social, rue des Colonies	4.619.206.02
Ancien immeuble social (à réaliser)	1.226.859.16
Mobilier	1.—
Titres : Dépôts et cautionnements	264.561.594.—
	<hr/>
	fr. 692.385.091.89

#### PASSIF

A. Envers la société :	
Capital	fr. 20.000.000.—
Réserve légale	2.000.000.—
Réserve statutaire	18.252.241.42
B. Envers des tiers :	
Comptes des dépôts : Chèques (sur garanties spéciales)	64.192.444.11

Comptes de quinzaine (sans garanties spéciales)	281.895.000.—
Obligations (sans garanties spéciales)	31.129.000.—
Effets et chèques à payer (sans gar. spéc.)	2.936.094.34
Correspondants et comptes d'ordre (sans gar. spéc.)	917.922.67
Prévisions pour impositions fiscales	270.000.—
Institutions de prévoyance	1.122.691.43
Coupons d'actions à payer	11.095.—
Coup. d'obl. à payer et prorata à fin 1913	233.823.—
Déposants, comptes titres	264.561.594.—
Réescompte	511.140.02
Profits et pertes	4.352.045.90
	<hr/>
	fr. 692.385.091.89

## COMPTE DE PROFITS ET PERTES DEBIT

Intérêts des comptes de quinzaine	fr. 10.593.968.81
Intérêts des comptes chèques	1.809.994.18
Intérêts des obligations	1.135.126.93
Patente et contributions	162.324.93
Prévision pour impositions fiscales	120.000.—
Amortissement sur immeuble (intérêts des réserves)	916.666.52
Allocation aux institutions de prévoyance	98.629.72
Rémunération de MM. les commissaires	87.693.38
Frais généraux	1.072.996.28
Réescompte	511.140.02
Réserve	400.000.—
Premier dividende de 25 francs	1.000.000.—
Tantième de l'administration	439.597.83
Tantième du directeur	146.532.61
Tantième du personnel	146.532.61
Deuxième dividende de 55 francs	2.200.000.—
Solde à nouveau	19.382.85
	<hr/>
	fr. 20.860.586.67

## CREDIT

Solde de l'exercice 1912	fr. 21.893.68
Intérêt des valeurs des réserves	916.666.52
Intérêts, escomptes, changes et commiss.	19.922.526.47
	<hr/>
	fr. 20.860.586.67

### **Le programme d'expansion**

#### **de la Société Générale de Belgique.**

Au cours des réceptions du jour de l'an au Palais Royal de Bruxelles, M. Jean Jadot, gouverneur de la Société Générale de Belgique, a parlé en ces termes, des efforts du grand établissement pour favoriser le développement commercial de la Belgique à l'étranger et le développement économique du Congo belge :

« En raison de notre confiance dans l'avenir, nous poursuivons sans relâche l'exécution du programme d'expansion que nous nous sommes tracé, dans l'intérêt du pays, en créant notamment des organismes financiers capables d'étendre et de faciliter nos relations commerciales avec l'étranger et d'assurer à notre industrie sur les marchés extérieurs la place à laquelle elle a le droit de prétendre.

» Dans le même ordre d'idées, la Société Générale a continué à coopérer pour une large part au développement économique de notre colonie; l'étude et la construction d'un vaste réseau de voies ferrées, de même que la mise en valeur des richesses naturelles, ont été poussées très activement.

» Les résultats acquis au point de vue industriel sont déjà considérables et très encourageants; bien que, jusqu'à présent, les sacrifices pécuniaires soient restés pour la plupart improductifs, le moment ne semble plus éloigné où nos compatriotes récolteront les fruits de leurs longs et persévérants labeurs.

» Nous formons le vœu que les pouvoirs publics consentent, dans un esprit patriotique, à seconder effectivement les initiatives et les efforts de nos compatriotes en assurant à la colonie le concours financier qui lui est indispensable et en apportant à la législation coloniale les améliorations dont une expérience de plusieurs années a démontré l'urgente nécessité.

» Nous sommes persuadés qu'à ces conditions notre cher pays, grâce à la sollicitude du Roi, verra s'ouvrir bientôt, pour la colonie, une ère de féconde prospérité. »

Le comité des censeurs de la Société Générale s'est réuni et a approuvé les comptes de l'exercice 1913 présentés par le comité de direction.

Le dividende est arrêté à 235 francs au lieu de 225 francs l'an dernier.

La récapitulation des coupons payés annuellement depuis 1898 s'établit comme suit :

Exerc.	Divid.	Exerc.	Divid.
1913.....fr.	235	1905.....fr.	135
1912.....	225	1904.....	125
1911.....	210	1903.....	120
1910.....	200	1902.....	120
1909.....	190	1901.....	120
1908.....	175	1900.....	110
1907.....	160	1899.....	100
1906.....	160	1898.....	90

Les actionnaires de la Société Générale de Belgique apprendront certes avec plaisir que malgré la crise, la valeur intrinsèque du portefeuille-titres de ce puissant établissement de crédit dépasse de plus de 100 millions de francs le chiffre pour lequel ce chapitre de l'actif est inscrit au bilan.

### **Banque Nationale.**

Cet établissement déclare, pour le second semestre de 1913 le même dividende que pour le premier semestre, soit 85 francs par action.

### **Compagnie du Chemin de fer de Madrid à Villa del Prado.**

Cette Société ressemble à ces malheureux lorrains, qui, par suite d'un double nationalité résultant d'une bévue administrative de leurs parents ou d'un malentendu quelconque, doivent d'abord le service militaire en Lorraine annexée et tirent ensuite leurs trois ans en Lorraine française, selon qu'ils se déplacent de l'est à l'ouest des Vosges. Elle est Espagnole, mais elle est aussi Belge, de sorte que le

fisc espagnol la pressure et que le fisc belge l'exploite. La pauvre société arrose à tire-larigot les trésors belge et espagnol, et son cas est si compliqué, qu'une chatte n'y retrouverait pas ses petits. De guerre lasse, les actionnaires se sont soumis et ne s'assembleront pas le 6 février pour diminuer la valeur nominale des actions de priorité. Ils paieront donc un timbre de 0.50 par titre.

C'est une amère pilule à avaler.

---

## JURISPRUDENCE

On sait que la location de coffres-forts est devenue pour les banques un commerce des plus rémunérateur.

Nous détachons de l'*Univers Financier* un jugement du tribunal de la Seine qui intéressera les innombrables locataires de coffres-forts :

*Les saisies-arrêts sur coffres-forts loués.* — Le Tribunal de la Seine a rendu récemment un jugement dont les attendus très positifs renversent complètement la doctrine et la jurisprudence suivies jusqu'à ce jour en ce qui concerne la nature juridique des droits des locataires de coffres-forts dans les banques.

On admet, en effet, dans la doctrine, que la banque qui loue un de ces coffres-forts fait naître entre le locataire et elle un contrat de louage à l'occasion duquel elle est tenue de faire jouir de preneur de la chose louée pendant toute la durée du bail (art. 1719 du Code Civil). Il s'ensuit que le locataire peut disposer de son coffre dans les mêmes conditions que s'il s'agissait d'un appartement.

Il a donc le droit d'accéder librement à ce coffre, d'y placer ou d'en retirer ce que bon lui semble, à la condition, bien entendu, de ne pas en changer la destination.

Or, voici que le jugement auquel nous faisons allusion, renverse tout à fait la théorie courante et soutient que la banque n'est pas simplement une « bailleresse » mais aussi un « tiers » dans le sens des articles 557 et suivants (C. Proc. C.). En conséquence, tout créancier peut faire saisir-arrêter entre les mains d'une banque les sommes appartenant à son débiteur, qui auraient pu être déposées dans un de ses coffres ou s'opposer à leur remise. C'est, en effet, dans ce sens que le Tribunal s'est prononcé.

En l'espèce, la Société Générale, saisie d'une opposition sur tous objets quelconques qu'elle pouvait détenir pour le compte de la Société X..., avait refusé à celle-ci l'accès du coffre à elle loué. Cette dernière assignait la Société Générale en dommages-intérêts. Elle a été déboutée par les motifs suivants :

Attendu que si la location d'un coffre-fort, dans une banque, constitue entre le locataire et l'établissement propriétaire du coffre,



un simple contrat de louage ne permettant à l'établissement de crédit aucun contrôle sur les objets placés dans le coffre, dont le locataire reste maître absolu de disposer à sa volonté, dont seul il a la clef et sur lequel il doit, en principe, avoir libre accès, les établissements bailleurs du coffre-fort n'en restent pas moins soumis aux règles du droit commun, toutes les fois qu'une saisie-arrêt, faite entre leurs mains, porte sur les objets de valeur quelconque qu'ils peuvent détenir pour le compte du saisi et parmi lesquels sont compris évidemment les objets ou valeurs par lui déposés dans le coffre-fort loué;

Attendu qu'ils ne sauraient encourir aucune responsabilité domageable en refusant l'accès momentanément de ces coffres-forts à ceux de leurs clients sur lesquels portent les oppositions interposées entre leurs mains, lorsque ces oppositions ont frappé d'une façon générale, comme en l'espèce actuelle, tous les objets quelconques qu'ils détiennent pour le compte des dits clients;

Attendu que, bien que n'ayant aucun droit personnel sur le contenu du coffre ni même aucun droit de contrôle sur ce contenu, ils n'en sont pas moins tenus de respecter les dispositions du Code de Procédure Civile, auxquelles sont soumis les tiers saisis et qui frappent d'oppositions entre leurs mains les objets ou valeurs contenus dans le coffre-fort dont ils sont propriétaires; que ces coffres-forts doivent être par eux considérés comme faisant partie intégrale de la saisie, sauf au saisi à prendre immédiatement toutes mesures utiles, à l'effet de recouvrer la libre disposition du coffre-fort dont il est locataire;

Attendu qu'en présence des termes généraux de l'opposition pratiquée entre ses mains, la Société Générale n'a commis aucune faute en la considérant comme s'étendant aux valeurs contenues dans le coffre-fort loué à X... etc...

---

## BIBLIOGRAPHIE

Il sera rendu compte de tout ouvrage dont un exemplaire sera envoyé à la Rédaction, 30, avenue de l'Hippodrome, à Bruxelles.

---

LE RECUEIL FINANCIER. — *Annuaire des valeurs cotées à la Bourse de Bruxelles*. 21<sup>e</sup> année, 1914. — Bruxelles, Etablissements Emile Bruylant, éditeurs. Un vol. gr. in-4<sup>o</sup> de 1.800 pages, reliure pleine toile. — Prix ; 20 francs.

M. V. D. M.

# Compagnie Internationale de Tramways

Société Anonyme

SIÈGE SOCIAL : 23, RUE ROYALE, BRUXELLES

## RECETTES D'EXPLOITATION

	Décembre		Exercice	
	Exercice cour.	Exercice précéd.	Exercice cour.	Exercice précéd.
Chemins de fer Economiques en Catalogne (1) . . . . .	17.917.52	20.690.97	243.835.16	242.444.31
Tramways de Livourne (2) . . . . .	67.840.60	66.304.19	237.250.00	202.178.65
Chemins de fer Madrid-Prado-Almorox (1) . . . . .	49.426.05	56.701.39	604.732.32	678.372.32
Chemin de fer de Valence et Aragon (1)	30.172.26	30.037.54	366.810.88	369.269.08
Tramways Electr. de Vérone Ville (1)	40.415.45	86.814.80	519.432.75	486.316.40
		Novembre		Exercice
Ligure-Toscana d'Electricité (1) . . . . .	234.031.51	206.191.82	2.193.034.76	1.887.684.44

(1) L'exercice clôture le 31 décembre.

(2) L'exercice clôture le 30 septembre.

## ÇA ET LA

SOCIETE CENTRALES DES BANQUES DE PROVINCE. — Le conseil a nommé vice-président M. Casimir Petit, qui s'est désisté de ses fonctions d'administrateur-délégué tout en conservant une délégation spéciale pour les relations financières à l'étranger.

CREDIT FONCIER COLONIAL. — Les bénéfices industriels de 1913 n'atteindraient que 300.000 fr. environ, laissant, après amortissements, un bénéfice net de 50.000 fr. à peine, au lieu de 960.000 fr. en 1912. Il ne peut être question d'une répartition quelconque pour 1913.

### UNION DU CRÉDIT DE BRUXELLES

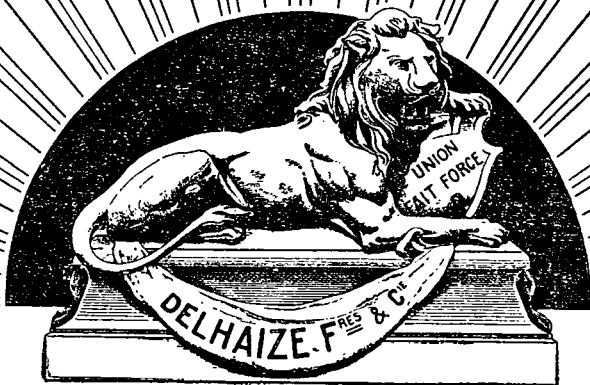
57, rue Montagne-aux-Herbes-Potagères

Escompte des traites au taux de la Banque Nationale

Dépôts à vue . . . . .	3	p. c.
Dépôts à deux mois . . . . .	3 1/2	p. c.
Dépôts à un an . . . . .	4 1/2	p. c.

Location de Coffres-Forts 12 francs par an.

# DELHAIZE FRÈRES & C<sup>IE</sup> LE LION



SUCCURSALES PARTOUT EN BELGIQUE

*Administration, Magasin central et Fabriques*  
RUE OSSEGHEM, BRUXELLES-OUEST

LES PLUS HAUTES RÉCOMPENSES AUX EXPOSITIONS

## MODÉS

# Maison Paul Lefizelier Bruxelles

142, Rue Royale



Téléphone 117.32

La maison invite sa nombreuse clientèle élégante à venir visiter ses  
nouveaux salons de modes  
où elle pourra admirer chaque jour les dernières créations.

# Banque Internationale de Bruxelles

Société Anonyme, 27, Avenue des Arts

**CAPITAL : 25.000.000 DE FRANCS ENTIÈREMENT VERSÉS**

Opérations de Bourse. — Reports. — Garde de titres.

Administration de portefeuille. — Avances sur titres. — Escompte.

Encaissement d'effets de commerce.

Encaissement de coupons. — Monnaies étrangères. — Chèques  
et lettres de crédit sur tous pays. — Compte de dépôts franco de commission.

Comptes. Joints.

Comptes courants. — Service financier de sociétés.

Comptes de Quinzaine.

Location de coffre-forts.

*Pour tous renseignements on est prié de s'adresser au siège social :*

27, avenue des Arts, 27 — Téléphones : A 3370, 3901, 6739, 8056

*où à la succursale*

42-52, rue du Lombard, 42-52 — Téléphone : A 4776

**BANQUE ESPAGNOLE DE L'ILE DE CUBA.** — Le dividende de 1913 est fixé à 32.50 francs, contre 30 francs répartis en 1912. Les réserves reçoivent \$ 100.000 et \$ 103.000 sont reportés à nouveau.

**BANQUE DE COMMERCE PRIVEE DE MOSCOU.** — On affirme que le dividende de 20 roubles, soit 53 fr. net d'impôts de 1912 sera au moins maintenu pour 1913 qui vient d'être clôturé.

**CREDIT FONCIER DE SANTA-FE.** — A partir du 2 mars prochain, les actions du Crédit Foncier de Santa-Fé, qui se négocient au comptant et à terme, ne sont plus négociables qu'au comptant.

**CREDIT FONCIER CUBAIN.** — On dit que le dividende de 1913 sera maintenu à \$ 6.60 par action de \$ 100 et à \$ 0.40 par part bénéficiaire. Le bénéfice de l'exercice s'élève à \$ 410.000.

**CANAL DE SUEZ.** — La Compagnie annonce que, depuis le 1<sup>er</sup> janvier, le tirant d'eau maximum autorisé pour les navires transiteurs est porté de 8m. 53 (28 pieds anglais) à 8 m. 94 (29 pieds anglais).

**CHEMINS DE FER ECONOMIQUES DU NORD.** — L'exercice qui a pris fin le 31 décembre écoulé a produit une recette totale de 2.547.621 fr., contre 2.482.000 fr. pour l'exercice antérieur. La plus-value se chiffre donc à 65.621 fr.

**CHEMINS DE FER DE LA MANCHE.** — Le *Journal officiel* a publié un décret approuvant la substitution à la Société Française de Tramways Electriques et de Chemins de fer, de la Société des Chemins de fer de la Manche comme concessionnaire du chemin de fer d'intérêt local de Landivy (Mayenne) à la limite du département vers Saint-Hilaire-de-Harcouët (Manche).

**GRANDS MAGASINS DU PRINTEMPS.** — Conformément aux résolutions votées à l'assemblée du 7 janvier, le capital de la Société va être porté à 27 millions de frs par la création de 29.879 actions ordinaires d'une valeur nominale de 150 francs.

L'émission qui aura lieu au prix de 350 francs sera réservée aux actionnaires à raison de une action nouvelle pour cinq actions ordinaires ou privilégiées.

## Avocats, Notaires, Juges, Ecrivains

N'EMPLOYEZ QUE LA

# Plume Réservoir Rouge & Noir

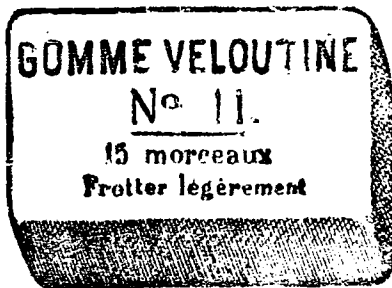
M. O. V.



Exigez cette marque de préférence à toute autre.

La meilleure, la plus sûre, la plus facile. Est toujours encrée et ne coule jamais, quelle que soit la position qu'on lui donne.

## Artistes, Architectes, Dessinateurs



N'EMPLOYEZ QUE LA

# Gomme Veloutine

Laisse le papier intact.

Enlève toute trace de crayon.

## Ecoliers et Etudiants

N'ÉCRIVEZ QUE SUR LE PAPIER FILIGRANE

# L'ÉCOLIER

Pour vos registres, copies-de-lettres, etc., exiger « LES CLEFS »  
comme marque et pour votre papier  
à lettres d'affaires, demandez la « NATIONAL MILL ».

*En vente chez les papetiers et imprimeurs du pays.*

**RAILWAYS ET ELECTRICITE.** — Les filiales de cette société se développent admirablement. L'ensemble des recettes de ces filiales pour 1913 a dépassé de 7.700.000 francs celles de 1912; pour les exploitations de distribution d'électricité, le mois de décembre 1913 n'est pas compris dans ce calcul.

**TRAMWAYS DE TIENTSIN.** — Cette société a encaissé, pour ces deux divisions réunies, tramways et éclairage, pendant le mois de décembre dernier, 136 mille 850 fr., contre 122.820 fr. pendant le mois correspondant de 1912, soit une augmentation de 14.030 fr.

L'exercice complet 1913 a donc produit un chiffre de recettes de 1.572.050 fr., contre 1.245.795 fr. en 1912, ce qui représente une plus-value totale de 326.255 fr. ou plus de 26 p. c.

**TRAMWAYS DE TRIESTE.** — Les recettes de l'exercice 1913 se sont élevées à fr. 1.814.373.45, contre fr. 1.536.822.26 en 1912.

**TRAM-CAR NORD-MIDI.** — Cette société convoque ses actionnaires en assemblée générale extraordinaire pour le 9 février avec ordre du jour comportant la modification des droits respectifs des titres et de plusieurs articles des statuts.

Nous croyons savoir qu'il s'agit de supprimer la faculté de rembourser au pair les actions de capital moyennant une modification dans la répartition du solde bénéficiaire. En cette occurrence, les actions de capital, n'étant plus remboursées au cours de l'existence sociale, continueront à intervenir dans la répartition des bénéfices annuels mais il serait proposé une légère diminution de leur part dans l'affectation du superbénéfice, et ce, au profit des titres de jouissance.

D'autre part, en cas de liquidation, l'action de capital, qui n'a actuellement droit, statutairement, qu'au remboursement au pair, sera dorénavant remboursable au pair plus une participation dans la répartition du solde de l'actif égale à celle auquel elle a droit pour la distribution du superbénéfice.

A l'ordre du jour figurent, en outre, le remplacement des 1.000 actions de jouissance par 1.000 parts de fondateurs, et la mise en concordance des statuts avec la nouvelle loi.

**TRAMWAYS ELECTRIQUES EN ESPAGNE.** — Les recettes complètes de l'exercice, pour le réseau de Madrid, viennent d'être publiées et elles sont en augmentation de près de 7 p. c. sur celles de l'exercice 1912. Il a été encaissé, en effet, pendant l'an dernier, pesetas 9.809.517.73, contre 9.176.940.98 en 1912, soit une plus-value de pes. 632.576.75.

**ECONOMIQUES.** — D'après le relevé des recettes communiqué par ce trust, il a été encaissé pour le réseau de Bruxelles pour l'exercice complet échu le 31 décembre 1913, fr. 3.494.720.94, contre fr. 2.956.088.65 en 1912; l'augmentation en faveur de l'année écoulée se traduit donc par fr. 538.632.29 ou plus de 18 p. c.

**BAUME ET MARPENT.** — Cette société a été chargée de la fourniture de 400 wagons pour le compte de la Compagnie des Chemins de fer Français de l'Est.

Son programme d'extensions et d'installations nouvelles se poursuit normalement; il s'agit de la construction d'une importante aciérie qui fournira les blooms, permettant de faire les roues laminées et coulées, les bandages et les essieux. Un laminier sera installé pour les bandages, un autre pour les centres de roues; une presse hy-



# Malt Kneipp

Mélangé au

# Café



*„Voilà la sarte”*

## G. RAEYMAEKERS ET C<sup>IE</sup>

Distillateurs et Raffineurs d'huiles - Bureaux et Usines, RUE DU RUPEL, Schaerbeek - Tél. A 3774

INDUSTRIE — EXPORTATION

Médaille d'or, Paris 1889 — 2 diplômes d'honneur, Anvers 1891  
2 grands prix, Bruxelles 1897 — 2 grands prix, Liège 1905  
2 grands prix, Bruxelles 1910 — 2 grands prix, Gand 1913

Oléonaphes russes, marque déposée. — Distillateurs-raffineurs d'huiles minérales, animales, végétales.  
Huiles pour chemins de fer, steamers et vicinaux.

# ACCUMULATEURS TUDOR

(Société Anonyme)

CAPITAL : 1.200.000 FRANCS

Bruxelles - 79, Rue Joseph II - Bruxelles

1410 et 11.530 — Télégrammes : Tudor-Bruxelles

draulique sera utilisée pour les essieux et le forgeage des grosses pièces pour la marine.

Deux fours Martin seront mis en activité dès le début — on espère que ce sera pour le 1<sup>er</sup> juillet prochain — et l'installation d'un troisième four sera prévue.

La force motrice y sera donnée par une station centrale électrique où une turbine de 1,200 chevaux débitera du courant continu à 220 volts.

Deux adjudications importantes ont eu lieu récemment à Bucarest pour la fourniture d'appareils de voie. Les Belges en ont rapporté pour plus de 200.000 francs de commandes. Parmi les firmes favorisées,

nous pouvons signaler : Les ateliers Métallurgiques, la Société du Nord de Liège, l'Union des Acières, à Marcinelle, les Ateliers de Roulx et la Compagnie Centrale de Construction, à Haine-Saint-Pierre.

VIEILLE-MONTAGNE. — Il entre, dit-on, dans les intentions du conseil d'administration de cette société de créer en France une usine nouvelle ayant pour spécialité exclusive la fabrication du blanc de zinc, pour remplacer le blanc de céruse dont l'emploi vient d'être interdit pour la fabrication de certaines couleurs. Cette interdiction a créé une demande très forte de la consommation du blanc de zinc.

## Bulletin de l'Institut de Sociologie Solvay

(PARC LÉOPOLD, BRUXELLES)

*Publication périodique paraissant en fascicules grand in-8°;*

*l'année forme un volume de 100 feuilles d'impression environ.*

**Prix de l'abonnement : Belgique 15 fr. ; Etranger 20 fr. — Prix du numéro 4 fr.**

Chaque fascicule comprend :

1<sup>o</sup> La continuation des *Archives sociologiques* publiées par EMILE WAXWEILER.

Cette publication tend à introduire un point de vue déterminé dans les études sociologiques et à constituer une science générale des phénomènes sociaux par application de ce point de vue dans les sciences sociales particulières.

2<sup>o</sup> Une *Chronique du mouvement scientifique*, qui signale et commente dans de courtes notices les nouvelles publications, les bibliographies, les entreprises de coopération scientifique, les voyages et les explorations, les institutions, sociétés et revues nouvelles, les congrès les nouvelles et informations du monde savant, etc. Outre des notices, la « Chronique » reproduit les principaux titres de livres, brochures, articles de périodiques recueillis chaque mois par le service de documentation de l'Institut dans les catalogues de la bibliothèque ;

3<sup>o</sup> Une *Chronique de l'Institut* qui rend compte notamment des réunions des groupes d'études, où sont discutées les questions à l'ordre du jour dans les différents domaines de la sociologie et de ses applications.



# L'Expansion Belge

Revue Mensuelle Illustrée

Œuvre de Vulgarisation économique,  
coloniale, scientifique, littéraire, artistique,  
sportive.

---

Chaque Fascicule  
comporte plus de 100 pages abondamment  
illustrées

---

Prix du Numéro : 1 Franc

---

Abonnements :

Belgique . . . . .	12 francs
Etranger . . . . .	15 francs

---

Rue de Berlaimont, 4, Bruxelles

# Sommaires des derniers numéros de la Belgique Artistique et Littéraire

---

## 1<sup>ER</sup> DÉCEMBRE 1913

EMILE VERHAEREN :	<i>Les Parlements.</i>
J. JOBÉ :	<i>Flamands et Wallons.</i>
SANDER PIERRON :	<i>Considérations sur l'Architecture.</i>
GÉRARD HARRY :	<i>Le Revenant.</i>
AUGUSTE VIERSET :	<i>Henri Fabre et l'Institut.</i>
ARTHUR DE RUDDER :	<i>Entre les deux Mondes.</i>

Chroniques de la Quinzaine.

---

## 16 DÉCEMBRE 1913

AUGUSTE VIERSET :	<i>Gustave Vanzype.</i>
CÉCILE CANDIÈRE :	<i>Mon Philippe.</i>
GASTON PULINGS :	<i>Poème.</i>
IWAN GILKIN :	<i>Le Mouvement Catholique en France</i>
ARTHUR DE RUDDER :	<i>Marin d'Espagne.</i>

Chroniques de la Quinzaine.

---

## 1<sup>ER</sup> JANVIER 1914

NELSON LE KIME :	<i>Giambatista Bodoni.</i>
EMILE E.-PIERS :	<i>Curiosités de Vienne.</i>
MAURICE GAUCHEZ :	<i>Les Prix Littéraires.</i>
AUGUSTE VIERSET :	<i>Gustave Vanzype (suite).</i>
AUGUSTE VIERSET :	<i>La Millième du Cid.</i>
ARTHUR DE RUDDER :	<i>L'Escurial.</i>

Chroniques de la Quinzaine.

---

## 16 JANVIER 1914

PAUL LAMBOTTE :	<i>Le Musée Idéal.</i>
LOUIS PIÉRARD :	<i>Un Poète Populaire : Max Elskamp.</i>
CHARLES DESBONNETS :	<i>Le Redempteur.</i>
AUGUSTE VIERSET :	<i>Gustave Vanzype (suite et fin).</i>
R.-E. MÉLOT :	<i>Sonnets.</i>
IWAN GILKIN :	<i>Critique.</i>
ARTHUR DE RUDDER :	<i>Peintres et Ecrivains.</i>

Chroniques de la Quinzaine.



---

IMPRIMERIE MICHEL DESPRET  
6, RUE BERTHELS, NIVELLES  
TÉLÉPHONE 1

---

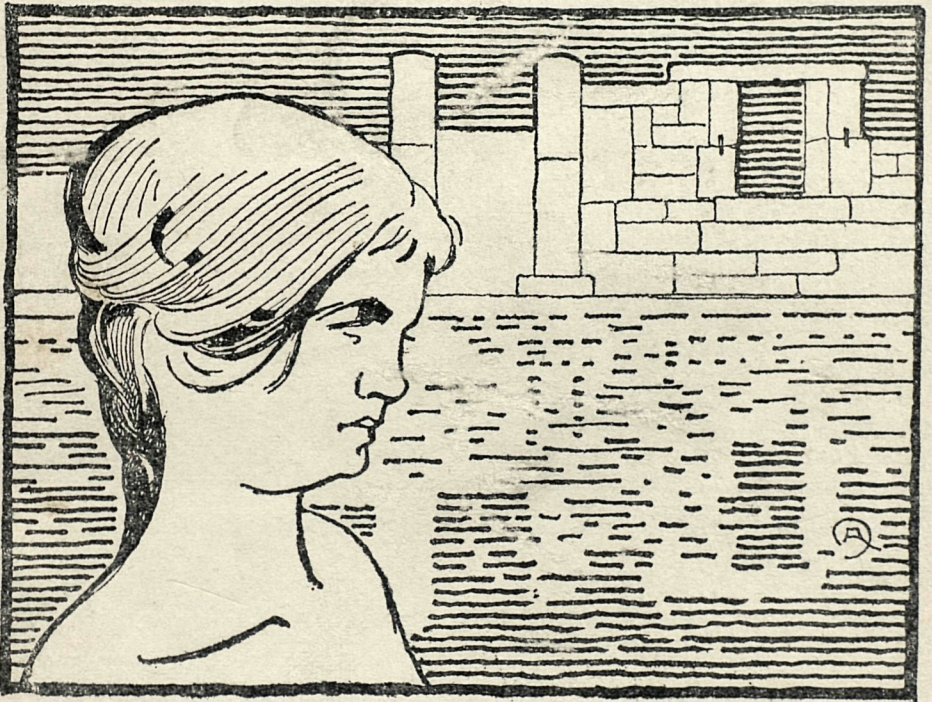


# LA BELGIQUE

## ARTISTIQUE & LITTÉRAIRE

*Revue Nationale du Mouvement Intellectuel*

PARAISSANT LE 1<sup>er</sup> ET LE 16 DE CHAQUE MOIS



Dessin d'AUGUSTE DONNAY.

Prix du Numéro : Belgique : 60 centimes. — Etranger : 75 centimes.

---

26-28, RUE DES MINIMES, BRUXELLES

# LA BELGIQUE ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE

DIRECTEURS : **PAUL ANDRÉ & FERNAND LARCIER**

SECRÉTAIRE DE LA RÉDACTION : **R.-E. MÉLOT**

ABONNEMENTS { BELGIQUE : UN AN, 12 FRANCS; SIX MOIS, 7 FRANCS.  
                  { ETRANGER : » 15 » » 9 »

Toutes correspondances et communications doivent être adressées :

*Pour la Rédaction* : 93, rue Ducale, à Bruxelles. Tél. B. 5522.

*Pour l'Administration* : 26-28, rue des Minimes. Tél. A. 712.

**La Revue ne publie que de l'inédit.**

*Les manuscrits non insérés sont renvoyés sur demande des auteurs accompagnée  
du montant des frais d'affranchissement.*

---

---

## SOMMAIRE DU N° DU 16 FÉVRIER 1914

<b>Paul Hymans</b>	. L'éloquence au Parlement . . . . .	243
<b>Arthur Cantillon</b>	. L'histoire de celui qui crut vaincre les Dieux	265
<b>Carl Smulders</b>	. En marge d'un livre de Maurice Maeterlinck	279
<b>R.-E. Mélot</b>	. Phrases . . . . .	288

### A travers la Quinzaine :

**Iwan Gilkin** : Les Faits et les Idées. — **Arthur De Rudder** : Les Peuples et la Vie. — **Paul André** : Le Drame et l'Opéra. — **Ray Nyst** : Les Salons et les Ateliers.

**Bibliographie, Memento.**

# L'ÉLOQUENCE AU PARLEMENT

---

DISCOURS DE M. PAUL HYMANS

A LA CONFÉRENCE DU JEUNE BARREAU DE BRUXELLES (1)

23 JANVIER 1914

---

Mesdames, Messieurs, mes Chers Confrères,

J'ai éprouvé, dès le début, quelque hésitation à traiter devant vous le sujet qu'il a plu à la Commission de la Conférence de m'assigner. Et d'abord, à raison du sujet lui-même; mais, j'ai pensé qu'il n'y aurait peut-être pas trop de prétention à vous en parler en témoin, en observateur, en psychologue, si j'ose ainsi parler, en critique. Puis à raison aussi du milieu où je me trouve, où je me retrouve avec une surprise charmée et un peu inquiète.

Je vous ai, mes chers Confrères, quittés il y a longtemps déjà. Ce fut peut-être une faute et que je me reproche quelquefois. L'avocat n'est pas mort en moi; il sommeille, et, à certains moments, il fut sur le point de se réveiller. Et puis, des souvenirs très chers me rattachent à la Conférence dont j'ai été un des membres les plus actifs, les plus ardents, je dirai même les plus prolixes, et qui m'a conféré, il y a quelque vingt ans, l'un des honneurs les plus rares et les plus prisés, celui de prononcer le discours de rentrée. Et je ne me rappelle pas sans un petit frisson la lutte formidable que j'eus à soutenir contre mon concurrent d'alors, l'un de mes plus brillants jeunes confrères, devenu l'un de mes plus éminents collègues, M<sup>e</sup> Emile Vandervelde.

(1) D'après le compte rendu sténographique rédigé par M. Linaer, sténographe à la Chambre des Représentants.

C'est de vous bien connaître, puisque je fus des vôtres, que me vient, ce soir, un accès de timidité. Quelle audace de venir disserter sur l'éloquence devant des hommes qui font profession de parler et de bien parler, qui ont le culte du beau langage, qui le pratiquent tous les matins et qui sont, par conséquent, des juges avertis, donc sévères, même un peu sceptiques et frondeurs ! Ils me seront indulgents cependant, car si je leur ai été infidèle, ce ne fut pas tout à fait ma faute. Je n'ai pas cru que je pourrais me dédoubler, à l'exemple de certains grands avocats qui sont aussi de grands politiques ; ils parlent l'après-midi à la Chambre, rentrent chez eux pour recevoir leurs clients, écrivent des pourvois en cassation le soir, plaident tous les matins et se dévouent ainsi, avec une égale ardeur, à leurs devoirs professionnels et à leurs devoirs publics. Cette existence-là m'a toujours déconcerté, et quand la vie publique m'a pris, elle m'a pris tout entier. Lorsqu'on plonge dans le flot, il vous saisit et le courant vous emporte ; tantôt il vous hisse au sommet de la vague et tantôt vous entraîne dans les profondeurs. C'est la lutte avec les éléments et, vainqueur ou vaincu, on entend sans cesse, comme un accompagnement continu, le bruit de la houle, le grand bruit du large qui vous emplît les oreilles, vous assourdit, vous enchante ou vous angoisse. La tempête souffle. Il faut la braver, car le devoir est de vivre, de vivre pour servir, de vivre pour son parti, pour ses idées, pour son pays. Renoncer au combat, c'est le suicide ; et le suicide, c'est une trahison !

Cette vie publique, si mouvementée, si bousculée, si tourmentée, a ses ivresses et ses grandeurs. Elle a aussi des aspects moins sympathiques : la compétition des intérêts, quelquefois de sordides calculs, et aussi cette vilaine cuisine électorale — où il faut triturer tant de petites questions qu'on ne peut cependant négliger, — et qui, après tout, ressemble assez bien à la procédure dans la profession judiciaire. Mais elle a aussi sa jouissance d'art, son plaisir

esthétique : c'est d'entendre quelquefois et, si on le peut, de faire, de dire soi-même un beau discours. Je n'entends point par là un pur exercice de virtuosité oratoire, délassément de dilettante. Non, j'entends par beau discours, l'expression vive, colorée, pittoresque, mouvementée d'une conviction sincère, d'une pensée profondément mûrie, auxquelles l'accent, le geste, la voix, le regard, la juste appropriation des termes, l'harmonie de la phrase, donnent la puissance d'émouvoir et de convaincre.

« L'art d'émouvoir et de convaincre », c'est ainsi que M. de Cormenin, sous le pseudonyme de Timon, définit l'éloquence, dans son livre fameux : *Le Livre des Orateurs*.

L'éloquence a ses détracteurs, et parmi ceux-là même qui se servent d'elle ou qui subissent son charme. C'est Barboux, le grand avocat français, qui a dit un jour avec quelque ingratitude : « L'éloquence est, après la guerre, le plus cruel fléau qui se puisse déchaîner sur l'humanité ». Et Bismarck, qui, pas plus que Napoléon, n'aimait les bavards, a tenu ce propos : « L'art oratoire est une perte de temps ». Ce qui ne l'empêcha point d'y avoir maintes fois recours au Reichstag, dans ses joutes fameuses contre Windthorst et Bamberger. Ses discours sonnaient comme des coups de poing ; il y mettait la brutalité d'un guerrier poméranien ; mais cette brutalité même était un genre oratoire et qui lui a réussi souvent.

On entend dire quelquefois aussi que l'éloquence est un dissolvant, qu'elle dilue les énergies dans les mots. Rien de plus faux ! L'éloquence souvent suscite, prépare, commande l'action, ou elle l'accompagne, l'intensifie, lui fait écho. Et parfois, l'éloquence est par elle-même et en soi une action.

Robert Peel, qui a affranchi le commerce des céréales et dégrevé le pain de l'ouvrier ; Cobden et Bright, les apôtres du libre-échange d'où est sortie la prodigieuse fortune de l'Angleterre ; Disraeli, le créateur de l'Impérialisme britannique, ont été en même temps des orateurs et des réalisateurs de puissance et de progrès.



Et en France ce sont, sous le Second-Empire, les discours des Cinq, les discours de Thiers et de Jules Favre qui ont sapé l'édifice césarien et préparé la Troisième République. La politique de Waldeck-Rousseau qui, à un moment critique, a exercé sur les destinées et l'orientation de la France contemporaine une action si profonde, n'a-t-elle pas été merveilleusement servie par l'orateur, par son éloquence concise et pleine, d'un dessin si sobre et si net? Et de quel éclat l'éloquence torrentielle et resplendissante de Jaurès n'a-t-elle pas illuminé le mouvement socialiste contemporain!

Et si nous regardons notre Belgique, est-ce que tous les progrès qui se sont lentement, si lentement accomplis chez nous n'ont pas été le fruit d'une propagande oratoire prolongée? Eh! sans doute, les discours n'ont pas tout fait, mais ils ont cependant pénétré les cerveaux; ils ont préparé un état d'opinion. Et certes aussi tous ces discours, tous les discours que les Belges en général, et spécialement les parlementaires, prodiguent avec tant de libéralité, ne sont pas d'égale valeur, mais j'en ai lu, j'en ai même entendu souvent qui se rehaussaient de style, de noblesse, de conviction, de passion et, précisément, de cette puissance émotionnelle et démonstrative que nous avons convenu d'appeler, tout à l'heure, l'éloquence.

Et ainsi, Messieurs, me voici au cœur de mon sujet. J'en arrive à l'éloquence au parlement, à l'éloquence politique, à l'éloquence parlementaire. Vous comprendrez que je ne puisse faire défiler devant vous les orateurs de renom qui se succèdent actuellement à la tribune de la Chambre. Cette conférence ne peut pas être non plus une sorte d'anthologie composée d'extraits judicieusement choisis de nos *Annales*. Ce que je voudrais, c'est caractériser l'éloquence politique telle qu'elle se meut et s'épanouit dans notre parlement; c'est rechercher dans quelles conditions l'action oratoire s'y exerce, quelles qualités elle requiert, et dans quelle atmosphère ces qualités se déploient. Pour cela, il faut comparer. Il faut comparer l'éloquence politi-

que et parlementaire aux autres éloquences : à l'éloquence religieuse ou de la chaire et à l'éloquence judiciaire ; il faut examiner le cadre, le milieu, l'auditoire, le sujet, la matière que l'éloquence met en œuvre, où elle puise et s'alimente.

Voici une église. La prédication va commencer. Les fidèles entrent silencieusement. On n'entend d'autre bruit que le glissement d'une chaise sur les dalles, une toux aussitôt comprimée, quelques chuchotements. Tout le monde se recueille. Les cœurs sont entr'ouverts, prêts à recevoir la parole sacrée. Le prêtre monte en chaire. La robe amplifie son geste. Sa voix remplit la nef. De quoi parle-t-il ? Il parle de Dieu, des destinées et des devoirs de l'homme. Il est apôtre, consolateur, vengeur. Comme l'a dit, ici, une bouche éloquente, il ne parle pas pour lui, ni de lui : il est l'interprète du divin. Il n'a d'autre préoccupation, selon la magnifique expression de Lacordaire, que de faire « rendre aux âmes le son de l'éternité. » Il a fini. Une émotion. Des commentaires discrets. On se retire à pas lents. L'église se vide. L'office oratoire est accompli.

Et nous voici maintenant au palais. Dans cette salle même où je parle, dans cette salle imposante, c'est un drame judiciaire qui se joue, faisant suite à un autre drame qui s'est déroulé au dehors, un drame de sang et de mort. Il y a sur ce banc un accusé dont la vie, dont la liberté sont en jeu. L'avocat et le ministère public se les disputent. Au fond de la salle, un public haletant, frémissant d'une curiosité malsaine et cruelle. Les jurés sont pénétrés de leur rôle et de leur responsabilité. Les juges sont ensevelis dans leur immobilité professionnelle. L'avocat, lui, se donne tout entier. Il fait sonner toutes les cordes du raisonnement, tout le clavier de la sensibilité. Il faut qu'il entre dans les consciences, qu'il y fasse pénétrer une conviction, qu'il y sème le doute ; il faut qu'il arrache des larmes. Tout son être est en mouvement et sous pression : cerveau, cœur, muscles, poumons, toutes les forces sont

mobilisées pour l'assaut suprême. Il sait qu'une maladresse, un mot imprudent, une fausse manœuvre, c'est la défaite ; qu'un geste, un cri, une phrase, c'est la victoire. Quel admirable champ de bataille oratoire !

Passons maintenant dans le prétoire d'une chambre civile de première instance ou d'appel. Tiède atmosphère, point d'interruptions ni de mouvements dans l'auditoire. On discute de propriété, de contrats, de murs mitoyens, de l'honneur et de la fortune des familles, de la paix d'un ménage, de la condition des enfants. Quels sujets abondants d'analyse psychologique ! Quels aspects variés de la vie de la commune humanité, avec ses luttes d'intérêts, avec ses conflits du sentiment et du devoir, avec le jeu des vanités, avec l'effort impitoyable à la recherche de l'argent ! L'avocat, seul devant les juges qui ont pour devoir d'écouter, l'avocat analyse, expose les faits, explique le droit, lit de temps à autre une décision judiciaire, un extrait d'un auteur consacré. Son dossier est sur la barre, à portée de son regard, bien étalé. Toutes ses pièces sont cataloguées, étiquetées. Il parle à son aise. Il est le maître du sujet et de l'auditoire.

Et maintenant, allons à la Chambre ! Un hémicycle nu, froid. Pour ornement une statue de plâtre. Un meuble d'acajou, des banquettes de cuir brun. Un monsieur parle. Personne ne l'écoute (rires). Le bruit des conversations remplit la salle. Des députés entrent, sortent, causent. M. Woeste écrit des lettres (nouveaux rires). Les huissiers circulent avec des papiers et des plateaux. Le monsieur qui parle s'agite, fait des gestes ; on entend, de temps à autre un éclat de voix ; il s'assied. Personne ne fait attention. Il a fini (rires).

Voici qu'un autre orateur se lève et, tout à coup, des députés qui s'apprêtaient à sortir, restent ; des députés qui étaient debout, regagnent leur banc ; les huissiers tendent l'oreille ; les conversations cessent ; M. Woeste dépose sa plume et arbore son lorgnon. On écoute. Des « très bien ! » soulignent quelques phrases. Subitement, une cla-

meur inattendue traverse l'air, et alors c'est un orage, c'est le cyclone. Tout le monde parle à la fois, tout le monde a la parole, sauf l'orateur (nouveaux rires). Et quand le cyclone a passé et que le calme s'est rétabli, l'orateur reprend, il continue, la faveur de l'assemblée le soutient. Il s'assied enfin. Les applaudissements crépitent et, selon la formule consacrée, il reçoit les félicitations de ses amis politiques (rires).

Ces petits instantanés, qui pourraient être accompagnés de projections cinématographiques (rires), suffisent à vous montrer que la tâche de l'orateur au parlement est singulièrement difficile. Il ne suffit pas de parler et même de bien parler. Il faut soi-même composer son dossier et constituer sa documentation. Il faut tenir tête à l'interruption et être prêt à la riposte. Il faut se faire écouter... et se faire écouter de l'adversaire. Il faut conserver son sang froid au milieu du tumulte et rester toujours — et c'est un art malaisé — maître de sa parole et de son raisonnement.

Mais tout de même, et bien que mes instantanés soient fidèles, regardons de plus près afin de pénétrer la psychologie de la Chambre. Cette assemblée est une foule et, du point de vue psychologique, c'est déjà un trait à noter. C'est une foule, mais c'est une foule composée elle-même de deux ou trois foules différentes et même hostiles, dont chacune a son tempérament, ses habitudes, son tour d'esprit, sa politique. Et chacune de ces foules est liée par un contrat rigide qui gouverne à la fois le groupe et, dans le groupe, les individus. La moindre initiative personnelle sera tout de suite considérée comme une fausse manœuvre, comme une imprudence, peut-être comme une trahison. On ne doit pas seulement penser en bande, on doit marcher en bande.

De là, Messieurs, un trait qui caractérise nos délibérations : c'est que le dénouement d'un débat est toujours connu d'avance, sauf de très rares exceptions. La question est réglée avant d'avoir été discutée. En

France, dans une assemblée beaucoup plus nombreuse, infiniment plus mobile, plus sensible, plus impressionnable, qui réagit beaucoup plus vivement sous l'action de la phrase ou du mot, il est possible par une argumentation pressante, par l'entraînement, la chaleur de la parole, de retourner, de déplacer la majorité. En Belgique, c'est une vaine entreprise, et, par conséquent, il manque à nos débats un élément essentiel d'intérêt et d'émotion : c'est l'inittendu, l'incertitude, l'ignorance du dénouement, c'est de ne pas savoir ce qui arrivera. A proprement parler, la discussion parlementaire n'est donc pas un combat ; c'est un tournoi, c'est une passe d'armes. On ne parle pas pour ses collègues. On parle un peu pour eux certainement, mais on parle surtout pour les journalistes qui sont dans la tribune de la presse et qui, demain, répandront votre discours. On parle pour cet être impersonnel et énigmatique qui est partout, dans la Chambre et au dehors, que nous appelons « le pays » et que tous les partis invoquent, comme, à la guerre, tous les belligérants invoquent le dieu des batailles !

Pendant, de ce qu'il est extrêmement difficile, presque impossible dans notre Chambre belge, de déterminer, par l'action oratoire, l'issue d'un débat, de déterminer le résultat du scrutin, il n'en faut point conclure qu'on ne puisse exercer, par la parole, par l'argument, une certaine action morale, qu'on ne puisse toucher les consciences ou les cœurs, qu'on ne puisse réussir à faire une brèche dans l'opinion adverse et, par la brèche, à jeter de la semence et de la lumière. Comment alors ? Par quelles forces, quels procédés ? Eh bien, d'abord, par une force intérieure, que l'éloquence extériorise et multiplie, et à défaut de quoi il n'y a pas d'éloquence possible. Et cette force intérieure, c'est la conviction : une conviction, une croyance, une foi, une idée puisée au fond de soi et qui s'incorpore en quelque sorte à notre substance. Un sceptique aura peut-être un succès d'esprit. Il est incapable de conduire, de diriger, de dominer. Un homme qui pense,

qui croit quelque chose profondément et qui l'exprime médiocrement, exercera parfois une action oratoire plus puissante que l'artiste habile qui jongle brillamment avec les mots ; et les mots eux-mêmes sonneront comme des boîtes vides s'ils ne contiennent de la chair et du sang, si l'on n'y a mis une idée vivante et en quelque sorte radioactive, dont la lueur transperce l'enveloppe de la phrase.

Par conséquent, l'éloquence, ce sera avant tout de la conviction, ce sera une idée. L'art verbal dégagera l'idée de sa gangue et lui donnera toute sa puissance de rayonnement, d'attraction et de pénétration.

Et les procédés, alors, quels seront-ils ? Je m'excuse : je ne devrais point parler de procédés. Quelles seront, dirai-je, les qualités essentielles requises par cet art d'extériorisation ? Ce seront, je crois, les qualités de la commune éloquence moderne, moins somptueuse, moins pompeuse, moins apprêtée, que l'éloquence d'autrefois ; une éloquence d'un ajustement plus simple, plus attachée aux choses, plus réaliste et aussi plus rapide et plus nerveuse, — expression et reflet de la vie et de la mentalité d'aujourd'hui. Et si je devais, parmi ces qualités indiquer celles qui me paraissent les plus précieuses, je dirais que c'est la sincérité, la simplicité, la courtoisie et la méthode.

La simplicité et la sincérité d'abord : pas de grands airs, pas de prétention dans l'allure et dans le débit. De la modestie ou, tout au moins, l'apparence de la modestie. Des phrases claires, et qui vont vite, et qu'on comprend facilement. Et surtout point de simulation, point de comédie qui confine bien vite au cabotinage. Pas d'émotion feinte, pas d'indignation de commande ; si l'émotion et la colère apparaissent dans le discours, il faut qu'on sente, il faut qu'on voie qu'elles viennent du fond du cœur et qu'elles montent naturellement aux lèvres.

Et de la courtoisie. Comment se passerait-on de courtoisie quand on s'adresse à l'adversaire et qu'il faut d'abord obtenir qu'il vous écoute ? et qu'est-ce que la

courtoisie sinon l'ordinaire politesse des relations sociales? Certains esprits austères la répudient; pour eux, la courtoisie est une abdication, une concession. Quelle erreur, Messieurs! La courtoisie, c'est l'art de tout dire; c'est la forme policée, civilisée, supérieure et savante de la discussion.

Et de la méthode, un plan, des faits, des idées; les faits rapprochés des idées, pour leur faire rendre à ce contact toute leur signification morale, toute leur psychologie. Et quand il s'agit d'idées générales, d'idées abstraites dont une expression incertaine et flottante efface le relief, tâcher de les frapper dans du métal solide et fin, où le profil se dessine nettement.

Et puis, se tracer un chemin et le suivre. Se méfier des digressions. Montrer au public que l'on va vers le but, qu'on en approche, étape par étape, afin de lui donner cette impression dont il a besoin, qu'il exige, l'impression de la sécurité.

Et enfin, si on le peut, de l'esprit, une petite dose d'imagination et, laissez-moi l'ajouter, un certain sens musical, l'instinct de la musique des mots, l'instinct du rythme et de la cadence qui donnent au discours du charme et de l'élan.

Par conséquent, messieurs, et surtout, de la préparation. Ah! souvent le public mesure la durée du travail oratoire à celle du discours lui-même: parler une heure, c'est un effort d'une heure. Il ignore tout du labeur intellectuel dont le discours est le fruit, lentement mûri.

De la préparation, c'est-à-dire de la réflexion, de la méditation, de la lecture, de la documentation. Mon collègue Destrée me disait, un jour: « Il faut faire suer son cerveau. » Et M. Deschanel, dont le langage est moins réaliste (rires) a écrit cette phrase suggestive: « L'improvisation ne s'improvise pas. »

Se saisir du sujet, le retourner, le disséquer, le passer au crible de la critique, le presser, en extraire tout le suc, voilà le travail préliminaire auquel l'orateur se livre. Et

alors, après, quand la matière a été brassée, quand les idées se sont éclaircies et classées, s'ouvre la seconde phase : la construction du discours et l'œuvre du style.

Ici deux méthodes, deux méthodes de gymnastique mentale se partagent les préférences : les uns se promènent, les autres écrivent.

Janson n'aimait pas le travail de l'écriture ; il marchait. Beernaert écrivait tout, ligne par ligne, sans blancs, sans alinéas, du haut en bas de la page. Frère-Orban lisait beaucoup, annotait, copiait de longues citations d'auteurs, accumulait les notes, puis faisait un plan. Alors venait le discours, écrit d'une large et haute écriture, en paragraphes bien espacés.

Thiers, disait-on, avait un procédé qui paraît assez facile, mais un peu gênant pour son entourage : il « essayait » ses discours sur ses amis (rires), plusieurs fois. Jules Favre, lui, écrivait, écrivait tout, écrivait et récrivait. Je me rappelle avoir lu dans un livre consacré à sa carrière, mais dont le titre m'échappe, quatre versions diverses de la note qui devait lui servir dans un procès célèbre : la première tout à fait complète, la seconde un peu plus courte, la troisième plus ramassée, enfin la quatrième — celle qu'il avait sous les yeux à l'audience — concise et très simplifiée.

Montalembert préparait, méditait le fond et la forme.

Et maintenant, remontant beaucoup plus loin, évoquons la grande figure de Mirabeau, le type classique du génie oratoire, le géant de la tribune et qui avait tout de l'orateur : le masque léonin, le geste imposant, le regard qui jetait du feu, la voix tonnante, et qui cependant savait s'adoucir et se faire charmeuse. Merveilleux improvisateur, ses apostrophes et ses ripostes étaient foudroyantes. Mais quand il s'agissait, devant l'assemblée constituante, d'exposer une grande question, de convaincre, d'arracher un vote, alors il n'abandonnait rien au hasard ; il mobilisait ses collaborateurs, il amoncelait les matériaux, il dessinait le plan du discours, forgeait et ajustait les périodes. Et



tenez, vous allez voir un exemple vivant de sa méthode. Vous connaissez le fameux discours sur la contribution du quart qui, paraît-il, produisit une indescriptible impression ; il se termine par la péroraison célèbre : « ...la banqueroute, la hideuse banqueroute est là !... » Eh bien, le manuscrit du discours, de la main de Mirabeau, repose à Paris, à la Bibliothèque de l' Arsenal : M. Aulard l'a reproduit en fac-simile, dans son livre : *Les Orateurs de la Révolution*.

Je vais vous lire, très simplement, la péroraison, d'après le texte définitif qui parut dans un journal de l'époque, afin de le comparer au manuscrit. Le voici : « Eh ! messieurs, à propos d'une ridicule motion du Palais-Royal, d'une risible insurrection qui n'eut jamais d'importance que dans les imaginations faibles, ou dans les desseins pervers de quelques hommes de mauvaise foi, vous avez entendu naguère ces mots forcenés : Catilina est aux portes de Rome, et l'on délibère ! Et certes, il n'y avait autour de nous ni Catilina, ni périls, ni factions, ni Rome... Mais aujourd'hui, la banqueroute, la hideuse banqueroute est là ; elle menace de consumer, vous, vos propriétés, votre honneur... et vous délibérez ! »

Tel est le texte définitif, officiel, que publia le « Courrier de Provence ». Remarquez l'avant dernière phrase : « Et certes, il n'y avait autour de nous ni Catilina, ni périls, ni factions, ni Rome. Mais aujourd'hui... etc.. » — Voyons maintenant le manuscrit. Mirabeau écrit d'abord : « Et il n'y avait cependant ni Catilina, ni factions, ni Rome... » — La phrase est étriquée, manque d'ampleur. Il corrige aussitôt en marge, et il écrit : « Et certes, il n'y avait alors autour de nous ni Catilina, ni factions, ni Rome... » Enfin, plus tard, il modifia encore, puisque le texte définitif devient : « Et certes, il n'y avait autour de nous ni Catilina, ni périls, ni factions, ni Rome... » Et voilà la phrase admirablement équilibrée.

Il continue, et il écrit du premier jet : « Mais aujourd'hui la banqueroute est à vos portes ». Il corrige : « Mais

aujourd'hui la banqueroute, la hideuse banqueroute est là ». Les mots se précipitent, font image. Quelle clameur d'alarme !

Puis, il achève : « ...elle menace de consumer, vous, votre honneur, vos propriétés... et vous délibérez ! » Mais il corrige encore, il déplace un mot : « ...elle menace de consumer, vous, vos propriétés, votre honneur ...et vous délibérez ! »

Vous voyez, messieurs, comme il agence, comme il combine, comme il harmonise les mots de manière à donner à la phrase sa pleine allure, le mouvement rapide, la majesté, le pathétique.

Il y a quelques années, un homme politique français qui participe actuellement au pouvoir, M. Ajam — je crois qu'il est sous-secrétaire d'Etat — a publié un excellent petit volume intitulé : « La parole en public », rempli de notations très curieuses sur les procédés de l'éloquence et qui, de plus, est enrichi de confessions que l'auteur a reçues d'orateurs illustres. L'impression qu'on retire de la lecture de ce livre, c'est que de tous les orateurs d'aujourd'hui le seul qu'on puisse tenir pour un pur improvisateur, c'est M. Briand. Il se promène, il pèse, roule, pétrit le sujet, puis l'expression jaillit de la situation, du fait. La Chambre, un jour, paraît-il, ordonna l'impression d'une harangue qu'il avait littéralement improvisée, au choc d'un accident parlementaire. Et il écrit lui-même à M. Ajam : « Pour moi, un discours n'est pas une œuvre littéraire, c'est un acte. Un discours n'est pas fait pour être lu, mais entendu. » M. Ribot, lui, « jette sur le papier des plans de discours, qu'il refait plusieurs fois jusqu'à ce qu'ils soient assez simples et assez bien liés pour se graver facilement dans la mémoire. Cela fait, il parle le plus souvent sans papier. »

Quant à M. Poincaré, il écrit et il s'en explique très nettement : « Je pense mieux en ne parlant pas. Pour préparer une œuvre oratoire, je trace un plan précis. J'écris, quand je le puis, les passages principaux ; j'arrête,

en tout cas, quelques formules. Je ne les apprends pas positivement par cœur ; je me les rappelle sans grand effort. Si j'ai le temps, j'écris plusieurs fois mon sujet et il se fait dans mon esprit une sorte d'amalgame de ces diverses rédactions. Je crois que la préparation écrite facilite la faculté d'improviser, et je m'en aperçois chaque fois que j'ai à faire une réplique totalement improvisée. »

Pour terminer sur ce point, je veux vous lire la confession oratoire du comte de Mun, extraite de son livre : *Ma Vocation Sociale* et qui n'est pas seulement intéressante par ce qu'elle nous apprend ; c'est aussi, vous allez en juger, un admirable morceau de littérature :

« Aucun discours, écrit ou non, ne peut être vraiment sérieux s'il n'a été fortement préparé par la lecture et par la méditation. Lire le crayon à la main, voilà le premier travail oratoire. Après cela, il faut composer, et c'est la grande souffrance que connaissent bien tous ceux qui ont essayé de faire passer dans d'autres âmes quelque chose de la leur. Les matériaux sont là, en monceaux. Lesquels choisir ? Comment les disposer ? Les idées se pressent haletantes, assiègent le cerveau. Comment les ordonner ? Quelle en sera l'expression saisissante ? C'est un combat qui se livre d'abord dans la nuit. Tout à coup, comme le soleil perce la nue, l'inspiration s'élançe, dissipe l'obscurité, illumine le sujet. Le discours a pris corps, mais un corps fugitif qui se dérobe et qu'il faut saisir, embrasser étroitement jusqu'à ce que, dans une véritable ivresse de l'esprit, la pensée maîtresse se fixe, lumineuse, en un point culminant vers lequel il faudra, tout à l'heure, entraîner l'auditeur dompté. Alors, les nerfs tendus par ce grand effort, l'orateur peut paraître : il est prêt. Sauf les cas très rares où, sous l'empire d'un événement imprévu, le cœur se précipite aux lèvres dans une soudaine explosion, l'improvisation elle-même n'est souvent vraiment oratoire que si elle naît de ce long travail. Il faut qu'elle en jaillisse comme la feuille s'échappe brusquement du bourgeon, lentement formée par la sève accumulée ;

sans quoi, elle n'est que le fade assemblage de paroles sonores et la confuse expression de pensée imprécises. »

Et M. de Mun complète ses confidences par ce dernier aveu qu'il fait à M. Ajam. « En vous disant encore que je n'ai jamais parlé, sauf peut-être tout à fait au début, sans une émotion intense, aiguë, torturante et qui n'a fait que s'accroître avec les années jusqu'au moment où elle a altéré ma santé au point de me rendre la parole publique impossible, je vous aurai vraiment livré tous les secrets de ma vie d'orateur. »

Et voilà, messieurs, le trait définitif qui marque l'orateur de race : c'est l'angoisse, c'est le trac, c'est le cauchemar du four ! Je crois que j'ai ainsi assez exactement dessiné devant vous le portrait psychologique de l'orateur, de l'orateur politique et parlementaire.

Nous allons voir maintenant dans quelle mesure et comment l'action oratoire s'exerce au Parlement belge.

Il faut émouvoir et convaincre. Convaincre, Messieurs, c'est bien difficile, à raison des conditions, que je rappelais tout à l'heure, de notre vie politique, et de la rigide discipline des partis.

Émouvoir ! Le Parlement belge ne s'émeut pas vite ! Dans notre histoire parlementaire, les exemples de grandes émotions sont peu nombreux. Il y en eut, au Congrès National, quand on discuta le Traité des XVIII articles. Ce traité, qui faisait planer sur la Belgique la menace d'une amputation territoriale, avait suscité une explosion de colère. Les tribunes associaient leur clameurs à celles des députés. L'homme qui supportait tout le poids du débat et toute l'impopularité attachée au traité, c'était Lebeau, alors ministre des affaires étrangères. On allait jusqu'à l'accuser de trahison. Vers la fin de la discussion, se redressant dans un admirable élan de courage et d'éloquence, il dompta l'assemblée et lui arracha des applaudissements et des larmes.

On peut citer, dans la suite, quelques exemples encore. C'est, en 1848, lorsqu'au lendemain des journées de février,

on redoutait en Belgique l'expansion révolutionnaire et que Delfosse prononça la phrase fameuse : « La liberté, pour faire le tour du monde, n'a pas besoin de passer par la Belgique. » Ces mots provoquèrent une fiévreuse démonstration de patriotisme et la séance fut levée.

C'est aussi la journée où Vilain XIII, interrogé par Orts qui, au lendemain de la Conférence de Paris de 1856, lui demandait si le Gouvernement belge, sous la pression du Second-Empire, consentirait à modifier les libertés inscrites dans la Constitution, se borna à répondre « Jamais ! »

Le mot fut acclamé. Ce n'était qu'un mot cependant, mais qui valait un discours, plus qu'un discours : c'était un acte.

Et, moi-même, j'ai participé un jour à l'une de ces rares émotions parlementaires. On touchait à la fin de la longue discussion qui s'était engagée en 1906, au sujet de la lettre du Roi Léopold II traçant les conditions de l'annexion éventuelle du Congo. Elle avait mis aux prises diverses fractions de l'assemblée. L'avenir colonial du pays était en jeu ; au dernier moment, la Chambre, après une suspension de séance, — le soir, ce qui est exceptionnel — s'unit dans un vote presque unanime et proclama le principe de l'annexion du Congo.

Mais, en somme, vous le voyez, ces épisodes pathétiques sont très espacés dans notre longue histoire parlementaire. Et comment s'en étonner ? Dans un pays comme le nôtre qui vécut pendant plus de trois quarts de siècles d'une vie normale, moyenne, ordinaire, qui n'a jamais été secoué, bouleversé par un accident, les occasions d'émotion sont rares et, par conséquent aussi, les occasions d'éloquence. L'éloquence n'est pas une plante commune qui pousse n'importe où ; elle affectionne les terrains mouvementés, onduleux ; c'est une fleur des sommets, qui a besoin pour s'apanouir de l'air vif des altitudes, et il faut bien reconnaître qu'il n'y a pas beaucoup de sommets à l'horizon politique de notre pays.

La Belgique est un petit pays, et c'est une grande

faiblesse, dont souffre notre Parlement et dont souffrent aussi, chez nous, bien des œuvres, bien des institutions, bien des hommes.

Les tribunes de la Chambre des Communes et du Palais Bourbon sont de hautes tribunes, des tribunes sonores d'où la voix porte à travers le monde; on y parle pour l'Europe. Ici, nous ne parlons que pour notre famille, pour notre communauté nationale.

Et nous ne sommes pas seulement un petit pays, nous sommes un petit pays neutre; nous sommes privés de cette faculté d'initiative, de cette liberté de mouvements, de cette entière disposition de nous-mêmes qu'ont les grandes personnes de la société européenne. Nous n'avons pas, nous ne pouvons pas avoir de politique étrangère. Le champ de la politique internationale est fermé à notre action oratoire et parlementaire.

De là, messieurs, diverses conséquences: C'est, d'abord, lorsque la Belgique se trouve mêlée, directement ou indirectement, à quelque affaire internationale, une certaine timidité, une réserve qui paraît dans les gestes et dans les paroles. Rappelez-vous l'exemple de l'affaire du Luxembourg, en 1867. Lorsque se présenta pour nous l'occasion de tenter de reprendre ce territoire qui nous avait été enlevé, qui avait autrefois fait partie intégrante du sol national, il fallut taire les sentiments les plus légitimes et renoncer à toute action franche et ferme, de peur de s'aliéner les sympathies de la France et de la Hollande.

Autre exemple non moins caractéristique: Deux années plus tard, surgit un grave incident international et diplomatique, « l'Affaire des Chemins de fer » qui a occupé, pendant plusieurs mois, toutes les chancelleries d'Europe, et qui mit en question l'indépendance économique et jusqu'à l'indépendance politique du pays. Les péripéties en furent si délicates, si intéressantes que, mon Dieu! j'ai pu consacrer un livre à leur histoire. Eh bien, vous n'en trouverez, dans nos *Annales Parlementaires*, que peu de traces, à peine un reflet; tandis que notre diplomatie,

admirablement menée par Frères-Orban, se déployait avec une énergie, une sagacité admirables, au Parlement le devoir était de ne rien dire ou de parler le moins possible, par crainte d'offenser ou d'inquiéter de puissants voisins.

D'autre part, la neutralité et, autant qu'elle certainement, l'intérêt qu'ont toujours eu, en somme, les grandes puissances à conserver en Europe une Belgique indépendante et intacte, nous ont procuré un bien inestimable, c'est la paix. Mais ce ne fut point sans entraîner peut-être, et du point de vue moral, quelques mécomptes. L'immunité dont nous avons joui a engendré une sorte d'impassibilité, l'indifférence aux choses du dehors, — dont on s'occupe à peine en Belgique, comme si le monde se réduisait à notre petit territoire — une fausse quiétude, une certaine tiédeur du sentiment national. On ne tient vraiment et profondément qu'aux choses qu'on se croit menacé de perdre, et nous n'avons jamais senti sur le visage le souffle du péril.

Mais la possession, l'administration si difficile, et qui paraît devoir le devenir de plus en plus, d'une grande colonie africaine, qui nous donne et des sujets d'orgueil et de graves sujets de préoccupations, qui entraînera des sacrifices, qui veut qu'on envoie au loin non seulement de l'argent, mais des hommes, — cette tâche-là contribuera sans doute à élargir nos horizons, à réveiller le sens de la patrie. Et de même aussi, la généralisation si récente du service militaire fera pénétrer dans toutes les maisons, au fond des campagnes, dans les chaumières, la notion du devoir de tous vis-à-vis de la communauté, vis-à-vis du pays. Il y a, en somme, en Belgique toute une éducation du sentiment national à faire; et cette grande œuvre réserve aux orateurs de l'avenir de beaux et nobles thèmes d'éloquence.

Si nous n'avons pas eu de politique étrangère, nous avons eu une vie politique intérieure singulièrement intense et féconde. Les jeunes générations — et cela m'a beaucoup

et souvent frappé — se contentent de regarder le présent et restent étrangement ignorantes de notre histoire politique. Elles regardent la Belgique d'aujourd'hui, sa ronde et pleine maturité, elles admirent les statistiques qui attestent le développement de notre commerce d'importation et d'exportation, le mouvement de nos ports, l'extension de nos usines. Mais, pour bien mesurer les biens dont nous jouissons, il faut regarder en arrière, il faut remonter aux débuts qui ne sont pas, après tout, si éloignés de nous : pas un siècle ! Alors, rien n'était fait ; la tâche à accomplir était immense : poser les principes de nos libertés publiques et individuelles et les garantir ; édifier toute la structure administrative et politique du pays ; affranchir notre commerce des liens d'un régime prohibitif, et pour cela négocier des traités avec les grandes Puissances, libérer la navigation de l'Escaut et compléter cette œuvre diplomatique par l'abolition des octrois ; organiser le crédit commercial et l'épargne publique ; établir les fondements de notre système défensif. — Cette œuvre magnifique se réalisa progressivement, non sans difficultés, non sans périls, non sans résistance, dans l'atmosphère ardente créée par d'impitoyables luttes de parti.

On déplore quelquefois, chez nous, les luttes de partis. Elles sont cependant inévitables. Elles sont inséparables du régime parlementaire, de tout gouvernement d'opinion, de tout régime basé sur la liberté. L'existence de partis fortement organisés, ayant une charte, des principes, des chefs, agglomérant des hommes que rapproche une commune compréhension des méthodes et des principes de gouvernement, l'existence de partis ainsi constitués est une condition de santé politique. A défaut de partis, on voit se former des coteries, des clans pour la défense d'ambitions individuelles ou d'intérêts particuliers. La lutte loyale des partis nous a préservés des combinaisons équivoques, des intrigues secrètes, des louches compromissions qui dégradent les mœurs publiques et rabaisent le pouvoir.



Je sais bien que les luttes politiques sont irritantes parfois et que, leur fond étant invariable, elles finissent par créer quelque lassitude. Nos disputes intérieures sont analogues à celles qui se sont déployées dans tous les pays offrant avec le nôtre certaines similitudes morales. Elles gravitent autour de quelques problèmes fondamentaux : C'est l'antinomie des tendances traditionalistes et des tendances novatrices, des doctrines d'autorité et du libre examen ; ce sont les rapports de l'Eglise et de la société civile ; c'est la situation des cultes dans l'Etat ; c'est la direction, l'orientation de l'éducation ; c'est le contact de l'individu et de sa conscience avec le pouvoir ; le contact des consciences entre elles ; le contact et le heurt de la liberté de l'un avec la liberté de l'autre. Assurément les sectaires, les jacobins — il s'en rencontre dans tous les partis, et je me rappelle ce joli mot : « Les doctrines politiques sont de belles maisons mal fréquentées » — assurément les sectaires et les jacobins réussissent par une intransigeance farouche, par des formules méchantes, par des sarcasmes grossiers, à rendre haïssables les idées les plus pures et les aspirations les plus hautes. Mais, les problèmes politiques et législatifs qui, en Belgique, sont issus de ces idées et de ces aspirations et sur lesquels elles retentissent, ont des racines profondes dans notre passé, dans notre histoire ; on les retrouve presque, sous des formes diverses, à toutes les époques ; et ces idées elles-mêmes, les aspirations religieuses des âmes et, d'autre part, la revendication, par la raison, des droits de la pensée libre, sont douées d'une naturelle et impérissable noblesse. Elles sont plantées en pleine conscience humaine ; elles donnent à nos luttes politiques un élément de spiritualité et de moralité qui forme un heureux contre-poids à l'excès des préoccupations matérialistes et utilitaires.

On verra dans l'avenir, après les joutes mémorables que ces questions historiques ont provoquées, et qui ont été illustrées par de superbes pages d'éloquence, on verra

surgir d'autres problèmes, des problèmes sociaux surtout, et le problème fiscal, le grand problème de la refonte de notre régime d'impôts qui, tôt ou tard absorbera, dans ce pays si profondément attaché à ses intérêts, tous les préoccupations et remplira tous les esprits. Ils feront jaillir de nouvelles sources d'éloquence, car il y a une éloquence d'affaires, il y a une éloquence des chiffres. Souvenez-vous des admirables exposés budgétaires de M. Graux et des délicieuses improvisations de M. Levie.

Mais, quoi qu'il arrive, les grands thèmes de la liberté et de l'égalité ne seront jamais, dans notre symphonie politique, noyés sous les ondes sonores. Ils reparaitront toujours; ils resteront les thèmes dominants qui éveilleront les refrains populaires, auxquels l'écho des foules répondra, parce qu'avec le développement de la personnalité humaine, le besoin de liberté ne cessera de croître et que l'idée de liberté correspond à une éternelle aspiration de l'âme, et parce que, de même, avec les progrès de la démocratie, le besoin d'égalité, qui tourmente les classes ouvrières, ne cessera de s'accuser de plus en plus fortement dans les relations du capital et du travail, dans la législation politique et économique. Pour ces thèmes-là, j'en suis bien convaincu, il ne manquera jamais ni de rhéteurs médiocres, ni d'orateurs inspirés.

Mais il est un autre thème, bien dédaigné du public contemporain et qui, cependant, serait neuf, et par conséquent original, qui pourrait être riche en développements harmonieux et qui mériterait bien qu'on le fit entrer dans le répertoire de l'éloquence politique contemporaine; c'est, messieurs, le thème de la tolérance. Sans doute, je l'ai dit tout à l'heure, les luttes de partis sont inévitables et même salutaires, à condition, bien entendu, qu'elles n'entraînent pas la désagrégation du corps social et que, par l'exacerbation de la fièvre politique, elles ne corrompent, elles ne tarissent point les sources de l'énergie nationale. Aux excès de l'esprit de parti, il n'est qu'un remède, c'est la tolérance. Un de nos grands confrères, qui a été

un homme d'Etat et un Universitaire, Charles Graux, a défini un jour la tolérance dans un discours académique. Je ne veux pas vous lire toute la citation, je me borne à la résumer. Il a dit : « La tolérance, ce n'est pas l'abdication devant l'erreur, c'est le respect de la personne et de la liberté de l'adversaire. »

La définition est juste. Elle est littérale ; elle a peut-être un défaut, c'est d'être trop littérale, trop étroite, un peu sèche. Il me semble que la tolérance, pour remplir tout son office, pour être vraiment efficace et apaisante, veut quelque chose de plus, veut une certaine atmosphère, une certaine attitude, un certain penchant de l'esprit et du cœur qui fasse que, sans attiédir les convictions, elle adoucisse les rancunes et qu'elle amortisse les haines.

Nous vivons vraiment dans un étrange pays, petit pays que nous nous attachons à faire de plus en plus petit. Nous sommes chacun de son village, de sa chapelle, de son clan, de son patois, de son parti et, dans la poussière des luttes civiles, la notion de l'intérêt général s'efface et disparaît. Eh bien, conservons intacts et fières nos convictions, conservons très précieusement nos affinités, nos attractions, nos dialectes, notre amour du clocher ; mais n'oublions pas que nous avons, devant l'Europe, une raison sociale commune à défendre, que nous avons un passé commun, que nous avons l'honneur du nom à sauvegarder, que nous avons tout un avenir à préparer.

On parle souvent de faire une plus grande Belgique par l'expansion commerciale, maritime et coloniale. C'est un beau rêve et qui se réalise lentement. Mais, pour faire une Belgique plus grande au dehors, il faut commencer par faire une Belgique plus grande au dedans, et elle ne sera plus grande au dedans que par l'expansion, sous le souffle de la liberté, des vertus civiques et des forces spirituelles. Et puisque, ce soir, c'est d'éloquence qu'il a été question, que l'éloquence reste un instrument de guerre au service des partis, mais qu'elle soit aussi un instrument de réflexion morale, de construction et de réalisation au service de la patrie.



# L'HISTOIRE DE CELUI QUI CRUT VAINCRE LES DIEUX

## PREMIÈRE PARTIE

### I

Simon Frauhell, en 1420, avait trente ans. Il habitait avec son père, un vieux marchand d'allure grave, dans le quartier commerçant de Mons, où leur maison, pleine des caves au grenier d'étoffes rares, recevait un interminable défilé de chalands et de vendeurs.

La cordiale gravité du vieux Frauhell justifiait l'importance de l'entreprise. Depuis des ans, la noblesse et la bourgeoisie de la ville se fournissaient chez lui de lainages tièdes et de somptueuses soieries ; et la salle d'étal de la demeure, avec ses draperies immenses de tissus pourpres, ses panneaux recouverts de velours multicolores et ses tapis épais, où tout l'art de la Perse semblait avoir prouvé sa maîtrise en dessins merveilleux, évoquait le faste bigarré des cités orientales et des palais arabes.

Certains mois, des marchands étrangers arrivaient chez Frauhell, en caravanes, apportant sur des mules ployées sous la charge les plus fines étoffes de leur pays. Plusieurs semaines, ils demeuraient là, bonnement hébergés par le

maître désireux de se ménager leur sympathie. Le jour, ils discutaient entr'eux du prix et de la valeur des marchandises. Le soir, ils se réunissaient en de longs repas qui duraient jusque très tard, tandis que les hôtes, vidant des brocs de bière fraîche, contaient les légendes de leurs contrées, ou les aventures de leurs voyages.

Chaque année, depuis son enfance, Simon Frauhell attendait fiévreusement ces visites. Avidement, il écoutait ces histoires, et son imagination juvénile suivait, à travers les péréprinations de la route, la caravane des marchands nomades. Il revivait leurs étapes nocturnes, où l'angoisse des rencontres mauvaises hâtait leurs pas, — leurs émerveillements à pénétrer dans des palais de rois étrangers, leurs luttes avec les rôdeurs et les bandits, dans les forêts aventureuses et maudites, — et tous les périls divers qu'ils croisaient à chaque instant, dans leur long voyage de l'Orient lointain à la grand cité wallonne.

Souvent, le soir, quand le sang du soleil giclait sur les nuages d'or et que les premières étoiles scintillaient emmi le bleu plus sombre du ciel, il s'en allait, avec quelque vieil étranger, parmi les rues bruyantes de la ville. Et, comme ivre de savoir et de percer l'inconnu qui l'attirait, il questionnait son compagnon sur les mystères des pays lointains. Il s'enquérail des mœurs et des croyances, des coutumes, des religions. Puis, après le départ des visiteurs, il ressentait longuement à leurs paroles. Et tandis qu'autour de lui ce n'était qu'injuste joie et souffrance cachée, s'élaborait en son cœur un infini désir de saisir le secret du monde, la sagesse totale connue des Maîtres, qui permet de vivre sans peine, et content de soi.



## II

Un jour, entra dans la boutique un vieillard séché comme un sarment et dont les regards avaient une fixité singulière. Vêtu de l'habit coloré des levantins, il semblait avoir vu, plus de cent fois déjà, se rouvrir les fleurs et crever les bourgeons. Il s'exprimait avec peine, inaccoutumé des mots français qu'il prononçait mal. On comprit cependant qu'il était envoyé là par un fournisseur étranger de Frauhell, dont il possédait un message.

De fait, un tisserand d'Arabie avait écrit, sur un parchemin, que le visiteur, savant renommé de sa terre, venait à Mons pour y trouver un physicien, Pascal Theuren, dont suivait l'adresse, et que Frauhell l'obligerait en l'aidant à parvenir où il se rendait.

Ce fut Simon qui se chargea de le guider.

Ensemble, à travers des rues étroites et montantes, encombrées de marchandises étalées et remplies du va-et-vient incessant des bourgeois et des valets, ils allèrent jusqu'à la vieille demeure de Theuren, où ils entrèrent.

Un long couloir sombre conduisait du portail en voûte à l'escalier de bois, raide et fatigué, au haut duquel s'ouvrait la chambre du physicien. A l'intérieur, on entendait comme un murmure de voix graves. L'étranger bascula le marteau. Quelqu'un vint ouvrir et, l'autre s'étant nommé, on les introduisit dans la salle.

carrés emboîtés. Dans un coin, on apercevait un squelette.

Frauhell observa que, dès l'entrée de l'étranger, le Assis dans une cathèdre de chêne, un vieillard à barbe blanche discourait, devant quelques élèves attentifs. Sur les murs, des parchemins s'étaient couverts de chiffres, de formules et de lignes enchevêtrées : des triangles, des étoiles à cinq pointes, des serpents en cercles, des



vieillard et les clercs lui témoignèrent un respect visible. Le premier se leva de son siège et y fit asseoir l'Arabe, nullement étonné de ces soins. Et l'Arabe parla dans une langue étrange. Lorsqu'il se tut, les élèves s'inclinèrent devant lui aussi gravement que devant un prêtre, et s'en furent, en invitant Frauhell à les suivre.

Dans une taverne voisine, où ils goûtèrent la savoureuse amertume d'une bière forte, Simon s'enquit curieusement de la qualité du visiteur.

— C'est, lui dit-on, le plus éclairé des hommes. Sa vie de discipline, de continence et de recherches l'a fait plus grand que nous. Il connaît l'hormanie de l'Univers et les trois sciences principales. Il s'est élevé plus haut que la matière, voit l'esprit des morts et les passions des vivants. C'est un Maître.

Et l'homme qui parlait mettait dans ses mots tant de tout ce qui n'était pas à l'unisson de son cœur.



## III

Deux jours après, le malheur s'abattit sur Simon Frau-hell. Celle qu'il aimait mourut, d'une fièvre soudaine et fatale. C'était la fille d'un tisserand fameux, délicate et blonde, si finement gracieuse que les vieillards, en la voyant, joignaient les mains comme si c'eût été Marie. Frau-hell, prévenu dès le matin de son état grave, passa le jour entier près de la chambre où elle se mourait. Elle divaguait tristement et criait parfois, quand la souffrance était trop vive. A chacun de ses cris, Simon frémissait par tout son corps, comme si mille poignards lui avaient percé le torse. Puis, ce fut, soudain, le silence. On vint dire à Simon qu'elle était morte, et qu'il pouvait monter. Etendue sur un lit, les mains croisées et les yeux clos, la bouche à peine entr'ouverte, et pâle, elle semblait une toute jolie statue d'ivoire. Et de penser qu'hier encore ce cœur immobile aimait, que ces lèvres riaient en con-tant des historiettes folles, de penser que maintenant ce corps allait lentement retourner à la terre, ce corps chaud qu'il étreignait la veille avec amour, cela lui gonflait la poitrine de souffles rauques, qui s'exhalaient en sanglots.

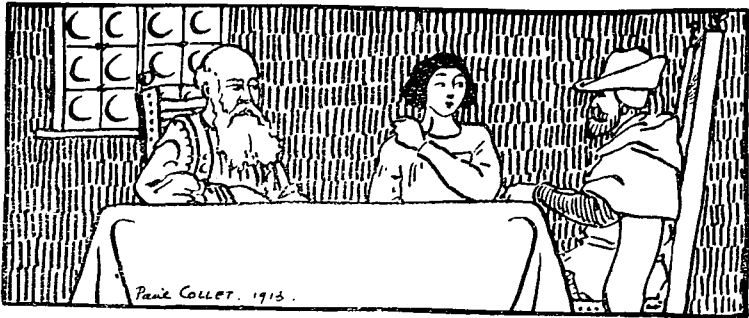
Il resta prostré dans sa chambre, pendant des jours. Il vit passer, de sa fenêtre, le cortège qui conduisait sa bien aimée à la tombe. De jeunes vierges, couvertes de longs voiles blancs, portaient le corps, tandis qu'un prêtre, en



chasuble, psalmodiait les versets des morts. Et lorsque le dernier suivant eut passé, Frauhell ressentit en son cerveau comme un grand vide. Longtemps ce fut ainsi ; il se désespérait de ne pouvoir évoquer la morte avec assez de réalité et de vie, et de n'avoir même plus la force de la pleurer.

Il traîna des jours languissants et meurtris. Il s'isolait, craignant l'oubli, et s'absorbait dans l'unique souvenir. Il descendit jusqu'aux plus ténébreux abîmes de la souffrance, avec l'adoration de sa blessure, et le mépris de tout ce qui n'était à l'unisson de son cœur.

Et lorsqu'on évoquait tout l'avenir paisible qui s'étendait devant lui, son front se ridait, et son regard lointain semblait répondre. Rire encore et jouir du présent lui apparaissait monstrueux à l'égal d'une profanation, et le désir de la mort se faisait jour en lui.



#### IV

Un mois plus tard, Simon, rentrant chez lui, le soir, trouva son père et le vieillard jadis guidé par lui vers le logis de Theuren qui discutaient à voix basse. Le premier l'appela.

— Simon, dit-il, tu vas quitter la ville, et tu voyageras pendant quelques saisons. Tu dois sortir de ta peine, et l'adoucir en parcourant des pays. D'ailleurs, il le faut

pour notre commerce. Tu trouveras au loin, vers le Levant, des tapis d'une espèce nouvelle, que je veux avoir. L'homme que tu vois ici repart dans deux jours. Tu le suivras. Il retourne en la terre d'Égypte, d'où il est venu. Tu resteras parti un an, s'il le faut. Puis, tu reviendras et tu nous rapporteras, avec les objets que je désire, la joie qui nous manque et un cœur guéri.

Simon n'objecta rien, et s'inclina.

— Et maintenant, mon fils, prépare tes bagages. Deux de nos serviteurs t'accompagneront. Le voyage sera long



et aventureux, peut-être. Ce vieillard a trois hommes avec lui. Vous serez sept, bien armés. Ainsi, ne vous adviendrait-il rien de fâcheux.

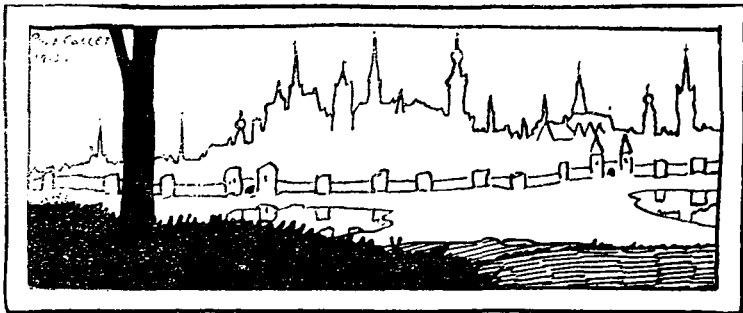
Frauhell se tut. Son fils se retira en son appartement, sans rien dire. Le départ prochain ne l'émouvait guère ; il l'acceptait sans joie et sans peine. Ici, ailleurs, qu'importait ? Le présent et l'avenir s'estompaient sous l'image toujours précise du passé. Il ne vivait plus sa vie en toute conscience accordant au souvenir le domaine entier de sa pensée. La réalité lui apparaissait comme un rêve, tandis que son rêve était, pour lui, presque réalité.

Pendant les deux jours qui suivirent, la fièvre qui

précède les grands voyages s'empara de tous ceux qui l'entouraient. On remplissait des coffres de lingerie, d'habits ou de victuailles. On cousait, en ses ceintures, des bourses garnies, tandis qu'un serviteur achetait, au marché, des mules vigoureuses, qui devaient porter les bagages. On choisit pour lui un cheval noir des Ardennes, nerveux et musclé.

Le jour du départ fut brumeux et triste. Une pluie, fine comme de la poussière fraîche, tombait. Les rues étaient sombres, le ciel gris; les pavés ruisselaient, glauques. De tous les toits, l'eau tombait, goutte à goutte. Au milieu de la matinée, on rassembla devant la demeure les mules et les chevaux, que les domestiques tenaient à la bride. L'Arabe enfourcha le premier sa bête. Simon embrassa son père qu'il retint longtemps sur sa poitrine, puis se mit en selle. Ils partirent.

Le vieux Frauhell, les traits contractés et le cœur lourd, resta longtemps sur le seuil, les yeux vagues, et rentra brusquement chez lui pour sangloter.



## V

La caravane, sortant de Mons, parvint sur une hauteur. La ville y apparaissait dans toute son étendue, sous la brume. C'était un amoncellement de toits à pignons aigus, de tourelles et de clochers, légers comme des den-

telles ou lourds comme des vases. Au cœur de la cité, la place ressemblait au corps d'une pieuvre, dont les rues rayonnantes auraient été les tentacules gris qui s'étendaient jusqu'au delà de l'enceinte. Des fumées bleues s'éparpillaient dans l'air, lentes et molles. Eltaher, l'arabe, se tourna vers Frauhell et, tendant le bras vers la ville, parla :

— Regarde, fils, et convaincs-toi. Je voudrais que chacun de ces toits fût un couvercle pour t'y montrer les hommes, et ces hommes, je voudrais, devant toi, leur ouvrir la poitrine pour t'y montrer le cœur, comme une plaie saignante. Tout souffre et tout geint. Douleurs, malentendus, envies, remords, amours, morts et blessures, tout est souffrance. Car l'homme ne sait pas. Si l'homme savait, il vivrait en paix avec son cœur. Bien peu savent. Et le savoir de la vie ne s'apprend pas, il s'acquiert par la souffrance et par la contemplation du monde. Regarde bien le monde. Un jour, le soleil luira pour toi. Le maître aura parlé. Ta vie avait un but en dehors de toi ; tu l'as perdu. Retiens ceci : il faut trouver *en soi* le but de la vie. C'est le seul moyen de ne pas souffrir. Mais on ne peut trouver le but qu'à son heure. Les hasards du monde le cachent souvent. Il se révèle soudain, comme la flamme pure jaillissant d'un brasier. Attends. La vie, souvent, n'est qu'une longue attente. Et ce n'est pas la mort que l'on attend ; c'est le miracle. Regarde autour de toi, sois fort, sois patient. Le miracle viendra.

Il se tut, et la caravane se remit en route.

Simon, le front penché, restait muet comme une statue.



## VI

Le soir, après une longue étape en forêt, ils virent luire, entre les arbres, une lumière. Il y avait là, dans une éclaircie, un humble ermitage : une cabane basse, surmontée d'une croix. Ils frappèrent à l'huis. Un vieillard sordide, à longue barbe blanche, vint leur ouvrir.

— Nous sommes, dit l'un des valets, des voyageurs qui partons pour le Levant. Nous avons vu, de loin, votre lumière. Pouvez-vous nous donner asile ?

— Entrez, répliqua l'homme. Vous serez à l'étroit : il suffit que je vous loge de bon cœur.

Ayant attaché à des arbres voisins les chevaux et les mules, ils pénétrèrent dans l'humble logis.

— Voici des fruits et du laitage, dit l'ermitage. Mangez.

Et quand ils furent rassasiés, seulement, et tandis que Frauhell, seul, devant la cabane, songeait, il leur demanda :

— Qui êtes-vous, et qu'allez-vous faire au lointain ?

L'arabe répondit :

— Un homme a perdu le but de sa vie. Il aimait. Sa belle est morte. Il vit sans raison, sans joie, comme une plante. Je l'emmène en mon pays où il re trouvera, peut-être, le goût du monde.

— Le bonheur et la paix ne sont pas dans le goût du monde. Ils sont dans la solitude et la contemplation de

Dieu. J'ai souffert aussi, jadis, autant qu'on peut souffrir. Je me suis retiré du monde. Et je vis ici, dans le calme, ignorant les luttes lointaines, et pour prier.

— C'est que l'amour de Dieu vous possédait avant la souffrance. Celui-ci n'avait qu'un amour au cœur. Il en a perdu l'objet. Il n'aime plus rien, hors le souvenir, et n'a pas la foi.

— Donnez-la lui.

— On ne donne pas la foi. Elle existe au cœur dès l'enfance, ou naît soudain, d'elle-même. Nul ne la fait naître comme il le voudrait. Et l'amour de Dieu ne supprime pas la souffrance. Il l'endort. Elle se réveille parfois.

Ils se turent. La nuit, pendant que tout dormait, hommes et bêtes, Eltahir entendit l'ermite qui pleurait.

Le matin, la caravane se remit en route, et l'ermite, en prière dès l'aube auprès d'un crucifix, ne parla plus de Frauhell. Il les bénit avant qu'ils partissent.



## VII

Le voyage continua, lent et régulier, durant des semaines. Ils marchaient dès le début du jour, jusqu'à l'heure où la chaleur était trop forte. Parfois, ils devaient traverser des forêts épaisses, à travers lesquelles le passage ancien d'une autre caravane traçait à peine des sentiers ensevelis de verdure et barrés de ronces. Deux serviteurs allaient devant, portant des haches ; ils frayèrent la route.

Ces traversées de forêts étaient lentes et pénibles. Enfin, on parvenait en plaine, où les étapes s'allongeaient, tout en devenant plus rapides.

Quand le soleil brûlait, on s'arrêtait et on dressait les tentes. L'une, ronde et haute, pour Eltaher et Frauhell, l'autre, basse mais plus vaste, où se couchaient les valets. Les mules et les chevaux, attachés à des pieux, broûtaient ou sommeillaient étendus sous des arbres. Vers le soir, on allumait un grand foyer de bois sec qui éclairait fort, et l'on mangeait, assis en rond, autour des flammes.

Forêts, plaines désertes, rives fertiles de fleuves ou de rivières, défilés montagneux et arides passaient, jour après jour. Un valet mourut, pris de fièvre, et on l'ensevelit sous un arbre. Des mules tombèrent en chemin et leur charge accrut le fardeau des autres. De loin en loin, une ville apparaissait, sur une hauteur, au détour d'un courant. On campait auprès de ses murs. Des valets y entraient pour renouveler les conserves, et l'on continuait le chemin.

Enfin, un jour, on parvint à la mer.

Le soleil était haut, déjà, et sa lumière frémissait par tout l'espace. Le ciel était d'azur, d'azur plus profond était l'onde. Au loin, d'un brun clair, se découvrait la mince strie des terres asiatiques. A droite, le rivage s'incurvait en promontoire, et, sur une pente, s'élevait la ville, entassement prodigieux de bâtisses qui, de loin, semblaient de petits cubes de marbre blanc. Des toits rouges éclataient au soleil, des clochers montaient vers l'azur, et des verdure formaient des bouquets frais dans le vaste panorama torride.

Une crique, que l'éloignement rendait minuscule, était un port. Des navires à voiles, des barques, des bateaux de toutes sortes en sortaient, y entraient, y restaient amarés. Le vent penchait les mâts et gonflait les voiles. Sur l'azur de la mer et sous l'azur du ciel, elles s'avançaient avec lenteur, indécises comme des papillons. Pressées près du port, en troupeaux, elles s'éparpillaient sur la mer,

plus rares, tachetant l'infini bleu de leurs blancheurs. Des bruits confus venaient de la ville, et des senteurs fraîches parfumaient l'air.

Eltaher dit :

— Nous suivrons le rivage jusqu'à la ville, et là, nous nous embarquerons.

Frauhell ne répondit rien, mais sentit, devant la beauté du monde, que, dans sa souffrance, il aspirait au bonheur.



### VIII

Ils traversèrent l'Arabie, longeant la mer pour éviter les déserts brûlants qui s'étendent au cœur du pays. Parfois, des cités merveilleuses se dressaient devant eux, avec leurs multiples dômes rutilants, peints de teintes vives, et bombés ainsi que des mamelles ; ou bien ils rencontraient encore des campements de ces bergers nomades qui traînent toute leur vie, de plaine en plaine, des troupeaux nombreux. Eltaher retrouvait là sa terre natale. Et malgré la carapace d'indifférence dont une vie austère et des macérations d'ascète lui avaient recouvert le cœur, on voyait frémir en lui des souffles de joie profonde, et passer en ses yeux des éclairs d'amour.

Ils continuèrent pourtant vers l'Égypte, but de leur voyage, car Eltaher y habitait un palais en ruines, bâti près des pyramides. Ils longèrent le Nil, après en avoir



atteint le delta, puis, un jour, par un crépuscule ou tout le ciel était rouge, sur la plaine fauve où tremblaient les palmiers, ils virent se dresser devant eux le Grand Symbole : le Sphynx.

— Reste ici, dit Eltaher à Frauhell. Là-bas — on l'aperçoit malgré l'ombre qui nait — est ma demeure. Reste, et médite. Et puis, viens me retrouver.

Frauhell resta seul, devant la bête colossale, et, soudain, comme on voit un éclair, il en comprit la pensée.

— Qu'importent les ravages des eaux, du feu, de l'air, les cataclysmes monstrueux, les multitudes pourchassées frôlant mon corps, les guerres, les assauts, ou les pèlerinages lents et fervents vers les dieux sourds?

» Qu'importe le dehors lorsqu'on est, comme toi, de pierre, et fort au point de ne gémir sous nulle attaque? Que tout passe, et que la mort foudroie, et que des vies renaissent! Ma vie persiste, à travers tout, et mon architecture millénaire se dresse orgueilleuse, impassible, devant le monde, comme au premier jour!

» Il faut être de pierre, homme, et plus rien ne te brisera! Car en toi seul sont les germes funestes; en toi gronde l'orage qui t'abat, en toi brûle le feu qui te consume, en toi souffle la tempête qui t'étouffe. Et lorsqu'au dehors gronde l'orage, brûle le feu, souffle le vent, en toi soudain, grandissent les germes mauvais. Car tes sens et ton cœur ne pompent la vie que pour nourrir les dieux cruels qui sont en toi! Ferme tes sens, et pétrifie ton cœur; alors, ta vie sera ta vie, rien que ta vie, indépendante et libre, et rien ne la pourra faire fléchir sur le chemin qui va du néant au néant. Regarde le monde, s'il est beau, mais sache aussi t'en abstraire. Vis comme moi, couché dans la terre, mais de granit! »

Là-bas, une trompe résonna dans le soir venu, et Frauhell, d'un pas ferme et la tête haute, partit vers le logis d'Eltaher.

Illustrations de PAUL COLLET.

(A suivre).

ARTHUR CANTILLON.

## EN MARGE D'UN LIVRE DE MAURICE MAETERLINCK

---

Je n'ai jamais refermé un livre de Maurice Maeterlinck sans un élan d'admiration, de gratitude, de fraternelle sympathie. Aucun autre auteur contemporain n'a exercé sur moi une influence aussi profonde, aussi durable et, que ce se soit très simplement, aussi bonne. Ses œuvres philosophiques — c'est à elles que mon souvenir s'attarde avec prédilection — sont pour moi mieux que joie artistique, mieux que prétexte à méditation, mieux qu'occasion à gymnastique cérébrale. Elles sont pour moi paroles de devin.

Je n'acquiesce pas aussi pleinement au livre que Maeterlinck consacre au fascinant mystère de la mort. Qu'il me soit permis d'exposer ici la nature de mes réserves.

Dans cette œuvre de Maeterlinck, on rencontre fréquemment des phrases comme celles-ci :

« Il est tout à fait raisonnable et légitime de se persuader que la tombe n'est pas plus redoutable que le berceau.

» Le malheur ne peut plus nous répondre. Il ne trouve plus place dans l'imagination humaine qui explore méthodiquement l'avenir.

» Il est impossible que la douleur soit une des lois durables et nécessaires de l'univers.

» La matière et l'esprit, quand ils ne sont plus réunis par le même hasard misérable qui les joignit en nous, se doivent réjouir de tout ce qui advient.

» L'infini ne saurait nous vouloir du mal. »

Et même lorsque l'auteur constate notre absolue incapa-

cité de pénétrer l'énigme de l'au-delà (« il est bon d'acquérir peu à peu l'habitude de ne rien comprendre ») il a soin d'ajouter :

« Mais que toutes ces questions insolubles ne nous poussent pas vers la crainte. »

Il est donc indéniable que Maeterlinck, tout en s'efforçant « d'atteindre, avant tout, en toutes choses, ce qui lui paraît être la vérité, » a voulu rassurer ses lecteurs sur le sort qui les attend au delà de la tombe.

Les deux desseins n'ont rien de contradictoire. Mais, chose imprévue, ces paroles rassurantes s'adressent surtout à ceux qui craignent de subir, dans une existence future, des souffrances morales, voire des tortures physiques.

Il me paraît certain, cependant, que les croyants de cette sorte ignorent les livres de Maeterlinck. Les lecteurs du philosophe, innombrables amis inconnus, épars par le monde, sont au-dessus de ces terreurs. S'il y en a parmi eux qui appréhendent la mort, c'est qu'il y voient la cessation de toute possibilité d'existence, un retour au néant, plutôt que le commencement d'on ne sait quelles cruelles expiations, quelles douloureuses purifications.

« Hors des religions, dit Maurice Maeterlinck — et ces trois mots nous avertissent qu'il entend s'appuyer non sur la foi, mais sur la raison — quatre solutions, sans plus, sont imaginables : l'anéantissement total, la survivance avec notre conscience d'aujourd'hui, la survivance sans aucune espèce de conscience, enfin la survivance dans la conscience universelle ou avec une conscience qui ne soit pas la même que celle dont nous jouissons en ce monde. »

L'auteur ne s'arrête guère à la première hypothèse. S'il parle de l'anéantissement, c'est pour le déclarer matériellement impossible. Et vraiment, s'il avait apporté la preuve de cette assertion, s'il avait mis fin à la vieille querelle des matérialistes et des spiritualistes en assurant le triomphe de ceux-ci, son étude sur la mort serait la Bonne Parole, l'Evangile moderne.

*Car hic jacet lepus.* L'esprit est-il une chose en soi, une sorte d'être immatériel, lié au corps durant la vie terrestre et qui, affranchi par la mort, poursuit sa destinée? Ou est-il un phénomène accidentel, résultat de réactions chimiques de la matière, et qui s'arrête en même temps que ce processus chimique? Pour adopter la première de ces deux thèses, Maeterlinck se base sur l'axiome « rien ne se crée, rien ne se perd. » L'argument est de taille. Encore ne faut-il pas en amplifier le sens et la portée.

Toute matière, quel que soit son état, possède certaines propriétés. Mais que les molécules se désintègrent, que l'état de la matière change, et elle perdra ces propriétés pour en acquérir d'autres. Si la pensée est une propriété attachée à la matière subtile que nous appelons cerveau, cette propriété disparaîtra par la décomposition de la matière.

La lumière est éternelle, c'est entendu; l'eau, qui peut se présenter sous des formes multiples, échappe à toute possibilité d'anéantissement, c'est certain. Mais l'arc-en-ciel, qui est la réfraction de la lumière par les gouttelettes suspendues dans un nuage, est-il aussi impérissable?

Non, répondra-t-on, car l'arc-en-ciel n'est que la lumière blanche décomposée.

D'accord. Mais l'esprit ne serait-il pas également la décomposition de quelque chose?

Voici un violon. Dira-t-on qu'il réunit deux éléments distincts : la matière et le son? Dira-t-on que le son, qui est l'âme du violon, est immortel? Ne sait-on pas qu'à la moindre lésion de l'instrument la divine faculté de chanter se perd?

Et voici une montre. Enseignera-t-on qu'elle est faite d'un enchevêtrement complexe de rouages, de leviers, d'échappements, — la matière — qu'anime une âme qu'on appelle le mouvement? Qu'à la mort de la montre, par usure ou par accident, le mouvement s'évade vers des sphères supérieures ou se réincarne dans une autre montre?

Evidemment non. Le violon est de la matière — bois,

cordes — qu'une force extérieure — le bras du violoniste — peut faire vibrer. Cette vibration est le son. Quant à la montre, elle est un mécanisme mû par une force emmagasinée dans le ressort. Le cas est le même que pour la meule du rémouleur qu'une main, ou une pédale, fait tourner. Mais la complexité du mécanisme dissimule plus ou moins la relation de cause à effet.

Tout cela est vrai. Mais le cerveau aussi est de la matière mise en mouvement par une force qui naît de la combustion de certaines substances. Qu'on cesse de nourrir le cerveau, qu'il subisse une lésion, et le procès s'arrête et la pensée s'éteint. Se mettre à table pour dîner ou remonter le ressort de la montre sont choses identiques. Seulement, les fonctions cérébrales étant infiniment plus compliquées encore que le mouvement d'une montre, il serait vain de vouloir suivre les phases du procès.

Ces objections, je ne les formule pas pour me ranger parmi les matérialistes, mais pour démontrer que l'axiome « rien ne se crée, rien ne se perd », est insuffisant pour prouver la survivance de l'énergie psychique — esprit, pensée, intelligence, âme. Le meilleur argument en faveur de cette immortalité est encore l'instinct profond, indéradiciable que chacun de nous porte en soi. Mais cet instinct — qui n'est peut-être qu'un prolongement de l'instinct vital, l'instinct de conservation — n'a pas en soi de valeur probante.

Du reste, tout en déclarant l'immortalité certaine, Maeterlinck reconnaît que jamais on n'a constaté de façon indiscutable l'existence d'un esprit, c'est-à-dire d'un être immatériel. Avec cette fière impartialité philosophique qui est la sienne, il examine les théories néo-théosophiques et néo-spiritistes, séduisantes certes, mais non prouvées.

« Il est fort regrettable, conclut-il, que les arguments des théosophes et des néo-spiritistes — concernant la réincarnation — ne soient pas péremptoires; car il n'y eut jamais croyance plus belle, plus juste, plus pure, plus morale, plus féconde, plus consolante et, jusqu'à un certain

point, plus vraisemblable que la leur. Mais la qualité d'une croyance n'en atteste pas la vérité. Bien qu'elle soit la religion de six cent millions d'hommes, la seule qui ne soit pas odieuse et la moins absurde de toutes, il lui faudra faire ce que ne firent pas les autres : nous apporter d'irrécusables témoignages ; et ce qu'elle nous a donné jusqu'ici n'est que la première ombre d'un commencement de preuve. »

Quant aux manifestations spiritiques, elles peuvent — et, par conséquent, doivent — s'expliquer par d'inconscientes suggestions de l'interrogateur ou des assistants, par la télépathie, la vision à distance, la transmission de la pensée de subconscient à subconscient, ou par la mémoire atavique. Il convient, dit Maeterlinck, « de les attribuer à l'incompréhensible puissance des médiums, qui n'est pas plus invraisemblable que la survivance des morts et a l'avantage de ne pas sortir de la sphère que nous occupons et de s'apparenter à un grand nombre de faits analogues qui se passent entre personnages vivants. »

Mais comme Maeterlinck n'apporte, pas plus que la théosophie ou le spiritisme, la preuve du point de départ — l'impossibilité de l'anéantissement de l'esprit — il faut bien reconnaître que son livre perd toute vertu rassurante. Que l'infini ne nous veuille pas de mal, il se peut. Mais les souffrances qui sont le lot de l'humanité ne sont pas faites pour nous persuader qu'il nous veuille du bien. L'infini ne serait-il pas tout bonnement impassible, comme l'est la nature ?

Quoiqu'il en soit, l'œuvre de Maurice Maeterlinck abonde en aperçus ingénieux, en idées de haute sagesse, lumineusement et poétiquement exprimées. La plus belle partie est celle consacrée à l'hypothèse de la survivance de la conscience individuelle, sujet que le philosophe avait déjà traité dans son *Essai sur l'Immortalité*. La nouveauté de l'idée, la puissance de la déduction, l'implacabilité de la logique font de cette partie une contribution philosophique de tout premier ordre. Et vraiment, aucun lecteur qui en pèse impartialement les arguments, ne conservera l'illu-

sion d'une possibilité de l'immortalité de la conscience personnelle.

Dès lors il ne reste qu'une solution : la survivance dans la conscience universelle ou avec une conscience autre que celle dont nous jouissons en ce monde. C'est la seule possible — si immortalité il y a. Car la survivance sans aucune espèce de conscience équivaldrait pour nous à l'anéantissement.

Il semble que le lecteur assez dégagé des idées traditionnelles pour juger à sa juste valeur le secret désir de survivance individuelle qui habite en nous, désir qui influence et fausse les déductions, penchera vers l'hypothèse de la survivance dans la conscience universelle, le retour de l'esprit à un fonds cosmique, réservoir où puiserait la nature pour former les êtres pensants. Cette idée a été préconisée par plus d'un philosophe. Et même cette solution, qui cependant n'offre que de faibles satisfactions à nos aspirations à l'immortalité, rencontre de très sérieuses objections.

Personne ne met en doute la perfectibilité de l'espèce humaine. Les générations futures nous seront supérieures, moralement. Mais on ne se représente pas, faute d'y avoir réfléchi, que la mentalité des hommes, dans une trentaine de siècles, sera aussi loin de la nôtre, que la nôtre l'est de celle d'un Assyrien, plus loin même, puisque l'évolution a une incontestable tendance à l'accélération.

Cette vérité va à l'encontre de l'habitude que nous avons de considérer l'actuelle humanité comme un aboutissement, un sommet. Notre sensibilité, nos mœurs, nos institutions, notre art, nous les croyons définitifs sinon dans leur forme, du moins dans leur essence. Avec une présomption ingénue, qui fait sourire le philosophe, nous proclamons Goethe et Beethoven immortels, sans nous demander ce qui restera de Goethe quand les langues actuelles auront disparu, ayant cédé la place à d'autres, plus parfaites ; ce qui restera de Beethoven quand la musique d'aujourd'hui sera devenue un art incompréhensible, la

musique de l'avenir devant adopter nécessairement des moyens d'expression tout différents. Est-il même certain, que l'art de l'époque que nous supposons aura quelque chose de commun avec ce que nous supposons aura chose de commun avec ce que nous appelons littérature et musique?

Plus audacieux et plus clairvoyants, d'aucuns vont plus loin encore et professent que l'humanité actuelle, simple chaînon dans la chaîne des êtres, est chose transitoire et destinée à disparaître sans laisser de traces.

Un coup d'œil sur le passé de notre planète, en violent raccourci, conduit logiquement à cette conception.

En imagination, voyons la Terre, globe incandescent, se refroidir, se couvrir d'une pellicule solide, puis d'une mer sans solution de continuité. Des continents apparaissent, ici lentement soulevés, là brusquement surgis. Une végétation luxuriante, premier symptômes de vie, éclôt et, enfin, la cellule organique naît. A partir de ce moment sublime, fatidique, la théorie évolutionniste nous montre les êtres se succédant, de plus en plus compliqués, de mieux en mieux doués sous le rapport de l'intelligence : les invertébrés, les acraniens, les poissons, les amphibies, les monotrèmes, les lémuriens, les anthropomorphes, enfin les hommes.

Entre chaque stade des millions d'années s'écoulent. Mais si énorme que soit le total de ces années, représentant le passé de la Terre, on prévoit comme infiniment vraisemblable qu'il sera encore dépassé par la durée de l'existence future de la planète.

De quel droit alors considérerait-on l'évolution des êtres comme achevée? La loi des probabilités ne nous oblige-t-elle pas à admettre la venue de créatures non seulement plus parfaites que nous, mais encore physiquement et moralement différentes, des créatures qui, elles, seront aptes à comprendre le problème de la destinée universelle, qui ne doit nous paraître si mystérieux que parce que notre intelligence est trop courte pour le pénétrer? Car, si insigni-



fiantes qu'on veuille supposer les différences qui nous séparent d'un Egyptien de la première dynastie, elles conduiront, après les millions d'années qu'on est en droit de supposer encore à la durée de la Terre, à une transformation radicale.

Et alors se pose l'angoissant problème : En admettant que l'âme de ces derniers hommes, parvenus à l'apogée de l'évolution, soit immortelle, en admettant qu'elle fasse retour, avec ou sans conscience individuelle, au fonds cosmique des forces spirituelles, serons-nous jugés dignes du même privilège, alors que de cette humanité ultime jusqu'à nous il y a une distance peut-être plus grande que de nous aux anthropoïdes? Et où, à quel chaînon de la chaîne des êtres s'arrêta cette faveur?

Ces questions, si l'on ose les regarder en face, ne suggèrent pas des réponses bien rassurantes.

On ne manquera pas d'objecter que la théorie évolutionniste est loin de rencontrer l'assentiment général. Il y a trop de lacunes dans la prétendue suite de nos ancêtres. Certes, on constate de grandes analogies entre la structure organique de l'homme et celle de l'anthropoïde, et l'on en découvre tous les jours de nouvelles. L'analyse des cristaux qui se forment dans le sang coagulé, notamment, confirme l'étroite parenté des deux sortes de bipèdes. Mais tout cela ne constitue pas une preuve irréfragable, d'abord parce qu'une rencontre exceptionnelle de coïncidences demeure toujours possible, ensuite parce que cette parenté s'explique si l'on tient les anthropoïdes pour des hommes dégénérés.

Soit, admettons la thèse opposée, celle qui veut que la terre a été peuplée grâce à des créations successives et spontanées. Ce mystère, en somme, n'est pas plus grand que celui de l'évolution graduelle.

Mais cette concession ne nous fait pas faire un pas. Car il n'y a aucune raison de croire qu'avec la création de l'homme, la dernière en date, la force créatrice a été épuisée et que la Terre, jadis le théâtre de tant de mira-

---

cles, ne verra plus la prodigieuse aventure se reproduire pendant la seconde moitié de son existence. Qui oserait poser à la puissance créatrice d'aussi singulières limites? Elle n'est pas bien trempée; la foi qui place tous les miracles dans un passé invérifiable. Or, si des êtres plus parfaits doivent nous succéder sur ce globe, que ce soit alors à la suite d'une évolution naturelle ou de créations successives, le raisonnement poursuivi plus haut conserve toute sa valeur.

Et que conclure de tout ceci? Celui qui juge indispensable que son âme lui survive dans l'effroyable éternité des temps, doit se fier à la foi; il doit croire simplement, humblement, ingénument. La raison ni la science ne peuvent rien pour lui.

CARL SMULDERS.

## PHRASES

---

### **Passe-temps.**

Pour passer le temps, j'ai essayé d'écrire ce que je pensais. Mais en vain. On dit : « J'écris tout ce qui me passe par la tête ». Pourtant, il est impossible de copier les mille petits replis que forme la pensée, car elle les déforme aussitôt. Elle ajoute, elle s'amuse. Disons-le avec solennité : L'homme est absolument incapable d'exprimer ce qu'il pense. Cela est peut-être très triste ! Les choses ne connaissent point cette mélancolie.

Un rayon de soleil entre gentiment dans ma chambre, et met un peu d'or sur l'ébène de mon piano. C'est très joli.

J'ai, dans ma chambre, le portrait de mon meilleur ami. J'aime beaucoup mon ami. J'attribue ceci, qui est remarquable, au fait que je m'occupe fort peu de lui. Je lui sais un gré infini de s'occuper fort peu de moi, à son tour, et d'être médiocrement serviable. J'ai confiance en lui.

J'ajoute, d'ailleurs, que mon ami n'existe pas : son portrait seul existe. Tout de suite, il m'a plu. Je l'ai acheté chez un marchand. Ce portrait est très expressif, très ressemblant : C'est le portrait de je ne sais qui.

En ce moment, il me regarde, de son clair regard. Dans la bonne lumière dont ma chambre est toute pleine, il me regarde. C'est comme s'il me parlait et me disait :

— « Je vous aime bien, mon cher ami. Je serai vraiment bien aise de vous rendre service, quand l'occasion s'en présentera. Sans exubérance pourtant, croyez-le : Il ferait beau voir, n'est-ce pas, que réaliser mon propre bonheur ne fût point la première et la plus noble tâche

de ma vie? Je ne vous importunerai point. Je ne serai pas un de ces amis qui sont dangereux. Se plaire à soi-même, tout d'abord : Ensuite, si l'on veut plaire aux autres, c'est en manière de luxe ou tout au moins de divertissement, comme on fait un peu de musique, ou de l'aquarelle. Rien n'est plus amusant que d'être bon... »

Ceci m'enchanté, mais je réponds :

— « Se plaire à soi-même, et en être heureux, — pauvres paroles, mon meilleur ami ! Ne savez-vous donc pas le plaisir que l'on goûte à se trouver déplaisant ? Amertume exquise ! Je trouve délectable la pensée de n'être point satisfait. Croyez bien que je ne veux point le bonheur !... »

— Ha, ha, vous aussi, vous êtes donc fait pour être heureux ! »

J'aime bien mon ami, mais tout de même, ce n'est pas très agréable de s'entendre dire une telle chose.

Je vois que nous sommes un peu ridicules. Pourtant, nous bavarderons ainsi pendant une heure encore...

Je m'apercevrai que mon ami n'est pas aussi sincère que je croyais : En somme, il ne cherche qu'à me plaire. Le vieux peintre qui peignit ce portrait devait être un homme délicieux. Je devine les intentions gentilles qui présidèrent au choix des couleurs, au dessin des moindres traits.

Voici que mon ami est le chef d'une conspiration : Tout le monde, ici, veut me rendre heureux. Quelle bienveillance, par cette belle journée ! Cette lumière, c'est une fête ; et comme il fait confortable chez moi ! Toutes les choses vivent, et me veulent du bien, et sont charmantes : Le vieux tableau qui est mon ami, les livres et les bibelots, les gros fauteuils qui se font face pour un quadrille très bouffon, et le soleil, et mon piano, qui est fermé, mais que j'aime comme ces poètes ou ces amoureux dont le silence est divin, parce qu'on devine les belles choses qu'ils pourraient dire... Il est sombre, mais qu'il ouvre la bouche pour chanter, et l'on verra ses dents blanches...

Je regarde tout cela. Voilà, c'est ce que l'on nomme

solitude. Je suis un sultan, n'est-ce pas, que des esclaves s'efforcent d'amuser. Et cela les amuse. Laissons-les : Je comprends que les choses s'ennuient, à la fin, à force de ne rien faire. Laissons-les me combler de soins. Ne soyons pas froissés de ces bonnes intentions. Elles sont inoffensives : Je sais bien, moi, que je ne suis pas très heureux.

Le temps passe.

### Remontrance.

J'ai appelé mon petit frère, et je lui ai dit : — « Mon gros, tu vas avoir seize ans, ce n'est plus le moment d'être sincère. Assieds-toi là, et écoute.

» Il n'est pas défendu d'être sincère. Aucune loi ne l'interdit. Mais cela est bon pour les petits enfants ! Il n'est pas défendu non plus de mettre ses doigts dans son nez.

» Tu goûtais la douceur de dire tout bêtement ta pensée, et maintenant tu verras qu'il est très agréable de dire autre chose. Regarde : Quand on habille un enfant comme un petit singe, en lui mettant un costume écossais, ou tyrolien, que sais-je, — il n'a pas l'air, pour cela, d'être déguisé. Mais habille-toi de la sorte, et cela devient du carnaval. Et si je m'habille comme ça, moi, ce sera encore bien plus amusant. Le déguisement ne prend toute sa valeur que chez l'homme adulte. Chez l'enfant, c'est gentil, tout au plus. Les enfants mentent, mais ils ne connaissent pas la volupté de mentir. Ce sont des enfants.

» Il faut diviser les gens en deux classes : Ceux avec qui l'on a plaisir à être comme on est, et ceux avec qui l'on a plaisir à être autrement. Considère que la première classe est tout idéale. Avec moi, par exemple, qui suis ton ami, il semble que tu puisses te montrer sincère. Eh ! bien, tu vois, quand tu te hasardes, comme tout à l'heure, à émettre un avis qui m'est désagréable, cela me fâche. C'est pourquoi je te fais ce sermon. Et tu n'éprouves nul plaisir, car tu es fâché de me voir fâché. Mais il y a un

---

danger plus grand : Ne te risque jamais, sous prétexte de confiance, à adopter cette attitude vis-à-vis de la femme que tu aimeras : Ce serait la ruine de tout.

» Reste à être autrement qu'on n'est. Généralement, on y gagne. C'est flatteur et c'est amusant. Je te dirai, un autre jour, les joies subtiles que l'on savoure à se montrer déplaisant avec les gens que l'on aime bien ; mais, pour l'instant, entraîne-toi à être gentil avec les gens que tu n'aimes pas. Est-ce que ça les regarde ! Tout le monde est souriant, et soi-même on déguste une délicieuse ironie. C'est une fête, une fête costumée, une joie très douce aussi, je te jure... Mais surtout, avant tout, ne t'avise plus de venir me dire des vérités.

» Et maintenant, au revoir. Va te promener ».

R.-E. MÉLOT.

# A travers la Quinzaine

---

## LES FAITS ET LES IDÉES

---

### Académie

Le dernier mandement de l'Académie française, lu au nom de l'éminentissime assemblée, en consistoire public, par Mgr Bourget, a grandement édifié tous les assistants et a provoqué dans toutes les régions qui se réjouissent d'entendre la langue française, un immense soupir de satisfaction religieuse et sociale. La bonne parole tombait avec autorité du haut de la chaire la plus sonore de la France, car depuis la chute des Roys, l'Académie éclipse Notre-Dame et le Saint-Esprit a quitté la robe et l'étole pour l'habit vert aux palmes vertes. Nulle part la Vertu et la Religion ne sont affirmées avec autant d'éloquence que sous la coupole où siégea Voltaire. Elles y forment avec la Patrie une divinité en trois personnes dont le culte est célébré avec un pieux enthousiasme qui va croissant de jour en jour. Et tandis que le collège des quarante cardinaux intellectuels de la France se purifie, se sanctifie et officie avec une piété de plus en plus merveilleuse, le bas clergé de la littérature française s'agite, travaille, multiplie les recrues et les conversions et produit pour l'édification des fidèles des pères de l'Eglise plumitive d'une incontestable originalité, tels que Paul Claudel et Francis Jammes.

Ne rions pas. Le mouvement est sérieux et respectable.

Mais il est curieux de remarquer que son activité coïn-

cide avec un mouvement de mœurs que les journaux caractérisent par cette nouvelle : on constate en 1914 pour la première fois que *la majorité* des familles françaises n'a qu'un enfant.

Ainsi la restriction de la natalité, qui depuis plusieurs années arrache des cris d'alarmes aux économistes et aux politiques les plus clairvoyants, loin de s'atténuer, s'intensifie. Naguère on s'effarait de voir la France s'acheminer vers le type de la famille à deux enfants ; et voici que tout d'un coup on découvre que c'est la famille à l'enfant unique qui devaient le type prédominant, — puisqu'il forme déjà la majorité des familles françaises !

Ce n'est pas à tort que l'on s'effraie, car si ce type doit se généraliser on verra de génération en génération, c'est-à-dire de trente en trente ans environ, la population française tomber de moitié ; de 40 millions d'âmes qu'elle comprend aujourd'hui, elle descendra en trente ans à 20 millions, en soixante ans à 10 millions, en quatre vingt dix ans à 5 millions ! Comprenez-vous, devant ces chiffres, la foudroyante dépopulation du vieil Empire romain?... Cette population, il est vrai, recevait de continuels renforts par l'infiltration des barbares. De même, la France recevra une abondante infiltration d'Allemands, de Belges, d'Italiens et d'Espagnols. Cette infiltration a déjà commencé ; elle ira nécessairement en croissant.

La dépopulation de l'Italie inquiétait le gouvernement romain dès la constitution de l'Empire. Auguste fit des lois pour favoriser le mariage et réprimer les mauvaises mœurs. Les historiens nous ont conservé le discours plein d'emportement qu'il adressa aux chevaliers romains. Les célibataires, disait-il, étaient les pires criminels, des meurtriers, des impies, des destructeurs de leur race. Les chevaliers attendaient-ils, comme dans la fable, des hommes surgissant du sol pour les remplacer ? Tandis que le gouvernement libérait des esclaves pour maintenir le nombre des citoyens, les enfants des Marcius, les Fabius, des



Valerius et des Julius laissaient s'effacer leurs noms de la terre !

Les Bertillon et les Berenger de l'époque firent des lois déclarant les célibataires incapables d'hériter, tandis que l'on multipliait les faveurs capables d'allécher les pères de famille : on les nommait de préférence aux fonctions publiques, on leur donnait les meilleures places aux jeux ! Ces vertueux efforts ne produisirent point le résultat souhaité. « Il n'y eut pas pour cela plus de mariages, dit Tacite, et l'on n'éleva pas plus d'enfants, car on gagnait trop à l'isolement ».

On vit aussi les femmes s'émanciper, gérer elles-mêmes leur fortune et finalement rivaliser avec les hommes dans l'exercice du pouvoir politique. « Au III<sup>e</sup> siècle, Julia Domna, Julia Mamaea, Socemias et d'autres siègent au Sénat ou dirigent l'administration ».

Mais revenons au temps d'Auguste. Alors comme aujourd'hui on s'effrayait des progrès du luxe et de l'esprit révolutionnaire ; alors comme aujourd'hui les écrivains en renom stigmatisaient le mal et préconisaient le retour à la tradition. Les Bourget et les Barrès de ce temps-là s'appelaient Horace et Virgile. A la prière d'Auguste, ils composèrent des poèmes nationalistes et religieux, destinés à l'édification du public. Horace comme M. Barrès était un lettré délicat, un esthète raffiné, et, au fond, un parfait épicurien, très impressionné par la nécessité de prêcher l'ordre moral et les doctrines nationalistes. Mais tandis que la carrière de M. Barrès se décompose en deux parties successives, la première consacrée à l'art pour l'art et aux jouissances délicates, la deuxième vouée au culte ardent de la tradition nationale, Horace mêlait avec une bonhomie narquoise les odes à Petite-Secousse avec les cantates célébrant les dieux et les héros nationaux, dont la plus caractéristique est son fameux chant séculaire, écrit à la demande d'Auguste pour une fête solennelle instituée en l'honneur de la patrie.

La croisade des académiciens d'Auguste n'eut aucun effet. Pourquoi ? Sans doute parce que ces braves gens

qui préconisaient le retour aux vertus antiques, ne se souciaient point de vivre de pain bis et de fromage dans une petite ferme meublée d'une table et de quelques bancs de bois vulgaire. Il leur fallait des appartements magnifiques, de l'argenterie, des marbres précieux, des tableaux et des statues, œuvres des plus grands artistes, des livres rares dans leur bibliothèque, des vins fins dans leur cave, et, si les dieux le permettaient, une automobile... pardon ! une riche litière portée par de beaux esclaves asiatiques ou africains. Demandez aujourd'hui à cet excellent public qui frissonne d'aise aux sermons de MM. Barrès et Bourget, s'il mange une truffe de moins, s'il renonce aux toilettes de Worth, aux autos, aux demeures richement meublées, aux châteaux et aux parcs, aux hivers à la côte d'Azur, aux bains de mer, aux sports de plus en plus nombreux et variés : on va maintenant aux courses de Longchamp ou aux meetings d'aviation comme on allait jadis aux jeux et aux fêtes du cirque romain ; le luxe de l'habitation, du vêtement, de la table, des voyages, des cures et des sports se moque bien des homélies : il continue, comme le nègre de Mac-Mahon. Les académiciens de l'Eglise comme les monseigneurs de l'Académie peuvent se dépenser en vertueux exercices oratoires, le public qui les applaudit, agit exactement comme celui qui se rit de leurs paroles. Le monde suit sa route, — vers la catastrophe... ou la rénovation.

Car la rénovation est possible. Et les grands écrivains de l'antiquité comme les écrivains traditionalistes d'aujourd'hui ont très bien compris qu'il faut la demander à la régénération du sentiment. Si les auteurs antiques n'ont pas réussi, c'est qu'ils n'ont pas su émouvoir les cœurs assez profondément ; ils n'ont touché que les intelligences. A côté d'eux le christianisme naissant monopolisait la foi ardente et la réforme des mœurs. Dans les siècles chrétiens à plusieurs reprises déjà la décadence des mœurs a accompagné la chute du sentiment religieux et l'envahissement de l'esprit économique. Mais une renaissance chrétienne a rajeuni l'Europe. Ce fut l'œuvre notamment d'un Fran-

çois d'Assise, le « petit pauvre » de Dieu, qui dans une époque ivre de luxe et oublieuse des émotions religieuses rouvrit les sources du sentiment évangélique qui paraissait tari. Plus tard, quand la Renaissance païenne menaçait de dessécher le christianisme, la Réforme vint réveiller la foi et passionner les cœurs. Ce fut son œuvre du moins dans le peuple, si trop souvent chez les grands elle se borna à servir des ambitions politiques. Et par contre-coup elle réveilla l'esprit religieux aussi dans l'Eglise catholique avec les disciples de Loyola et les Jansénistes !

Qu'en sera-t-il de nos jours ? Tout dépendra de l'effet que produira la croisade nouvelle. Telle qu'elle est aujourd'hui, elle est tout intellectuelle et politique. Si elle en reste là, elle ne produira que du vent, — *Verba et Voces*. Ce que le monde attend, ce sont de vrais apôtres, de nouveaux François d'Assise capables d'entraîner passionnément les cœurs au mépris de l'or et au culte de l'idéal désintéressé. Verrons-nous cela ? Je crois volontiers avec Georges Sorel que l'Eglise catholique renferme des héros latents d'idéalisme. Mais dans l'étroite discipline où elle étouffe aujourd'hui l'apparition d'un nouveau Poverello paraît assez invraisemblable. Le mouvement partira peut-être d'une autre église chrétienne ou d'un foyer laïc. Qui sait ?... En attendant, on remplace le tango par la furlana. Et moi aussi, disciple du bon Horace, je disserte sur la Vertu en fumant un bon cigare roulé à la Havane pour les gourmets. Hélas de nous !

IWAN GILKIN.

P. S. — Mon article du 16 janvier, sur la critique belge et le théâtre national, a suscité de l'émoi et des protestations. L'un de mes vieux amis m'a pris personnellement à partie dans l'organe du « Syndicat des Auteurs Dramatiques ». Je ne répondrai pas un mot aux... aimabilités qu'il me décoche, ne voulant point laisser dégénérer en querelle personnelle une belle lutte littéraire. Je me bornerai à faire remarquer qu'autrefois, dans les combats de la *Jeune Belgique*, nous luttions côte à côte, du même côté de la barricade. Il a passé de l'autre côté, je le regrette pour lui.

I. G.

## LES PEUPLES ET LA VIE

### Comment on fait un opéra

On a parlé beaucoup de M. d'Annunzio en ces derniers temps. On parle souvent de M. d'Annunzio en France et en Italie. Il fut question du poète à propos de son *Chèvre-feuille* représenté à Paris d'abord, en Italie ensuite sous le nom de *Ferro*, à propos de *Parisina* joué avec un certain succès sur la scène de la Scala, de Milan. Nous avons déjà entretenu les lecteurs de cette revue de la légende de *Parisina* que de récents travaux ont éclairée. Nous n'y reviendrons pas. Mais un point de vue, celui du compositeur Pietro Mascagni qui fut le collaborateur de M. d'Annunzio, nous a paru curieux.

Une revue italienne *la Lettura* a interrogé l'auteur de *Cavalleria rusticana* sur les origines de *Parisina*, et, de très bonne grâce, M. Pietro Mascagni a répondu. Les deux personnalités sont trop intéressantes pour qu'on ne suive pas avec intérêt la genèse de la création d'une œuvre aussi remarquable.

Un jour Mascagni fut interpellé dans la rue par l'éditeur Sonzogno qui lui demanda à brûle-pourpoint, s'il ne consentirait point à mettre en musique un livret de d'Annunzio. Le musicien écouta la proposition qui ne manqua pas de l'étonner d'ailleurs. Comment ! d'Annunzio avait écrit un livret d'opéra ! A quel compositeur le destinait-il ? La vérité était que d'Annunzio n'y avait pas songé. Le manuscrit portait sur sa couverture ces simples mots : *Parisina*, tragédie lyrique de Gabriele d'Annunzio, et quatorze points d'interrogations remplaçant le nom encore problématique du musicien. Il était très simple de les remplacer par le nom de Pietro Mascagni.

Pendant Mascagni voulut avoir ses apaisements. Peut-être la pièce du poète ne répondait-elle pas à son tem-

pérament. Il demanda de la lire, fixant un délai de vingt jours pour l'étudier à son aise. Une semaine après Mascagni pouvait envoyer à Gabriele d'Annunzio un télégramme lui annonçant son acceptation. Mais Mascagni acceptait à une condition, celle que l'auteur des *Romans de la Grenade* lui déclamerait ses vers.

Mascagni nous confie qu'il n'avait pas eu la curiosité de lire la tragédie d'un trait. Il en lut et relut les principales scènes, n'avançant pas dans sa lecture avant qu'il ne fût bien pénétré de toutes les idées du poète. C'est ainsi qu'il ne mit pas moins de cinq jours pour la lire. Et après ces cinq jours, il n'était pas décidé encore à composer la partition, parce que, nous dit-il, « ces vers merveilleux, ces vers sonores, si bien rythmés, me faisaient gonfler les veines et mettaient mon cerveau en feu ». Peu à peu, Mascagni sentait naître son enthousiasme pour une œuvre dont il pénétrait toutes les beautés. Quand sa résolution fut prise de collaborer avec d'Annunzio, il se rendit à Paris. Il voulait que le poète lui lut sa pièce afin qu'il put se pénétrer de toutes les inflexions de sa voix, pour les reproduire, s'il était possible, en sons musicaux. Mais cette idée du musicien étonna d'Annunzio.

Comment? lui dit-il, tu proposes de mettre de la musique dans le chant?

Mascagni ne comprit pas bien l'idée de l'écrivain.

Mais oui, précisa-t-il, je veux dire que tu ne suis pas les préceptes de l'école moderne, qui abandonne le chant récité et fait commenter par l'orchestre ce que disent les personnages.

Mascagni écouta ces paroles avec stupeur. N'avait-il pas toujours dit que la musique et les paroles ne pouvaient être désunies, parce qu'avec la musique on pouvait exprimer non seulement toute la parole, mais plus que la parole?

Mais alors, reprit d'Annunzio, c'est moi qui ne comprends pas. Ce n'est pas un labeur énorme de te livrer à un travail de ce genre, puisque tu as devant toi un poète

qui peut te dire : « Enlève donc ce morceau qui ne va pas ! »

Et le poète lut tandis que le musicien écoutait, composant mentalement toute sa partition, si bien qu'il lui semblait que celle-ci était déjà entièrement écrite. « J'aurai pu perdre le manuscrit de *Parisina*, ajoute Mascagni, j'aurai été capable de le réécrire entièrement. A nous autres musiciens, toute vision, toute impression — une couleur, un cri, un tableau, un coucher de soleil, une rivière — donnent une sensation musicale. Si la puissance d'un beau poème suscite en nous de belles sensations musicales, je dirai que la musique est en quelque sorte provoquée et élevée par la poésie. Je vois, par exemple, dans mon travail un satellite qui reçoit la lumière, la couleur, la force de ce soleil qui est le poème ».

D'Annunzio éprouvait pour sa part une sensation analogue. Lorsque Mascagni eut exécuté au piano certains morceaux de sa partition, le poète lui dit : « Ne touche plus à ta partition. Laisse-la comme tu l'as écrite. C'est admirable. Moi aussi, je te dirai qu'il y a dans ta musique quelque chose de plus que dans mes vers ».

Il est curieux de noter une autre remarque de Mascagni. D'Annunzio ne connaît pas la musique, si par là on veut dire l'ensemble des règles qui constituent la composition musicale ou plus simplement la connaissance approfondies d'un instrument quelconque. Mais il possède aux dires du compositeur un « esprit musical » des plus raffinés. Il précise encore « Un jour, dit-il, je lui fis entendre une phrase musicale au piano. Tout de suite il s'écria « C'est beau, c'est très beau ». Naturellement quand nous autres musiciens, nous écrivons la musique, nous avons le malheur de faire de la technique, qui est une science, et qui nous enlève un peu de l'inspiration. J'écrivis la phrase et je la lui fis réentendre. Il me dit aussitôt : « Mais tu me l'as changée. Auparavant je sentais mon vers, maintenant je ne le sens plus ». Et de fait c'était exact, je relus le livret et je repris la phrase au piano. Il s'exclama

aussitôt : « Maintenant, c'est très bien ». Et cela n'est pas seulement de la mémoire, c'est un sens musical exquis. Je n'ai entendu qu'une fois d'Annunzio chanter et jouer du piano... Mais comme il chante ! mais comme il joue !... »

Quand j'étudiais les livres de musique sacrée afin de trouver pour les mots latins de d'Annunzio, les chants qui s'y adaptaient le mieux, je crois que personne ne m'aurait aidé plus que lui. Et à de certains moments je lui disais : « Mais tu sais la musique ». Et il répondait : « j'avais une grande disposition pour la musique mais je ne l'ai jamais étudiée ».

Il est certain que pour d'Annunzio la musique écrite sur des paroles a une influence extraordinaire. Et cela se comprend parce qu'il n'y a pas d'homme plus poète que lui lorsqu'il dit : « j'ai écrit cette poésie, et je n'admets pas qu'on la fasse d'une autre manière ».

Et la collaboration continua entre les deux hommes, l'un le poète, l'autre le musicien. La distance les séparant, Mascagni était revenu en Italie, d'Annunzio habitait sa villa d'Arcachon. Parfois, Mascagni prenait un train et arrivait à Arcachon. D'Annunzio avait envoyé une carte postale au musicien ; il voulait savoir si l'œuvre avançait, si le compositeur ne se décourageait pas. Parfois c'était une dépêche laconique. En face de la lande, d'Annunzio s'enthousiasmait, il télégraphiait à son collaborateur ces simples mots : « La lande est plus belle que jamais. Je t'attends » Et Mascagni arrivait.

Une fois, Mascagni voulut faire passer dans sa musique le chant du rossignol, malheureusement le musicien n'avait jamais entendu chanter un rossignol. Pour étonnant que fut la chose, elle était exacte. Il confia son embarras à d'Annunzio qui lui dit :

— Eh bien, c'est très simple, nous irons ensemble dans les bois.

— Allons-y de suite.

— Mais j'y songe, reprit d'Annunzio, en ce moment les rossignols ne chantent pas !

— Mais quoi ! tu ne peux me dire comment ils chantent toi qui a si bien décrit leur chant.

— Je l'ai décrit, répondit d'Annunzio, mais je ne pourrai le reproduire.

Mais d'Annunzio quitta Arcachon. Il se rendit à Bellevue près de Paris, où il possédait également une maison de campagne.

C'est à Bellevue que les deux artistes vécurent les meilleures heures de leur collaboration.

Ils vivaient joyeusement. Ils ne dédaignaient pas la plaisanterie. Mascagni n'avait pas encore pu entendre chanter le rossignol. Son embarras était grand. Il en avait fait part à Sonzogno son éditeur, qui, un beau jour vint à Paris et lui apporta une cage contenant un magnifique rossignol. Mais l'oiseau était un oiseau mécanique. Il chantait à la perfection. Il suffisait de le remonter. Un jour Mascagni aborda d'Annunzio et lui dit : tu m'as trompé, tu m'as dit que les rossignols ne chantaient pas, eh bien écoute ». D'Annunzio écouta et s'émerveilla. Il ne revenait pas de sa surprise. Aussi grande fut sa déception quand on lui dit que le magnifique chanteur était un automate.

Et Mascagni exprime son amitié pour le poète. « Dans l'intimité d'Annunzio est un homme charmant, plein de délicatesse. Il avait de telles attentions pour moi quand je me mettais au travail ! Et avec quelle religion il écoutait ce que j'avais composé. C'était vraiment extraordinaire. Il avait placé un fauteuil dans mon cabinet de travail. Il s'y asseyait et ne bougeait plus. Je priais ma fille de me dire ce que faisait le poète, car je ne pouvais le voir, me trouvant au piano. Ma fille me confiait alors : « D'Annunzio prête une attention qui me surprend. Tu es resté une heure et demi au piano, et il semblait qu'aucun muscle de son visage ne s'agitait. Seulement aux moments de grande émotion, il a fait des mouvements imperceptibles ». O beaux jours de Bellevue ! O loisirs charmants, loisirs de jeunesse. Nous jouions en-



semble à divers jeux, notamment à la balle, mais quand celle-ci arrivait vers lui il avait soin de se rejeter en arrière. « Que voulez-vous? disait-il, elle me fait peur ». Mais lui aussi a gardé de tout cela une impression délicate. Dans une de ses dernières lettres il m'écrivait : « En corrigeant mes épreuves, j'étais de temps en temps, traversé d'un désir de musique. Des phrases entières, des périodes entières, spécialement du second acte, surgissaient du fond de mon esprit, avec une rapidité merveilleuse. O les beaux jours! les ferventes nuits de création et d'attente! T'en rappelles-tu encore? »

D'Annunzio arrivait à Bellevue à l'heure du déjeuner. Il venait en automobile, mais cet automobile il ne le renvoyait pas à Paris. Il le laissait dans la localité au pied de la montée qui conduit à la villa, bien qu'il fut à taximètre. L'automobile s'arrêtait et le taximètre marchait. Après le repas, nous nous mettions au travail et cela durait jusqu'à deux ou trois heures de l'après-midi. Nous travaillions, et le taximètre aussi...

« Je lui demandai :

— N'y a-t-il pas de danger que l'automobile s'abîme?

— Ce sont des machines parfaites... répondait-il.

— Et le mécanicien que fait-il?

— Je lui ai dit d'aller manger d'abord et d'aller ensuite dormir sur sa machine.

D'Annunzio était toujours impassible, un jour je l'observai.

— Mais pense donc, lui dis-je, qu'avec quarante centimes, tu peux venir commodément en train.

— Mais pour payer quarante centimes il faut les avoir. Et tu sais que mon unité monétaire commence à partir de cinq francs.

Un jour il m'avertit qu'il ne pouvait venir le lendemain. Il devait écrire des articles pour des journaux américains et anglais qui les lui payaient cinq francs par mot.

Et combien de mots écrivez-vous?

— Mais, deux mille!...

— Mazette !

Le lendemain, d'Annunzio arrivait.

— Eh bien, l'article ?

— Il est écrit.

Il repartit à deux heures et demie. Dès qu'il fut arrivé, il regarda, songeur, l'automobile. « Je veux regarder le taximètre, dit-il, combien de mots de mon article sont déjà partis par là.

Pour aller de la villa à Bellevue nous devons faire un long détour car l'habitation était à demi cachée dans les bois. Et il n'y avait pas même un reverbère, j'avais une lanterne sourde, que je tenais par un fil de fer, et à l'aide de cette lanterne j'accompagnai d'Annunzio jusqu'à la place de Bellevue. Un soir d'Annunzio me dit :

— Pense un peu, si quelque journaliste pouvait supposer que nous trois — il y avait quelquefois ma fille avec nous — nous nous promenons après minuit avec une lanterne de quatre sous, et que nous battons la campagne comme des malfaiteurs ? Que dirait-on ?...

Mascagni termina sa partition en cent douze jours. Ce furent quatre mois d'un labeur délicieux accompli dans la société d'un des plus grands poètes de notre époque, et quand le musicien se sépara de son œuvre pour la remettre à son éditeur il lui jeta un regard un peu triste — Tu m'as rendu, lui dit-il, une jeunesse prodigieuse. Maintenant que je t'ai finie, *Parisina*, il me semble que tu m'abandonnes et qu'avec toi ma jeunesse m'abandonne ».

Le couplet n'est-il pas d'une jolie mélancolie ?

ARTHUR DE RUDDER.

## LE DRAME ET L'OPÉRA

---

MONNAIE : *Cachaprès*, drame lyrique en 3 actes de M. H. Cain, d'après *Un mâle* de C. Lemonnier, musique de M. H. Casadesus (2 février).

PARC : *Le poète et sa Femme*, poème dialogué de M. Francis Jammes (5 février).

GALERIES : *L'Embuscade*, pièce en 4 actes de M. H. Kistemaekers (6 février).

OLYMPIA : *Le Petit Sac*, comédie en 3 actes de MM. H. Darcourt et M. Lupin (28 janvier).

*Un jeune homme qui se tue*, comédie en 3 actes de M. Georges Berr (10 février).

ALHAMBRA : *La Petite Bohême*, opérette en 3 actes de M. Hirschmann (28 janvier).

CERCLE EUTERPE : *Une Dette*, pièce en 4 actes de MM. A. Rivelle et J. Sédillot (31 janvier).

UNION DRAMATIQUE : *Pogge de Schaerbeek*, un acte en vers de MM. Ch. Desbonnets et Alb. Bailly (6 février).

*Cachaprès*. — Quand le théâtre du Parc nous a fait connaître dernièrement la pièce que M. P. Frondaie a tirée du beau roman de M. Claude Farrère : *L'Homme qui assassina*, j'ai montré combien il était injuste et dangereux de s'approprier un titre et des personnages quand on ne respectait que très peu le caractère et l'atmosphère d'une œuvre. M. Henri Cain, sans l'intervention de qui nul musicien ne semble pouvoir espérer désormais franchir le seuil des temples redoutables où sont créées les œuvres lyriques nouvelles, a eu un peu plus de scrupules que M. Pierre Frondaie. S'il a gardé quelques-uns des personnages essentiels que Camille Lemonnier a magistralement campés dans son *Mâle*, il a débaptisé le livre pour appeler sa pièce : *Cachaprès*. Il tenait vraisemblablement à bien montrer qu'il avait fait tout autre chose que ce que nous connaissions et admirions depuis longtemps.

Dans le fort banal livret d'opéra, écrit en cette langue amorphe sans musicalité que le poète (?) de *Louise* a mise à la mode, il ne reste guère, en effet de ce qui était la merveille émouvante du plantureux et lyrique récit. Il ne reste rien surtout de cette stylisation grandiose des aspects, des rumeurs, des parfums de la forêt, presque prestigieuse constituant le fond du beau décor de vivante et robuste Nature.

On avait espéré qu'un musicien — et c'était la confiance de Lemonnier quand il autorisa l'adaptation si périlleuse de son œuvre — se trouverait qui suppléerait par la couleur et l'harmonie de sa contribution symphonique à l'insuffisance expressive du texte et de l'action. M. Casadesus ne m'a pas paru avoir été ce compositeur et il n'a que très faiblement, très rarement réussi dans ses évocations.

Le long prélude du premier acte de Cachaprès est peut-être le témoignage le plus probant de cette impuissance.

Le livret renvoie au texte même de la description de la Forêt et de la vie mystérieuse et bruisante qui y palpité; il indique que l'orchestre doit en donner l'illusion. Or nous entendons une lente et morne mélodie sourde aux accords contenus et soutenus, dans les rythmes ou les sonorités de laquelle pas un instant ne passe l'exalté, allègre et chaleureux frémissement des ramures, des bêtes, du vent, — les voix fidèles enfin des bois en effervescence ou en béatitude.

On pourrait dire de même de nombreux autres passages de cette longue partition au demeurant très travaillée, et qui dénote, en même temps qu'une généreuse inspiration, une science de technique musicale fort experte.

Ce que M. Casadesus a le mieux réussi ce sont, à mon gré, les deux tableaux de plein air où Germaine et le braconnier d'abord se disent leur ardent amour et s'enlacent sous le large geste béni des grands hêtres, où la Gadelette et Cachaprès ensuite se trouvent dans la même clairière, au moment où le pauvre diable traqué, blessé vient mourir sur l'herbe qu'il ensanglante. Un souffle d'émotion communicative, d'irrésistible passion, là éperdue, ici douloureuse, passe dans ces deux pages des mieux venues.

D'aucuns ont aimé le pittoresque de la ducasse wallonne. J'y ai surtout entendu du bruit très discord, de la trivialité sans caractère.

Montée avec beaucoup de soins, l'œuvre de M. Casadesus a été interprétée à la perfection par Mlle Hedy et M. Bouillez. On pouvait craindre que la grâce un peu fragile de la délicieuse Butterfly, de la touchante Violetta ne fût en contradiction avec ce que nous prêtons de santé robuste, de passion vigoureuse à la Germaine qui se donne sauvagement au beau mâle coureur de bois. La pureté, l'aisance assouplie de la voix de Mlle Hedy, — malgré qu'il faille mettre en garde la charmante artiste contre sa tendance actuelle à beaucoup se dépenser dans trop de rôles bien divers?... — ont compensé largement ce qui manquait à la plastique du personnage.

M. Bouillez, à tous points de vue, lui, était le Cachapès rêvé.

★  
★★

*Le Poète et sa Femme.* — M. Reding a réservé aux délicats un spectacle de goût raffiné. Ce ne fut point une séance théâtrale; ce fut mieux, et plus charmant : une heure de musicale poésie. Le bucolique poète d'Orthez, M. Francis Jammes, en faisait les frais. Un lettré qui est l'admirateur et l'ami de l'auteur de *Clara d'Ellébeuse*, M. Frans Thys, en même temps qu'il mettait l'auditoire en garde contre l'erreur de se figurer qu'il allait entendre une œuvre selon les formules scéniques coutumières, révélait tout ce qu'il y a de charme simple et de discrète émotion, d'observation menue mais précise et un rien narquoise dans les poèmes du délicieux Jammes. M. Frans Thys a parlé avec une finesse malicieuse et un adroit éloge de celui-là des écrivains d'aujourd'hui qui, ne se mêlant point aux agitations des villes, aux querelles des cénacles, au vain tumulte des hommes, écrit, avec ingénuité, des pages lumineuses, admirables par leur sincérité, ravissantes par leur fraîcheur de sensation, leur tour en quelque sorte naïf et rudimentaire.

Quelques artistes de la maison ont dit avec piété des vers de Jammes; ils ont aussi dialogué *Le Poète et sa Femme*, dans des décors simplistes aux rutilantes couleurs spirituellement brossés par MM. Canneel et Blandin. C'est une idylle qui se termine brusquement en poignante tragédie : sur le seuil de la maison champêtre, tandis que s'achève la moisson florissante, le poète et sa femme — M. Laumonier et Mme A. Beer qui tous deux disent le vers avec beaucoup de rythme bien cadencé et de sentiment juste — rêvent, se souviennent, espèrent, contemplent auprès du berceau de leur enfant. Soudain, ils découvrent que le petiot étouffe, agonise, meurt dans ses langes, sous leurs yeux... Tout cela souligné par une musique de rêve, murmurée à la cantonade et que composa M. Gaston Knosp.

Ce furent, grâce à l'art exquis de Jammes et grâce aussi au talent et aux soins discret et pieux de tous, deux heures d'agréablement délicat.

★  
★★

*L'Embuscade.* — Le théâtre de M. H. Kistemaeckers est de ceux qui ne causent jamais de déception. J'entends qu'il réserve à ceux qui savent de quelle manière sont faites les pièces de notre ancien compatriote des émotions d'une qualité prévue par eux. En allant entendre *l'Instinct* on se souvient de l'intérêt qu'on prit

à *La Blessure*. Le *Marchand de Bonheur* ne trompe pas ceux qui ont aimé *La Rivale*. Empoigné encore au seul souvenir des moments dramatiques de *La Flambée*, on revivra d'analogues minutes d'angoisse au spectacle de *l'Embuscade*.

Est-ce à dire que l'art de M. Kistemaekers ne se renouvelle pas? Bien au contraire. Je connais peu d'auteurs actuels qui aient autant varié leur sujets que ne l'a fait celui-ci. Il semble qu'il veuille explorer tous les mondes, connaître et écrire toutes les émotions, exprimer toutes les angoisses. Sa fécondité d'imagination ne lui permet pas de se recommencer jamais. Rien n'est plus divers, nombreux et varié, que le monde des personnages créés ou observés par lui.

Ce sont des conflits surgissant dans des cadres matériels et dans des conditions psychologiques incessamment renouvelés qui nous sont proposés. Nous n'éprouvons pour cela jamais l'impression du déjà vu, malgré qu'en somme, à y regarder de très près, c'est toujours de la même matière douloureuse qu'est fait le débat sentimental de ces violentes tragédies bourgeoises.

*L'Embuscade* est un titre symbolique. Tout homme, dans sa vie, doit s'attendre à la surprise d'un brusque événement; devant la menace soudaine de la pire défaite, il lui faut prendre une décision instantanée; son salut n'est qu'au prix d'un immense effort d'énergie et de volonté. Les âmes bien trempées seules vainquent en ce moment le destin, comme une troupe solidement aguerrie échappera seule au péril d'une surprise armée — d'une embuscade.

Jean Guéret se trouve un jour dans cette situation poignante. Ce Guéret dirige une puissante fabrique d'automobiles. Il est marié; il a une jeune fille; il est heureux. C'est un fils de ses œuvres, un fort, un audacieux, un probe, un vaillant.

Sergine Guéret, sa femme, a fait une folie de jeunesse que Guéret ignore. Elle a eu un enfant. Celui-ci vit; il ne sait qui est sa mère et cette naissance anonyme a aigri son cœur en l'emplissant de mélancolie. Le hasard, ce cruel et extravagant hasard qui est le ressort de tous les événements de nos vies mais qui est aussi la providence des auteurs dramatiques, amène ce fils, qui porte le nom de Robert Marcel, dans les parages de la villa de Nice où les Guéret hivernent. Il est introduit chez l'industriel par M. de Limeuil, vieil ami de sa mère, le seul être au monde qui soit au courant de l'exacte situation. M. de Limeuil est plus qu'imprudent de mettre Robert sur le chemin de Guéret. C'est ici une invraisemblance initiale qui va obliger l'auteur, dans l'enchaînement des faits, imaginés par lui, à en accumuler désormais plusieurs.

Guéret se découvre évidemment tout de suite une vive sympa-

thie pour Robert, tout frais émoulu de Polytechnique. Il le prend à son service. Il l'installe dans sa maison. Il en fait, comme on dit, son bras droit. La mère est aux cent coups, partagée entre le bonheur et l'inquiétude perpétuelle.

Mais les idées de Guéret et celles de son second sur la façon de mener et de traiter les ouvriers sont à l'opposé les unes des autres. Aussi le jour où une grève éclate dans l'usine, le jeune humanitariste, nourri de doctrines dangereuses et inoculé par sa propre amertume, prend le parti des révoltés contre leur patron. Comme ce patron est aussi son bienfaiteur à lui, Robert Marcel, on peut estimer que celui-ci agit sans beaucoup de gratitude. Le moins qu'il eût pu faire était de rester neutre dans le conflit.

Bien au contraire, il en prend la tête. Et c'est lui qui vient poser à Guéret les conditions de l'ultimatum. Il est reçu, on le devine, sans aménité. Guéret sait que sa ruine est imminente : les grévistes ont été les plus forts; quelque puissant qu'il soit, l'homme est terrassé. C'est Robert Marcel l'artisan de ce désastre! Guéret ne ménage pas ses expressions pour le lui dire. L'entrevue des deux hommes, la nuit, dans la chambre voisine de celle où dort Sergine Guéret, se termine par un colletage brutal. Mme Guéret, que le bruit et les cris réveillent, surgit; elle se jette sur son mari et laisse échapper l'aveu affolé : « C'est mon enfant! »

Entre-temps, les grévistes ont fait sauter l'usine et toutes les catastrophes ont donc fondu sur le pauvre Guéret.

Nous le revoyons, au quatrième acte, parmi les débris de ses ateliers. Il s'apprête à partir. Il ira au loin, en Russie, refaire sa vie avec une vaillance qu'on sent âpre et décidée. Une femme, espèce d'aventurière, Slave troublante et roublarde, qui rôdait depuis quelque temps autour de Guéret, lui a suggéré de la suivre dans son lointain pays.

Mais il y a Anne-Marie... Anne-Marie, la fillette de Jean Guéret et de Sergine. Elle vient consoler son papa; elle ne sait rien des drames d'amour; elle ne connaît que le drame d'argent. De celui-ci, on ne peut pas, on ne doit pas mourir. Un mot, un embrassement de la douce enfant suffiront à apaiser l'âme du vieil homme et à y verser toute la mansuétude que réclame un dénouement heureux encore que bien peu acceptable.

Pourtant, nous l'acceptons, comme tout le reste de ces péripéties trop adroitement combinées. Mais c'est parce que l'auteur met à nous les présenter cette habileté de quelques hommes de théâtre actuels. Leur « métier » est d'une telle dextérité qu'ils nous enlèvent jusqu'à la faculté de nous apercevoir des erreurs de jugement et de sentiment dans lesquelles nous versons, tant ils prennent

possession avec despotisme de nos sens, de notre cœur même et de la notion que nous prétendons avoir de ce qui est juste et raisonnable.

Et puis, il y a l'art des interprètes. Pour quelques-uns de ceux qui ont joué *L'Emboscade*, aux Galeries, cet art est de tout premier ordre. M. Brousse, par exemple, a donné une sombre et juvénile énergie au personnage de Robert; plusieurs autres, comme M. Prévost, Mme Fériel, Mme Moréna, ont joué avec de remarquables qualités d'observation ou d'émotion. Mais M. de Féraudy a atteint, lui, aux limites de la perfection. Il a incarné, il a vécu ce Jean Guéret aux multiples nuances de sensibilité très humaine. Son pathétique ne cesse d'être naturel un seul instant; pas une minute son naturel ne manque d'être profondément émouvant.



*Le Petit Sac.* — C'est le cas de dire que ces trois actes sont bâtis sur une pointe d'aiguille. Est-ce de l'art, de l'habileté, est-ce une façon d'une ingéniosité sans pareille d'appliquer les règles les plus adroites d'un métier sans hésitation? Peu importe. L'essentiel est que le résultat cherché soit atteint. Je crois bien qu'il l'est, grâce à la collaboration des auteurs, qui sont bien les plus étonnants prestidigitateurs de mots, les pyrotechniciens des plus joyeux feux-d'artifice d'esprit, et des interprètes qui dépensent un brio et une fantaisie piquante.

A la tête de ces amusants comédiens se trouvaient à l'Olympia la toujours impayable Mlle Marguerite Deval et cet excellent artiste au jeu sobre et malicieux M. Gorby, naguère très choyé par les habitués du Parc.

Raconter le *Petit Sac*! D'abord c'est en déflorer la gaîté prime-sautière, l'amusante observation. Et puis cela tient en dix lignes : Georgette a simulé la perte de son réticule dans un imaginaire accident d'automobile. Elle convient avec Julien de Château-Fronsac qu'il rapportera le petit sac à sa propriétaire de telle sorte qu'il fera la connaissance du mari de celle-ci et pénétrera dans l'intimité du ménage. Tout cela pour que soit « correct » l'adultère que Georgette a promis à Julien de consommer avec lui.

Mais le mari n'est pas le naïf que l'on croit. Il perce l'intrigue à jour et, sans tapage, sans avoir l'air d'y toucher, il déjoue les plans trop malins de ceux qui doivent finir par renoncer à le tromper.





*Un jeune homme qui se tue.* — Et qui continue, bien entendu, à se porter le mieux du monde. Car il s'agit d'une pièce gaie, l'affiche a soin de nous l'annoncer, d'une pièce très gaie de ce maître du rire qui a nom Georges Berr.

Ce jeune homme, c'est Louis Vernonnet. Il a décidé de se suicider à la minute même où Claudine Tourtier, dont on lui a refusé la main, prononcera le oui sacramental l'unissant à un autre. Mais au dernier moment le macabre projet est écarté et Claudine elle-même accourt chez Vernonnet. Celui-ci décide la fiancée en robe de noce de fuir avec lui. Il la conduit chez son vieil oncle, un brave curé de campagne. C'est dans ce paisible presbytère que se dérouleront les péripéties désopilantes, mais d'une malicieuse observation narquoise, des trois actes au cours desquels s'agence puis se détraque le mariage de Claudine et de Vernonnet.

Car il se fait, mais je ne vous dirai pas comment ni pourquoi, que le désespéré d'hier épousera finalement sa dactylographe et que Mlle Tourtier retournera à son fiancé naguère laissé pour compte.

Même si, à la longue tant de drôlerie paraît un peu laborieuse, les trouvailles de l'inépuisable verve de M. G. Berr entretiennent pendant trois heures la plus franche des gaités.

M. Blanche et Mlle Loyer sont amusants au possible dans leurs ahurissements et leur tendresse exubérante. M. Gorby a croqué un vieux curé délicieusement sympathique et M. Frémont s'est transformé en un roublard paysan breton sorti tout vif d'une caricature de Huard.



*La Petite Bohème.* — Ce fut une excellente reprise d'une oeuvre excellente. On y chanta de façon charmante une charmante musique. Et cela nous changea sans déplaisir des flons-flons trop stéréotypés et des trop inévitables danses des opérettes à la mode « bords-du-Danube ».

*La Petite Bohème*, n'est pas du tout une parodie de l'autre, la célèbre, la mondiale *Bohème* pucciniste. Elle est la mise, pimpante et spirituelle, à la scène de quelques épisodes joyeux de la vie des héros de Mürger. Mimi n'y meurt pas; Musette n'est pas cruelle et Marcel ne se désespère avec aucune angoisse.

Mlles Routschkine et Hélène Gérard ont alertement mené la sarabande de la troupe insouciant et folle des artistes et des grisettes à qui M. Hirschmann fait chanter des couplets charmants, d'une facture toujours originale et distinguée.



*Une dette.* — Sans passer par les fourches caudines du « Comité officiel du Théâtre Belge », deux jeunes auteurs bruxellois ont fait leur premier essai dramatique. Le Cercle Euterpe, qui se prodigue avec la plus louable vaillance au service d'une cause que tant d'autres trahissent qui devraient la défendre, ont accueilli leur pièce et l'ont montée avec des soins minutieux.

*Une dette* n'est pas exempte de défauts. Mais si l'on tient compte qu'il s'agit d'un début ou s'accordera à lui trouver de précieuses qualités. Les auteurs ont sans conteste le sens du théâtre. Ils ont su intéresser et émouvoir. Ils ont charpenté adroitement leurs quatre actes copieux.

Les longueurs inévitables, surtout quand le travail de répétitions n'est pas poursuivi comme il le pourrait être sur une scène régulière, ont apparu à la représentation; elles seront facilement élaguées. L'inutilité de quelques épisodes n'empêche pas les scènes capitales de porter. A côté de personnages trop conventionnels il y a un ou deux caractères bien dessinés. Si le sujet traité n'est pas d'une absolue nouveauté, nous le voyons renouvelé non sans adresse.

Au total donc, on peut trouver des plus estimable la tentative de MM. Rivelle et Sédillot. C'est du théâtre d'intrigue selon la formule que les esthètes nébuleux proclament abolie et grotesque. Comme tout le monde ne partage pas cet avis d'exception, il se rencontrera un nombreux public pour goûter cet art à la mode d'autrefois.

La *Dette* dont il s'agit est celle que payera aux parents adoptifs que lui a donnés le hasard une jeune fille mêlée sans le vouloir à un effrayant drame passionnel. Suzanne en effet est surprise par son tuteur en tête-à-tête avec un jeune homme, dans un pavillon de chasse écarté; tout l'accuse d'être coupable d'une intrigue galante. Elle ne se défend pas parce qu'elle n'est venue là que pour servir d'intermédiaire dans la rupture entre le jeune homme et sa mère adoptive, la femme de son bienfaiteur.

Elle acceptera tous les outrages et toutes les condamnations pour ne pas trahir l'une et désespérer l'autre. Il faudra l'intervention avisée d'un vieil oncle clairvoyant pour faire la lumière dans cette énigme.

Les auteurs ont ménagé avec une savante habileté l'éclatement du coup de théâtre avant lequel tout le monde était demeuré dans l'incertitude du dénouement.

Quand cette pièce émouvante aura été quelque peu remaniée, elle pourra fournir une belle carrière.

*Pogge de Schaerbeek.* — De même que l'*Euterpe*, l'*Union Dramatique* est la providence des auteurs belges devant qui se ferment systématiquement les portes des théâtres réguliers et... subventionnés grassement.

C'est à l'*Union* qu'en ont appelé MM. Ch. Desbonnets et A. Bailly de l'arrêt d'excommunication majeure prononcé contre eux par le Comité de lecture du Théâtre belge. Bien leur en a pris. Leur petite pièce s'est affirmée tout à fait charmante. Elle a beaucoup porté. Elle a mérité les chaleureux applaudissements qui l'ont accueillie.

Il y a de l'esprit, de l'aimable émotion, une fantaisie séduisante, un humour léger dans ce conte alertement rimé du débat amoureux qui trouble le cœur de Poggette, la fille accorte du bon fermier de Schaerbeek — au temps où Schaerbeek était encore un riant village de banlieue. Poggette est courtisée par trois prétendants : un vieux notaire grotesque, un tonnelier jovial et grand buveur, un meunier rêveur, poète et sentimental. Poggette se rira évidemment du tabellion, craindra l'ennui avec le songe-creux et elle se promettra au joyeux drille.

Mais instantanément le spectacle de la sincère affliction muette du poète lui révèle quelle est la véritable tendresse de son cœur : elle s'est trompée en se tournant vers le fruste tonnelier; c'est le doux meunier qui dit de si jolies choses qu'elle aime...

Le véritable mérite d'une bluette comme celle-ci est dans la grâce enjouée de sa présentation. Les auteurs ont réussi dans leur dessein de nous offrir une aimable et souriante idylle dans un joli cadre local très pittoresque.

Les artistes de l'*Union* ont fait à *Pogge* le meilleur sort, comme ceux de l'*Euterpe* se sont montrés comédiens aguerris dans la difficile interprétation d'*Une Dette*.

PAUL ANDRÉ.

---

## LES SALONS ET LES ATELIERS

---

**Jean Droit**

*Galerie d'Art* (24 janv.-2 fév.).

Nous ne saurions que continuer, comme suite aux années précédentes, la louange de ce jeune caricaturiste qui a adopté une si juste mesure. Car il y a une mesure, surtout pour la caricature et pour l'esprit. La caricature intéresse à condition de ne pas

déformer le personnage jusqu'à l'absurde, car, alors, le danger, c'est qu'il reste si peu du modèle que ce trop peu ne nous touche plus. Ce degré n'appartient qu'à de vils esprits et à des esprits grossiers. Dans un pays où si peu que chez nous règnent l'esprit qui effleure et le sens de la mesure, une exposition d'humoriste est toujours un danger imminent.

Jean Droit reste dans une mesure qui a de la distinction et un certain idéal. Il a fait mieux même, car il a affiné son goût. Aujourd'hui, par exemple, ses types militaires ne sont pas, comme jadis, des charges; il a synthétisé des caractéristiques, plutôt générales, tracées avec esprit, et l'on peut sourire à l'aise, sans arrière-pensée. Ses « petites femmes », elles non plus, ne pourront se fâcher. Elles sont traitées sans offense. La charge, quand il en fait, n'est plus dans cette exagération, robe fourreau, immense chapeau, ou chapeau trop petit; là aussi, l'artiste a saisi des caractères généraux, d'ordre psychologique, plus raffinés.

Jean Droit n'est pas toujours caricaturiste. Il s'oriente vers la vie, toute simple, avec un rien de récit et d'esprit. Elle est charmante, la série inspirée par les petites prouesses des scouts : *le feu du Camp* et *Nuit*, ainsi que les silhouettes nocturnes de *la Ronde*.

Citons encore la grande page : *sur le thème des Etoiles*, inspirée d'Alphonse Daudet, dont Jean Droit nous donne une suave transposition idyllique; puis les feuilles d'*études de Corse*, le *vieux de Quinperlé*, le *gars de Guidel*, et enfin, cette très complète chose : *la fermière du Pouldu*.

## Angelina Drumaux

*Salle Studio (24 janv.-4 fév.).*

Très bonne exposition. Mlle Drumaux n'y met pas beaucoup de façons pour peindre ses fleurs; il semble qu'elle procède méthodiquement; comme si elle mettait à la fois toutes les lumières d'un pinceau circulaire sur tous les pétales des premiers plans; puis pose les seconds plans; puis les troisièmes, etc. Mais toutes les couleurs sont mises avec beaucoup de justesse, d'un maître coup de brosse; autres fleurs; mais, pourtant, le métier et l'interprétation sont c'est frais et bien en place. Surtout, les bouquets de roses sont remarquables. *Ça y est.*

Il semble que Mlle Drumaux ait beaucoup moins la maîtrise des partout sérieux. Par le temps qui court ce n'est pas un mince mérite d'avoir sauvé ces... originalités-là.

**Louis Gustave Cambier; René De Groux;  
Fernand Stiévenart.**

*Cercle Artistique (26 janv.-1<sup>er</sup> fév.).*

Je ne sais pas ce que les *peintres* penseront désormais de Louis G. Cambier, depuis son exposition? Louis G. Cambier donne aux choses leurs formes. Ses bouquets de fleurs sont composés, enfin, de fleurs, et non pas de taches. Un jardinier s'y reconnaîtrait; un enfant s'écrierait : les splendides coquelicots! les violents bleuets! les neigeuses marguerites! Quelle joie pour le spectateur de retrouver la fraîcheur et l'éclat de la nature!

Je prie messieurs les peintres de ne pas croire que je confonde la peinture avec la peinture littéraire. Je prétends rester en ce cas dans la note sensuelle qui étend aux cinq sens les voluptés de la peinture. Pour moi, quel renfort de puissance donne au coloris le respect de la forme! Certes, nous sentons mieux la couleur quand, de plus, nous la comprenons. Ne peut-on pas affirmer qu'un carré rouge à côté d'un carré vert, nous produiront un moins profond effet qu'une écrevisse cuite à côté d'un cornichon? Une telle affirmation, est-ce une tendance à la peinture littéraire? Je ne le crois pas. Mais quand nous comprenons la peinture, elle nous apporte en même temps toutes les autres magies du souvenir.

Enfin, nous avons un peintre, comme il en est encore, heureusement, quelques autres, qui fait plus que proférer des cris, les cris sauvages de l'impressionnisme et de l'impuissance féroce; celui-ci a appris à parler. Il sait, dirais-je, phraser la couleur avec élégance et clarté.

Et combien les choses gagnent à être faites. Elles s'allègent et respirent.

Mais que vont dire les *peintres*!

Heureusement, Louis-G. Cambier a songé aux camarades. Il ne faut pas avoir l'air de renoncer tout à fait à ses anciens errements. Il faut garder ses attaches. Il faut être de son temps. On ne peut pas se mettre mal avec tout le monde! Il y a pour cela le *paysage du Midi*, hurlante ébauche qui me fait penser, je ne sais pourquoi, à un lion en colère qui se battrait les flancs dans le désert libyque.

Mais revenons aux œuvres complètes de Louis-G. Cambier. L'artiste a eu une idée ingénieuse. Il a pris pour gamme des estampes japonaises aux tons vifs et frais. Ces estampes, en voici une, une autre encore, dans les coins des tableaux; elles composent une partie du fond et le tableau est construit dans la gamme.

Une notice de Franz Hellens, dans le catalogue, nous dit que Louis-G. Cambier est élève de la France. Nous voulons bien le croire. Il a pris là-bas cette chose si rare chez nous, le sentiment de la perfection. Mais il nous semble que sa compréhension de la fleur comme substratum du ton est aussi d'une leçon empruntée à l'Orient. Sans servilité, bien entendu. Les tableaux de Cambier ne sont pas des pastiches japonais. C'est de la plantureuse et grasse couleur flamande, qu'on ne s'y trompe pas. Et tout est respecté et honoré dans sa puissance et dans sa santé.

Voici : *fleurs* (n° 1), marguerites, bleuets, coquelicots... je ne saurais décrire; les couleurs ont des charmes indicibles. Je dirai de même des autres tableaux de *fleurs* de l'un d'eux, par exemple, qui nous donne, peut-être, de tous, la note de caractère la plus impérieusement belle et la plus aristocratique. Des chrysanthèmes lie de vin aux couleurs rares, un peu noircissants par le flétrissement de la mort, en des vases noir-aubergine, avec des jaunes ambrés, des bleus turquoises, des outremer, sur un tapis d'Orient velouté par le temps. Ce n'est pas là de l'arrangement ni de la richesse de pacotille. C'est du bon goût, authentique, de l'émotion authentique, du luxe authentique.

René De Groux ne charme pas par la couleur d'ensemble. Il nous paraît peu fait pour ce qu'il préfère, c'est-à-dire paysages et couchers de soleil. Ils sont couleur et les ciels, malgré leurs qualités, sont épais.

Une note plus heureuse chez lui nous paraît être donnée par le *Calvaire*. Ces petites lumières tremblotantes qui se meuvent dans la pénombre transparente; cette cour embuée d'ombres, ce silence, et le clapotement des pas... tout cela est le mieux du monde.

Que ne donne-t-il cette lumineuse transparence aux couchers de soleil?

Il semble que Stiévenart ait une interprétation conventionnelle des choses. On ne sait pas toujours très exactement à quoi s'en tenir avec cette peinture baveuse et informe dont règne la mode, et dont le mérite serait exclusivement dans les tons, dit-on... *L'hiver*, est une heureuse impression, avec son reflet de soleil rose sur la terre. Mais quel métier d'enfant! Ou d'enfant redevenu, on ne sait!

### Marc-Henry Meunier

*Cercle artistique* (2-8 fév.), et *Salle Aeolian* (9-15 fév.).

Un admirable ensemble d'œuvres et de travaux. Ceux-ci pour faire comprendre le labeur de celles-là. Peu d'artistes montrent des preuves de solides études. Bien qu'on en pense, l'étude n'est pas

le fait de tout le monde. Il ne suffit pas de *vouloir* étudier, il faut *savoir* étudier. Et cette faculté demande, en art, beaucoup de perspicacité, de finesse, de logique et de ressources dans l'esprit, avec un sens divinatoire et profond des choses. Pour satisfaire à toutes les exigences d'une bonne transposition de la nature avec ses couleurs, en une nature en noir et blanc du monde de l'art, Marc Henry Meunier nous montre qu'il emporte d'abord des études de la nature, qui sont de belles et bonnes aquarelles-pastels. Telle est la raison de cette exposition d'aquarelles chez un graveur.

Combien de peintres ne montrent pas autant de qualités dans leurs œuvres définitives que ne fait Meunier dans la seule préparation des siennes ! Ce sont de parfaites aquarelles, capables de demeurer œuvres de peintre.

De telles préparations nous expliquent la valeur réelle d'une œuvre composée et gravée par Meunier.

Ces œuvres gravées sont de toute beauté. Je l'ai déjà dit, ailleurs, le papier ainsi traité devient une matière nouvelle, solide, éternelle. La mise en page remplit toujours si généreusement le cadre, sans excès, si bien qu'on éprouve une impression d'aisance, complète, parfaite. Tout ce qui est représenté est solide, bâti, construit, *marachable, respirable* : c'est une réalité. A cette réalité, le tempérament de l'artiste ajoute la grandeur, la gravité; son goût simplifie, épure, adapte le métier, explique les effets; jamais ne les souligne, jamais ne les laisse à l'état dilué.

Parmi les études d'aquarelles nous les citerions toutes, mais surtout *lauriers, coin de village fleuri, horizons, porte verte, chaumes, maison du curé, brouette, route qui descend*.

Et parmi les eaux fortes, nous paraissent parfaites *orage, maison solitaire, rafale, vestiges féodaux, ornières, brouette, Bauler en Prusse*, et l'inoubliable magnifique coup de vent sur les nues : *vers le plateau*.

Les œuvres figurant en eaux-fortes, à côté de leurs annotations à l'aquarelle permettent de se rendre compte que l'eau forte est bien réellement l'art de Meunier. A cette transposition, les paysages de Meunier gagnent une nouvelle vigueur, les lignes en sont encore mieux débrouillées et la construction de l'ensemble y devient d'une solidité à toute épreuve.

La critique peut à l'aise s'exercer là dessus et, en dépit de ce que paraissent penser les artistes, le critique est heureux quand il trouve, enfin, quelque chose de trop dur pour ses dents !

Bravo Marc Henry !

## Clémence Lacroix

*Cercle artistique (2-8 février).*

Chez Mme Lacroix nous ne parlerons ni du charme ni de la beauté du métier. Ce sont qualités inconnues. Mais surprise constante, il y a là un tempérament qui s'exprime à travers tout, un sentiment, une originalité sans préparation; de l'émotion à la bonne franquette; la misère humaine et la misère de la terre confondues; c'est l'âme souffrante des chemins, des chaumières, un cœur douloureux sans orgueil, une fière résistance compâtissante et maternelle.

Tous ces tableaux, une demi centaine, sont sales, et émouvants; c'est la vie avec tout ce qui arrive; petits drames, pas de grands gestes, mais du souffle tout de même, le geignement des choses brisées, qui peinent et vont cahin-caha, avec courage et stoïcisme.

Exposition à ne pas détailler, qui dit *Quelqu'un*.

## Jakob Smits

*Galerie Giroux. (4-18 février).*

Si *la Belgique Artistique* n'était une aussi honnête publication, j'y jurerais comme un payen. Et cela pour deux raisons : la première, c'est que je découvre que le puissant Jakob Smits a donné dans la mode! Ah! si je compare avec le passé les toiles actuelles! Sans doute, elle a une dizaine d'années cette toile admirable concentrée et calme : *le père du condamné*, prêtée par le Musée de Bruxelles; il a aussi dix années *le symbole de la Campine*, du Musée de Bruxelles; elle a environ dix années aussi certaine tête de *Christ* qui est dans une maison amie de la rue Paul Lauters, à Bruxelles; et dix ans aussi, peut être, *l'enfant à la canne*; tout cela, première manière d'un Jakob Smits sincère. Devant ce rutilant ensemble des toiles d'aujourd'hui, la colère me prend à considérer ce que la mode nous a fait d'un grand artiste!

Jakob Smits a cherché une technique qui pourrait créer à sa peinture une originalité qui la mit en harmonie avec le dévergondage ambiant. Il a trouvé cette violence des rouges, des bleus, des jaunes; il a trouvé ce crépi qui hérissé le tableau et rend toutes les finesses impossibles! Il faut s'éloigner de ces toiles à des distances invraisemblables! Dix huit et vingt mètres!

Mon second motif de colère, c'est ce crépi. L'éclairage des toiles



par au-dessus, la lumière arrivant dans la salle par un petit lanterneau central est absolument compromettante pour un tel métier. Voilà où l'on en arrive avec ces métiers extravagants. Par exemple : *la vache*, où certains clairs ont un bon demi centimètre d'épaisseur au-dessus des noirs ; puis certaine figure claire de second plan est comme au fond d'une caverne de couleur sombre ; ailleurs, sur un pot la couleur est mise dans sa forme cylindrique, épaisse comme elle est sortie du tube ! Que devient tout cela dans un éclairage du haut ! Heureusement, j'ai vu certaines de ces toiles ailleurs, avec un éclairage de face, tel le magnifique portrait rouge : *portrait de dame*, et la *Salomé, femme et enfant, portrait de M. Coburn, portrait d'un jeune peintre*. Qui n'a pas vu ces œuvres, ailleurs, ne les connaît pas ! Je prétends que de pareilles techniques n'ont aucune nécessité et constituent de mortels dangers.

On dit que les grands hommes perdent souvent à être vus en robe de chambre. Quelques-uns y gagnent et valent mieux alors qu'en leur tenue pompeuse. J'aime mieux, aujourd'hui, les sanguines, les fusains de Smits. Il n'a pensé, en ces études, qu'à être sincère, c'est *lui*, et ce n'est pas peu dire.

Peut-on penser sans colère que chacune de ses toiles actuelles est abimée sciemment, par un vouloir concerté ; chacune aurait pu être une œuvre aussi belle que *le père du condamné, le symbole, le Christ et l'enfant à la canne* ; il en a décidé autrement pour être moderne ; il y a donc sous chacune de ses toiles d'aujourd'hui un grand artiste masqué, travesti ; ah ! cette exécrable mode ! cette faiblesse des forts et des puissants ; c'est à lui sauter à la gorge, à Jakob Smits, à lui arracher la peau pour le forcer du moins à se montrer nu.

Retrouvera-t-il ce courage ?

RAY NYST.

## BIBLIOGRAPHIE

### Chez Fasquelle.

GUSTAVE FLAUBERT : *Premières Œuvres* (un vol. in-18 à fr. 3.50). — C'est le tome premier d'une édition complète dont il serait vain de démontrer l'intérêt. Nous trouvons ici les pages — feuillet d'écolier souvent — écrites avant 1838. Il y aura huit volumes de ces œuvres de jeunesse où souvent se trouve le germe des chefs d'œuvre de l'âge mûr du Maître.

### Chez Ollendorff.

BINET VALMER ; *L'Homme dépouillé* (un vol. in-18 à fr. 3.50). — Et M. Binet Valmer va son petit — oserai-je dire : son grand bonhomme de chemin ; Tous les ans un roman, supérieur au précédent, dans sa conception, dans sa construction, dans l'exposé des idées philosophiques qu'il développe et l'on sait la haute valeur du dernier paru, de cette *Créature* qui laisse si loin derrière elle les élucubrations des psychologues à la manie et des fendeurs de cheveux en quatre, ineffables ornements de la littérature contemporaine. Et M. Binet Valmer trouve encore le moyen et le temps d'écrire, pour un grand quotidien, des nouvelles hebdomadaires dont chacune contient le thème d'un beau roman. C'est la production de cette année que voici réunie sous le titre ci-dessus indiqué.

JEAN-JACQUES BERNARD : *L'Épicier*. Pas exactement crétin, mais d'une stupidité insoucieuse des bornes permises, Leselme, *l'Épicier*, vend aux castebrudolphieus (habitants de Châteauroux) de la ficelle, de l'essence et de la confiture. Il n'a jamais été heureux Leselme, toujours il a souffert des succès de son camarade d'enfance, Gaspard ; Gaspard, boucher achalandé, maire de la ville, député, futur ministre a la funeste manie de venir en aide à Leselme : il l'a marié, l'a sauvé de la faillite et lorsqu'exaspéré, *l'Épicier* tente de le tuer, il le fait encore acquitter. Les malheurs de cet être falot servent de prétexte à une peinture de la vie provinciale, morne et encroûtée. Le récit, écrit à la bonne franquette, est humoristique et sans prétentions à la grande littérature.

### Chez Plon Nourrit.

F. FARJENEL : *A travers la Révolution Chinoise* (un vol. in-18 ill. à fr. 4.00). — Le public français sait peu de chose sur la révolution qui a tiré la Chine de sa léthargie. Un témoin de cette révolution et qui en a suivi les phases à travers toute la Chine, vient de combler cette lacune. Sa connaissance de la langue chinoise, ses relations dans tous les partis, lui ont permis de décrire d'une façon vivante les péripéties de la fondation de la République, les menées dictatoriales, les orages des assemblées, les luttes et les combats des partis, ainsi que la si curieuse évolution des mœurs.

A. CLAVEAU : *Souvenirs Politiques et Parlementaires d'un témoin* (un vol. in-8 à fr. 7.50). — Le premier volume des Souvenirs de M. Anatole Claveau, s'arrêtait à la guerre de 1870. Le second volume, a trait aux orageux débuts de la troisième République, à la période endeuillée que l'auteur appelle le *Principat* de M. Thiers et qui va du 8 février 1871 au coup de théâtre du 24 mai 1873. C'est ainsi, tout un monde, presque oublié, qui s'évoque, dans le récit de la liquidation des défaites inexpiables, du débat poignant sur la rançon allemande, de la confusion inexprimable des partis, des horreurs de la Commune, vues de Versailles, du duel émouvant entre la minorité républicaine et la majorité conservatrice, du rôle exact de Thiers et de celui de Gambetta.

### Chez E. Flammarion.

PIERRE VILLEY ; *Le Monde des Aveugles* (un vol. in-18 à fr. 3.50). — Cet essai de Psychologie est écrit par un agrégé de l'Université qui, aveugle lui-même, a pu étudier par expérience personnelle et sur ses compagnons d'infortune ce qu'est en somme l'âme de ces infirmes. Le livre est émouvant, étonnamment instructif et, grâce à l'autorité de celui qui eut le courage de l'écrire, appelé à un retentissement aux fructueuses conséquences.

### Chez Bernard Grasset.

RAYMOND HESSE : *Jules, Totor et Gustave* (une brochure in-18 à fr. 0.50). — Illustrée

## BIBLIOGRAPHIE

par Poulbot, préfacée par M<sup>e</sup> Henri Robert, la plaquette de M<sup>e</sup> Raymond Hesse n'a aucune prétention littéraire et c'est pour cela sans doute que les brèves scènes dont elle est composée causent, à la lecture, une impression aussi vive. Consacrée à *l'Enfance coupable*, un des problèmes les plus angoissants de notre époque, elle se borne à indiquer, en quelques traits, frustes mais qui portent, les raisons de la progression vraiment effrayante de la criminalité infantile, en mentionnant la demi-douzaine d'*Œuvres* qui se sont donné pour tâche d'enrayer le mal. Réussiront-elles à diminuer le nombre des traînées et des apaches? Ça, c'est une autre affaire!

G. ROZET : *Les Fêtes du Muscle* (un vol. in-18 à fr. 3.50). — Voici les premières « Chroniques » de l'athlétisme dans la vieille acception du mot. Recueillies sur les théâtres mêmes et jusque dans les coulisses du sport, elles ont trouvé auprès d'un public de lettrés et d'intellectuels, l'accueil réservé aux nouvelles formes de la beauté. Le livre qui les réunit marque la véritable entrée du sport dans la litté-

PIERRE BILLAUME ET PIERRE HÉGINE : *Voyage aux Iles Atlantides* (un vol. in-18 à fr. 3.50). — Contrairement à la croyance courante, lorsqu'après la catastrophe rapportée par Platon, l'Atlantique se fut abîmée dans les flots, quelques sommets émergèrent qui forment, aujourd'hui, un archipel totalement inconnu des navigateurs. Les auteurs de ce *Voyage* y ont dépêché leur héros, lequel y a trouvé un peuple essentiellement grec, de race et de langage, mais dont l'organisation politique et les mœurs ressemblent à s'y méprendre à celles de la France. Alors, vous comprenez, tout le livre est une satire, pas trop mal venue et parfois mordante, de la vie publique chez nos voisins du midi.

A. BOUSSAC DE SAINT-MARC : *Une Tempête dans un Verre d'eau* (un vol. in-18° à fr. 3.50). — Il y a des choses gentilles et parfois gracieuses dans cette douzaine de nouvelles, que, modeste, comme on ne l'est pas toujours dans le midi, l'auteur nous déclare être son péché de jeunesse. Péché véniel d'ailleurs qui ne fera pas se voiler la face du Seigneur et dont il obtiendra

aisément pardon, à condition de ne pas récidiver, direz-vous. Non pas. Soyons plus indulgents et mettons : à condition de faire mieux et il fera mieux la prochaine fois qu'il chantera sa Gascogne natale et la lumineuse Provence, sa patrie d'adoption.

G. BASSET D'AURIAC : *Les Deux Amours* (un vol. in-18 à fr. 3.50). — Le poète a deux amours dans le cœur : la Bretagne et la Campanie que baigne un golfe aux eaux changeantes et qu'enchanter le souvenir de Virgile. Il célèbre ses deux dévotions en des vers d'un lyrisme séduisant, d'une facture harmonieuse et toujours élégante.

### Chez E. Sansot et C<sup>o</sup>.

JANN KARMOR : *Notre Berceau* (un vol. in-18° à fr. 3.50). — Au risque d'indisposer contre lui les terribles et scrupuleux savants à lunettes, l'auteur s'obstine à conserver aux peuples actuellement européens, l'épithète, si usitée naguère, de Caucasiq. C'est dans le Caucase qu'il continue de situer *Notre Berceau*. Moi, je veux bien et suis d'autant plus enclin à donner raison à M. Jann Karmor que j'ai lu ses impressions de voyage en Caucasic et ses notes historiques sur la région, avec l'intérêt le plus vif, parce qu'elles abondent en scènes vécues alertement contées et en descriptions bien venues.

ROBERT RANDAU : *L'Aventure sur le Niger* (un vol. in-18 à fr. 3.50). — Dans une série d'ouvrages, dont il fut rendu compte ici au fur et à mesure de leur publication, et intitulés tantôt *Romans de la grande Brousse*, tantôt *Romans de la Patrie algérienne* qui se raccordent entre eux par les liens d'une action commune, M. Robert Randau s'est attaché, dit-il, à décrire l'existence intellectuelle et sentimentale d'hommes de vie intense, entendez les fonctionnaires, militaires et colons qui travaillent à faire là-bas une plus grande France et sont arrivés à se créer en Afrique une seconde patrie. *L'Aventure sur le Niger*, le dernier venu de la collection, est un nouveau poème plein de couleur et de truculence à la gloire des pionniers de l'expansion française.

LOTUS PÉRALTÉ : *Les premières phases d'un mouvement de l'Esprit* (un vol. in-18°

à fr. 2.00). — Le Matérialisme qui n'a jamais pu satisfaire que les primaires incapables d'aller au delà de ses conceptions simplistes, perd du terrain de jour en jour au profit du spiritualisme. Evolution curieuse que cette rébellion de l'esprit contre une doctrine quasi officielle, parce que si favorable aux politiciens. Dans ces cent pages, l'auteur nous montre les origines de ce mouvement, sa marche progressive, ainsi que les recherches sur la mystique, l'occulte et le psychisme qui peut-être mèneront un jour le monde à la Vérité.

CHARLES RÉGISMANSET : *Les Lauriers salis* (un vol. in-18° à fr. 3.50). — Voici comment M. Charles Régismanset entrevoit l'avenir, celui de la France s'entend : Une guerre entre son pays et l'Allemagne deviendra sous peu indispensable. L'arrogance du Kaiser montant de ton, il cherchera, dans le conflit, une diversion. Les bandes teutonnes passeront la frontière, mais le patriotisme français les arrêtera. Quelques batailles gigantesques laisseront la victoire indécise et l'Europe effrayée fera conclure un armistice, puis une paix définitive. Alors entreront en scène socialistes, syndicalistes et autres pêcheurs ou eau trouble qui déchaîneront la guerre civile. Cela n'est peut-être pas si mal imaginé et cela sert, en outre de thème à un beau roman.

**Chez P. V. Stock.**

ABEL FAURE : *Justin Pinard* (un vol. in-18° à fr. 3.50). — M. Abel Faure n'aime pas l'Université : Ses professeurs, des automate imbéciles qu'il apparente à Diafoirus et à Brid'oison, lui apparaissent comme des fonctionnaires routiniers, débitant des paroles couvennes, en échange d'un salaire déterminé ? Son *Justin Pinard*, élève studieux, sans imagination et sans personnalité, finit professeur en Sorbonne et doyen de la Faculté des Lettres. Les maîtres de l'Université sont des ânes, c'est entendu, mais où est le remède ? A son fort en thème, l'auteur oppose Jean Fabert, un vrai poète, qui meurt de faim pour avoir manqué, dans sa vie, de décision et de volonté. Alors quoi ?

**Chez Georges Crés.**

RAYMOND LAURAINÉ : *La Communion des Vivants* (un vol. in-18° à fr. 3.50). — Après un prêtre catholique et avant un pasteur protestant, Jacques Thurier, libre penseur, a parlé dans un meeting de relèvement moral. Peu après, il se trouve aux prises avec de graves difficultés ; Il aime une jeune personne croyante et pratiquante dont ses parents ne veulent point pour bru, parce qu'elle est fille d'un criminel. Doit-il passer outre ou doit-il sacrifier son amour ? Il va prendre conseil auprès du prêtre et, de cet entretien, il sort décidé à épouser et à moitié converti ; sa fiancée fait le reste.

P. DE ROSAZ : *A la dérive* (un vol. in-18 à fr. 3.50). — Le destin de plus d'un homme flotte, à la dérive, comme une épave. Ainsi la pensée et l'observation du poète se firent pour un moment ici ou là et lui suggèrent d'écrire des poèmes évoquant ce qu'il a vu ou éprouvé au hasard de sa fantaisie.

ED. GUERBER : *L'Art Héroïque* (un vol. in-18 à fr. 3.50). — C'est un long poème écrit « moins pour célébrer Vénus que Minerve » et par lequel l'auteur entend sacrifier à un lyrisme nouveau qu'il appelle celui de l'Intelligence et de la Volonté, par opposition à celui de la passion et du sentiment.

L'œuvre est dédiée à... Charles IX, roi de France, artisan de la paix dans un royaume en ruine.

**Chez Garnier frères.**

EMILE BAYARD : *Le Style Louis XIII* (un vol. in-18 ill. à fr. 3.50). — Dans ce coquet volume comme dans les autres de la même collection, artistes, amateurs, collectionneurs, antiquaires, écoliers, gens du monde trouveront la plus attrayante des initiations. Une langue élégante et précise, un caractère pratique et documentaire en font le guide rêvé du délicieux, mais parfois décevant paradis des merveilles de l'Art.

PAUL ANDRÉ.

## MEMENTO

❖ **AUX AMIS DE LA LITTÉRATURE.** — C'est M. Edmond De Bruyn qui a clôturé la série de conférences de cet hiver. Il a parlé du Prince de Ligne dont le prochain centenaire que l'on célébrera en grande solennité à Belœil met la curieuse et séduisante personnalité à l'ordre du jour.

Le lettré averti, l'artiste original et délicat, le parleur élégant et précis qu'est M. De Bruyn a évoqué de façon piquante et hautement intéressante à la fois le premier et illustre écrivain « belge » d'expression française.

❖ **À LA MAISON DU LIVRE.** — M. Louis Titz, Professeur d'esthétique des Arts décoratifs à l'Académie royale des Beaux-Arts, fera le mercredi 4 mars 1914, à 8 h. 1/2 du soir, une conférence sur « L'Héraldique dans la Décoration du Livre moderne ».

Mme Grandjean-Springael fera, le vendredi 20 février 1914, à 8 h. 1/2 du soir, une conférence sur « Quelques Idées sur la Littérature enfantine ».

❖ **LA SOCIÉTÉ NOUVELLE,** fait, auprès des écrivains et gens de théâtre une enquête sur « Le Théâtre belge ».

❖ **THÉÂTRE DE L'ALHAMBRA.** — Depuis le 13 janvier, la troupe de l'Alhambra joue tous les soirs et le dimanche en matinée, avec le succès le plus joyeux, une opérette nouvelle de M. Eysler, un des compositeurs les plus fêtés pour le moment en pays germaniques.

*Le Joyeux Mari* fera à Bruxelles une longue et brillante carrière.

Location : tél. A. 9625.

### LES CONCERTS

❖ **4<sup>e</sup> CONCERT POPULAIRE.** — M. Vincent d'Indy le dirigea. La musique française de ses disciples ou collaborateurs en composa le programme : Fauré, Debussy, Duparc, de Bréville.

Rien de trop déroutant pourtant. Les œuvres choisies n'avaient rien de révolutionnaire ni d'exagérément abscons.

Les mélodies (Duparc, de Bréville) ont été chantées délicieusement par Mlle Vorska que nous aurons dit-on, l'occasion d'entendre à la Monnaie lors de la prochaine reprise de *l'Étranger*.

Au piano Mlle Aussenac mit en admirable valeur une *Ballade* de G. Fauré. Le triptyque du *Jour d'été à la Montagne* de M. d'Indy est une de ces symphonies descriptives dans la composition de laquelle un auteur peut montrer toutes les ressources de sa science de l'orchestre, de la valeur des timbres, du sens des rythmes et de l'harmonie.

❖ **SOCIÉTÉ PHILHARMONIQUE.** — Le célèbre Pablo Casals toujours tant fêté à Bruxelles est venu cueillir une fois encore les plus brillants lauriers. Très bien secondé par M. G. Lauwereyns il a exécuté avec cette perfection de virtuosité et d'expression qui le caractérise un copieux programme aussi varié qu'intéressant.

❖ **RÉCITAL CLOSSON.** — Choix de morceaux tendant à mettre en valeur une vélocité et une souplesse extraordinaires des dix doigts de cet habile pianiste : *Sonate appassionata*, *Staccato* de Rubinstein, *Mephisto-Valse* de Liszt, *10<sup>e</sup> Rapsodie*, etc.

❖ **SÉANCE DE SONATES GODENNE-SZIGETI.** — Beaucoup de goût et d'homogénéité dans l'interprétation de deux sonates de Brahms, une autre de Pierné, assez anodine, une pittoresque *Suite* de Goldmark. Le style très pur de M. Szigeti a fait beaucoup d'impression.

❖ **LIEDER ABEND FRIEDA LAUTMANN.** — Sachant qu'elle excelle plutôt à rendre avec un sentiment très compréhensif la pensée la plus nuancée des auteurs qu'à faire étalage d'une voix éclatante et très étendue, Mlle Lautmann avait composé un judicieux programme : Beethoven, Brahms, Schubert, Schumann et, allemand encore mais moderne, Max Regér qui ne fut pas le moins goûté.

❖ **CONCERT MARIÉ DE L'ISLE.** — DAVID BLITZ. — Mlle Marié de l'Isle — une inoubliable Carmen — fut longtemps une étoile de l'Opéra Comique. Elle a gardé l'habitude de la virtuosité, de l'expressive interprétation qu'exige le théâtre, et cela même dans des airs classiques qui, ma foi, se sont très bien accommodés de cette intensité pourtant ennemie du vrai style.

M. Blitz est surtout un pianiste au mécanisme jamais en défaut.

JEAN NEUVILLES.

# CAISSE CENTRALE

de Change et Fonds Publics (Société Anonyme)

Directeur : **René POELAERT**

Agent de Change

**Bruxelles**

Place de la Liberté, 5

Administration : Téléph. A. 746

Rédaction : » A. 6868

---

---

## INFORMATIONS

---

### Dans le monde de l'Industrie et de la Finance

❖ A la C<sup>ie</sup> *Colonial Rubber* M. Albert Verbessens a été nommé administrateur et M. Robert de Schampelaere fils, commissaire, pour remplacer des titulaires décédés ou démissionnaires.

❖ Dans sa réunion du 29 janvier, la chambre de commerce néerlandaise de Bruxelles a composé son bureau pour 1914 comme suit :

Président, M. G.-N. de Stoppelaar; vice-président, M. G.-S. Kaufmann; secrétaire, M. Arthur-R. van Vloten; trésorier, M. J.-A. Gompertz; commissaires, MM. Jhr J.-M. de Bosch-Kemper, C.-W. Jacob, H. van Wyk, F. de Bruyn, G van Wickevoort, Crommelin.

❖ La *Société d'études sino-belge* a tenu son assemblée générale annuelle, sous la présidence de M. Résimont, vice-président, remplaçant M. Warocqué en voyage aux Indes.

Après une allocution très écoutée de M. Régimont, M. le conseiller de légation Tchang-Tsou-Soueng, chargé d'affaires de Chine à Bruxelles, a pris la parole pour rendre hommage à l'admirable esprit qui anime tous les membres de la Société d'études sino-belge, tant au point de vue des relations économiques que de l'amitié réciproque qui unit les deux nations.

Il a affirmé toute la sympathie qu'il éprouve pour la Belgique et a souhaité à la société le plus bel avenir.

Le commandant Pontus, secrétaire-général, présenta ensuite le rapport annuel sur l'activité et les travaux de la Société d'études sino-belge, pendant l'exercice écoulé.

Il a signalé le grand développement qu'allaient prendre le commerce et l'industrie dans la République Chinoise, et l'intérêt qu'il y aurait pour les industriels belges à s'entendre, pour constituer en Chine, une agence unique qui aurait en Belgique un comptoir central afin de réduire au minimum les frais généraux.

Le commandant Pontus rappelle l'œuvre des Belges en Chine, leur participation dans les emprunts et dans la construction des chemins de fer; il souligne la création de la Sté Ame de la Concession belge de Tientsin.

Enfin, il donne une idée d'ensemble d'un projet de fédération groupant en un seul faisceau les nombreuses sociétés ayant pour but l'expansion de la Belgique, et dont il espère la constitution avant la fin de l'année.

Ce brillant rapport, qui donne une idée précise de la situation actuelle des intérêts belges en Chine a été longuement applaudi par la nombreuse assemblée.

❖ L'Association des ingénieurs sortis des écoles spéciales annexées à l'Université de Gand a tenu son assemblée générale au cours de laquelle le président, M. D. Bouckaert, a annoncé, aux applaudissements de l'assistance, que M. Menart, ancien vice-président de l'Association et président d'honneur du comité de placement avait déposé un capital de 10.000 fr. pour la création d'une bourse d'études en faveur du cours d'électricité à l'Université de Gand.

Dans son discours statuaire, le président, après avoir comparé les ports d'Anvers et de Rotterdam, a fait l'exposé des projets d'extension de notre grand port national; ce sujet, tout d'actualité, a vivement intéressé les auditeurs.

L'assemblée a nommé ensuite membres du comité directeur, MM. Clément, De Cavel, de la Paulle, Grade, Keelhoff, Merten, Mouzin, Schoentjes, Van Noorbeeck, Verhoeven et Zone.

❖ Le chevalier Edmond Carton de Wiart, directeur à la Société Générale de Belgique, a donné en la salle Patria une conférence sur un sujet fort actuel et très intéressant: « Comment empruntent les Etats modernes ». Il a étudié d'abord les circonstances qui autorisent un Etat à recourir à l'emprunt; puis il a examiné les différentes espèces d'em-

prunt, les modalités qui s'y rattachent, les divers systèmes d'émission, et a terminé par un exposé de la théorie de l'amortissement et des opérations de conversion.

Cette conférence, rendue vivante par de nombreux exemples tirés de l'histoire financière contemporaine, a paru, malgré l'aridité de la matière, intéresser le public nombreux qui y assistait et qui a fait au conférencier un accueil enthousiaste.

---

## ÉCHOS FINANCIERS

### **Change Italien.**

L'Italie vient de s'affranchir totalement du change sur Paris; sur les traites de Belgique elle gagne 25 cent., et seul le cours sur la place de Londres est en hausse, en raison du prix du charbon.

En 1913, les importations se sont élevées à 3.628.270.589 lire, accusant une diminution de 63.651.727 lire sur 1912. Les exportations se sont élevées à 2.503.913.622 lire, accusant une augmentation de 106 millions 986,330 lire sur celles de 1912. L'ensemble de la balance commerciale s'est amélioré de 170 millions de lire par rapport à celle de 1912.

### **Le règlement de la Bourse de Bruxelles.**

Les sections du contentieux et des finances du conseil communal ont adopté le nouveau projet de règlement de la Bourse. Il sera discuté en seconde lecture avant d'être soumis au conseil communal.

### **Commission de la Bourse d'Anvers.**

Dans sa séance du 26 janvier 1913, la Commission de la Bourse a composé son bureau comme suit : Président, M. Léon Keusters; vice-présidents, MM. Michiels-Beels et Joseph Beeckmans; trésorier, M. Edgar Selens, secrétaire, M. Louis Van Glabbeek.

### **Obligations 5 p.c. Or Uruguay 1914.**

Nous attirons l'attention de nos lecteurs sur ces titres émis à 91 %, en coupures de 20 ou de 100 £, amortissables en 37 ans au pair et faisant partie de l'émission de £ 1.000.000 créée en vertu de la loi du 24 décembre 1913.

L'emprunt jouit, outre la garantie générale de la République actuellement en pleine prospérité, d'un gage spécial consistant dans le surplus des 45 % des revenus des douanes après qu'il a été pourvu à la somme annuellement nécessaire au service de la Dette consolidée de 1891 et au paiement des garanties de chemin de fer. Ce surplus disponible pour 1913, ressort à £ 690.000, alors que la somme nécessaire au service de l'emprunt en question n'atteint que £ 120.000. L'admission des titres à la côte de Bruxelles, d'Anvers et de Londres sera d'ailleurs demandée à bref délai.

### **Banque Nationale.**

La Banque Nationale de Belgique vient officiellement d'abaisser son taux d'escompte de 1/2 p. c. Celui-ci est donc maintenant fixé à 4 1/2 p. c. pour les traites acceptées et les warrants et à 5 p. c. pour les traites non acceptées et les promesses. Notre pre-



mier établissement bancaire aura donc maintenu son taux d'es-compte à 5 p. c. pendant une période de plus de quinze mois. Il faut remonter à 1908-1909 pour relever le maintien d'un même taux pendant un aussi long espace de temps : le taux officiel est resté, en effet, établi à 3 p. c. du 13 juillet 1908 au 11 octobre 1909.

#### **Banque d'Anvers**

Les actionnaires se réuniront en assemblée le 23 février prochain.

Les résultats de l'exercice écoulé sont en augmentation sensible; il a été réalisé un bénéfice net de f. 4.652.955.55, contre f. 4.248.121.84 en 1912.

Comme l'an dernier, le dividende de l'action a été fixé à 15 p. c. ou 75 francs, à servir aux 50.000 actions. Toutefois lors de la répartition précédente, ce dividende a été accordé à 40.000 actions anciennes et « prorata temporis » par 7 1/2 p. c. ou fr. 37.50 à 10.000 actions nouvelles créées jouissance 1<sup>er</sup> juillet 1912.

En tenant compte de la réserve légale, de la dotation provenant des bénéfices de 1913 et des réserves extraordinaire, statuaire et immobilière, les réserves totales atteindront fr. 20.024.678.84, au lieu de fr. 19.174.403.38 précédemment.

#### **Société Anonyme Mutuelle Mobilière et Immobilière.**

Sous ce nom a été constituée le 16 janv. 1914, par devant M. Adhémar Morren une Compagnie au capital de 5.000.000 de francs représenté par 500 actions de 10.000 francs souscrit par MM. Ernest, Armand et Edmond Solvay et consorts, M. Ernest Solvay et Madame Veuve Alfred Solvay apparaissant être les principaux souscripteurs.

L'objet de la Société est universel.

Ses administrateurs sont MM. Edmond Solvay, Louis Solvay, Georges Querton, Delwart, Emmanuel Janssen (de la Hulpe) et Maurice Hulin (de Rebecq).

#### **Nos locomotives.**

M. Degraux, administrateur de la Traction et du Matériel des chemins de fer de l'Etat belge, met à l'étude une nouvelle locomotive à quatre essieux couplés et bissel à l'avant, à quatre cylindres Compound et à surchauffe.

Cette locomotive aura pour avantage de pouvoir être utilisée à la traction des trains circulant aussi bien sur les lignes à faible rampe que sur celles du Luxembourg.

Sur la ligne du Luxembourg, un moteur du type nouveau pourra remplacer, avec le même poids adhérent, les deux locomotives actuelles.

Le type 82 comporte un poids adhérent de 51.400 kilos, avec un effort de traction de 11.270 kilos.

Le type 36 comporte un poids adhérent de 104.200 kilos, avec un effort de traction de 25.450 kilos.

#### **Les chemins de fer belges.**

Les recettes de nos chemins de fer pour l'exercice 1913 attestent un accroissement notable sur 1912 : 342.047.000 francs, contre 323.959.000 francs, soit en plus, en 1913, 18.188.000 francs.

Ces chiffres se répartissent ainsi : voyageurs 118.781.000 francs, soit une augmentation de 9.955.000 francs; marchandises 228.316.000 francs, soit en plus 3.133.000 francs.

On annonce pour le mois prochain, une adjudication de matériel roulant :

584 wagons à charbons de 20 tonnes, caisse en tôle, avec quatre portes et guérite;

15 wagons à marchandises;

20 trucks fermés ;

52 wagons fermés de 15 tonnes, avec quatre portes et frein à main ;

26 wagons de 15 tonnes, avec deux portes et frein à vis ;

23 wagons plats de 20 tonnes.

32 wagons de 15 tonnes;

#### **Chemin de fer en Espagne.**

La *Gaceta de Subastas*, de Madrid, informe qu'un groupe d'ingénieurs espagnols procède actuellement à l'examen de la voie ferrée Liedenis Banos de Tievénos Saca, sur laquelle on se propose de construire un embranchement allant de Paniploma à Sanguesa, par prolongement de la voie d'Irati.

#### **Les chemins de fer Grecs.**

L'ambassade grecque à Paris annonce la conclusion d'un accord entre M. Venizelos et la Société de Construction des Batignolles, qui s'est engagée à construire et à mettre en exploitation dans les 18 mois, un tronçon de chemin de fer à voie normale de 95 kilomètres, qui reliera la ligne Pirée-Athènes-Larissa au système des Chemins de fer Orientaux.

La nouvelle ligne a une très grande importance pour la Grèce et pour tout le trafic international.

Elle mettra Paris à une distance de 60 heures d'Athènes.

#### **Chemin de fer du Congo.**

A l'assemblée ordinaire du 21 janvier, il a été question de la reprise éventuelle de la ligne par l'Etat, dont la société n'a reçu aucune modification, même à titre officieux. A part les installations de la gare de Matadi et les piers qui sont à achever, le conseil ne prévoit aucun grand travail pour l'exercice en cours. Il attend toujours la décision du gouvernement au sujet de la transformation de la ligne. Dès le commencement de mars, une dizaine de locomotives actionnées au pétrole seront en service, et ce chiffre sera porté à une quarantaine, deux ou trois mois après. Par suite de la réduction du taux de 12 p. c. pour le transport du caoutchouc, le conseil s'attendait à voir choir les recettes du premier semestre de 1913-1914, de 700.000 francs environ; la diminution n'ayant été que de 200.000 francs, est un indice du développement du trafic.

#### **Chemin de fer du Mayumbé.**

Quelques détails au sujet de ce chemin de fer, dont l'Etat belge a décidé la reprise :

La Société des chemins de fer vicinaux du Mayumbé a construit une ligne reliant Boma à Lukula, au kilomètre 80. Cette ligne fut exploitée par la Société jusqu'en 1907. Mais à cette époque la compagnie demanda à l'Etat indépendant de reprendre l'exploitation. L'Etat y consentit en juin 1907, en y mettant cette condition que l'exploitation se ferait aux risques et périls de la société.

Jusqu'en 1907, cette exploitation s'est fait à perte. Depuis lors il y eut un excédent des recettes sur les dépenses, mais l'exagération des tarifs de transport établis par la compagnie faisait obstacle au développement économique de toute cette région. Et cela est si vrai que le portage continuait à exister dans cette partie du district.

En 1910, l'Etat décida de prolonger la ligne de 56 kilomètres vers Tshela. Cette ligne devait desservir notamment l'Urselia et les plantations de cacao établies dans ces parages. L'Etat ayant appliqué pour ce nouveau tronçon un tarif très bas, il en résulta cette situation anormale que sur la première partie de la ligne les prix étaient fort coûteux, tandis qu'ils devenaient très favorables sur la seconde.

C'est alors que l'Etat, n'ayant pu décider la Compagnie à réduire ses prix, négocia le rachat. La convention dont la Chambre est saisie a pour but de réaliser cette reprise.

Si la clause de rachat prévue dans le cahier des charges avait dû être appliquée, la compagnie aurait dû recevoir un peu plus de 9 millions. Les conditions de la reprise sont beaucoup plus avantageuses. On s'est mis d'accord pour le payement par l'Etat de 84 annuités forfaitaires de 90.000 francs, mais il est entendu que le gouvernement pourra se libérer dès à présent moyennant le payement d'une somme de 2.750.000 francs.

#### **Compagnie Générale Française de Tramways.**

Nous avons fait connaître la plus-value des recettes pour 1913. Les dépenses n'ayant pas progressé dans la même proportion, le coefficient d'exploitation s'est amélioré de 64 à 62 %.

Les résultats permettront de porter une somme de 950.000 francs à la réserve pour renouvellements, grosses réparations et accidents, de maintenir à 50.000 fr. l'allocation à la provision pour reconstitution du capital, et de porter à 23 fr.75 le dividende de l'exercice 1913, contre 27 fr. 50 pour les deux exercices précédents.

#### **Tramways de Salonique.**

Le réseau des tramways, qui a actuellement une longueur de 9 kilomètres, va s'augmenter de 13 kilomètres nouveaux, dont la construction a été autorisée par un iradé impérial du 6 février 1912.

Les lignes des tramways, sillonnent, dès à présent, les grandes artères de la ville et assurent le rapide développement de plusieurs d'entre elles. L'intensité du trafic s'accroît très vite.

Les progrès de l'exploitation de l'éclairage électrique ne sont pas moins rapides. Le nombre de lampes raccordées, calculées à l'équivalence de 16 bougies, était au 31 décembre 1912 de 27.297 contre 22.240 en 1911, et le nombre de kilowatts vendus pour l'éclairage et la force motrice s'est évalué en 1912 à 271.834.5 contre 217.679 en 1911.

#### **Construction de Matériel Russe.**

Il paraît que le gouvernement russe aurait avisé tous les constructeurs de matériel roulant de l'opportunité qui s'indiquait pour eux d'accroître dans la plus large mesure la capacité de production de leurs usines, étant donnés les besoins énormes auxquels ils allaient se trouver devoir faire face, à bref délai.

### **Métallurgiques du Hainaut.**

Cette société poursuit méthodiquement les travaux de perfectionnement des installations dans ses usines. On cite, entre autres améliorations récemment achevées, l'emploi depuis le 25 décembre de ponts-roulants à l'arrière des trains, l'installation d'une puissante machine soufflante de hauts fourneaux le 4 janvier, et diverses modifications aux fours à coke terminées le 10 janvier et effectuées pour l'utilisation des gaz sous les chaudières.

L'économie à résulter de ces perfectionnements est estimée à plus de 200.000 francs annuellement.

### **Marine marchande.**

En 1913, l'Angleterre a mis à flot 698 navires (de plus de 100 tonnes) jaugeant 1.932.153 tonnes; l'Allemagne, 162 navires = 465.226 tonnes; la France, 89 navires = 176.095 tonnes; la Hollande, 95 navires = 104.296 tonnes; la Norvège, 74 navires = 50.637 tonnes; l'Italie, 38 navires = 50.356 tonnes; le Danemark, 31 navires = 40.932 tonnes; les Etats-Unis, 205 navires = 276.443 tonnes; le Japon, 152 navires = 64.664 tonnes.

---

## **BIBLIOGRAPHIE**

Il sera rendu compte de tout ouvrage dont un exemplaire sera envoyé à la Rédaction, 80, avenue de l'Hippodrome, à Bruxelles.

LE RECUEIL FINANCIER. — *Annuaire des valeurs cotées à la Bourse de Bruxelles*. 21<sup>e</sup> année, 1914. — Bruxelles, Etablissements Emile Bruylant, éditeurs. Un vol. gr. in-4<sup>o</sup> de 1.800 pages, reliure pleine toile. — Prix; 20 francs.

M. V. D. M.

---

### **République de l'Uruguay**

## **Emission de £ 1.000.000 d'obligations 5 p. c. or** **(en coupures de £ 100 et £ 20)**

Faisant partie de l'Emprunt Or de £ 2.000.000 de 1914, autorisé par la loi du 24 décembre 1913.

**Prix d'émission : 91 p. c. soit fr. 461.25**  
**par obligation de £ 20**

Payables : à la souscription 10 p. c. soit au change de fr. 25.35 : fr. 50.70 par coupure de £ 20 ; à la répartition, le 12 février 15 p. c., soit au change de fr. 25.35 : fr. 76.05 par coupure de £ 20 ; le 5 mars 33 p. c., soit au change de fr. 25.35 : fr. 167.30 par coupure de £ 20 ; le 31 mars 33 p. c., soit au change de fr. 25.35 ; fr. 167.30 par coupure de £ 20. Total 91 p. c. = fr. 461.35.

Le paiement intégral pourra être effectué à la répartition, sous déduction d'une escompte au taux de 3 p. c. l'an; les versements de

répartition et de libération s'élèveront alors au total de fr. 409.70.  
Des certificats au porteur provisoires seront remis à la répartition.

Les certificats provisoires entièrement libérés seront échangés à leur tour, en Belgique, après le 1<sup>er</sup> avril 1914, contre des titres définitifs, munis du timbre belge et de coupons de sh. 10 ou de £ 2.10 respectivement, dont le premier sera à l'échéance du 1<sup>er</sup> janvier 1915. Il sera délivré, en même temps, un coupon de 6 sh. 5 d ou £ 1/12 respectivement échéant le 1<sup>er</sup> juillet 1914, représentant les intérêts à 5 p. c. l'an sur les versements échelonnés à partir du 12 février 1914.

**La souscription sera ouverte du 2 au 5 février 1914, de 9 à 3 h.**

**A LONDRES :**

Chez *MM. Glyn, Mills, Currie et Co*, 67, Lombardstreet, E. C.

**A BRUXELLES :**

A la *Banque d'Outremer*, 48, rue de Namur.

**A ANVERS :**

A la *Banque Anversoise*, rempart Ste-Catherine, 67.

A la *Banque de Commerce*, 9, Longue rue de l'Hôpital.

Des bulletins de souscription sont à la disposition du public aux guichets des banques émettrices.

Les souscriptions seront soumises, s'il y a lieu, à répartition sans fraction.

Les versements de libération qui ne seraient pas effectués aux époques fixées seront passibles d'un intérêt de retard au taux de 6 p. c. l'an.

L'admission des titres aux cotes officielles des Bourses de Bruxelles et d'Anvers sera demandée.

L'admission à la cote de la Bourse de Londres sera demandée immédiatement pour les titres souscrits en Angleterre. Elle y sera demandée dans le plus bref délai possible pour la totalité des titres.

**Cet emprunt est divisé en coupures de £ 100 et de £ 20**

**Les obligations sont productives d'un intérêt de 5 p. c.**

payables semestriellement les 1<sup>er</sup> janvier et 1<sup>er</sup> juillet.

L'emprunt est amortissable en 37 ans, au pair, par tirages au sort annuels au moyen d'un fonds d'amortissement cumulatif de 1 p. c., qui fonctionnera à partir du 1<sup>er</sup> janvier 1915.

Cet amortissement pourra également s'effectuer par rachat de titres au-dessous du pair et au pair.

De plus, le gouvernement se réserve le droit de rembourser à toute époque, sous préavis de six mois, au pair, plus intérêts courus, tout ou partie de l'emprunt.

Les coupons seront payables aux guichets des banques émettrices.

L'emprunt est exempt à tout jamais de tous impôts présents ou futurs de la République de l'Uruguay.

# ÇA & LA

**BANQUE DE LA MARTINIQUE.** — La Banque de la Martinique mettra en paiement pour le deuxième semestre de 1913, un dividende de 20 fr. net par action contre 30 précédemment.

**CREDIT FONCIER DE L'URUGUA.** — Le bénéfice net de 1913 serait sensiblement égal à celui de 1912. On s'attend donc au maintien du dividende à 12 fr. 50 par action de 250 francs.

**LONDON COUNTY ET WESTMINSTER BANK.** — A l'assemblée générale, le président, en parlant de la succursale établie au cours de l'exercice, à Paris, a exprimé la conviction qu'il en résulterait une notable augmentation des bénéfices.

**BANQUE PRIVEE DE SAINT-PETERSBOURG.** — Il est inexact que cette Banque ait l'intention d'ouvrir une succursale à Paris.

**CHEMIN DE FER DU NORD.** — Le Conseil a nommé administrateur M. Bénard, régent de la Banque de France, en remplacement de M. Charles Vaury, décédé.

**CHEMINS DE FER DE L'EST.** — On assure que cette Compagnie n'augmentera pas son dividende cette année encore. Elle renforcerait ses réserves, et si aucun événement imprévu ne se produit, les actionnaires verraient leur répartition augmentée à partir de l'année prochaine.

**COMPAGNIE DU P.-L.-M.** — Cette Compagnie va mettre en service prochainement de nouvelles locomotives compound destinées à assurer la traction des trains de marchandises à fort tonnage. Ces locomotives, du type « Mikado », dont la longueur, entre tampons est de 23 m. 26, ont quatre essieux accouplés et possèdent à l'avant et à l'arrière un bissel — essieu à pivot, qui leur permet de s'inscrire facilement dans les courbes. Leurs poids en ordre de marche est de 96 tonnes 5. Elles possèdent quatre cylindres et ont une puissance de 2.000 chevaux. Elles sont munies d'un surchauffeur de vapeur, grâce auquel la vapeur est portée à une pression supérieure après son passage dans les cylindres, et peut encore être utilisée. Ces machines pourront remorquer des trains de 1.300 tonnes à des vitesses variant entre 45 et 60 kilomètres à l'heure.

**CHEMIN DE FER NORD-SUD DE PARIS.** — D'après le tableau publié au « Bulletin Municipal officiel de la Ville de Paris », le prélèvement de la Ville de Paris sur les recettes du Chemin de fer Nord-Sud de Paris, en 1913, atteint 564.231 fr. Le total des recettes de la Compagnie, après ce prélèvement, ressort à 9.265.505 fr.

On dit que pour 1913 le dividende sera maintenu à 6 fr. 25.

**CHEMIN DE FER DE MOSCOU-KIEV-VORONEGE.** — Le Conseil des ministres russe a approuvé la convention

## UNION DU CRÉDIT DE BRUXELLES

57, rue Montagne-aux-Herbes-Potagères

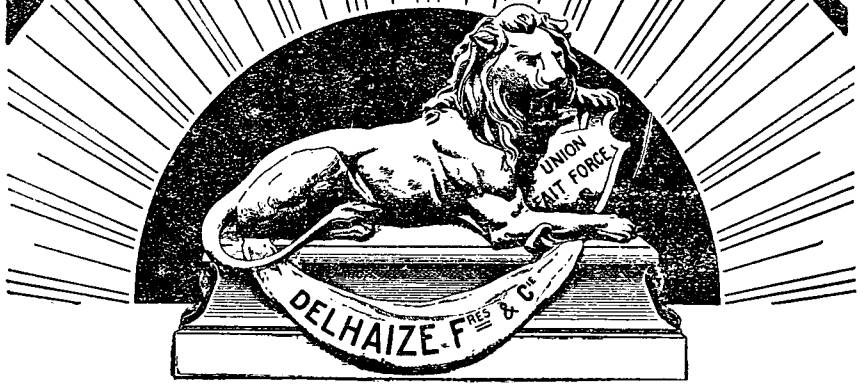
Escompte des traites au taux de la Banque Nationale

Dépôts à vue . . . .	3	p. c.
Dépôts à deux mois . .	3 1/2	p. c.
Dépôts à un an . . . .	4 1/2	p. c.

Location de Coffres-Forts 12 francs par an.

# DELHAIZE FRÈRES & C<sup>e</sup>

## LE LION



SUCCURSALES PARTOUT EN BELGIQUE

*Administration, Magasin central et Fabriques*  
RUE OSSEGHEM, BRUXELLES-OUEST

LES PLUS HAUTES RÉCOMPENSES AUX EXPOSITIONS

### MODES

## Maison Paul Lefizelier

### Bruxelles

142, Rue Royale



Téléphone 117.32

La maison invite sa nombreuse clientèle élégante à venir visiter ses  
nouveaux salons de modes  
où elle pourra admirer chaque jour les dernières créations.

# Banque Internationale de Bruxelles

Société Anonyme, 27, Avenue des Arts

**CAPITAL : 25.000.000 DE FRANCS ENTIÈREMENT VERSÉS**

Opérations de Bourse. — Reports. — Garde de titres.

Administration de portefeuille. — Avances sur titres. — Escompte.

Encaissement d'effets de commerce.

Encasement de coupons. — Monnaies étrangères. — Chèques  
et lettres de crédit sur tous pays. — Compte de dépôts franco de commission.

Comptes. Joints.

Comptes courants. — Service financier de sociétés.

Comptes de Quinzaine.

Location de coffre-forts.

*Pour tous renseignements on est prié de s'adresser au siège social :*

27, avenue des Arts, 27 — Téléphones : A 3870, 3901, 6739, 8056

*où à la succursale*

42-52, rue du Lombard, 42-52 — Téléphone : A 4776

passée avec la Compagnie du Chemin de fer Moscou-Kiew-Voronège suivant laquelle le droit de rachat par l'Etat est ajourné jusqu'à 1930. En compensation, l'Etat participerait aux bénéfices à raison de 80 % du superdividende au lieu de 66 %, taux actuel. La Compagnie s'engage à étendre son réseau par la construction de six lignes nouvelles.

**COMPAGNIE DE CONSTRUCTIONS ET EXPLOITATIONS MINIÈRES.** — Les bénéfices de cette Compagnie pour l'exercice 1913 ont atteint 173.011 fr.

**RIO-TINTO.** — L'accord entre les administrateurs et les ouvriers de la Compagnie du Rio-Tinto a été signé. Les bases de cet acte sont les suivantes : journée de huit heures et demie pour les mineurs; journée de neuf heures et demie pour les tir du 1<sup>er</sup> avril 1915, des contrats de travailleurs de la traction; suppression, à par-  
vail, La Compagnie n'exercera pas de pré-  
sentes contre les ouvriers.

**CENTRAL CHILI COPPER.** — Production de 1913 : 2.273 tonnes de cuivre fin, contre 2.437 tonnes en 1912.

**MOUNT ELLIOT.** — Cette Société aurait acquis une nouvelle concession en Australie sur la valeur de laquelle on n'est pas encore fixé.

**MINES DE FER DE ROUINA.** — Les bénéfices de l'exercice écoulé atteignent environ 1.600.000 fr., contre 1.441.765 l'an dernier. Le dividende serait maintenu à 20 fr.

**MINES DE MONTECATINI.** — Le Conseil aurait décidé de maintenir le dividende à 7 lire.

**MINES DE ZINC D'AIN-ARKO.** — Les actionnaires sont convoqués en assemblée extraordinaire pour le 19 février, à l'effet de statuer sur l'augmentation du capital social de 2 millions de francs à 3.500.000 fr., ainsi que sur certaines modifications aux statuts.



**Avocats, Notaires, Juges, Ecrivains**

N'EMPLOYEZ QUE LA

**Plume Réservoir Rouge & Noir**

M. O. V.

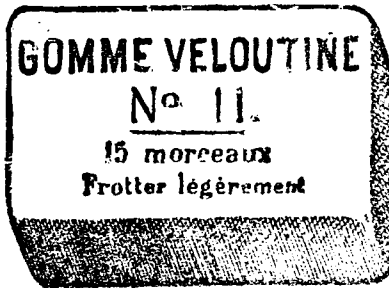


Exigez cette marque de préférence à toute autre.

La meilleure, la plus sûre, la plus facile. Est toujours encrée et ne coule jamais, quelle que soit la position qu'on lui donne.

---

**Artistes, Architectes, Dessinateurs**



N'EMPLOYEZ QUE LA

**Gomme Veloutine**

Laisse le papier intact.

Enlève toute trace de crayon.

---

**Ecoliers et Etudiants**

N'ÉCRIVEZ QUE SUR LE PAPIER FILIGRANE

**L'ÉCOLIER**

Pour vos registres, copies-de-lettres, etc., exiger « LES CLEFS »

comme marque et pour votre papier

à lettres d'affaires, demandez la « NATIONAL MILL ».

---

En vente chez les papetiers et imprimeurs du pays.

**TRAMWA S DE TUNIS.** — Le Conseil a arrêté le bilan et les comptes de 1913 et décidé de proposer à l'assemblée de porter cette année à 6 fr. 54 (net 6 fr.) par action, le dividende fixé à 6 fr. 01 (net 5 fr. 50) pour l'exercice précédent.

**VOITURES A PARIS.** — On a fait courir le bruit que le dividende de cette Société serait augmenté à 12 fr. 50; aucune indication officielle n'est fournie à ce sujet.

**PORT DE BAHIA.** — Le délai d'achèvement des travaux du port de Bahia a été prorogé jusqu'au 31 décembre 1915 et non jusqu'au 31 décembre 1914, comme nous l'avions indiqué par erreur, dans une note oubliée dans notre numéro du 25 janvier.

**UNION DES GAZ.** — L'assemblée extraordinaire qui est convoquée pour le 18 février a pour objet de faire ratifier par les actionnaires une opération de vente de terrains; cette opération n'est pas encore définitive.

**COMPAGNIE D'ENERGIE ELECTRIQUE DU MEDOC.** — Cette Société est en formation à Pauillac, où elle se propose de créer et d'exploiter une usine électrique. Le capital sera constitué par 8.500 actions de 100 fr. dont 100 actions d'apport.

**COMPAGNIE MADRILENE D'ELECTRICITE.** — La « Gaceta » a publié le jugement rendu en date du 16 décembre 1913 par le tribunal de première instance de la Latino et déclarant la faillite de la Compagnie Madrilène d'Electricité, à la requête de plusieurs obligataires. D'autre part, on sait qu'un certain nombre d'obli-

gataires ont accepté les termes d'un proposé par la Compagnie.

On se trouve donc en présence de deux attitudes nettement contradictoires de la part de deux groupes de créanciers. Il semble que la mise en vigueur du convenio ne pourra avoir lieu que si les obligataires qui ont obtenu le jugement de faillite en première instance se désistent de leur action.

**COMPAGNIE ELECTRIQUE DE MENTON.** — L'existence 1912-1913 a donné un bénéfice brut de 313.916 fr., laissant un bénéfice net de 71.000 francs qui a reçu l'affectation suivante : 3.550 fr. à la réserve légale, 43.500 fr. aux actions sous forme d'un dividende de 6 % pour les actions privilégiées et de 5 % pour les ordinaires, 2.385 francs au Conseil, 11.890 fr. à la réserve pour le rachat des parts de fondateur et 9.575 fr. à la réserve extraordinaire.

**COMPAGNIE ELECTRIQUE DE LA LOIRE ET DU CENTRE.** — Production des six premiers mois de l'exercice 1913-14 :

En 1913-14 . . . . .	Kwhs	44.204.835
En 1913-14		Kwhs 44.204.835
Contre, en 1912-13		39.444.644

Soit une augmentation de Kwhs 4.760.191

ou plus de 12 %, produits uniquement par les sources d'énergie hydraulique de la Société, la production vapeur pendant les six premiers mois de l'exercice ayant été légèrement inférieurs à ce qu'elle était l'exercice précédent.

**CHARBONNAGES DE GZELADZ.** — Le Conseil proposera à la prochaine assemblée la répartition d'un dividende de 120 fr., contre 110 fr. précédemment.





Essayez donc le **Malt Kneipp**,  
mélangé au café  
vous vous en trouverez bien  
“ Voilà la Santé ”

# G. RAEYMAEKERS ET C<sup>IE</sup>

Distillateurs et Raffineurs d'huiles - Bureaux et Usines, RUE DU RUPEL, Schaerbeek - Tél. A 3774

INDUSTRIE - EXPORTATION

Médaille d'or, Paris 1889 — 2 diplômes d'honneur, Anvers 1894  
2 grands prix, Bruxelles 1897 — 2 grands prix, Liège 1905  
2 grands prix, Bruxelles 1910 — 2 grands prix, Gand 1913

Oléonaphtes russes, marque déposée. — Distillateurs-raffineurs d'huiles minérales, animales, végétales.  
Huiles pour chemins de fer, steamers et vicinaux.

# ACCUMULATEURS TUDOR

(Société Anonyme)

**CAPITAL : 1.200.000 FRANCS**

**Bruxelles - 79, Rue Joseph II - Bruxelles**

**1410 et 11.530 — Télégrammes : Tudor-Bruxelles**

**CHARBONNAGES DE TRIFAIL.** — On dit que les charbonnages de Trifail distribueront pour l'exercice écoulé un dividende supérieur à celui de l'année dernière. Pour l'année 1912, le dividende avait été fixé à 7 couronnes, soit 5 % par action d'une valeur nominale de 140 couronnes; pour l'année 1913, on présume qu'on distribuera 12 couronnes, soit 6 % par action d'une valeur nominale de 200 couronnes.

**SOCIÉTÉ MÉTALLURGIQUE DE SENELLE-MAUBEUGE.** — Le « Journal

officiel » a publié une demande de la Société concernant l'extension de la concession des mines de fer de Fillières, qui s'étend sur le territoire des communes de Crusnes, Errouville, Bréhain-la-Ville, Fillières et Morfontaine, arrondissement de Briey.

**MÉTALLURGIQUE DE LA BASSE-LOIRE.** — Depuis le 30 janvier, les 24.000 actions nouvelles sont admises aux négociations de la Bourse au comptant, sous la même rubrique que les actions anciennes.

## Bulletin de l'Institut de Sociologie Solvay

(PARC LÉOPOLD, BRUXELLES)

*Publication périodique paraissant en fascicules grand in-8°;  
l'année forme un volume de 100 feuilles d'impression environ.*

**Prix de l'abonnement : Belgique 15 fr. ; Etranger 20 fr. — Prix du numéro 4 fr.**

Chaque fascicule comprend :

1° La continuation des *Archives sociologiques* publiées par EMILE WAXWEILER.

Cette publication tend à introduire un point de vue déterminé dans les études sociologiques et à constituer une science générale des phénomènes sociaux par application de ce point de vue dans les sciences sociales particulières.

2° Une *Chronique du mouvement scientifique*, qui signale et commente dans de courtes notices les nouvelles publications, les bibliographies, les entreprises de coopération scientifique, les voyages et les explorations, les institutions, sociétés et revues nouvelles, les congrès les nouvelles et informations du monde savant, etc. Outre des notices, la « Chronique » reproduit les principaux titres de livres, brochures, articles de périodiques recueillis chaque mois par le service de documentation de l'Institut dans les catalogues de la bibliothèque ;

3° Une *Chronique de l'Institut* qui rend compte notamment des réunions des groupes d'études, où sont discutées les questions à l'ordre du jour dans les différents domaines de la sociologie et de ses applications.

# L'Expansion Belge

Revue Mensuelle Illustrée

Œuvre de Vulgarisation économique,  
coloniale, scientifique, littéraire, artistique,  
sportive.

---

Chaque Fascicule  
comporte plus de 100 pages abondamment  
illustrées

---

Prix du Numéro : 1 Franc

---

Abonnements :

Belgique . . . . .	12 francs
Etranger . . . . .	15 francs

---

Rue de Berlaimont, 4, Bruxelles

# Sommaires des derniers numéros de la Belgique Artistique et Littéraire

---

## 16 DÉCEMBRE 1913

AUGUSTE VIERSET :	<i>Gustave Vanzype.</i>
CÉCILE CANDIÈRE :	<i>Mon Philippe.</i>
GASTON PULINGS :	<i>Poème.</i>
IWAN GILKIN :	<i>Le Mouvement Catholique en France</i>
ARTHUR DE RUDDER :	<i>Marin d'Espagne.</i>

Chroniques de la Quinzaine.

---

## 1<sup>ER</sup> JANVIER 1914

NELSON LE KIME :	<i>Giambatista Bodoni.</i>
EMILE E.-PIERS :	<i>Curiosités de Vienne.</i>
MAURICE GAUCHEZ :	<i>Les Prix Littéraires.</i>
AUGUSTE VIERSET :	<i>Gustave Vanzype (suite).</i>
AUGUSTE VIERSET :	<i>La Millième du Cid.</i>
ARTHUR DE RUDDER :	<i>L'Escurial.</i>

Chroniques de la Quinzaine.

---

## 16 JANVIER 1914

PAUL LAMBOTTE :	<i>Le Musée Idéal.</i>
LOUIS PIÉRARD :	<i>Un Poète Populaire : Max Elskamp.</i>
CHARLES DESBONNETS :	<i>Le Rédempteur.</i>
AUGUSTE VIERSET :	<i>Gustave Vanzype (suite et fin).</i>
R.-E. MÉLOT :	<i>Sonnets.</i>
IWAN GILKIN :	<i>Critique.</i>
ARTHUR DE RUDDER :	<i>Peintres et Ecrivains.</i>

Chroniques de la Quinzaine.

---

## 1<sup>ER</sup> FÉVRIER 1914

ROBERTO J. PAYRÒ :	<i>Aventures divertissantes du petit-fils de Juan Moreira.</i>
EMILE DANTINNE :	<i>Victor Chauvin.</i>
JEAN MALLECH :	<i>L'Enfance Anormale.</i>
MARCEL ANGENOT :	<i>Deux Poèmes.</i>
AUGUSTE VIERSET :	<i>Le droit d'immoralité au théâtre.</i>
ARTHUR DE RUDDER :	<i>L'Arc d'Ulysse.</i>

Chroniques de la Quinzaine.



---

IMPRIMERIE MICHEL DESPRET  
6, RUE BERTHELS, NIVELLES  
TÉLÉPHONE 1

---

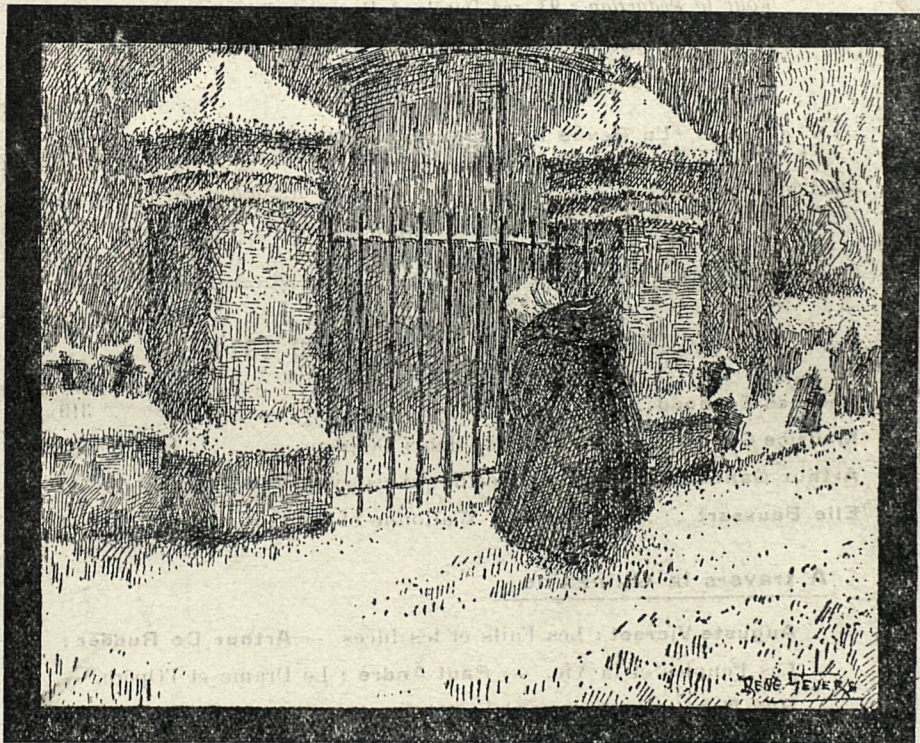


# LA BELGIQUE

## ARTISTIQUE & LITTÉRAIRE

*Revue Nationale du Mouvement Intellectuel*

PARAISANT LE 1<sup>er</sup> ET LE 16 DE CHAQUE MOIS



Dessin de RENÉ GEVERS

Prix du Numéro : Belgique : 60 centimes. — Etranger : 75 centimes.

---

26-28, RUE DES MINIMES, BRUXELLES



# LA BELGIQUE ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE

---

DIRECTEURS : **PAUL ANDRÉ & FERNAND LARCIER**

SECRÉTAIRE DE LA RÉDACTION : **R.-E. MÉLOT**

---

ABONNEMENTS { BELGIQUE : UN AN, 12 FRANCS; SIX MOIS, 7 FRANCS.  
                  { ETRANGER : » 15 » » 9 »

---

Toutes correspondances et communications doivent être adressées :

*Pour la Rédaction* : 93, rue Ducale, à Bruxelles. Tél. B. 5522.

*Pour l'Administration* : 26-28, rue des Minimes. Tél. A. 712.

---

**La Revue ne publie que de l'inédit.**

*Les manuscrits non insérés sont renvoyés sur demande des auteurs accompagnée  
du montant des frais d'affranchissement.*

---

---

## SOMMAIRE DU N° DU 1<sup>er</sup> MARS 1914

<b>Georges Eekhoud.</b> Souvenirs . . . . .	319
<b>Maurice Ganchez.</b> Autour de M. Henri Bergson . . . . .	332
<b>Arthur Cantillon.</b> Histoire de celui qui crut vaincre les Dieux . . . . .	342
<b>Elie Baussart</b> . . . La Question Wallonne et les Catholiques . . . . .	353

### A travers la Quinzaine :

**Auguste Vierset** : Les Faits et les Idées. — **Arthur De Rudder** :  
Les Peuples et la Vie. — **Paul André** : Le Drame et l'Opéra. —  
**Ray Nyst** : Les Salons et les Ateliers.

**Bibliographie, Memento.**

## SOUVENIRS

---

*A Cornélie, à ma femme bien aimée, je dédie ces souvenirs écrits beaucoup moins pour rappeler les événements, les étapes et les dates de ma vie que pour commémorer tant d'êtres intéressants, obscurs ou illustres rencontrés au cours de mon existence et envers qui je me crois tenu de payer ce tribut de ferveur, de gratitude ou d'admiration. Je ne pouvais mieux faire que de vouer ces mémoranda au plus cher de tous ces êtres, à mon admirable compagne sans laquelle en dépit des autres sollicitudes qui me furent témoignées, il ne m'aurait jamais été possible de vivre ma vie jusqu'au bout.*

*S'il ne sera point parlé directement d'elle dans ces pages c'est que sa présence les imprègne constamment, que son esprit les vivifie tout entières, c'est quelle en est l'âme et le cœur, et que c'est à elle que l'auteur rapporte non seulement tout ce qui lui a été inspiré de tendre ou de bon, mais encore tout ce qu'il aura pu réaliser de beauté, et si tant d'être me furent sympathiques, c'est qu'ils m'apparurent illuminés aux reflets de cette lumière de sagesse, de cette flamme de bonté qui m'éclaira et me réchauffa aux heures les plus froides et les plus noires.*

G. E.

### I

#### **Mes Origines et mon Enfance**

Je suis né le 27 mai 1854 de Ferdinand-François-Charles Eekhoud, et de Guillelmine-Jeanne Cedenkoven, dans la rue du Marché aux Œufs, au cœur du vieil Anvers, non

loin de la statue polychrome de Teune Koukeloure, le marchand d'œufs, accroupi au fond d'une niche, dans un angle de la Place, Pasquin anversoise que la satire populaire et anonyme faisait converser sur les événements locaux avec Line, la gentille laitière, autre statuette dressée sur une pompe décorant autrefois le Marché au Lait, la place voisine. Notre bonne vieille maison était proche aussi de la cathédrale et de sa tour altièrè dont les grosses cloches et le carillon bercèrent ma première enfance.

Du côté paternel je suis essentiellement flamand. Mon grand père Jean-André-Gérard Eekhoud appartenait à la vieille bourgeoisie anversoise. C'était un des particuliers les plus instruits de la cité ; il connaissait presque toutes les langues modernes, à telle enseigne, m'a-t-on souvent raconté, que lorsque les négociants de ses amis se trouvaient embarrassés de déchiffrer leur correspondance, ils recouraient aux lumières de mon aïeul. Ma grand'mère paternelle, née Euphrasie Paridaens, descendait d'une autre vieille lignée patricienne, originaire du Hageland et alliée aux Wesemael. Deux de ses sœurs fondèrent et dotèrent de leurs deniers un couvent-pensionnat de religieuses dites « Filles de Marie », à Louvain où ce couvent était surtout connu sous le nom d'Institut Paridaens. Mon grand-père Eekhoud eut quatre garçons et deux filles. Des trois frères de mon père, l'un mourut tout enfant, et les deux autres Alexandre et Guillaume, à la fleur de l'âge, l'un d'eux en Angleterre où il s'était établi. Des deux filles, Elise, l'aînée, prit le voile et s'appela en religion, sœur Cécile, dans le couvent fondé par ses tantes Paridaens. L'autre, Rose, épousa un notable de Namur, M. Bruno, qui la laissa bientôt veuve avec un fils, Emile, mon cousin-germain, et le seul parent qui me soit resté du côté paternel. Emile Bruno, brillant élève de Fuchs, l'architecte de jardins si renommé, à Bruxelles, et père de l'actuel gouverneur du Congo, dessina entr'autres les plans du joli parc anglais ayant remplacé la promenade désignée à Anvers sous le nom de Pèpinière.

J'ai bien peu connu mon aïeul Eekhoud, mort quand je n'avais qu'une couple d'années. C'était un beau et sain vieillard, très soigné de sa personne, presque toujours vêtu de drap noir, portant lunettes d'or, l'air fin, plein d'aménité, le teint rose, souriant, respirant la bonhomie. Il passa ses dernières années chez mes parents dans notre maison du Marché aux Œufs où il mourut à un âge très avancé. Le peintre Joseph Lies, l'émule du baron Leys, ami de ma famille et commensal de notre foyer, peignit les portraits de mon grand-père, de mes deux oncles Alexandre et Guillaume, et de ma tante Bruno. Je ne me souviens guère de ces oncles, mais, en revanche, je me rappelle toujours avec attendrissement ma tante Bruno qui ne mourut que lorsque j'étais adolescent, et ma tante Cécile, la religieuse, que j'allais souvent visiter avec mon père, le dimanche, en son couvent de Louvain, et qui obtint plus tard pour se rapprocher de nous, de venir résider au couvent d'Anvers, succursale de la maison mère.

Du côté maternel ma famille est originaire d'Allemagne et de Hollande. Mon grand-père Louis-Edouard Edenkoven était un pédagogue distingué, fils d'un père ayant fondé et dirigé lui-même un des grands établissements d'éducation commerciale à Cologne, et qui fonda à son tour un gymnase de hautes études, à Wiesbaden, alors capitale du duché de Nassau. Au pensionnat de Granges, dans le canton de Soleure, en Suisse, où je devais faire mes études, j'eus pour condisciple un jeune homme qui avait passé par l'établissement de mon grand-père et qui me vantait la science et la méthode de celui-ci.

Mon aïeule maternelle était une Smits de Rotterdam, famille noble ayant donné plusieurs bourgmestres à cette ville. J'ai toujours admiré chez bonne maman, le portrait d'une de ses grand'tantes, jeune dame d'une grande beauté, d'une carnation éblouissante, coiffée à la Marie Antoinette, une rose de la nuance de son teint piquée dans l'édifice de ses cheveux poudrés, vêtue d'une toilette de soie vert d'eau au corsage très échancré garni, ainsi que

les manches très courtes, de magnifiques guipures, tenant dans une de ses délicieuses menottes parées de brillants et gantées de mitaines, un éventail d'ivoire et de soie assorti à sa toilette. Ma bisaïeule maternelle, née Steger, avait épousé en premières noces le chevalier Smits, père de bonne maman. (1) Les Smits firent un assez long séjour en Amérique, où ils s'étaient rendus, sans doute pour tenter la fortune, à la suite de revers, avec leur fillette, ma future grand'mère. Bonne maman qui n'avait alors que quelques années, m'a souvent parlé de ce voyage à Philadelphie. Elle me racontait, entr'autres, que servie à bord par un nègre, elle rechignait et ne dissimulait point son dégoût du moricaud, prenant soin, avant de manger, d'essuyer l'assiette que les mains noires déposaient devant elle et ne touchant qu'avec répugnance au pain qu'il lui présentait, tout cela pour le plus grand divertissement des passagers.

(1) Cette bisaïeule avait une sœur, Catherine-Henriette Steger qui épousa un Jonkheer (chevalier) Doude van Troostwyck. Ce Jonkheer devenait donc l'oncle de ma grand'mère. Mme Doude van Troostwyck mourut en 1859 à Amsterdam après 49 ans de mariage, nous dit un billet de part que je conserve encore. Dans un autre billet de part M. Doude de Troostwyck informe bonne maman, sa *welkedele nichte* (très noble nièce) de la mort de son père, Adriaan Paets van Troostwyck, décédé à Sterreschans près de Loenen dans la province d'Utrecht, à l'âge de 85 ans, en avril 1837. Des titres et dignités énumérés sur ce billet, il ressort que ce Paets van Troostwyck était une illustration du monde savant et administratif. En effet ce document le qualifie de *oud wethouder en raad der Stad Amsterdam, lid van het amortisatie syndicaat, van het Koninklyk Instituut, en van onderscheidene geleerte genootschappen*.

Le délicieux portrait du XVIII<sup>e</sup> siècle, dont je parle plus haut doit être celui de la femme de ce personnage, donc de la grand'tante de bonne maman qui l'avait hérité de sa mère, propre nièce de cet adorable modèle.

Je relève encore ces particularités dans les papiers laissés par ma grand'mère :

Le 13 mai 1836 un M. Van Bousekom fait part de son mariage avec une C.-A. Doude de Troostwyck, c'est-à-dire avec une nièce par alliance de ma grand'mère, une fille d'un frère du mari de

Ma bisaïeule eut un second enfant, un petit garçon, aux Etats-Unis. Celui-ci n'avait qu'une couple d'années et ma grand'mère douze ans lorsqu'à la mort du chevalier Smits, la famille reprit le chemin de l'Europe, pour aller se fixer à Rotterdam. J'ai retrouvé des lettres écrites à mon arrière grand'mère par une amie d'Amérique. Il y est question du petit Jan, un joli espiègle, surnommé l'Amiral, et de Kaatje, ma grand'mère, très intelligente, à qui cette dame fait recommander par sa mère de continuer à pratiquer la langue anglaise que la gamine parlait et écrivait déjà couramment. Des souvenirs de ma grand'mère il ressort que son frère, le chevalier, était un garçon très beau, très galant, noceur et dépensier, un bourreau d'argent qui devait déjà mourir le 4 septembre 1843, âgé seulement de 42 ans.

Après avoir passé quelques années à Rotterdam, ma bisaïeule était allée se fixer avec ses deux enfants du premier lit à Bruxelles, où elle demeura au vieux Marché aux Grains. Veuve en 1834 du chevalier Smits, elle épousa en secondes noces M. Van Dinter dont elle eut aussi deux enfants, ma grand'tante Nancy et mon grand oncle Henri, donc une sœur et un frère utérins de ma grand'mère, qui épouseraient l'une, M. Gossen, un grand négociant en grains d'Anvers, et l'autre, une demoiselle Walravens dont la mère s'unit en secondes noces au fameux écrivain et philologue flamand Jean-François Willems.

Ma bisaïeule mourut en 1850 à Anvers où elle s'était transportée avec ses trois enfants.

Mon aïeule blonde et rose, comme la montre un portrait peint par Wittkamp, et comparable dans sa jeunesse au portrait de son arrière grand'tante, la dame Paets van Troostwyck, était même appelée la « Belle Hollandaise ». Elle avait des cheveux sans pareils, d'un blond exquis, si

sa tante; cette dame meurt déjà en 1845 à l'âge de 34 ans, donc après sept ans de mariage. Elle laissait un enfant. En 1846 une dame De Bruyn de Nede informe bonne maman de la mort de son mari, M. A. Plempe de Duiveland.

opulents que plus d'une fois au bal des mains de rivales les lui tiraient pour s'assurer que ces boucles luxuriantes n'étaient point postiches. Pareille aventure lui était même déjà arrivée dans un bal d'enfants où ses nattes ondoyantes intriguaient la jalousie des mères des autres fillettes. Jusqu'à l'âge le plus avancé elle conserva ses yeux clairs et bleus, sa carnation de rose thé, son visage sans rides, et des mains si mignonnes que j'en enfermai la paire dans une des miennes. Dans ces conditions la jeune Cornélie Smits avait été très courtisée. Elle aima et pensa épouser d'abord un jeune officier anglais appartenant à la noblesse, qui fut tué à Waterloo. J'ai retrouvé le médaillon miniature de ce dandy à la physionomie byronienne, en jabot à dentelle, en habit bleu barbeau à boutons d'or. Dans l'écrin de maroquin vert, derrière le portrait, était glissée une mèche des cheveux blonds du bel officier.

Du mariage de Mlle Smits avec M. Oedenkoven naquirent trois enfants : ma mère, mon oncle Henri et ma tante Marie.

Tous trois reçurent une éducation des plus soignée et, suivant l'usage général, pour ainsi dire traditionnel dans la haute bourgeoisie anversoise, comme dans celle de toutes les grandes villes flamandes, une instruction à base exclusivement française. Voilà comment il se fait que d'ascendants exclusivement germaniques, moi aussi et peut-être plus encore que ceux-ci, je fus élevé dans l'amour du français et de la France.

On verra plus loin comment d'autres influences affectueuses encore concoururent à entourer mon enfance et ma jeunesse d'une atmosphère intellectuelle et sentimentale toute latine.

Mon oncle Henri entra à l'Ecole Militaire de Bruxelles alors dirigée par le général Chapelié, et il sortit des armes spéciales avec le grade de lieutenant du génie. Ma mère et ma tante Marie, firent une grande partie de leurs études à Paris. Aussi l'une et l'autre écrivaient-elles délicieusement le français et ne parlaient entre elles, comme

avec leur mère et les autres membres ou amis de la famille, que cette seule langue. Je retrouvai par la suite au fond des tiroirs de bonne maman les lettres dans lesquelles ma mère, alors toute jeune fille, racontait les excursions de son pensionnat à Vincennes, à Joinville-le-Pont, à Versailles, toutes lettres d'un tour aisé, naïvement enthousiastes et émerveillées non sans quelque attendrissement nostalgique, par exemple quand Guillemine ou plutôt Mina rencontre au Musée historique de Versailles tel tableau qui lui rappelle sa chère ville natale, sans doute la toile d'Horace Vernet représentant le bombardement de la citadelle d'Anvers par le maréchal Gérard, et sur laquelle on aperçoit l'Escaut ainsi que la flèche de la cathédrale.

Quant à ma tante Marie elle aima et cultiva le français jusqu'à composer des poésies en cette langue, poésies dont la plupart furent réunies, à l'intention des amis, en un volume publié à La Haye, sous ce titre *Poésies de Marie O...*, et dont plusieurs ne me paraissent pas dépourvues de mérite; par ci par là se rencontrent même des vers d'un vrai poète, notamment dans une Ode dédiée « aux habitants d'Anvers à la veille d'une exécution capitale » où la jeune « auteresse » s'apparente au Victor Hugo de *Claude Gueux* et du *Dernier Jour d'un Condamné* :

*Savez-vous qu'il est là, ce mourant plein de vie?*

*Cet homme qui se meut, qui parle, agit et pense,*

*Et qui se dit déjà bien des heures d'avance :*

*Demain à l'heure fixe, et cette heure s'avance,*

*Demain je serai mort! »*

*Il existe pourtant quelqu'un dont la puissance*

*Pourrait atténuer l'incorruptible loi,*

*Un seul mot de sa bouche, un signe en son silence,*

*Aurait du malheureux, adouci la sentence*

*Cet homme, c'est le Roi!*



*La clémence à la force est dans sa main unie :  
 Il pouvait comme toi, mon Dieu, donner la vie,  
 Il préféra donner la mort.  
 Oh, subis sans rougir, ta mort, ta flétrissure,  
 Homme de sang, de crime, assassin et voleur,  
 Ta mort à bien des yeux amoindrit ta souillure,  
 Et moi je toucherais, moi dont la main est pure,  
 Bien plutôt ta main que la leur!*

Comme de juste, j'éprouvai la curiosité de savoir quel était le pauvre diable au sort duquel avait compati ma sensible parente. Il m'était presque devenu cher par la commisération qu'il lui avait inspirée. Des recherches auxquelles je me suis livré dans les collections de journaux de l'époque il résulte que le criminel guillotiné le 12 juillet 1847 (les vers de Marie Edenkoven sont datés du 11 juillet) s'appelait Frans Van Ruth. A peine sorti le 7 août 1846 de la Maison de Force de Gand où il avait purgé une condamnation de douze ans pour vol, le 18 novembre de la même année, il assassinait à Ranst, village des environs d'Anvers, un de ses camarades de prison, l'instituteur Lucas Van Daelen pour le dépouiller de l'argent de la masse que celui-ci avait épargné durant sa détention, et qui ne représentait qu'un peu plus de 17 francs. D'après M. Poffé (1), au moment de sortir de la prison dite de Tour et Taxis, pour se rendre Grand'Place, au lieu de l'exécution, Van Ruth autorisé à faire ses adieux aux autres détenus réunis à cet effet dans la chapelle, leur aurait adressé cette allocution : « Quand les portes s'ouvriront devant vous et que vous pourrez retourner librement auprès des vôtres, ah, songez alors à ma déplorable fin...! » Van Ruth n'avait que trente et un ans. D'autres détails sur la mort de ce criminel repentí me furent communiqués par feu Pierre Génard, l'archiviste de la ville d'Anvers. Ils me servirent pour un de mes contes, intitulé *Tante Marie* auquel j'ai précisément donné pour épigraphe les derniers vers de la pièce si évangélique de

(1) *Plezante Manners in eene Plezante Stad* par Poffé.

ma parente. Ce conte que l'on trouvera dans *Mes Communions* débute ainsi : « Combien de fois aux heures crépusculaires, ne me suis-je pas absorbé dans la contemplation de ton lillial fantôme de phtysique, Tante Marie, jeune sœur de ma mère, la benjamine de mon aïeule, ma sœur aussi ou mieux ma mère cadette ! Je ne t'aimai que par delà la tombe, car je ne possède de ton passage corporel sur cette terre que ce portrait à l'huile qui te suggère adolescente au teint nacré, aux profonds yeux bleus, aux noirs cheveux en bandeaux, douce Tante Marie, à la maladive et poignante beauté des fleurs lunaires et des étangs de minuit... ! »

Ce portrait peint par une amie, montre en effet une jeune personne délicate, à la pâleur si diaphane que l'azur des veines y affleure. C'était une créature d'élite, toute de tendresse et de dévouement. Adorée de sa mère, elle la payait filialement de retour. Quand elle se maria, quelque affection qu'elle portât à son mari, elle souffrit amèrement de devoir quitter le toit maternel, la ville natale et même le pays : « Je suis bien contrariée, écrivait-elle à sa mère, d'apprendre que tu es toujours si mélancolique, d'autant plus que je sais bien en être un peu la raison, — le vide causé par mon départ et toutes les inquiétudes que depuis près d'un an ma santé t'a occasionnées, ont produit chez toi l'ébranlement nerveux dont cette tristesse est le résultat. J'espère cependant que toutes les bonnes nouvelles que j'ai le bonheur de pouvoir te donner sur ma santé et sur ma satisfaction complète te relèveront un peu le moral, car les mères vivent et se sentent plus dans leurs enfants que dans elles-mêmes, et moi, ne suis-je pas, n'ai-je pas toujours été ton enfant chéri ? Aussi crois-le bien, ma bien aimée mère, si parfois un nuage passe sur ma pensée radieuse, ce nuage c'est ton souvenir, c'est le regret de t'avoir perdue et l'espèce de remords de n'être plus toute à toi, qui as toujours été tant à moi, et je ne t'écris pas une fois sans être forcée d'interrompre ma lettre pour donner un libre cours à mes pleurs !... Non,

je ne puis penser à toi et te parler le cœur calme et les yeux secs ; il y a trop peu de temps que je t'ai quittée et il me semble ne t'avoir jamais autant aimée que depuis notre séparation ».

Ces lignes ne témoignent-elles pas de la plus exquise sensibilité ? Je me représente le bouleversement de mon aïeule quand elle en prenait connaissance ! On peut dire de Marie qu'elle était tout cœur. Elle fut même la victime de cette affectivité passionnée. Le sentiment la consuma. Sous des dehors doux et placides, un peu concentrés, elle cachait un enthousiasme allant jusqu'à l'exaltation. Le beau dut souvent l'émouvoir à la faire saigner.

Grande liseuse, tout comme ma mère, éprise de Jean-Jacques Rousseau mais surtout de son disciple George Sand alors dans toute sa gloire, son culte pour la célèbre romancière alla jusqu'à l'imiter dans ses manies garçonnières même les moins compatibles avec sa santé délicate, sa frêle et fine nature de sensitive. On sait que l'auteur de *Mauprat* fumait la pipe comme un sapeur. Tante Marie s'arrêta au cigare. Dans une autre lettre à sa mère elle la prie gentiment de lui renouveler sa petite provision de havanes, les mêmes que fume son frère Henri, l'officier. « J'aime tant tirer quelques bouffées tous les jours ! » écrit-elle.

Elle avait aussi pris l'habitude très romantique de veiller tard et de passer à écrire, la plus grande partie de la nuit. A ce régime, la lame devait user le fourreau.

Sa santé était déjà fort compromise quand elle épousa M. Steger, chef du service sténographique des Etats Généraux de La Haye, un homme des plus distingués, connaissant lui aussi, parfaitement le français, comme la plupart des Hollandais de l'élite. Par son éducation, son caractère, ses goûts artistiques, très raffinés, et aussi par une certaine exaltation, Cornélis Steger devait sympathiser profondément avec sa jeune femme. Le spectacle vraiment prestigieux de la procession d'Anvers, le jour de l'Assomption, le moment de la bénédiction du haut du reposoir de la Place de Meir, sous un soleil d'août rehaussant enco-

re le luxe artistique du pieux cortège parfumé d'encens et de fleurs, l'avait tellement impressionné que, Luthérien très convaincu, il se convertit d'emblée au catholicisme. Très instruit, et, comme sa femme, très friand de belle littérature, il ne lisait pas exclusivement le français, mais, ainsi que l'attestent les lettres de sa femme à ma grand-mère, il avait noué des relations avec les écrivains néerlandais de Belgique, avec Conscience et Snieders entr'autres. L'union de ma tante avec son mari aurait sans doute été des plus heureuses, mais la mort en bas âge de leur enfant unique, un petit garçon tendrement chéri, aggrava l'état de la mère ; elle cracha le sang, et elle ne survécut qu'une couple d'années à son petit Henri.

La poète l'avait pleuré en des vers dont les accents me semblent se rapprocher des déchirantes effusions de Mme Desbordes Valmore à la mort de sa fille :

*Je t'ai toujours aimé, toujours et puis sans cesse,  
Depuis ton premier cri jusqu'au dernier soupir;  
Je t'ai toujours versé le lait de ma tendresse  
Si du lait maternel je ne t'ai pu nourrir.*

*Oh, sans doute l'avoir, le couvrir à toute heure  
Du cœur et du regard, ce trésor, ce doux bien,  
Jouir alors qu'il rit, souffrir alors qu'il pleure,  
L'aimer, le posséder, et se dire : « Il est mien! »*

*Sans doute c'était trop et ce bonheur auguste  
Devrait tenter le ciel qu'il m'ouvrait ici-bas!  
Mais pour nous les reprendre, o Dieu bon, o Dieu juste!  
Ces enfants adorés ne nous les donnez pas!*

Outre son portrait à l'huile, ses poésies, ses lettres à bonne maman, je garde pieusement aussi deux ou trois émouvantes lettres à ma mère. On comprendra combien celle que voici, écrite peu de temps après la mort de son propre enfant à sa sœur mariée depuis un an et sur le point de devenir mère à son tour entretient ma ferveur pour cette parente que je n'ai pas connue mais qui devait me léguer sans doute une grande part de sa sensibilité :

« Combien c'est aimable de ta part, chère Mina, de m'écrire ainsi quelques bonnes lettres qui ne me font pas seulement plaisir mais qui me font aussi du bien. Elles soulèvent un peu ma pensée du point où elle se concentre trop obstinément, et la ramènent dans un ordre d'idées plus étendu, dans un cercle plus large, à Anvers, au milieu de vous tous. J'y serai bientôt et nous repasserons ensemble ces deux années si remplies d'événements et si vides en résultats, pour moi du moins. Ma belle sœur Catto est chez mes beaux parents avec son enfant, une charmante petite fille de quatre mois. La vue de cette enfant a, dans le principe, ravivé cruellement notre blessure saignante, maintenant, au contraire, je vois ce pauvre ange avec plaisir. Après tout, c'est un enfant et tu sais comme je les aime. Il en sera ainsi du tien, chère Mina. A défaut de mes enfants, j'aimerai ceux des autres. Comme tu dis : « à chacun son lot, à chacun sa part de bonheur et sa part de peine ».

« Voilà, chère petite sœur, que s'approche rapidement pour toi l'époque de la plus grande et de la plus vive jouissance qu'il soit donné à la femme d'éprouver : le premier moment de la maternité effective est un moment de délice et d'enivrement sublime qui n'a son équivalent dans aucune des joies humaines, et qui n'a pour antithèse que le moment terrible où la mère voit expirer son enfant. J'ai éprouvé les deux ; j'ai béni Dieu dans l'un et je pleurerai éternellement sur l'autre. Je fais cependant tout ce que je puis, pour me dissiper un peu et je réussis assez bien à me distraire, sinon à me guérir. Il me reste, ma chère Mina, à te souhaiter un heureux et prompt accouchement d'une belle petite Marie ou d'un beau petit Georges (je trouve Georges fort joli), et un rapide rétablissement auquel j'espère bien assister ».

L'événement se produisit. Deux mois après la mort de l'enfant de sa sœur ma mère accoucha non pas d'une petite Marie qui eût été la filleule de la poétesse, mais d'un Georges, celui qui écrit ces lignes votives et qui devait

---

demeurer enfant unique. De commun accord, les deux sœurs avaient choisi sans doute le prénom de Georges en l'honneur de George Sand leur auteur préféré.

Quant à ma pauvre tante Marie elle succombait à la maladie, mais surtout à la douleur, le 2 mars 1855, c'est-à-dire moins d'un an après ma naissance.

(à suivre).

GEORGES EEKHOUD.

# AUTOUR DE M. HENRI BERGSON

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

---

La jeunesse française se presse aux leçons du maître Henri Bergson. Les gens du monde, aujourd'hui, adorent de l'entendre traiter de la « personnalité » ou de quelque autre sujet. En art, en politique, partout on se réclame de M. Bergson. Les symbolistes imaginaient de chercher chez lui une théorie de l'obscurité. Révolutionnaires, conservateurs le tiennent également pour un des leurs. Dans les salons parisiens et belges, les bergsoniennes sont moins rares que les femmes vraiment intéressantes. M. Bergson connaît le succès, la célébrité, le triomphe de l'enthousiasme le créant grand homme à la mode. Certains affirment que, dans tout cela, il y a une grande part de bluff moderniste, et c'est probablement vrai en ce qui concerne la grosse majorité des auditrices du philosophe. Mais celui-ci, austère et distrait, n'aurait certainement pas cherché cette renommée tapageuse. Peut-être se demande-t-il parfois quel est le prestige secret de sa pensée sévère, d'où naît son attirance imprévue. Nous l'avons vu, en son coin recueilli d'Auteuil, dans la double retraite de la villa Montmorency et d'un jardin incliné, dans son vaste cabinet de travail. Il nous reçut en pardessus avec une accueillante et ouverte simplicité. Autour de lui, sur son bureau, par terre, s'entassaient et gisaient des livres, des revues, des journaux spéciaux de tous les pays. On eût dit un chantier jonché de matériaux, une sorte d'atelier où M. Bergson se serait plu à regarder, non autour de lui, mais ailleurs, en dedans, ou au delà.

Oui, M. Henri Bergson est décidément fort à la mode ! Serait-ce parce que, pour communiquer ses théories

méthaphysiques, il ne compte guère sur l'intelligence de ses auditeurs? En faudrait-il conclure que ceux-ci ne sont si nombreux, que parce que le maître nie cette intelligence, et que cette négation convient à leur insuffisance intellectuelle? Toujours est-il que M. Bergson a dépassé M. Boutroux, autre philosophe, parce qu'il s'est montré plus jeune, plus actif, plus doctrinaire et plus séduisant que lui. Or, l'autre jour, lorsque M. Ribot, homme d'Etat de haute culture, loua à l'Institut devant ses collègues, M. Bergson, alors candidat à l'Académie française, ses termes enthousiastes et ses appels résolus au vote coïncidèrent avec la période de vogue la plus grande qu'ait connu le métaphysicien nouveau.

C'est une vraie révolution au collège de France. Les mondaines ont monté M. Bergson en épingle, en bracelet, en broche; elles se flattent d'être ses disciples et jamais nous ne les vîmes si avides d'absolu et de philosophie. Il n'y a guère longtemps, comme les profanes envahissent tous les jours la salle où doit parler M. Bergson, les étudiants, pour se réserver des places, décidèrent d'assister au cours qui précède celui du philosophe, c'est-à-dire à celui de M. Leroy-Beaulieu; ils y passèrent leur temps à pousser des cris divers. Aussi, en arrivant, M. Bergson se dressa-t-il dans sa chaire et annonça-t-il, d'une voix irritée que « si les manifestations précédant son arrivée se continuaient, il cesserait son cours ». Il ne cessa pas son cours. D'accord avec M. Picavet, l'administrateur du Collège de France, il avança « son » heure. La mesure prise contraria beaucoup d'étudiants car elle faisait coïncider le cours de philosophie avec d'autres, mais elle était nécessaire. M. Picavet reçoit tous les jours des demandes de places *réservees*. Des dames se recommandent des ambassades étrangères. Des personnalités désirent même être placées dans la... tribune diplomatique.

Il faut dire qu'il est scandaleux de laisser envahir les salles de cours par les « snobinettes » au point que la jeunesse studieuse doit renoncer à y entrer. M. Bergson est



le Dieu et pour l'adorer, on supporterait tous les supplices chinois, on commettrait toutes les injustices. Le philosophe à la mode n'est point un Helvétius, mais, comme dit Mme Jeanne Landre, il a le sourire et il a la manière, le doigté qui semble — je dis *semble* — faire de la philosophie un bibelot de salon, un sujet de conversation pour les primaires. Tout le petit monde à la mode exulte grâce à lui, et toutes les femmes se croient aptes à « transcender la condition humaine », toutes les femmes discourent, argumentent, discutent, raisonnent, philosophent et vous disent mille et une stupidités en les couvrant de la protection de la théorie bergsonienne. Ah! M. Bergson, Dieu puissant, que d'amants et de maris n'aurez-vous pas rendus à jamais victimes de celles qui vous adorent sans vous comprendre, et qui, du reste, ne vous aiment peut-être que pour cela!

M. Bergson a une diction surprenante, modulée, chantante, comme inféchie à toutes les souplesses de l'analyse. Par instants, sa voix monte, monte, monte! Elle semble s'épuiser à suivre la pensée et plus elle s'en rapproche, plus elle atteint ses notes les plus hautes. M. Bergson possède aussi le don des images; ses comparaisons sont des arguments; avec des gestes modérés, il scande les métaphores les plus riches, les plus variées; depuis Platon nul philosophe n'avait aussi poétiquement exprimé ses idées. Aussi chaque espèce d'esprits trouve son compte à l'écouter. Les scientifiques, les littéraires, les philosophes deviennent tous, par quelque côté, bergsoniens. Au baccalauréat, à la licence, à l'agrégation, à Paris, et ailleurs, les dissertations ne sont que des morceaux choisis chez M. Bergson. Quel poète n'est pas le disciple du maître?

Henri Bergson fit ses études au lycée Condorcet. Il y fut un élève pareillement brillant dans les sciences et dans les lettres. On cite que, dans un concours de mathématiques, il avait inventé une méthode de solution nouvelle. Or, au lendemain de ce succès, il hésitait encore profondément sur sa vocation intellectuelle. Il avait dix-neuf

ans, en 1898, quand il se présenta à l'école normale pour les lettres, mais, en même temps, il passa une licence de mathématiques. Dans la suite, professeur à Angers, à Clermont, puis à Paris, ayant commencé ses recherches philosophiques, il analysa les sciences avec tous ses dons littéraires. C'est alors que ces mathématiques, ces froides formules qu'il maniait si bien dans sa jeunesse, lui apparurent tout de même trop abstraites, trop mortes. Son imagination ne l'éloignait point d'estimer les romanciers ou les poètes plus substantiels que les géomètres : déjà, sans doute, il s'intéressait au rire, pressentait les lois du comique. Descartes, Leibnitz, Kant sont venus de la science à la philosophie, aussi leurs systèmes en gardent-ils la froideur ; Bergson, lui, est venu à la philosophie en s'écartant de la science ; il n'y a là qu'une nuance, dirait-on, mais celle-ci a permis à Bergson, au lieu de suivre les banales avenues de la raison, de faire un grand détour par les sentiers inconnus du sentiment, et, ainsi, il est peut-être le premier métaphysicien qui ait été d'abord un artiste.

L'originalité de Bergson est profonde. Aussi est-il très difficile, parmi le prodigieux foisonnement d'idées qui emplit son œuvre, de se rendre complètement le maître de sa pensée.

Vers 1880, plusieurs doctrines se partageaient les esprits. Il paraissait assurément impossible d'entreprendre de nouvelles recherches métaphysiques. On pouvait s'appuyer sur le Scepticisme de Renan, sur la Criticisme de Kant, sur l'Empirisme idéaliste de Taine, sur l'Agnosticisme de Spencer, sur le Positivisme de Comte. On retrouve donc l'une ou l'autre, ou plusieurs de ces théories dans la formation intellectuelle des Anatole France, des Maurice Barrès, des Charles Maurras. Tous les savants prétendaient que la Science était destinée à remplacer la Philosophie et la Religion, sa sœur. Il n'y a cependant qu'un peu plus de vingt ans que Bergson publia son premier ouvrage : « L'Essai sur les données immédiates de la conscience »,

et, déjà, toute la pensée contemporaine porte la marque de l'influence de son génie.

Il est curieux de remarquer, au moment où les intellectuels subissent consciemment ou inconsciemment cette influence, que la doctrine de Bergson se distingue de toutes celles dont le classicisme nous prône les qualités, par son anti-intellectualisme. Oh ! ce n'est ni celui des Empiristes, ni celui des Pragmatistes.

Bergson critique l'intelligence. Il lui dispute sa faculté de connaissance. Selon lui, elle n'est pas philosophique : elle crée des géomètres, des artisans ; elle construit des machines, fabrique des outils, travaille à l'œuvre civilisatrice, mais ne comprend rien à la vie. Elle n'est qu'un produit de l'existence. Elle ne peut déchiffrer la conscience. Elle est née de l'évolution mondiale.

Le monde de la vie et de l'âme ne relève point de la connaissance scientifique, mais de la métaphysique. Celle-ci emprunte sa forme à l'intelligence mais trouve sa matière dans l'intuition, puissance unie à la vie par la sympathie. Kant ruinait la science au profit de la foi ; Bergson rétrécit simplement le domaine de la science.

La proposition initiale de la théorie bergsonienne repose sur le principe que, spontanément, l'intelligence s'adapte à la matière. Après les trois hypothèses empiriste, Leibnizienne et Kantienne, voici l'hypothèse du bergsonisme : l'intelligence et la matière, progressivement, s'adaptent pour créer une forme commune. Bergson rêve d'une métaphysique bâtie comme le ni est fait par l'oiseau.

M. Bergson révèle la faiblesse de la déduction, des méthodes de penser et de raisonner. Il s'agit donc, avant tout, de restaurer dans leur entièreté originelle les premières données de la conscience. Et voilà peut-être toute l'originalité du bergsonisme, c'est que, le premier, il a imposé, en la reconnaissant, la prépondérance de l'instinct. L'intuition, n'est-ce pas l'intelligence instinctive ?

L'instinct devine, sent, dévoile, pénètre ; il poursuit le travail vital de la matière ; il s'adapte exactement sur la

forme même de la vie ; si, au lieu de rester interne, il s'extériorisait, il aurait en lui les ressources nécessaires à la solution de toutes spéculations ; mais chez l'homme, l'intelligence étouffe l'intuition ; aussi M. Bergson recommande-t-il la collaboration de l'intelligence avec l'expérience, et ensuite avec l'intuition, pour engendrer, d'abord, une métaphysique, enfin, une philosophie, ou connaissance de la vie.

La principale originalité de cette méthode spéculatrice, c'est qu'elle est visuelle, et non construite. Comme le remarque M. René Gillouin, on pourrait appeler M. Bergson, le fondateur de la « métaphysique positive ».

D'après sa méthode, il a étudié les problèmes de la liberté, de la relation entre l'âme et le corps, et de la vie.

La liberté est le rapport existant entre l'individu concret et l'acte qu'il accomplit ; d'où, la liberté se sent, mais ne s'explique point ; car la décision émane de l'âme. Certains intellectuels ont prétendu que cette théorie ramène l'homme à l'obéissance pure de ses sensations ou des forces élémentaires de son « moi » ; ils ont eu tort, et s'ils avaient réfléchi, ils auraient compris que M. Bergson, au contraire, enseigne de vivre toute sa vie avec toute son âme.

La relation entre l'âme et le corps va se résoudre tout aussi simplement. Il est à peu près tout à fait incontestable qu'il existe un parallélisme d'action entre l'esprit et le corps ; la perception va des choses à l'esprit ; à l'état pur, par conséquent, notre perception fait partie des choses, et, si elle paraît subjective c'est grâce à la contribution considérable de notre mémoire. Il faut rejeter la séduisante opinion que notre cerveau est le centre de tous nos souvenirs : le processus cérébral, en effet, physiologiquement, est plutôt l'effet de la mémoire, qu'il n'en est la cause : la matière véhicule l'action et ne renferme point la connaissance. Le corps, le cerveau est donc uniquement un instrument d'action ; il ne prépare rien, il n'explique rien, mais, partant, la conscience est l'état agissant de notre « moi ». Tous les faits psychologiques intéressent

les mécanismes cérébraux, et, ainsi, nous concevons que le cerveau et la conscience collaborent, parce que tous deux mesurent la qualité de choix dont notre être vivant dispose, l'un par sa formation complexe, l'autre par son état d'intensité éveillée. M. Bergson aboutit à cette solution satisfaisante, mais provisoire : « L'esprit emprunte à la matière les perceptions d'où il tire sa nourriture, et les lui rend sous forme de mouvement, où il a imprimé sa liberté ».

Il s'agit, dès lors, de voir si la science impartiale fait considérer la vie comme étant d'essence matérielle ou d'ordre spirituel. Désabusé des mathématiques, M. Bergson, dans « *Les Données immédiates de la Conscience* » a cherché en lui le rajeunissement de toutes les vieilles notions ; dans « *Matière et Mémoire* », il est sorti de lui-même, a abordé la métaphysique ; puis, il a reconstruit, par ses souvenirs, le monde. Et il découvre, et démontre, avec sa clarté et sa logique que la vie doit être considérée comme étant bien de l'ordre de l'esprit, et non de l'intelligence ; cette dernière n'est que la partie de lui-même, que l'esprit approprie à la matière et moule sur elle.

C'est dans l'univers retrouvé par la reconstruction à l'aide de ses souvenirs, que M. Bergson s'est mû avec la plus parfaite aisance. Son univers, en effet, n'était plus fait d'abstraction comme l'est celui de la science. Non, il était vivant comme la conscience. Aussi, dans « *L'Évolution créatrice* », notre métaphysicien étudie-t-il le mystère même de la vie et de la réalité. Le chemin parcouru par l'esprit humain est créé au fur et à mesure de l'acte qui le parcourt : il n'est que la direction de cet acte lui-même ; l'évolution comporte donc une interprétation psychologique, explication rétractive, nécessairement. La réalité est en nous. Ce sont nos illusions spirituelles et nos habitudes sociales qui la dérobent à nos yeux. Elle est en nous, démontre M. Bergson, et nous la sentons, là, vibrante, « comme un flux qui demeure », ainsi que l'a défini, d'après « *L'Évolution Créatrice* », M. Gaston Rageot. Dans l'uni-

vers, la réalité est un élan prodigieux, ardent, fougueux, lyrique. Elle emporte le monde tout entier. Mais, que nous essayions de la voir, que ce soit du dedans ou du dehors, elle reste également insaisissable à l'esprit. Les mots usés du langage clair ne peuvent point l'exprimer. Nous ne pouvons qu'en posséder une notion. Cette notion n'est qu'une vision d'instant en instant plus éloignée de nous, une vision sans cesse « évanouissante ».

Voilà à peu près résumées les théories principales de M. Bergson. Actuellement, nul n'ignore que le professeur s'occupe de composer une *Morale* qui servira d'aboutissement à ses principes. Ceux-ci, quelque séduisants qu'ils puissent être, n'ont pas toujours été admirés. Il leur a parfois été reproché de trahir un goût trop vif des analyses subtiles ; on a dit que M. Bergson était un virtuose et non pas un convaincu, ainsi justifiait-on cette opinion que sa parole a plus d'éclat que de chaleur. M. Eugène Moulin, analysant autrefois dans « *Le feu* », *L'Evolution créatrice*, concluait par ces phrases :

« Ce n'était pas la peine de reprocher à Platon ses Idées, à Aristote ses formes substantielles, à Leibnitz ses Monades, à Spinoza sa substance unique, sous prétexte que tous ces philosophes ont considéré l'Univers comme *donné*. M. Bergson, lui, prétend voir l'univers dans son devenir indéniable, il tente la philosophie de *ce qui se fait*, mais ne pouvant, malgré sa vigilance, se débarrasser de la faculté statique qu'il traîne avec lui, puisque c'est sa *propre intelligence*, il aboutit simplement à un phénoménisme absolu, à un panthéisme superficiel, si nous songeons à l'Existence, toute nominale pour M. Bergson, d'un « substrat » de la nature et de la vie ».

Au fond, que nous importe ? Une philosophie, aujourd'hui, ne doit pas nécessairement être une doctrine et ce que nous aimons dans M. Bergson est-ce surtout son système ?

On connaît la vogue rencontrée aux Etats-Unis par le « pragmatisme ». Cette doctrine, à son tour, dédaigne

les abstractions de la raison ; elle s'occupe exclusivement de la pratique ; elle prône uniquement l'action ; elle va jusqu'à affirmer que la vérité est notre œuvre : n'est-ce pas, dit-elle, notre activité, notre vie qui crée la vérité ?

Si M. Bergson admire M. William James, s'il approuve sa tendance, il ne va pas jusqu'aux mêmes conclusions que lui. Lorsqu'on a traduit en 1911, à la Bibliothèque de philosophie scientifique, « *Le Pragmatisme* » de M. James en français, M. Bergson a écrit pour ce livre un peu mystique une préface sympathique mais significative. Il y atteste que lui-même n'exprime jamais que des aspirations générales, universelles. Les monotones disciples de Kant, contempteurs de la vie, nous avaient lassés par le factice, le convenu, la banalité logique des mornes catégories. M. Bergson, le premier, nous a reparlé de notre cœur, nous enseignant l'art d'entendre, avec complaisance et poésie, ses battements.

Et il n'est point surprenant qu'un tel professeur ait suscité un pareil enthousiasme. Déjà, ses nombreux élèves du collège Rollin ou du lycée Henri IV, sans être très assurés que leur maître de philosophie fût un génie, pressentaient en lui le mystère d'une pensée vraiment métaphysique. M. Gaston Rageot a tracé, d'après ses souvenirs, un portrait très vivant de M. Bergson enseignant :

« Il arrivait en classe avec une grosse serviette, petit, menu, tout le corps comme écrasé par le cerveau, alerte pourtant et vif. Nous n'étions pas installés à nos places qu'il avait déjà commencé sa leçon. Il dictait. Ceux qui voulaient le suivaient. Les autres vaquaient à leurs occupations : il ne les voyait guère, les entendait peu. Il parcourait la classe d'un bout à l'autre, à grands pas. Une main derrière le dos, il levait l'autre en baissant la tête : geste touchant, comme excédé, et qui semblait signifier que, malgré tout, ce qu'il disait d'original n'était encore qu'une approximation bien lointaine de la vérité méconnue. Parfois il s'arrêtait, se calait sur les hanches, les jambes écartées, ses yeux bleus fixés sur on ne savait quoi

d'inexprimable, étonné, doux, candide, faisant face à l'inconnu, attendant le mystérieux éclair de l'intuition ».

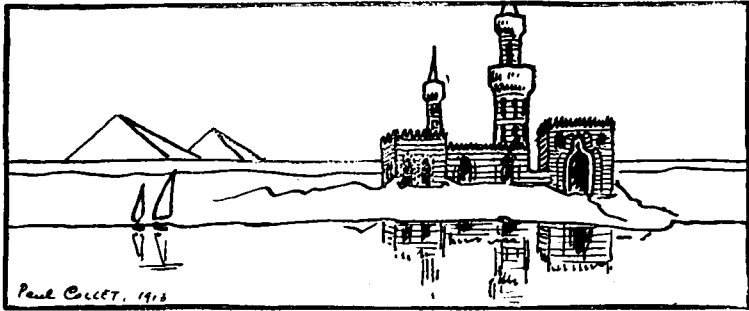
Le procédé employé par M. Bergson pour la solution des problèmes est audacieusement ingénu. Pour résoudre une question, il commence par la supprimer, par montrer qu'elle ne se pose pas, n'existe pas. Le libre arbitre? Il démontre que, amis et ennemis de la liberté ont toujours confondu et n'ont jamais su de quoi ils disputaient. Le temps? Il en distingue deux : celui des philosophes, des savants, des horloges, qui est le temps artificiellement fabriqué avec de l'espace et divisé en petits morceaux, et celui qui est le temps vrai, la durée réelle, le sentiment même que nous avons de changer et de vieillir, écoulement sans fin, progrès continu.

De même que ses disciples actuels, peut-être les auditeurs de naguère n'allaient-ils pas au fond de la doctrine du maître. Émerveillés par sa dialectique, ils étaient séduits sans avoir saisi, car la parole suffisait à M. Bergson pour exercer hier, comme il l'exerce aujourd'hui, sa profonde influence.

Après avoir esquissé l'engouement que provoquent les théories bergsoniennes, j'ai voulu montrer en quoi, et par quoi celles-ci sont originales. Je me suis efforcé de donner à mes interprétations le plus de clarté possible. Les méthodes et les livres de l'auteur de « L'Evolution Créatrice » me sont et chères, et familières. Qu'on me permette de regretter profondément de les voir prônées par tant de cervelles vides qui les ignorent totalement.

MAURICE GAUCHEZ.





# L'HISTOIRE DE CELUI QUI CRUT VAINCRE LES DIEUX

(SUITE)

## DEUXIÈME PARTIE

### I

La lune, haute déjà dans le ciel, épandait partout une clarté verte, et, sur la terrasse d'un palais, un homme, couché dans des peaux de bêtes, regardait la mer. Le vent tiède embaumait, venant des monts où poussent des aromates et soufflant vers le large. La mer calme s'illuminait parfois de brèves phosphorescences. Elle battait de ses flots les fondements du palais, taillés dans le roc, et s'étendait à l'infini. A travers les colonnades de la terrasse, elle apparaissait à l'homme tel un miraculeux décor. A droite, une île vaste dressait sa masse noire dans la plaine claire et mouvante; des lumières éparses y décelaient des habitations humaines, parsemant l'obscurité d'étoiles pâles.

Le silence régnait. Parfois, une barque passait, sans bruit, semblant glisser, comme une mouette. A côté du parapet brûlaient des cassolettes, dont les fumées odorantes montaient vers le ciel immensément vert, où brillaient les astres.

Près du palais, dans quelque place, des musiciens jouaient sur des instruments à cordes. Une voix pure chantait une cantilène comme on lève un ostensor, et se mêlait au bruissement doux et continu de la mer.



L'homme fumait dans un narghileh, silencieux, immobile. A ses pieds un esclave surveillait le petit brasier qui rougeoyait à chaque bouffée. Une femme se tenait devant lui, le bras levé posé sur une colonne.

Cet homme était Frauhell, qui menait là, depuis trois années, une existence paisible, exempte de tout souci ou de préoccupations humaines.

Il avait acheté naguère ce palais et, devenant ainsi le seigneur de dix familles paysannes, il retirait de leur labeur de considérables revenus. Ce soir-là, plongé dans son habituelle et volontaire apathie, il regardait la mer, sans parler. La femme, qui devant lui demeurait immobile, était une jeune turque à la peau brune, au beau corps svelte et souple, qu'il avait acquise un jour, dans un marché d'esclaves et qui partageait sa couche. L'aimait-il? Il s'en défendait, ne voulant plus aimer personne, et ne recherchant dans cette union que l'apaisement de ses sens. Elle l'aimait, et serait volontiers morte pour lui, s'ils l'avait fallu jamais.

Un homme entra soudain sur la terrasse, et s'immobilisa devant le maître.

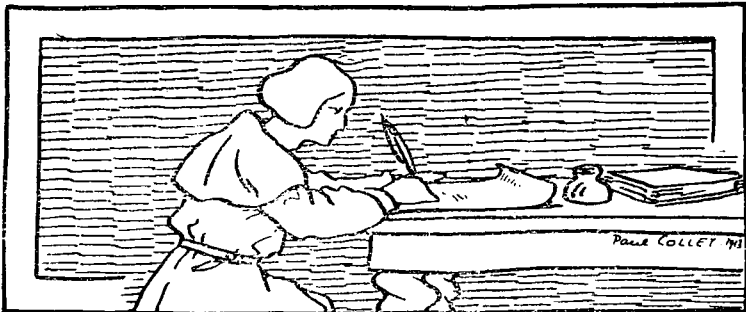
— D'une caravane qui passait, dit-il, venant d'occident et retournant en terre abyssine, un homme s'est détaché pour venir vers ton palais. Il a remis cette lettre, puis est reparti aussitôt.

— Donne.

Il prit la lettre, et l'ouvrit, tandis que l'homme tenait un flambeau au-dessus de lui, pour qu'il vît clair.

Il lut ces mots tracés par une main tremblante :

« Simon, mon fils, dis, m'oublies-tu? Je suis si vieux, si tu savais, depuis ton départ! Oh! si j'allais mourir sans pouvoir t'embrasser! »



## II

Après le départ de son fils, un accablement énorme s'abattit sur les épaules lasses du vieux Frauhell. Pour la première fois, Simon le quittait. Sa mère était morte en le mettant au monde et le vieux Frauhell, seul, avait œuvré à l'éducation et à la formation de son enfant. Son fils parti, sa vie n'eut plus de ressort et plus d'amour. Son commerce l'excédait et les longues conversations qu'il tenait jadis avec ses chalands principaux se réduisaient

aux brèves politesses nécessaires. Ses livres restaient des mois entiers sans qu'il y touchât, puis, il prit un scribe qui fit seul les écritures.

Il songeait sans cesse à son fils. Où était-il? Peut-être étendu, mort, sur une route? Egaré dans des forêts sans issue? Brûlé de soleil dans un désert, râlant de soif?... Mais non! Le vieil arabe, connaissant les hasards des voyages, éviterait au jeune homme les dangers de la route. Et pourtant! Combien d'autres étaient partis qu'on n'avait jamais revus? Frauhell s'accusait; pourquoi s'était-il laissé toucher par les conseils d'Eltaher? Pourquoi avait-il consenti à ce long voyage, étant si vieux, se sentant si faible, riquant de mourir sans avoir son fils à ses côtés? Mais conserver Simon auprès de lui, c'était le laisser submerger par des idées de mort, le laisser ronger par un désespoir lourd et sans fin... Oh! Simon! Pauvre fils éprouvé! La vie s'écoulait si douce, avant que la Mort eût fauché l'herbe de son cœur!

Il se souvenait aussi de l'autrefois, du doux petit garçon timide et rose, à bouches folles, si mignon, et bavard comme un moineau... Puis, du bel adolescent juvénile, étudiant dans les livres et déjà vibrant d'amour. Enfin, il revoyait son fils fort et beau, tel qu'il était le jour de son départ.

Maintenant, Simon parcourait les terres lointaines, et l'espace s'étendait, de jour en jour, entre leurs deux cœurs.

. . . . .

Le temps passa, des mois s'écoulèrent Il y avait plus d'un an que Simon était parti et l'on n'avait jamais eu de ses nouvelles.

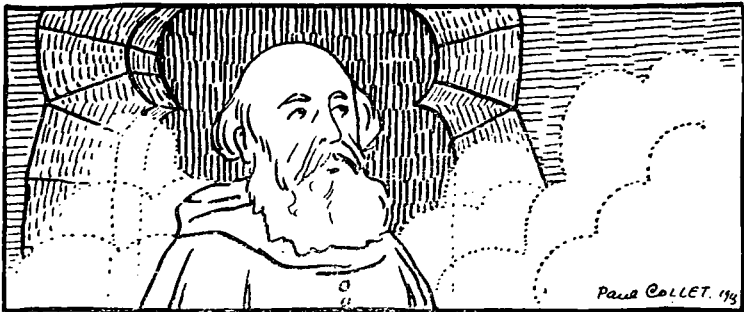
Frauhell se courbait; chaque jour le vieillissait davantage. Il pleurait seul, souvent, à gros sanglots, comme les vieillards. Ses serviteurs le devinaient à ses yeux rougis et lui témoignaient alors un plus amical attachement. Ils lui parlaient avec douceur, tentaient de le distraire, de l'intéresser à son commerce. Rien n'y faisait. D'un regard lent et voilé, Frauhell les remerciait, sans doute, mais ne leur répondait pas.

Il y avait deux ans que Simon était parti.

Son père le croyait mort. Il ne quittait plus sa chambre et ne voulait plus voir que ses anciens amis pour reparler sans cesse de son fils.

Enfin, un jour, vint un marchand d'Égypte qui connaissait Eltaher ; par hasard, il parla du seigneur étranger, venu d'Occident, et qui habitait près de la mer. Plus de doute ! c'était Simon ! Et le vieux Frauhell pleura de joie.

Le marchand repartit plus riche, et portant un missive qu'il avait ordre de remettre à son adresse, quand il retournerait en Égypte.



### III

La nuit, Simon se réveilla soudain, l'âme angoissée. Dans son sommeil, son père lui était apparu, avec la netteté d'une image. Il l'avait vu, vieilli, triste et pensant à lui. Puis, à travers le temps, mille preuves de l'amour paternel se pressèrent, en visions : le vieux Frauhell l'embrassant lorsque, tout petit, il se plaignait de maux minimes : leurs moments de tendresse, multiples et dispersés,

de son enfance à l'heure de son départ ; tous ces liens qui vous attachent à un être aimé, comme les racines attachent l'arbre à la terre. Puis ce fut une nostalgie inexprimable, un besoin infini de revoir le bon vieillard et de le presser sur son cœur.

Dans l'obscurité, il semblait à Simon qu'une présence occulte s'affirmât ; l'espace s'abolissait. L'esprit de celui qui l'avait créé flottait autour de son corps et l'imprégnait jusqu'aux moelles. L'instinct croissait, grandissait en son cœur ; il pleura ; en vain rassembla-t-il les réseaux éparpillés de sa logique ; au milieu de ses raisonnements spécieux resurgissait tout-à-coup l'image du vieillard, et l'irrésistible désir de l'embrasser avant longtemps.

Il lutta. Mais le Dieu qu'il avait exilé dans une heure d'insensibilité malade avait repris sa puissance, et s'implantait en lui, plus fort que jamais. L'aube naquit. Simon rassembla sitôt ses domestiques et ses valets.

— Préparez-vous à un long voyage. Je retourne en mon pays. Que, dans trois jours, tout soit prêt pour l'exode. J'emmènerai six des plus forts d'entre vous. Les autres resteront.

Alors, devant lui, s'agenouilla Clésis, la belle esclave au corps d'ambre, qui gémit ;

— Maître ! oh ! bon maître ! Emmène-moi ! Je suis ta chose, ô maître, me laisseras-tu seule ici, pour que je meure ?

Simon la regarda, affaissée, qui lui baisait les genoux. Il comprit soudain qu'il souffrirait de la quitter, de l'abandonner à quelque acheteur. Il connut qu'il l'aimait, enfin, et que cet autre Dieu, l'amour, avait, depuis longtemps, sans qu'il s'en aperçut, repris place en son cœur.



## IV

L'âme de Simon fut comme une éponge sèche, soudain plongée dans un bassin. Les dieux bannis y reentraient brusquement, l'un après l'autre, et avec eux, la vie. Il se sentait emporté dans un tourbillon puissant, humble feuille rasant la terre ou planant dans l'azur, mais participant aux forces universelles : il s'était voulu statue, il redevenait un homme, malgré lui d'abord, puis enivré de passions et de jouissances et se baignant avec délices dans la brise et dans l'ouragan du monde. La chair pétrifiée reprenait sa fermeté naturelle, le cœur lui battait à gros coups rythmiques et des désirs bouillonnaient dans tout son corps. Sa longue indifférence lui paraissait lâcheté. ô vie! ô force! ô joie d'exister et d'agir! Joie d'être un homme! Des hymnes chantaient en lui et il se jurait de regagner, en vivant double, les années d'action qu'il avait perdues.

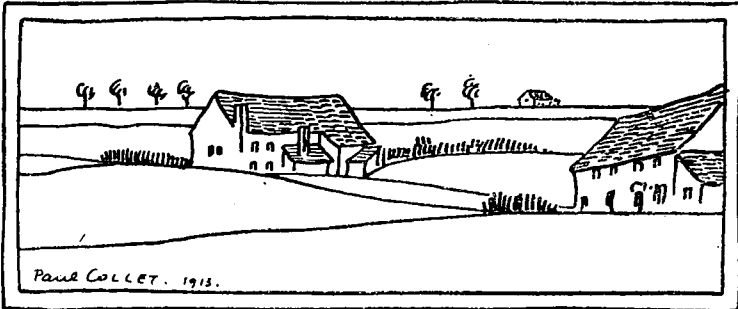
Il ne repoussait plus comme un envahissement de suggestions mauvaises le désir de revoir son père et de vivre avec lui. Il ne se cachait plus l'amour qu'il éprouvait pour son esclave et, fiévreusement, il activait les préparatifs d'exode, si bien qu'en trois jours on fut prêt à partir.

Par un crépuscule d'or, on se remit en route. Naguère il avait suivi ce même chemin, s'enfonçant de plus en plus dans la dureté volontaire. Et maintenant, tandis qu'il remontait vers le Nord, tous les germes de désirs et de

joies, comprimés et comme plus forts d'un long sommeil, bourgeoñaient, grandissaient, fleurissaient et s'épanouissaient en lui jusqu'à lui remplir la poitrine.

Ce fut un voyage d'enchantement. Il chevauchait auprès de Clésis, souriante et heureuse de suivre son amant. Il lui contait ce que serait sa vie, en Europe, lorsqu'il l'aurait épousée, comme il convenait ; il la convertissait lentement à sa religion, l'habituaît aux coutumes, aux us, aux aspects des lieux où elle allait vivre.

Et comme il sentait aujourd'hui la fausseté de cette paix imaginaire qu'il avait connue ! Comme il se remémorait tous les germes latents de nostalgie qui, souvent, l'avaient angoissé jusqu'aux larmes ; et comme, à chaque étape, il retrouvait un peu de son âme véritable ! Il reconnaissait son monde, et l'affinité puissante et parfois ignoré que tout être a pour le sol où il naquit, grondait et gonflait en lui, tandis qu'ils approchaient de sa terre.



## V

Ils traversaient maintenant les vastes plaines wallonnes qui s'incurvent sans rudesse et sont vertes, partout, hérissées de bouquets d'arbres. De ci, de là, une fumée décelait la présence d'une ferme, derrière un coteau, puis de grands toits de paille et des granges énormes, qu'on devinait bondées de céréales, émergeaient d'un pli de terrain. Sur les champs, des laboureurs travaillaient, et l'on enten-



daït partout grincer le bruit des faux taillant les herbes.

Des villages, très espacés, parsemaient la plaine. Des fermes, des chaumines, une chapelle, une auberge où l'on s'arrêtait ; c'était tout. Des paysans, curieusement, venaient interroger les voyageurs. Frauhell conversait gaïement avec eux ; leur dialecte le replongeait dans le passé, leur accent l'émouvait de façon étrange. Il se retrouvait chez lui, devinant dans tous les cœurs qui l'entouraient des aspirations, des pensées qui étaient les siennes.

Les étapes devinrent plus longues, les routes étant meilleures. Un soir enfin, la ville apparut au loin, dans la brume bleue que tisse l'éloignement. Et Simon en reconnut, ivre de tendresse, le profil tourmenté de pignons triangulaires et de minces pinacles.

Le soleil se couchait. Ils avancèrent encore, et furent à deux archées de l'enceinte ; ils longeaient un bois ; une auberge où brillaient déjà des lumières se dressait au bord de la route. Simon la reconnut ; souvent, avec des amis, il y venait jadis vider des brocs et caresser les servantes.

On y chantait. Il reconnut une chanson à boire d'autrefois. Sous une tonnelle, un gros homme à face rubiconde la beuglait, debout, entouré de compagnons qui la rythmaient en cognant leurs brocs sur la table. Alors, Simon fit arrêter ses domestiques et s'approcha.

— Gros compagnon, n'es-tu pas Gilles le Monier ?

— Je le suis, compère, je le suis ! Me connais-tu donc ?

— Je suis Simon Frauhell, ton ami de naguère.

— Simon ! C'est toi, Simon ! Hé ! pour Dieu ! que je te baise ! On te croyait mort ! Holà ! Qu'on perce une neuve futaille ! Qu'on remplisse les pots ! C'est un vieux ami que je retrouve ! Qu'on verse à boire à ce compaign et à tous ceux qui l'accompagnent — Palsambleu ! Simon ! quelle est cette beauté qui t'avoisine ?

— Mon épouse, ami Gilles.

— J'en suis aise ! Là-bas sont les nôtres. Je vas la leur conduire, et, seuls, entre mâles, nous boirons ensuite à ton retour !

Un autre se chargea d'aller annoncer doucement au vieux Frauhell le retour de son fils, pour que l'émotion ne fût pas trop rude, et Simon décida, malgré l'envie qu'il avait d'embrasser son père, de ne rentrer dans la ville que le lendemain, craignant une trop grande joie pour le vieillard.



## VI

La nuit était tombée maintenant, et l'on chantait toujours sous la tonnelle, éclairée par les lueurs de torches rougeoyantes. Au ciel ardemment bleu vibraient les astres, poussières de clarté. De la ville, parsemée de lumières, des fusées montaient parfois et s'éparpillaient au zénith, en fleurs de lueurs multicolores, dans un craquement de tonnerre.

C'était un soir de fête, très doux et très frais ; la brise lente, et le bois bruissait comme une harpe. On entendait très loin des cris et des chansons, et des sons de musique. La route s'allongeait comme un ruban gris, la plaine sombre se hérissait de buissons et de maisonnettes noires. Et tout le paysage entraît dans l'âme de Simon ; cette terre, cet horizon, cette ville, ces champs participaient à sa joie immense, l'imprégnaient comme un parfum. Il chantait avec les autres ; il racontait ses quatre années d'exil, cette longue maladie d'âme dont il se sentait guéri et qui l'avait rendu

plus fort, presque divin parce qu'il laissait vivre en lui tous les dieux du monde, sans lutter, sachant qu'ils ne sont point cruels pour qui les sait comprendre, qu'il faut agir d'accord avec eux, et qu'une souffrance ne sert qu'à affiner la qualité de la joie ; que la vie est un fruit dont quelques fragments sont remplis d'amertume, mais auquel il faut mordre de toutes ses mâchoires, pour n'en sentir que la saveur violente et pure, comme un vin fort.

Il chantait, ses amis chantaient. Un chariot attendait sur le chemin, pour les reconduire, très tard, dans la ville : dans une salle de l'auberge, on entendait fuser les rires des femmes.

Et soudain, entra le vieux Frauhell. On lui avait dit que son fils revenait, et il arrivait à sa rencontre. Ce furent deux cris de joie et d'amour. Puis, il y eut là deux hommes qui s'embrassaient en pleurant.

Au loin des cloches sonnaient, évoquant l'image des prêtres qui officient devant les autels.

ARTHUR CANTILLON.

(Illustrations de PAUL COLLET).



## LA QUESTION WALLONNE ET LES CATHOLIQUES <sup>(1)</sup>

---

La « question wallonne » partage le sort de toutes les idées dont la cuisante actualité suscite autant de sympathies que de colères.

En général, la masse, comme quelqu'un qui a bien dîné, n'aime pas être dérangée. Elle a acquis des habitudes de penser, sa langue est largement pourvue de poncifs, ses opinions répugnent à la discussion sur des terrains où son journal ne l'a point encore menée et pour peu que ses intérêts soient assurés, elle n'a qu'irritation contre les importuns qui osent prétendre que tout n'est pas pour le mieux dans le monde des satisfaits.

Telle fut, peut-être, devant le problème nouveau l'impression de nombreux compatriotes qui trouvaient que sur trop de questions déjà, le pays était divisé et que le mouvement grandissant d'action wallonne devenait menaçant pour la quiétude publique.

D'autres, Wallons de race, métissés par cette seconde patrie qu'est pour le Belge, le parti politique auquel il appartient, subirent la fâcheuse influence de considérations étrangères. Les préoccupations électorales agirent autant sur les enthousiasmes des « Wallons toujours » que sur l'opposition de leurs adversaires.

Dans l'ensemble, les catholiques refusèrent leur coopération aux organisations naissantes. Avec une allure déci-

(1) *La Belgique Artistique et Littéraire*, qui accueille la défense de toutes les opinions et l'exposé de toutes les thèses, publie cet article sans prendre parti pour ou contre les idées qui y sont exprimées. L'auteur en garde l'entière responsabilité.

dée, ils se mirent en marge du mouvement, ajoutant souvent la raillerie à tout ce qu'avait d'hostile une passivité totale.

Avaient-ils raison? Je me garderai bien de me prononcer. Catholique comme eux, attaché à ma foi, enfant de Wallonie, qui aime sa terre, je voudrais simplement étudier le mouvement wallon en lui-même, sans parti-pris, en y discernant les éléments adventices qui le déparent partiellement et sans autre but que d'éclairer la religion de ceux qui nous suspectent et celle de mes amis de bonne volonté, de dissiper, si possible, une dangereuse équivoque et, pourquoi pas? de susciter une action.

★  
★★

Pour que l'information à son sujet soit nette, il est opportun de distinguer dans le mouvement wallon deux organismes bien distincts, absolument indépendants l'un de l'autre. L'association « Les Amis de l'art Wallon » née au lendemain de l'Exposition de Charleroi (1911) poursuit, par ses propres moyens, une œuvre qu'on ne saurait confondre avec la défense des intérêts politiques que « L'Assemblée Wallonne » paraît s'être surtout réservée.

Les salons des Beaux-Arts de Charleroi agirent puissamment sur nos âmes éveillées à une vie racique plus consciente et constituent dans le développement collectif de la Wallonie, un événement de capitale importance.

Nul, s'il n'était Wallon, ne se fût douté de ce qu'était pour nous cette Rétrospective.

Jusqu'alors nous n'avions eu que des contacts, fort rares et tout accidentels, avec ceux de nos ancêtres qui ont fixé dans l'immortalité du chef-d'œuvre l'âme de notre race; et nous n'aimions guère retourner en arrière, convaincus que nous étions de la douloureuse stérilité d'un sol où seulement de rares fleurs d'art avaient pu s'épanouir.

Liège exceptée, l'histoire de la Wallonie ne remontait pas plus haut que le XIX<sup>e</sup> siècle et notre peuple ne nous

paraissait grand que le jour où des monstres de fer et de feu l'avaient sacré à la vie héroïque !

Nous nous trouvions un peu dans la situation de quelqu'un qui vit loin de sa famille, qu'il n'a guère connue et qu'il sait indigente.

Sans doute, sans qu'il s'en rende compte de solides liens d'amour le rattachent aux siens, mais, de fait, il leur témoigne juste assez de déférence pour n'être point suspecté d'ingratitude.

Et voilà que, soudain, nous rejoignons la grande famille de chez nous, non pas cette incolore réunion d'ancêtres falots et banaux, mais une glorieuse lignée de héros et de génies !

Tous étaient là, réunis pour la première fois, vivants dans leurs œuvres, riches de signification racique et de discret rappel du culte patrial méconnu. Chose merveilleuse ! de cette foule d'originalités si diverses, surgies en des milieux si lointains parfois, se dégageait — ô si harmonieuse pour nos sensibilités wallonnes — une image, unique, vivante, frémissante, l'âme de la race.

Et nous ressuscitions avec elle.

Devant notre passé, s'imposant à nous ou mieux s'insinuant en nous avec tant d'irrésistible charme, nous prenions conscience de notre « moi » ethnique.

Et comme nous allions le « vivre » ce moi quasi insoupçonné. Quelle stations passionnées devant les épopées de dele Pasture ! De quel rythme s'ordonnait notre méditation devant l'harmonie des du Brœucq !

Ah ! comme nous la comprenions, par la contemplation de notre passé, notre Wallonie d'aujourd'hui, soit que la courbe gracieuse de ses collines bénissant les vallées bleues rappelât la ligne pure du maître Montois, soit que le sérieux tragique de nos houilleurs au jour de catastrophe répétât ce visage suffoquant d'angoisse des Saint-Jean du « Maître pathétique ».

Il n'était guère de jours où quelque jouissance n'avivât, lors de nos communions esthétiques, la flamme de notre

enthousiasme wallon ; où quelque affinité, plus nettement perçue, ne se trahît en nos modes de penser et de sentir.

Enfin, nous nous retrouvions — et je ne sais quelle fierté naquit de cette conquête que nous venions de faire de notre race.

Comme elle nous était douloureuse alors, cette méconnaissance de notre passé artistique et comme nous les revendiquions pour nôtres, tous nos maîtres anciens que la paresse ou la légèreté de la critique avaient faits flamands !

Et quel prix nous allions dès lors attacher aux œuvres de nos compatriotes Wallons, et de quelle fraternelle sympathie nous allions entourer leurs efforts pour que l'âme de notre terre, puisse se révéler aujourd'hui, comme par le passé, dans toute son ingénuité et dans toute sa force !

Que fallait-il pour cela ?

Que la pensée qui avait inspiré la *Rétrospective* de 1911 ne restât pas sans lendemain et que l'effort se poursuivît alors même que les salons seraient fermés.

Jules Destrée, l'ordonnateur compétent de cette exposition, le comprit mieux que tout autre. Sa clairvoyance avait découvert le mouvement profond dont palpait la Wallonie et l'opportunité pour le peuple de Wallonie, de puiser dans l'admiration du passé, la conscience de lui-même. Aussi, annonça-t-il lors de la manifestation organisée en son honneur, la prochaine création de l'association des « Amis de l'Art Wallon ».

Le 4 février 1912, la société était fondée.

Ce ne sera ni sur ses statuts, ni sur les déclarations de son Président Jules Destrée que je la jugerai. Il vaut mieux estimer l'arbre par ses fruits.

N'eût-elle que révélé, par son insistance à le proclamer, par son autorité à le commenter l'existence d'un art originellement wallon, qu'elle mériterait largement notre reconnaissance. A cet égard, la collection de *Wallonia* organe de la société, est fort utile à consulter ; la liste serait longue des études consacrées à nos peintres, nos sculpteurs, nos musiciens, nos littérateurs, sans parler de monogra-

phies locales, comme celles dont la ville de Tournai fut l'objet. « Les Amis de l'Art Wallon » ne se sont pas préoccupés seulement de la formation esthétique de leurs membres, ils ont voulu par une action « au-dehors » faire reconnaître cet art wallon, qu'ils apprenaient à aimer. Je citerai, pour mémoire, leurs instances auprès des autorités compétentes pour la décoration de l'église d'Hastière, la restauration du jubé de Jacques du Brœusq à Sainte-Waudru, les efforts pour que justice soit rendue à Roger de la Pasture, peintre wallon.

Voilà pour les faits immédiatement vérifiables, mais il est des impondérables que j'estime bien autrement importants.

Par son activité régulière, par le courant d'idées qu'elle entretient, la société des « Amis de l'Art Wallon » nourrit et développe notre conscience wallonne. Rattachés plus étroitement à nos ancêtres, notre amour de la terre, qui, auparavant n'était peut-être que l'attachement instinctif au cadre des gens et des lieux s'est épuré ; les frontières de notre Wallonie se sont élargies dans le temps et l'espace ; le sentiment de nos responsabilités est devenu plus impératif à mesure que croissait notre patrimoine de solidarités ; la race et la terre se confondent en une même personne vivante : la Wallonie, personne chère de qui nous tenons tant, personne sacrée dont nous avons la garde.

Œuvre féconde que celle qu'elle a réalisée, puisqu'il n'est en l'homme, aucune source de sain idéalisme, de virile piété qui doive être méprisée et puisque l'homme n'a jamais trop de raisons de s'arracher au bas matérialisme pour accéder aux cimes du désintéressement et de la joie spirituelle.

Les catholiques sont nombreux qui ont voulu s'associer aux « Amis de l'Art Wallon » dans leur entreprise et ceux-ci nous doivent ce témoignage que nulle suspicion



ne s'est élevée de chez nous à leur sujet. A conduite loyale, confiance totale.

\*  
\*\*

Si « Les Amis de l'Art Wallon » peuvent prétendre ainsi à la collaboration de tous, « L'Assemblée Wallonne » paraît d'accès plus difficile aux catholiques qui voudraient participer à un mouvement de réaction antiflamingante.

Un peu d'histoire, ici aussi, sera nécessaire.

Il faut bien que je rappelle la déception que les élections de juin 1912 apportèrent aux partis de gauche. Non seulement l'opposition ne parvint pas à déplacer la majorité, mais le groupe gouvernemental se trouva encore renforcé.

On épilouva sur des chiffres, et certains, mirent en relief la différente répartition des votes en terre flamande et en Wallonie :

Arrondissements de langue française : opposition, 708.056 voix ; gouvernement : 466.927 voix.

Arrondissements de langue flamande : opposition, 382.924 voix ; gouvernement, 733.097 voix.

« Le parallélisme inverse de ces résultats est extraordinaire » dit Jules Destrée (*Lettre au Roi*).

M. La Palisse aurait conclu que les Wallons étaient gouvernés par les Flamands. D'autres le firent et indiquèrent le remède : la séparation. C'était plutôt simpliste.

Il n'en est pas moins vrai qu'un fait s'impose : l'antagonisme grandissant entre Flamands et Wallons.

On connaît assez les griefs des Wallons contre leurs compatriotes du Nord, pour qu'il suffise de les rappeler. Non seulement c'est chez eux, Flamands, que se dépense la majeure partie de finances que les Wallons alimentent dans une mesure plus large ; non seulement leurs exigences — si elles devaient être écoutées, et chaque jour on s'y soumet davantage — finiraient par leur réserver le monopole des emplois publics ; mais, lorsqu'il s'est agi d'assurer l'intégrité du sol belge, on a bien moins songé à préserver tout le pays que la seule partie basse ! La loi

Franck-Seghers sur l'emploi des langues dans l'enseignement moyen et le projet, soutenu avec une tenace unanimité, de germaniser l'Université française de Gand, menacent les droits acquis des Wallons et constituent, pour la culture romane en Belgique, la nôtre, le plus sérieux danger.

Il y a là, on en conviendra, de sérieux motifs de mécontentement et il n'est pas jusqu'aux ridicules vexations, d'un flamingantisme aigu qui n'aient contribué à l'organisation d'un mouvement de résistance.

Mouvement qui ne se manifestait guère qu'à l'état sporadique.

Vinrent les élections. Ah ! ces Flamands ! non seulement ils étaient la menace d'un particularisme intransigeant dont nous devons être les victimes, mais voilà qu'ils se présentaient comme l'obstacle — insurmontable presque — où se brisait l'élan de la « Wallonie anticléricale » !

La mesure était comble ; il fallait organiser la résistance et l'attaque.

Et le mouvement, d'antiflamingant qu'il était à l'origine, devint, pour beaucoup, antigouvernemental.

Sur ces entrefaites, et pour donner corps à ce mouvement « L'assemblée Wallonne » était fondée. C'était le 20 octobre 1912.

Aucun des députés catholiques wallons sollicités d'assister à l'assemblée de fondation ne s'y présenta — et je pense que le groupement ne compte à ce moment que quelques rares catholiques sans mandat.

Telle est la situation à l'heure actuelle. En l'espèce, que faut-il penser de notre attitude à nous, catholiques ?

Le Belge est ainsi fait qu'il est, autant qu'une individualité, l'homme de son parti. Le parti pense pour lui, agit pour lui, et lui donne des ordres qu'on ne discute pas. Les groupes politiques ont créé des disciplines étroites, impératives, rigoureuses qui trouvent leur sanction dans la somme des intérêts personnels dont ils se constituent l'agent et le protecteur. De plus, rien n'est aussi

nettement tranché que les partis; aucune confusion possible, et le citoyen du moment qu'il a laissé percer son opinion, est classé dans une des trois catégories nationales dont il ne sortira plus guère. Et je n'ai pas besoin de dire que, dans la vie quotidienne, ce ne sont pas des catégories mortes de naturalistes.

Les catholiques wallons — et ils étaient nombreux — n'étaient pas les derniers à agir lorsqu'il fallait défendre les droits des gens, de la langue et de la terre de Wallonie et si les Flamands leur sont chers en tant que membres d'une même communion, les flamingants ne leur inspirent nulle confiance.

Mais, le jour où les événements firent du mouvement antiflamingant un mouvement politique dans sa fin, ils n'en étaient plus. Il était fort heureux pour les Wallons anticléricaux que l'action antigouvernementale pût se confondre avec la réaction antiflamingante et qu'ils pussent poursuivre les intérêts de leur parti en attaquant les exagérations de certains Flamands, sinon qu'eussent-ils fait?

Pour les catholiques, la situation est plus difficile. S'ils sont hommes de parti — et presque tous le sont — ils ne peuvent s'associer à une campagne dont le gouvernement élu par lui est l'objet. *Omne regnum...*

Si dans la largeur de leur Foi et l'indépendance de leur jugement, ils n'ont pas lié leur opinion aux décrets d'un sanhédrin de parlementaires, de graves considérations doivent retenir leur attention.

En dernière analyse, le mouvement que « L'Assemblée Wallonne » veut promouvoir, ne tend à rien moins qu'à permettre aux anticléricaux de Wallonie de réaliser leurs visées politiques et nous prévoyons, par l'exemple des gouvernements provinciaux cartellistes, comment seraient traités nos droits et institutions les plus chers!

Je sais bien que là est le but lointain de « L'Assemblée Wallonne », que la séparation « n'est pas un dogme », et que les conjonctures peuvent déterminer un avenir tout

autre que ceui que j'entrevois ! Je sais bien qu'à côté de cette action à échéance reculée, elle poursuit une action plus immédiate de défense wallonne et de réaction purement antiflamingante et qu'en maintes questions qu'elle a étudiées, sa solution serait la nôtre. Je sais que M. Doutrepont, professeur à l'Université de Liège et catholique notoire, lui a donné l'adhésion de sa haute autorité. Tout cela, je le sais, et malgré tout, je me demande quel catholique, pourrait à l'heure présente et dans les circonstances présentes adhérer, le cœur léger, à « L'Assemblée Wallonne » ? (1)

Mais, je me demande aussi, et avec une certaine anxiété, si, par défiance de « L'Assemblée Wallonne » les catholiques vont bouder le mouvement wallon lui-même.

Qu'ils sachent faire les distinctions nécessaires.

Pourquoi laisseraient-ils croire que leur Foi au lieu d'être un mode de vie qui élargit toute leur action, les contraint à une existence diminuée ?

Certes, il n'y a nul antagonisme entre la Foi et l'amour de la terre des aïeux et l'Eglise qui est la grande inspiratrice du culte des morts ne condamnera pas ceux qui honorent ces mêmes morts pour la sauvegarde du patrimoine qu'ils nous ont légué.

Les catholiques wallons ont leur culture à sauvegarder : cette noble culture romane que la tradition ecclésiastique a marquée de son empreinte et qui, malgré les souffles d'erreurs qui y passent, est encore à l'heure actuelle la grande éducatrice des hommes.

(1) Je ne m'attarderai pas à dresser un inventaire de l'activité de « L'Assemblée Wallonne ». Je crois la chose inutile. Partie d'où l'on sait, composée presque exclusivement d'anticléricaux militants, l'A. W. évolue dans une atmosphère qui n'est plus respirable pour des catholiques. Jules Destrée ne me contredira pas. C'est ce qui la juge. Et je ne pense pas que notre opinion doive être révisée d'ici le jour — qui ne viendra pas — où L'A. W., se purifiant de la tare de ses origines et de ses fréquentations, serait également abordable par tous.

Ils ont à conserver la langue française, joyau parmi les plus précieux de notre héritage ethnique, la langue de Pascal et de Bossuet, et que le talent des poètes a tant de fois assouplie pour chanter la gloire de Dieu et les merveilles de l'âme chrétienne.

Ils ont aussi leurs frères de race à protéger, leur prochain « le plus proche ». Il s'agit d'assurer à la Wallonie la stabilité de sa propre vie, le respect de ses coutumes, l'exercice de ses droits parmi le peuple de Belgique. Les griefs des Wallons sont sérieux et le redressement de l'état anormal qui leur est fait et qui les menace dans des proportions bien plus considérables encore, s'impose.

Ils ont surtout à rendre à la Wallonie toute son originalité, partant tout son charme et toute sa force. Qui nous le donnera, si ce n'est l'éducation « wallonne » qui sans s'abstraire d'une civilisation totale qui a conditionné notre développement, affine les cœurs et les intelligences de chez nous. Un peuple n'est puissant que s'il se relie par des chaînes de piété à son passé, et si dans l'unité de ses efforts, il répète les gestes des aïeux, mais avec un cœur jeune, fervent de l'aujourd'hui qui vibre et du demain qui l'inquiète. Mais pour cela il faut qu'il se possède, qu'une âme commune inspire les pensées et les actes de chacun. C'est cette âme qu'il nous faut rendre — que nous soyons enfin nous-mêmes, avec éclat.

Les catholiques Wallons auront-ils des oreilles pour ne point entendre, des yeux pour ne point voir?

Qu'ils fassent leur examen de conscience — c'est un excellent usage chrétien qu'il est bon d'entretenir.

Ont-ils apporté aux « Amis de l'Art Wallon » toute la sympathie qu'ils auraient pu?

Ont-ils collaboré à leur œuvre dans une mesure proportionnée à leurs moyens?

N'ont-ils pas sous-évalué le mouvement antiflamingant alors que sa nécessité cependant s'imposait?

N'ont-ils pas, par leur attitude, encouragé ce mouvement à se faire sans eux?

Et le jour, où sous la poussée des choses, il se fait contre eux, n'en ont-ils pas une part de responsabilité?

Voilà pour le passé. Et pour l'avenir?

Sans doute, il est trop tard pour participer au mouvement de L' « Assemblée Wallonne » et le milieu n'est pas de ceux où l'action de catholiques pourrait se produire en toute liberté.

Mais alors? Est-ce l'indifférence ou l'inaction à jamais?

Ou plutôt, le moment ne serait-il pas venu de tenter, à côté de l'existant, un mouvement wallon d'origine et de tempérament catholiques?

Ce que serait ce mouvement? Je n'ai pas à le dire. Mon but, en écrivant cet article était bien plutôt de poser un problème, que d'en donner une solution toute faite. C'est de la confrontation des idées et des données de l'expérience que celle-ci prendra corps.

Une enquête doit épargner les dommages des résolutions précipitées. Cet article pourrait en être la préface. Peut-être alors, surgira, parmi les catholiques de Wallonie, l'homme qui donnera un corps à nos aspirations et à nos résolutions dévoilées et impatientes et qui, mettant son autorité et son talent au service de sa terre et de son peuple, poursuivra dans un milieu doublement fraternel, un sain travail de développement racique.

ELIE BAUSSART.

# A travers la Quinzaine

---

## LES FAITS ET LES IDÉES

---

### Variations sur un vieil air.

Le Carnaval, c'est le cadavre récalcitrant. On a beau constater son agonie, préparer son acte de décès. A chaque Carême, les chroniqueurs consciencieux recommencent l'article nécrologique. On pille Larousse pour retracer son histoire depuis la procession du bœuf Apis, les bacchantales grecques et les lupercales romaines jusqu'à la descente de la Courtille, en passant par la moyennageuse fête de l'Ane, les divertissements travestis de la Cour de Charles VI, les folles équipées des mignons de Henri III ou les bals masqués du Régent.

On exalte ses splendeurs passées, on verse un pleur sur sa décrépitude, on l'enterre, non sans phrases ; et l'hiver suivant, le Carnaval nous revient, exact comme un Roi, tenace comme la vermine et joyeux comme un croque-mort.

On a beau le trouver grotesque, ridicule, dégradant ou sauvage, faire valoir, pour le vaincre, des raisons de santé, d'hygiène ou de décence, rien ne prévaut contre son despotisme.

Sitôt qu'aux approches du Carême, il agite son sceptre à grelots, les rues s'emplissent de tintamarre, de gens en défroques. Des fillettes en jupe de percale, décolletées et les bras nus grelottent sous le masque, la chair mordue par la bise hivernale, et bravent la pneumonie en chantant les refrains du jour. Des pierrots s'enfarinent, des arlequins jouent de la batte, des dominos encapuchonnés modulent

sous le loup à dentelles des apostrophes nasillardes ; des mousquetaires doublement gris traînent une rapière conquérante, des paillasses flirtent avec des colombines, des escogriffes posent au marquis et des faquins au gentilhomme ; et dans cette agitation de promeneurs frétilants, dans la cohue de bals charivaresques tout embués de sueurs moites, des scandales, qui sont à la zwanze ce que le calembour est à l'esprit, exhibent leurs laideurs loqueteuses.

Ces déguisements de mauvais goût, ces veuleries dévergondées, ces joies grossières n'ont même pas l'excuse de la blague amusante, de l'intrigue malicieuse ou de la rigolade effrénées ; car la plupart du temps ces masques carnavalesques sont d'une gaieté à porter en terre.

Leurs bandes passent, mélancoliques comme un dimanche pluvieux, funèbres comme un requiem, ne trouvant qu'un « zo-ot ! » éraillé pour ranimer leur fringale de folie. Ils sont grotesques et lamentables. Et quand, meurtris de lassitude, minables dans leurs travestis délabrés, on les rencontre aux heures tardives titubant et ronchonant le long des trottoirs déserts, ils ont l'air de pauvres diables condamnés aux plaisirs forcés.

★  
★★

De quoi donc est faite cette puissance hypnotisante du Carnaval qui résiste au temps et aux mœurs et subjugue les caractères et les volontés ? On veut le fuir : il vous poursuit et vous obsède. Le mieux est encore de s'y livrer complètement en évoquant ses heures triomphantes, les belles époques de sa splendeur où son prestige s'expliquait par les joies de la couleur, du pittoresque et de l'esprit.

Voici le Carnaval de Naples, celui de Rome décrit par Goethe, celui de Venise chanté par Byron, raconté par Casanova, Goldoni, l'abbé de Bernis, Malamani, l'anglais Maihows.



Le Carnaval de Venise : tout un essaim de fantômes charmants qui papillotent, de grâces exquisés qui renaissent de menus rires qui s'égrènent.

Il dure six mois de l'année, du premier dimanche d'octobre à la Noël, du jour des Rois au Carême. Il recommence pour deux semaines à l'Ascension ; il recommence le jour de la Saint-Marc, à chaque élection du doge, au moindre prétexte. Tant qu'il dure les gens sont masqués. Un morceau de satin sur le visage, un capulet en taffetas noir sur les épaules : c'est ainsi qu'on expédie ses affaires, qu'on fait ses emplettes, qu'on plaide ses procès, qu'on fait ses visites, qu'on entre partout, dans les salons, dans les offices, dans les couvents, au bal ou au palais.

Il n'y a plus ni patricien, ni faquin, ni sbire ni religieuse, ni espion, ni « zentildonna ». Signor Maschera est seul maître. En lui se confondent tous les personnages. Le nonce lui-même va masqué, constate Montesquieu, et, masqué, donne sa bénédiction. Il n'y a plus de règle, plus de frein, plus de jour, plus de nuit. A toute heure on trouve les cabarets ouverts, les soupers tout prêts dans les auberges. Les violons s'enrubannent. Des files de lanternes colorées tremblent à des ficelles. La cervelle est à l'envers, l'esprit sens dessus-dessous.

Ah le charmant tableau qu'en a brossé, à petites touches, le regretté Philippe Monnier : « A tout coup, des gondoles embarquent une cargaison jolie de lazzis, de refrains, de bouquets, de baisers, de cartes, de cornets, de jeux de basset et brelan, de petits baquets ; les gondoles emportent des rires qui se changent en soupirs, et les soupirs s'éloignent. Un vieux patricien respire une rose. Une mouche réveillée par ce fredon se pose sur un nez. Sous un balcon une voix se tait. Escapades, pirouettes et ritournelles, mots à l'oreille, petits soupers aux bougies, yeux cernés par les nuits blanches, le caprice souffle au vent ses plumes légères. Et tous les théâtres sont ouverts. Et le jour, la nuit, constamment, ce bruit

d'écoulement de grandes eaux que fait sur le marbre la foule aux pieds mobiles ».

Et cette foule tumultueuse et bariolée, comment la décrire? La variété des travestissements fournit à Malamani matière à tout un chapitre. On se déguise en Scapin, en Pierrot, en Turc, en Soldat, en Satyre, en Mauresque, en rempailleur de chaise, en marchand de gimblettes, en Colombine, en Zébinette. On emprunte les besicles de Tartaglia, le bonnet de Pantalón, la patte de lièvre de Brighella, la plume de coq de Scaramouche. Le comte Popoli, sortant de la salle du Conseil, passe déjà la manche de son habit d'Arlequin. Goldoni revêt la défroque du marchand de mort-aux-rats dont il contrefait mieux que personne les airs, le ton et l'emphase. Francisquine fait les cornes à Cassandre, Polichinelle s'empiffre de macaroni. On croise des derviches, des muphtis, des matassins, des femmes à moustaches, des calabrais à baudets, des ours marchant à quatre pattes, des montreurs de marmottes, des joueurs de cornemuse, des médecins pédants, des avocats chicaneurs.

Des dialogues se nouent, des répliques s'échangent, une comédie alerte s'improvise, égayée de quolibets, de fines saillies, de rires qui fusent, de chansons qui s'envolent dans le brouhaha discontinu. Comme en un kaléidoscope la foule fiévreuse mêle ses turbans, ses capuces, ses bonnets pointus, ses nez postiches, ses loups à dentelles, ses manteaux et ses capes, les rayures des souquenilles et les paillettes des oripeaux.

Comme on conçoit que le Carnaval, en ces temps-là, exerçât un pouvoir souverain!

★★

Mais pas n'est besoin de remonter si loin pour découvrir quel charme peut se dégager du pittoresque des travestissements, de l'orgie des lignes et des couleurs, de la cohue des costumes empruntés à toutes les époques, à

tous les rangs sociaux, à tous les personnages de rêve et de légende.

Il nous suffit d'ouvrir les albums de Gavarni, pour comprendre ce que fut, à son apogée, le Carnaval du siècle dernier, pour revivre les bals Berthelemot, ceux des Variétés, des Vendanges de Bourgogne où il emmenait Balzac en robe de moine, et les bals de l'Opéra au temps du règne de lord Seymour et sous la régie du grand ordonnateur Chicard.

Pour aider ses amis à se travestir, Gavarni a vidé ses malles, pleines de Paillasses à carreaux, de costumes andalous, égyptiens, de défroques de débardeurs, de costumes sauvages avec des grelots le long des manches. Lui-même a revêtu le costume de « patron de bateau » qu'il dessina pour Tronquoy et qui eut tant de vogue : une chemise de mérinos rouge, une petite veste blanche à deux rangs de boutons d'argent, un pantalon de velours noir, des bas de soie rouge, un chapeau de paille avec une branche de saule et une pipe d'argent passées à travers le ruban noir.

Il est de tous les bals ; il y danse le rigaudon, mais il s'y grise surtout de tout ce qui l'entoure, de la musique, du bruit, de la lumière, du mystère qui rôde parmi ces gens masqués, des passions qui se heurtent, des drames qu'il devine, des vaudevilles qu'il surprend, du parfum d'aventure qui flotte et s'épand dans la chaude atmosphère de la salle. Et à peine rentré chez lui, d'une main qui se souvient, il fixe, en des dessins patients et serrés, aux petites tailles croisées et aux hachures menues, si lumineux et si modelés, des formes plastiques d'une vie singulière où s'accusent à la fois le visionnaire intense et le lucide psychologue.

Et voici le grouillement du bal, le pittoresque des hailons, la drôlerie des défroques, le papillotage des dentelles et des rubans, le chatolement des velours, de soies, des fanfreluches, la fantaisie des postures, l'attrance des épaules nues, le geste canaille, le regard moqueur, les

pifs rubiconds, les plumets de sauvages, les culottes collantes dans des bottes à l'écuyère, les travestis callipyges, le municipal en tricorne, les ahuris et les grotesques, les amants aux aguets, les maris en bonne fortune, les Flam-bards, les Pandours, les Anatoles, les Pierrettes, et les hussardes en veste soutachée, et la légion folle des débardeurs et débardeuses.

Et par la-dessous des blagues, des ironies, des mots frappés, des expressions peintes, des légendes d'une « langue parlée » savoureuse. Comme on perçoit bien par cette satire en action, par ces scènes ironiques ou spirituellement hurlesques la gaité endiablée, les pétarades de ripostes, de traits et de brocards de ces bals carnavalesques ruisselants de verve et de fantaisie.



A présent l'intrigue a vécu. Le Carnaval est devenu veule et grossier. S'il garde malgré tout son attrait, c'est grâce au mystère de l'œil qui brille, de la lèvre qui sourit sous le masque, de la gorge qui fleurit sous la guimpe ou le dentelle.

Le masque énigmatique qui s'adopte à toutes les figures et n'en trahit aucune, voilà la vraie raison de la pérennité de cet usage antique. Il assure l'incognito, l'anonymat, l'impunité. Il permet l'oubli de l'étiquette, des distances, autorise la raillerie, la billevisée, la folie. Personne ne sait qui vous êtes, on ne sait qui l'on coudoie, qui l'on apostrophe, qui l'on tutoie, ni qui vous invite, s'assied à votre table, boit dans votre verre et lit dans vos yeux. Il dissipe l'embarras, enhardit les propos, autorise les gestes risqués, protège les aventures, sème les imbroglios, crée une personnalité nouvelle.

Pendant quelques heures, l'homme peut, grâce au masque, secouer le fardeau de ses peines ou de ses ennuis, s'é-tourdir sous une défroque qui lui donne l'illusion d'une complète métamorphose. Parce qu'il a changé de vêtement,

de forme et de figure, il put s'imaginer qu'il a fait peau neuve ; et parce qu'il est méconnaissable, il peut donner libre cours à ses instincts les moins nobles sans craindre la honte et le ridicule, satisfaire une fois l'an des besoins dont il rougirait s'il devait en faire l'aveu, et du fard du rire barbouiller ses pâles détresses.

La joie sera peut-être macabre, ou falote, ou incommensurablement triste ; mais ce ne sera pas sa tristesse quotidienne, et la mélancolie navrante de ce plaisir falsifié lui sera néanmoins chère parce que ce n'est pas sa mélancolie, et que son âme se travestit sous cette défroque sentimentale.

Comme le masque à chloroformer qui arrache pour quelques instants le patient au monde réel, le masque carnavalesque nous étourdit et nous enlève à nos préoccupations journalières. Et, parce qu'ils nous rend le rire de l'enfance et débride nos instincts à l'attache, il exhibera longtemps encore, au seuil du Carême, son rictus stéréotypé, ses orbites vides et la fantaisie de son nez boudineux ou camard.

AUGUSTE VIERSET.

## LES PEUPLES ET LA VIE

### Le Nationalisme Italien

Il y a quelque chose de changé dans le royaume d'Italie, depuis deux ans environ. Ou plutôt, des idées qui germaient au cœur de la nation se sont soudain révélées. Le patriotisme italien qui n'avait pas encore osé affirmer ses prétentions, ne dissimule plus rien de ses projets d'ambition. On se rappelle l'explosion d'enthousiasme que suscita la guerre de Tripolitaine. Du haut de la chaire, on entendit un prélat, l'archevêque de Pise exciter le courage des soldats italiens partant à la conquête de nouveaux territoires, et prédire le succès de leurs armes. Cet en-

thousiasme n'a guère diminué depuis ces premiers incidents. Les italiens se sont retrouvés une âme de conquérants. Les anciens souvenirs se sont réveillés; il s'en est fallu de peu que les italiens se soient crus appelés à continuer dans le monde moderne les destinées de la Rome antique. Une sorte d'ivresse s'était emparée de la nation à l'idée que les vaisseaux de guerre cingleraient vers les côtes de l'Afrique comme jadis les trirèmes de Scipion faisaient voile vers Carthage. Un même succès, bien mieux une même gloire, semblaient prédites à leurs efforts. On le sait, quelques déboires, quelques retards dans la réalisation de la conquête n'ont pas diminué l'enthousiasme et la confiance des italiens dans l'avenir de leur pays.

Nous trouvons l'écho de cet enthousiasme et de cette confiance dans de nombreux articles de journaux et surtout dans les livres où est développée longuement la théorie du grand effort que l'Italie doit accomplir. Un des plus caractéristiques de ces ouvrages est celui de M. Enrico Corradini qui porte ce titre *Sopra le vie del nuovo impero* (Sur les routes du nouvel empire), et qui parut il y a quelques mois chez les éditeurs Treves de Milan. La personnalité de M. Enrico Corradini le recommande à ceux qui suivent les événements en Italie : s'il est peu connu du lecteur étranger, il a déjà acquis dans son pays une réputation de romancier, il a publié plusieurs romans et des pièces de théâtre que les lettrés ont appréciés, comme ils méritaient de l'être.

Le livre est conçu dans le sens d'un idéalisme franchement avoué. Les hommes pratiques hausseront peut-être les épaules en lisant certaines considérations de notre auteur. Ils ne comprendront guère la portée de ses rêveries sur l'Acropole et ils n'admettront pas sa théorie sur la ploutocratie et la démocratie, « ces deux têtes du monstre », mais l'ouvrage est la caractéristique d'un état d'esprit qui domine en ce moment en Italie. C'est à ce titre que nous croyons intéressant d'en parler ici.

L'Italie a renoncé avec peine à la perte de la Tunisie. Il

y a quelque quarante ans encore, elle pouvait espérer conquérir ce pays, mais la France a pris les devants. L'Italie était trop faible pour s'opposer à cette conquête. Elle s'est donc résignée, et dès qu'elle a pu recueillir ses forces, dès que l'occasion s'est présentée d'occuper la Tripolitaine, elle a entrepris une expédition qui ne lui laissait que très peu d'aléas. On a légitimé de diverses façons cette conquête. On s'est efforcé de prouver la nécessité de cette occupation. Il y avait, disait-on à Rome, un besoin urgent de fournir à l'émigration italienne un débouché nouveau, aux portes mêmes de la métropole. L'exemple de la Tunisie était là, la Tunisie colonisée par les italiens et gouvernée par un autre peuple, la Tunisie enrichie par des colons Siciliens, sans que la nation italienne en reçût le moindre bénéfice.

M. Enrico Corradini nous dira à ce sujet que la ville de Tunis est pour les italiens un point très important d'observation. Et c'est par une étude sur les conditions politiques que son livre débute. Il y a là un drame qui se joue, un drame dont les trois principaux personnages sont le français, l'italien et l'arabe. La situation de la Tunisie avant la guerre de Tripolitaine était bien définie. La France n'ayant pu s'assimiler les italiens et voyant dans ce flot d'immigration un danger, aperçut dans l'arabe une puissance qui pourrait s'opposer un jour à l'italien immigrateur. Elle avait trouvé ses hommes dans les « jeunes Tunisiens », « de jeunes arabes évolués », des classes supérieures, nous dit M. Corradini, qui ne demandaient pour leur peuple autre chose que du travail et de l'instruction ». Tel était l'état des esprits dans la péninsule lorsque la guerre de Tripolitaine déchaîna le drame. On se souvient des faits : le boycottage des italiens à la suite des incidents produits par une grève de tramways, en réalité une des fréquentes explosions de la haine des races. Les arabes de Tunis faisaient en cette occasion cause commune avec leurs frères de Tripolitaine ; les excitations de la Turquie avaient produit leur résultat. Quelle conclusion tirer de

cette aventure? Celle-ci, nous dit M. Corradini : la levée des arabes contre les italiens et le boycottage cachait un principe de révolte contre la domination française. Selon M. Corradini, c'est là le résultat des efforts des jeunes Tunisiens. Ils se tournent aujourd'hui contre les italiens, ils se dresseront demain contre les français. Que penser de cette affirmation de M. Corradini? Sans douter de sa sincérité on peut croire qu'elle est inspirée par le dépit qui transpire dans sa prose au sujet de la situation des italiens dans la régence de Tunisie. Il est toujours pénible de constater un effort inutile et il est certain que les efforts des italiens n'ont rien produit dans ce pays occupé aujourd'hui par la France. M. Corradini est plein de pitié pour les émigrants, ses nationaux qui forment maintenant le prolétariat de la Tunisie, tandis que les français représentent le fonctionnarisme.

Mais la sollicitude de M. Corradini ne s'est pas bornée à la Tripolitaine et à la Régence. Il a voulu voir de ses yeux les îles du Dodécannèse où les italiens se sont établis. Sans doute il sait bien que l'occupation n'est que provisoire, mais il a soin d'énumérer tous les bienfaits que les habitants des îles doivent à ses compatriotes. A peine le général Améglio avait-il pris possession de Rhodes qu'il y faisait construire des aqueducs, qu'il y créait des routes, qu'il s'informait des besoins de la population. Sont-ce bien là les sentiments d'un peuple désintéressé? Et peut-on croire que M. Corradini propose sérieusement l'évacuation de territoires où son pays a acquis tant de droits.

L'enthousiasme de M. Corradini ne connaît pas de bornes pour nous décrire les beautés de l'île de Rhodes ; il n'a d'égal que celui qu'il éprouve pour le général Améglio qui fut dans les îles, le grand organisateur de la victoire italienne. L'écrivain va s'occuper d'ailleurs de la solution du problème des îles. Il y en a trois. La Turquie, c'est-à-dire la restitution des îles à l'empire ottoman. Cette solution M. Corradini, s'empresse de nous dire que l'Italie ne



peut l'admettre. Il y a encore la grecque, c'est-à-dire l'annexion du dodécanèse à la Grèce. Ce serait évidemment la plus équitable, si l'on s'en tient aux raisons ethniques, mais notre auteur s'empresse de trouver une raison pour l'écarter. La Grèce n'est pas encore assez forte pour pouvoir agir en dehors de son territoire. Il n'y a plus que la solution italienne, celle qui a les préférences de M. Corradini.

Le vaisseau qui ramenait en Italie M. Enrico Corradini l'a conduit au Pirée. De ce port à Athènes il n'y a que huit kilomètres, et l'écrivain n'a pas hésité à les franchir. Il a gravi la montagne sacrée qui domine la ville de Périclés et il a accompli le pèlerinage à l'Acropole. M. Enrico Corradini y éprouva le frisson coutumier de beauté, et nous ne parlerions pas ici des idées qu'il exprime à ce sujet et qui n'ont rien de particulièrement original, si nous nous souvenons de la fameuse prière sur l'Acropole de Renan. Du haut de la montagne il a vu Phalère, la péninsule de Munichie, les îles d'Égine et de Salamine, toutes les gloires de l'Attique et de la Grèce réunies dans un cercle de quelques kilomètres, mais ce n'est pas cette vision qui fit sur son esprit la plus forte impression. Il a entendu les paroles de la cité, qui lui révélait le secret de ses triomphes. Jamais peuple n'a, selon M. Enrico Corradini, eû en lui une plus grande confiance que le peuple athénien. L'amour de soi enivra Athènes, et prit bientôt une des formes les plus hautes de l'art.

Les *Perses* d'Eschyle sont l'exemple le plus frappant de cette foi dans la destinée. « Tout, nous dit l'écrivain, fut athénien, depuis les fleuves jusqu'aux Dieux et à leur culte. Athènes n'exista que par elle et c'est pour cette raison qu'elle conquit le monde ». Et M. Corradini appuie encore sur ce rapprochement : « Voilà, écrit-il, ce que me dit Athènes, en cette année de notre guerre. Nous autres italiens nous avons renouvelé dans notre cœur l'amour de la patrie qui n'est que l'amour de nous-mêmes. Nous devons le célébrer, le rendre sublime, le sanctifier à

la face des autres nations. Nous serons, nous aussi, nous mêmes, et nos conquêtes ne nous échapperont pas ».

Mais voici le passage le plus caractéristique du livre, celui où M. Corradini pose le principe qui lui est cher et qui contient l'apologie de la guerre. L'Italie doit être une nation conquérante. Elle doit s'assurer dans le monde une place prépondérante, il est donc nécessaire qu'elle se persuade de la légitimité de la guerre, et l'écrivain va développer des idées qui, pour ne pas être très neuves peut-être, pour ressembler un peu à celles émises déjà par M. Chamberlain et d'autres pangermanistes, ne manquent pas d'une certaine littérature.

M. Corradini va tenter de nous démontrer qu'il y a deux maux dans notre société contemporaine, la démocratie et la ploutocratie. Voilà, paraît-il, les sources de notre dépréciation morale, ce qui empêche de tirer parti de nos valeurs. La démocratie est hostile à la guerre, elle affaiblit nos caractères à l'égal de la ploutocratie. Ce sont ces deux faces de notre organisation sociale qu'il faudrait combattre.

M. Corradini se lance, à ce sujet, dans des considérations assez originales. Il nous dit :

« La guerre dans sa forme de guerre, de révolution, de spoliation de la propriété privée, est la force qui renouvelle les organismes sociaux qui, à travers la période d'organisation et la période de conservation de la paix tendent à mourir et à se corrompre, et, par suite, usurent toujours de plus en plus les territoires qu'ils occupent. Ils les usurent parce que le rapport entre un peuple et son territoire doit avoir un caractère éthique vis-à-vis de l'espèce, doit avoir un rapport de production, laquelle production est la suprême éthique de l'espèce. La guerre de conquête, la pire, selon les sots, (c'est M. Corradini qui parle) renove les territoires en tant qu'elle en chasse les peuples qui selon l'éthique de l'espèce les usurent et y établit les peuples producteurs. Ainsi notre

guerre rénove la Tripolitaine, ainsi la France n'aurait pas continué à vivre, si la révolution, œuvre de barbares intérieurs ne l'avait renouvelée en détruisant une classe et en en élevant une autre au pouvoir. Il est donc manifeste que la guerre qui pour les fous est ce monstre destructeur que tous connaissent parce qu'il détruit les individus, il est manifeste que la guerre est, au contraire, dans les desseins d'un ordre supérieur, un moyen de conservation. La paix, force organisante et conservatrice et la guerre force rénovatrice agissent de concert, je le répète, pour conserver et continuer ce qui doit être conservé et continué. L'un travaille de la manière qui est rendue nécessaire par l'autre. Et toutes les deux composent le rythme de fer de la paix et de la guerre qui fait le vers de la vie. Et ceci se voit le mieux dans la formation des empires qui sont le produit de la guerre et de la paix. La Tripolitaine tendait à mourir, notre guerre la rénove. Mais avec la guerre de conquête, nous tendons à la paix, parce que tel est le rythme ; nous tendons à organiser et à conserver ce que nous avons conquis. Mais nous constatons déjà que dans l'organisation un moindre effort est nécessaire que dans la pratique de la guerre et que cet effort est moindre encore dans la conservation. Les forces, quand elles le peuvent, tendent à s'épargner, à se ralentir, et quand elles se ralentissent, elles s'affaiblissent, elles tendent en somme à mourir, et voici de nouveau la nécessité de la guerre. Notre empire sera conquis, organisé, conservé, ainsi il tendra à mourir, et alors il arrivera que d'autres nous en chasseront comme furent chassés nos pères les Romains. Mais l'esprit de ce que firent nos pères et de ce que firent les grecs dure encore et nous est transmis. Ainsi quelque chose que nous ignorons nous est demandé ; nous ne savons pas encore quoi, mais cela nous est demandé, à grands cris, par une humanité qui n'est pas née ».

Ces paroles persuaderont-elles les gens qui pensent non sans raison, que le but de l'humanité n'est pas de se main-

tenir dans l'état de guerre et qu'en dépit des plus brillantes conceptions d'une philosophie nietzschéenne et déjà surannée, d'autres idéals nous sollicitent?

ARTHUR DE RUDDER.

## LE DRAME ET L'OPÉRA

PARC : *Les Eaux-Mortes*, pièce en 5 actes de Mme Marguerite Duterme; *Les Prodiges*, un acte en vers de M. Paul Prist (12 fév.).  
*La Femme seule*, pièce en 3 actes de M. E. Brieux (21 fév.).

*Les Eaux-Mortes*. — Le comité de lecture du Théâtre belge, qui avait déjà fait jouer l'an dernier une pièce de Mme Duterme, a accordé, cette année encore sa préférence, par quatre voix sur sept votants, à une œuvre de l'auteur de la *Maison aux Chimères*, après de longs débats souvent orageux et que certains membres provoquèrent en plaçant la discussion sur un terrain tout-à-fait étranger à des considérations littéraires ou théâtrales.

Mme Duterme a imaginé un drame de passion malade qui se déroule entre quatre personnages névrosés, douloureux, inquiets et inquiétants. Presque toutes les péripéties ont pour cadre un coin de parc, dans une propriété des environs de Bruxelles, au bord d'une pièce d'eau, appelée les *Eaux-Mortes* depuis que le courant a cessé de faire tourner un moulin jadis actif et joyeux.

Le jardin, la maison sont ceux de David Raucourt, un médecin voué glorieusement à la science. David a un frère cadet, André, lequel, au moment où le rideau se lève, nous apprend longuement par l'inévitable mais commode conversation avec une domestique, qu'il mène à Paris une existence de désœuvré noceur et qu'il est sans énergie comme sans espérance parce qu'il sait à quelle fin prématurée et lamentable est voué le fils et le petit-fils des deux Raucourt disparus dans la honte et la déchéance de leurs abominables vices.

David, lui, a plus de volonté vaillante. Il a prétendu s'évader de la geôle de son hérédité. Il s'est plongé dans l'étude. Il est devenu un savant, un précurseur, un bienfaiteur peut-être qu'on admire, qui sera célèbre demain...

Lorsqu'il était étudiant David Raucourt a eu pour camarade d'é-

tudes Anne Ancey. Une amitié très vive a lié les deux jeunes gens. Mais un beau jour Anne est partie parce qu'elle refusait de s'unir à David autrement qu'en toute liberté, sans la contrainte des lois et de l'église. David, déçu et navré, a vu dans ce prétexte un moyen pour la jeune fille d'échapper à l'amour dangereux d'un homme guetté par les déchéances répugnantes.

Or, Anne Ancey, partie pour Paris, y a terminé ses études de médecine et y a rencontré André Raucourt. Celui-ci traînait là-bas une existence de viveur sans gaité.

Le hasard d'un Congrès ramène Anne à Bruxelles; elle ne résiste pas à l'envie de revoir David; elle vient aux *Eaux-Mortes*. L'entrevue a lieu. Le docteur est empressé, aimable, presque tendre. Anne est touchée, elle est heureuse. Elle profitera d'une hospitalité de quelques jours qu'on lui offre de bon cœur, mais qu'elle nous paraît bien accepter avec une arrière-pensée de femme à qui il ne déplairait pas de donner un dénouement à un roman d'amour brusquement interrompu.

Soudain elle apprend que David est marié. Tout le monde, à commencer par les spectateurs, en est confondu.

Anne Ancey restera néanmoins aux *Eaux-Mortes*. Ceci prouve que ses intentions ne sont pas des plus pures.

Ce premier acte, qui expose clairement la situation, est bien traité. Tout y est sobre et précis. La dialogue est rapide, piqué de plus d'une pointe d'heureux humour ; la langue est élégante, recherchée même mais sans trop d'acceptation.

La suite, hélas! ne tient pas ce qu'avait promis ce début. Pendant quatre actes lents et longs l'auteur va épilucher, ou tenter d'épilucher les âmes tourmentées de ses quatre héros déconcertants. Mais comme on n'explique pas l'inexplicable et comme, à part peut-être le lynx, s'il faut en croire les naturalistes, personne ne voit goutte dans les ténèbres, Mme Duterme épuisera vainement ses efforts consciencieux, se dépensera inutilement en subtiles investigations pour tâcher de donner un semblant de justification aux actes et de vraisemblance aux mobiles des créatures sans vérité sorties, falotes, de sa seule imagination.

David est troublé par la présence d'Anne Ancey. Anne s'énerve, désire, déteste, résoud, tergiverse. André multiplie ses professions de foi de libertin résigné à sa fin prochaine. Elsbeth, petite enfant timide, humblement mais sincèrement aimante, se blottit dans les bras de son mari, ce mystérieux et grave David.

André veut plaisanter avec Anne. L'heure et le parc sont propices à une galante aventure. Mais c'est de David qu'Anne se soucie. Deux par deux, les quatre personnages, cérébraux malades

que nulle énergie, nulle saine volonté ne guident dans la vie, s'entretiennent, s'interrogent, se leurrent, s'inquiètent, se mentent, se haïssent sur cette terrasse du bord des eaux dormantes vaguement symboliques où l'auteur les fait paraître et d'où il les fait disparaître sans aucun souci des lois élémentaires de l'ordonnance scénique.

La douce Elsbeth a surpris les aveux d'Anne et de David; Anne sait qu'elle les a surpris.

Elsbeth monte dans une vieille barque dont le fond pourri se désagrègera sous son poids; Anne sait qu'Elsbeth veut mourir.

Pourtant, quand Anne aperçoit la pauvre femme se laissant couler dans l'eau tragique, le remords est le plus fort, et elle crie, elle appelle à l'aide.

Elsbeth mourra cependant, mais non sans avoir eu avec sa rivale un suprême entretien plus invraisemblable celui-ci encore que la plupart des autres scènes qui l'étaient déjà énormément.

Il y a de grandes qualités dans cette œuvre. Pour excessive qu'elle soit son originalité ne manque pas d'offrir de l'intérêt.

Une certaine poésie, morbide et nébuleuse, incontestablement, et très artificielle, se dégage des situations et surtout du dialogue.

Mais quand a entendu les *Eaux-Mortes* on est persuadé plus que jamais que le théâtre n'est pas fait pour la création, tout à fait livresque, d'êtres anormaux. La maison des *Eaux-Mortes* n'est qu'un sanatorium. Si l'auteur avait prétendu nous montrer ce que peuvent faire, et nous raconter ce que peuvent dire des malades obsédés par une idée fixe, atteints de lamentable névrose, nous nous expliquerions sa pièce. Mais comme je crois bien que Mme Dutorme, hantée par le souvenir de ses lectures et des spectacles ibséniens auxquels elle a assisté, s'est imaginée qu'elle nous présentait des êtres bien vivants, nous ne pouvons que regretter sa grossière erreur et aussi qu'elle dépense aussi mal les dons très estimables d'un talent plein de promesses.

Les *Eaux-Mortes* ont trouvé en Mme A. Beer farouchement passionnée, en M. Bosc, très sincère, en M. Marey, toujours excellent dans les rôles sombres et tendus, en Mlle Dudicourt surtout, gracieuse, frêle et touchante comme une fillette de mystérieux conte de fées, des interprètes consciencieux, adroits, et souvent émouvants.

★  
★★

*Les Prodiges.* — M. Paul Prist a paraphrasé et modernisé la parabole de l'Enfant prodigue. Il a conté dans un poème dialogué qui a su toucher parfois les auditeurs, et dont M. Laumonier et Mme Ca-

mille Médal, notamment, ont dit avec beaucoup de sentiment les vers souvent heureux, le retour du fils désabusé des périls et des misères de l'aventure; puis il a montré la révolte du frère qui ne peut comprendre que l'assoiffé de liberté, que celui qui a goûté à toutes les ivresses de la vie sans contraintes, qui s'est évadé des étroites geôles familiales et s'est affranchi des préjugés, accepte de reprendre le collier de mesquine servitude. Le frère fait honte à l'affamé qui s'attable, au frileux qui se chauffe, à l'attristé solitaire qui se laisse consoler et il part, lui, à son tour, vers l'aventure...



*La Femme seule.* — Peu de théâtres ont l'unité, la constance de celui de M. E. Brieux. Les mêmes défauts et les mêmes qualités, immuablement, se retrouvent dans chacune des œuvres de cet apôtre à qui même ses contempteurs les plus sévères ne peuvent s'empêcher de reconnaître une loyale et louable sincérité.

*La Femme seule* est bâtie suivant le procédé toujours identique qu'à adopté M. Brieux, — moraliste-conférencier-dramaturge.

En montrant quelques épisodes de la vie d'une orpheline pauvre résolue à gagner honnêtement sa vie par le moyen de son seul travail, de sa seule vaillance et forcée d'y renoncer après quelques tentatives malheureuses, M. Brieux a prétendu prouver par un exemple que la situation de la « Femme seule » est bien à plaindre dans l'état actuel de notre société et surtout de notre humanité.

Malheureusement l'auteur n'aboutit à convaincre personne parce qu'il fait de son héroïne une victime, non pas des hommes et les préjugés, mais de soi-même. Sa Thérèse n'est pas une « femme » mais une « féministe » et ce n'est pas du tout la même chose. Tour à tour rédactrice à un journal de propagande combative puis directrice d'un atelier d'où elle renvoie tous les ouvriers pour les remplacer par des femmes, Thérèse s'étonne, se désole et s'irrite de ne rencontrer que des désappointements et de ne subir que des échecs?...

A beaucoup de qualités personnelles et à quelques gros défauts, la pauvre fille ajoute une dose assez considérable de naïveté.

Tout cela, en somme, est trop invraisemblable; les postulats de l'auteur sont sans logique; la conclusion reste absente et nous ne nous sentons pas un instant émus sur le compte de l'héroïne malgré la sincérité frémissante, le charme attendri que mit, délicieusement, Mlle Cécile Guyon à incarner cette figure conventionnelle.

PAUL ANDRÉ.

# LES SALONS ET LES ATELIERS

## Pour l'Art

XXII<sup>e</sup> Salon. Musée moderne (31 janv.-1<sup>er</sup> mars).

Une innovation de ce salon est excellente. C'est d'avoir, enfin, mis de bons tableaux dans la première petite salle, qui a été, jusqu'ici, une sorte de purgatoire sombre. On en a rehaussé les murailles de tissu clair et l'on y a placé un bel ensemble des œuvres de Colmant.

Prosper Colmant nous donne six œuvres de cette belle peinture mate sur toile à grain visible, dont il s'est fait une heureuse et difficile spécialité. Ce sont de grands paysages décoratifs, pleins d'une lumière douce, de bonheur et de rythmes harmonieux, des scènes animées, le *récit des exploits* et le n<sup>o</sup> 7 (sans mention au catalogue). Parmi les plus beaux paysages, citons la *cabane du pêcheur*, à Antignano, et surtout *pastorale*, œuvre riante et riche qui a toutes les grâces et toutes les sévérités du grand style.

Dans la même salle, Van de Woestyne, d'une inégalité étonnante, unissant le classique le plus parfait pour le principal, et la naïveté la plus absurde pour l'accessoire, tel le *petit Joseph*. Le portrait de vieille dame que nous trouvons ailleurs (Mme V. W.), est d'un très bel art, sans artifice. Non loin, Langaskens m'étonne chaque fois un peu plus par son évolution vers l'affiche allemande!

Dans la seconde salle continue la bien venue de ce beau salon. Les grandes toiles de l'idéaliste, romantique et réaliste Binard : les ciels sont d'une splendeur ! sans recherche d'effet, grands par le calme de la nature elle-même.

Les énormes pastels de Firmin Baes, sont des œuvres, décidément. A son grand talent un peu théâtral des années précédentes, l'artiste a ajouté, cette fois, la vie; la transformation nous paraît considérable; cet accent vécu qu'il a, enfin, donné à ses scènes, antérieurement déjà d'un métier si conscient, en fait un des artistes les plus accomplis. Dans la composition, il trouve de belles attitudes et ses figures ont de beaux types. *L'enfant, la laitière*. Ah ! peu de gens nous feraient ça !

Van Holder a des spécialités: les enfants, — à condition qu'ils ne soient pas royaux — et les expressions du bonheur dans la lumière, telle sa dame au balcon.

Michel nous donne une belle série de paysages et portraits, portraits dans lesquels se concentrent toutes les perversions du naturel et de l'artifice que peut donner une civilisation. Michel,



c'est le sensitif et le sensuel, avec des idées, et qui connaît tout l'art et tous les frissons. Ses trois portraits : femme, enfant, jeune fille, contenant chacun cette trinité, sont d'une rare cuisine psychologique où le diable a mis les épices, ainsi *jeune fille au bonnet*, *jeune femme blonde*, et *profil de soleil*.

Lynen est toujours varié et épisodique, autant plume que pinceau.

Le maître très grand de la troisième salle, c'est Valerius de Saedeleer. Oh ! grâce à quelque bonne étoile, il n'a pas apporté au siècle un métier nouveau ! Il a apporté mieux : tout l'amour, tout le soin, toute la science, toute la passion de nos anciens Flamands. Voyez la *ferme des Flandres* ; voyez *après l'orage*. C'est un héritage nommé en quelques mots, mais quelle gloire et quel triomphe !

Verhaeren ne se lasse pas et ne nous lasse pas non plus, ce qui est merveille, de sa gamme, somme toute étroite, de ses belles harmonies de rouges, de verts, de jaunes.

Près de ces somptuosités, voici cette triste humanité créée par Laermans avec une si compatissante sympathie.

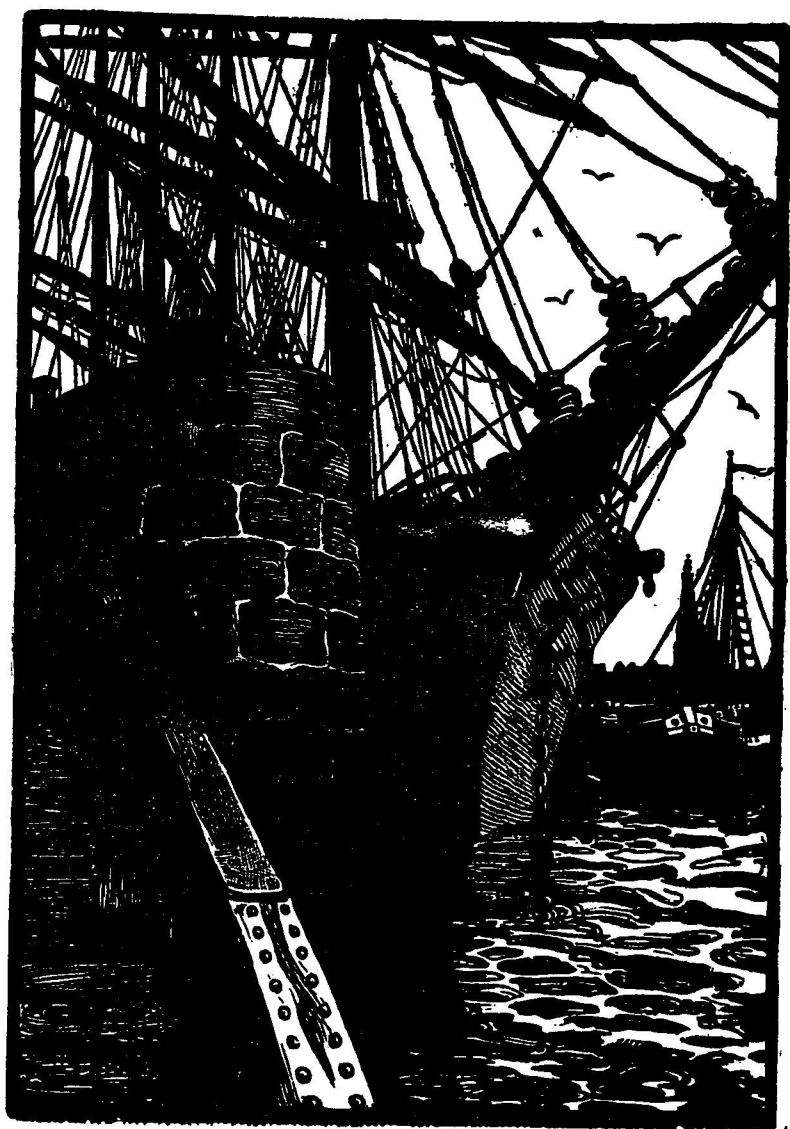
Richard Viandier, un maître du paysage forestier. Un conscient lui aussi, grand cœur, œil fin devant les automnes, les matins et les soirs.

Opsomer, Vierin, sont parents talentueux, mais un peu monotones. Enfin, dans la salle finale, Omer Coppens, appliqué, laborieux et aride. Pourquoi ? Hamesse, qui est toujours ému ; Mme Lacroix, dont nous avons parlé dernièrement à propos de son exposition du Cercle Artistique et dont nous citerons toutefois, ici, *Campine*, une chaumière dans la nuit claire ; Dierick, bien flou et heurté ; Fichetef, pittoresque ; Artot, académique ; Janssens, revenu, enfin, à plus de modération dans ses chambres en série et dont le talent gagne à cette nouvelle sincérité.

Trois artistes sont à mettre à part dans cette salle : Camille Lambert, dont nous parlons plus loin à propos de son exposition du Cercle Artistique, car il est, ici, indigne de lui-même ; Oleffe, qui m'indigne par sa forme à la diable, mais de qui un ardent défenseur m'a fait convenir qu'il y a dans la grande toile trois morceaux de premier ordre : la tête de la jeune femme du pot sur la table ; Henri Ottevaere enfin, dont la peinture n'est pas toujours heureuse, mais qui manifeste constamment un sens émouvant du tragique.

La sculpture : De Rudder sait composer une figure avec équilibre. notamment ce groupe d'une mère et d'un enfant. Braecke ne nous montre guère, cette fois, que du métier et de la conscience.

Philippe Wolfers, créateur toujours heureux de rythmes gracieux



Dessin d'EDWARD PILLENS.

et souples, composés de nus, formes fines, pondérées, lignes séduisantes qui s'entraînent et s'enchaînent, tel le précieux marbre *Vendanges*, et les petits bronzes aisés et élégants, corps nerveux de jeunes femmes vives, bronzes d'un grain délicat, que la lumière anime aux arêtes, comme du mouvement.

La jeune fille aux « macarons » de Desmaré est décidément très jolie mondaine car elle fut de toutes les fêtes, cet hiver, avec sa jolie tête au nez de bélier.

### Le Lyceum

*Section des Beaux-Arts, (5-20 février).*

L'exposition du Lyceum est devenue fort agréable à visiter, depuis le transfert des locaux de l'Avenue Louise, à la rue du Berger. On y trouve à la fois le pittoresque, la lumière et un certain luxe heureux et simple.

Voyons les principales œuvres. Les roses de Mme Dethy, en vase bleu ont de la fraîcheur, bien que la structure en soit un peu molle et vaporeuse. Ses roses trémières ont un bel éclat et avec un peu plus d'habileté ce serait parfait. Cette habileté, nous la trouvons dans les paysages qui ont des ragoûts de tous qui en font de jolies taches bien aérées, telles la *campagne* et la *marine*.

Mme Vandentraeten qui a, peut-être, du sentiment, continue de nous donner, par contre, des fleurs bien salies. Fleurs et grappes de raisins qui n'imitent à cueillir ni à goûter. Il a plu de la suie dans l'appartement. Pourquoi cette vision systématique? Mlle Vers-traeten travaille dans le même genre, bien qu'elle sache, cependant, avoir de la fraîcheur.

La *pierrette* de Mme Catz-Enthoven, et ses études, *accessoires japonais*, traités à coups de pinceau violents et autoritaires qui établissent et fixent la structure, demanderaient, je crois, un peu plus de soins; la violente coloriste nous a déjà donné des œuvres après lesquelles il ne faudrait pas faire moins bien.

Mme Delecosse est déjà bien loin d'un temps où elle nous apparaissait à la cimaise comme une timide débutante. Aujourd'hui, quelle force dans sa page remplie. Son travail, jadis trop sage, est devenu luxuriant. Elle a mis de l'air dans ses ciels, de l'horizontalité sur le sol; les gris crayeux ont fui ses lumières. *Métairie en Flandre, Coin de route à Sart, Mon paradis terrestre*, voilà trois excellentes aquarelles : air, lumière, frémissement et vie.

Mlle Waxweiler traite les sujets avec un soin méticuleux. Ce sont de petits tableaux de l'âme des choses. Elle y met beaucoup de goût et d'harmonie. *Dahlia* est un petit bijou d'intimité, d'un

amour très réel, ce qui est, peut-on dire, un sentiment rare bien qu'il soit le précieux d'une œuvre.

Mme Van Goethem possède, elle aussi, un respect sincère des choses; ainsi que Mme Lambiotte, dont le *bahut*, chargé d'objets lustrés est une bonne peinture. Mlle Weiler, diverse, accuse parfois, un tempérament robuste qui se plait aux vigueurs, tel *l'arbre dans* la campagne; parfois, une gracilité toute japonaise dans la forme et dans le ton, notamment sa *dunc*.

Chez ces dames comme chez leurs confrères masculins nous nous trouvons en face de deux genres de natures bien distinctes : les unes accessibles aux modes de peindre qui ont cours et qui sont le siècle, et qui, par là, naturellement se montrent plus *peintres* que les autres; et celles qui se montrent plus artiste et plus sensibles, qui composent leurs œuvres de toutes les inspirations de l'amour, les scrutent dans leur intimité, vont jusqu'à l'âme.

A ce miroir, que chacune se reconnaisse...

#### *Cercle Artistique*

### **Marnix d'Haveloose; Camille Lambert; Maurice Haegemans; De Saegher.**

De même qu'on a vu s'introduire au théâtre des poses et des gambades de cirque, de même ces gestes se sont introduits dans la statuaire. Cette statuaire-là devient, à notre avis, le kodak, le cinéma, le fait-divers, le journalisme de la sculpture. Je vais tout de suite dire ce que je considère comme les erreurs, afin d'en finir avec cette face d'un beau sculpteur. Erreurs, me paraissent la danseuse à trois pattes et toutes les danses de voile. Quant à ce mouvement de jambe créé par Isadora Duncan dans la danse des Scythes, combien de sculpteurs l'ont maintenant pris et repris. Continuant la revue des choses dont je suis peu satisfait, je citerai encore une danseuse dont les formes massives ne me paraissent pas valoir la sollicitude d'un artiste aussi nerveux que Marnix d'Haveloose; puis, encore, la *Salomé* du musée d'Ixelles, qui appartient, elle aussi, avec *Prémices*, au monde des anormaux anatomiques, en tant que modèle bien entendu.

Pour moi, ce sont là les cauchemars de l'exposition. J'estime que ce sont des œuvres dont la tare est d'être trop personnelles, si je puis dire.

Et enfin, j'aborde une fort belle série d'œuvres qui se renouent aux humaines et grandes traditions. Nous rentrons avec celles-ci dans le monde des êtres harmonieux et sains. L'artiste leur a seulement ajouté pour différence, — très suffisante, — ses caractéristiques pro-

pres. C'est ainsi que nous voulons comprendre la personnalité : une modalité individuelle, sans effort conscient, sur les thèmes sélectionnés par les siècles. Je crois qu'en dehors de cela, il n'y a que l'extravagance un peu folle d'un homme ignorant qui penserait refaire le monde tout seul.

A cette belle seconde série de d'Haveloose ainsi comprise avec le sentiment de la tradition, appartient la grande Danseuse (n° 1) bronze, destinée à la ville de Venise. Il a dû être difficile de donner à ce corps robuste, la belle légèreté vigoureuse que confère la vie. L'artiste y est arrivé, je crois, par une étude attentive du modelé et de ses transpositions nécessaires étant donné le changement de matière, chair devenue bronze. C'est bien là du muscle jeune ! C'est le miracle rythmique des formes sportives, dirais-je, d'un beau corps affermi par la danse ; c'est, juste aux yeux, le poids sensuel d'une belle fille.

Et de joie, d'admiration, d'enthousiasme, d'admiration, d'admiration, donne à cette partie quelque chose d'un bondissement.

La danseuse n° 2, faisait fort bel effet à Gand, près du Kursaal, au bout de l'allée des roses, c'est là que je la vis pour la première fois, sous une patine enfin uniforme, comme celle-ci, rendant à cette œuvre l'honnêteté franche qui convient à la sculpture.

Citons encore parmi les belles œuvres le torse de jeune fille, d'une si belle et reposante normalité, d'un sensualisme si idéal et si plein.

De fort belles têtes, nos 17 et 18, sont des œuvres qui, elles aussi, se renouent aux grandes traditions pratiquées d'instinct par tous les artistes qui portent en eux suffisamment d'un *homme complet*.

Il me semble que, jadis, Camille Lambert était également préoccupé du mouvement des corps sous les étoffes, et du mouvement de la lumière. Il y a trois ans, de cela. Nous avons souvenir d'un certain merveilleux groupe de deux jeunes femmes avec un enfant au Longchamp fleuri d'un portrait de petit garçon, qui étaient la vie même. Je pensais que Lambert allait poursuivre cette recherche.

Son exposition d'aujourd'hui nous dit une chose : l'artiste a dédoublé son travail et son progrès. Il a laissé de côté les corps et les expressions, me semble-t-il ; et il ne s'est plus occupé, depuis, que du mouvement des lumières. Il résulte de cette préoccupation, devenue exclusive, qu'à certains points de vue, tel celui de la réalité des corps, Lambert paraît avoir rétrogradé. Mais au point de vue du mouvement, de la légèreté, de la diaphanéité, de ce côté, Lambert a progressé.

Est-ce suffisant ?

Pour le modernisme, oui, il paraît. Mais moi, je suis plus difficile

que le modernisme, fait en général de fractions d'homme plutôt que d'hommes, et je dis ; non !

Ce qui ne m'empêche pas, une fois faites ces restrictions, d'admirer pour leur grâce légère la *danse des nymphes*, *l'ombrelle verte*, et pour leur grand éclat plein d'air *l'heure du bain*, *un beau jour à la mer*, *devant la mer sur la digue*. Ce dernier surtout est d'un éclat magnifique et d'un beau travail; il est dommage que les petits enfants qui barbotent soient moins étudiés que le reste. Mais encore, dans une autre note, quelles excellentes études les *wagnérisants*, et l'esquisse, vrai tour de force, qui servit à l'exécution jadis du grand tableau où figurent grandeur nature la trentaine d'artistes du cercle *Pour l'Art*.

Nous ne pouvons passer sous silence ce qu'un critique a dit : que Lambert travaille avec des mannequins habillés ! Il n'y a pas de plus grande erreur ! Lambert n'a jamais travaillé et ne travaille que devant la vie ! Et nous savons ce qu'il en coûte à sa santé, à sa patience, et à sa bourse. Il faut, même en admettant qu'on ne le connaisse pas davantage, n'avoir pas un instant vu ce garçon fiévreux, agité, au masque creusé par le travail et la volonté, où se peint l'épuisement du constant effort, pour supposer que ce tourmenté puisse un instant travailler devant des mannequins.

Mais cette erreur d'un critique a une cause qui est, à notre avis, imputable à ce que nous disions tout à l'heure, que Lambert semble avoir perdu le point de vue des corps, pour s'adonner avec trop d'exclusivité aux mouvements de la lumière.

Nous regrettons que l'abondance des expositions de cette quinzaine, nous oblige à nous résumer en des notes trop laconiques. Maurice Hagemans est un peintre poétique, qui met de l'âme dans ses paysages. Il est tout l'opposé des peintres qui édifient à briques et ciment. J'incline à penser qu'il n'y a pas assez quand, dans l'artiste, il n'y a qu'un peintre; mais, cependant, je n'ai jamais trouvé dans les doux tableaux de Maurice Hagemans, certains accents qui en relèveraient l'émotion et je commence à croire que je ne les y trouverai jamais.

Rodolphe De Saegher a peu d'œuvres complètes, allant plus loin que le moment; je citerai, cependant, *matin de février*, *neiges radieuses*, *neige fondante*, et surtout *hiver*, *soir de mars*, *crépuscule d'hiver*, *neige vierge*. Ces tableaux, ce sont atmosphères limpides et légères, belles neiges doucement bleues, ciels gris de perle et ciels roses avec des transparences polaires d'air infiniment pur.

**E. Bulcke***(en son atelier, rue Seutin).*

Emile Bulcke est surtout portraitiste, et fidèle, ce qui n'est pas peu dire. Il peint la nature morte avec fermeté, et le paysage avec sentiment, telle sa jolie note d'atmosphère bien baignée, le *Moulin Spreutels* et sa morne sapinière *chemin abandonné*. Il traite, en outre, la sanguine avec un métier délicat.

**H. Lemaire***(Galerie d'Art).*

Henry Lemaire, dans quelle catégorie le placerons-nous? Portraitiste minutieux, avec un rien d'humour. On s'intéresse à sa série d'hommes politiques, attrapés en leurs gestes familiers, de figures du Barreau, de journalistes; ses portraits divers, ses cris de Bruxelles, c'est de la bonne actualité.

**Joseph François et le Cercle des Femmes****Artistes***(Salle Studio).*

Joseph François dont nous avons, autrefois, fort loué la *fin de jour orageux en Campine*, nous montre à nouveau cette belle page. D'autres l'accompagnent, aussi vastes et plus récentes. A comparer les grandes et les petites toiles, il nous semble que François soit seulement à l'aise dans les grandes toiles que nous louons de nouveau; mais qu'il est chromo dans les petites! Stupéfiante différence que nous ne savons comment nous expliquer?

Le Cercle des Femmes artistes, — ce qui est une dénomination bien audacieuse, — ne nous a, malgré son titre, laissé dans la mémoire aucun souvenir durable.

RAY NYST.

## BIBLIOGRAPHIE

### Chez Eugène Fasquelle.

ALEXANDRE HEPP : *La Valise Bouclée* (un vol. in-18 à fr. 3.50). — De s'être promenée d'Alger à Pétersbourg, de Moscou à Constantinople, de Strasbourg à Schoebrunne et à Frohsdorff, de la Belgrade du roi Milan à la Sofia du tzar Ferdinand et en tant d'autres lieux encore, la *Valise* de M. Alexandre Hepp n'a sans doute, gardé qu'une grande fatigue et un bariolage serré d'étiquettes multicolores. De ses voyages, son propriétaire a rapporté outre quelques décorations — il ne s'en vante pas et ne mentionne qu'une petite commanderie serbe — un stock important d'impressions vécues réunies en ce fort volume que son décousu n'empêche pourtant pas le lire d'une haleine.

### Chez Ollendorff.

CYRIL BERGER : *Les Têtes Baissées* (un vol. in-18 à fr. 3.50). — J'admiraïs, voici pas bien longtemps, à propos de *Racaille et Parias*, le courage de M. Charles-Henry Hirsch, si merveilleusement documenté sur le monde des apaches et des filles. Que dire alors de la façon dont MM. Victor Cyril et le Dr E. Berger ont réuni les éléments de cette étude sur le « bataillon » des claque-dents, trotte-la-nuit et autres chevaliers de la lune », comme s'exprime le père Cicéron, un de leurs types que nous avons déjà rencontré, je crois, dans *Cri-Cri?* Ils sont descendus au plus profond des bouges qui abritent, oh combien peu, la plus noire misère parisienne, ils ont pénétré les âmes de ces vagabonds et de tout cela, ils ont fait un beau livre, mais un livre horrible aussi.

### Chez Plon Nourrit et Cie.

G. LECHARTIER : *La Confession d'une Femme du Monde* (un vol. in-18° à fr. 3.50). — Une belle jeune fille intelligente et pieuse quitte sa province au bras d'un mari. Doué de quelques rentes, le ménage va vivre à Paris et y fait même figure. Les premiers moments de surprise effarouchée passés, la jeune femme se met au fait de la vie mondaine de notre temps. Elle sourit aux propos de corps de garde qui s'échangent dans les salons où l'on potine, elle est toute indulgence pour les fautes des autres,

elle pense même aussi faillir, mais on a dépensé au delà de ses revenus et la ruine vient la sauver en même temps que son mari. Cette *Confession* est un livre très moral; moins bien écrit, il serait encore lu avec intérêt.

★★

ANDRÉ LICHTENBERG : *Le sang nouveau* (un vol. in-18 à fr. 3.50). — Après la génération des sociologues, rêveurs utopistes et quarantehuitards, est venue celle des radicaux socialistes, politiciens enragés, prêts aux pires choses pour maintenir leur faction au pouvoir. Viennent maintenant les hommes de demain. Aussi loin de l'idéologie creuse de leurs grands-pères que du positivisme étroit de leurs pères, travailleurs et entraînés par la pratique des sports, ils iront droit aux réalisations, ils seront des « forts ». Ce processus assez exact de la vie d'un peuple, M. André Lichtenberg l'a synthétisé habilement dans cette famille des Dailot, l'aïeul professeur, le fils industriel, le petit-fils aviateur. Et il a écrit au surplus, faut-il le dire, un beau roman parfait de ton et suffisamment sentimental pour être attachant.

### Chez Nelson et Cie.

H. DE BALZAC : *Les Chouans* (un vol. in-12 rel. à fr. 1.25). — Le génial auteur de la Comédie Humaine était plus apte que personne à évoquer les types vigoureux de ces hommes frustes et braves, au cœur desquels le mot « Patrie » n'éveillait aucun écho, mais qui étaient prêts à sacrifier joyeusement leur repos, leurs biens, leur vie même « pour Dieu et pour le Roi ». Ce roman célèbre aide dans une certaine mesure à comprendre quelques-uns des traits les plus caractéristiques de la race française; il fait apprécier, d'une façon toute particulière, l'exquise complexité de son âme.

★★

PASCAL : *Pensées* (un vol. in-12 rel. à fr. 1.25). — Le prix élevé des éditions précédentes de ce monument de la pensée humaine a empêché cet ouvrage admirable de se répandre dans le grand public, pour qui, cependant, Pascal l'avait écrit.

Son apparition dans l'Édition Lutétia de



la maison Nelson comble donc une véritable lacune en permettant à chacun de posséder ce Livre unique dont on a pu dire avec raison qu'il contenait tous les autres.

#### Chez Alcan.

ÉMANUEL FOUGERAT : *Holbein* (un vol. in-8 ill. à fr. 3.50). — Les différentes œuvres, peintures, dessins et gravures de l'illustre maître allemand sont étudiées dans ce livre avec la plus grande clarté au point de vue descriptif, technique et psychologique. Chaque tableau caractéristique est accompagné d'une vivante analyse qui intéressera au plus haut point tous les érudits, amateurs d'art, collectionneurs, professeurs et critiques.



RENÉ JEAN : *Puis de Chavannes* (un vol. in-8 ill. à fr. 3.50). — Les différentes œuvres de toutes les écoles, sans disciple direct, Puis de Chavannes a été le plus grand décorateur monumental de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. Il ouvre la voie à tous les décorateurs de notre temps. A méditer devant ses poèmes picturaux, les pensées les plus diverses peuvent éclore, par quoi on peut s'associer aux créations de l'artiste. C'est ce qu'a senti l'auteur qui aurait pu intituler son livre : « Réflexions devant les peintures de Puis de Chavannes ».

#### Chez Albin Michel.

MAGDELEINE CHAUMONT : *La Vie Libre* (un vol. in-18<sup>e</sup> à fr. 3.50). — Cette *Vie Libre* est celle de la nietzschéenne jeune fille suffisamment armée pour se suffire à soi-même. Abandonnant sa famille, elle vient à Paris où elle se crée, en effet, une situation dans les lettres. Elle touche au bonheur, lorsqu'elle rencontre un jeune homme qui l'aime et qu'elle aime. Comme il est trop riche pour l'épouser, elle se donne, sans plus, par amour. Félicité trop courte, car l'amant se marie dans son monde et alors commence la lamentable existence de l'irrégulière qui finit, vieille, seule, flétrie, sans un parent, sans un ami. Voici un livre très moral que je voudrais voir dans les mains de nos jeunes personnes, auxquelles on en défendra malheureusement la lecture.

#### Chez Eugène Figuière et C<sup>ie</sup>.

CLÉMENT D'OTHE : *Solange de Morthone* (un vol. in-18 à fr. 3.50). — Fille d'un baron de Morthone, renié par sa famille, pour crime de mésalliance, Solange se trouve orpheline de bonne heure. Recueillie,

de mauvaise grâce, par son grand-père, elle est reçue au château de Morthone comme un chien dans un jeu de boules. Sa beauté, sa grâce, etc., font si bien qu'elle finit par être chérie de tout le monde. Tous les garçons de la famille voudraient l'épouser, mais c'est un brillant officier qui l'obtient. Un de ses amoureux meurt après s'être converti, l'autre entre dans les ordres. — Vous voudrez bien, pour le surplus, vous passer d'une appréciation quelconque sur ce livre dont la couverture porte : « 76<sup>e</sup> mille ». Je craindrais de n'être pas d'accord avec les 75.999 autres lecteurs.



LOUIS DUMONT : *Le Chemin des Ciguës* (un vol. in-18 à fr. 3.50). — Dans son nouveau volume de vers l'auteur de *L'Aube sur le Village* chante une fois de plus et dans un style harmonieux la grâce virgilienne des campagnes françaises, des horizons et des jours de la terre natale. Il a aimé entre tous les beaux spectacles de la vie, les travaux des hommes du village; il a partagé leurs joies, leurs espoirs, leurs ardeurs et leurs mélancolies. Tout cela est chanté en des poèmes très purs.



CH. LÉBOUCQ : *Un an de Cauchemar Balcanique* (un vol. in-18 à fr. 3.50). — Le titre même de ce livre dit tellement bien son sujet qu'il devient peu utile de le commenter. Il relate au jour le jour les événements qui ont passionné l'Europe ces derniers temps; c'est une série d'articles écrits dans le feu même de la bataille, vivants, et pleins de hautes vues.



JEAN GUICHARD : *Création ou Evolution* (un vol. in-12 à fr. 1.25). — Petite étude intéressante sur les problèmes que l'observation de la Nature fait naître depuis que nous avançons dans le domaine de la connaissance scientifique.



YVONNE DURAND : *Rayons et Rafales* (un vol. in-18 à fr. 3.50). — Il y a plus de joies que d'angoisses, plus de rayons que de rafales dans ce livre de vers. L'auteur semble avoir également et avidement joué soit des sereines beautés de la plaine ou de la forêt, de la mer ou des monts, soit de leurs troubles suscités par le temps, l'heure et les saisons.

**Chez Bernard Grasset.**

ROUX SERVINE : *Le Planet Saint-Eloy* (un vol. in 18° à fr. 3.50). — A ceux d'entre vous dont les connaissances dans la langue provençale ne sont pas fort étendues, je dirai qu'un *Planet* est une place publique de proportions médiocres. Celui dénommé Saint-Eloy, dans la petite ville d'Isle, est entouré de vieux hôtels aristocratiques, habités par la bonne société iscloise. Le calme et le potin régnaient en maîtres, lorsque, successivement, un groupe d'artistes tapageurs et une belle fille de mœurs douteuses vinrent y prendre gîte. Ce fut le pavé dans la mare aux grenouilles et tout le livre de M. Roux Servine expose avec gaieté et entraîne le trouble profond causé par cette intrusion.

★★

HILMA PILKKANEN : *Le Sénateur Sonerra* (1 vol. in-18 à fr. 3.50). — En Finlande comme en Pologne le gouvernement du tzar poursuit la complète russification. Les Finlandais sont patriotes et ils résistent de toute leur énergie aux exigences moscovites. Malheureusement, ils se trouvent divisés sur les moyens à employer dans cette lutte désespérée. Deux partis, se disputent la tête de la résistance. Le Sénateur sonerra dirige l'un. L'autre est conduit par un journaliste de talent, Sten Horn. Or, la fille du Sénateur, aime Sten Horn et l'épouse, malgré son père qui, blessé dans ses affections, meurt de désespoir. *Le Sénateur Sonerra* montre une fois de plus les précieuses qualités d'écrivain que possède Mme Hilma Pilkkänen.

★★

JOSEPH SCHEWAEBEL : *Comment mourut Aïni* (un vol. in 18 à fr. 3.50). — Le public, en général, se méfie des volumes de nouvelles, dit M. Léon Frapié, en une préface fort justement pensée : les nouvelles ayant de la valeur sont très rares et il est plus difficile d'être un bon conteur que d'être un excellent romancier. M. Joseph Schewæbel, déjà connu par deux volumes de vers et par un roman très honorable. *À la Cinquième Heure*, semble avoir, dans la nouvelle, trouvé sa véritable voie. Observateur attentif, son tempérament de poète et d'artiste lui confie toutes les qualités nécessaires pour réussir et nous devons souhaiter que *Comment*

*mourut Aïni*, soit suivi de plusieurs recueils de valeur aussi haute.

★★

Et LUNET DE LA JONQUIÈRE : *En Insulinde* (Un vol. in-18 ill. à 3.50). — Récit pittoresque, riche en piquantes anecdotes et en croquis agréablement observés d'un voyage d'agrément dans les mystérieux et splendides pays indiens d'Orient.

★★

HIPPOLYTE SIVAN : *Les Chants du Cœur* (un vol. in-18 à 3.50). — Le poète s'est efforcé de rendre « de son mieux » et le plus simplement les divers moments d'une émotion que l'on devine toujours sincère.

★★

LEFRANC PICQUART ; *La Paix rêvée* (un vol. in 18 à fr. 3.50). — Il faut bien avouer que si Bismarck, en prenant l'Alsace et la Lorraine, a joué à la France un tour pendable, il a rendu un fier service à la littérature ou plutôt à la production livresque. Voici encore M. Lefranc-Picquart qui prêche la Revanche. Il trouve d'ailleurs la paix meurtrière et déprimante. A son avis, qu'il appuie de moult considérations souvent originales, il est temps d'en finir, car la France court à sa perte et la guerre seule la sauvera du marasme dans lequel bientôt elle s'enlisera. — Dites donc, la France ne ferait-elle pas mieux de chercher son salut en elle-même que dans une conflagration européenne?

★★

HENRI DELAVELLE : *Liane et Nison* : (un vol. in-18 à fr. 3.50). — Denise, autrement dite *Nison* est une aimable jeune personne, agréable même qu'il ne serait guère difficile de caser, si elle n'avait une maman. Et cette mère, qu'elle appelle d'ailleurs « Maman divine » ou « Maman Jolie » a gardé dans sa maturité plantureuse tant de grâces et de charme prenant que tous les prétendants à la main de la fille se détournent bientôt de celle-ci pour faire la cour à *Liane*, la mère. Un jour *Nison* aime vraiment, de tout son cœur et, par fatalité, l'élu de son cœur est l'amant de *Liane*. Cette dernière se suicide pour faire le bonheur de son enfant. Bon roman bien conduit, animé et qui connaîtra le succès.

# MEMENTO

❖ ACCUSÉ DE RÉCEPTION : Sander Pierson : *Les Rides de l'eau*, roman. — Eug. Barnavol : *Le Cosmos*, action sociale en 3 actes. — J.-B. Lecomte : *La Question des langues en Belgique*. — Henri Liebrecht : *L'Enfant des Flandres*, poème dramatique en 5 actes. — Jules Leclercq : *La Finlande aux mille lacs*. — L. Jeanclair : *Suite en mineur*. — G. Raume : *Coquin de hasard!* comédie en un acte. — Henri Hans : *Légendes rechainoises*. C<sup>o</sup> Alb. du Bois : *Betty Hatton et Paphnuce Schmit*. — Rabalais, pièce en actes. — *La Conquête d'Athènes*, pièce en 4 actes. — Marie Van Ellegem : *Au large*, poèmes.

❖ THÉÂTRE DE L'ALHAMBRA. — Après une série d'agréables représentations du *Joyeux mari*, opérette des plus originale de M. J. Eysler, mêlant la note sentimentale et même dramatique aux fantaisies les plus amusantes, le théâtre de l'Alhambra fait une reprise de la *Divorcée*. Avec une troupe aguerrie qui compte des éléments tels que Mlle Hélène Gérard, divette toujours si légitimement fêtée, M. Camus, M. George, Mme Lepers, comiques toujours plaisants, M. Casella élégant comédien et beau chanteur, et d'autres et d'autres, M. Celrget nous donne de l'œuvre amusante M. Léo Fall une interprétation de tous points réussie.

❖ AU MUSÉE DU LIVRE. — L'Exposition internationale de timbres-poste organisée par le Musée du Livre, de Bruxelles, s'annonce sous les meilleurs auspices et son succès promet d'être considérable.

Un timbre spécial et commémoratif sera créé à cette occasion. Le dessin et la gravure en ont été confiés à Louis Titz.

Les organisateurs espèrent pouvoir inaugurer l'exposition dans les premiers jours de mars.

## LES CONCERTS

❖ 5<sup>e</sup> CONCERT POPULAIRE. — Il fut un prélude aux deux superbes représentations, si révélatrices, de *Salomé* et d'*Elektra* que vint diriger à Bruxelles M. Richard Strauss en personne.

L'illustre compositeur, ce savant manieur de l'orchestre moderne, nombreux, compliqué, formidable, ce technicien musical déconcertant a conduit la phalange très renforcée des exécutants des Populaires avec une sûreté, une autorité et à la fois une simplicité qui ont fait merveille.

Les trois grandes œuvres symphoniques, déjà maintes fois entendues ici, n'avaient jamais été mises en lumière comme elles

le furent sous l'impulsion de leur auteur.

On fit à ces interprétations le succès le plus vif et le plus légitime, de même qu'on goûta délicieusement le charme et l'intelligence exquis avec lesquels Mme Francès Rose chanta des lieder pittoresques ou ravissants du compositeur glorieux.

❖ SOCIÉTÉ NATIONALE DES COMPOSITEURS BELGES. — Le programme de la dernière séance, très réussie, donnée par ce groupe si dévoué d'artistes comportait une série intéressante d'œuvres de courte haleine mais de mérites certains.

Le concours de MM. Deru et Bosquet ne pouvait qu'ajouter à la qualité de ce concert. On y a entendu la belle sonate de M. V. Buffin, un fragment d'une autre, pour piano seul, de Guill. Lekeu, un prélude un peu trop maniéré de M. Aug. De Boeck et quelques pages descriptives savantes de MM. Paul Gilson et Jongen.

Mlle Varny chanta avec sentiment une demi-douzaine de mélodies d'intérêt divers.

❖ LE SALON DE LA LIBRE ESTHÉTIQUE. s'ouvrira au début de mars dans les salles du Musée de peinture moderne. Il comprendra une exposition rétrospective du peintre Dario de Regoyos, dont le souvenir est resté si sympathique à Bruxelles. Pour honorer sa mémoire, la Libre Esthétique groupera autour de ses œuvres celles des artistes espagnols qui furent ses amis et ses frères d'armes.

Une place importante sera réservée à la jeune école belge, dont l'orientation nouvelle se précise par des œuvres qui, pour n'être peut-être pas définitives, méritent néanmoins de fixer par leurs tendances l'attention des artistes et du public.

Quelques envois de peintres étrangers compléteront cet intéressant ensemble.

L'intérêt des auditions musicales de la Libre Esthétique, fixées aux mardis 10, 24 et 31 mars, ne le cédera en rien à celui du Salon de peinture et de sculpture. Elles seront consacrées à des œuvres nouvelles et en grande partie inédites.

❖ M. EDOUARD DERU, violoniste, donnera son concert annuel le 10 mars prochain, en la Salle de la Grande Harmonie, avec le concours de Madame Wybauw-Detilleux, cantatrice, et de Mesdames Kruger-Wrany et K. Buckley, violonistes. Programme consacré aux anciens maîtres italiens. Location chez Breitkopf. Coudenberg.

# CAISSE CENTRALE

## de Change et Fonds Publics (Société Anonyme)

Directeur : René POELAERT  
Agent de Change

PLACE DE LA LIBERTÉ, 5, BRUXELLES

---

---

### INFORMATIONS

---

#### Dans le monde de l'Industrie et de la Finance

❖ M. Edouard de Rudder a été nommé administrateur de la C<sup>ie</sup> *Générale des Aciers* en remplacement de M. F. Raty.

❖ M. Alfred Roose étant décédé et MM. Arthur Roose et Edmond Pasteger, administrateurs, et MM. J. Brughmans, Jules Mussely et Hilaire Corsélis, commissaires, ayant donné leur démission, l'assemblée de la *Compagnie du Caoutchouc* a procédé aux nominations et le conseil d'administration est composé de MM. Bruneel de Montpellier, Hage Orban de Xivry, G. Foulon, L. Warsage, et le collège des commissaires de MM. C. Ameye et J. Crahay.

❖ La *Compagnie Internationale de Tramways* convoque ses actionnaires pour le 7 mars à l'effet de porter le nombre des administrateurs de 3 à 4.

La place nouvellement créée sera offerte à M. Joseph Marien.

❖ La Conférence de la propriété industrielle a terminé ses travaux à Saint-Pétersbourg. Et le résultat poursuivi, c'est-à-dire, l'adhésion de la Russie à la Convention internationale de Paris de 1883, a été atteint. Cette adhésion est décidée, elle sera bientôt un fait accompli.

## ÉCHOS FINANCIERS

### De l'or....

La *Banque Nationale* émettra 5.000.000 de francs en beaux louis d'or.

C'est au moyen de lingots du Congo et à l'effigie du Roi Albert que ces jaunets seront frappés.

Mais qu'à leur tour, nos lecteurs ne se frappent pas! Ils n'ont verraient par la couleur. Le tout ira dans les caves de la « B. N. de B. » grossir la fameuse « Encaisse Métallique ».

### Commerce de la Belgique avec l'Étranger.

Il s'est élevé, en 1913, au chiffre de 8.160.426.000 francs, importations et exportations.

L'importation a augmenté, comparativement à 1912, de 24.312.000 francs; l'exportation a diminué de 222.751.000 francs.

Le ralentissement général des affaires, dans tous les pays, en 1913, explique la diminution de l'exportation. La Belgique a conservé son cinquième rang parmi toutes les nations du monde, en ce qui concerne son commerce avec l'extérieur, après l'Allemagne, la France, l'Angleterre et les États-Unis.

Nous trouvons à l'importation les augmentations suivantes :

17.800.000 fr.	sur nitrates de soude;
6.700.000	— indigos;
12.000.000	— machines et mécaniques;
2.000.000	— outils;
2.000.000	— objets d'art.

Les réductions à l'importation n'atteignent pas généralement de chiffres très importants, sauf les huiles végétales diminuant de 6.100.000 francs en 1913.

À l'exportation, les fortes différences en plus consistent en :

4.400.000 fr.	sur les nitrates de soude;
6.200.000	— produits chimiques divers;
6.000.000	— indigos;
2.000.000	— la ganterie;
13.000.000	— fils de laine peignée;
3.000.000	— caoutchouc ouvré;
3.500.000	— gobeletterie;
7.000.000	— fer et acier;
4.000.000	— meubles.

Les plus fortes différences en moins :

10.000.000 fr.	sur fils de laine cardée;
5.000.000	— fils de soie;
17.500.000	— fils de lin;
2.700.000	— tissus de drap;
8.000.000	— cotons divers;
2.500.000	— verres de vitrage;
16.500.000	— fers et aciers non dénommés;
18.500.000	— mach. et mécan. fers et acier;
24.000.000	— voitures de chemin de fer;
2.000.000	— armes.

Relevons maintenant nos échanges en 1913 et en 1912 avec le Congo Belge et les six nations avec lesquelles notre chiffre d'affaires est le plus élevé; nous arrivons à un total d'importations de 3 milliards 75.943.000 francs et à un total d'exportations de 2.704.894.000

francs, ce qui représente 67 p. c. sur l'ensemble de nos exportations pour 1913.

Importations (Par 1.000 francs).				
Congo belge	fr.	55.300	58.500	— 3.200
Allemagne (Zollv.)		749.000	700.800	+ 48.600
France		626.000	629.000	— 3.000
Grande-Bretagne		509.000	493.500	+ 15.500
Pays-Bas		365.000	356.200	+ 8.800
Etats-Unis		421.600	413.700	+ 7.900
République Argentine		349.193	303.524	+ 43.669
		Fr. 3.075.493	2.957.224	+ 118.269

Tandis que le total de nos importations avec toutes les nations donne, sur 1912, un excédent de 24 millions 312.200 francs, l'excédent de nos importations avec ces sept pays donne 118.269.000 fr. L'importation provenant d'autre pays a donc sensiblement diminué, ce qui s'explique par les changements intervenus dans les envois de grains des nations en guerre.

Exportations (par 1.000 francs).				
Congo belge	fr.	27.600	28.100	— 500
Allemagne		931.600	1.007.000	— 75.400
France		688.900	712.000	— 23.100
Angleterre		520.800	538.800	— 18.000
Pays-Bas		330.400	367.200	— 36.800
Etats-Unis		115.489	145.128	— 29.639
République Argentine		90.105	92.660	— 2.555
		Fr. 2.704.894	2.890.888	— 185.994

La diminution en 1913 de nos exportations était de 222 millions 751 mille francs; la diminution avec les sept pays qui précèdent est, on le voit de 185.994.000 francs, ou de 84 p. c. environ de la réduction totale, avec tous les pays.

#### Finances Hongroises.

Nous appelons l'attention de nos lecteurs sur l'émission de 420.000.000 de francs 4 1/2 % à 90. 85 % qui aura lieu le 21 février.

Cet emprunt est offert à des conditions des plus avantageuses.

#### Banque d'Outremer.

Le Conseil d'administration a fixé les dividendes à fr. 26.50 par action de capital et à 2 francs par titre de dividende; indépendamment de ces répartitions, les bénéfices de l'exercice écoulé permettent d'effectuer d'importants amortissements et de doter largement les réserves.

#### Banque Belge en Russie.

Un groupe de banques bruxelloises et anversoises se proposait de créer une « banque belge » à Saint-Petersbourg pour le placement des valeurs des entreprises industrielles russo-belges. Le siège sera à Moscou, mais la Banque aura des succursales dans toutes les places où sont engagés des capitaux belges, notamment Vilna, Kharkov, Varsovie, Tiflis, Irkoutsk et Taschkent.

#### Banque Internationale de Bruxelles.

Les résultats bénéficiaires obtenus en 1913 par la Banque Internationale de Bruxelles sont sensiblement les mêmes que ceux de l'exercice précédent. Le Conseil d'administration proposera à la prochaine assemblée générale des actionnaires de distribuer le même dividende que l'an dernier, soit 30 francs, ce qui représente un intérêt de 6 p. c.

### **Crédit National Industriel.**

La division des parts de fondateur en coupures d'un dixième a été approuvée par l'assemblée extraordinaire du 3 février, avec cette stipulation qu'elle est facultative et que les frais de l'opération seront supportés par les porteurs.

### **Immobilière de Belgique.**

Le bénéfice de 1913 est sensiblement égal au précédent. Il sera proposé de répartir aux actions fr. 12.50, comme l'année dernière.

### **Union et Phénix Espagnol.**

Cette intéressante compagnie entre dans la cinquantième année de son existence sociale.

Elle peut, avec fierté, jeter un coup d'œil sur son passé qui fut toujours couronné de succès.

En ce qui concerne spécialement l'exercice 1913, les résultats obtenus dans ses différentes branches sont des plus importants, sa branche incendie, notamment, lui laisse un bénéfice de 2.000.000 de francs. Son capital s'élevant à 12.000.000 de francs, ses réserves importantes en font un organisme apprécié des assurés. Elle opère dans les pays les plus importants et fonctionne sous le contrôle de l'Etat français et de l'Etat espagnol.

### **Les Chemins de fer de l'Etat Belge.**

Nous regrettons vivement que le peu de lignes dont nous disposons dans cette petite circulaire ne nous permette pas d'insérer *in-extenso* la lettre que les présidents des principales associations commerciales et industrielles du pays, ont adressée au ministre des chemins de fer au sujet du désarroi du réseau de l'Etat.

Nos lecteurs en auront peut-être pris connaissance dans *l'Echo de la Bourse* du 13 février.

Ce document est un véritable réquisitoire contre l'administration de l'Etat Belge, mais il a une portée bien plus grande. C'est en réalité un exposé du gâchis dans lequel nous nous trouverions si nous appliquions les théories socialistes sur l'exploitation étatique de l'industrie.

Une comparaison entre les produits de l'Ouest-Etat, du Nord, de l'Est, et du P. L. M. est convaincante.

S'il est juste que les chemins de fer appartiennent à la communauté, il n'en est pas moins de l'intérêt du public que l'Etat en confie l'exploitation sous sa sévère inspection, avec des cahiers des charges draconiens, à des compagnies privées que l'on puisse assigner, faire condamner et exécuter en cas de fautes graves, et sous ce rapport l'exemple qui nous est donné par la Hollande suffit à ouvrir les yeux aux gens compétents sans prévention.

Il n'y a pas plus de raison pour que l'Etat soit entrepreneur de transport, que marchand de tabac, d'allumettes ou d'alcool, fabricant de poudre etc... Confier une industrie à un gérant sans responsabilité, qui n'a aucun intérêt pécuniaire à la faire progresser, c'est la tuer.

Passé le ciel, que pour le plus grand bien de notre colonie, les basses combinaisons parlementaires n'imposent pas au chemin de fer du Congo, sa reprise par l'Etat Belge!

### **Tramways Bruxellois.**

Les résultats de l'exercice 1913, se traduisent par un bénéfice d'environ 5.397.000 francs, contre 5.269.775 francs en 1912. Ce résultat permettra, d'une part, de porter les dividendes de

fr. 28.68 à fr. 29.09 par action privilégiée et action ordinaire et de fr. 34.21 à 35.22 par action de dividende, de doter le fonds d'amortissement spécial (fonds de l'article 22) d'une somme de 2.109.614 francs, contre 2 millions 4.029 francs, le portant ainsi de 15.841.682 francs à 17.950.000 francs.

Ce fonds pour être comblé doit atteindre 22.577.200 francs, et, selon toutes probabilités, ce maximum sera atteint fin 1915, les dotations futures paraissant devoir être supérieures à celles de cette année, suivant la marche progressive des recettes.

Lorsque ce fonds sera entièrement reconstitué, la question se posera — seul un procès pourra la trancher — de savoir si ces prélèvements devront continuer ou non à être effectués.

Dans le premier cas, ce serait une réserve considérable qui appartiendrait aux actions de dividende à l'expiration des concessions. Si, au contraire, les prélèvements n'étaient plus nécessaires, il y aurait, pour les trois catégories d'actions, une augmentation du dividende, augmentation proportionnelle à l'importance du prélèvement qui serait, dès ce moment, interrompu. On calcule que la part de majoration qui reviendrait alors, dès 1915, aux actions de dividende serait de 10 à 12 fr.

L'une ou l'autre hypothèse est favorable aux actions de dividende.

#### **Electricité du Bassin de Charleroi.**

Les trois premiers trimestres de l'exercice en cours ont produit un ensemble de recettes de 1.057.146 francs, au lieu de 859,477 francs en 1912-13, soit une plus-value de 197.669 francs.

#### **Electricité du Nord de la Belgique.**

Les encaissements effectués pendant les trois premiers trimestres de l'exercice atteignent 567.385 francs, contre 291.230 francs pour l'exercice précédent.

L'augmentation se traduit ainsi par 276.135 francs.

#### **Ligure-Toscana d'Electricité.**

Les recettes du mois de décembre 1913, se sont élevées à 279.746 fr., contre en 1912 221.542 fr., laissant une plus-value de 58.204 fr., soit 26 1/2 p. c. Les recettes de l'exercice complet de 1913 atteignent 2.472.780 fr. contre en 1912, 2.209.226 fr. soit une augmentation de 363.554 fr. A ces recettes, il y a lieu d'ajouter celles provenant des installations achetées en 1913 et qui ne figurent pas dans les comptes mensuels. Elles s'élèvent à 892,582 fr., portant ainsi les recettes de l'exercice complet à 3.365.362 fr.

#### **Houillères.**

La disette de charbon dans la Loire est telle qu'une délégation d'industriels et de chambres de commerce s'est rendue récemment auprès du ministre des travaux publics pour lui exposer leurs doléances et demander des tarifs spéciaux temporaires d'importation de charbon.

— En Allemagne, aucune amélioration : si fortes soient-elles, les expéditions n'absorbent pas toute la production.

— En Belgique est survenue une détente par suite de la reprise de la navigation.

#### **Filature de Roygem.**

Les résultats obtenus pour l'exercice écoulé sont sensiblement supérieurs à ceux de 1912. Les bénéfices atteignent fr. 210.377.46, contre fr. 153.647.38 antérieurement. Malgré cette augmentation, le



conseil compte proposer la distribution, à l'action de capital, du même dividende de 5 p. c. ou 25 francs que l'an dernier, mais prévoit une plus forte allocation au profit du fonds d'amortissement, 120.000 francs, au lieu de 75.000 francs en 1912, alors que ce compte n'avait reçu aucune dotation en 1911, ni en 1910.

#### **Société Norvégienne de l'Azote.**

Cette société a créé en quelque sorte l'industrie des engrais azotés artificiels. Grâce au four électrique du système Birkeland et Eyde, elle est parvenue à fixer l'azote atmosphérique et elle obtient le nitrate de chaux fertilisant de grande valeur, qui remplace avec avantage le nitrate de soude du Chili. Pour le produire, il faut une source d'énergie puissante et peu coûteuse. C'est ce qui a déterminé la Société à s'installer en Norvège, magnifique réservoir naturel de force hydraulique (175.000 H.P. utilisés sur 500.000). La seconde moitié de la chute de Ryukan sera aménagée, c'est-à-dire vers la fin de 1915, la force utilisée sera portée à 320.000 H.P. et l'on estime que vers 1920 la totalité des chutes sera utilisée. A ce moment la production de nitrate de chaux qui est actuellement de 120.000 tonnes environ par an, atteindra 400.000 tonnes. La consommation des engrais azotés dans le monde augmentant de près de 200.000 tonnes par an, cet accroissement de production de la Norvégienne de l'Azote trouvera facilement un débouché.

Les bénéfices du premier semestre qui a pris fin le 31 décembre dernier sont supérieurs de 25 p. c. à ceux de la période correspondante de l'exercice précédent.

#### **Société Foncière Marocaine.**

Les actionnaires sont convoqués en assemblée annuelle pour le 6 mars. Les bénéfices nets de 1913 s'élèvent à 325.000 fr. environ; cette somme jointe au report de 41.000 fr. de l'année précédente fait ressortir un solde créditeur de 366.000 fr. au compte de profits et pertes, contre 341.000 fr. en 1912. On dit que le dividende sera de 6 fr. 50 par action contre 5 fr. 50 l'an dernier.

#### **Compagnie Algérienne.**

Les bénéfices nets réalisés pendant 1913 se sont élevés à 10.038.539 fr. contre 7.186.402 fr. en 1912. Malgré le plus grand nombre d'actions à rémunérer — le capital ayant été porté par deux opérations successives de 40.000.000 de francs à 62.500.000 francs — le Conseil pourra proposer à l'assemblée du 21 mars de porter le dividende de 55 francs à 57 fr. 50 par action.

#### **Des sols de potasse.**

Avec des terres moins fertiles certes que la France, la récolte moyenne de blé à l'hectare est en Allemagne de 22.6 contre 13.9 en France. Cette énorme différence en faveur de nos voisins de l'Est tient à l'emploi généralisé des engrais potassiques.

La consommation de potasse de l'Empire favorisée, il est vrai par des prix spéciaux, a été en 1912 de 5.285.650 quintaux contre 389.890 quintaux pour la France. On voit qu'il y a de la marge pour la consommation française. Et la situation est analogue pour quantité d'autres pays.

Sur une production totale de 10.092.187 quintaux, l'Allemagne absorbe 5.285.650 quintaux; les Etats-Unis, 2.330.866 quintaux; les autres pays se partagent le sur plus par fractions peu importantes, et qui sont fatalement destinées à grandir.

## BIBLIOGRAPHIE

Il sera rendu compte de tout ouvrage dont un exemplaire sera envoyé à la Rédaction.

LE RECUEIL FINANCIER. — *Annuaire des valeurs cotées à la Bourse de Bruxelles*. 21<sup>e</sup> année, 1914. — Bruxelles, Etablissements Emile Bruylant, éditeurs. Un vol. gr. in-4<sup>o</sup> de 1.800 pages, reliure pleine toile. — Prix ; 20 francs.

---

### ROYAUME DE HONGRIE

## Emprunt 4 1/2 % amortissable de l'année 1914

exempt d'impôts hongrois

### ÉMISSION PAR SOUSCRIPTION PUBLIQUE

D'UN CAPITAL NOMINAL DE

**400,000,000 de Couronnes - 340,000,000 de Marcs, monnaie allemande**

Le Ministre des Finances du Royaume de Hongrie a été autorisé à émettre le présent emprunt en vertu du § 2 de l'article IV de la loi de 1910, du § 15 de l'article XIV de la loi de 1911, du § 11 de l'article V de la loi de 1912, du § 11 de l'article LXVI de la loi de 1912 et du § 10 de l'article 1 de la loi de 1914.

#### L'EMPRUNT EST DIVISÉ EN

rapportant un intérêt annuel de 4 1/2 %, payable par semestriels, le 1<sup>er</sup> mars et le 1<sup>er</sup> septembre de chaque année, le premier coupon étant à l'échéance du 1<sup>er</sup> septembre 1914.

L'amortissement de cet emprunt, conformément au plan d'amortissement figurant sur les obligations, s'effectuera au pair, en 55 ans à partir de 1919, par voie de tirages au sort semestriels qui auront lieu aux mois de juin et de décembre de chaque année, et pour la première fois en juin 1919. Le paiement des titres remboursables aura lieu respectivement le 1<sup>er</sup> septembre et le 1<sup>er</sup> mars suivant la date du tirage, et pour la première fois le 1<sup>er</sup> septembre 1919.

Le Gouvernement hongrois se réserve le droit, en tout temps, mais pas avant le 1<sup>er</sup> mars 1924, d'accélérer l'amortissement ou de rembourser anticipativement l'emprunt au pair, en entier ou partiellement, après un préavis de trois mois.

Les obligations de cet emprunt, ainsi que leurs coupons d'intérêt, sont affrancis de tous droits de timbre, taxes et impôts hongrois présents et futurs.

Les titres sont libellés en langues hongroise, allemande, française et anglaise.

Les coupons et les obligations appelées au remboursement sont payables, au gré des porteurs et conformément aux indications mentionnées sur les coupons et sur les titres, en Hongrie et à Vienne : en Couronnes; à Berlin, Francfort s./M., Hambourg, Munich et Leipzig : en Marcs; à Londres : en Livres sterling; à Bruxelles, Bâle, Genève et Zurich : en Francs.

Les coupons d'intérêt des obligations se prescrivent six années après la date de leur échéance, le capital au bout de vingt ans.

La souscription aura lieu simultanément en Hongrie, en Autriche, en Allemagne, en Suisse, en Hollande, ainsi qu'en Belgique le :

*Samedi 21 Février de 10 à 3 heures.*

A BRUXELLES : à la Banque de Bruxelles, 62, rue Royale; à la Caisse Générale de Reports et de Dépôts, 11, rue des Colonies; à la Banque Internationale de Bruxelles, 27, avenue des Arts; au Crédit Général Liégeois, 64, rue Royale; chez MM. F.-M. Philippson et C<sup>o</sup>, 44, rue de l'Industrie.

*Conditions de la souscription en espèces.*

Le prix d'émission pour la Belgique est fixé à fr. 90.85 pour 100 francs de capital nominal, soit par obligation de 504 francs . . . . .	fr.	457.88
Plus l'intérêt à 4 1/2 % depuis le 1 <sup>er</sup> mars 1914, date de la		
Plus l'intérêt à 4 1/2 % depuis le 1 <sup>er</sup> mars 1914, date de la jouissance des titres, jusqu'au 6 mars, date de la répartition . . . . .	fr.	0.38
	<b>Total.</b>	<b>fr. 458.26</b>

payables comme suit :

- Fr. 25.00 à la souscription ;
- Fr. 433.26 à la répartition, le 6 mars, contre remise d'un certificat au porteur, muni du timbre belge, certificat qui pourra être échangé ultérieurement contre un titre définitif.

Ensemble Fr. 458.26

Les souscripteurs pourront retarder la prise de livraison des obligations jusqu'au 31 mars prochain, en payant les intérêts courus sur les titres jusqu'au jour du règlement. A défaut de libération le 31 mars 1914, les titres en souffrance pourront être vendus aux risques et périls des retardataires, sans mise en demeure.

Si les demandes dépassaient le montant mis en souscription, il y aurait lieu à répartition.

Il sera tenu compte, dans la mesure du possible, du désir des souscripteurs, de recevoir les coupures qu'ils préféreraient obtenir, mais à défaut de pouvoir leur donner satisfaction à cet égard, ils devront accepter les coupures disponibles.

# ACIÉRIES RÉUNIES DE BURBACH-EICH-DUDELANGE

SOCIÉTÉ ANONYME

Les statuts de la Société des Acieries Réunies de Burbach-Eich-Dudelange dans leur forme actuelle ont été publiés au *Moniteur belge* du 19 septembre 1913, acte n° 6490.

**Siège social : Dudelange (Grand-Duché de Luxembourg)**

## ÉMISSION PAR SOUSCRIPTION PUBLIQUE DE 30,000 Obligations 5 % d'une valeur nominale de 500 fr. chacune

faisant partie des 80.000 obligations créées par décision du Conseil d'Administration de la Société en date du 9 février 1914, en vertu des pouvoirs qui lui ont été conférés par l'Assemblée générale extraordinaire des actionnaires qui ont eu lieu le même jour.

La notice relative à cette émission, notice publiée conformément à l'article 174 de la loi sur les sociétés commerciales, a été insérée aux annexes du « Moniteur Belge » des 13 et 14 février 1914, acte n° 1067.

**Prix d'Emission : 485 francs**

Payables : A la souscription 50 francs, contre quittance,

A la répartition 435 francs, le 7 mars 1914, contre remise du titre définitif, muni du coupon au 1<sup>er</sup> septembre 1914 et suivants.

A défaut de paiement du versement de libération le 7 mars 1914, les souscripteurs seront passibles d'un intérêt de retard au taux de 6 % l'an.

Les titres pourront être vendus, sans mise en demeure, un mois après cette date, soit à partir du 7 avril 1914, pour le compte et aux risques et périls des ratardataires.

Ces obligations, munies du timbre belge, rapportent 25 francs d'intérêt annuel, net d'impôts grand-ducaux présents et futurs, payable par coupons semestriels de fr. 12.50 les 1<sup>er</sup> mars et 1<sup>er</sup> septembre de chaque année et pour la première fois le 1<sup>er</sup> septembre 1914.

Elles seront amortissables au pair, en 25 ans à partir de 1920 (le premier remboursement aura lieu le 1<sup>er</sup> mars 1920) par tirages au sort annuels, conformément au tableau d'amortissement mentionné sur le titre, le 1<sup>er</sup> mars de chaque année.

Toutefois la Société se réserve, en dehors des tirages prévus au tableau d'amortissement, la faculté de rembourser anticipativement, à partir du 1<sup>er</sup> mars 1924, tout ou partie des obligations qui resteront en circulation en cette époque.

La Société prend l'engagement de ne consentir aucune hypothèque sur ses immeubles, avant le remboursement intégral de ces 80,000 obligations.

Le paiement des coupons, de même que le remboursement des obligations sorties aux tirages, s'effectueront, sans frais pour les porteurs, à la Banque de Bruxelles, à Brnxelles.

**La souscription sera ouverte le lundi 2 mars 1914  
de 10 heures du matin à 3 heures de relevée,**

à BRUXELLES : à la *Banque de Bruxelles*, 62, rue Royale ;  
à ANVERS : à la *Banque Centrale Anversoise*, 67, Rempart Sainte-Catherine ;  
à LIÈGE : à la *Banque Liégeoise*, 34, rue de l'Université ;  
          à la *Crédit Général Liégeois*, 5, rue de l'Harmonie ;  
          à la *Banque Centrale de Liège*, 14, place de la cathédrale ;  
à GAND : à la *Banque de Flandre*, 2, avenue de la Place d'armes.

**CREAT COBAR.** — Le *Financial Times* est en situation d'annoncer qu'à la réunion du conseil, il a été décidé formellement de réorganiser la situation financière. Trois projets ont été mis en avant, dont un déjà a été abandonné; les deux autres seront examinés. L'un implique une notable réduction sur les actions; il n'en est pas de même, paraît-il, de l'autre.

**WOLHUTER.** — Le bénéfice de l'exercice au 31 octobre 1913 s'établit à £ 182.874, laissant un solde de £ 38.211 à reporter à 1913-1914. Les réserves de minerai s'élevaient en fin d'exercice à 784.100 tonnes.

**LAURIUM FRANÇAIS.** L'exercice écoulé serait au moins aussi satisfaisant que le précédent et permettrait d'envisager une augmentation du dividende, qui avait été déjà l'an dernier de 20 à 25 fr. par action.

**HUANCHACA.** — La Compagnie a adressé une circulaire à ses actionnaires pour leur faire connaître la situation de la mine. Après avoir indiqué que les travaux à l'intérieur de la mine sont en progrès elle expose que la production des divers minerais pendant les quatre derniers mois s'est élevée en moyenne à 2.400 tonnes, qui con-

tenaient environ 4.800 kilos d'argent; 1.000 tonnes ont été envoyées chaque mois aux usines. En outre, 260 tonnes de pyrites ont été embarquées réduites et le conseil d'administration a notamment réduit de moitié ces émoluments de l'année.

**DJEBEL DJERISSA.** — Il sera proposé, à l'assemblée du 3 mars, un dividende de 59 fr. 57 par action et de 25 fr. 87 par part de fondateur.

**ATCHINSON TOPEKA AND SANTA-FE.** — Cette Compagnie déclare un dividende trimestriel de 1 1/2 % sur les actions ordinaires qui sera payable, à Paris, le 2 mars.

**CAIRO HELIOPOLIS.** — Cette société ne distribuera aucun dividende pour 1913. Le dividende de 1912 s'élevait à 5 fr. par action. La diminution des bénéfices a été causée par la perte d'un procès contre l'administration fiscale en Egypte, qui a amené la Société à liquider en un an des taxes afférentes à plusieurs exercices. De plus, au courant du dernier exercice, la Société n'a effectué aucune vente de terranis au comptant, ce qui l'a privée d'une source importante de profits.



# Banque Internationale de Bruxelles

Société Anonyme, 27, Avenue des Arts

**CAPITAL : 25.000.000 DE FRANCS ENTIÈREMENT VERSÉS**

Opérations de Bourse. — Reports. — Garde de titres.

Administration de portefeuille. — Avances sur titres. — Escompte.

Encaissement d'effets de commerce.

Encaissement de coupons. — Monnaies étrangères. — Chèques  
et lettres de crédit sur tous pays. — Compte de dépôts franco de commission.

Comptes. Joints.

Comptes courants. — Service financier de sociétés.

Comptes de Quinzaine.

Location de coffre-forts.

*Pour tous renseignements on est prié de s'adresser au siège social :*

27, avenue des Arts, 27 — Téléphones : A 3870, 3901, 6739, 8056

*où à la succursale*

42-52, rue du Lombard, 42-52 — Téléphone : A 4776

## ÇA ET LA

KNIGHT'S DEEP. — Cette Compagnie fait annoncer qu'elle n'a pu reprendre l'extraction dans le puits vertical en raison de la pénurie de main-d'œuvre!!!

EAST RAND. — L'assemblée annuelle aura lieu le 16 avril. Des bruits fâcheux courent. On dit que les réserves de minerai ont diminué de 450.000 tonnes l'an dernier. Les faits confirment peu à peu nos prévisions.

SPASSKY COPPER. — La production de cuivre s'est élevée pour l'exercice clos le 30 septembre à 5.000 tonnes environ contre 3.998 pour l'exercice précédent. On s'attend d'après la Code Vital à une augmentation du dividende.

OMNIUM INTERNATIONAL DES PETROLES. — Il serait proposé à l'assemblée du 26 courant de fixer le dividende à 50 fr. par action.

## UNION DU CRÉDIT DE BRUXELLES

57, rue Montagne-aux-Herbes-Potagères

Escompte des traites au taux de la Banque Nationale

Dépôts à vue . . . . 3 p. c.

Dépôts à deux mois . . 3 1/2 p. c.

Dépôts à un an . . . . 4 1/2 p. c.

Location de Coffres-Forts 12 francs par an.

**Avocats, Notaires, Juges, Ecrivains**

N'EMPLOYEZ QUE LA

**Plume Réservoir Rouge & Noir**

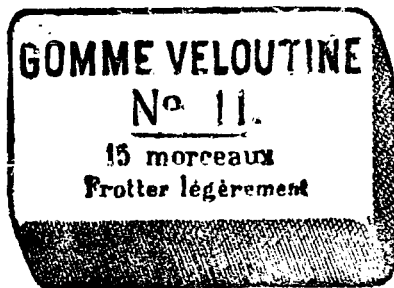
**M. O. V.**



Exigez cette marque de préférence à toute autre.

La meilleure, la plus sûre, la plus facile. Est toujours encrée et ne coule jamais, quelle que soit la position qu'on lui donne.

**Artistes, Architectes, Dessinateurs**



N'EMPLOYEZ QUE LA

**Gomme Veloutine**

Laisse le papier intact.

Enlève toute trace de crayon.

**Ecoliers et Etudiants**

N'ÉCRIVEZ QUE SUR LE PAPIER FILIGRANE

**L'ÉCOLIER**

Pour vos registres, copies-de-lettres, etc., exiger « LES CLEFS »

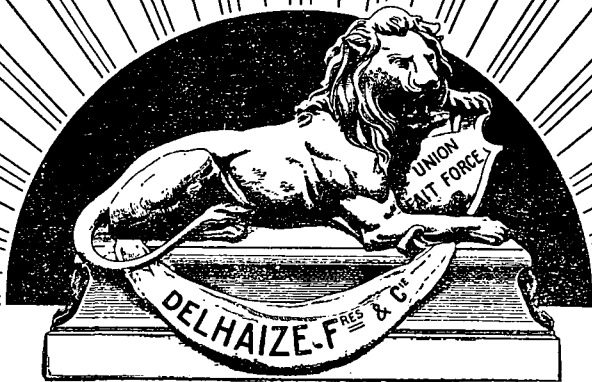
comme marque et pour votre papier

à lettres d'affaires, demandez la « NATIONAL MILL ».

En vente chez les papetiers et imprimeurs du pays.

# DELHAIZE FRÈRES & C<sup>e</sup>

## LE LION



SUCCESSALES PARTOUT EN BELGIQUE

*Administration, Magasin central et Fabriques*

RUE OSSEGHEM, BRUXELLES-OUEST

LES PLUS HAUTES RÉCOMPENSES AUX EXPOSITIONS

MODIES

Maison Paul Lefizelier  
Bruxelles

142, Rue Royale



Téléphone 117.32

La maison invite sa nombreuse clientèle élégante à venir visiter ses  
nouveaux salons de modes  
où elle pourra admirer chaque jour les dernières créations.





Je vous le dis en vérité  
Le **Malt Kneipp** doit être exigé  
Seulement en paquet fermé  
Avec le portrait de l'Abbé  
" Voilà la Santé „

# G. RAEYMAEKERS ET C<sup>IE</sup>

Distillateurs et Raffineurs d'huiles - Bureaux et Usines, RUE DU RUPEL, Schaerbeek - Tél. A 3774

INDUSTRIE - EXPORTATION

Médaille d'or, Paris 1889 — 2 diplômes d'honneur, Anvers 1894  
2 grands prix, Bruxelles 1897 — 2 grands prix, Liège 1905  
2 grands prix, Bruxelles 1910 — 2 grands prix, Gand 1913

Oléonaphtes russes, marque déposéé. — Distillateurs-raffineurs d'huiles minérales, animales, végétales.  
Huiles pour chemins de fer, steamers et vicinaux.

# Bulletin de l'Institut de Sociologie Solvay

(PARC LÉOPOLD, BRUXELLES)

*Publication périodique paraissant en fascicules grand in-8°;  
l'année forme un volume de 100 feuilles d'impression environ.*

**Prix de l'abonnement : Belgique 15 fr. ; Etranger 20 fr. — Prix du numéro 4 fr.**

Chaque fascicule comprend :

1° La continuation des *Archives sociologiques* publiées par EMILE WAXWEILER.

Cette publication tend à introduire un point de vue déterminé dans les études sociologiques et à constituer une science générale des phénomènes sociaux par application de ce point de vue dans les sciences sociales particulières.

2° Une *Chronique du mouvement scientifique*, qui signale et commente dans de courtes notices les nouvelles publications, les bibliographies, les entreprises de coopération scientifique, les voyages et les explorations, les institutions, sociétés et revues nouvelles, les congrès les nouvelles et informations du monde savant, etc. Outre des notices, la « Chronique » reproduit les principaux titres de livres, brochures, articles de périodiques recueillis chaque mois par le service de documentation de l'Institut dans les catalogues de la bibliothèque ;

3° Une *Chronique de l'Institut* qui rend compte notamment des réunions des groupes d'études, où sont discutées les questions à l'ordre du jour dans les différents domaines de la sociologie et de ses applications.



## ACCUMULATEURS TUDOR

(Société Anonyme)

**CAPITAL : 1.200.000 FRANCS**

**Bruxelles - 79, Rue Joseph II - Bruxelles**

**1410 et 11.530 — Télégrammes : Tudor-Bruxelles**

# L'Expansion Belge

Revue Mensuelle Illustrée

Œuvre de Vulgarisation économique,  
coloniale, scientifique, littéraire, artistique,  
sportive.

---

Chaque Fascicule  
comporte plus de 100 pages abondamment  
illustrées

---

Prix du Numéro : 1 Franc

---

Abonnements :

Belgique . . . . . 12 francs

Etranger . . . . . 15 francs

---

Rue de Berlaimont, 4, Bruxelles

## Sommaires des derniers numéros de la Belgique Artistique et Littéraire

---

### 1<sup>ER</sup> JANVIER 1914

NELSON LE KIME :	<i>Giambatista Bodoni.</i>
EMILE E.-PIERS :	<i>Curiosités de Vienne.</i>
MAURICE GAUCHEZ :	<i>Les Prix Littéraires.</i>
AUGUSTE VIERSET :	<i>Gustave Vanzype (suite).</i>
AUGUSTE VIERSET :	<i>La Millième du Cid.</i>
ARTHUR DE RUDDER :	<i>L'Escurial.</i>

Chroniques de la Quinzaine.

---

### 16 JANVIER 1914

PAUL LAMBOTTE :	<i>Le Musée Idéal.</i>
LOUIS PIÉRARD :	<i>Un Poète Populaire : Max Elskamp.</i>
CHARLES DESBONNETS :	<i>Le Rédempteur.</i>
AUGUSTE VIERSET :	<i>Gustave Vanzype (suite et fin).</i>
R.-E. MÉLOT :	<i>Sonnets.</i>
IWAN GILKIN :	<i>Critique.</i>
ARTHUR DE RUDDER :	<i>Peintres et Ecrivains.</i>

Chroniques de la Quinzaine.

---

### 1<sup>ER</sup> FÉVRIER 1914

ROBERTO J. PAYRÒ :	<i>Aventures divertissantes du petit-fils de Juan Moreira.</i>
EMILE DANTINNE :	<i>Victor Chauvin.</i>
JEAN MALLECH :	<i>L'Enfance Anormale.</i>
MARCEL ANGENOT :	<i>Deux Poèmes.</i>
AUGUSTE VIERSET :	<i>Le droit d'immoralité au théâtre.</i>
ARTHUR DE RUDDER :	<i>L'Arc d'Ulysse.</i>

Chroniques de la Quinzaine.

---

### 16 FÉVRIER 1914

PAUL HYMANS :	<i>L'éloquence au Parlement.</i>
ARTHUR CANTILLON :	<i>L'histoire de celui qui crut vaincre les Dieux.</i>
CARL SMULDERS :	<i>En marge d'un livre de Maurice Maeterlinck.</i>
R.-E. MÉLOT :	<i>Phrases.</i>
IWAN GILKIN :	<i>Académie.</i>
ARTHUR DE RUDDER :	<i>Comment on fait un opéra.</i>

Chroniques de la Quinzaine.

1<sup>er</sup> JANVIER 1914

Chroniques de la Quinzaine	ARTHUR DE ROOPER
Le Millième de l'An	AGOSTE VIERSST
Les Fêtes Littéraires	MARIEE GAUCHE
Chronique des Arts	EMILE E-PIERS
Chronique de la Région	WILSON LE LIEGE

8 JANVIER 1914

Chroniques de la Quinzaine	ARTHUR DE ROOPER
Le Millième de l'An	AGOSTE VIERSST
Les Fêtes Littéraires	MARIEE GAUCHE
Chronique des Arts	EMILE E-PIERS
Chronique de la Région	WILSON LE LIEGE



15 JANVIER 1914

Chroniques de la Quinzaine	ARTHUR DE ROOPER
Le Millième de l'An	AGOSTE VIERSST
Les Fêtes Littéraires	MARIEE GAUCHE
Chronique des Arts	EMILE E-PIERS
Chronique de la Région	WILSON LE LIEGE

22 JANVIER 1914

Chroniques de la Quinzaine	ARTHUR DE ROOPER
Le Millième de l'An	AGOSTE VIERSST
Les Fêtes Littéraires	MARIEE GAUCHE
Chronique des Arts	EMILE E-PIERS
Chronique de la Région	WILSON LE LIEGE

## **Règles d'utilisation de copies numériques d'œuvres littéraires mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'ULB**

L'usage des copies numériques d'œuvres littéraires, ci-après dénommées « copies numériques », mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles, ci-après A&B, implique un certain nombre de règles de bonne conduite, précisées ici. Celles-ci sont reproduites sur la dernière page de chaque copie numérique mise en ligne par les A&B. Elles s'articulent selon les trois axes : protection, utilisation et reproduction.

### **Protection**

#### **1. Droits d'auteur**

La première page de chaque copie numérique indique les droits d'auteur d'application sur l'œuvre littéraire.

#### **2. Responsabilité**

Malgré les efforts consentis pour garantir les meilleures qualité et accessibilité des copies numériques, certaines déficiences peuvent y subsister – telles, mais non limitées à, des incomplétudes, des erreurs dans les fichiers, un défaut empêchant l'accès au document, etc. -. Les A&B déclinent toute responsabilité concernant les dommages, coûts et dépenses, y compris des honoraires légaux, entraînés par l'accès et/ou l'utilisation des copies numériques. De plus, les A&B ne pourront être mises en cause dans l'exploitation subséquente des copies numériques ; et la dénomination des 'Archives & Bibliothèques de l'ULB' et de l'ULB, ne pourra être ni utilisée, ni ternie, au prétexte d'utiliser des copies numériques mises à disposition par eux.

#### **3. Localisation**

Chaque copie numérique dispose d'un URL (uniform resource locator) stable de la forme <http://digistore.bib.ulb.ac.be/annee/nom\_du\_fichier.pdf> qui permet d'accéder au document ; l'adresse physique ou logique des fichiers étant elle sujette à modifications sans préavis. Les A&B encouragent les utilisateurs à utiliser cet URL lorsqu'ils souhaitent faire référence à une copie numérique.

### **Utilisation**

#### **4. Gratuité**

Les A&B mettent gratuitement à la disposition du public les copies numériques d'œuvres littéraires numérisées par elles : aucune rémunération ne peut être réclamée par des tiers ni pour leur consultation, ni au prétexte du droit d'auteur.

#### **5. Buts poursuivis**

Les copies numériques peuvent être utilisées à des fins de recherche, d'enseignement ou à usage privé. Quiconque souhaitant utiliser les copies numériques à d'autres fins et/ou les distribuer contre rémunération est tenu d'en demander l'autorisation aux Archives & Bibliothèques de l'ULB, en joignant à sa requête, l'auteur, le titre, et l'éditeur du (ou des) document(s) concerné(s). Demande à adresser au Directeur de la Bibliothèque électronique et Collections Spéciales, Archives & Bibliothèques CP 180, Université Libre de Bruxelles, Avenue Franklin Roosevelt 50, B-1050 Bruxelles. Courriel : bibdir@ulb.ac.be.

#### **6. Citation**

Pour toutes les utilisations autorisées, l'utilisateur s'engage à citer dans son travail, les documents utilisés, par la mention « Université Libre de Bruxelles – Archives & Bibliothèques » accompagnée des précisions indispensables à l'identification des documents (auteur, titre, date et lieu d'édition).

#### **7. Liens profonds**

Les liens profonds, donnant directement accès à une copie numérique particulière, sont autorisés si les conditions suivantes sont respectées :

- a) les sites pointant vers ces documents doivent clairement informer leurs utilisateurs qu'ils y ont accès via le site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB ;
- b) l'utilisateur, cliquant un de ces liens profonds, devra voir le document s'ouvrir dans une nouvelle fenêtre ; cette action pourra être accompagnée de l'avertissement 'Vous accédez à un document du site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB'.

### **Reproduction**

#### **8. Sous format électronique**

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement le téléchargement, la copie et le stockage des copies numériques sont permis ; à l'exception du dépôt dans une autre *base de données*, qui est interdit.

#### **9. Sur support papier**

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement les fac-similés exacts, les impressions et les photocopies, ainsi que le copié/collé (lorsque le document est au format texte) sont permis.

#### **10. Références**

Quel que soit le support de reproduction, la suppression des références à l'ULB et aux Archives & Bibliothèques de l'ULB dans les copies numériques est interdite.